



Gabriel Escalmel

**Espérances pour
un prochain millénaire**

Sauver l'homme avant la planète

Essai - Témoignage

Fondation littéraire Fleur de Lys

Espérances pour un prochain millénaire

Sauver l'homme avant la planète

Gabriel Escalmel

**Espérances pour
un prochain millénaire**

Sauver l'homme avant la planète

Essai - Témoignage

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Espérances pour un prochain millénaire
Sauver l'homme avant la planète
Essai – Témoignage
Gabriel Escalmel
Fondation littéraire Fleur de Lys
Lévis, Québec, août 2016, 582 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : <http://manuscritdepot.com/>

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version numérique uniquement

ISBN 978-2-89612-511-1

© Copyright 2016 Gabriel Escalmel

Illustration en couverture : © 2016 Gabriel Escalmel

Dépôt légal – 3^{er} trimestre 2016

Bibliothèque et archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives nationales du Canada

Imprimé en format PDF au Québec.

À Suzanne,
ma bien-aimée,
pour l'Unité,
manifeste
à tous les horizons.

Un grand merci
à Suzanne,
ma première lectrice et
mon excellente correctrice qui,
toujours prête à me suggérer
de très judicieux conseils,
m'a donné
le plus précieux des cadeaux,
son temps personnel.

INTRODUCTION

Comment lire cet essai ?

Cet essai-témoignage est divisé en deux grandes sections ; la première comprend l'ensemble des mes réflexions personnelles partiellement allégées du résultat de nombreuses recherches et lectures qui se retrouve dans la seconde. Celle-ci contient donc des exposés détaillés, des compléments, des commentaires plus approfondis et techniques.

Il est apparu nécessaire que le lecteur ou la lectrice ne soit pas enseveli(e) au premier contact par une avalanche de données destinées à appuyer les hypothèses initiales.

La première section (A) est subdivisée en parties et en chapitres. La seconde (B) est présentée comme une suite de notes bien identifiées par rapport au contexte d'origine.

Le passage possible de la première section à la seconde peut se faire grâce à une sorte d'hyperlien comme cela existe dans une page de site Internet. Il peut alors être utile de mettre un marque-page dans la première section avant de sauter dans la seconde afin de revenir facilement dans la première.

Voici comment l'hyperlien fonctionne :

Dans la section A

Par exemple, dans un **sous-chapitre 4.4**, il y aurait dans un paragraphe le texte suivant...

...le problème est celui du **pétrole**^[notes] qui est...

Dans la section B

[4.4 pétrole]

Le problème du pétrole dans les pays arabes...

PROLOGUE

Je ne suis pas né dans le bon siècle, c'est certain ! Aurais-je été plus à l'aise dans un siècle précédent ? Pas du tout ! Peut-être dans un siècle futur ? Ce n'est pas évident ! Alors que les sciences biologiques et technologiques vont inévitablement modifier la génétique même de l'être humain, qu'en sortira-t-il ? Un homme plus spirituel et humain, plus pacifiste, plus respectueux des autres, un homme de partage des connaissances, des ressources et des richesses, ou bien un homme plus égoïste et matérialiste, plus militaire, plus préoccupé de ses intérêts, de ses possessions, de ses actions en bourse, de l'or et de l'argent ? Un homme-femme égalitaire ou un mâle majoritairement dominateur ? Jusqu'à maintenant l'Histoire¹ a démontré globalement la même règle simple de la force brutale, voire armée. L'unité de mesure de l'espérance ne peut plus être le siècle et le millénaire² me paraît plus adéquat malgré l'incertitude ! Il n'est donc pas étonnant

¹ Je parle des comportements et des attitudes collectives ! Je sais que des individus travaillent positivement à améliorer la vie humaine, mais leurs efforts n'ont qu'un impact minime. Je voudrais bien croire à « l'effet papillon » de gestes d'amour, mais je n'en vois pas vraiment les résultats au niveau de ce qu'on pourrait appeler une « macroéthique ».

² D'où le titre de cet essai !

que je me sois posé la question « Suis-je né sur la bonne planète ? »³. Alors que les astronomes considèrent qu'il y a de fortes probabilités d'une vie (intelligente ?) dans quelque galaxie éloignée, alors que tant de savants scrutent religieusement⁴ le firmament infini dans l'espoir d'une rencontre inimaginable, pourquoi ne suis-je pas né sur une autre Terre plus hospitalière et plus pacifique ? Je sens en moi le poids de souffrances⁵ indescriptibles dans de nombreux pays et je ne vois pas comment les soulager ; l'ampleur du drame me dépasse totalement.

On entend sans arrêt qu'il faut « sauver la planète et l'environnement », mais le problème vient de l'homme lui-même⁶. Mis à part les catastrophes naturelles et les épidémies que l'homme ne contrôle pas directement, mais dont il est partiellement responsable, celui-ci n'a pas appliqué jusqu'à maintenant une éthique humaniste et une justice égalitaire au sein de la vaste diversité planétaire. L'homme ne respecte pas l'homme et en conséquence il n'arrive pas à respecter les milieux de vie des hommes. La pauvreté, parfois tellement excessive qu'on ne peut pas la regarder en face et admettre sa réalité, est la cause principale la plus profonde de tous les malheurs, de toutes les violences, de toutes les guerres qui servent de canevas à l'Histoire. La pauvreté résulte de la dureté du cœur ; elle est à la base de la « maudite pyramide »⁷

³ *Pourquoi... moi ?*, p. 83, 88-90 ; dans le présent essai, le sous-chapitre 2.5.

⁴ Je trouve que les astronomes ont une attitude « religieuse » qui dépasse les approches scientifiques quand ils espèrent percer le secret du début (relatif) de notre univers. Pensez-ils rencontrer la main de Dieu à l'origine du « Big Bang » ? Comment a-t-on fait pour trouver des millions de dollars et construire d'immenses complexes technologiques pour regarder et écouter le firmament ; quels arguments a-t-on apportés pour convaincre les gouvernements et les investisseurs privés ?

⁵ Pendant mon lymphome, j'ai très bien ressenti cette impression.

⁶ D'où le sous-titre de cet essai !

⁷ *Pourquoi... moi ?*, p. 364, 373, 407.

dominée à son sommet par tous les oligarques riches, puissants et dominants.

Voici un exemple concret, tellement évident, mais aussi opaque que tabou pour de nombreuses organisations : « l’empreinte écologique » du militaire ! Bien avant le recyclage du verre, du papier et des boîtes de conserve, et sans parler des « dommages collatéraux », quels déchets les guerres ont-elles laissés dans le sol, sur le sol, dans les lacs et les mers, dans le ciel ? Bombes A, Bombes H, essais nucléaires en pleine mer ou en des lieux considérés désertiques, navires au fond des océans, villes dévastées, terrains souillés, armes bactériologiques, tas de ferrailles oubliés, obus dispersés, mines antipersonnelles abandonnées... Et que dire de ces terrains qui servent de zone d’apprentissage pour les soldats ? Et de ces énormes budgets pour la « Défense » (faudrait-il dire « Attaque » ?) ? N’est-on pas capable d’avoir des systèmes économiques et des industries basés sur la paix ? Qui entretient les guerres « d’ailleurs » pour en tirer des profits considérables et, paraît-il, « créer des emplois » ? Qui vend des armes⁸ ? Qui taxe ces ventes ? Qui s’endette ? Pourquoi ne pose-t-on pas ces questions à chaque fois qu’il est question de guerres dans les médias d’informations ?

⁸ Je ne saisis pas tout dans cette économie mondiale de la guerre ; peut-être devrais-je lire un essai dont le titre serait *Comprendre l’économie internationale pour les nuls* ! Quelqu’un peut-il m’expliquer pourquoi le Canada, mon pays, tout comme son voisin les États-Unis et d’autres pays, veut lutter contre des groupes terroristes (comme l’État islamique) et en même temps soutient l’Arabie saoudite (par exemple en lui vendant des armes) qui finance indirectement des groupes terroristes et bafoue les droits de l’homme (et certes des femmes) !

Cet essai porte sur l'observation de nombreux siècles, mais je n'ai pas inclus l'époque actuelle⁹ récente pour la simple raison que n'importe qui pourra faire le lien entre le passé et le présent ; les exemples ne manquent pas parce que toutes les catastrophes humanitaires actuelles résultent des époques précédentes. Il y a continuité¹⁰ et c'est cela même qui est inquiétant pour le futur ! Comment faire pour opérer des conversions d'attitudes et des changements radicaux de comportements dès maintenant ? Où trouver des catalyseurs efficaces ?

Cet essai a été créé dans une double urgence. Il y avait l'urgence personnelle, le manque de temps devant soi, et ce sentiment intérieur qui surgit avec l'âge avancé et la maladie. La seconde urgence est toujours actuelle, celle d'un cancer généralisé sur la planète, un cancer d'égoïsmes économiques, financiers, politiques, industriels, technologiques... ; alors, je me suis demandé s'il y avait un remède possible du côté des religions ou des spiritualités. Est-ce que l'amour, cette indéfinissable réalité, pouvait fournir une réponse réaliste ?

Pour essayer de répondre à ces questions, il y a dans cet essai cinq parties où j'explore différentes hypothèses. La *Partie I* expose le problème de la fragilité de la vie et de la conscience de la mort dans un univers peu hospitalier. La

⁹ Je ne comprends toujours pas cette violence extrême de l'autogénocide syrien qui dure depuis cinq ans ! Mais qui donc a intérêt à ce que les guerres continuent dans cette région ? Peut-être devrais-je lire un autre livre du genre *Comprendre la politique internationale pour les nuls* !

¹⁰ On pourrait penser qu'aujourd'hui les horreurs commises par les groupes terroristes ont dépassé toutes les limites imaginables, mais c'est une fausse impression ! La différence vient du fait que les informations, surtout visuelles, parcourent la planète à la vitesse de l'éclair ; ces groupes, très bien financés et outillés, exploitent les dernières technologies pour susciter la peur sur tous les continents. En réalité, il suffit de prendre n'importe quelle guerre (ou génocide) de n'importe quel siècle pour y trouver les pires atrocités. Mais la mémoire collective préfère effacer ces événements et en même temps sa propre culpabilité !

Partie II analyse l'option des religions en examinant la phénoménologie des croyances religieuses dans l'Antiquité, en étudiant la répartition des religions sur la terre et en observant les fêtes religieuses actuellement. La *Partie III* porte plus précisément sur les valeurs du christianisme et ses faiblesses ; un important approfondissement est fait en étudiant les œuvres des auteurs chrétiens des premiers siècles de l'Église naissante et en extrayant les résultats d'une exégèse serrée de thèmes choisis dans les textes du *Nouveau Testament* ; il y a enfin un complément sur le bouddhisme. La *Partie IV* propose une réflexion sur l'expérience spirituelle. La *Partie V* conclut en suggérant des options éthiques.

Ce troisième essai est sans doute la meilleure réponse que je puisse trouver à la question qui servait de titre à mon premier essai *Pourquoi... moi ?*

Gabriel Escalmel

Montréal, mai 2016.

SECTION A

Réflexions personnelles
Exposés de base
Analyses générales

PARTIE I

Le défi de l'existence consciente

CHAPITRE 1

La fragilité de la vie

1.1 La mort

« 19 mai 1971. Depuis mon enfance, je réfléchis sur la mort et j'essaie de la regarder en face. »¹¹

Je suis donc depuis fort longtemps très conscient de la fragilité de la vie, ce qui m'a sans doute ouvert à des valeurs spirituelles. Je peux certes trouver des causes à cet aspect de ma personnalité, mais il me semble que c'était là en moi dès ma naissance. Il y a certainement mon arrivée dans la vie (ou la mort) en 1941 à Paris en pleine Guerre mondiale ; la violence était présente autour de moi. Il y avait la méchanceté des hommes. Encore aujourd'hui, il ne

¹¹ Les citations sans référence sont extraites de mon journal personnel. Les premières pages que j'ai conservées de celui-ci remontent à l'année 1971, alors que j'avais 30 ans. En réalité, j'ai commencé à écrire très tôt, mais tout a été détruit avant cette année.

faut pas faire un mouvement brusque dans ma direction, et encore moins par en arrière ! Et puis, très tôt, il y eut l'apprentissage de la dépossession ou plutôt l'absence de toute possession. Cela dépassait la pauvreté matérielle, l'exiguïté du logement, la rareté de la nourriture ; c'était aussi une carence affective due à des parents dépassés par les événements et à l'instabilité de leur union conjugale.

Je n'appartiens donc pas à ce groupe de gens qui se réveillent lors d'un accident ou d'une grave maladie pour découvrir que l'essentiel doit être vécu dans l'instant présent. S'ils avaient été conscients de la fragilité de la vie, ils n'auraient pas pu dire que celle-ci a basculé ! À divers moments de ma vie, j'ai senti le frôlement de l'aile de la mort ; c'est un sentiment étrange où soudainement la fin du temps surgit en soi. Mon expérience d'un lymphome¹² (fin 2000 à 2005) n'a évidemment pas amélioré ma perception de la réalité. Mais je suis encore vivant !

La mort est l'unique réalité qui a de l'intérêt pour l'homme ; tout le reste s'y rattache directement ou indirectement. En fait, c'est plus que la mort qui fait problème : c'est la conscience de la mort ou plus précisément l'inacceptabilité de la mort pour la conscience humaine. La fin de la vie est la mort ! N'est-ce point une affirmation très banale ? La finalité de la vie est la mort ! La mort est en fait l'événement le plus important de la vie ! Comme la mort est présente à tout moment dans sa propre vie, il faut donc apprendre à mourir et effectivement mourir à chaque instant.

L'absurdité de la vie est due à la présence de la mort dans tous les aspects de la quotidienneté. C'est la lézarde inévitable qui creuse discrètement toutes les fondations. L'amour lui-même est attaqué. On est toujours déçu de soi et des autres. On cherche la véritable amitié. La fidélité se

¹² À l'époque, le lymphome était considéré comme incurable et la survie ne dépassait pas dix ans.

mesure au dépassement des déceptions. Mais comme pour Sisyphe, il faut toujours recommencer pour atteindre un idéal inaccessible. L'amour est grand dans sa lutte contre la mort. Malheureusement, tout dans la vie éloigne la conscience de la mort. L'amour même s'égare quand il se crée une utopie où la mort n'existe pas.

On pourrait espérer un minimum de logique où la mort serait l'aboutissement d'une longue croissance personnelle, tout comme la fleur se déploie au terme d'une lutte contre les intempéries. Malheureusement encore, un simple accident vient détruire toute cohérence. C'est l'absurdité dans l'absurdité. C'est la fragilité absolue. La nature ne s'intéresse pas à la valeur individuelle ; ce qui compte est la survie statistique de la collectivité. La mort renouvelle la vie.

Supposons malgré tout que la nature donne la chance à une majorité de personnes de vivre jusqu'à un âge honorable ; celles-ci auront-elles atteint un haut niveau de perfection morale ? Si oui, pourquoi une personne devrait-elle mourir après avoir fourni tant d'efforts pour s'améliorer ? Encore faudrait-il s'entendre sur une perfection minimale. Malgré des occasions, comme de graves maladies, qui se présentent et appellent au dépassement, bien des gens se figent soudainement dans leur vie, n'évoluent plus ou régressent. La vieillesse n'est pas une garantie de sagesse.

Posons le problème différemment : si tous les efforts que l'homme doit faire pour réaliser un certain humanisme intégral l'amènent inévitablement à la mort, c'est peut-être que la rencontre avec celle-ci exige un progrès moral important. Cela suggère-t-il que cette perfection personnelle serait sauvée après la mort ? En fait, l'on ne sait rien de ce qui peut exister après la mort ; cette ignorance totale, funèbre, déprimante a de nombreuses implications. Au minimum, y a-t-il une bonne raison de croire qu'une vie après la mort soit plus intéressante que celle d'avant ?

La mort apparaît donc comme l'absence totale de tout amour, de toute intelligence, de toute logique. La mort rôde autour de nous, elle s'approche sans avertir, elle épie et attend le moment propice ! La mort n'a pas de visage, il n'y a que le noir, le vide, le néant, le silence. Voilà la mort ! Elle ne voit pas, elle n'entend pas, elle ne parle pas, elle ne pense pas, elle n'aime pas, elle ne communique pas, elle est solitude, désert et enfer, elle est la nuit totale.

Pourtant, il me semble que la vie prend son sens à proximité de la mort. Plus on s'éloigne de cette dernière, plus la vie réelle nous échappe ! Quand la mort est traitée banalement, comme dans l'armée, alors la vie devient une illusion. On ne peut pas inverser la vie et la mort ! La mort grave dans la vie quotidienne les signes de l'urgence et de l'essentiel. Chaque personne, qui vit en pleine conscience, est obligée d'accepter la proximité de la mort et, donc, de se rapprocher de valeurs spirituelles et de l'indéfinissable amour. Et pourtant, il faut bien l'admettre, vivre intensément au jour le jour n'est pas naturel à la conscience, car ce serait accepter du même souffle la mort très possible dès le lendemain pour ses proches et pour soi.

En face de la mort imminente, avec son lot préparatoire de souffrances, la peur est toujours présente même pour celui qui veut mourir. Est-ce là le fondement de la peur de la vie ? La mort est annoncée comme une sentence pénitencière irrémédiable. L'homme est un condamné en sursis ; sa liberté relative lui permet de trouver de petits bonheurs en cherchant quelques fleurs dans la cour de récréation d'une prison.

La mort apparaît donc comme une contrainte absolue qui affecte tout le monde de différentes façons. Pour la plupart des gens, cela se traduit par une attitude de fatalisme et de soumission. Y a-t-il d'autres voies que l'abdication et la résignation ? Comment une paix intérieure est-elle possible en acceptant la mort ? Je vais tenter une réponse : seul ce qu'on appelle l'amour permettrait de trouver un sens au-delà

de la mort. Mais l'amour accentue la tragédie de la mort ! C'est peut-être pour cela que bien des gens ont peur de l'amour. Jusqu'à quel point l'homme peut-il avoir confiance en la vie ? L'amour humain mène-t-il à un amour qui transcende la vie si limitée par la mort ?

1.2 La conscience et le temps

« 1 mars 1989. Une vie humaine se résume si facilement ! Alors, il faut tenter sa petite cohérence. Et sa fidélité ! Il ne s'agit pas de sauver qui que ce soit ; il s'agit d'être sauvé, soi, de l'absurde en se rapprochant au maximum, à la limite du possible et de l'humain, de ce qui tente en soi de transcender le soi. »

Rien n'est plus fascinant que d'observer comment l'évolution a généré progressivement la conscience jusqu'à son épanouissement chez l'homme. Cette conscience humaine n'est pas en discontinuité avec le règne animal, comme le genre humain l'aurait souhaité. Mais cette nouvelle conscience de la conscience, qui est au cœur d'une incroyable créativité, est en même temps attristée par son inexorable fin. Alors, il est très surprenant de constater que l'évolution a prévu chez l'homme un obscurcissement de la conscience pour refouler dans un futur plutôt flou une condamnation inévitable !

Ainsi, nombre de gens vivent volontairement ou involontairement dans la superficialité en ignorant la tragédie finale. Et beaucoup d'autres, incapables de se libérer d'un tel poids, prennent tous les moyens possibles pour noyer la pensée ; cela peut se faire de diverses façons : alcool, drogues, surcharge de travail, rencontres sociales bruyantes et fréquentes, surconsommation et accumulation de biens matériels, recherche effrénée du pouvoir en accédant le plus possible au sommet de la pyramide sociale, accroissement d'une richesse colossale, etc. Bref, la conscience se met en état de

fuite. La nature a déjà prévu un mécanisme automatique d'inconscience probablement pour assurer la survie.

Pour la majorité des gens (il y a des exceptions à tout âge), une corrélation existe entre l'âge et la conscience du temps. L'étendue du temps ou la perception subjective d'un futur est inversement proportionnel à l'âge. Pour un enfant, le temps est pratiquement infini, mais plus on vieillit et plus le temps se raccourcit, pas seulement celui qui reste biologiquement, mais aussi tout le temps intérieur. Autrement dit, la conscience perçoit de plus en plus la fin du temps. Pourquoi cela fonctionne-t-il de cette manière ? De l'enfance à la vieillesse, tout se passe comme si la conscience était transférée de l'extérieur vers l'intérieur de l'individu. Le temps, si infini au départ de sorte que l'enfant ne peut le percevoir correctement, devient si limité ensuite à la mesure de sa propre finitude. Dans l'infini, le temps n'existe pas et est une illusion ; dans l'espace individuel, le temps est désormais mesuré avec son début et sa fin, sans pouvoir cependant trouver son origine et sa destination. Le temps individuel exige un abandon malgré le non-sens.

Alors que chaque personne a une personnalité différente des autres, je ne comprends pas pourquoi les consciences individuelles ne seraient pas elles aussi diversifiées. Dans mon cas, le temps s'est complètement compressé dans ma conscience vers l'âge de 40 ans ; c'est peut-être dû au fait que j'ai vu mourir quelques personnes dans mon entourage. C'est un phénomène que je ne peux pas vraiment expliquer aux autres parce qu'en général ils ne me comprennent pas. Le passé et le futur sont fusionnés dans mon présent ; il y a dans ma conscience une absence de séquençement temporel. Je vis donc dans mon présent des expériences passées ou futures, réelles ou imaginées ; il ne s'agit pas de réminiscence, mais d'un nouveau vécu à chaque fois. Parfois, je vis comme de véritables prémonitions, comme dans une autre dimension temporelle.

Cela comporte plusieurs implications pratiques. Ce qui serait pour d'autres des événements périodiques devient pour moi une répétition accélérée et stressante. Par exemple, les chants que l'on entend un mois avant la fête de Noël me font grincer des dents parce que j'ai l'impression de les avoir entendus la veille. Mais il peut y avoir un avantage à cette structure psychologique dans la mesure où un projet conçu il y a des dizaines d'années peut être repris comme s'il avait été imaginé quelques jours auparavant. J'ai l'habitude de me faire des horaires d'activités pour la semaine à venir ou même les prochains mois. Comme mon cerveau voit en même temps toutes les obligations à venir et leurs corollaires, l'agenda apporte comme premier avantage de décompresser la surcharge instantanée des tâches à effectuer ; le second est que l'horaire me permet de créer littéralement un futur qui n'existe pas pour moi.

Comme mon temps intérieur est totalement unifié, je dois non seulement œuvrer une journée à la fois, mais possiblement travailler sur une seule tâche à la fois. C'est un idéal puisque seul l'enfant réalise cela sans s'en rendre compte. L'instantanéité dans mon présent crée une ouverture verticale vers un univers spirituel et une transcendance transtemporelle.

Cette conscience temporelle particulière, qui en général ne cadre pas avec celle des autres, implique donc un climat d'urgence intérieure où la vie et la mort sont toujours en profonde osmose. C'est pourquoi je peux dire qu'à tout moment je suis ET je ne suis pas ; contrairement au fameux énoncé d'un célèbre écrivain anglais, la vérité est, et elle vaut pour tout le monde, non pas « être ou ne pas être », mais bien « être ET ne pas être ». Je n'ai pas le choix : il me faut vivre avec la mort et mourir avec la vie. La conscience humaine est paradoxale.

Mon expérience du lymphome a évidemment accentué cette conscience unifiée et on peut alors comprendre pourquoi je ne suis pas tombé à la renverse quand on m'a annoncé cette maladie.

1.3 Une petite trace après la vie

« 10 mai 1980. Que reste-t-il de la vie d'un être après sa mort ? »

Quand on vit toujours près de sa fin ou qu'on va « partir »¹³, alors on essaie de laisser de belles choses de soi-même autour de soi, plutôt simples, comme de petites graines à semer dans le sol parfois aride des autres. Je me pose souvent la question : qu'est-ce que je laisse après moi ? Qu'est-ce que j'ai réussi le mieux et que je peux léguer à mes proches ?

Ce besoin éprouvé par chacun de laisser une petite trace après sa vie sur terre est certes l'une des plus fortes négations de la mort. Dans le cas d'un décès d'une jeune personne, souvent dans des circonstances tragiques, les parents espèrent que la mort ne sera pas inutile et que les événements serviront à sauver d'autres vies. La mort peut-elle être inutile ? C'est un mystère profond puisque l'on n'a aucune idée précise sur ce que pourrait être une « vie après la mort », ni sur la façon que ces « survivants » aideraient les vivants. Le drame est tout aussi entier pour la personne qui a eu la chance de vivre longtemps, qui a acquis de la maturité, de l'expérience et de la compétence. Est-il possible

¹³ On dit aussi de quelqu'un qu'il s'est « éteint » (comme une bougie toute consumée), qu'il nous « a quittés » (qu'il a quitté ce monde terrestre), qu'il est conduit à son « dernier repos » (un repos éternel pour la fatigue de toute une vie), qu'il a « rendu l'âme » (comme si quelqu'un la lui avait prêtée), qu'il est rendu « de l'autre bord » (un mur invisible et opaque sépare les deux mondes).

que toute cette richesse se perde à tout jamais ? Cela ne peut-il pas servir à la génération suivante ?

Je constate qu'au niveau collectif les générations ne tirent pas des leçons du passé ; c'est du moins la grande faiblesse de tous ceux qui dirigent ou contrôlent les collectivités. Le parfait exemple apparaît avec les nombreux conflits armés qui jalonnent toute l'Histoire. Chaque génération arrive avec de grandes qualités, mais aussi avec des faiblesses de sorte qu'elle répète les erreurs de la génération précédente.

En ce qui me concerne, mon besoin de laisser une trace est beaucoup plus relié à l'espoir d'un progrès moral de l'humanité qu'à une démarche personnelle contre l'anonymat. Car je ne peux pas dire que je suis réellement satisfait de la planète sur laquelle je suis né.

La question principale est toujours pertinente ! Que reste-t-il de soi après la mort pour les autres ? Le problème est qu'il n'y a pas nécessairement de corrélation entre la moralité d'une personne et ce qu'elle laisse après sa mort. Une personne d'une moralité exemplaire peut avoir peu d'influence sur son milieu et être oubliée après sa mort. Une autre, plongée dans la perversité et la corruption, peut détruire pour des décennies les espoirs d'une société. Un certain nombre de personnes, exceptionnelles à divers points de vue, ont influencé le cours de l'Histoire ; il peut s'agir d'artistes, d'hommes de sciences, de philosophes ou de moralistes, de maîtres spirituels... Malheureusement dans bien des cas, l'univers des politiciens, des militaires, des mégalomanes dictateurs, des financiers manipulateurs, des super-riches... a eu un effet destructeur dans l'Histoire à cause des nombreuses guerres et de leurs lourdes conséquences. Dans certains cas, ces chefs ont eu la complicité des hommes de sciences et des techniciens. Le développement de nouvelles connaissances ne garantit pas qu'elles soient toujours bien utilisées d'un point de vue moral. Il semble bien que pour beaucoup de gens la recherche du pouvoir et de la richesse soient la seule motivation de leurs actions

dans la vie. S'agit-il vraiment de grands hommes¹⁴ dont les noms méritent, semble-t-il, d'être dans les dictionnaires et les encyclopédies !

Il ne faut pas oublier que certains artistes, soustraits à la spéculation abusive, ont laissé des œuvres qui résistent au temps et continuent d'émouvoir même après plusieurs siècles. On peut se demander comment cela est possible ! Quelle est la partie stable de l'être humain qui permet à des gens de siècles différents d'être émus ? Y a-t-il là un signe de progrès moral dans la mesure où une partie de l'art rejoindrait les aspirations les plus spirituelles de l'homme ?

On peut constater que les personnes qui ont modifié l'Histoire en profondeur sont rares. Et d'ailleurs, que laisse-t-on vraiment après soi ? Un modèle de haute moralité ou une œuvre impressionnante ? Certains hommes ont vraiment laissé une œuvre qui continue à exister après leur mort. Il peut s'agir d'écrits, d'œuvres d'art, de regroupements de personnes, de modes de penser ou de vivre ... Dans certains de ces cas, on a l'impression que l'esprit de la personne continue à être présent. Si on est impressionné par une œuvre magistrale, cela n'implique pas que l'on veuille rejoindre la personne. Par exemple, on peut aimer l'œuvre de Frédéric Chopin, s'en inspirer, mais on ne tente pas de communiquer avec lui, peu importe son mode de survie à la mort. Mais pour les gens à qui on attribue de la sagesse ou de la sainteté, ce n'est pas tant leur œuvre, certes très inspirante, qui survit que leur personnalité morale ; dans leur cas, on a tendance à vouloir s'adresser à eux directement, à les prier, affirmant du même coup qu'elles continuent à exister et à agir après leur mort. Par exemple, on s'adresse au Frère André de l'Oratoire Saint-Joseph¹⁵ pour obtenir une faveur, comme une guérison, parce que ce saint homme

¹⁴ Quant à l'influence des femmes dans l'Histoire, elle demeure assez modeste, mais on connaît déjà plusieurs causes de ce phénomène.

¹⁵ À Montréal, province de Québec.

devrait être un bon intermédiaire par rapport à Celui que l'on appelle Dieu. Par ailleurs, ces grands hommes ou ces grandes femmes demeurent discrets et silencieux !

Que laisse donc quelqu'un après sa mort ? Pour combien de temps et pour qui ? Cela oblige à réfléchir sur la faiblesse de la mémoire autant collective qu'individuelle. Les souvenirs, quand ils existent encore, ont-ils une influence ? Le temps est dur parce qu'il tue plus que la vie, c'est-à-dire la mémoire de la vie. Que reste-t-il des « personnalités » dont les noms apparaissent dans les titres des journaux et dont on parle si sommairement aux bulletins de nouvelles ? Un nom de rue ou d'un immeuble ? Peut-on sauver la mémoire de l'humanité en dehors des dictionnaires des noms propres et des livres de bibliothèques ? Il y a tant de violences et de guerres, de pauvretés et d'injustices laissées par les « grands » de l'Histoire ! Tout à côté, partout, comme dans notre ciel galactique, une masse anonyme de millions d'êtres qui vivent et meurent comme des insectes.

CHAPITRE 2

La violence dans l'univers et l'univers de la violence

2.1 La nature en évolution

« 30 octobre 1981. Hier, j'ai vu un petit oiseau mort dans un buisson ! Cela m'a ému ! Ce petit cadavre était camouflé grâce à l'ingéniosité de la nature. Les oiseaux aussi sont malades, ils souffrent, sont seuls et meurent en silence et dans l'incompréhension ! »

La nature est trompeuse et paradoxale, elle sait bien cacher la mort, comme si elle n'existait pas. La nature est amoral.

Un peu plus loin, comme aux antipodes de mon petit jardin, il y a dans un nid un oisillon plus costaud que son petit frère et d'autres œufs non encore éclos. La mère nourrit presque toujours le même oisillon, le plus fort. Celui-ci, malgré sa faiblesse, son inhabileté et sa cécité, réussit par une technique très particulière à éjecter le petit

frère hors du nid. La mère assiste sans rien faire ! Toujours avec la même méthode fort efficace l'oisillon expulse les autres œufs ! La mère reste encore impassible ! Enfin seul, il peut survivre ! On appelle cela la sélection naturelle. Mais où et comment ce petit oiseau a-t-il appris à tuer ? Et pourquoi l'homme devrait-il se comporter différemment ? L'homme peut-il survivre sans tuer ?

Nous aimons la nature avec ses vastes espaces verts sur lesquels coule le bleu du ciel tacheté de blancs, les flots de la mer qui se répercutent à l'infini, ces montagnes majestueuses et leurs vallons où les plans se fondent en perspective. La nature nous impressionne parce qu'elle sait cacher habilement la mort. Pour beaucoup de gens, le retour occasionnel dans la nature est un loisir réconfortant et une occasion unique de retrouver la paix intérieure.

La nature est belle en raison de son harmonie totale. Par exemple, nous nous extasions devant la splendeur et la variété des fleurs. Avons-nous une conscience résiduelle d'insecte ? Les couleurs et les textures des fleurs ne sont-elles pas conçues pour attirer les insectes ? Et dire que tout ça a été conçu il y a des millions d'années bien avant l'apparition de l'homme ! Alors, pourquoi l'homme trouve-t-il les fleurs belles ?

Si la nature apporte un tel sentiment de paix, c'est qu'elle possède cet art subtil non seulement de camoufler la mort, mais aussi de la rendre belle sans violence intérieure. Cela est possible dans la mesure où l'homme accepte de faire partie de cette nature avec ses implications esthétiques et discrètement douloureuses. Cette impression d'équilibre et de paix résulte d'un état intérieur de communion complice qui transforme le regard de l'observateur. La jouissance de la paix intérieure exige de jouer le jeu de la nature observée, et en ce sens l'observateur reconnaît qu'il devra subir le même sort que toute trace de vie dans la nature. L'observateur accepte en principe pour toujours, et sans doute en pratique pour un temps, de perdre son individualité au profit de la

permanence d'un grand tout dont les mécanismes lui échappent. Cet état d'abnégation apporte en effet une certaine quiétude par annihilation de soi.

La nature nous émerveille donc à cause de son harmonie, mais sa beauté peut être froide et cruelle. Nous approuvons le fait que la mort y soit inscrite comme nécessité dans un rouage complexe, car nous ne nous sentons pas impliqués. La nature est belle parce que personne ne se plaint de la mort, ne conteste ses échecs, ses bêtises, ses catastrophes ! La nature est belle parce qu'elle est dénuée de conscience réflexive. Pourtant, on le sait, la nature peut tuer froidement sans réfléchir.

Je me pose souvent la même question : qui a tué le plus d'hommes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ? La nature ou l'homme lui-même ? Dans les deux cas, il faut compter par centaines de millions ! Alors, pour moi, la conclusion semble claire : l'homme se comporte comme la nature puisqu'il en fait partie intégralement. L'homme voudrait transcender la nature, mais il n'y arrive pas.

Depuis l'Antiquité, les catastrophes sont nombreuses et constantes : séismes et tremblements de terre, tsunamis, volcans, tempêtes, tornades et ouragans, typhons, cyclones, débordements de fleuves et inondations, glissements de terrains, invasions de sauterelles et autres insectes, feux de forêts... À cela, il ne faut pas oublier les grandes épidémies et pandémies : les diverses pestes dont la peste noire, les diverses gripes dont la grippe espagnole, la lèpre, le typhus, la poliomyélite, la rougeole, la variole, le choléra, la diphtérie, la syphilis, le paludisme, la tuberculose, le virus Ebola, le SIDA, le SRAS... Il faudrait ajouter les catastrophes où l'homme a une part de responsabilité : feux de forêts, déviations de rivières, ruptures de barrages, déversements de pétrole, explosions d'usine de produits toxiques...

On ne peut pas dire que l'homme habite une planète hospitalière ! Je ne suis donc pas surpris de voir que dans toutes les civilisations les hommes ont imaginé des dieux

méchants, vengeurs et punitifs pour expliquer leurs mésaventures dans leur vie déjà si fragile. Et si l'on essaie d'avoir une approche plus rationnelle pour comprendre le projet d'un dieu créateur de l'univers, on n'arrive pas davantage à comprendre pourquoi il aurait permis l'apparition d'une intelligence consciente dans un environnement aussi violent !

Il semble bien que la nature ait planifié plusieurs mécanismes pour forcer le renouvellement des êtres vivants. Non seulement la mort est prévue après le vieillissement, mais la mort est souvent forcée ou provoquée massivement. Les nombreuses catastrophes ne manquent pas pour illustrer cet aspect ; et que dire des nombreuses guerres qui, tout au long de l'Histoire, ont permis d'éliminer certains surplus (humains) pour la répartition des biens de survivance.

L'homme a ainsi une relation contradictoire avec les catastrophes causant la mort. D'une part, celui-ci se révolte contre la cruauté de la nature dont les excès destructeurs sont constants malgré les progrès technologiques¹⁶. Dans ce cas, l'être humain subit la mort et ne s'en considère pas responsable. D'autre part, l'homme est insouciant de la mort provoquée par l'homme lui-même, responsable de conflits guerriers qui s'étirent indéfiniment dans le temps. Dans ce second cas, la mort est voulue par l'homme. Finalement, l'homme est peut-être plus scandalisé par la diminution de sa liberté que par la mort. S'il était épris totalement de justice, il devrait faire tous les efforts possibles, non seulement pour éliminer les guerres, mais aussi pour contrôler les éléments dévastateurs de la nature.

La nature n'est-elle pas « naturellement » un modèle pour l'homme ? Comment celui-ci pourrait-il se comporter différemment alors qu'il en fait entièrement partie ? Sa

¹⁶ Ces progrès pourraient permettre de mieux contrôler les débordements de la nature, mais on sait qu'ils ont plutôt un effet accélérateur.

proximité avec les mammifères et surtout les primates supérieurs montre que l'homme adopte socialement un comportement pyramidal. La « pyramide », bien qu'elle puisse limiter les tueries dans une horde¹⁷ non structurée, apparaît comme un héritage lourd et désastreux pour l'espèce humaine. Il faudrait l'appeler la « maudite pyramide » ou plus laïquement la « pyramide mortifère ». Il y a effectivement chez l'homme, tant au plan individuel que collectif, un besoin irrépressible de se hisser au sommet de classes ou de groupes en écrasant les autres, en les dominant, les exploitant, les traitant en esclaves, en s'appropriant leurs richesses et leurs ressources. La survie appartient aux vainqueurs, aux plus forts, donc aux plus agressifs ; c'est la loi de la sélection naturelle !

Je n'ai jamais été à l'aise avec cet héritage de l'évolution. Même si j'en suis moi-même un produit, je suis en profond désaccord avec les mécanismes de la vie où la survie implique instinctivement d'éliminer les autres. Et qu'on ne me dise pas que cela fait partie d'un vaste équilibre écologique ! Ce comportement combatif modèle la structure sociale et son fonctionnement. Le nationalisme, les gouvernements, la politique sociale, l'économie, les échanges commerciaux, les compagnies, les banques, les recherches scientifiques... visent finalement toujours le même but : dominer et accroître leur richesse aux dépens des autres, des concurrents ou des ennemis potentiels. L'évolution de la vie est militaire.

¹⁷ À titre d'exemple, chez les hyènes, ce sont les femelles très agressives qui dominent (elles sont plus grosses que les mâles, elles ont plus de testostérone et leur clitoris ressemble à un pénis) ; la hiérarchie rigoureuse entre les femelles permettrait de contrôler la violence entre elles et dans tout le groupe. Peut-on supposer que ce modèle de comportement serait applicable aux sociétés humaines ? Personnellement, j'en doute, car il me semble que la « pyramide » a permis la survie de groupes humains en exploitant la violence offensive.

Si l'homme considère que l'univers a été créé par un dieu, cela fait longtemps qu'il aimerait pouvoir l'imiter. Depuis les rites anciens de magie jusqu'aux prouesses de la science moderne, l'homme voudrait bien créer la vie, le plus possible à son image. À défaut de pouvoir créer, il peut toujours procréer ou « cocréer » en manipulant les mécanos génétiques de la vie chez les plantes, les animaux et l'homme lui-même. C'est certainement pour les chercheurs une très grande joie que de produire de nouvelles mutations qui offriront théoriquement à l'humanité des avantages pour la survie, en autant que moralement on décide de partager équitablement ces nouvelles connaissances.

Puisqu'il ne peut pas créer, l'homme trouve un grand plaisir à détruire, tout comme on peut l'observer chez les tout jeunes enfants ; l'humanité est donc encore à un stade très infantile. Détruire peut aller facilement jusqu'à tuer. Seul l'homme, semble-t-il, trouve du plaisir non seulement dans l'acte de tuer son prochain, mais aussi de l'humilier et de le faire souffrir.

Toute ma vie, j'ai espéré l'avènement d'un âge du « conjugalisme », d'une collaboration égalitaire entre hommes et femmes au-delà du machisme et du féminisme. Malheureusement, l'évolution bio-historique a été majoritairement¹⁸ dominée par les mâles. Ceux-ci sont les premiers acteurs

¹⁸ Il existe cependant des exceptions, sans doute en voie d'extinction, de sociétés matriarcales où une égalité entre les femmes et les hommes n'est pas pour autant garantie ; le fait est que la testostérone est alors plus abondante chez les femmes ! Pour donner un exemple renversant, on peut citer le cas de la tribu des Khasis dans l'État de Meghalaya en Inde du Nord. C'est le monde à l'envers, car dans cette culture matriarcale et matrilineaire, les femmes ont tous les droits et les hommes, aucun ; prenez tous les stéréotypes connus en Occident, renversez-les et vous aurez un aperçu de cette société ! Les hommes confinés à la maison, qui n'ont aucun recours pour les héritages, etc., ont décidé de se regrouper pour revendiquer les « droits des hommes » ! Il ne manque qu'une « Journée de l'homme » !

dans les conflits armés ; si les anciens commandants dirigent les opérations en retrait, ils n'hésitent pas à utiliser l'impatience agressive des jeunes hommes. En général, dans les guerres ce sont les femmes et les enfants qui souffrent d'abord de ce chaos de violence. Jusqu'à maintenant les femmes n'ont pas réussi collectivement à modifier cette tendance dans l'Histoire. Dans bien des cas, le silence et l'inaction des femmes fondent une certaine complicité ! Parfois, les femmes font comme les hommes ; l'accès à une pseudo-égalité dans l'armée fait qu'elles ont adopté des comportements masculins.

Non seulement les mâles dominent l'évolution des sociétés, mais il a fallu qu'ils transportent l'opposition entre les sexes. Les hommes veulent être les propriétaires de leurs épouses et de leur progéniture. C'est vrai en temps de paix où les implacables traditions maintiennent au pouvoir les hommes et leurs fils sur leurs épouses et leurs filles¹⁹. C'est encore plus vrai en temps de guerre où les crimes sexuels sont courants. Comme pour les singes où le mâle « alpha » surveille son harem, tue les petits des mâles concurrents et engrosse les nouvelles femelles, les guerriers humains utilisent systématiquement les viols et autres agressions sexuelles pour détruire leurs ennemis.

Très souvent, je pense que l'humanité est encore dans sa préhistoire ! J'aurais bien aimé être là au 30^e siècle pour voir si l'humanité a évolué !

Pour espérer, il faut regarder au loin, très loin, peut-être vers le ciel où dieu habiterait selon bien des mythologies. Les astronomes nous disent que l'univers est en expansion accélérée ! Il y a donc une force positive dans la partie apparemment vide et noire de l'univers connu. Si toutes les galaxies et leurs planètes propices à la vie s'éloignent les

¹⁹ Cette culture tribale, qui s'enracine dans un passé plus que séculaire, survit non seulement dans les pays musulmans (arabes ou autres), mais aussi dans divers pays d'Asie, des régions de l'Inde et même d'Occident. La misogynie est plus répandue qu'on peut l'imaginer !

unes des autres, alors la petite Terre deviendra de plus en plus isolée. Et dans le futur, si l'humain est encore là, parce qu'il n'aura pas détruit son environnement ou l'humanité elle-même, il verra un firmament de plus en plus noir ! Ce serait tragique pour tous ces hommes de science qui espèrent contacter d'autres formes d'intelligence dans l'univers ! Et si l'homme de toute façon était vraiment seul dans ce vaste espace incompréhensible ! S'il n'était qu'un accident de parcours dans l'évolution !

Si l'évolution du créé est la patiente ascension de la vie vers l'amour unissant Celui qu'on appelle Dieu à la liberté humaine, rien n'explique pour l'intelligence limitée de l'homme pourquoi cette pénible histoire humaine a cheminé constamment dans la violence ! Pourtant, chacun sait intuitivement qu'il y a au fond de soi une attente, un idéal éthique, un goût pour la paix, l'entraide, la justice, la liberté, l'amour... Cela attend pour émerger. Et l'on sait que c'est vers cette réalité qu'il faut s'orienter, individuellement, collectivement, historiquement, politiquement, économiquement, financièrement.

On ne réalise pas clairement l'extraordinaire phénomène selon lequel après des millions d'années une vie consciente est apparue, capable d'aimer, d'être aimée et de s'adresser à un Être transcendant amoureux de l'homme ! Comment cette petite conscience d'insecte peut-elle être familière avec une telle Transcendance ? Ce serait terrible s'il s'agissait seulement d'un état subjectif, signe d'une détresse infinie ; mais, s'il y a réellement un Amour transcendant qui ne demande qu'à communier affectivement et intellectuellement avec l'homme, même familièrement dans certains cas, alors il y aurait là une Vérité à ne pas ignorer ou banaliser ! Une telle rencontre dépasserait tout ce qui est désirable !

2.2 Le phénomène humain de la guerre

« 23 janvier 1994. Que d'enfants tués et blessés ! Il semble que la conscience humaine ne connaisse pas de limite à l'horreur. C'est le combat à mort pour la vie ! Et que le plus fort gagne ! »

Depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, les civilisations se remplacent inévitablement et ce sont toujours les guerres qui recalibrent les équilibres fragiles entre les divers groupes culturels, les nations et les pays.

Après la disparition des dinosaures qui oblige tous les *homo sapiens* à faire un acte d'humilité, qu'est-il donc arrivé à tous ces grands empires dont les chefs se considéraient tellement près des dieux qu'ils s'autoproclamaient comme des dieux eux-mêmes ? Qu'est-il advenu des empires étrusque, sumérien, assyrien, perse, de l'Empire romain dont la culture influence encore l'Occident, des empires byzantin, germanique, ottoman, des royaumes de France, d'Angleterre, de Russie, des dynasties Tang, Ming et Qing, des shogunats impériaux, des empires mongol et moghol... ? Qu'est-il arrivé aux civilisations grecque, égyptienne, carthaginoise, celte, viking... ? Que s'est-il passé avec les Huns, les Mayas, les Incas, les Aztèques... ? Qu'est-il arrivé aux autochtones des Amériques, aux empires africains, aux nomades des déserts... ? Des civilisations ont été marquées par la religion, comme c'est le cas avec le catholicisme, le protestantisme, l'islamisme²⁰ et le bouddhisme. Le peuple

²⁰ Bien que le suffixe « isme » ait parfois un sens péjoratif, il apparaît globalement pour désigner des religions (christianisme, protestantisme, hindouisme...). Si certains font une différence entre « islam » et « islamisme », peut-être à cause de comportements « extrémistes » de la part de musulmans, dans mon essai le mot « islamisme » n'a pas un sens péjoratif et est utilisé de la même manière que pour toutes les autres religions.

juif de son côté a été maintes fois dispersé à travers le monde et a maintenant son État qui est entré en conflit avec les habitants de la Palestine. Que de guerres à l'est de la Méditerranée ! Et aussi en Europe ! Et aussi... ! Pendant cinq siècles à partir du 15^e, les grands conquérants hollandais, portugais, espagnols, anglais, français... ont décidé que les terres découvertes aux Amériques, en Afrique, en Océanie... leur appartiendraient et ils ont alors institué la traite d'esclaves avec l'appui des rois et des papes. Au 20^e siècle, les grandes puissances se sont entendues pour occuper les terres intérieures de l'Afrique. S'il fallait examiner l'histoire de tous les continents, la liste des civilisations avec leur essor, leur expansion, leurs conquêtes ou leurs défaites, leur déclin et leur disparition, cette histoire serait très longue, jalonnée continuellement de conflits guerriers. Les grands conquérants qui voulaient posséder le monde entier, comme le romain Jules César, le hun Attila, le mongol Gengis Khan, le français Charlemagne, le macédonien Alexandre le Grand, le français Napoléon 1^{ier}... ont fini par tout perdre parce qu'un royaume trop grand devient incontrôlable et implose nécessairement²¹ ! Alors, qu'arrivera-t-il après les États-Unis d'Amérique, la Chine, l'Inde, le Mexique, le Brésil... ?

Les guerres sont comme des bornes sur le long chemin de l'Histoire. Les guerres sont en majorité des actes d'agression et d'expansion sur des territoires voisins ; malheur à tous ces pays qui existent aux frontières souvent mal définies et irrespectueuses des populations locales. Les guerres aboutissent plus souvent que l'on pense à des génocides ; la tentative d'Hitler pour éliminer les juifs à la Seconde Guerre (environ 6,000,000 de morts) n'est qu'un exemple parmi d'autres. Les guerres impliquent souvent des motifs religieux parce

²¹ Vladimir Poutine, cet autre dictateur mégalomane, n'apprend donc pas du passé ? Ce n'est pas la première fois qu'il y a un conflit en Crimée !

que la religion est intimement liée à la culture et à la politique. Les croisades chrétiennes ont duré plusieurs siècles au Moyen-Âge. Que de guerres entre catholiques et protestants, entre catholiques et musulmans, entre catholiques, musulmans et juifs, entre musulmans chiites et sunnites... ! Il y a dans toute guerre un comportement irrationnel qui me dérange sérieusement par son irrespect de toute vie individuelle et qu'on pourrait appeler la « théorie de l'omelette ». À chaque fois que l'on tue des gens inutilement, habituellement des civils et le plus souvent des femmes, des enfants et des vieillards, on invoque cette fameuse explication selon laquelle l'atteinte d'un objectif militaire justifie totalement la mort de victimes innocentes ; on ne gagne pas une guerre « sans casser des œufs », donc sans « dommages collatéraux ». Avec cette théorie, l'image de l'omelette est complètement inadéquate ; quand on fait une omelette, on casse tous les œufs, pas seulement quelques-uns ! Mais on peut toujours dire que cette image est correcte dans la mesure où une action militaire est souvent un désastre complet ; dans bien des combats, il y a une grande perte de vies dans les armées opposées au point où l'hécatombe, plus que la raison, force les responsables à signer des traités de trêve ou de fin de guerre.

Je me pose encore la même question : qui a tué le plus d'hommes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ? La nature ou l'homme lui-même ? Dans les deux cas, il faut compter par centaines de millions !

L'Antiquité est parsemée de grandes guerres et de génocides, mais je me contenterai de quelques pistes pour les deux derniers millénaires ! En prenant siècle par siècle, il y a des dizaines de guerres à peu près sur tous les continents ; cela donne le vertige et on se demande pourquoi ce schéma de comportement se répète indéfiniment ! Pourquoi l'humanité n'arrive-t-elle pas à régler ses problèmes de justice, d'égalité sociale, de répartition équitable autrement que par la violence plutôt que par la collaboration ? Pourquoi

cette culture tribale est-elle constamment la première à s'imposer mondialement ?

Voici donc quelques exemples ! Vers la fin du 14^e siècle, le grand et sanguinaire conquérant, le mongol Tamerlan entraîne dans la mort quelque 17 millions de personnes dans les vastes régions de l'Asie et du Moyen-Orient. Dans les années 1860 en Chine, la révolte des Taiping, un royaume fondé par Hong Xiuquan qui se considérait comme le frère de Jésus et donc fils de Dieu, fait environ 25 millions de morts. Dans les années 1870, la révolte des chinois islamistes dounganes provoque la mort de 10 millions de personnes. La Première Guerre mondiale de 1914 en Europe mène à la mort quelque 40 millions de personnes. En 1915, sous l'Empire ottoman, a lieu un véritable génocide des Arméniens où plus de 1 million de personnes périssent. La guerre civile en Russie de 1917 tue autour de 7 millions de gens. Dans le contexte de la Seconde Guerre, le japonais Hideki Tojo est responsable d'environ 5 millions de morts. Encore à la même époque, le russe Staline est coupable d'environ 60 millions de morts en raison des nombreuses purges qu'il ordonne contre tous ceux qui nuisent à sa dictature, sans compter les déportations de quelques ethnies. Après la Seconde Guerre, le dictateur du Vietnam du Nord, Kim Il Sung, fait exécuter quelque 1.5 millions de personnes. À partir des années 1950, le chinois Mao Ze Dong a conduit à la mort environ 60 millions de citoyens. Depuis cette période, la Chine a tué plus de 1 million de personnes habitant le Tibet. Dans les années 70, le dictateur ougandais Idi Amin Dada est responsable de la mort de quelque 0.3 million de personnes, sans compter les expulsions. Vers les années 1975, le dictateur cambodgien Pol Pot des Khmers rouges élimine environ 2 millions de concitoyens. Dans les années 80, le dictateur irakien Saddam Hussein conduit à la mort environ plus de 0.5 million de gens opposés à son régime. En 1994, débute au Rwanda le génocide des Tutsis qui en quelques mois fait mourir près de 1 million de gens. Dans

les années 1998, en République Démocratique du Congo, la guerre fait environ 4.5 millions de morts.

Et que faudrait-il dire des récents conflits et de tous ces gens qui descendent dans la rue pour exprimer leur colère contre les injustices, les abus de dictateurs, la corruption généralisée, la montée des intégristes... ? C'est toujours pareil ! Les guerres du Congo, l'invasion de l'Irak, la guerre entre Israël et la Palestine, l'invasion de la Lybie, le conflit qui pourrit en Syrie, les massacres en Centrafrique... Des spécialistes dans l'histoire des guerres considèrent que toutes les conditions sont déjà mises en place pour une autre guerre mondiale, tout comme en 1914 et 1939 ! Espérons que la « communauté internationale » (les grandes puissances de l'ONU) ne cèdera pas aux mécanismes connus de l'escalade de la violence !

Tous ces fous qui assassinent des populations entières ne pourraient pas exercer leur pouvoir sans l'appui de complices, sans la force, sans la création de milices au service du dictateur, sans l'achat d'armes, sans l'appauvrissement du peuple, sans l'appui de puissances étrangères, sans la domination majoritaire des mâles et la soumission des femmes... La poursuite de « criminels de guerre contre l'humanité » ressemble plus à une recherche de « boucs émissaires » (une vieille tradition juive) puisqu'il y a des complicités à tous les échelons des pyramides militaires, gouvernementales, financières et des fabricants d'armes. Pourquoi aucun mouvement n'a-t-il pas réussi jusqu'à maintenant à éradiquer la violence guerrière ? Aucun groupe n'y a réussi, ni les pacifistes, ni les féministes, ni les environnementalistes, ni les artistes (en particulier les musiciens), ni les amants de la gastronomie, ni les enfants... Il paraît qu'il faut sauver la planète et son environnement, ramener les conditions climatiques au moins cent ans en arrière, mais ne faudrait-il pas d'abord sauver l'homme contre lui-même ? Rien ne fonctionnera sans une éthique internationale plus forte que la domination du pouvoir et de l'argent ! Est-ce

possible ? Le besoin du combat est profondément inscrit dans la génétique humaine ; les gens y trouvent un véritable plaisir ! Comment expliquer qu'il y ait autant de sports de compétition jusqu'à en faire des combats ritualisés à tous les échelons depuis de petites localités jusqu'au niveau international ? Comment expliquer dans le domaine des loisirs la forte proportion de films et de jeux, même pour tous les âges, contenant de la violence, comme dans les catégories suivantes : films d'animation, combats sportifs, crimes, guerres, espionnage, horreur, science-fiction, récits historiques... Le spectateur a-t-il besoin de sublimer sa violence intérieure en participant virtuellement à la lutte pour la survie ?

Combien de fois dans ma courte vie (par rapport à l'Histoire) me suis-je demandé si j'allais assister à la Troisième Guerre mondiale (ou peut-être la Quatrième) ? En 1962, le monde a retenu son souffle parce que les États-Unis et la Russie risquaient de provoquer une autre confrontation à proximité de Cuba ! Ce n'est qu'un souvenir parce que je n'ai pas conservé mon journal personnel avant 1971. L'inquiétude était latente, car le Canada est toujours lié aux États-Unis par sa proximité !

Plus d'une fois, je me suis inquiété de l'avenir de mes enfants face à de potentiels conflits internationaux.

« 10 février 1980. Première guerre du Golf. Je suis tout simplement scandalisé par le fait que le président Carter veuille instituer la conscription pour les jeunes, garçons et filles de 19-20 ans. Double scandale ! »

« 31 août 1981. Folie du monde. Le président Reagan veut des milliards pour le ministère de la Défense, pratiquement la moitié du budget ! Les dirigeants ne trouvent pas assez d'argent pour les mutilés de la guerre du Vietnam ! Parmi les Vietnamiens, 200,000 mutilés ; l'équivalent de 70 bombes A sur le territoire, des millions

de blessés. Comment ces dirigeants-là font-ils pour dormir ? »

« 19 janvier 1991. Je ne croyais pas que cela arriverait ! Cette 3^e Guerre mondiale a été déclenchée ! Géographiquement, c'est localisé comme pour l'Allemagne à la 2^e Guerre au début ! Cela pourrait s'étendre ! C'est mondial à cause du nombre de pays impliqués ! La « coalition de l'ONU » ! Cette guerre nous semble bien loin ! L'Irak est bien loin du Canada ! Il faut se méfier de nos gouvernements qui respectent peu les populations. »

« 13 mars 1994. Rwanda. Encore la folie meurtrière ! La guerre ! Cela ne vaut même plus la peine d'écrire sur ce sujet, car la guerre est omniprésente et continuelle. Partout la souffrance et le mépris de la vie ; partout la destruction systématique et l'irrespect de tout ; partout la haine et la violence. Et toutes ces situations sont tolérées et même encouragées. Qui vend les armes ? Qui fournit l'argent pour les armes ? Et quels gouvernements en profitent ? La guerre nourrit ceux qui ne se battent pas ! Hypocrisie des « grandes puissances » et des « pays riches » ! »

« 19 décembre 1998. La guerre banalisée ! La deuxième guerre du Golf ? On a dit de la première qu'on la présentait comme un jeu vidéo à la TV ! C'était une façon de la déshumaniser ! Des « spécialistes » venaient apporter leurs brillants commentaires ! Pendant ce temps, des gens mouraient et souffraient ! Avec la deuxième, on l'a annoncée entre des faits divers, entre deux catastrophes ou deux accidents, comme on en annonce tous les jours. Ce n'est même plus un « jeu » ! On s'est déjà lassé ! »

« 11 septembre 2001. C'est la guerre ! La troisième ? On disait qu'elle était déjà commencée ! Ce n'est donc qu'un sommet dans un combat sans fin ! Le plus grand attentat terroriste de tous les temps contre les États-Unis ! Le Grand Guerrier vient de subir une profonde défaite ! Ce qui est arrivé dépasse l'imagination et effectivement toutes les fictions ! C'est l'horreur absolue, le mal humain dans toute son expression ! Mais il faut craindre encore plus ce qui va suivre ! Car ce peuple risque de continuer le cycle infernal et progressif de la violence. Les politiciens et les militaires vont tout contrôler. »

Et je me pose toujours une autre question : comment se fait-il qu'à travers l'Histoire une petite poignée de dirigeants réussisse à enrôler des masses de pauvres gens pour les envoyer se faire tuer ? Pour défendre leur pays ? J'en doute, car je ne comprends pas une telle naïveté face à autant de manipulation et de démagogie ; comment tant de gens peuvent-ils croire dans ces faux messies qui leur promettent une vie pleine de courage, de fidélité, de fraternité, de don de soi ? Comment tant d'hommes acceptent-ils de quitter femmes et enfants ? Cela s'explique plutôt par l'absence d'une vie décente dans l'avenir à cause des énormes inégalités sociales, par la contrainte, comme avec les lois de conscription, par la menace de cour martiale pour les objecteurs de conscience et les déserteurs.

2.3 La non-violence

« 1 janvier 1981. La non-violence finit toujours par subir la violence parce que la non-violence est la plus grande violence que peut subir la violence. »

La non-violence pourrait réussir à « forcer » la paix à la condition qu'une très grande partie de la population y participe sans en déroger. Dans les faits, cela n'arrive jamais, car cette majorité déterminée est assez rare ; malheureusement, les pouvoirs menacés utilisent systématiquement la violence pour réprimer les manifestations non violentes et cela accroît les frustrations des manifestants qui finissent par poser des gestes violents. C'est très facile pour les manipulateurs de foules de déclencher une escalade de la violence ; quand des gens sont tués et qu'ils sont considérés comme des martyrs, alors il n'est plus possible de reculer. La mort injustifiée est source de vengeance. Une spiritualité du pardon est sans doute bien plus difficile à atteindre qu'une attitude de non-violence !

Dans un conflit armé entre pays, le soldat doit défendre sa vie, mais sa tâche officielle est de tuer tous ceux qui sont considérés comme les ennemis du peuple qu'il défend. Il faut avoir de bons motifs personnels pour être capable de tuer d'autres personnes, à moins que le soldat ait le cerveau complètement lavé ou drogué. Mais on a vu que l'être humain peut trouver du plaisir à tuer ; jouer avec la mort et la vie de l'autre apporte une sensation de puissance. C'est jouer à dieu sans en être un ; à défaut de donner la vie ou idéalement de ramener un mort à la vie, l'homme-dieu peut donner la mort. Celui qui va tuer sait qu'il va tout enlever à celui qui va mourir ; celui qui va mourir sait qu'il va tout perdre. Le mystère insondable de la mort donne du pouvoir à l'un et de la peur à l'autre. Le geste est irrémédiable pour les deux.

À vrai dire, je n'ai jamais compris comment on pouvait tuer un autre être humain. Dans des circonstances non militaires du quotidien, cela pose le problème de la légitime défense. La non-violence est-elle possible dans ce cas ? Des gestes violents pourraient-ils aller jusqu'au meurtre ? Je n'aimerais pas me trouver dans une situation semblable. On doit admettre qu'il y a au cœur de tout

homme normal une agressivité latente et instinctive, prête à sortir si elle est provoquée. La sagesse consiste donc à la contrôler et à l'éviter.

Au niveau collectif, la véritable question est de savoir si la violence est inévitable pour renverser et supprimer l'injustice. L'Histoire montre qu'aucune oppression ne peut durer indéfiniment (malgré le génocide perpétré par le pays dominateur) ; les grandes puissances finissent par vieillir, par s'user, par se détruire de l'intérieur et par être remplacées par d'autres. C'est une roue infernale.

Il semble donc que la non-violence serait la seule alternative pour briser les cycles de violence, mais cette option est éthique, spiritualiste et humaniste ; jusqu'à maintenant, elle n'a pas été partagée par une majorité de personnes capables de modifier le déroulement de l'Histoire.

Les quelques individus qui ont essayé d'appliquer intégralement la non-violence ont déclenché malgré eux des vagues de violence et ont été assassinés. On pense habituellement à Jésus le Nazaréen, à Mohandas Karamchand Gandhi, à Martin Luther King... Ces chefs charismatiques, comme Gandhi et King, capables d'influencer des foules, étaient pleinement conscients qu'ils provoqueraient directement ou indirectement des actes de violence. J'aime bien ce Nazaréen parce qu'il n'a pas fait de politique !

Pourquoi le monde a-t-il si peur de la non-violence, mais surtout des non-violents, sinon parce qu'ils sont forts, de la vraie force qui montre la seule alternative pour l'avenir de l'humanité ? Alors, d'où vient cette force ? La capacité chez une personne de transcender totalement la violence, y compris celle qui est en lui, est rare. Le malheur de Gandhi et de King est d'avoir pensé qu'ils pouvaient partager cette élévation personnelle avec une multitude. L'effort individuel et impératif pour s'élever au-dessus des lois de la nature exige toute une vie et ne se transmet pas !

Il est tout à fait possible que la non-violence ait subi l'influence d'une spiritualité qui remonte au christianisme primitif. La mort et la résurrection du Dieu des chrétiens sont les deux visages de cette même réalité qu'est l'immanence du divin dans le créé et la dépendance du créé par rapport au créateur. La mort de Dieu est la victoire de la violence sur la non-violence, la résurrection de Dieu est la victoire de la non-violence sur la violence. Cela implique que ce Dieu-là soit un être non violent, même si cela n'est pas démontrable. Mais on peut difficilement imaginer le contraire, car si Dieu était violent, alors il serait exactement à l'image des multiples conceptions humaines qui en font un chef d'armée et un nationaliste. Certains disent que Dieu est grand, car il vaincra tous leurs ennemis ; dans la spiritualité chrétienne, mais pas nécessairement dans les religions chrétiennes, Dieu est aussi faible et petit. D'une certaine façon, la création de l'univers est un échec ; quant à ce Jésus le Nazaréen, sa courte vie publique a été aussi un échec puisque, d'une part, il n'a pas été compris et que, d'autre part, il a subi un assassinat politico-religieux.

2.4 Le phénomène humain de la religion

« 2 janvier 2001. Dieu existe parce qu'il y a de l'injustice entre les hommes ! Le mystère des inégalités entre les hommes est bien plus grand que celui de Dieu ! Si l'évolution avait produit des espèces vivantes qui instinctivement avaient partagé les ressources et défendu l'égalité, alors Dieu n'aurait pas existé ! Dieu est essentiellement une réponse messianique à la frustration humaine ! Et les messies se succèdent parce qu'ils sont toujours des hommes ou des dieux créés par des hommes ! »

2.4.1 La survie

Il y a un peu partout dans le monde une minorité de personnes qui disent aux autres ce qu'il faut faire ! Dans bien des cas, cela va jusqu'à la contrainte, mais leur influence peut être plus subtile, par exemple en contrôlant la publicité et la mode. Ce schéma de comportements sert de fondement à la consommation qui fait rouler les systèmes économiques, capitalistes ou autres. Ainsi, une grande majorité de gens obéissent à une poignée d'individus. Je ne suis pas très à l'aise avec ce profil social, sans doute parce que je n'appartiens à aucun des deux groupes. Il s'agit donc d'un instinct grégaire ou d'un mode de survie. Il y a toujours une certaine insécurité dans la vie de tous et restreindre sa liberté permet effectivement de mieux survivre. Je crois bien que nous en sommes tous là à des degrés divers.

Je demeure toutefois surpris de voir jusqu'à quel point un grand nombre de personnes se sentent obligées de se conformer à des comportements collectifs définis mystérieusement comme des standards inévitables et décidés par une autorité tout aussi inconnue. Ce phénomène, où l'individu accepte de mettre de côté une partie de sa richesse personnelle, peut paraître aberrant, mais il reflète parfaitement le mode de vie des hordes humaines. L'instinct tribal est observable dans les cultures, les peuples, les races, les Églises, les armées, les sociétés de consommation, les grands rassemblements (devant un pape, un prêcheur, un politicien, un groupe de chanteurs ou dans un stade pour un combat sportif...). Ce besoin est si puissant que les gens perdent sur le plan intellectuel tout sens critique, sur le plan de la conscience tout sens de l'altérité valable et sur le plan de la volonté tout espoir de changement. Cela explique certainement pourquoi il est si difficile et si long de bousculer ces inerties collectives ; des groupes préfèrent le *statu quo* et d'autres œuvrent constamment à revenir en arrière quand, paraît-il, la vie était plus simple et agréable !

Si l'on voulait faire une caricature, on pourrait dire que la société se divise en deux groupes de personnes. Le premier, minoritaire, est celui des gens actifs et passionnés qui dirigent effectivement les changements ; le second, majoritaire, est celui des gens passifs qui se laissent porter par les décisions des actifs. Ces derniers savent qu'ils travaillent davantage et qu'ils nourrissent les passifs, mais ils trouvent une compensation dans le travail accompli. Les actifs ont un certain besoin des passifs pour leur vendre du rêve ou une pseudo-participation. Les passifs survivent à la limite comme des parasites ; ils vivent plus dans le rêve que dans la réalité, mais leurs rêves sont rattachés à la vie des actifs. Cette dichotomie sociale est évidemment exagérée puisque, dans le groupe majoritaire, il y a beaucoup de travailleurs qui peinent fort pour survivre et que, dans le groupe minoritaire, il y a des décideurs qui n'ont pas mérité leur statut social. Bref, on peut penser que les hasards de la naissance et la dimension aléatoire de la richesse personnelle sont des facteurs aussi importants que le talent personnel, le travail, l'ambition et même la passion.

L'attente messianique représente donc un comportement généralisé, irrationnel et persistant. Qu'il s'agisse de messies laïcs ou religieux, ceux-ci ont toujours plein de promesses en réserve qu'ils réalisent peu une fois le pouvoir acquis. Les gens projettent tous leurs espoirs dans ces personnages charismatiques, comme si toutes les solutions aux drames de la vie devaient trouver leurs solutions à partir de leur autorité. Et ces gens continuent à les supporter même quand ils sont remplacés et qu'ils entendent encore les mêmes promesses ! Et pourtant, ce ne sont que des hommes ! Malheureusement, les chefs d'État élus et leurs suites se comportent depuis des siècles comme des rois ou des empereurs ! Et ils ont toujours Celui que l'on appelle Dieu à la bouche pour justifier leur haut statut social et pour donner quelque vérité à leurs promesses.

Il est renversant de voir comment pratiquement toutes les cultures à toutes les époques ont conçu Celui que l'on appelle Dieu à la mesure de l'homme avec des intérêts bien spécifiques souvent liés au pouvoir et à la richesse ! Dans bien des pays, la religion est encore très proche de la politique ; les messies peuvent alors puiser dans une théologie tendancieuse où leur Dieu est très souvent militaire, violent, machiste, nationaliste et xénophobe. Alors, en revenant sur cette division entre une minorité qui dirige et une majorité qui suit, pourquoi tant de gens écoutent-ils des chefs religieux qui endorment leur sens critique ? Comment peut-on aujourd'hui, dans certaines régions où une orthodoxie religieuse domine, influencer des gens en leur parlant de « paradis » et d'« enfer » ? Il est fascinant de voir comment on peut utiliser le monde de l'au-delà pour contraindre les gens à des comportements et leur faire peur, comme s'il s'agissait de l'arme ultime alors que personne ne sait véritablement rien de concret sur cette vie possible après la mort !

Finalement, les comportements humains sont à une échelle plus petite semblables à ceux des micro-organismes. Si l'on pouvait observer la vie humaine sur l'ensemble de la planète de la même manière que l'on regarde un bouillon de culture, on verrait la même dynamique, celle d'un combat pour la vie que l'on pourrait même qualifier d'écologique ! Chaque groupe veut survivre aux dépens des autres si nécessaire, et de même pour l'individu dans son groupe. C'est à ce niveau que se jouent l'espace vital, le territoire, la nourriture, le logement, le travail, l'argent... C'est donc là que s'insèrent les pouvoirs politiques, religieux, technologiques, éducationnels, financiers et économiques. Quand le pouvoir est là, l'utilisation de la force n'est pas loin ; celui qui est en autorité risque toujours d'en abuser ; celui qui est très riche peut écraser le pauvre ; celui qui est jeune pousse les vieux vers la sortie.

La hiérarchisation de la société est ainsi une évidence ; la pyramide sociale est constituée de plusieurs couches où les gens d'une couche supérieure dominent ceux d'une couche inférieure (ou de plusieurs). On a donc encore une minorité qui contrôle le destin d'une majorité. Chaque couche est définie avec ses privilèges, ses richesses, ses propriétés, ses lois... et des gens ont comme professions de défendre tous ces avantages. Je ne pense pas que les salaires soient vraiment ajustés en fonction des compétences, du travail et de la formation ; pensons aux salaires versés aux sportifs professionnels, aux présidents et cadres de compagnies, à certains politiciens (en excluant ici les régimes dictatoriaux), etc. Pour que la pyramide soit stable, il est nécessaire malgré tout que chaque couche ait un minimum de satisfaction ; il faut idéalement donner à tous du travail ou un secours financier, « du pain et des jeux ». Les couches moyennes nourrissent les couches supérieures et inférieures. Si l'écart s'agrandit entre le sommet et la base, si le chômage touche trop de monde, surtout des jeunes, si les taxes étouffent la classe dite moyenne, alors l'équilibre peut être rompu, la frustration s'installe, les gens descendent dans la rue, la violence peut éclater, la criminalité augmente...

Un des meilleurs exemples de la domination d'une couche supérieure minoritaire sur plusieurs couches inférieures majoritaires est celui du « krach » boursier de 2008, finalement semblable à celui de 1929. Tous les grands seigneurs de la finance ont dit que la crise était due à la complexité des systèmes informatiques de la bourse et au manque de réglementations pour contrôler les excès de la spéculation. Tous ces gens des puissances financières, des banques, des compagnies d'assurances et des gouvernements ont travaillé la main dans la main. D'un point de vue strictement scientifique, personne n'a dit que la récession mondiale était due à la malhonnêteté et à la cupidité des actionnaires, des banquiers et des gestionnaires de l'argent ! A-t-on oublié que toutes les bourses du monde fonctionnent sur le principe

irrationnel de la spéculation ? L'absence d'éthique dans le monde de l'argent est la cause principale de la faiblesse de tous les systèmes économiques et financiers, y compris le système capitaliste. Non seulement les citoyens se sont fait voler par ces spéculateurs frauduleux, mais toutes les instances gouvernementales, autant nationales qu'internationales, ont trouvé que la meilleure solution était de piger à nouveau dans les fonds publics pour renflouer ou sauver les institutions financières en faillite ! Les couches inférieures se sont donc fait voler une seconde fois ! C'est un scandale ! Voilà comment la « maudite pyramide » fonctionne !

Il semble bien que le monde de la haute finance soit principalement un monde d'hommes ; c'est un univers de guerriers, de « jeunes loups » et aussi de vieux experts en placements. Les femmes n'ont pas encore réussi à humaniser ce secteur où l'argent fait l'objet de tant de convoitise. Il faut dire que dans bien des pays les femmes sont encore traitées comme des mineures, écrasées par des traditions machistes qui remontent jusque dans l'Antiquité !

2.4.2 La religion et l'angoisse existentielle

Une première observation permet de différencier la religion et la spiritualité : il s'agit de dire que la religion caractérise un comportement collectif, tandis que la spiritualité est une affaire vraiment individuelle. Dans les deux cas, l'être humain, collectif ou individuel, tente de communiquer avec un être transcendant que l'on considère comme le créateur de l'univers et comme un bon père qui voit au bien-être de ses enfants. En s'adressant à Celui qu'ils appellent Dieu, les hommes cherchent des réponses sur le sens de leur vie et de l'espoir face aux difficultés de la vie.

Il y a toutefois un chevauchement possible entre la religion et la spiritualité. Des individus plus ou moins pratiquants recherchent une spiritualité à l'intérieur des organisations religieuses ; mais d'autres gens trouvent des motivations

spirituelles en dehors de la religion. Quant à la pratique religieuse, plus ou moins sérieuse, cela peut correspondre tout simplement au besoin d'adhérer à une certaine culture et de jouir de l'appartenance à un groupe identitaire.

Une seconde observation est qu'il y a une angoisse existentielle au cœur de chaque être humain depuis que celui-ci est apparu sur terre il y a plusieurs centaines de milliers d'années. Très tôt la conscience humaine a découvert la précarité de la vie, les maladies, les accidents, le vieillissement et la mort ; il est toujours impératif de trouver de la nourriture et de se protéger contre des groupes concurrents, de se mettre à l'abri et de se loger... Cet ancien primate est toujours présent dans notre monde moderne ; les menaces ont pris d'autres formes, mais l'insécurité est toujours là. En fait, s'il fallait que l'homme moderne soit plongé dans les mêmes conditions de vie que nos lointains ancêtres, par exemple à cause d'une panne généralisée d'électricité, d'un satellite défectueux, d'un manque de pétrole ou d'eau, il ne survivrait pas très longtemps et on peut imaginer qu'il retomberait vite dans une barbarie des plus primaires.

Cet état constant d'insécurité a toujours poussé les individus et les groupes à chercher diverses solutions, soit pour fuir cette déprimante conscience, soit pour trouver des amorces de réponses. Il y a dans notre société actuelle une fuite devant la mort et en même temps une recherche de divers substituts superficiels pour trouver un sens à la vie mortelle. Les religions constituent pour une partie de la population une voie parmi plusieurs autres pour trouver un fondement à l'espérance.

Une troisième observation est que les religions ont toujours été une tentative sociale de sécuriser les consciences individuelles ; c'est pourquoi les religions sont intimement liées aux cultures et à leur histoire ; c'est le domaine de la foi sociologique ou démographique. Il ne faut pas s'étonner si les religions sont plus que souvent rattachées aux pouvoirs politiques. Il est donc tout à fait possible, une fois encore,

que la religion soit l'occasion ou le prétexte d'une domination d'une minorité sur une majorité. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la religion a plutôt été orientée vers le pouvoir et l'identité culturelle ; parfois les pouvoirs politique et religieux sont totalement fusionnés. Plus une personne recherche la sécurité dans un groupe culturel, plus elle accepte de restreindre sa liberté individuelle. Certaines religions ont un nombre impressionnant de lois et de contraintes au point où l'individu n'a pas à penser par lui-même ; ce sont les membres d'un clergé qui contrôlent la religion et pensent pour lui.

Le phénomène religieux est d'autant plus surprenant que l'existence de Celui qu'on appelle Dieu n'a jamais été démontrée et n'a jamais été évidente, même si sa présence présumée peut calmer les angoisses existentielles. Il y a à mon avis dans le vocabulaire religieux de véritables confusions. Plusieurs personnes se disent athées alors qu'elles sont tout simplement antireligieuses, c'est-à-dire qu'elles refusent les religions telles qu'elles fonctionnent encore aujourd'hui. Généralement, ces gens ont tout à fait raison d'exprimer ainsi leurs critiques. Mais dire que Dieu n'existe pas est une croyance et ne résulte pas d'une preuve quelconque, même scientifique. À l'inverse, certaines communautés chrétiennes sont très loin de l'essentiel du christianisme lorsqu'elles se présentent comme des sectes politisées, xénophobes et racistes.

2.4.3 Les conceptions sur Dieu

Dieu ! Voilà un mot extrêmement large, universel dans le temps et dans l'espace, dont le sens varie selon les époques, les lieux géographiques, les cultures, les religions, les collectivités, les individus, les niveaux d'instruction, le sexe, etc. Quand les gens parlent de Dieu, ils évoquent un Être suprême en principe bienveillant et souvent ils font un signe vers le ciel. Même des mots comme « ciel », « en haut »... issus de la culture chrétienne primitive (et aussi

d'autres cultures non chrétiennes et assez anciennes) me semblent inadéquats. Il s'agit pour certains, majoritaires selon moi, d'un être personnel auquel on peut s'adresser, mais pour d'autres, c'est une forme d'énergie universelle difficile à définir avec laquelle on doit se fusionner un jour, sans pour autant garder sa propre conscience. Ces définitions sont assez superficielles.

Il faudrait ici développer le processus de déification effectué par les hommes à travers toutes les époques jusqu'à aujourd'hui ! Les hommes ont pratiquement tout déifié, alors que cet Être suprême est par nature inaccessible à l'homme. Il en résulte que les divers dieux créés par les hommes ont subi les limites importantes de l'intelligence et de l'imagination humaines. Ces dieux-là sont au sens large des idoles puisqu'elles sont conçues par des êtres limités. Les hommes ont déifié, souvent de manière très locale ou ethnocentrique, des lieux géographiques, des phénomènes naturels, des événements liés aux saisons, des actions méritoires, des comportements sacrificiels, des éléments de la nature et de la vie animale... La liste est très longue ! On a déifié les astres (surtout le soleil auquel on a associé l'or, le pouvoir et la richesse), le ciel, la mer, la pluie, le feu, des montagnes, des volcans, des plaines, des grottes, des plantes, des animaux... Et puis, on a créé des chimères en mélangeant dieux et animaux, comme dans les mythologies grecque et égyptienne. On a imaginé des dieux protecteurs de pays, de régions et de villes... ; ainsi, dans les conflits entre groupes humains, les dieux y participaient comme s'ils étaient les chefs des armées ; quel dieu serait le plus fort ? Et tous ces dieux conçus par l'homme étaient en général exigeants ; ils avaient mauvais caractère, il fallait les apaiser, les nourrir, leur offrir des sacrifices, parfois humains. Ces dieux, surtout des mâles, aimaient souvent les jeunes vierges, symbole de pureté, mais aussi objet d'un désir incontrôlable. Et puis, on a créé des dieux qui ressemblaient aux hommes, sauf qu'en principe ils étaient immortels ; ces dieux-là s'ennuyaient

terriblement et comblaient leur banale éternité en s'amusant avec les hommes (la mythologie grecque est un bon exemple de l'intervention des dieux dans la vie humaine). Certains hommes avaient acquis le pouvoir de communiquer avec les dieux : les chamans, les prêtres et les divers clergés ont fini par former une classe sociale dominante. Mais surtout la nature divine a été attribuée à certains hommes pour leur donner une autorité sur des masses de gens prêts à les servir ; il s'agissait de chefs, de rois, d'empereurs ... Malgré toutes leurs tentatives pour devenir immortels et appartenir au monde de leurs dieux, ces gens sont morts et leurs biens, leurs constructions, leurs empires ont été détruits. Toutes les formes de religion, des plus primaires aux plus évoluées qui ont existé depuis une lointaine Antiquité, sont encore présentes aujourd'hui. On observe ainsi des conceptions immanentistes, polythéistes, monolâtriques, monothéistes... du piétisme, de la superstition, de la magie, de l'idolâtrie, de la croyance aux esprits maléfiques... Beaucoup de gens pensent que Celui qu'on appelle Dieu récompense ou punit les hommes à travers les événements naturels.

Il me paraît bien évident que le monothéisme a obligé l'humanité à évoluer et à définir un idéal de justice et d'amour fraternel ; mais cela a toujours été laborieux dans la mesure où la connaissance d'un Amour transcendant aurait dû être libérée des définitions trop humaines si près du pouvoir, des gouvernements et de la politique, des armées, de l'argent, des mécanismes de survie, de la défense d'un groupe contre tous les autres. On oublie aussi assez facilement que plusieurs progrès humains sont attribuables à l'influence du christianisme, surtout quand on parle des « droits de l'homme » ou du « principe d'humanité »²². Même le communisme, qu'on a tant combattu, avait un idéal de fraternité

²² Le livre suivant est un bon exemple d'une réflexion sur le sujet : Jean-Claude Guillebaud, *Le principe d'humanité*, Seuil, 2001.

sans dieu. Et que dire de la Révolution française, où sont tombées bien des têtes cléricales ou autres, qui parlait « de fraternité, d'égalité et de liberté » ! Dans les faits, même aujourd'hui, beaucoup de religions sont encore coincées dans des conceptions monothéiques ; dans la mesure où les cultures s'opposent, ces pauvres dieux identitaires n'arrivent plus à retrouver l'Unité qui transcende les profils nationalistes.

Mais il y a pire ! On accorde aux traditions habituellement masculines un caractère divin afin de maintenir des pouvoirs. Les religions ont cette malheureuse tendance à déifier le passé parce que les groupes culturels et leurs chefs sont incapables d'effectuer des changements radicaux pour envisager un nouvel avenir. Il faut dire que cette attitude dépasse les religions, mais celles-ci viennent renforcer des mécanismes séculaires de survie. C'est ainsi qu'on sacralise des textes anciens comme s'ils pouvaient servir de guide parfait pour les temps à venir malgré l'évolution inévitable des mœurs, des coutumes, des idées, des sciences et des technologies, des échanges commerciaux, de la gestion financière... Il faudrait laïciser les textes sacrés pour que les hommes prennent leur responsabilité par rapport au destin de l'humanité ! Le caractère « sacré » des textes crée une forme d'aliénation et d'irresponsabilité ! Il est donc essentiel, afin de faire avancer une nouvelle vision de l'évolution humaine, de ne pas adhérer à une telle sacralisation et déification du passé, même si l'on trouve éventuellement dans ces textes des apports positifs à une morale moderne et actualisée.

Le fanatisme religieux et le sectarisme sont sans limite ! Pourquoi existent-ils ? Pourquoi sont-ils si répandus ? Pourquoi doivent-ils être « religieux » ? Pourquoi le cerveau humain adhère-t-il si facilement à des idéologies aussi simplistes ? Il faut croire que la nature humaine profonde n'a justement pas changé depuis des millénaires et que ces

comportements ne sont que des justifications irrationnelles à des attitudes très primaires.

Il n'est donc pas étonnant de constater que la conscience humaine a historiquement imaginé une meilleure vie après la mort autant pour les individus que les groupes. C'était plutôt inévitable, car chaque époque a pu observer les injustices sociales, les violences guerrières et les écarts constants entre une minorité de riches et une majorité de pauvres. Mais comment être certain qu'il existe une justice immanente qui se manifesterait après la mort individuelle ou « la fin des temps »²³ ?

Si les conceptions sur Celui qu'on appelle Dieu sont historiquement tributaires de l'énorme imagination humaine, alors à l'inverse, on peut affirmer que les conceptions sur l'homme vont de pair avec les conceptions sur Dieu. Plus on s'éloigne des conceptions anthropomorphiques sur Dieu, plus on a de chance d'ennoblir les conceptions sur l'homme ! C'est en ce sens à mon avis qu'une Révélation progressive est possible dans l'Histoire. Les religions immanentistes qui mettent dieu partout ne conçoivent pas celui-ci comme un être vraiment personnel et en conséquence l'individu est nié et n'a pas à grandir. Il n'est qu'un insecte ou un grain de sable parmi d'autres. La conscience humaine n'est qu'une entité temporaire. Les religions immanentistes, animistes ou panthéistes peuvent être très anciennes, mais aussi plus récentes comme dans le bouddhisme. Les religions polythéistes distinguent les créatures des créateurs, mais ceux-ci ont encore des caractères humains ; ils se divisent la vie des hommes, s'amuse avec eux et se mêlent à leurs vies. Ce sont comme des surhommes et des surfemmes qui ont de grands pouvoirs et aussi de grands défauts. Les grandes

²³ Si le concept religieux de « fin des temps » est assez vague, il n'en demeure pas moins que l'astronomie conçoit comme une évidence la fin de notre étoile, le Soleil, dans plusieurs millions d'années (500 ?) ; la Terre aura disparu bien avant !

religions monothéistes présentent Dieu comme une conscience unique, une personne intelligente et capable d'aimer ou de punir. Il est transcendant. Mais un dieu unique risque de devenir le dieu d'un seul peuple qui se considère choisi par lui. Ce monothéisme demeure dans le cadre culturel des monolâtries. Le Dieu trinitaire du christianisme est non seulement transcendant, mais il rend possible une communication de Personne à personne par la conscience et la partie spirituelle de l'homme. Cela est réalisé par « l'incarnation ». Ce Dieu en plusieurs Personnes ne s'ennuie pas ; au contraire, toute la création participe à sa vie intime. De plus, les Personnes en Dieu sont égales, toutes en plénitude. Ainsi sur terre, les chrétiens sont, en théorie, tous appelés à partager dans l'égalité la même plénitude.

On constate qu'actuellement sur terre beaucoup de gens vivent encore selon les conceptions immanentiste, polythéiste, monothéiste, mais que peu de groupes et d'individus vivent effectivement en fonction du pardon exigé par l'amour entre les trois Personnes du christianisme. En fait, l'histoire des religions indique que la véritable connaissance de Celui qu'on appelle Dieu sera plus évidente dans quelques siècles ou millénaires en affirmant au départ que ce Dieu-là existe ; dès maintenant, on pourrait apercevoir qu'il y a dans une Révélation une véritable discontinuité et qu'il faudrait effectuer un saut dans le vide pour entrer dans le mystère insondable d'un bon Créateur de l'univers.

Je pense que l'idéal chrétien est extraordinaire, mais qu'il est actuellement inaccessible ! L'humanité n'est pas prête pour des changements en profondeur. Alors, il est plus réaliste de viser un idéal plus « humain » ; toutefois, un tel idéal ne pourrait pas exister sans quelque inspiration « divine » ou « transcendante », mais au moins il demeure à la portée de celui qui veut le réaliser.

2.4.4 Les institutions ecclésiastiques

Un argument souvent utilisé par les grandes religions pour justifier les vérités qu'elles véhiculent est celui de la pérennité. Cette idée a même été développée dès les débuts du christianisme ; ainsi, on dit que la religion chrétienne (surtout catholique) est témoin de la Vérité parce qu'elle a toujours résisté au temps malgré toutes ses faiblesses internes et ses erreurs. L'Esprit, dit-on, veille sur l'évolution de son Église.

Il s'agit à mon avis d'un argument très peu convaincant puisqu'il relève fort bien de la phénoménologie des religions. Il suffit justement d'examiner les faiblesses humaines et les facteurs sociaux des religions pour constater que la permanence d'une religion dans le temps, c'est-à-dire sa dimension horizontale, s'explique aisément à partir des institutions humaines ; celles-ci acquièrent inévitablement une lourdeur et une inertie séculaires. Si en plus les hommes qui contrôlent ces institutions leur attribuent un caractère divin en déifiant le passé, alors ces institutions deviennent des traditions intouchables et les religions restent prisonnières de leurs structures ecclésiastiques. Les valeurs initiales conçues par un maître spirituel se perdent rapidement quand l'appel à une spiritualité individuelle passe par une religion et est justifiée à partir de son organisation administrative !

Les peuples se bâtissent des cultures sécuritaires, même si celles-ci ont de faibles fondements ; ils déifient ensuite les démarches initiales, les fondateurs et leurs paroles transmises d'abord oralement, puis écrites. Si en plus des adeptes sont morts pour leurs convictions, alors ils deviennent des martyrs et apportent une crédibilité additionnelle à la valorisation du passé. N'est-il pas étonnant que personne ne propose l'hypothèse que ces défenseurs de la religion se soient tout simplement trompés ? La tradition religieuse devient vite un bloc figé de croyances plus ou moins sérieuses. Les traditions religieuses se sont bâties à travers l'histoire

des peuples, des guerres, des invasions, du colonialisme, etc. Une des plus grandes caractéristiques des religions est qu'elles évoluent très lentement ou pas du tout ! Il ne faut pas considérer les « grandes » religions nécessairement comme un progrès par rapport à des religions plus « primitives ».

Une autre « preuve » de la Vérité d'une religion serait d'examiner la dimension psychologique de ce qu'on appelle la foi. Ceux qui « croient » assument mieux la vie parce que cette attitude leur permet d'espérer autant pour la vie présente que pour celle après la mort. C'est sûrement vrai, mais cela n'indique-t-il pas que l'évolution a créé subjectivement un mécanisme de survie face aux dangers imminents ? Autrement dit, un sens absurde de la vie serait incompatible avec la conscience humaine. Ou bien, on a affaire à un mécanisme biologique mis au point par l'évolution, ou bien, il s'agirait d'une « preuve ontologique » selon laquelle ce besoin intérieur d'espérance serait le contact discret d'une Transcendance plus que patiente. Celle-ci attendrait dans un éloignement inévitable et silencieux la fin d'une Histoire humaine où la communication deviendrait plus facile ! Si un tel Dieu existe, il ne pourrait pas induire que la foi soit une illusion ; si un tel Dieu n'existe pas, alors... ?

Le développement initial d'une religion illustre parfaitement bien comment les institutions humaines et certains traits culturels viennent renforcer ses fondements, au point où elle conservera pour de nombreux siècles des structures organisationnelles et des théologies justificatrices incapables de s'adapter à l'évolution des sociétés. C'est vrai pour plusieurs religions, anciennes ou plus récentes, comme pour le christianisme, l'islamisme, le brahmanisme... Le cas du christianisme est très révélateur. On y a valorisé la souffrance, le martyre, la vie courte, la place secondaire du mariage et de la sexualité, le rôle dominant de l'homme sur la famille (la femme, les enfants, surtout les filles). Même si dans l'Église chrétienne primitive les laïcs mariés pouvaient participer activement à la vie sacerdotale de la communauté, on

a vu apparaître très tôt une valorisation du célibat et de l'abstinence sexuelle. On a associé la recherche de la sainteté à des modèles définis par des ermites, des anachorètes²⁴, des Pères de l'Église, des théologiens, des évêques... Le célibat ecclésiastique était fortement recommandé pour le clergé autant dans les Églises d'Occident que d'Orient. Par la suite, quand les chrétiens sont devenus une force démographique plus importante, les empereurs de Rome, suivant les sondages de l'époque, ont décidé de faire de la religion chrétienne une religion d'État. Le clergé a alors retrouvé sa position dominante dans la hiérarchie sociale (encore la pyramide).

2.4.5 Les guerres de religion

La religion a soutenu et accentué les différentes guerres entre les peuples ; pour moi, la religion n'a pas eu jusqu'à maintenant un effet positif sur l'évolution de l'humanité et sur l'avènement d'une culture universelle de la paix. Il est surprenant de voir que presque tous les chefs politiques qui ont déclenché et entretenu des guerres les ont justifiées au plan religieux ; dans la plupart des cas, ces chefs se sont donné des attributs divins ou ils ont eu l'appui de la classe supérieure des prêtres. Dans tous les cas, le dieu dont ils parlent est un dieu guerrier, un grand seigneur de la guerre capable de vaincre tous les ennemis. Pourtant, aucun de ces chefs n'a vraiment connu Celui qu'on appelle Dieu qui est certainement un non-violent.

La « Guerre sainte » n'est pas une invention de l'islamisme ; elle a existé par exemple en Asie, en Chine, au Japon, en Russie, car les empereurs auto-déifiés pouvaient aisément

²⁴ Si l'ermite accepte de vivre dans une communauté monastique, l'anachorète a comme objectif de sainteté de demeurer dans la plus grande solitude (on peut imaginer quelques contacts pour la nourriture, etc.).

justifier leurs guerres par la religion de l'État. La Guerre sainte²⁵ apparaît dès les premiers siècles de l'ère chrétienne ; il faut dire que les premiers chrétiens ont été maltraités par certains empereurs romains, mais au 4^e siècle la religion chrétienne est devenue la religion de l'État et la communauté chrétienne s'est ainsi conformée aux structures sociales de l'Empire romain. À partir de là, on a pu justifier que la religion chrétienne pouvait être imposée à d'autres cultures.

Dans l'islamisme, à partir du 7^e siècle, la Guerre sainte ou *Djihâd* existe dès les débuts de la nouvelle religion ; ses adeptes considèrent comme un devoir religieux de conquérir d'autres peuples pour leur imposer la foi islamique. Suivent alors de vastes campagnes militaires du côté des chrétiens pour reprendre les territoires occupés par les musulmans, en particulier la région de la Palestine avec son cœur, Jérusalem, ville « sainte » pour plusieurs cultures. On peut supposer qu'à l'époque des nombreuses croisades (de la fin du 11^e siècle jusqu'à la fin du 13^e siècle), les chrétiens-guerriers n'avaient pas comme premier objectif de convertir les musulmans, mais on peut comprendre que cela a dû exacerber chez ces derniers le goût de la Guerre sainte ; les chrétiens ont donc eu une part de responsabilité dans ces guerres de religion.

Aux 14^e et 15^e siècles, la Guerre de Cent Ans a opposé les régimes féodaux de l'Angleterre et de la France ; à cette époque, l'Angleterre occupait à peu près la moitié supérieure de la France actuelle. Entre-temps, la peste avait décimé les populations. Finalement, la France a remporté la victoire à Orléans grâce à cette invraisemblable histoire de Jeanne d'Arc. La guerre s'est poursuivie quelque peu jusqu'en 1475 où les deux pays sont devenus bien distincts.

²⁵ Cette expression est l'aveu même d'une incompréhension totale de ce que pourrait être une connaissance de Celui que l'on appelle Dieu !

Au 16^e siècle, c'est le grand chambardement ! Avec la Guerre de Quatre-Vingts Ans, quelques provinces au nord de l'Europe dans les Pays-Bas se rebellent contre la monarchie espagnole et acquièrent leur indépendance pour former les Provinces-Unies aux 16^e et 17^e siècles ; celles-ci sont plutôt calvinistes, alors que l'Empire espagnol est catholique. Cette guerre, qui s'inscrit à l'intérieur d'un grand bouleversement causé par la Réforme protestante, a été virulente et s'est propagée à travers toute l'Europe et au-delà. En France, catholiques et protestants vont s'opposer pendant la Guerre de Trente Ans ; plusieurs protestants, appelés huguenots, émigreront plus tard vers les États-Unis d'Amérique.

Et puis jusqu'au 17^e, dans toute l'Europe, le « Saint » Empire Germanique est ébranlé parce que plusieurs pays adhèrent aux courants du protestantisme ; la grande dynastie des Habsbourg n'arrive plus à maintenir l'unité d'une Europe catholique. Avec les traités de Westphalie au 17^e, des accords sont signés pour mettre fin à la Guerre de Quatre-Vingts Ans et à la Guerre de Trente Ans, mais en l'absence des opposants, catholiques et protestants, qui refusaient de se rencontrer.

2.4.6 La laïcité

La notion de laïcité, ou de séparation des pouvoirs politique et religieux, est apparue discrètement dans la pensée de certains philosophes de l'Antiquité, mais il faut se méfier de ces gens qui prétendaient avoir créé la démocratie, alors qu'une partie de la population, les serviteurs et surtout les esclaves, était considérée à l'égal des animaux comme des bêtes de somme. Historiquement, la réalisation sociale et concrète de la laïcité demeure un phénomène très récent.

C'est au 17^e siècle que certains penseurs et humanistes reviennent sur le concept de laïcité parce qu'il touche aux notions de liberté et d'humanité. Du début de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du Moyen-Âge, même en incluant le 16^e qui a

si bien développé la traite des esclaves, il n'y a aucune concrétisation sociale de la laïcité. Jusqu'à la fin du 18^e, tous les États sont confessionnels ; c'est vrai pour le judaïsme, le christianisme et l'islamisme. En fait, dans les États musulmans, la distinction entre les deux pouvoirs n'existe pas.

Ce n'est qu'à la fin du 18^e que la réflexion sur la laïcité va déboucher dans les structures sociales ; les gouvernements vont alors voter des lois sur les deux pouvoirs civil et religieux, ainsi que sur le statut de l'État. Ceci est assez évident avec l'Indépendance des États-Unis d'Amérique et la Révolution française.

Les premiers États laïques n'apparaissent qu'au 19^e, un siècle pourtant bien violent, avide de pouvoir, colonialiste, avec des nationalismes tellement excessifs qu'ils vont préparer les guerres mondiales du 20^e siècle. Bref, nous sortons à peine de la barbarie, mais espérons quand même que la religion puisse avoir une petite influence positive sur la politique et la guerre pour progresser vers la paix.

Il y a ici une affirmation sous-jacente qu'il ne faut pas oublier. La laïcité suggère une séparation du civil et du religieux, et plus précisément un statut non confessionnel de l'État, mais cela n'implique pas pour autant la disparition du pouvoir religieux. C'est pourquoi on peut apercevoir de nombreuses formes de collaboration ou d'opposition entre les deux pouvoirs. Les définitions et les applications de la laïcité suivent encore la multiplicité des cultures, des ethnies, des régions, des traditions, des besoins de sécurisation. Tout cela est très facile à observer aujourd'hui. On est donc très loin d'un État athée ou d'une culture athée. Le problème du pouvoir religieux est justement qu'il soit un pouvoir. La religion devrait s'en tenir à améliorer la justice sociale, ce qui peut impliquer des formes de dénonciation. La laïcité n'est donc qu'une étape sans doute assez longue ; dans un avenir difficile à dater, il faudra supprimer le pouvoir de la religion, disons sa proximité avec les pouvoirs politiques. Je pense que les religions telles qu'on les connaît aujourd'hui

devront se transformer complètement (se convertir !) ; pour moi, les débats sur la religion et la laïcité sont dépassés.

2.5 Le rêve d'une Terre nouvelle

« 10 février 1980. Une nouvelle civilisation humaine a-t-elle des chances de naître ? Combien d'hommes et de femmes actuellement sur la terre y pensent et en rêvent ? Ces gens peuvent-ils communiquer entre eux et se rencontrer ? Que peuvent-ils faire pour que naisse cette civilisation ? »

Y a-t-il un bon endroit pour vivre, pour être heureux, pour vieillir normalement et pour mourir en paix ? Je dirais que non ! La vie sur terre est globalement inhospitalière, surtout à cause des hommes eux-mêmes qui ont poussé la violence à son extrême.

Certaines personnes ne sont définitivement pas nées au bon siècle ! Trop tôt ou trop tard ! Si l'on était certain que le futur sera meilleur, on pourrait rêver à cette époque et en être même nostalgique. Mais rien n'indique que le futur sera vraiment mieux et c'est pourquoi tant de gens rêvent au passé ! C'est une illusion puisque le passé n'était guère mieux que le présent et souvent pire.

On peut dire que beaucoup de gens ne sont pas nés au bon lieu géographique, et cela est encore bien pire que l'erreur de siècle ! Le nombre de gens qui sont malheureux à cause de leur lieu de naissance dépasse l'imagination ! Pauvreté, faim, exil, déportation, guerres, maladies, réfugiés... C'est que l'évolution des divers groupes humains suit les règles primaires de la survie aux dépens des autres et n'a rien de moral ! Que les plus forts l'emportent !

C'est pourquoi j'avais raison de penser que cette planète n'est pas la mienne ! Y a-t-il quelque part dans ce ciel infini une autre Terre où les gens vivent en harmonie ? Ce rêve utopique indique qu'il y a des gens, une minorité

sans doute, qui seraient prêts à faire un grand saut pour tout recommencer le projet humain à zéro. Ce thème cher à la science-fiction rejoint en fait une réalité profonde au cœur de la conscience humaine. Qui sait si l'extinction de l'humanité, causée par elle-même, permettrait à de faibles et minoritaires survivants de générer une nouvelle race plus intelligente (donc plus pacifique !) ? Si on réalise que bien des espèces vivantes, y compris des humanoïdes, sont disparues et ont été remplacées par d'autres, alors l'humanité actuelle, une espèce menacée d'autodestruction²⁶, sera-t-elle à son tour remplacée par une nouvelle ? C'est théoriquement possible, mais rien ne laisse croire qu'elle sera moins violente puisque leurs concepteurs auront sans doute effectué les manipulations génétiques à partir de leurs propres phantasmes.

Je ne peux pas nier que j'ai été marqué par la violence guerrière dans ma petite enfance. Mais l'enfant, toujours présent en moi, n'a-t-il pas le droit de rêver à une autre planète ? Je me suis souvent demandé si j'exagérerais cette immense horreur au creux de ma mémoire ; pourtant, je dois admettre que non, car la mesure exacte se fait au niveau de la souffrance inscrite dans la première conscience. Il y a bien au fond de moi une souffrance incontrôlable et refoulée, incompréhensible, incompatible avec l'amour et la confiance, avec Celui qu'on appelle Dieu.

Je suis loin d'être le seul à rêver d'une nouvelle société. Il existe d'ailleurs de petits groupes qui vivent en marge des sociétés conventionnelles, mais, à la manière de sectes, ils s'isolent et imposent à leurs membres de nombreuses restrictions par rapport aux contacts possibles avec les communautés qui les entourent. Chaque époque voit naître des microsociétés qui essaient de survivre en se

²⁶ Bien des hommes de sciences se demandent ce qu'il adviendra après cette malheureuse destruction ! Le livre suivant en est un bon exemple : Elizabeth Kolbert, *La 6^e extinction, Comment l'homme détruit la vie*, Guy Saint-Jean, 2015.

fermant sur elles-mêmes, mais il me semble qu'aucune de ces tentatives n'ait vraiment réussi ! Car on en arrive toujours à la même question : faut-il imaginer une nouvelle société ou un nouvel homme ? La réponse est pourtant évidente : il faut certainement modifier des structures sociales, mais pour cela, il faut s'inspirer d'une philosophie ou d'une morale pour changer les comportements individuels et donc le cœur de l'homme ! Qu'on le veuille ou non, c'est une utopie de penser qu'on peut s'isoler du mal, car celui-ci fait aussi partie de chaque individu !

J'aurais bien aimé être là sur cette planète Terre vers l'an 3000 ! Par curiosité d'abord ! Il est facile d'imaginer que la technologie aura grandement évolué et que les hommes vivront dans un univers noosphérique²⁷ complètement numérisé avec des créations virtuelles accessibles à tous. Mais l'homme sera-t-il moralement amélioré ? Plus porté à la paix qu'à la guerre ? Ces gens nous regarderont-ils comme nous regardons les hommes de la préhistoire ? Il faut l'espérer ! J'ai la nostalgie du futur, si celui-ci représente une autre planète ! L'homme aura-t-il échappé aux instincts primaires de la survie pour entrer dans une ère de liberté pour tous ?

²⁷ En l'honneur de ce grand visionnaire, Teilhard de Chardin.

« 28 février 1980. Nouvelle terre.

*Une expérience unique,
une expérience anonyme,
absurde, utopique,
amoureuse, conjugale.*

*Moi, plus que moi,
dans ma recherche du sens.*

*Où êtes-vous, vous tous,
qui, comme moi, cherchez ?
Où êtes-vous, mes amis,
que nous rassemblions
nos espoirs et nos joies ?*

*Mes amis de la Terre nouvelle,
de la Transcendance.*

*Il faut, il le faut, que les hommes
apprennent, connaissent, réfléchissent,
pour mieux aimer !*

*Oui, le moment est solennel,
qu'attendons-nous ? »*

PARTIE II

L'option des religions

CHAPITRE 3

Les croyances religieuses dans l'Antiquité

3.1 De l'imaginaire à la réalité

Outre le fait que les premiers hominidés intelligents avaient des rituels de sépulture pour croire à la survie de leurs défunts et ancêtres, ils ont certainement compris assez vite qu'ils ne constituaient pas eux-mêmes la clef de compréhension de l'univers dans lequel ils se trouvaient. N'ayant aucune explication vraiment satisfaisante, ces premiers hommes ont imaginé qu'il existait des forces, plus ou moins surnaturelles, qui agissaient dans tout leur environnement. Cet âge, que l'on pourrait qualifier de panthéiste ou d'immanentiste initial, est caractérisé par une attitude infantile où l'imaginaire et la réalité sont mêlés. Le rêve²⁸ lui-même devient comme un moyen de communiquer ou de comprendre un peu cet

²⁸ Dans les sociétés animistes, le chaman, le sorcier, le guérisseur... peuvent utiliser le rêve naturel ou provoqué (drogues, isolement, rites de passage extrêmes...) pour établir un lien entre l'univers humain et celui du sacré.

univers spirituel qui englobe et pénètre tout. C'est l'ère de la pensée magique, des peurs primaires, des fantômes, du Père Noël, du Petit Jésus, des lutins, des gnomes et de divers monstres... Les gestes posés²⁹ à l'occasion des divers événements de la vie, heureux ou tragiques, sont très symboliques, disons même magiques. Comme on pourra le constater, toutes les croyances religieuses s'inspirent des connaissances humaines et sont donc anthropomorphiques, des plus primitives aux plus évoluées (philosophiques, théologiques, psychologiques...). La vie, tout comme la mort, sont des mystères finalement insondables pour la conscience humaine.

L'évolution dans la phénoménologie des religions est pratiquement toujours la même. Toute cette section sera évidemment très sommaire et incomplète puisque le but général dans l'ensemble de cet essai est de dégager les grandes lignes de l'évolution des comportements religieux et de montrer que globalement ils mériteraient de disparaître. Je me limiterai donc à des commentaires personnels à partir de quelques exemples concrets ayant une portée assez universelle. Au départ, les croyances animistes vont donner naissance à des esprits personnalisés, bons ou mauvais, chacun d'eux ayant un caractère propre, une fonction, une association avec un lieu ou un objet. Viennent ensuite les premiers pas d'un polythéisme non organisé ; les dieux

²⁹ Comme j'essaierai de le démontrer, toutes les manifestations religieuses, depuis la plus ancienne présence des hommes sur terre jusqu'à aujourd'hui, sont encore très visibles actuellement. Face aux morts ordinaires et quotidiennes qui affectent toutes les familles jusqu'aux grandes tragédies, l'être humain est frappé d'incompréhension et de douleur ; partout dans le monde, les comportements sont similaires, la grégarité s'oppose à la peur et à l'insécurité ; partout, des lampions, des bougies, des prières, des fleurs, des ballons, des colombes... Les gens regardent le ciel et on parle même des « petits anges » quand il s'agit d'enfants. D'ailleurs, les explications que les adultes pourraient se donner ne dépassent guère celles qu'ils fournissent aux enfants !

habitent partout et partagent leur vie avec celle des hommes. Puis, dans un balbutiement d'explications rationnelles, surtout pour comprendre les origines du monde courant, les dieux ont une organisation entre eux et deviennent responsables de la création de l'univers ; c'est à ce niveau que les mythes prennent toute leur importance. Avec l'évolution des réflexions intellectuelles et rationnelles, les panthéons des dieux se complexifient et deviennent une tentative d'expliquer les comportements psychologiques à travers des œuvres littéraires, théâtrales, philosophiques, théosophiques et cosmogoniques. Dans tous les cas, les dieux sont très associés aux régions, aux cultures, aux saisons, aux villes et villages, à la maison familiale, à la survie en général. À travers ces différents courants polythéistes, on voit apparaître progressivement le sentiment ou l'idée que l'univers spirituel devrait être unifié. Il y aurait nécessairement à l'origine un seul esprit, possiblement créateur du monde, mais ce n'est pas toujours le cas. Il peut y avoir initialement deux dieux antinomiques (le Bien et le Mal !) ou un dieu avec deux avatars³⁰ opposés, ou encore, plus conforme à l'expérience humaine, un couple originel (il ne faut pas trop se demander d'où il vient !).

Comme la religion est intimement liée à la culture, l'idée d'un dieu suprême justifie une monolâtrie puisque les peuples s'opposent les uns aux autres en s'appuyant sur la force de leurs dieux propres. Par ailleurs, les mélanges interculturels étant inévitables, les panthéons finissent par se fondre les uns aux autres et de nouvelles préférences sont affirmées. Les religions monolâtriques confirment un certain effort pour dépasser le polythéisme et s'orienter vers un véritable monothéisme, mais les contraintes culturelles

³⁰ Un avatar est une incarnation ou une manifestation d'un Dieu suprême ; l'avatar est en quelque sorte connaissable par l'homme tandis que Dieu ne l'est pas. Cette notion est donc bien pratique, car elle permet de dévoiler les divers attributs de ce Dieu unique invisible.

et nationalistes les en empêchent. Dans le judaïsme, la réflexion religieuse a été très approfondie pour promouvoir un monothéisme absolu, éloigné des idolâtries, mais cela n'a pas abouti à cause d'un fort nationalisme politico-religieux ; c'est là un drame profond pour cette culture où la religion a été un puissant moteur de survie à travers les siècles. Le christianisme a libéré les nouveaux convertis, d'une part, les juifs de leur nombre incroyable de règles étouffantes, et, d'autre part, les non juifs de leurs idolâtries excessives. Mais il n'a pas échappé lui non plus à un nationalisme religieux et à des justifications prosélytistes. Quant à l'islamisme, le grand réformateur Mahomet n'a pas pu empêcher dès les débuts les combats contre ceux jugés infidèles. Toutes ces grandes religions ont sombré dans le militaire.

Comme je l'ai déjà mentionné³¹, la réflexion chrétienne sur un Dieu unique en trois Personnes mérite une attention particulière parce qu'elle force à un dépassement intellectuel et spirituel, qu'elle exige de transcender des monothéismes sans véritable universalité, et qu'elle permet effectivement de fonder concrètement une nouvelle éthique. Cela vaut aussi pour les religions catholiques et protestantes !

Il ne faut pas trop s'y méprendre avec les révolutions athées du 20^e siècle (communisme, socialisme, marxisme, léninisme, maoïsme...). En pratique, des populations entières ont été contraintes d'idolâtrer un homme mégalomane, ayant de sérieux problèmes de santé mentale, qui se prenait pour un dieu (c'est encore vrai actuellement !). Ces régimes fonctionnaient comme des religions sectaires et fermées sur elles-mêmes. Les dictateurs, les rois, les empereurs, mais aussi les présidents ou ministres de gouvernements autoritaires considéraient qu'ils avaient un droit de vie ou de mort sur chaque citoyen ; pensaient-ils que Dieu se comporte de cette

³¹ *Pourquoi... moi ?*, p. 396, 403, 409, 417, 467. *La spiritualité du Carmel*, p. 66.

façon avec les hommes pour qu'ils eussent le besoin incontrôlable d'être traités comme des dieux ?

Un minimum de réflexions critiques et de connaissances scientifiques amènent plusieurs personnes à rejeter les institutions ecclésiastiques et à ne plus adhérer aux pratiques religieuses de la communauté ; ils se disent athées, alors qu'elles sont plutôt antireligieuses. Au-delà de l'irréligion et même d'une laïcité définie par rapport à la religion, le véritable athéisme demeure rare et est beaucoup plus exigeant qu'on le pense. Il reste une ouverture qu'il faudra explorer : une spiritualité sans religion³² est-elle possible ?

3.2 L'animisme et la proximité de la nature

Ainsi, pour les premiers hommes, la « divinité » au sens très large est présente dans tout, absolument tout l'environnement quotidien : montagnes, grottes, plaines, plans d'eau, ciel, terre, soleil, lune, etc. Des « esprits », bons ou méchants, habitent tous les lieux possibles ; il faut les prier, les apaiser, les nourrir, les contrôler... L'animisme est présent parmi les populations qui vivent près de la nature, en symbiose avec elle, loin des agglomérations urbaines ; ces peuples, parfois nomades ou déphasés par rapport au monde moderne, vivent dans la forêt, les plaines, à la frontière de déserts ou de rivières peu accessibles...

Plusieurs exemples sont ici possibles : il y a par exemple les **Bédouins**^[notes], les **Touaregs**^[notes], les **Mongols**^[notes], les **Huns**^[notes]. En changeant de continent, on peut examiner quelques aspects du polythéisme des **Polynésiens**^[notes] (région globale de l'Océanie, plus précisément de la Polynésie, de la Micronésie...) qui sont très diversifiés, étant donné le grand nombre d'îles qu'ils ont occupées.

³² C'est la piste que j'envisageais dans *Pourquoi... moi ?*, p. 356.

Tous les rites s'inspirent de mythes ou de justifications religieuses où les rôles des membres du clan sont clairement définis (hommes, femmes, jeunes garçons, jeunes filles...) : rites pour les saisons et les récoltes, pour les naissances, rites de passage (puberté, circoncision, excision, incisions ou scarifications), mariage, funérailles... Je me demande pourquoi, actuellement au 21^e siècle, on justifie encore certaines pratiques douteuses en s'appuyant sur des croyances aussi anciennes et vraiment dépassées !

Faisons un détour vers l'Amérique centrale et examinons le cas des **Mayas**^[notes] et des **Aztèques**^[notes]. En Mésopotamie, la religion des **Sumériens**^[notes] mérite l'attention. Jetons un coup d'œil rapide en Asie sur le **taoïsme**^[notes] et le **shintoïsme**^[notes].

3.3 Les explications mythiques

Les mythes abondent dans toutes les religions primitives ou plus récentes, mais ceux de la création de l'univers sont les plus révélateurs. Si le mythe peut être considéré comme une première démarche de réflexions sur les origines du monde, on peut dire que souvent ils sont plus près de la fantaisie absurde que de la raison. Les humains ne manquent certes pas d'imagination quand ils s'inspirent des formes de vie (souvent animales) de leur environnement. Cela démontre en tout cas que l'homme a besoin d'un minimum d'explications pour comprendre son existence dans l'univers, même si celles-ci ne reposent pas sur des bases scientifiques. Le phénomène selon lequel la conscience se satisfait de contes enfantins mériterait en lui-même des études scientifiques ; il est très plausible que la conscience de l'homme à l'étape actuelle de l'évolution soit encore figée à un stade infantile !

Voyons ces mythes pour quelques groupes étudiés précédemment : les **Mongols**^[notes], les **Polynésiens**^[notes], les **Mayas**^[notes], les **Aztèques**^[notes], les **Chinois**^[notes], les **Japonais**^[notes].

3.4 Les psychodrames divins

À partir du moment où le polythéisme est associé à de grandes civilisations (grecque, romaine, égyptienne, indienne...) et à leurs grands centres urbains, commerciaux et culturels, les panthéons des dieux deviennent à leur tour de plus en plus complexes, diversifiés et organisés. Il y a des dieux (et des déesses) pour la politique, le pouvoir et la guerre, pour tous les lieux, y compris l'espace familial, pour toutes les occasions, les moissons, les nombreuses fêtes, pour tous les besoins, la chance, la santé, la fertilité, le travail, la richesse... Il y a toujours dans le polythéisme une zone pour la superstition et la magie.

Bien que l'homme plus récent (mais à partir de quel siècle ?) ait toujours prétendu être supérieur aux animaux, la mythologie des panthéons suggère que les dieux et les hommes partagent la même vie, la différence étant que les dieux sont immortels contrairement aux hommes. Manifestement les dieux semblent s'ennuyer pour intervenir à ce point dans la vie humaine, et les hommes ont constamment besoin des dieux pour guider leurs pas dans les nombreuses décisions qu'ils doivent prendre. La liberté humaine est limitée ; les dieux ont une connaissance parfaite de l'univers, les hommes, non. Cette espèce de collaboration, où sont définis des contrats réciproques, apparaît dans la création de nombreux hybrides et chimères avec le monde animal ; cette intimité entre le divin et l'humain peut aller jusqu'aux unions sexuelles (la hiérogamie) entre un dieu (ou une déesse) et une femme (ou un homme-mâle), d'ailleurs sans contraintes sociales (adultère, inceste...). La progéniture de demi-dieux (ou déesses) joue alors sur deux plans avec quelques pouvoirs particuliers. Bien avant la création des super-héros de Marvel, ces mythologies fournissent plusieurs exemples de personnages avec des dons surprenants. Mais l'imagination va encore plus loin quand il s'agit de concevoir des monstres, car il y en a pour tous les goûts ; certaines

créatures se retrouvent dans des cultures éloignées les unes des autres (les dragons, les sirènes, les monstres marins, les géants...). Comme on pourra le remarquer à nouveau, l'inspiration d'une culture puise ses idées en observant son propre environnement.

L'animalerie est variée, car en plus des hybrides, il peut y avoir plusieurs animaux modifiés, comme c'est le **cas en Égypte**^[notes] !

Je le dis tout de suite, je suis très mal à l'aise avec toutes ces croyances polythéistes où parfois le nombre de dieux et de déesses dépasse les milliers ! Certes, il y a dans les représentations peintes ou sculptées beaucoup de beauté, de créativité, de couleurs, de styles et beaucoup de symbolisme. Je formulerais comme hypothèse que ces panthéons très chargés constituent les premières démarches psychologiques ou psychanalytiques pour comprendre toutes les dimensions de la vie humaine et de son environnement. C'est pourquoi cela donne de très bons récits qui peuvent inspirer la littérature, le roman, le cinéma, le théâtre, l'opéra... car c'est plein d'actions, de sentiments extrêmes, d'amours et de haines, de guerres, de pouvoirs merveilleux extraordinaires. Mais s'il s'agit d'expliquer l'origine du monde, l'apparition de l'homme ou la nature de Celui qu'on appelle Dieu, alors je n'adhère pas et je suis même contre cette religiosité qui finalement est plutôt proche de l'idolâtrie, de la superstition et de la magie.

Je n'ai vraiment pas l'intention d'entrer complètement dans ces mythologies aux généalogies complexes et parfois très farfelues au point même que les habitants ne connaissaient pas vraiment tous leurs dieux. Il y avait des différences locales en plus de la fusion entre ces grandes familles divines, surtout pour les cultures grecque et romaine. Je vais donc tenter de dégager quelques observations pertinentes. Voyons le cas de la **Grèce**^[notes], de **Rome**^[notes], de l'**Égypte**^[notes].

C'est un peu dans le même esprit que je garde une bonne distance par rapport aux spiritualités orientales des régions de l'Inde. Comment ces religions peuvent-elles justifier une telle rigidité à propos des castes, des règles sur les mariages, etc. ? Le **panthéon indien**^[notes], avec ses centaines de dieux (et leurs avatars), est aussi peuplé que celui de l'Égypte ancienne. Je dois dire que je n'ai pas d'attrance pour ce polythéisme excessif, pourtant représenté dans des peintures ou des sculptures très colorées. Les religions indiennes (hindouisme, brahmanisme, bouddhisme...) utilisent abondamment des univers symboliques³³ qui réfèrent souvent à des mythologies primitives³⁴.

L'appartenance à un groupe social rejoint la signification symbolique des marques dessinées³⁵ sur le front des hindouistes, les *tilaks* (*tilaka*, *tika*, *bindi*, *pottu*). Là encore, il y aurait une justification qui vient du *Rig-Veda*³⁶ : le point rouge est le symbole du soleil levant ou le troisième œil de Shiva, mais il s'agit aussi d'une ancienne tradition où le mari déposait une goutte de sang en haut du front (à la raie des cheveux) de son épouse. Certes, il peut s'agir d'un simple parement ou bijou pour les femmes (avec la modernisation la pratique religieuse est en régression, mais la norme culturelle peut demeurer) ; cette marque peut aussi désigner son statut social (mariée...). Pour les vishnouites, le *tilak* a la forme d'un « U » de couleur blanche autour d'un

³³ Il y a aussi les *mandalas* (et *yantras*)... La « croix gammée », le *svastika*, qui représente les cycles de la vie, est intéressante, d'autant plus qu'elle a subi une orientation malheureuse avec la folie hitlérienne.

³⁴ Comme on le verra au chapitre 5, les fêtes religieuses fournissent de bons exemples de cet attachement à un passé mythique.

³⁵ Dans beaucoup de traditions tribales, les tatouages et les peintures sur le corps avaient des significations religieuses ; aujourd'hui, dans la société moderne, il s'agit plutôt d'une mode qui définit le profil psychologique de la personne tatouée.

³⁶ Un des textes canoniques de l'hindouisme remontant à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

trait rouge ou noir ; il représente la voie de l'adoration et de l'amour absolu. Pour les shivaïtes, le symbole des trois barres horizontales grises (avec de la cendre) est supposé faciliter la méditation. Pour le yoga *kundalinî*, le point rouge retient l'énergie qui circule du bas du corps à la tête. Pourquoi les gens se sentent-ils obligés de s'identifier à un groupe par des marques sur le visage et/ou le corps³⁷ ?

3.5 La naissance du monothéisme

À travers l'évolution des croyances religieuses naît progressivement l'idée d'un Dieu unique, même si celui-ci peut être confondu avec un élément de la nature ; il peut être un couple initial, ou l'avatar d'un dieu plutôt inaccessible. Dans ce sens, l'idée d'un Dieu suprême est peut-être plus accessible pour les croyances animistes que dans les religions polythéistes où la primauté d'un dieu s'apparente davantage aux organisations humaines hiérarchiques. C'est une hypothèse. Bref, cela vaut la peine de retenir les croyances religieuses où le dieu suprême est considéré comme transcendant par rapport aux capacités cognitives de l'homme ; le recours à des moyens détournés qui affectent la conscience humaine (rêves, transes, drogues, isolements extrêmes, rites excessifs pour surmonter la douleur...) montre que la connaissance directe est impossible.

Examinons d'abord le cas des croyances religieuses en **Afrique**^[notes], puis celui des autochtones d'**Amérique du Nord**^[notes]. Le monothéisme est particulièrement affirmé dans la religion des Perses, réformée vers les 7^e et 6^e siècles avant l'ère chrétienne sous l'influence de Zarathoustra (ou Zoroastre)³⁸. Cela est d'autant plus intéressant qu'on a l'impression

³⁷ On pourrait ici entamer une bonne réflexion sur la pratique du tatouage à travers l'Histoire !

³⁸ Les Yézidis forment un peuple minoritaire dont l'origine remonterait à l'époque de Zarathoustra. Leurs croyances syncrétistes mélangent

que cette religion a influencé le judaïsme et surtout le christianisme. Voyons donc d'abord le **mazdéisme**^[notes], puis le **zoroastrisme**^[notes].

Au 3^e siècle, un certain Mani (d'où le nom de manichéisme qui découle par excès du zoroastrisme) tente d'intégrer des éléments du bouddhisme, du zoroastrisme, du christianisme ; il pense qu'il est une incarnation de l'Esprit. Il faut s'affranchir de la souffrance et de la matière, il faut libérer l'esprit ; le prosélytisme est effectué par des élus³⁹ qui sont astreints à un ascétisme sévère (encore et toujours : pas de sexualité, pas de plaisirs !). Le jugement dernier attend le monde ordinaire et le salut est réservé à ceux qui respectent la Vérité (laquelle ?). Même si ce « prophète » d'appartenance elkasaïte⁴⁰ a été condamné comme hérétique, il est surprenant de voir comment cette répugnance pour le corps a persisté dans la religion catholique ; par ailleurs, ce ne sera pas la première fois qu'un petit groupe sectaire prétend connaître la voie du salut (par des études ésotériques) dans un monde perdu pour la majorité !

Les hébreux ont beaucoup réfléchi sur la notion d'un dieu unique ; la littérature hébraïque, très vaste et variée, le démontre totalement. Au départ, ceux-ci étaient polythéistes comme dans toutes les autres cultures tribales. Yahveh avait une épouse (ou sa parèdre⁴¹), Ashéra, et était en compétition avec le dieu Baal. Mais la monolâtrie

plusieurs religions, y compris des mythologies, de l'animisme, du rituelisme, des superstitions, de la magie. Leur communauté est régie par des traditions sévères, mais on peut supposer ici que la religion a été un facteur important de survie face aux nombreuses agressions qu'elle a subies à travers les siècles ; encore aujourd'hui, ce peuple est pourchassé, entre autres, par l'État islamique !

³⁹ Cela ressemble beaucoup à la culture des esséniens à l'époque du Nazaréen !

⁴⁰ Apparemment, une secte judéochrétienne très proche de la pensée gnostique.

⁴¹ Déesse (ou dieu) associée.

apparaît quand un groupe culturel, habituellement de type tribal, réalise que « son » dieu ne peut être le dieu d'un autre groupe. Yahveh est un dieu créateur complètement détaché de l'univers, car il le transcende ; les hommes doivent se soumettre entièrement à la volonté de ce Dieu-là. L'homme a une certaine ressemblance avec son créateur, mais il est capable de faire le mal. Le peuple attend un messie qui va restaurer la patrie d'Israël en repoussant tous ses ennemis. Le judaïsme vit un perpétuel tiraillement entre, d'une part, une spiritualité monothéiste de grande qualité et, d'autre part, des penchants matérialistes et nationalistes⁴². Comme pour d'autres anciennes cultures, on retrouve chez eux les mêmes schémas mythologiques : la création en plusieurs étapes (sept « jours »), le paradis, la femme initiale Lilith, le couple initial d'Adam et Ève, le démon tentateur (Satan et le serpent), la désobéissance et la punition, le caractère mortel de l'homme, le déluge, le Ciel et l'Enfer...

Je vais terminer toute cette section sur les croyances anciennes en me posant, une fois de plus, les questions suivantes :

Est-ce que tous ces gens des temps anciens croyaient réellement à toutes ces histoires mythologiques, certes très évocatrices et pleines d'imagination, mais aussi tellement invraisemblables ?

Mais, aujourd'hui, les hommes et les femmes croient-ils réellement à toutes ces explications plutôt simplistes et dépassées en regard des connaissances scientifiques actuelles ?

⁴² Depuis la création de l'État d'Israël, bien des juifs sont convaincus que la terre de Canaan leur a été donnée par Yahveh lui-même comme preuve qu'il est bien le peuple choisi par lui ; l'argumentation consiste tout simplement à s'appuyer sur des passages de l'*Ancien Testament*.

CHAPITRE 4

La répartition géopolitique des religions

4.1 Observations générales

Tenter de comprendre la répartition des religions dans le monde est à la fois simple et compliqué ! Comme on le sait, la religion est très fortement liée à la culture, mais celle-ci s'exprime à travers les langues, les caractéristiques ethniques, les mœurs, la morale, les conventions sociales, l'organisation de la famille, le monde du travail, l'enseignement, le commerce, le système gouvernemental... sans oublier tout l'héritage du passé qui repose habituellement sur de nombreux conflits guerriers et sur des siècles de colonialisme.

Quant aux peuples autochtones⁴³ qui ont précédé les grandes invasions colonialistes durant la « découverte de

⁴³ Indigène : Il s'agit des personnes, avec leurs créations diverses, qui sont nées dans le pays (ou la région) étudié ; mais le terme peut s'appliquer à tout être vivant (animal, plante). Autochtone : Il s'agit de personnes qui habitent là où elles sont nées et où leurs ancêtres ont vécu. Aborigène : C'est un synonyme d'autochtone, même s'il est souvent utilisé pour les habitants originaires d'Australie. Amérindiens : Le

nouveaux mondes »⁴⁴, certains pensent qu'ils étaient les « premières nations » à occuper de vastes territoires, mais en réalité, en reculant dans le passé on peut voir qu'il y eut de nombreuses invasions ; des **peuples primitifs**^[notes] en ont remplacé d'autres. Alors, après plusieurs siècles, tous ces peuples anciens ont été décimés par les luttes intertribales, les guerres colonialistes, la maladie, l'esclavage, l'acculturation... Depuis ce temps, certains groupes survivent dans des réserves et des régions sous-développées, ou comme des minorités mal intégrées, mais on a construit des musées pour rappeler leur culture et parfois ils se manifestent durant certaines fêtes nationales.

Il y a un fait historique tout à fait indéniable qui m'a toujours profondément surpris : plusieurs peuples qui furent durement colonisés ont adopté la religion du colonisateur comme méthode de survie (parmi d'autres) ; certains sont devenus « plus catholiques que le pape » ! La pratique religieuse du colonisé est parfois beaucoup plus fervente que celle du colonisateur ! Cela veut dire que la culture du colonisé a presque totalement disparu au profit de celle du colonisateur ! Celui-ci y a laissé des traces visibles, comme des bâtiments, des coutumes, des méthodes administratives... mais le plus surprenant est de voir que des peuples parlent fort bien la **langue du colonisateur**^[notes] pourtant assez éloigné de l'ancienne colonie ! C'est encore plus évident quand cette langue est devenue la langue officielle (ou la langue officielle majoritaire, ou même une langue

terme désigne les « Indiens » des Amériques selon la confusion bien connue au début du 16^e siècle ; il fallait ne pas confondre avec les habitants de l'Inde. En plus, les amérindiens ne constituent qu'un sous-ensemble des autochtones des Amériques (Inuits, Métis...). Il arrive aussi que le mot « amérindien » soit utilisé pour désigner des autochtones d'autres régions que les Amériques ! Le meilleur vocable est donc « autochtone ».

⁴⁴ Il est particulièrement intéressant de compter le nombre de pays ou de régions dont le nom commence par « Nouveau- » ou « Nouvelle- » !

officielle secondaire). Il ne faut donc pas s'étonner si, malgré des centaines de langues et de dialectes parlés sur terre, un petit groupe de langues domine (anglais, français, espagnol, arabe, russe, mandarin...) parce que celles-ci correspondent à la langue des grands empires ou royaumes, pas si lointains que certains dictateurs rêvent de restaurer. Mais il y a un autre fait qui me surprend tout autant que le premier (l'adoption de la religion du colonisateur ou du conquérant), mais qui en découle tragiquement : des peuples, vivant proches les uns des autres, s'opposent violemment entre eux en s'appuyant sur la religion imposée (par le conquérant) comme différenciation culturelle (alors que la proximité était plus grande selon leurs cultures originelles).

Il n'y a donc pas de surprise si l'on observe qu'il y a une corrélation évidente entre les langues et les religions dominantes. C'est l'histoire des envahisseurs qui a laissé les traces que l'on connaît : la christianisation de l'Europe, les croisades jusqu'au Proche-Orient, les grands empires espagnols et francs, le Saint Empire germanique, l'Empire ottoman, les tsars de Russie, les dynasties chinoises... Mais les traces du passé sont encore plus visibles à partir de la fin du 15^e siècle. La recherche de nouveaux continents avait un triple objectif : accroître la richesse des royaumes, des grandes villes, des classes dirigeantes ; augmenter le commerce international (mines, or, argent... bois, fourrures, plantes, produits maraichers...) ; contrôler les grands centres financiers. Cette effervescence pour le voyage, et la chance pour des jeunes de devenir riches et d'appartenir à une classe sociale plus respectable, ont favorisé les pays qui étaient situés en bord de mer et qui avaient développé une flotte maritime imposante, non seulement commerciale, mais aussi militaire. On serait très surpris de compter le nombre de bateaux qui voyageaient couramment entre le continent européen et ceux des Amériques, de l'Afrique et aussi de l'Océanie. Il est donc question ici des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, du Portugal...

Comme on le sait, l'appropriation des nouveaux territoires a été pleinement appuyée par les Églises ; les missionnaires accompagnaient les conquérants parce qu'il fallait apporter la nouvelle civilisation très religieuse ; au besoin, on pouvait, avec toutes les justifications politiques et théologiques, donner des coups d'épée et de *Bible*⁴⁵. Les missionnaires catholiques et protestants s'opposaient à travers les rivalités de leurs gouvernements. C'est ainsi qu'on a créé une immense main-d'œuvre à très bon marché, celle des esclaves, surtout des noirs d'Afrique. Ce procédé commercial a duré pendant cinq siècles et cela continue aujourd'hui sous d'autres formes ; en fait, à travers toute l'Histoire, il y a toujours eu de l'esclavage sur tous les continents !

On pourrait aussi faire des corrélations entre les grandes conquêtes et les systèmes politiques des anciennes colonies, mais c'est déjà plus complexe. On peut toutefois constater que le retour à la liberté et à l'indépendance a très souvent mené les nouveaux pays dans un chaos sans fin, avec des dictatures, des renversements de gouvernement, des conflits sanglants, de la corruption... Le colonialisme a creusé le sol de ces pays de très profondes blessures et je ne pense pas avoir entendu ces grandes puissances s'en repentir ou s'en excuser de quelque façon.

Quand on examine les statistiques de répartition des religions, souvent appelées « grandes religions » en raison du nombre d'adeptes, il faut se méfier de ces résultats pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il n'est pas certain que les données correspondent à la réalité parce que les méthodes de collecte des informations peuvent être déficientes : taux de réponses faible, groupes inaccessibles, réponses issues globalement d'un service gouvernemental, données désuètes à cause des déplacements de population (guerres, réfugiés,

⁴⁵ Depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, bien des cultures religieuses offrent aux étrangers le choix suivant : « Crois ou meurs ! ».

esclavage, travailleurs étrangers...)... Ensuite, dans la mesure où les chiffres pourraient avoir une certaine validité, ceux-ci ne renseignent pas sur les convictions intérieures ou la pratique religieuse comme telle. Les statistiques ne donnent qu'un indice général sur l'appartenance d'une communauté à une culture où la religion sert encore d'identification, mais il s'agit là d'une donnée simplement administrative, sociologique et démographique. Il faut ainsi se méfier des statistiques officielles de pays communistes ou socialistes, comme en Chine, où les gens sont athées ; dans les faits, les gens participent à toutes sortes de fêtes ou de rituels religieux, souvent superstitieux, enracinés dans de vieilles coutumes. Il est ainsi difficile de saisir le contenu réel d'une information statistique disant qu'environ 25% de la population mondiale est « sans religion ». Par ailleurs, un faible pourcentage peut être plus révélateur qu'il n'y paraît quand on prend en compte la taille de la population visée ; par exemple, si environ 4% de la population mondiale adhère à des pratiques animistes, cela représente environ 295,000,000 de personnes !

Un autre point plutôt gênant est que l'expansion d'une religion et donc son étalement géographique sont très liés à sa culture prosélytiste. Or, ce besoin de missionnariat est à son tour indissociable de campagnes militaires, de guerres offensives et d'un idéal où la politique et la religion sont en symbiose parfaite. Il ne faut pas abuser, comme c'est souvent le cas, de l'expression « judéo-christianisme »⁴⁶ quand on parle de prosélytisme. Le christianisme s'est rapidement répandu dans l'Empire romain pour des raisons politiques et des populations entières se sont converties quand un roi se convertissait à la foi chrétienne. Par la suite, on connaît l'histoire des grandes croisades pour récupérer les

⁴⁶ Au sens strict, le judéo-christianisme se rapporte aux premiers convertis au christianisme dans la communauté juive de Palestine ; on parle de paganochristianisme pour désigner les convertis non juifs dans les pays entourant la Palestine vers l'an 50 où Paul a commencé ses voyages.

territoires conquis par les musulmans. Enfin, comme je l'ai dit, les Églises chrétiennes ont largement profité de la « découverte des nouveaux mondes ». L'islamisme a été depuis ses débuts une religion de conquête. Celle-ci est partagée par quelque 20% de la population mondiale, le christianisme, 33% (la moitié pour le catholicisme et l'autre moitié pour les religions et sectes protestantes). Les religions chrétiennes et islamistes ont une tendance au prosélytisme, mais pas le judaïsme avec son « modeste » 0.3% de la population mondiale. Le peuple juif a effectivement vécu de nombreuses diasporas depuis l'Antiquité jusqu'au 20^e siècle ; ce peuple a survécu grâce à son attachement à la religion, le judaïsme, qui lui rappelle constamment son histoire ancienne. Même si de nombreux juifs s'étaient intégrés à différentes cultures dans le monde entier, plusieurs décidèrent d'émigrer vers le nouvel État d'Israël créé en 1948. La majorité du peuple juif se retrouve donc en Israël et également aux États-Unis. La religion ne suffit pas pour survivre ; la démographie exige des naissances et c'est pourquoi les juifs mettent beaucoup d'espoir dans la progéniture. Le judaïsme ne peut pas faire de prosélytisme pour la simple raison que l'état d'être juif est lié à la naissance selon les lignées maternelles : on est juif, si l'on naît juif ! C'est presque le contraire pour l'islamisme où l'état d'être musulman repose sur l'adhésion aux préceptes d'une religion qui est fusionnée à la politique ; la religion musulmane ne peut donc pas se restreindre à la culture arabe d'où elle est née ! Les autres religions dans la région de l'Inde (hindouisme 13%, bouddhisme 6%...), très liées aux caractéristiques ethnologiques, sont plus difficiles à exporter ailleurs dans le monde, mais elles ont connu aussi leur propre prosélytisme régional en raison des guerres et de la succession des royaumes ; il y a cependant des adeptes de ces religions dans plusieurs pays du monde.

Je tiens à préciser immédiatement que mes voyages personnels se sont limités à l'est du Canada et au nord-est des États-Unis ; en conséquence, toutes les observations et les réflexions sur les manifestations religieuses dans le monde reposent principalement sur de nombreuses lectures. Internet, malgré ses tendances à la malhonnêteté, à la désinformation, à la propagande et à son immoralité, peut aussi fournir des informations valables à condition de les comparer, les corroborer et les analyser. Les sources peuvent être multiples : sites de gouvernements ou d'ambassades, textes officiels et déclarations, analyses démographiques, agences de presse, écrits éditoriaux, enquêtes journalistiques, témoignages de journalistes à l'étranger, agences de voyages, témoignages de voyageurs, écrits d'historiens, de sociologues ou d'ethnologues, exposés sur des conflits, analyses économiques, etc.

4.2 Une Terre divisée entre ses pays-propriétaires

Il est très révélateur de porter un regard global sur les territoires qui ne sont pas des pays, mais qui relèvent des grandes puissances. Dans les faits, il n'y a pratiquement aucun espace qui n'appartient pas à un pays, sauf peut-être la calotte arctique et le continent antarctique (et certaines régions très inaccessibles ou inhabitables), mais ces territoires font déjà l'objet d'intérêts évidents (ressources minières, stratégie politique et militaire, tests d'armements, recherches scientifiques (vraiment ?), enfouissement de résidus radioactifs...). Ces sites « internationaux » alimentent déjà les rencontres diplomatiques, renforcées aussi par des intimidations militaires (le nord du Canada en est un bon exemple). Bientôt, il n'y aura plus une seule parcelle de terre qui n'appartiendra à personne ! Il y a deux façons d'avoir une vue d'ensemble, comme à vol d'oiseau, de ces « toiles ou Webs » tissées entre les entités politiques et les territoires : la première est d'examiner région par région, la seconde est de procéder à partir des pays-propriétaires. Je choisis la seconde approche

en ordre décroissant de propriétés. L'état actuel de celles-ci ne reflète pas l'histoire complète de ces appropriations parce qu'avec les « voyages de découvertes », les grandes puissances, entre la fin du 15^e siècle et le 20^e, se sont retrouvées sur les mêmes continents pour les postes commerciaux et la traite des esclaves. Celles-ci sont ainsi entrées en conflits guerriers pour les mêmes territoires et les propriétaires ont été désignés suite à des victoires (ou défaites), des traités, des ventes et des intérêts différents. À certains siècles, les Pays-Bas, l'Espagne et le Portugal possédaient de vastes régions. Jusqu'au 19^e siècle, ces puissances ont œuvré surtout sur les littéraux (Amériques, Afrique, Inde...) et quelques îles ; aux 19^e et 20^e, elles ont décidé qu'elles pouvaient se partager le centre de l'Afrique ; c'est à ce moment que les États-Unis se sont ajoutés aux grands propriétaires.

Ce regard de biais sur les territoires affiliés a l'avantage de mettre en évidence l'importance du militaire dans l'Histoire jusque dans la culture planétaire actuelle.

États-Unis^[notes]. Les États-Unis ont une forte présence en Océanie, plus précisément dans l'océan Pacifique et dans la mer des Caraïbes ; cela leur donne une position stratégique à l'Ouest avec le continent asiatique et à l'est avec l'Afrique et l'Europe. Dans le Pacifique, il y a les îles Samoa, les îles Baker et Howland, l'île de Guam, l'île Jarvis, l'atoll Johnston, le Kingman Reef, les îles Mariannes du Nord, l'atoll Palmyre, l'île de Wake. Dans les Caraïbes, il y a l'île Navassa, Porto Rico, les îles Vierges.

Hawaii, dans le Pacifique à l'ouest du Mexique, est un cas particulier puisqu'il s'agit d'un État des États-Unis (le 2^e hors du territoire américain), mais son état (de fait)⁴⁷ n'est pas vraiment reconnu au plan international pour la simple raison qu'il n'y a pas eu d'entente bilatérale signée

⁴⁷ Un exemple semblable est celui de la Crimée (en Ukraine) avec Vladimir Poutine.

entre les deux parties. Tout remonte à la découverte des îles par l'anglais James Cook au 18^e siècle. Ces îles étaient organisées en royaumes bien délimités avec un système sévère de castes. Une religion animiste envahissait toute la vie quotidienne avec de nombreuses règles ; des prêtres surveillaient les comportements religieux et pouvaient punir de mort celui qui ne respectait pas certains tabous. Au début du 19^e siècle, les royaumes sont unifiés, mais à la fin de ce siècle, les américains vont prendre le contrôle d'Hawaï, qui est en pratique une colonie de plantations diverses, en fomentant un coup d'État contre la (dernière) reine. C'est l'annexion sans respect du droit international. Actuellement, la population est extrêmement diversifiée⁴⁸ ; les langues officielles sont l'anglais et l'hawaïen, mais il y a plusieurs autres langues parlées à cause de la diversité culturelle⁴⁹. Il est à noter que c'est le lieu de naissance de Barack Obama ! Il est né à Honolulu, son père est un kényan noir, sa mère est une américaine blanche du Kansas de souche irlandaise, il a été élevé en Indonésie, il est diplômé de l'Université Columbia et de la Faculté de droit de Harvard, il a été un « community organizer », et enfin un avocat en droit civil et un professeur en droit constitutionnel.

Royaume-Uni^[notes] (Angleterre...). Les propriétés du Royaume-Uni reflètent les anciennes colonisations ; on peut remarquer la présence de ce pays dans plusieurs endroits, en particulier dans l'Atlantique et la mer des Caraïbes. Cette dernière région est, comme on le sait, un des nombreux

⁴⁸ 39% d'asiatiques (philippins, japonais, chinois, coréens, vietnamiens) ; 25% de blancs (asiatiques, océaniens, amérindiens) ; 24% de Métis (asiatiques, océaniens) ; 10% d'océaniens (hawaïens, samoans) ; 1.5% de noirs, 0.2% d'amérindiens...) ; 9% d'hispaniques (portoricains, mexicains, espagnols). On peut remarquer qu'il ne reste plus beaucoup d'hawaïens d'origine !

⁴⁹ Tagalog, japonais, chinois, coréen, vietnamien, lao, espagnol, créole espagnol, allemand, français, créole français, portugais...

endroits dans le monde où des « services financiers » sont offerts ; il s'agit de transactions d'affaires, de banques, de placements, d'assurances, de spéculations, de paradis fiscaux⁵⁰ ... L'Angleterre joue un rôle important dans ce domaine, appuyée par d'autres pays⁵¹. Pour certaines îles, des « ports francs » permettent en toute légalité de livrer et de charger de la marchandise sans aucune douane⁵². Dans le Pacifique Sud, il y a l'île Pitcairn. Dans l'océan Indien, il y a le Territoire britannique de l'océan Indien. Dans l'Atlantique, il y a les Bermudes, les Guernesey, l'île de Man, Jersey, les îles Falkland (Malouines), les îles de Géorgie-du-Sud et Sandwich-du-Sud, Sainte-Hélène. En Europe (Espagne), il y a Gibraltar. En Atlantique (Caraïbes et Antilles), il y a l'île d'Anguilla, les îles Caïmans, les îles Turks et Caïcos, les îles Vierges britanniques, Montserrat.

France^[notes]. La France a aussi un passé colonial qui a des traces dans plusieurs territoires éparpillés dans le monde. En raison de mon ignorance, je me demande à quoi ces propriétés ont réellement servi et quelle est leur justification actuellement. Pourquoi est-il question souvent de pauvreté ? Dans le Pacifique, il y a la Polynésie française, les îles Wallis et Futuna. En Océanie, il y a la Nouvelle-Calédonie. En Atlantique (Caraïbes), il y a la Guadeloupe, la Martinique. En Atlantique (Amérique du Sud), il y a la Guyane. En Atlantique (Amérique du Nord), il y a les îles Saint-Pierre-et-Miquelon. En océan Indien, il y a la Réunion, la Mayotte, les Terres australes et antarctiques françaises.

⁵⁰ Sans oublier les tout à fait possibles blanchiments d'argent du « monde interlope ». Chers lecteurs ! Pensez-vous qu'un jour tous les ultra-riches du monde (individus, multinationales, conglomerats financiers, membres de gouvernements...) accepteront de faire disparaître les paradis fiscaux ?

⁵¹ États-Unis, Canada...

⁵² Cela peut vouloir dire que le contenu des marchandises n'est pas nécessairement examiné.

Australie^[notes]. N'oublions pas que l'Australie a été colonisée principalement par le Royaume-Uni à partir du 18^e siècle ; l'indépendance a été acquise au début du 20^e. Il y a les îles Ashmore et Cartier, les îles Cocos (Keeling), les îles de la mer de Corail, l'île Norfolk, les îles Christmas.

Norvège^[notes]. En Antarctique, il y a l'île Pierre-1^{ier}, l'île Bouvet, la Terre de la Reine-Maud. En Atlantique, il y a l'île Jan Mayen, les îles Svalbard.

Nouvelle-Zélande^[notes]. Dans le Pacifique, il y a les îles Cook, Niue, Tokelau.

Canada. Tous les territoires au nord, les Territoires du Nord-Ouest, le Nunavut et le Yukon, sont habités ; les relations gouvernementales avec les populations autochtones demeurent tendues ; certaines communautés vivent dans des conditions sociales difficiles à cause de la pauvreté et du chômage.

Pays-Bas^[notes]. Dans les Caraïbes (Antilles), il y a les Antilles néerlandaises, Aruba.

Danemark^[notes]. En Atlantique, il y a le Groenland, les îles Féroé.

Chine^[notes]. Dans le Pacifique (mer de Chine), il y a les îles Paracel, les îles Spratly.

Israël^[notes]. Quel conflit honteux ! Sont revendiquées la bande de Gaza et la Cisjordanie en Palestine. Et dire que ce dernier territoire devait devenir un État palestinien en même temps que l'État d'Israël en 1948 ! Pourquoi cela ne s'est-il pas produit⁵³ ?

⁵³ Gaza et la Cisjordanie sont deux territoires palestiniens qui ne sont même pas juxtaposés ; par ailleurs, il est exact que ces deux zones ne partagent pas nécessairement les mêmes objectifs politiques !

La réponse à la question sur l'insuccès permanent d'une résolution au conflit entre Israël et les revendications arabes pour un État palestinien est très complexe. Les échecs aux nombreuses démarches pour des accords de paix sont imputables aux deux camps, chacun ayant des groupes extrémistes et revendiquant la totalité de la région à l'est de la Méditerranée. Bref, selon le principe de l'espace vital, chaque camp refuse

Espagne^[notes]. Ceuta et Melilla, les îles Canaries.

Portugal^[notes]. Madère.

Maroc^[notes]. Sahara Occidental.

En plus de cette liste des pays-propriétaires, il faut ajouter les bases territoriales, les bases temporaires, les interventions plus ou moins prolongées, etc. Il y a effectivement une autre « toile (Web) » moins visible, mais bien réelle, avec sans doute son propre réseau Internet. Les États-Unis ont quelque 700 bases militaires dans le monde ; il est difficile d'imaginer le budget prévu pour le militaire, mais c'est sans comparaison avec les autres grandes puissances (Angleterre, France, Russie, Chine...). Le « Grand Guerrier » a bâti une bonne partie de son économie sur la guerre ; il est un vendeur majeur d'armes pour l'étranger, surtout dans les régions où les conflits sont continuels (Orient...). Le « lobby » des manufacturiers d'armes est si puissant que

l'existence de l'autre, en apportant au besoin des justifications religieuses.

L'ouvrage suivant fournit de très intéressantes pistes de réflexions et montre l'escalade des divergences : Esther Benfredj, *Ismaël contre Israël, Le conflit israélo-arabe depuis ses origines*, Québec Amérique, 2015.

Globalement, le conflit en Palestine ne change pas ma perception de l'évolution géopolitique, mais l'illustre parfaitement. Le Proche-Orient et le Moyen-Orient furent toujours le lieu de guerres incessantes. Dans cette région, où les frontières demeurèrent floues en raison de la grande diversité des groupes culturels et des ethnies, la situation s'aggrava à partir du moment où les grandes puissances imposèrent des frontières en tentant, selon leurs points de vue, de régler le différend entre deux tendances contraires : d'une part, la progression juive du sionisme, et d'autre part, le retour arabe à un grand Empire musulman. N'est-il pas surprenant que la SDN (Société des Nations) soit née à la fin de la Première Guerre, et l'ONU (Organisation des Nations Unies), à la fin de la Deuxième ! Bref, les racines récentes du conflit se situent à la fin du 19^e siècle, encore colonialiste, et au début du 20^e, plutôt impérialiste et paternaliste. Il est facile de voir que certaines grandes puissances ont joué un rôle primordial dans l'exaspération des tensions : Grande-Bretagne, France, puis États-Unis...

tous les citoyens américains sont armés comme des guerriers potentiels à l'intérieur de leur propre pays (on connaît les nombreux massacres armés qui arrivent régulièrement !).

Ce bref examen de l'appartenance des territoires est en fait incomplet si l'on n'examine pas l'intégration directe de nombreuses îles aux **entités politiques**^[notes] (province, région administrative...) ; là encore, il serait intéressant d'examiner leur usage (militaire, scientifique, alimentaire...).

4.3 L'Histoire, les guerres et les religions

Faisons l'hypothèse que la répartition des religions dans le monde repose avant tout sur des expansions militaires, au moins pour le christianisme (croisades, grandes guerres d'Europe, colonisations...) et l'islamisme (expansion à partir du 7^e siècle...). En même temps, on peut vérifier s'il y a effectivement une corrélation entre la répartition des religions et la langue des conquérants ou colonisateurs. De la même manière, cela pourrait être corroboré par le système parlementaire en place actuellement. Afin de réduire la complexité des analyses, je vais d'abord considérer les tendances dominantes, mais il faudra aussi regarder de plus près la situation de minorités.

4.3.1 Les religions majoritaires

Une religion est dominante si elle est partagée par une forte proportion de la population ; ce peut être le cas d'un pays conquérant ou celui d'un pays conquis. La liaison entre le conquérant et le vaincu devient plus évidente en examinant la langue officielle ou dominante, le système politique, les échanges commerciaux ou le partage de valeurs culturelles. Une religion peut avoir une grande importance sociale si elle est partagée avec (au moins) une autre religion dans une forte proportion (ex. : religion A 40%, religion B 40%) ; cela pourrait être le résultat d'anciens conflits qui

peuvent demeurer latents. Une répartition inégale entre (au moins) deux religions laisse présager des problèmes ; parfois, c'est la religion majoritaire qui domine et écrase sa minorité, parfois c'est une minorité dictatoriale qui bafoue sa majorité. Si une population partage plusieurs religions à peu près également, cela peut s'expliquer par des invasions successives ou par la sédentarisation d'anciens migrants ; cette situation n'est pas nécessairement une source de conflits. Bref, il faut se méfier des généralisations, mais je vais quand même tenter de dégager quelques grandes tendances.

Le christianisme

Si l'on englobe dans le christianisme les catholicismes occidental et oriental, de même que les protestantismes⁵⁴, on peut vite constater que cette religion occupe une bonne partie des pays dans le monde. Le christianisme est présent⁵⁵ dans 118 pays (37 en Europe, 13 en Océanie, 5 en Asie, 27 en Afrique, 2 en Amérique du Nord, 8 en Amérique centrale, 11 en Amérique du Sud, 13 dans les Antilles, 2 aux Îles britanniques). Le christianisme occupe donc toute l'**Europe**^[notes] au sens très large⁵⁶ (Europe du Nord, de l'Est, du Sud-Est,

⁵⁴ Les religions protestantes sont beaucoup plus diversifiées que dans le catholicisme et s'apparentent parfois à des sectes : anglicanisme, Société missionnaire de Londres, congrégationnisme, adventisme, Église de Dieu, mormonisme, pentecôtisme, calvinisme, luthéranisme, kimbanguisme, méthodisme wesleyen, presbytérianisme, Alliance évangélique, évangélisme, baptisme...

⁵⁵ Il est toujours question ici d'une présence assez importante où la religion examinée se retrouve dans les premières positions du pourcentage de la population ; il ne s'agit donc pas de petites minorités qui existent d'ailleurs dans tous les pays.

⁵⁶ Pour imaginer ce très vaste territoire, on peut revenir à l'époque de Charles Quint au 16^e siècle alors que le Saint-Empire romain germanique était à son apogée (non sans de nombreux conflits religieux

de l'Ouest, Îles britanniques (Irlande, Grande-Bretagne)), de même que les pays en dehors de ce continent qui ont été conquis à travers les siècles (Océanie, Asie, Afrique, Amérique du Nord, Amérique centrale, Amérique du Sud, Antilles). À partir de ce regard assez général sur le christianisme, il est désormais possible de dégager quelques conclusions.

On ne sera pas surpris de voir que dans les « pays conquérants » la langue officielle ou dominante est la langue de la culture originelle (le français en France, l'anglais au Royaume-Uni, l'espagnol en Espagne, l'islandais en Islande, l'allemand en Allemagne, le néerlandais aux Pays-Bas...). Mais il y a des exceptions révélatrices ; même s'il y a une langue officielle, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres **langues importantes**^[notes] ; il y a déjà un mélange ou une coexistence de plusieurs cultures à cause du passé et des frontières instables. Ce multiculturalisme peut être une source de tensions ethniques, surtout si la religion sert d'identification culturelle. La coexistence de plusieurs cultures, intégrées ou non, est encore plus évidente quand il y a plus d'une langue officielle ; en Finlande, on a le finnois et le suédois ; en Suisse, on a l'allemand, le français et l'italien ; en Belgique, on a l'allemand, le français et le néerlandais ; au Luxembourg, on a le luxembourgeois, le français et l'allemand ; à Malte, le maltais et l'anglais ; en Irlande, l'anglais et l'irlandais ; pour la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord, on a l'anglais et des langues régionales (gallois, gaélique écossais ou irlandais...), sans oublier plusieurs autres **langues courantes non officielles**^[notes]. Sans entrer dans une analyse détaillée, on peut deviner facilement comment des tensions peuvent surgir facilement entre les communautés culturelles et comment les hommes n'ont pas encore appris à intégrer pacifiquement leurs différences.

internes !), regroupant des cultures de diverses langues (espagnol, français, allemand, autrichien, néerlandais...).

On sait évidemment comment le catholicisme s'est répandu en Europe et comment la Réforme protestante a bouleversé ce continent à partir du 16^e siècle. Au cœur de l'Europe, l'allemand Martin Luther va déclencher une suite de réactions violentes (et très sanglantes) où l'identité culturelle et patriotique va se jumeler à une redéfinition des valeurs religieuses. Plusieurs autres réformateurs, pas nécessairement d'accord avec Luther, vont suivre : les français Martin Bucer et Guillaume Farel, le suisse Ulrich Zwingli, le français Jean Calvin. Les réactions en chaîne vont se succéder dans tous les pays autour de l'Allemagne et aux frontières fragiles (comme l'Alsace et la Lorraine). Des provinces des Pays-Bas vont s'opposer à la monarchie espagnole très catholique (n'oublions pas la « ferveur » de l'Inquisition espagnole !) et opter pour l'indépendance d'un nouveau pays, les Provinces-Unies, très calviniste. La religion est encore très près de la politique, car ce nouveau pays⁵⁷ va devenir à la fin du 16^e siècle le troisième colonisateur (et concurrent) après le Portugal et l'Espagne !

Voyons donc les pays où les religions chrétiennes sont très dominantes. Le catholicisme est très majoritaire en Lituanie, en Belgique, au Luxembourg, en France, à Monaco, au Liechtenstein, en Autriche, au Portugal, en Andorre, en Espagne, en Italie, à Saint-Martin, à la Cité du Vatican, à Malte, en Croatie, en Serbie, en Roumanie, en Bulgarie, en Grèce, en Slovaquie, en Pologne, en Biélorussie, en Moldavie, en Irlande. Le protestantisme est majoritaire en Islande, en Norvège, en Suède, au Danemark, en Finlande, en Grande-Bretagne et en Irlande du Nord. Comme on peut le prévoir, plusieurs pays sont divisés entre le catholicisme et le protestantisme : la Lettonie, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suisse, la Slovénie, la Hongrie, l'Ukraine. En comparaison, les religions

⁵⁷ Il est difficile d'utiliser le nom « Hollande », car cette région a été occupée par plusieurs pays dominateurs ; aujourd'hui, il y a même deux Hollande !

catholiques orthodoxes (qui ne sont pas toutes unifiées) sont dominantes en Macédoine, en Serbie, au Monténégro, en Roumanie, en Bulgarie, en Grèce, en Biélorussie, en Moldavie, mais pas en Ukraine. Il serait facile de comprendre cette répartition géopolitique des religions, de même que les tensions militaires actuelles, en examinant les siècles antérieurs de ces pays ; je maintiens que l'expansion des religions est le résultat de nombreuses guerres dans le passé !

Il devient encore plus révélateur d'examiner la répartition des religions dans les « pays conquis », car désormais la religion est non seulement le résultat des guerres de colonisation (entre colonisateurs et pays colonisés, entre colonisateurs concurrents) et de guerres internes après l'accès à l'indépendance, mais elle est la trace souvent blessante qu'a laissée le colonisateur après son départ. Dans les listes suivantes, il suffira de jeter un bref coup d'œil dans le passé pour saisir la corrélation entre la religion, la langue officielle, les ethnies, l'entité politique, le système gouvernemental. N'oublions pas que dans tous les voyages de colonisation, les missionnaires, catholiques ou protestants selon le cas, ont accompagné les conquérants ; dans la mesure où les colonisateurs se battaient pour les mêmes territoires, les missionnaires catholiques et protestants s'opposaient aussi pour s'arracher les populations locales à endoctriner⁵⁸. On voit bien le résultat actuellement !

En **Océanie**^[notes], le catholicisme et le protestantisme se partagent l'Australie, les Samoa, le Palau, la Micronésie, le Kiribati, mais le protestantisme domine à Tuvalu, aux Tonga, en Papouasie-N^{elle}-Guinée, aux Îles Salomon, à Vanuatu, aux Fidji, aux Îles Marshall, à Nauru.

En **Asie**^[notes], le catholicisme domine au Timor-Oriental, aux Philippines, mais les Églises orthodoxes prévalent en Arménie, en Géorgie, à Chypre.

⁵⁸ Est-ce encore ainsi aujourd'hui ? Et pour d'autres religions ?

En **Afrique**^[notes], le catholicisme domine aux Seychelles, à São Tomé e Príncipe, au Gabon, mais c'est un syncrétisme⁵⁹ de catholicisme (y compris l'orthodoxe), de protestantisme et d'animisme⁶⁰ (et même d'autres religions, comme l'islamisme) qui est présent dans plusieurs pays (Ghana, Bénin, Cap-Vert, Liberia, Cameroun, République Centrafricaine, Soudan du Sud, Ouganda, Kenya, Rwanda, Burundi, Éthiopie, Zambie, Malawi, Mozambique, Botswana, Lesotho, Madagascar, Afrique du Sud, Namibie, Guinée équatoriale, Congo, République démocratique du Congo, Angola).

En **Amérique du Nord**^[notes], le catholicisme et le protestantisme se partagent le Canada et les États-Unis.

En **Amérique centrale**^[notes], le catholicisme est majoritaire au Mexique, au Guatemala, au Honduras, au Salvador, au Nicaragua, au Costa Rica, à Panamá, mais pas au Belize.

En **Amérique du Sud**^[notes], le catholicisme domine en Colombie, au Venezuela, en Équateur, au Brésil, au Pérou, en Bolivie, au Chili, en Argentine, en Uruguay, au Paraguay, mais pas à Guyana.

Aux **Antilles**^[notes], le catholicisme domine en République dominicaine, à Dominique, à Sainte-Lucie ; le protestantisme est majoritaire aux Bahamas, en Jamaïque, à Saint-Kitts-et-Nevis, à Antigua-et-Barbuda, à Saint-Vincent-et-les-Grenadines, à La Barbade ; mais le catholicisme et le protestantisme sont partagées à Cuba, à la Grenade, à Trinité-et-Tobago, en Haïti (avec un syncrétisme animiste-vaudou).

Il n'est pas question ici d'approfondir la corrélation entre la religion et le système politique de gouvernance, mais on peut s'attendre aux mêmes résultats qu'avec les notions vues précédemment : les rapports entre « pays conquérants » et « pays conquis », la religion et la langue dans ces pays.

⁵⁹ Dans le syncrétisme, il y a habituellement un mélange d'animisme et d'autres religions (christianisme, islamisme, hindouisme...).

⁶⁰ L'analyse de la religion animiste sera approfondie dans des sections ultérieures.

Depuis l'époque des grands empires ou royaumes, on ne peut pas dire que la démocratie n'a pas évolué un peu, mais la domination actuelle des grandes puissances existe encore, de façon plus subtile, sous le couvert de régimes démocratiques. S'il fallait faire un lien entre le système politique et les conflits internes, souvent violents, on pourrait déduire que le choix d'un régime démocratique ne garantit pas la paix sociale. Dans l'Europe étendue, nombre de **pays conquérants**^[notes] ont adopté la république⁶¹ (ou une démocratie parlementaire) ; plusieurs pays ont gardé la structure d'une **monarchie**^[notes], mais celle-ci est plutôt symbolique ; la monarchie constitutionnelle peut permettre de gouverner dans la démocratie, mais là comme ailleurs il y a toujours des risques⁶² ! En dehors de l'Europe et dans les pays conquis, **plusieurs**^[notes] ont adopté la république, même en Afrique, mais il y a encore des vestiges d'un **système monarchique**^[notes], surtout si l'on pense au grand colonisateur que fut le Royaume-Uni.

L'islamisme

La religion islamiste est bien présente et souvent dominante dans une cinquantaine de pays. Il ne faut pas sous-estimer le schisme culturel qui existe depuis des siècles entre les pays d'Orient et ceux de l'Occident. Il est certain qu'au plan politique certains chefs de gouvernements ou de groupes radicaux aimeraient bien revenir en arrière à

⁶¹ La république démocratique (car une république peut être dictatoriale, autoritaire, socialiste...) permet des élections libres pour nommer les représentants au gouvernement. Une république peut être fédérale si elle comporte plusieurs régions (provinces, États) jouissant d'une forme d'autonomie. Une monarchie constitutionnelle peut aussi être fédérale.

⁶² N'a-t-on pas vu récemment au Canada, lors des élections fédérales en octobre 2015, la défaite du parti conservateur et de son chef, le premier ministre Stephen Harper qui avait une nette tendance monarchiste et antidémocratique !

l'époque des grands califats ou émirats. Cela n'arrivera pas pour plusieurs raisons : d'autres cultures ont les mêmes prétentions impérialistes (États-Unis, Chine, Russie, Inde...), et le pétrole ne sera plus la source principale de revenu des pays d'Orient ou d'ailleurs. L'Orient, qui a été le berceau de grandes civilisations, a toujours été malheureusement le site de guerres entre tribus et ethnies. La complexité des cultures est telle qu'une mémoire collective de violence s'est installée au point que des générations entières n'ont pas connu autre chose que les guerres, les frustrations et le goût de la vengeance. Mais, pire encore, tous ces conflits nourrissent une économie de guerre où le lucratif marché des armes enrichit les pays « observateurs ». Pourquoi donc l'ONU n'arrive-t-elle pas à régler rapidement ces conflits ? À qui sert réellement la « diplomatie » internationale ? Pourquoi « l'aide internationale » ne règle-t-elle jamais les problèmes de fond ? Et pendant ce temps des populations entières sont tuées, blessées, dépossédées, pourchassées, déplacées...

Toutes les religions se diversifient à travers les siècles en une multitude de courants spirituels, philosophiques, théologiques, ecclésiastiques, sectaires, mystiques, ésotériques... À chaque fois qu'un réformateur (par exemple un *imam* pour l'islamisme) a une influence ou qu'un brassage forcé ou non de populations se produit, les religions se redéfinissent en modifiant ou en recréant le passé qui les justifie. Cela vaut aussi pour les textes considérés comme sacrés ou révélés : ceux-ci sont sélectionnés, retravaillés, modifiés, détruits... pour fonder les nouvelles vérités religieuses. Le passé (qui fait partie de l'Histoire), qu'il serve des intérêts religieux ou laïcs, n'est jamais totalement un ensemble de faits historiquement vérifiables ; il contient des légendes, des contes merveilleux, des idéalizations, des mythes, des récits conçus par les vainqueurs... Le catholicisme occidental et le catholicisme orthodoxe oriental comportent plusieurs branches, mais il y a dans le protestantisme une plus grande diversité d'Églises et de sectes. Le judaïsme

aussi contient plusieurs écoles et subdivisions, allant de mouvements très libéraux à d'autres très conservateurs.

À la naissance de l'islamisme, une décennie environ après le décès de Mahomet, les opposants à la succession ont eu le délicat et habituel problème du canon du *Coran*, c'est-à-dire des paroles du prophète qui n'avait rien écrit. Il est à peu près certain que des paroles ou des textes ont alors été volontairement oubliés ou détruits parce que, selon les interprètes de l'époque, ces paroles contredisaient la pensée du Maître. Autrement dit, le canon du *Coran* a été déterminé, non seulement à partir d'un ensemble (en théorie conforme) de paroles du Prophète, mais aussi à partir de critères politiques, militaires et relatifs à la culture des « familles » qui se battaient pour la succession du pouvoir. Une recherche rapide sur la naissance du *Coran* montre qu'il y a eu très tôt plusieurs versions établies par des personnes ayant des intérêts différents ou divergents ; là encore, plusieurs textes ont été perdus pour la simple raison que ceux-ci étaient transmis par tradition orale et que les personnes responsables de les mémoriser (ou la tradition populaire) sont mortes dans les guerres fratricides !

L'islamisme n'est aucunement un bloc religieux monolithique, contrairement à ce que l'on pourrait penser, surtout quand les médias nous présentent les deux principaux courants, le sunnisme et le chiisme. Il y a de nombreuses années, j'avais fait quelques recherches personnelles sur l'islamisme⁶³ et j'avais été surpris de découvrir qu'il y avait eu au départ un troisième courant important, le

⁶³ À cette époque, j'avais également lu le *Coran* dans une bonne traduction française dans le but de le comparer au *Nouveau Testament* ; en fait, j'avais été plutôt déçu autant par la forme que par le contenu du *Coran* en le comparant au *Nouveau Testament*, même si ce dernier présente aussi de nombreuses faiblesses.

kharidjisme ; celui-ci a aussi évolué à travers les siècles⁶⁴ et existe encore aujourd'hui avec ses propres objectifs politiques. En parcourant le *Coran* (évidemment dans une traduction française), on découvre un passage qui a dû influencer les schismes initiaux.

La sourate 49 sur les « chambres intérieures »⁶⁵ (ou appartements intimes) suggère divers comportements moraux afin d'atteindre un certain niveau de perfectionnement personnel ; au verset 9, les conseils sont adressés à des groupes qui ne devraient pas se battre puisqu'ils partagent la même foi ! Cela correspond bien à la pensée des premiers kharidjistes qui, comme dissidents, s'opposaient au nouveau pouvoir religieux, mais n'admettaient pas que des groupes islamistes puissent s'entretuer.

« 49.9. Si deux groupes de croyants se combattent, réconciliez-les. Et si l'un d'eux se dresse encore contre l'autre, combattez celui qui sème la discorde jusqu'à ce qu'il s'incline devant l'ordre de Dieu. S'il s'incline, rétablissez la paix entre les deux groupes avec justice et équité. Certes, Dieu aime ceux qui sont équitables !

49.10. Les croyants sont frères. Instaurez donc la paix entre vos frères, et craignez Dieu ! Peut-être vous sera-t-il fait miséricorde... »⁶⁶

⁶⁴ Les ibadites furent dès les débuts de l'islamisme un groupe pacifiste qui s'opposa aux guerres très sanglantes entre les nouveaux courants musulmans ; les kharidjistes (ou mouhakkimistes) formèrent plusieurs sous-groupes à travers l'évolution de l'islamisme : les azraqites, les najadites, les sufrites, les thaalabites, les ajradites...

⁶⁵ Le contexte ici est celui de quelqu'un qui, à l'intérieur d'une chambre paisible de sa propriété, interpelle à haute voix et grossièrement le Prophète ; il y a là une incohérence. Dans le *Nouveau Testament*, il est aussi question de la prière qui doit se faire dans le secret et le silence (*NT, Matthieu 6 : 6*) !

⁶⁶ Un esprit malin (musulman) pourrait encore mal interpréter le conseil : Si A et B se combattent et si A est le plus récalcitrant, alors C devra se battre avec A ; mais qu'arrivera-t-il si la lutte s'avère sans

La remarque est extrêmement pertinente : comment des groupes, partageant la même religion, peuvent-ils se battre plutôt que de rechercher des moyens de faire la paix ? L'islamisme a les mêmes problèmes que les autres religions : d'un idéal moral théorique à la pratique, les groupes adhérant à une même religion se sont combattus et continuent à le faire actuellement. Alors, il ne faut pas croire que les religions dépasseraient une simple monolâtrie nationaliste. La nécessité de l'Unité de Celui qu'ils appellent Dieu exigerait que les membres de religions différentes vivent en paix. De fait, les noms culturels attribués à Dieu devraient révéler une unique Transcendance. On est très loin d'une telle réalisation ! La maladie spirituelle est toujours la même et elle vaut pour toutes les religions (chrétiennes occidentales et orientales, juives, indiennes, asiatiques...) : à partir du moment où une religion devient de fait ou légalement une religion de l'État, celle-ci tombe dans le piège de la politique et du militaire où l'amour du prochain a bien peu de place ! Le prêtre, bien situé dans le haut de la hiérarchie sociale, très proche des chefs de gouvernement (sinon à leur place), avec leurs privilèges et leurs habits royaux, remplace la conversion des cœurs par la conquête du pouvoir.

Si la plupart des religions sont nées dans des contextes historiques assez violents, on peut dire que pour l'islamisme on a un cas évident de guerres internes pour une affaire de succession entre familles au pouvoir ou de chefs de guerre. Comment l'islamisme peut-il promouvoir la paix si dès ses débuts il est né de guerres fratricides ? Certes, il ne faut pas confondre les mouvements extrémistes musulmans avec toute la religion islamiste ; les courants fondamentalistes ou ultra-orthodoxes, souvent violents, existent

issue entre A et C ; un autre, D, devra-t-il intervenir entre A et C ? Etc. C'est peut-être ainsi que les guerres ont un « effet domino » ! Presque toutes les guerres sont offensives, mais les chefs appellent à la défensive, alors c'est sans fin !

dans toutes les religions, mais on peut se demander si l'islamisme ne contient pas dans son germe une incitation à la violence et à la conquête militaire. L'ouverture à d'autres cultures exige de respecter sa propre culture et d'en extirper les déviations les plus néfastes. Même si tous les musulmans partagent globalement les mêmes croyances et adhèrent à la *sunna* du Prophète (tout ce qu'il a dit, vécu, etc.), les divergences entre les sunnites⁶⁷ et chiites⁶⁸ reposent principalement sur une question d'autorité initiale et de succession de Mahomet. Dans le sunnisme, qui est très majoritaire, la *sunna* a été préservée par les premiers khalifats, les proches amis de Mahomet et les législateurs qui ont défini le droit (ou la loi) musulman et qui se sont sans doute inspirés de la vie de Mahomet, décrite dans les divers *hadiths* (récits). Dans le chiisme, plus clérical et plus critique, il est dit que les premiers Khalifes n'ont pas vraiment respecté la *sunna* du Prophète et que la tradition devait se poursuivre à partir de la famille immédiate de Mahomet (en particulier d'Ali, son cousin et gendre) et des *imams* qui ont préservé la vérité coranique et la connaissance de la vie du Prophète. L'*imam* (*mollah*, *ayatollah*) est le seul guide spirituel, infaillible⁶⁹, entre le chiite et Allah-Dieu. Comme on peut le constater, les abus de pouvoir sont possibles dans le sunnisme et le chiisme puisque de toute façon la religion et la politique sont totalement fusionnées !

Comme pour le christianisme, les pays conquis lors des expansions militaires de l'islamisme défendent souvent avec vigueur, et parfois avec la violence propre à des dictatures, la religion musulmane alors qu'originellement ces pays avaient d'autres cultures religieuses. Si des pays vaincus par des catholiques sont devenus « plus catholiques que le pape », alors il faut admettre que des pays assujettis par des

⁶⁷ Ou sunnites.

⁶⁸ Ou chiites.

⁶⁹ Cela ne rappelle-t-il pas le dogme de l'infailibilité du pape catholique ?

musulmans sont devenus « plus islamistes⁷⁰ que le Prophète » ! Sur une population mondiale d'environ 7.4 milliards d'individus, les chrétiens⁷¹ sont environ 2.6 milliards (35%) et les musulmans, 1.7 milliards (23%)⁷². Tenter de faire une synthèse des divers courants islamistes n'est certes pas facile. Si l'on examine les plus grands courants de l'islamisme, soient le sunnisme, le chiisme, le kharidjisme, le soufisme plus près de la mystique⁷³, on se rend compte qu'ils se subdivisent de nombreuses fois en raison d'influences historiques dues à des réformateurs, des théologiens, des moralistes, des législateurs (pour la jurisprudence), des maîtres spirituels... Pour le sunnisme, mentionnons la théologie athariste, le salafisme qui prône un retour aux sources, les écoles de jurisprudence hanafite, malékite, chaféite, zahirite, hanbalite... Pour le chiisme, signalons les théologies murjiste et batiniste, la nouvelle (ou ancienne ?) religion yazdaniste, les écoles de jurisprudence ismaélienne, duodécimaine, zaydite... Dans le kharidjisme, on a les écoles de jurisprudence sufrite, azraqite... Etc. Etc. ! Ces listes ne sont qu'un aperçu très partiel de la complexité du monde musulman ; de toute évidence, celui-ci n'a pas fini de s'interroger sur son identité, ses origines, ses fondements religieux et son histoire, et sur les défis qu'il doit affronter par rapport à l'évolution du monde moderne ! Pour la population musulmane, les courants majoritaires sont le sunnisme (très répandu si l'on ignore les différences internes), le chiisme duodécimain (surtout en Iran, en Irak, en Azerbaïdjan, au Bahreïn et au Liban), le zaydisme

⁷⁰ Ou islamiques.

⁷¹ Encore une fois, il ne faut pas confondre les données démographiques avec les convictions et les pratiques religieuses effectives !

⁷² Les juifs ne sont qu'environ 14 millions dans le monde !

⁷³ Il faudrait aussi tenir compte de divers courants hétérodoxes, marginaux, plus modernes, plus régionaux qui tentent d'avoir une reconnaissance indépendante de la culture de la péninsule arabique : Nation of Islam, ahmadisme, coranisme, Islam Malcom X aux États-Unis...

(au Yémen), l'ibadisme (à Oman, à Zanzibar et dans des régions de la Libye, d'Algérie et de Tunisie). À titre d'exemples : on retrouve le sunnisme de l'école chaféite en Malaisie ; on a le druzisme (issu du chiisme ismaélien) au sud du Liban, au sud de la Syrie et au nord d'Israël ; au Yémen, il y a des chiites zaydites, des sunnites chaféistes et des chiites ismaéliens ; l'ibadisme est la religion de l'État d'Oman (donc pas sunnite, ni chiite) ; le sunnisme de rite malékite est la religion d'État du Bahreïn, car c'est la traditionnelle famille sunnite Al Khalifa qui dirige le pays, mais il y a aussi des courants sunnites chaféite et hanafite, de même qu'un chiisme jafarite ; l'alaouisme (une branche sectaire du chiisme ismaélien) se retrouve en Syrie⁷⁴, au Liban et en Turquie ; etc.

Voyons désormais la répartition géographique de l'islamisme en suivant si possible les diverses couches d'expansion à travers les siècles.

Partons des pays qui sont concentrés dans la région de la péninsule arabique d'où est né l'islamisme. Comme on peut le prévoir, à chaque fois qu'il y a plus d'un courant religieux, les risques de conflits politico-religieux augmentent ! En Arabie saoudite, il y a un islamisme sunnite majoritaire (85%) et un islamisme chiite (15%) ; au Yémen, où les tensions sont importantes, il y a un islamisme sunnite au Sud, mais un islamisme chiite au Nord ; à Oman, il y a un islamisme ibadite majoritaire (75%), mais aussi des groupes sunnite et chiite ; aux Émirats arabes unis, il y a un islamisme sunnite majoritaire (80%), mais aussi un groupe chiite (16%) ; au Koweït, il y a un islamisme sunnite majoritaire (70%), mais aussi un groupe chiite important (30%) ; au Qatar, il y a un islamisme majoritaire (78%), sauf qu'il adhère à la branche sectaire et fondamentaliste wahhabite (issu du hanbalisme) ; au Bahreïn, c'est le sunnisme malékite

⁷⁴ Pour des raisons de stratégie politique et militaire, certains assimilent peut-être à tort les alaouites à des chiites favorables au dictateur de la Syrie. Cela dépasse mes connaissances !

qui domine (81%) ; en Jordanie, l'islamisme sunnite est très majoritaire (92%) ; au Liban, le multiculturalisme est évident, car le sunnisme et le chiisme se partagent à peu près également 60% de la population, mais il y a aussi d'importants groupes chrétiens (40%) ; en Syrie, il y a un islamisme sunnite majoritaire (74%), mais aussi des alaouites (sans oublier le multiculturalisme religieux des kurdes) ; en Irak, on a (à l'inverse) un islamisme chiite majoritaire (65%), mais aussi un groupe sunnite (35%) ; en Iran, l'islamisme chiite domine (89%). On peut donc remarquer que l'Iran chiite est séparé de l'Arabie saoudite sunnite par le golfe Persique ; entre les deux, l'Irak est à la fois chiite et sunnite !

Dans tous ces pays, la langue officielle est l'arabe, mais en Irak il y a aussi le kurde ; toutefois en Iran, la langue officielle est le persan. On peut remarquer que l'anglais est la langue seconde très présente (pétrole et commerce international !), mais il ne faut pas sous-estimer la multiplicité des langues⁷⁵ qui correspond à l'histoire complexe des nombreuses cultures qui ont formé le Moyen-Orient ; pas étonnant qu'il y ait autant d'affrontements ! On peut observer que dans ces pays où la religion est si importante, la majorité religieuse a une influence décisive sur le choix du système gouvernemental assez totalitaire (la religion peut être un prétexte pour qu'une élite conserve son pouvoir dans une économie basée sur le pétrole !). L'Arabie saoudite a une monarchie très absolue ; Oman a une monarchie traditionnelle ; les Émirats arabes unis ont une fédération d'émirats (donc de type monarchique) ; le Qatar a une monarchie absolue ; le Bahreïn a une monarchie traditionnelle ; l'Iran a une république, mais elle est théocratique ; la Jordanie a une monarchie constitutionnelle, mais le roi a encore des pouvoirs importants ; le Koweït a une monarchie parlementaire où la

⁷⁵ Le baloutche, l'ourdou, l'indi, l'arménien, le kurde, le français, l'araméen, le circassien, le syriaque, le turkmène, le turc, le luri...

démocratie est assez récente. Dans les pays suivants qui ont opté pour une république, il faudrait voir si la démocratie est vraiment respectée. Au Yémen, le président a d'énormes pouvoirs d'autorité et la démocratie est faible. Au Liban, la république n'est qu'une suite de guerres civiles où de nombreuses factions s'affrontent alors que le pays est déstabilisé par la crise en Syrie ; dans ce pays, il n'y a plus de démocratie depuis des décennies, car le président agit comme un dictateur qui entreprend un véritable autogénocide avec l'aide d'alaouites⁷⁶. En Irak, après la destitution de Saddam Hussein, les élections ont été difficiles étant donné le grand nombre de partis politiques et d'allégeances religieuses opposées ; la république est loin de la démocratie, étant plongée dans la violence continuelle à cause, entre autres, de la naissance dans ce pays de l'État islamique (ou le Daech). Bref, il n'y a pas beaucoup de démocratie et de paix au Moyen-Orient ; celui-ci est-il tributaire d'une culture tribale ancestrale où la religion alimente le goût du sang ?

Voyons désormais l'état de l'islamisme dans les pays conquis au nord et au nord-est de la péninsule arabique où cette religion est largement répandue. En Afghanistan, il y a un islamisme sunnite majoritaire (80%) et un groupe chiite (19%). En Ouzbékistan, il y a un islamisme sunnite très dominant (88%). Au Turkménistan, il y a un islamisme sunnite (89%). Au Tadjikistan, il y a aussi un islamisme sunnite (85%). En Turquie, il y a encore un islamisme sunnite très dominant (99%). Au Kirghizistan⁷⁷, la présence de l'islamisme sunnite diminue (75%) à cause de l'Église orthodoxe de Russie (20%). Au Kazakhstan, l'islamisme sunnite diminue (47%) en raison d'une plus forte présence de l'Église orthodoxe de Russie (44%). En Azerbaïdjan, on a droit à une surprise,

⁷⁶ C'est à vérifier !

⁷⁷ Dans les pays qui ont été dominés par la Russie, mais où l'Église catholique orthodoxe est encore présente, il semble que les statistiques ne soient pas très fiables !

car la population est divisée entre une majorité chiite duodécimaine (54%) et une minorité sunnite (10%, à la suite d'une conversion (forcée ?) des Azéris⁷⁸). Il paraît que la population de cet État laïc est une des moins pratiquantes au monde et que ce serait le résultat de l'influence athée de la domination russe, mais ces gens ont peut-être opté pour une apparence d'athéisme afin d'éviter les répressions contre la religion.

Quand on regarde quelle est la langue officielle de tous ces pays, il est frappant de constater qu'il ne s'agit pas de l'arabe, ni d'aucune autre langue commune. Malgré une forte présence de l'islamisme, chaque pays a sa langue officielle, affiche ainsi son indépendance et sa différence culturelle. En Afghanistan, c'est le dari et le pachtoun ; au Kazakhstan, le kazakh ; en Ouzbékistan, le ouzbek ; au Kirghizistan, le kirghiz ; au Turkménistan, le turkmène ; au Tadjikistan, le tadjik ; en Azerbaïdjan, l'azéri ; en Turquie, le turc. Évidemment, il y a dans ces pays plusieurs autres langues importantes qui sont parlées par divers groupes ou ethnies⁷⁹. Est-ce que dans ces pays très musulmans la démocratie est plus présente et respectée ? En **Afghanistan**, lieu de violences guerrières continuelles (à cause entre autres des talibans et des « seigneurs de la guerre »), l'instauration récente d'une république demeure fragile et transitoire ; la démocratie démarre à petits pas. Au **Kazakhstan**, il y a une république où le président exerce le pouvoir avec une autorité absolue, les tensions interethniques et les attentats des récentes années n'encouragent pas la démocratie. En **Ouzbékistan**, il y a aussi une république avec un président autoritaire, les conflits sont nombreux à l'interne, mais aussi avec les pays voisins et les grandes puissances. Au

⁷⁸ Au 16^e siècle.

⁷⁹ L'ouzbek, l'indi, le pamiri, le dravidien, le russe, le tadjik, l'arménien, le kurde, l'arabe...

Kirghizistan, la république est instable et peu propice à la démocratie, les conflits sont encore nombreux à l'intérieur et avec les pays voisins (le trafic de la drogue, l'accès à l'eau...), un bel exemple de frontières mal définies. Au **Turkménistan**, une culture dictatoriale persiste et les droits de l'homme sont peu respectés. Au **Tadjikistan**, affaibli par la guerre civile, la république demeure très instable à cause des nombreux problèmes internes (pauvreté, chômage, drogue...). En **Azerbaïdjan**, il y a encore un régime dictatorial (à cause du pétrole ?), la république laïque⁸⁰ est peu démocratique. En **Turquie**, la république laïque a une démocratie fragile et le respect des droits de l'homme laisse à désirer ! Bref, pourquoi la démocratie a-t-elle autant de difficulté à s'implanter dans ces pays musulmans ? De manière générale, le choix de la république comme régime politique ne garantit aucunement l'instauration d'une démocratie ; les républiques, où le président est à la fois le chef du gouvernement et le chef de l'État, laissent peu de place aux libertés civiles !

Si l'on poursuit la recherche des pays islamisés vers le nord-ouest de la péninsule arabique, dans la région des Balkans, donc au sud-est de l'Europe, il y a **trois pays**^[notes] où l'islamisme est présent, mais plus modestement que dans les pays arabes en raison d'une longue tradition des Églises orthodoxes. Cette bande de terre entre les mers Adriatique, Ionienne et Égée fut le théâtre de nombreuses guerres meurtrières (avec l'écclatement de la Yougoslavie) ; les cultures s'y affrontent avec leurs divergences culturelles et religieuses. Il me semble que ces pays sont plus près de la culture occidentale ; la consommation d'alcool⁸¹ apparaît élevée et

⁸⁰ La laïcité, qui fonde la séparation des pouvoirs de l'État et de la religion, ne garantit pas la démocratie ; c'est pourquoi, comme certains le disent, la laïcité peut être une simple façade où les institutions laïques sont en fait au service d'un pouvoir autoritaire, voire religieux !

⁸¹ Les musulmans n'ont pas le droit de consommer des boissons alcoolisées !

il y a même une exportation de vins ; par contre, la proximité de l'Arabie saoudite comporte des risques puisque celle-ci y finance⁸² des courants islamistes plus radicaux. Si le désir de la paix (surtout dans la population civile) arrive malheureusement après des décennies d'hécatombes, il est bien possible que la baisse de la pratique religieuse soit enfin le résultat d'une prise de conscience de l'influence négative de la religion dans les tensions interethniques. Il s'agit donc de la **Bosnie-Herzégovine**, du **Kosovo** et de l'**Albanie**.

L'islamisme conquérant a évidemment dépassé l'Europe et l'Asie centrale ou occidentale pour s'étendre vers l'est (jusqu'en Mongolie où actuellement l'islamisme est très minoritaire) dans les régions de l'Inde et même de l'Asie du Sud-Est, et vers l'ouest dans de nombreux pays d'Afrique.

Voyons d'abord l'expansion en **Asie de l'Est**^[notes]. Encore une fois, je suis surpris de voir que la religion du conquérant ait remplacé les religions locales, d'autant plus qu'il n'y a pas vraiment d'affinités culturelles entre la religion islamiste prosélytiste et les religions indiennes orientées vers la fuite d'un *karma* terrestre vers un *nirvana* spirituel.

Examinons maintenant l'expansion de l'islamisme qui a eu lieu au sud de l'Europe en **Afrique**^[notes] à partir des côtes de la Méditerranée ; on peut supposer que les conquêtes militaires se sont faites à partir du nord vers l'ouest et l'est, puis vers le sud. J'ai opté ici à nouveau par une liste décroissante de la présence de l'islamisme dans ces pays. Même observation et même question : comment l'islamisme a-t-il pu remplacer les anciennes cultures religieuses ? On peut supposer que le syncrétisme fut (et est encore) une forme de résistance à l'envahisseur. En fait, il y a sans doute une autre explication, surprenante mais réaliste : l'islamisme a servi à résister aux colonisateurs occidentaux et

⁸² L'Arabie saoudite finance la construction de mosquées qui deviennent, je suppose, des lieux de propagande.

même à préparer l'indépendance ; on a là un effet pervers du colonialisme qui avec le temps justifie encore aujourd'hui les mouvements radicaux. Finalement, je n'arrive pas à voir une quelconque spontanéité ou facilité de l'islamisme à adopter des régimes politiques véritablement démocratiques.

Les religions orientales

Les religions orientales sont identifiables par leur spiritualité qui propose d'échapper aux cycles de la réincarnation à partir d'un perfectionnement personnel, d'atteindre un niveau supérieur de conscience, individuelle et possiblement collective, et enfin de se fondre dans une Réalité suprême englobant tout l'univers. Ces religions (jaïnisme, brahmanisme, hindouisme, bouddhisme...) sont typiques des régions de l'Inde et demeurent très liées à des ethnies géo-anthropologiques, même si elles ont eu leur influence dans des pays plus éloignés comme la Chine ou le Japon, même si certains maîtres les ont exportées en Occident en supprimant des caractéristiques orientales. Elles ont une présence évidente dans une quinzaine de pays qui, pour des raisons qu'il faudrait creuser, ont résisté aux influences occidentales et chrétiennes, arabes et musulmanes.

Commençons par le **sous-continent indien**^[notes]. Ensuite, il y a **deux pays**^[notes] loin de l'Inde avec une présence de religions orientales : l'**île Maurice** et le **Surinam**. Il faudrait voir pourquoi !

D'autres recherches détaillées seraient nécessaires pour observer si les pays où il y a des religions orientales sont plus ouverts à des régimes démocratiques.

4.3.2 Les minorités et d'autres cas particuliers

L'animisme

Il ne faut pas sous-estimer le phénomène religieux de l'animisme qui est beaucoup plus répandu qu'on le croit. Et comme on le verra plus loin (en examinant les fêtes religieuses actuelles), ces pratiques dépassent le continent africain où elles sont très évidentes. L'animisme est d'abord une forme de panthéisme où les hommes vivent en symbiose avec la nature dont ils dépendent totalement. Il s'agit habituellement de peuples autochtones qui vivent dans des lieux isolés (plaines, montagnes, rivières, déserts...), ayant peu de contacts avec les grandes villes et leurs technologies modernes. C'est pourquoi ces peuples voient du sacré à peu près partout dans leur environnement et ils questionnent souvent leurs divinités pour savoir si la chance leur permettra de vivre dans les semaines à venir ; plusieurs rituels religieux sont proches de la superstition. Certains membres de leurs communautés (chamans, sorciers, guérisseurs, marabouts...) ont la capacité de servir d'intermédiaires entre les dieux et les hommes. Ces religions très anciennes existent encore aujourd'hui et peuvent se mêler à des religions plus récentes.

C'est sans doute le cas en Asie, au Laos, en Corée du Nord et en Mongolie, mais aussi en Amérique centrale, au Guatemala où les croyances mayas ont survécu, de même qu'en Amérique du Sud et au Surinam où il y a encore des cultes indigènes.

Je serais plus nuancé pour les pays des Antilles et surtout de l'Afrique. L'animisme peut être alors, en plus des croyances primitives, une forme de préservation de la culture locale face aux effets négatifs de la colonisation ancienne ou encore actuelle. À Cuba et en Haïti, l'animisme est mélangé avec le spiritisme, le vaudou et des éléments de religions catholique et protestante.

En Afrique, l'animisme est franchement affiché et le syncrétisme peut se faire avec des religions chrétiennes et aussi avec l'islamisme. Voyons la répartition de cette pratique religieuse. En Afrique de l'Ouest : Cap-Vert (syncrétisme avec le catholicisme) ; Sénégal (très minoritaire) ; Gambie (très minoritaire) ; Guinée-Bissau (50%) ; Guinée (minoritaire) ; Sierra Leone (30%) ; Liberia (40%) ; Côte d'Ivoire (35%) ; Mali (minoritaire) ; Burkina Faso (40%) ; Ghana (minoritaire) ; Togo (51%) ; Niger (20%) ; Tchad (minoritaire) ; Nigeria (minoritaire). En Afrique centrale : Cameroun (40%) ; République Centrafricaine (35%) ; Guinée équatoriale (syncrétisme avec le catholicisme) ; Gabon (minoritaire) ; Congo (48%) ; République démocratique du Congo (minoritaire) ; Angola (47%). En Afrique de l'Est : Soudan (25%) ; Soudan du Sud (33%) ; Éthiopie (minoritaire) ; Kenya (minoritaire) ; Tanzanie (35%) ; Rwanda (minoritaire) ; Burundi (23%). En Afrique australe : Zambie (syncrétisme avec le christianisme, l'islamisme et l'hindouisme) ; Zimbabwe (syncrétisme avec le christianisme) ; Swaziland (syncrétisme avec le christianisme) ; Lesotho (20%) ; Namibie (15%) ; Madagascar (52%).

Une religion universelle

On aura deviné assez rapidement que je considère les religions en général comme néfastes à l'évolution de l'humanité. Évidemment, ce que je regarde d'abord et avant tout, ce sont les comportements collectifs qui ont un impact sur les gouvernements. Je veux bien admettre que des individus ou des petits groupes puissent avoir des objectifs nobles pour rétablir la justice sociale et la paix, mais leurs actions demeurent minimales et relatives par rapport aux égoïsmes politiques, nationalistes, financiers et économiques. Je voudrais bien croire que l'action d'une seule personne peut changer le monde, mais l'observation de l'Histoire à travers plusieurs siècles montre que les progrès moraux

planétaires sont plutôt minces. Combien de fois n'a-t-on pas dit : « Jamais plus la guerre ! » ? Combien de fois a-t-on regretté sans comprendre des génocides d'une atrocité sans précédent ? Et pourtant, cela continue, même dans les pays qui ont vécu ces horreurs !

Au début du 20^e siècle, un certain Ludwik Lejzer Zamenhof a eu l'idée de dépasser la « tour de Babel » des langues planétaires pour élaborer une langue universelle, l'esperanto. Celle-ci est effectivement utilisée dans certaines relations internationales, mais elle ne remplacera jamais l'anglais, la langue du commerce. Ce sont les marchands qui guident la route pour les gouvernements et toutes les communications entre les pays. Alors, pour faire un parallèle, je me suis demandé, afin d'être le plus objectif possible, s'il existait une religion qui se voulait universelle ; ce serait déjà un progrès si elle était capable d'être au-dessus de toutes les différences nationalistes, ethniques, culturelles, linguistiques...

Un jour, lorsque j'étais très jeune professeur (vers les années 1970), j'ai découvert le bahaïsme (ou la foi bahá'íe). J'avais été assez surpris parce que son initiateur voulait fonder une religion universelle capable d'apporter la paix à toutes les nations. Le plus intéressant était de voir les moyens concrets qu'il avait conçus pour atteindre un tel objectif : l'égalité entre les hommes et les femmes, une ouverture aux sciences (habituellement refoulées par les religions), un accès à des formations académiques... Évidemment, tout fondateur ou réformateur demeure influencé par son époque. Ce monsieur croyait à la religion, du moins à un Dieu et à une certaine pratique religieuse pour permettre aux membres de la nouvelle communauté de participer personnellement à une élévation des comportements moraux de l'humanité. L'idéal se retrouve en théorie dans d'autres religions, mais il faudrait vérifier jusqu'à quel point une religion universelle, comme le bahaïsme, a pu et peut encore

changer en profondeur le monde. Mon option personnelle est qu'un jour il faudra abandonner toute forme de religion.

Le bahaïsme fonctionne malgré tout comme une religion : il y a des lieux de culte, une prière quotidienne obligatoire, la méditation quotidienne, le rejet de la médisance et des préjugés (c'est à approfondir !), le jeûne pendant un mois, l'interdiction de boire de l'alcool et de s'adonner aux jeux de hasard⁸³ ; la sexualité est permise entre un homme et une femme mariés (comme pour d'autres religions, l'homosexualité⁸⁴ semble poser un problème).

Mīrzā Ḥusayn-ʿAlī Nūrī a fondé sa religion à la fin du 19^e siècle. Ce fondateur est né en Iran et est mort en Israël ; c'est sans doute pour cette raison que le centre spirituel et administratif se trouve à Haïfa et à Acre (en Israël). Actuellement, cette religion regrouperait 7 millions de membres d'environ 2,100 ethnies répartis dans quelque 100,000 centres à travers le monde⁸⁵. Le nom spirituel du fondateur est Bahá'u'lláh (ou Bahā'-Allāh) qui signifie « Gloire de Dieu ». Contrairement à d'autres fondateurs, celui-ci a énormément écrit et avait prévu la conservation de ses œuvres. Il considère que Celui qu'on appelle Dieu se manifeste progressivement à travers l'Histoire, principalement à travers de grands éducateurs (comme lui, le *Bāb*, le prophète), que la science et la religion sont complémentaires, que les hommes doivent tendre vers une unité mondiale et travailler à l'établissement d'une paix universelle⁸⁶. Mais il

⁸³ Il y a une certaine similitude avec l'islamisme.

⁸⁴ La science permet ici une ouverture puisque l'argument habituel d'un acte « contre nature » va à l'encontre des observations scientifiques sur la sexualité dans la nature, chez tous les êtres vivants, les mammifères, y compris l'homme lui-même !

⁸⁵ Le bahaïsme existerait dans quelque 190 pays ou régions dont l'Asie, l'Inde, l'Afrique, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France, Israël, les îles Samoa, le Chili, Tuvalu, Vanuatu, Kiribati... Les baha'is ne sont pas acceptés, voire persécutés, en Égypte, en Iran...

⁸⁶ J'avoue que ce sont des thèmes qui me sont chers depuis longtemps !

faudrait analyser davantage leur devoir de missionnariat (comme pour d'autres religions) qui les amenés à avoir, eux aussi, leurs martyrs⁸⁷ !

L'espace vital

L'espace vital (ou la distance vitale) est dans le domaine des sciences biologiques la détermination de la mesure du territoire à l'intérieur duquel un animal se sent en sécurité. Évidemment, cette sécurité physique et psychologique varie avec le degré d'appartenance d'un individu à un groupe ; certains individus sont très solitaires et d'autres ne survivent qu'en étant serrés les uns contre les autres. Mais le principe général demeure le même : si un intrus quelconque, un « autre », un étranger, un inconnu, un différent... pénètre dans un territoire qui n'est pas le sien, alors un ou plusieurs membres de ce territoire vont déclencher une alerte. Les individus menacés vont peut-être se cacher ou se préparer à un combat symbolique ou physique (de graves blessures ou la mort sont possibles). Il peut arriver aussi que l'intrus, qui voulait peut-être faire connaissance ou se trouver un(e) partenaire, décide de quitter les lieux. J'ai toujours aimé cette approche méthodologique qui permet d'étudier l'homme à partir de l'éthologie animale. L'homme a toujours voulu se considérer au-dessus des animaux, mais en réalité, quand il s'agit de comportements collectifs, ses gestes sont encore très primitifs et irrationnels.

On a vu précédemment comment les religions majoritaires se répartissent dans le monde, mais l'existence de nombreuses minorités est extrêmement révélatrice. Celles-ci se répartissent même en un spectre assez large de sorte qu'un pourcentage de 1% à 10% peut représenter des milliers

⁸⁷ Tout n'est pas clair ! La Maison Universelle de Justice bahaïe n'aurait pas aidé les membres pourchassés en Iran ; ce serait à vérifier !

ou des millions de personnes ; bref, il y a des minorités à l'intérieur des minorités ! S'il y a des pays où les différences ethniques et religieuses ne causent pas de conflits sociaux, on peut facilement observer que la coexistence demeure difficile quand plusieurs ethnies ou groupes culturels vivent ensemble ou trop près les uns des autres. C'est encore pire quand un pays et sa culture sont enclavés à l'intérieur de pays de cultures différentes. C'est pourquoi les gens d'une même culture ont tendance à vivre en « ghetto » ; la tolérance réciproque entre cultures différentes s'organise souvent en structures parallèles où les personnes se côtoient sans pour autant s'intégrer entre elles.

Les pays sont donc assez nombreux où il y a la présence d'au moins **trois religions importantes**^[notes]. Plusieurs conditions sont requises pour faire cette observation : ne pas distinguer entre religions catholiques et protestantes, ni entre les Églises chrétiennes occidentales et orientales, ni entre les courants islamistes ; considérer l'animisme comme une religion importante ; ne pas retenir les petites minorités qui existent dans tous les pays ! Dans bien des cas, les cultures occidentales chrétiennes s'opposent à la culture orientale (en majorité arabe) islamiste ; mais l'islamisme peut aussi être confronté aux religions orientales. Cela vaut la peine ici d'identifier les pays et de mettre en relief les régions géographiques concernées. Dans chaque pays, il y a habituellement une religion qui est majoritaire. La liste est longue et met en évidence **les régions et les continents**^[notes] où les conflits sont des bombes à retardement !

Toutes ces tensions sont le résultat principalement de vingt siècles de conquêtes chrétiennes et musulmanes ! Les religions ont-elles apporté la paix ? Dans tous les cas, la religion a été intimement associée à la politique et au militaire !

Au niveau géopolitique, la coexistence de groupes culturels différents, où les tensions et les manifestations violentes sont latentes, résulte d'une longue histoire de

guerres, de frontières continuellement déplacées et mal définies en fonction des ethnies, et d'injustices quand un groupe a plus de pouvoir et de richesse que les autres. À chaque fois que la planète passe par une crise (économique, financière, technologique...), alors les gouvernements entrent en guerre et des millions de gens vont se faire tuer. Quand l'équilibre « écologique » des forces brutales est rétablie, alors des « traités de paix » sont signés en laissant dans le paysage des séquelles permanentes. Je me suis déjà demandé si les deux « Guerres » (avec un « G » majuscule) avaient été vraiment mondiales ; eh bien oui !, surtout la Seconde (avec un « S » majuscule) ; alors, après d'autres guerres mondiales dans les millénaires précédents, après des siècles de colonialisme et d'esclavagisme, après deux Guerres mondiales, des dizaines de pays ont vu leur territoire piétiné, leur paysage géographique défiguré, leur sol rempli de métal déchiqueté et de mines abandonnées... leurs populations déplacées, pourchassées, appauvries... Dans pratiquement toutes les régions, après les grandes « invasions des barbares », les royaumes et les empires se sont combattus pour s'approprier les territoires des pays voisins. Les frontières se sont déplacées un peu à la manière du ressac des mers sur les rivages. Essayons d'illustrer quelques exemples (dans un très vaste choix) de ces situations (en ne dépassant pas si possible les deux Guerres).

En **Europe du Nord**^[notes], après les invasions des Vikings et des tribus germaniques, l'Islande, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Finlande, l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie ont tenté de se dévorer mutuellement. Sans trop entrer (si possible) dans les détails, examinons les pays de l'**Europe occidentale**^[notes] et voyons comment « Histoire » et « Guerre » sont synonymes !

Comme on a pu le constater jusqu'à maintenant, le continent européen a été le théâtre sanglant de conflits entre pratiquement tous les pays depuis des siècles. Au-delà des grandes démarches militaires, toute recherche sur la corrélation entre l'Histoire, les religions et les guerres débouche sur un

gouffre sans fond quand on veut comprendre plus en détails la chronologie complète dans une région donnée des conflits qui finissent par prendre une ampleur nationale et internationale. À partir d'ici, je tâcherai de me limiter aux points les plus chauds en Europe du Sud-Est (Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Macédoine, Serbie, Kosovo, Monténégro, Hongrie, Albanie, Roumanie, Bulgarie, Grèce) et de l'Est (République tchèque, Slovaquie, Pologne, Biélorussie, Ukraine, Moldavie, Fédération de Russie), mais il faudra porter une plus grande attention aux pays « stan »⁸⁸ de l'Asie centrale et occidentale (Afghanistan, Kazakhstan, Ouzbékistan, Kirghizistan, Mongolie, Tadjikistan, Turkménistan, Arménie, Azerbaïdjan, Géorgie, Turquie, Chypre). Quand on parle de l'« Ex »-Yougoslavie, cela veut dire que les pays « conjoints » ne s'entendaient pas et que les conflits ont mené au divorce. On a ici un très bon exemple des effets pervers des deux grandes Guerres et de quelques dictatures où les frontières ont été définies sans tenir compte des réalités ethniques. Au 20^e siècle, la Yougoslavie a ainsi subi de nombreux tiraillements entre les régions des Balkans qui aspiraient à l'indépendance (Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro, Serbie, Macédoine, Kosovo). Quand on parle de l'effondrement de l'URSS en 1991, il faut comprendre qu'il s'agit d'un véritable tsunami géopolitique dont les effets violents sont encore présents aujourd'hui ; encore une fois, à cause des frontières, tous les pays limitrophes qui ont acquis leur indépendance doivent choisir leurs alliances politiques et économiques, soit avec la nouvelle République de Russie à l'Est, soit avec les voisins occidentaux à l'Ouest. Essayons donc de dégager quelques observations pertinentes.

⁸⁸ « stan » désigne au sens large un lieu, une région, un pays.

Examinons l'**Europe du Sud-Est**^[notes]. Plusieurs pays des Balkans vivent dans la pauvreté et le chômage à cause des séquelles des guerres civiles et des sanctions internationales. On peut remarquer que dans ces pays, outre les diverses allégeances religieuses, plusieurs ethnies (Serbes, Croates, Bosniaques, Hongrois, Slovènes, Albanais, Turcs, Tziganes, Goranes, Ashkalis...) se retrouvent dans chacun d'eux, mais, selon le cas, en position majoritaire ou minoritaire. Pour l'**Europe de l'Est**^[notes], je me limiterai aux cas particuliers et fort intéressants de l'**Ukraine**, car c'est un très bon exemple des effets dévastateurs d'un passé rempli de violences guerrières, et évidemment de la **Russie** dont l'histoire a eu un impact sur plusieurs pays limitrophes (en géopolitique, on ne choisit pas ses voisins !). L'**Asie centrale et occidentale**^[notes] est un autre point chaud, disons explosif, de la planète. Là encore, des conflits existent depuis des siècles ; certaines générations n'ont jamais connu la paix ! Cette région est marquée par l'islamisme qui domine malgré des divisions internes ; les groupes ethniques sont nombreux : Pachouns, Tadjiks, Hazaras, Ouzbeks, Aimaks, Kazakhs, Russes, Ukrainiens, Allemands, Kirghizs, Turkmènes, Azéris, Daghestanais, Arméniens... ; selon le pays, un groupe peut être majoritaire ou minoritaire. Chaque groupe a sa culture, ses traditions et son histoire, sa religion et ses tensions avec les divers voisins. Là encore, les frontières sont des sources de problèmes.

4.4 Le nerf de la guerre

Est-il exagéré de faire un lien entre la religion et l'aspect le plus primaire des relations internationales, c'est-à-dire le besoin insatiable d'un pays d'exploiter au maximum les ressources d'autres pays ? Pour moi, il y a toujours eu

une corrélation entre l'Histoire, les guerres et les religions⁸⁹. À chaque fois qu'une religion est celle (ou est très proche) de l'État, elle apporte des justifications supplémentaires pour soutenir des invasions financières, économiques, colonisatrices, voire militaires. Il faut dire qu'une idéologie athée, comme celle du communisme, agit de la même manière ! La survie d'un pays dépend de son territoire qu'il n'a pas choisi et qui contient des ressources selon le hasard de son histoire géologique. Idéalement, tous les pays devraient s'entraider afin d'échanger leurs ressources pour atteindre un niveau de vie acceptable ; autrement dit, cela fonctionnerait selon le principe des vases communicants de sorte que le niveau des biens et de la richesse serait le même partout. Les systèmes communistes, dictatoriaux, autoritaires ont déjà fait la preuve de leurs échecs, sans doute parce que la corruption y est encore plus élevée que dans les systèmes capitalistes ; chose certaine, dans ces systèmes, le peuple est appauvri, voire autogénocidé. On n'a pas encore trouvé le système capitaliste idéal qui appliquerait un minimum d'éthique sociale, car là aussi dans bien des cas, ce n'est pas le peuple qui profite des investissements, mais plutôt certains représentants corrompus des gouvernements. En pratique donc, la plupart des pays ont adopté un système capitaliste, plus ou moins rigide selon le cas, où en principe la croissance serait illimitée ; c'est évidemment impossible et les manifestations à la suite d'un effondrement sont bien connues (faillites, fermetures, ventes, fusions, rationalisations, mises à pied temporaires ou permanentes de travailleurs...) ; dans tous les cas, ce ne sont pas les gens en haut de la pyramide qui sont pénalisés, mais bien ceux du bas. Il suffit donc pour un pays désireux d'avoir une bonne santé économique de poser un clapet entre les vases communicants (le clapet peut être posé dans un sens ou dans l'autre selon

⁸⁹ J'ai abordé cette corrélation dans *Pourquoi... moi ?*, p. 371ss.

le point de vue, exportations ou entrées d'argent) ; ainsi, si un pays s'enrichit, un autre s'appauvrira de manière relative ou absolue. Le clapet constitue l'ensemble des mesures qui favorisent un pays au détriment des autres (exportations supérieures aux importations, douanes, protectionnisme, frontières fermées, embargos, blocus, sanctions, poursuites, règles fiscales privilégiées, subventions, quotas...). On peut comprendre que certains groupes aient peur des ententes de libre-échange !

Donc, un pays tente de dépasser (déplacer ou agrandir) ses frontières pour profiter des ressources naturelles de pays voisins ou même assez éloignés ; il projette son regard sur toutes les ressources, les forêts, les fleuves, les accès à la mer, les mines... Le pétrole, sans oublier le gaz naturel (conventionnel ou non), constituent un très bon indice de ces relations entre les pays (et les continents) où domine avant tout un intérêt économique et non pas quelque morale de justice sociale, de partage ou de répartition équitable des ressources. Les gouvernements du monde sont en théorie d'accord pour réduire les énergies fossiles (charbon, pétrole et gaz naturel) pour préserver l'avenir écologique de la planète, et ils savent que les réserves mondiales seront épuisées dans quelques décennies. Pourtant, la prospection de ressources continue (malgré une baisse), la production et l'utilisation se poursuivent à un rythme effarant, et surtout, les pays essaient de dépendre moins des grands pays exportateurs traditionnels. Pendant ce temps, on peut supposer que les recherches sur de nouveaux modes d'énergie (comme l'électricité) vont prendre le dessus et bouleverser totalement l'équilibre entre les pays exportateurs et importateurs ; bref, il y a des conflits en perspective, possiblement militaires.

Contrairement à ce qu'on a pu penser initialement, du moins pour un non spécialiste comme moi, la nature a quand même réparti le pétrole (et le gaz naturel) dans bien des pays, mais ce sont les volumes exploitables et rentables (selon les critères de profits inhérents au capitalisme) qui

font la différence. Les réserves prouvées (avec une très haute probabilité d'exploitation, contrairement aux réserves probables ou possibles), qui ne constituent qu'un sous-ensemble des ressources globales, sont l'objet de stratégies politiques et économiques. Autrement dit, certains pays exportateurs (comme l'Arabie saoudite, la Russie...), en général membres de l'OPEP⁹⁰, ne disent pas nécessairement la vérité sur les volumes réels de leurs réserves. Voyons tout de même les pays les plus avantagés pour des données de 10 Gbbl⁹¹ ou plus. En Amérique du Nord : le Canada (avec ses fameux sables bitumineux), les États-Unis, le Mexique ; en Amérique du Sud : le Venezuela, le Brésil ; en Europe : la Russie, le Kazakhstan ; au Moyen-Orient : l'Arabie saoudite, l'Iran, l'Irak, les Émirats arabes unis, le Koweït, le Qatar ; en Afrique : la Libye, le Nigeria, l'Algérie ; enfin, à l'est de l'Asie, la Chine. On ne peut pas se tromper pour identifier les grands exportateurs (en ordre décroissant) : les pays du Moyen-Orient, l'Amérique du Sud (combinée à l'Amérique centrale), l'Amérique du Nord, et vers la fin, l'Afrique et l'Eurasie... Le Moyen-Orient détient environ la moitié des réserves mondiales. Du côté oriental, on a des pays de culture arabe où les grandes conquêtes islamistes ont fusionné la religion à la politique ; du côté occidental des Amériques, on a des pays qui ont été colonisés par des conquérants chrétiens (où dans certains pays des groupes religieux peuvent avoir une forte influence sur les gouvernements). Il est difficile pour moi de ne pas voir un lien entre le pétrole et la religion (surtout du côté oriental). Cependant, ces données

⁹⁰ Au départ, l'Arabie saoudite, l'Iran, l'Irak, le Koweït, le Venezuela, puis le Qatar, la Libye, les Émirats arabes unis, l'Algérie, le Nigeria, l'Équateur, l'Angola. Il peut être très pertinent d'examiner les liens entre d'une part, l'économie du pétrole et d'autre part, les conflits violents et le contexte religieux dans ces pays.

⁹¹ G = Giga = 1,000,000,000 ; bbl = baril de pétrole brut ; donc, 1 milliard de barils.

ne décrivent pas parfaitement le scénario à venir dans le marché du pétrole. Quand on parle de la production du pétrole, il faut tenir compte du pic qui pour plusieurs pays a déjà été atteint ou le sera bientôt ; cela est conforme aux prévisions générales sur l'extinction des ressources fossiles. Par ailleurs, il faut aussi tenir compte du gaz naturel et de nouvelles technologies d'extraction (malgré des risques inhérents). Comme exemple concret, les États-Unis ont grandement accru leurs réserves de gaz naturel par extraction des gaz (non conventionnels) de schiste (plutôt de shale⁹²) ; ce pays a ainsi devancé le Moyen-Orient et la Russie ! Cette augmentation temporaire de la production mondiale a causé une chute des prix du pétrole⁹³, entraînant ainsi un manque à gagner pour certains gouvernements (comme pour la province de l'Alberta au Canada et même pour l'Arabie saoudite !). Il est frappant de voir que, dans les pays où le pétrole est la principale source de revenus pour les gouvernements, les inégalités sociales sont endémiques et les réformes tardent à être lancées. De manière générale, là où il y a du pétrole⁹⁴, il y a des conflits souvent armés et des tensions sociales.

Si certains pays ont la chance d'avoir beaucoup de pétrole exploitable dans leurs sols, d'autres, ayant toutefois un potentiel pétrolier, attendent l'aide extérieure et les « investissements étrangers ». En fait, les multinationales du pétrole sont très puissantes et peuvent exercer une forme de chantage auprès de pays plus pauvres afin de conserver leurs

⁹² Le « shale gas » se traduit mal en français ! Le gaz est retenu dans une roche sédimentaire (le shale) et non pas dans une roche métamorphique (le schiste) !

⁹³ Il est toujours surprenant de constater à quel point les gouvernements fonctionnent à court terme ! Personne n'avait donc prévu cette baisse du pétrole ? Il faut croire que l'entrée d'argent rend aveugle !

⁹⁴ Après le pétrole, il y aura encore des conflits pour d'autres ressources (eau...) !

marges habituelles de profit. Comme on a pu l'observer plus d'une fois, elles peuvent appuyer des régimes autoritaires pour garantir la « stabilité politique » et encourager la corruption gouvernementale au détriment d'une population qui ne voit pas l'accès à la richesse. Voyons quelques **exemples**^[notes].

Alors que les réserves mondiales d'énergies fossiles diminuent et qu'il y a une incitation internationale à en réduire l'utilisation, on peut observer que non seulement les grands pays exportateurs continuent malgré tout à augmenter leurs réserves, mais que les pays pauvres d'hier, comme ceux de l'Afrique, veulent désormais devenir les nouveaux exportateurs d'un demain encore incertain ! Les compagnies pétrolières ne sont sans doute pas intéressées à abandonner leurs sources traditionnelles de revenus tant qu'il y en aura tout en développant en parallèle les futures technologies alternatives « propres » !

4.5 Le prix de l'indépendance

Un regard sur les dates d'indépendance montre parfaitement bien le lien entre l'Histoire et les guerres. Ce n'est pas pour rien que l'expression « guerre d'indépendance » apparaît dans la liste des fêtes civiles⁹⁵ de plusieurs pays. Quand on analyse les dates d'indépendance des pays dans le monde, on constate rapidement que dans la majorité des cas l'indépendance a été acquise au 20^e siècle et qu'elle s'est faite dans la violence. Je l'ai dit⁹⁶ et je le redis : notre 21^e siècle est encore très proche du 20^e ; nous sortons à peine de la barbarie, pas celle des « barbares » du début de l'ère chrétienne, mais bien des cinq siècles précédents (16^e

⁹⁵ On peut remarquer par la même occasion combien les hymnes nationaux ont un contenu primaire basé sur le combat militaire ; j'observe que les gens ne portent pas vraiment attention aux paroles quand ils chantent ces hymnes !

⁹⁶ *Pourquoi... moi ?*, p. 381.

au 20^e) où toutes les grandes puissances de ces époques ont décidé de piller le reste des continents. Le lien avec la religion se fait automatiquement puisque dans le cas des colonisations les grands conquérants furent surtout chrétiens et musulmans, mais il ne faudrait pas oublier les conquêtes impériales en Asie, suivies des dictatures communistes. Quant aux religions des régions de l'Inde, qui proposent une recherche de la paix intérieure, elles n'ont certainement pas réussi à éviter les grandes violences qui ont déchiré ces pays. L'Inde en particulier a été secouée par le colonialisme sévère de la Grande-Bretagne, mais aussi par des tensions ethniques internes parce que certaines provinces désiraient accéder à l'indépendance. On peut même ajouter, pour en montrer le caractère inéluctable, que les guerres accompagnent l'indépendance, avant, pendant et après son arrivée ; pour de nombreux pays, ces guerres sont la conséquence de révoltes contre les colonisateurs, mais il faut nuancer, car celles-ci ont pu être fomentées par les colons eux-mêmes en appuyant ou non les autochtones.

Si on tente de préciser les dates d'indépendance, il faut évidemment se référer aux États actuels puisque dans l'histoire de chaque pays il y a une succession assez longue de défaites et de victoires, de dépendances et d'indépendances, de déplacements des frontières, d'ajouts ou de pertes de morceaux de territoires. Dans la même ligne, on fête l'indépendance à une date précise du calendrier alors qu'en réalité celle-ci s'est souvent effectuée **progressivement**^[notes]. L'Espagne a acquis son indépendance très tôt au 15^e siècle. Les États-Unis, dont la révolution a finalement précédé celle de la France, ont acquis leur indépendance au 18^e ; ce pays, le Grand Guerrier⁹⁷, a une âme que je n'arrive pas à

⁹⁷ C'est peut-être la faute de tous les autres pays qui ont donné aux États-Unis trop de pouvoir durant l'évolution des Nations Unies !

comprendre ; formés principalement de colons anglais, d'immigrants et de réfugiés de toutes sortes, ce pays engloutit régulièrement une très bonne part de son budget dans le militaire et encourage ses propres citoyens à s'armer eux-mêmes dans la vie courante. Plusieurs pays ont acquis leur indépendance au **19^e siècle**^[notes]. Pour d'autres, ce fut autour de la Première Guerre mondiale et avant la **Seconde**^[notes]. On peut observer que la Seconde Guerre, vraiment mondiale, provoqua une nouvelle répartition des forces militaires sur « l'échiquier mondial ». Ainsi, plusieurs pays ont acquis leur indépendance durant ou peu après cette **guerre**^[notes]. Enfin, plusieurs pays ont accédé à l'indépendance assez récemment, soit dans la deuxième moitié du **20^e siècle**^[notes] ; on peut remarquer que dans bien des cas, il s'agit d'anciennes colonies. Il faut noter aussi l'impact de l'effondrement de l'URSS sur la nouvelle indépendance de **plusieurs pays**^[notes]. Il y a eu un tournant dans les pays arabes dans les **années 1970**^[notes]. L'Afrique a vu comme un vent de libération souffler sur tout le **continent**^[notes] dans les années 1960. Enfin, des pays sont devenus indépendants au 21^e siècle⁹⁸.

Je me pose une question : combien de pays ont accédé à l'indépendance selon un processus totalement pacifique ? Je n'en vois pas beaucoup ! Par contre, pour prendre un exemple précis, voyons le prix de l'indépendance en Afrique. **Maroc** : guerres internes, conflits entre les berbères des montagnes et les arabes des plaines. **Algérie** : guerres pour l'indépendance, violences du Parti Islamiste du Salut, de l'Armée de Libération Nationale, du front de libération Nationale. **Tunisie** : régime à parti unique, montée du fondamentalisme islamiste. **Libye** : dictature socialiste, inégalités sociales. **Égypte** : le président Gamal Abdel Nasser a su certes s'imposer pendant près de quinze ans, mais ce

⁹⁸ Le Monténégro (2006) et le Kosovo (2008) qui ont vécu les guerres des Balkans. Enfin, le dernier, le Soudan du Sud (2011) qui s'est séparé du Soudan dans un climat de violence.

ne fut pas toujours sans violences, il y a eu des attaques de groupes islamistes. **Mauritanie** : deux coups d'État militaires. **Cap-Vert** : très grande pauvreté. **Sénégal** : parti unique, rébellions armées, tensions ethniques entre le Nord et le Sud. **Gambie** : Parti Progressiste du Peuple pendant trente ans, opposition des militaires, coup d'État, dictature, tensions ethniques. **Guinée-Bissau** : guérilla, coup d'État militaire, parti unique, coups d'État, assassinats, guerre civile, discrimination envers les femmes. **Guinée** : dictature communiste, discrimination envers les femmes. **Sierra Leone** : coups d'État, tensions ethniques, guerre civile. **Liberia** : inégalités sociales, tensions ethniques, coup d'État militaire, guerres civiles, famine. **Côte d'Ivoire** : coup d'État militaire, massacres, tensions ethniques, rébellion contre la France, tensions et autre coup d'État. **Mali** : dictatures civiles et militaires, renversement du régime, tensions ethniques, guérilla, pauvreté. **Burkina Faso** : nombreux coups d'État, maladies, pauvreté. **Ghana** : parti unique selon le modèle soviétique, nombreux coups d'État. **Togo** : tensions ethniques, coup d'État. **Bénin** : dictature de type marxiste-léniniste, puis élections et privatisations. **Niger** : plusieurs coups d'État, dictatures civiles ou militaires, tensions ethniques, grande pauvreté. **Tchad** : nombreuses guerres civiles, tensions ethniques et religieuses, autres guerres et corruption. **Nigeria** : guerres civiles, dictatures militaires, tensions ethniques et religieuses. **Cameroun** : parti unique. **République Centrafricaine** : gouvernements militaires et civils, coup d'État militaire. **Guinée équatoriale** : dictature sanguinaire, tensions ethniques. **São Tomé e Príncipe** : régime communiste allié au bloc soviétique. **Gabon** : dictature, assassinats non expliqués. **Congo** : République populaire communiste, guerres civiles et armées. **République démocratique du Congo** : guerre civile, dictature, assassinat et armée, corruption, pauvreté. **Angola** : guerre civile, gouvernement marxiste, rébellion, guerre civile, grande pauvreté. **Soudan** : dictatures, coups d'État, guerres civiles, tensions ethniques et religieuses, guerres génocidaires.

Soudan du Sud : tensions ethniques et religieuses (avec le Soudan). **Érythrée** : plusieurs guerres d'indépendance, guerre avec l'Éthiopie. **Éthiopie** : après une dictature impérialiste, coup d'État pour l'indépendance, guerre civile, guerre avec l'Érythrée. **Djibouti** : tensions ethniques, soutien des pays opposés, Érythrée et Éthiopie, chômage. **Somalie** : tensions entre le Nord et le Sud, guerres civiles, famine, esclavage des femmes et des enfants. **Ouganda** : tensions entre le Nord et le Sud, guerres civiles, coups d'État, dictature et massacres. **Kenya** : tensions ethniques, violences, criminalité. **Tanzanie** : parti unique socialiste, dictature, tensions avec **Zanzibar**. **Rwanda** : tensions ethniques, violences, génocide, pauvreté. **Burundi** : guerres, coups d'État, régime militaire, violences génocidaires, dictature, corruption. **Zambie** : tensions ethniques, parti unique socialiste, pauvreté. **Malawi** : dictature, massacres. **Mozambique** : pouvoir Frelimo marxiste, opposition du Renamo soutenu par la guérilla d'Afrique du Sud, guerre civile, famine, très grande pauvreté. **Zimbabwe** : tensions raciales, indépendance de la minorité blanche, rébellion de la majorité noire, parti unique noir marxiste socialiste, régime autoritaire et élections truquées. **Botswana** : pauvreté, chômage. **Swaziland** : tensions raciales, monarchies, tensions, coup d'État, tribu royale et dictature. **Lesotho** : pouvoir des blancs, tensions raciales, monarchie des chefs de clans. **Namibie** : massacres, domination des blancs, tensions raciales, guérilla, victoire du SWAPO. **Afrique du Sud** : tensions raciales, pouvoir blanc, régime d'apartheid, noirs dans les homelands, libération de Nelson Mandela, inégalités, criminalité et chômage, pauvreté. **Comores** : peu de ressources naturelles, coups d'État. **Seychelles** : deux partis, SDP pro-britannique, SPUP pour l'indépendance, victoire faible du SDP, indépendance et alliance temporaire, coup d'État du SPUP et régime communiste à parti unique. **Madagascar** : parti unique, régime socialiste soutenu par l'Union soviétique, pauvreté extrême, agitation sociale, corruption. **Île Maurice** : tensions ethniques entre les créoles

minoritaires franco-africains et les indiens majoritaires anglophones, pauvreté des créoles.

Ceci n'est qu'un pâle aperçu des désastres et des horreurs provoqués par les colonisateurs ; ont-ils regretté ? Existe-t-il une conscience morale dans les relations internationales ?

CHAPITRE 5

Les fêtes religieuses actuelles

Remarque importante : Le but de ce chapitre n'est pas de faire un inventaire complet de toutes les fêtes religieuses dans le monde et d'en saisir toutes les significations, car ce serait un travail gigantesque qui de toute façon s'écarterait des objectifs de cet essai. Le but ici est de démontrer qu'à travers les fêtes religieuses les sociétés et leurs cultures s'attachent encore énormément à leur passé et à leurs traditions dont les bases reposent souvent sur un ensemble de croyances assez primitives, comme l'animisme, les mythologies, les polythéismes, les superstitions, la magie... Les exemples que je donnerai ne constitueront évidemment qu'un sous-ensemble de la réalité ; malgré une bonne intention de les regrouper géographiquement, ils arriveront parfois de manière aléatoire. En fait, malgré certains comportements universels, il demeure difficile de catégoriser les croyances et les pratiques religieuses étant donné la très grande diversité des manifestations.

5.1 Les fêtes civiles et religieuses

J'affirme que toutes les formes de croyances religieuses qui ont existé depuis le début de l'humanité sont encore présentes aujourd'hui⁹⁹. Après avoir étudié les religions dans l'Antiquité et la répartition géopolitique des religions aujourd'hui, on peut vérifier si cela est exact en examinant de plus près toutes les fêtes religieuses dans notre monde actuel. Les fêtes en général ont évidemment un sens pour tous les peuples, mais il est très révélateur de découvrir l'origine et la portée des fêtes religieuses pour les diverses cultures.

Dans certains cas, une fête religieuse peut devenir une fête civile, même fériée ; Noël en est un exemple. Comme on le sait, les anciennes fêtes romaines ont été remplacées par l'Église catholique naissante¹⁰⁰ par des fêtes chrétiennes ; de nos jours, ces dernières ont été à nouveau remplacées par des fêtes païennes¹⁰¹ centrées sur la surconsommation de biens matériels¹⁰². Noël est la fête des **cadeaux**^[notes], tout comme Pâques est la fête du chocolat. On est loin de la

⁹⁹ Il y a certainement quelques pratiques qui ont disparu comme les sacrifices humains et le cannibalisme, mais en est-on certain de manière absolue ? Et si ces rituels existaient encore sous d'autres formes ?

¹⁰⁰ Vers le 4^e siècle.

¹⁰¹ Le terme « paganisme » n'est jamais vraiment approprié puisqu'il repose sur un jugement de valeur issu du christianisme ; ici, il s'agit de comportements apparemment religieux qui ont été transférés vers des valeurs matérialistes, voire athées.

¹⁰² Comme plusieurs personnes l'ont déjà dit, je n'inventerai rien ici en disant que les consommateurs « vont à la messe » dans les centres d'achats pour « communier » avec le dieu Argent. Le bonheur spirituel a bifurqué vers le désir et la possession de nombreux biens matériels, parfois inutiles et rapidement jetés. Sans nier aucunement le plaisir de se retrouver en famille, de donner des cadeaux aux enfants, et parfois de partager sa richesse avec d'autres, il y a dans cette surconsommation quelque chose de disgracieux quand on pense aux importantes zones de pauvreté dans plusieurs pays.

naissance de Jésus de Nazareth (qui est devenu un « Petit Jésus » mythologique) et encore plus loin de sa Résurrection. On a l'impression parfois que la fête de Noël¹⁰³ existe seule sans être rattachée à celle de Pâques. Pour les cultures où la religion est fortement, voire sévèrement associée à l'État, les fêtes religieuses font partie des fêtes civiles ; c'est le cas de l'islamisme. Plusieurs fêtes civiles sont reconnues internationalement¹⁰⁴, même si dans certains cas le sens est en contradiction avec le régime politique¹⁰⁵. L'exemple parfait est la fête de la **nouvelle année**^[notes] qui est vraiment universelle. La **fête des amoureux**^[notes], la Saint-Valentin, mérite une attention particulière. Les **fêtes nationales**^[notes] se rapportent habituellement à l'histoire militaire du pays. Les **fêtes saisonnières**^[notes], évidemment cycliques avec les solstices et les équinoxes, ont des origines anciennes, animistes et polythéistes, où les gens questionnaient le destin sur les récoltes, la température, les saisons... À l'inverse, certains pays célèbrent des fêtes originales¹⁰⁶ qui mériteraient de se retrouver dans plusieurs autres pays. Les fêtes s'appuient sur des calendriers, sauf que diverses cultures n'ont pas le

¹⁰³ On a même prévu une extension pour la surconsommation avec le « Boxing Day ».

¹⁰⁴ Fête du Travail, des Pères, des Mères... Journée de la Femme (qui n'est pas encore l'égale de l'homme) ; quel sens cela a-t-il dans les pays où la religion (islamisme...) et les traditions traitent les femmes comme des subordonnées ?

¹⁰⁵ En Arabie saoudite, les mères reçoivent des cadeaux de leurs enfants (possiblement adultes ?) à la fête des Mères ; quel sens cela peut-il avoir ? En décembre 2013, la police religieuse de ce pays a interdit la fête du Nouvel An (où il y a échange de cadeaux, de fleurs...) ! En décembre 2013, en Somalie, le directeur des affaires religieuses au ministère de la Justice a interdit la célébration de fêtes religieuses chrétiennes.

¹⁰⁶ Fêtes des Enfants, des Personnes âgées, de la Famille, des Générations, des Parents, des Enseignants (il faudrait ajouter les Infirmières et les Préposés), des Fermiers...

même¹⁰⁷ ! Il y a au moins deux grandes approches dans la mesure du temps, le calendrier selon les cycles du soleil et celui des cycles de la lune. Le calendrier lunaire a ainsi des fêtes dont les dates varient constamment ; c'est le cas, par exemple, pour les religions musulmane et indienne.

Quand il y a dans un pays plusieurs religions, alors le niveau d'acceptabilité sociale apparaît rapidement dans le calendrier des fêtes. La tolérance ou le respect mutuel est visible si les **fêtes de toutes les religions**^[notes] y sont indiquées.

Je pense que la fête correspond à des besoins généraux dans toutes les cultures : celui de quitter le rythme quotidien avec ses routines et son travail rémunérateur, celui d'outrepasser temporairement les diverses contraintes et tabous sociaux¹⁰⁸, celui de répondre à des besoins grégaires et d'avoir des comportements tribaux, enfin celui de croire symboliquement à des jours meilleurs dans un monde où les catastrophes et les guerres sont omniprésentes. Dans ce dernier cas, les comportements et les attitudes intérieures sont très influencés par une religiosité proche de la superstition et de la magie. Les occasions¹⁰⁹ de fêter sont très nombreuses de sorte qu'il est possible d'y participer pratiquement à chaque mois¹¹⁰, parfois à chaque semaine¹¹¹.

¹⁰⁷ Notons immédiatement que le calendrier juif, qui sert à régler les fêtes religieuses dans l'année liturgique, intègre les cycles du soleil et de la lune !

¹⁰⁸ Les fêtes, religieuses ou non, accordent souvent de l'importance aux repas spéciaux et traditionnels, mais elles sont aussi l'occasion d'ingurgiter beaucoup de boissons alcoolisées ; l'association est si forte entre fête et alcool que l'absence de contrôles individuels et collectifs mène en général à des excès et des méfaits publics.

¹⁰⁹ Par exemple : Festivals ou fêtes des fleurs, des arts, de l'artisanat, de la musique, du jazz, de l'agriculture, de la gastronomie, de la bière, des vins, des feux d'artifice, des lanternes...

¹¹⁰ Il y a souvent des défilés, de la danse, des chants, des concours, des courses, des activités sportives...

Dans certains pays, les grandes manifestations folkloriques, les festivals et les **carnavals**^[notes], qui ont un impact majeur pour le tourisme, sont si importants pour la population que les gens s’y préparent des mois à l’avance. Une fête peut être un simple prétexte à des activités sociales¹¹², même si elle a des origines religieuses anciennes et sans réelle signification dans le temps présent. Par contre, des fêtes religieuses peuvent perdurer pour maintenir une identité culturelle et en même temps renforcer le statut d’une classe sacerdotale ou monastique¹¹³.

5.2 La survivance de l’animisme ancien et le syncrétisme

Si dans les divers pays, les fêtes religieuses les plus importantes sont celles des cultures dominantes ou des groupes majoritaires, il n’en demeure pas moins que les

¹¹¹ L’orgie de saints patrons (et patronnes) supposément protecteurs pour chaque localité (villages, villes, provinces, pays...), pour chaque métier (pêcheurs, forgerons, menuisiers, bouchers...)... est un exemple parfait de pratiques polythéistes anciennes qui continuent aujourd’hui à travers des attitudes plus ou moins convaincues de superstition, de magie, de piétisme...

¹¹² Dans certains pays, le catholicisme a dû abandonner de nombreuses fêtes à cause de la baisse de la pratique religieuse (et des cérémonies dans les églises), mais à l’inverse, pour d’autres, toutes les fêtes religieuses sont de bonnes occasions de se regrouper en public et de témoigner une ferveur collective.

¹¹³ Je pense ici à des Églises orthodoxes qui jouent un rôle de survivance dans des régimes politiques athées, mais où, me semble-t-il, les prêtres habillés de manière royale sont proches du pouvoir. Je pense aussi aux nombreuses fêtes autour des temples des religions bouddhistes, brahmanistes, hindouistes... où les populations sont encore très attachées à des croyances mythologiques et où les classes sacerdotales reçoivent toutes sortes de biens des laïcs en échange de faveurs spirituelles. Les religions ont toujours cet art d’établir des « petits commerces autour du Temple » !

minorités peuvent continuer à adhérer à des pratiques religieuses, ne serait-ce que pour conserver une identité culturelle menacée de disparaître. C'est même vrai pour les courants animistes où par exemple le culte des ancêtres est toujours important. Ce qu'on appelle le folklore est en fait un exercice de mémorisation de pratiques anciennes qui ne peuvent continuer dans le temps présent que sous des formes artistiques et symboliques (danses, chants, processions, théâtre, peinture, sculpture...). Le folklore est ce qui reste des peuples vaincus.

Les exemples sont très nombreux pour illustrer des **pratiques religieuses**^[notes] de type animiste ou syncrétiste.

Il semble bien que l'animisme nourrit aussi, comme pour d'autres religions, des mouvements radicaux pour des raisons politiques, ethniques ou autres ; ce serait à approfondir (y a-t-il un problème de pouvoir et de concurrence entre plusieurs groupes religieux ?) ! En Ouganda, des chamanes ont attaqué des églises chrétiennes¹¹⁴ et blessé des participants. Au Malawi, malgré la présence de plusieurs religions, des rites animistes ont mené au sacrifice d'un enfant ; des parties de son corps ont été mangées¹¹⁵ !

Il m'apparaît que l'animisme utilise facilement l'accusation de sorcellerie pour éliminer quelqu'un, comme des femmes et des enfants. Au Ghana, sur fond de conflit ethnique entre Dagombas et Konkombas, des femmes « sorcières » se regroupent dans certains villages¹¹⁶. En République démocratique du Congo des enfants sont rejetés, même par leurs parents, parce qu'ils seraient des sorciers¹¹⁷ ; les raisons sont multiples et parfois ridicules (difformité, type

¹¹⁴ De 2014 à 2016.

¹¹⁵ De 2014 à 2016. Le problème est plus vaste et fait partie de la maltraitance des enfants. Il y a donc encore du cannibalisme !

¹¹⁶ Ces femmes sont accusées de sorcellerie pour diverses raisons ; elles sont alors rejetées de leur communauté.

¹¹⁷ Il en est de même pour cette croyance ridicule du « mauvais œil » !

d'accouchement, jumeau, dentition...), mais il faut examiner le contexte social de grande pauvreté et l'influence croissante de sectes chrétiennes rétrogrades (qui se réfèrent facilement aux démons et à l'enfer...) ! De la même manière, en Angola, on élimine des enfants et des personnes âgées¹¹⁸ pour de fausses raisons de sorcellerie !

Et j'avoue que j'ai de la difficulté à comprendre cette haine envers les homosexuels, non seulement dans plusieurs pays d'Afrique, mais aussi sur d'autres continents ; les raisons sont probablement multiples (familiales, ethniques, politiques, religieuses, économiques...). L'animisme sert-il alors de prétexte ? En Ouganda, il est question de peine de mort pour les homosexuels¹¹⁹ ou de la prison à vie ! Au Burundi, il est aussi prévu de la prison ou des amendes sévères. Comment expliquer une telle haine ? Les institutions ecclésiastiques ont-elles influencé ce manque d'humanisme et d'irrespect des droits de l'homme ? Quel est l'intérêt des gouvernements de voter pour des lois aussi excessives ? Au Zimbabwe, le dictateur Mugabe est explicitement homophobe ! Au Monténégro, les homosexuels ont beaucoup de difficultés à trouver une liberté personnelle à cause des pressions familiales et sociales. Aux Bahamas, l'homosexualité est un sujet tabou. En Jamaïque, les homosexuels subissent de la violence, appuyée même par la police et le gouvernement, ou par des groupes proches d'une orthodoxie colonialiste.

Enfin, même si plusieurs raisons d'ordre sociologique peuvent expliquer le statut d'infériorité des femmes dans plusieurs pays, il est tout à fait possible que l'animisme et les anciennes croyances religieuses servent à justifier les

¹¹⁸ La pauvreté a pour effet de considérer les personnes âgées comme un fardeau pour la famille.

¹¹⁹ Mais ce n'est pas le seul pays à avoir une attitude aussi répressive ; il y a l'Iran, l'Afghanistan, l'Arabie saoudite, le Soudan, la Mauritanie, le Nigeria, le Pakistan, les Émirats arabes unis, le Yémen.

mauvais traitements qu'elles subissent¹²⁰. Au Tchad, au Cameroun, en Ouganda, en Côte d'Ivoire, au Kenya (chez les Masaïs) et dans plusieurs autres pays, les mutilations sexuelles (excision, « repassage des seins »...) ¹²¹ se poursuivent. Étonnamment, plusieurs femmes musulmanes sont excisées, même si cette pratique n'a pas de fondement dans l'islamisme¹²² ! Au-delà de certaines origines historiques de cette pratique (souvent poursuivie par des femmes !), on est porté à croire que les hommes n'ont pas accepté que les femmes aient un « petit pénis » qui leur procurerait plus de plaisir que celui des hommes¹²³ ! Il faut féliciter les organismes (comme l'Unicef) et les gouvernements (comme celui de l'Érythrée¹²⁴) qui interdisent ces mutilations et donnent des séances d'information.

Pour terminer cette section, on doit mentionner que des sectes animistes utilisent des drogues, comme cela se fait dans d'autres religions. On peut penser ici au calumet des autochtones d'Amérique qui fumaient du tabac, des écorces d'arbre ou le peyotl, un petit cactus aux propriétés

¹²⁰ Il faudrait écrire ici un autre essai probablement assez volumineux !

¹²¹ Les mutilations sexuelles des femmes sont variées et prolongent encore aujourd'hui la domination malsaine des mâles dans la famille (mariage forcé et organisé d'avance, mariage d'une toute jeune fille, crime d'honneur, rejet social, violence conjugale, viol conjugal,...). Et dire que certains utilisent de manière fautive et malhonnête l'expression « circoncision féminine » ! Le livre suivant, écrit dans la colère et la frustration, fournit une bonne illustration de l'ampleur dramatique des MSF (Mutilations Sexuelles Féminines) :

Mona Eltahawy, *Foulards et hymens, Pourquoi le Moyen-Orient doit faire sa révolution sexuelle*, Belfond, 2015.

¹²² Il n'y a pas non plus de fondement dans le christianisme !

¹²³ Il n'y a pas si longtemps certains psychiatres renommés prônaient du haut de leur piédestal que l'orgasme féminin se devait d'être vaginal !

¹²⁴ Je n'ai pas la compétence pour vérifier les progrès réels, car en Érythrée les MSF sont largement répandues, autant chez les musulmans que les chrétiens. Il faut se méfier de certaines lois gouvernementales qui légalisent indirectement de telles pratiques.

hallucinogènes. Au Gabon, il y a même un tourisme chamanique avec l'initiation *bwiti* où l'on utilise un breuvage psychotrope, l'*ayahuasca*, fait à partir de lianes d'un arbre. En Inde, on sait que des sectes fument systématiquement des drogues (comme le cannabis) en principe à des fins spirituelles ! Dans les années 70, le mouvement « hippie » a incité bien des gens à faire leur petit « voyage » en Inde ! Il y a toujours une tentation de confondre une véritable rencontre avec Celui qu'on appelle Dieu avec les diverses méthodes (drogues...) pour altérer la conscience dans le cerveau. C'est une tentation trop facile et dévastatrice, mais elle a été utilisée pas des chamans, des sorciers, des guérisseurs... pour communiquer avec le monde des morts et des esprits.

5.3 Un retour animiste aux religions anciennes

Si les religions animistes et syncrétistes (une fusion de l'animisme avec les « grandes religions ») sont encore très présentes dans le monde, il est intéressant d'observer dans certains pays le désir de faire revivre des religions anciennes (on peut parler de courants néopaganistes).

En Islande, petit pays où les gens vivaient paisiblement jusqu'à la crise financière de 2008, les banquiers cupides et les membres incompetents¹²⁵ du gouvernement ont été éjectés pour être remplacés par un nouveau régime démocratique. Je me demande si ce désir d'autonomie et de transparence peut expliquer la présence d'une religion « païenne » ! Dans ce pays, la religion protestante, principalement luthérienne (l'Église d'Islande), est la religion de l'État (l'islamisme n'est donc pas le seul cas où il n'y a pas de séparation entre l'Église et l'État !). Si 75% des gens adhèrent à cette religion, le gouvernement reconnaît officiellement plusieurs autres

¹²⁵ Cette affirmation vient des islandais eux-mêmes !

religions, surtout protestantes, mais aussi la religion *Asatruarfelagid* fondée dans les années 1970 par un certain Sveinbjörn Beinteinsson. La démarche est apparemment identitaire et culturelle, car il s'agit de ressusciter les vieilles croyances nordiques (on peut ici faire un lien avec l'odinisme (le dieu Odin¹²⁶)) avant l'influence des grandes religions monothéistes. La cérémonie religieuse de l'*Ásatrú* consiste donc à suivre des rituels (présence à la nature, vêtements, lecture de textes anciens, feu, gestes et objets symboliques...), comme ils auraient été pratiqués plusieurs siècles auparavant. Le problème ici est que les membres doivent partager une certaine « foi » en des croyances mythologiques ; ils peuvent prétendre à des interprétations métaphoriques, mais la démarche me semble douteuse ! En effet, cette croyance païenne revient sur une cosmogonie primitive en neuf mondes autour d'un arbre central où il y a des dieux primaires et secondaires, des ancêtres, des elfes, des géants, des valkyries, etc.

La Lituanie s'est christianisée tardivement vers le 13^e siècle dans le contexte des croisades militaires¹²⁷ pour s'appropriier les territoires de l'Europe du Nord. Pour des raisons de stratégie politique et d'alliance, l'élite royale s'est convertie au christianisme en résistant aux armées des Chevaliers (les Teutoniques et les Porte-Glaives, des moines guerriers). Actuellement ce pays est majoritairement catholique romain après avoir alterné avec le protestantisme et le catholicisme orthodoxe. Il apparaît que la religion demeure un mécanisme de défense contre les invasions et fonde donc une motivation identitaire et nationaliste. Le pays a été ballotté ! D'abord incorporé à la Pologne, il est ensuite annexé à la Russie ; à la Première Guerre, l'Allemagne domine, mais le pays acquiert une brève indépendance ; à la Seconde Guerre, il est intégré à la Russie, puis à l'Allemagne

¹²⁶ Il y a aussi le dieu Thor et son fameux marteau, récupéré dans les super-héros modernes (bandes dessinées et films) !

¹²⁷ Soutenues et même financées par l'Église catholique et la papauté.

nazie ; puis il est reconquis par l'armée Rouge de la Russie ; il retrouve son indépendance, comme d'autres pays de l'Est, à la chute de l'URSS. Cette histoire de résistance explique peut-être pourquoi il y a encore dans ce pays un attachement aux pratiques religieuses anciennes concrétisé dans la communauté *Romuva*¹²⁸. Ce mouvement, qui s'inspire du folklore balte et de traditions culturelles, prône une grande proximité avec la nature et l'environnement (croyances polythéistes, culte des ancêtres...).

Il existe en fait plusieurs courants néopaganistes dont l'étude démontrerait la persistance de croyances religieuses en des mythologies très primitives. Le problème est que ces courants chevauchent avec des sectes religieuses, des mouvements écologistes, des groupes politiques ou contestataires, des tendances féministes, le « New Age »... Le dodécathéisme s'inspire de l'antique religion grecque, tout comme le *Nova Roma* de l'ancienne religion romaine. Le druidisme s'inspire de l'ancienne culture celte avec ses druides, ses bardes et ses vates ; en Grande-Bretagne et Irlande du Nord, le « Druid Network » a été officiellement reconnu comme un organisme caritatif. La religion *Wicca* est un syncrétisme de plusieurs religions antiques. Le kemitisme est fondé sur l'ancienne religion égyptienne. Toutes ces religions « païennes » ont une spécificité selon les régions et les cultures¹²⁹.

¹²⁸ Il semble qu'elle appartienne à un courant plus vaste, le *Druwi*.

¹²⁹ Le *Dievturība* en Lettonie, le rodisme slave dans plusieurs pays de l'Europe de l'Est, le *Natib Qadish* en Mésopotamie, le zalmoxianisme en Roumanie...

5.4 Statistiques sur les « non-affiliés » et les « autres »

Les pourcentages fournis par les gouvernements sur les « non-affiliés » et les « autres »¹³⁰ ne donnent pas nécessairement des informations exactes. Si le pourcentage est très élevé, il correspond sans doute à un pays officiellement athée, mais cela ne veut pas dire que les gens n'adhèrent pas à quelque religion. Si le pourcentage est plus faible, cela peut signifier que des gens préfèrent ne pas déclarer leur appartenance religieuse (leur athéisme, leur absence de pratique religieuse, leur religion personnelle...) ou tout simplement que certains courants religieux sont exclus des statistiques (cela pourrait être le cas de l'animisme pratiqué par des groupes minoritaires).

Comme on l'a vu précédemment avec l'Islande et la Lituanie, ces « autres » peuvent cacher un attachement à des pratiques religieuses antiques. Quand le pourcentage dépasse environ le 20% jusqu'à 40%, il y a lieu de réfléchir sur le phénomène ; l'analyse n'est pas évidente. S'agit-il de peuples autochtones, minoritaires à la suite du colonialisme, qui adhèrent encore à l'animisme ? Ce serait peut-être le cas de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie, de São Tomé e Príncipe, du Mozambique, du Botswana, de l'Afrique du Sud, de Cuba, de la Jamaïque, de la Barbade, du Pérou, de l'Uruguay... Mais qu'en est-il des pays de l'Europe (Allemagne, Pays-Bas, Liechtenstein, Autriche, Slovénie, Hongrie, Slovaquie, Grande-Bretagne et Irlande du Nord...) ou de l'Amérique du Nord (Canada, États-Unis) ? Dans les sociétés,

¹³⁰ Les expressions « non-affiliés » et « autres » sont utilisées dans la première référence de l'*Annexe 04 Bibliographie*. Un « non-affilié » est quelqu'un qui n'est pas rattaché officiellement à une religion ; un « autre » peut être quelqu'un qui n'a pas répondu, qui appartient à une religion non reconnue dans le recensement, à une secte... L'athée véritable ou le pratiquant convaincu peuvent se retrouver dans l'une ou l'autre de ces deux catégories.

influencées par la consommation de masse et les produits technologiques, où le niveau de vie augmente, on observe une baisse de la pratique religieuse dans les « grandes religions », une affirmation plus explicite de l'athéisme, de l'antireligion ou de l'irreligion, mais il y a aussi une recrudescence de communautés sectaires qui imitent souvent les caractéristiques d'une religion.

5.5 Fêtes religieuses en pays (théoriquement) athées

Cela vaut la peine d'examiner les pays où le pourcentage est très élevé. La Chine, communiste à tendance capitaliste, est officiellement athée à 100%. En Fédération de Russie, environ 75% de la population est non affiliée à une religion, mais l'on sait que l'Église orthodoxe de Russie est encore bien présente. Si celle-ci a joué son rôle de résistance sous certaines dictatures, elle conserve son orientation nationaliste et sa proximité avec le pouvoir gouvernemental. Il ne faut pas s'étonner si l'Ukraine, voisin de la Russie, a 40% de non-affiliés ! Le Vietnam, avec son 80% de non-affiliés, est dirigé par un parti unique communiste et s'est ouvert comme la Chine à une économie capitaliste. Ce pays a été ravagé par de nombreuses guerres (Chine, France, États-Unis, Cambodge, division entre le Nord et le Sud...) ; malgré un athéisme officiel, les Vietnamiens ont résisté au christianisme et adhèrent, dans les faits, principalement à un syncrétisme de religions asiatiques (bouddhisme, taoïsme, confucianisme, culte des ancêtres...). Qu'en est-il de l'Estonie et de la République tchèque avec leur quelque 60% de non-affiliés ? Il s'agit peut-être de leur attachement aux anciennes religions, ou encore de leur épuisement à cause des guerres (guerres mondiales, communisme, antijudaïsme...) et des tensions entre les Églises (luthérienne, orthodoxe de Russie, orthodoxe de Constantinople...). Ces peuples ont peut-être appris à mettre les tensions religieuses de côté ! Les fêtes persistent malgré un athéisme théorique

ou pratique ; elles sont souvent inspirées de religions anciennes, animistes ou polythéistes, mais sont aussi fusionnées aux « grandes » religions occidentales ou indiennes.

Voyons plus en détails les fêtes religieuses dans quelques pays athées : Vietnam, Chine, Taïwan, Corée du Sud, Japon.

Au **Vietnam**, les fêtes traditionnelles aux origines religieuses antiques sont nombreuses. La fête la plus importante est sans doute celle du Nouvel An lunaire, le *Tết Nguyen Dan*, qui plonge ses racines dans des rites anciens, comme toutes les fêtes liées aux saisons. C'est l'occasion de grandes festivités, de souhaits, de rencontres familiales, de cadeaux, de vacances... Chaque famille a un petit autel pour célébrer ses ancêtres. En fait, il y a pour eux une fête collective d'origine bouddhiste, *Lê Vu Lan*, celle des « Âmes errantes » des défunts (à ne pas confondre avec la fête *Lê That Tich* qui repose sur l'histoire mythologique de deux amoureux !). Il s'agit d'une fête du pardon pour ces âmes qui s'ennuient de la vie terrestre et que l'on apaise symboliquement par des offrandes, des objets sacrifiés, des libérations (oiseaux...). Ici encore, les origines religieuses anciennes sont évidentes. On peut dire que dans plusieurs religions antiques et même plus récentes, la peur des « âmes errantes », des « revenants », des « âmes non baptisées ou non enterrées correctement »... a généré tout un courant de rites magiques et superstitieux pour justifier les offrandes et les sacrifices. Aujourd'hui, la tradition de la peur de l'au-delà se poursuit avec les zombies et les vampires. Mais de tout temps, la vie après la mort est fermement affirmée ! Il y a aussi une autre fête cyclique, celle de la Mi-Automne, *Tết Trung Thu*, destinée surtout aux enfants qui reçoivent des cadeaux... Il y a également plusieurs fêtes locales associées aux temples et aux pagodes (je suppose que cela donne au clergé un rôle et une justification sociale) qui reposent sur d'anciennes croyances mythologiques. Pour les autres

communautés religieuses, il y a évidemment les fêtes de Noël et de Pâques, celle de Bouddha, *Phong Sinh*...

En **Chine**, la prochaine grande puissance mondiale, les croyances religieuses anciennes sont toujours présentes à travers les fêtes. On peut certainement formuler comme hypothèse que toute forme de répression (ce fut le cas avec le communisme) plus ou moins sévère de la religion incite les gens à résister, en organisant des Églises clandestines ou en revenant à des rituels antiques proches de la superstition et de la magie. En fait, les gens ont besoin de croire à des réalités spirituelles, même si celles-ci se concrétisent dans la pratique en des comportements assez primaires. En Chine donc, les pratiques religieuses témoignent d'un syncrétisme avec plusieurs religions occidentale, orientale et indienne, mais au niveau populaire les traditions anciennes persistent et s'apparentent aux cycles des saisons. Je ne suis pas certain que les Chinois connaissent les origines de leurs fêtes, car, comme ailleurs, elles sont avant tout des occasions d'activités familiales et sociales. Il y a ainsi la fête du Nouvel An lunaire, *Chūn jié*, (le printemps est vers la fin de janvier) où, comme dans d'autres cultures, on offre des vœux de prospérité et de santé. Cela ressemble un peu à la fête de Noël, car il y a réveillon, repas, cadeaux, cartes de souhaits... La fête des Lanternes, *Yuánxiāo jié*, arrive deux semaines plus tard et est célébrée la nuit. La fête des Morts (ou de la Clarté), *Qīngmíng jié*, est au début du printemps en avril ; c'est l'occasion de penser aux défunts et de leur rendre hommage. La fête des Dragons (double cinq, *Duānwǔ jié*, parce qu'elle survient au 5^e jour du 5^e mois lunaire vers la fin de mai), où l'on organise des courses de bateaux-dragons (les dragons apparaissent dans plusieurs cultures mythologiques, pas nécessairement parentes), est l'occasion de chasser les démons, surtout ceux qui donnent des maladies. La fête de la Lune, *Zhongqiu jié*, ou de la mi-automne est célébrée à la pleine lune et rappelle des légendes mythologiques ; on y mange symboliquement le « gâteau de Lune »,

le *yuebing*. Il y a encore, toujours inspirée d'anciennes croyances, la fête des Fantômes, *Zhōngyuán jié*, ou des « Âmes errantes », la fête du double neuf, *Chóngyáng jié*, ou des chrysanthèmes, etc. Quant à la fête du double sept, *Qīqiǎo jié*, il s'agit de la Saint-Valentin chinoise !

À **Taïwan**, très occidentalisée, mais province de la Chine, on observe les mêmes tendances religieuses que dans plusieurs pays d'Asie (Chine, Vietnam, Corée du Sud, Japon). Il y a certes un certain syncrétisme avec les religions occidentales et indiennes, mais les croyances antiques (taoïsme, confucianisme, shintoïsme, animisme, polythéisme...) demeurent très présentes. On retrouve donc dans ce pays les fêtes suivantes : Nouvel An, Lanternes, Fantômes, Morts (Clarté, nettoyage des tombes), Mi-Automne, Bateaux-dragons... ; il y a aussi la fête de Matsu, déesse de la mer et patronne du pays !

Voyons quelques fêtes traditionnelles de la **Corée du Sud**. Nouvel An lunaire, *Seollal*, avec ses rencontres familiales, les repas traditionnels, mais surtout le culte des ancêtres. Fête bouddhiste des Lanternes, *Yeon Deung Ho*. Retour sur des pratiques shamanistes, *Dano*. La grande fête des Moissons, *Chuseok*, à nouveau avec des activités familiales, des repas, et des visites aux tombes des ancêtres.

Au **Japon**, les fêtes sont très nombreuses ; en voici quelques-unes aux racines anciennes. Fête de Bouddha et des Fleurs, *Hana matsuri*. Fête bouddhiste (chinoise) des Ancêtres (des Fantômes), *O-Bon*, dont les âmes reviennent voir les vivants. Fête assez païenne du « Lancer du Haricot », *Setsubun*, où pour l'arrivée du printemps on jette de gros haricots dans les maisons et sur les temples pour chasser les démons ! Fête des Étoiles, *Tanabata*, aux origines légendaires, où l'on exprime des vœux et des souhaits écrits sur des cartes accrochées à des arbres. Fête du Feu au temple de *Kurama-dera* ; feux de joie à la fête d'*Okera-Mairi* pour bénéficier de la chance, de la prospérité, du succès... Festival *Otaue* sur les plantations du riz. Festival

du Printemps de *Takayama*. Fête *Toka Ebisu* célébrée au sanctuaire *Imamiya* du dieu Ebisu, dur d'oreille (!), protecteur de la pêche, de la prospérité et des affaires. Fête du Dragon vert (il faudrait approfondir tous les sens symboliques du phénomène « dragon » !), *Seiryu*, à qui l'on demande d'exaucer des vœux...

Bref, comme on peut le voir, au-delà du besoin social et légitime de festoyer, il reste malgré tout un vieux fond de rites superstitieux et magiques. Ce qui me surprend constamment est ce recours au passé et à ses traditions parfois bizarres pour confirmer une identité culturelle, une appartenance à une collectivité... Pourquoi une communauté ne pourrait-elle pas se définir à partir du présent ou même du futur ?

5.6 Fêtes chrétiennes

Les fêtes chrétiennes varient beaucoup d'un pays à l'autre ; il faut déjà distinguer entre les fêtes occidentales et orthodoxes orientales ; et puis, il y a moins de fêtes dans le protestantisme, étant donné que ce courant n'a retenu qu'une partie de la tradition catholique. Si la pratique religieuse a beaucoup diminué dans plusieurs pays occidentaux, il y en a d'autres où les fêtes et les processions religieuses abondent ; s'agit-il dans ce dernier cas d'une démarche identitaire (où la foi sociologique est intégrée à la culture), d'un prétexte pour festoyer joyeusement en société et en famille, ou de véritables spiritualités pour trouver de l'espoir dans un contexte de souffrances sociales ? Il est très surprenant que certaines fêtes religieuses soient devenues civiles. Plus étonnant encore est que la paire Noël-Pâques (un strict minimum dans le christianisme) ne soit pas toujours évidente.

Le christianisme se réfère à des événements survenus il y a quelque 2,000 ans en Palestine. Le monde a été bouleversé à partir de l'apparition en public d'un certain Jésus de Nazareth, un juif galiléen, durant une période d'un peu

moins de trois ans ; depuis ce temps, le mystère persiste et des centaines d'études et de recherches sont publiées chaque année sur le sujet. Pour les vrais chrétiens, Dieu s'est totalement manifesté dans cet homme¹³¹ qui en parlait comme de son « Père ». Ce Jésus affichait une certaine liberté par rapport au conformisme et au légalisme religieux de son époque. Il a proposé une éthique respectueuse de la hâlâkâ¹³² juive, mais recentrée par le gros bon sens sur l'amour. Selon les témoins de son milieu, il a fait des miracles, des guérisons et des exorcismes ; il parlait et agissait avec autorité et cohérence. Il a dérangé surtout le haut clergé juif et indirectement l'autorité romaine. On a fini par le condamner et le faire mourir sur une croix comme un malfaiteur. Pour les chrétiens, cet homme est ressuscité des morts, non pas en retrouvant sa forme corporelle antérieure, mais en manifestant sa présence à quelques personnes après sa mort. Il leur a donné, à eux, les premiers disciples et les premiers convertis, l'Esprit pour poursuivre sa présence auprès des vivants, pour comprendre avec le cœur et la raison ce qui

¹³¹ Je fais exprès ici pour ne pas utiliser un langage théologique ! Étant donné le mystère insondable de l'expérience mystique de ce Jésus, les théologiens de toutes les tendances auraient dû admettre que la Transcendance exprimée à travers cet homme méritait un certain silence et que les affirmations théologiques auraient pu préserver justement le Mystère. Le dogmatisme effréné a divisé les chrétiens, car les mots de la théologie ont créé un réductionnisme de la réalité historique qui a échappé de toute façon à l'étude de l'Histoire. Bien des débats théologiques ont eu lieu dans un contexte de conflits politico-religieux et philosophiques. Que veut vraiment dire « deux natures en une seule personne » ? Que veut vraiment dire une « transsubstantiation » dans le sacrement de l'eucharistie ? Le pape catholique peut-il être vraiment « infaillible » en matière de doctrine ?

¹³² La hâlâkâ (ou halakha) est l'ensemble des prescriptions morales qu'un juif pratiquant doit suivre ; dans la mesure où le religieux envahit tous les aspects de la vie quotidienne, la hâlâkâ englobe aussi divers comportements traditionnels.

lui était arrivé et pour mettre en évidence les nouvelles exigences morales.

Voyons donc, à partir des principales fêtes chrétiennes¹³³, les différences entre le catholicisme romain, le protestantisme et le catholicisme orthodoxe¹³⁴. Il y a déjà une différence de base dans la mesure où les Églises n'utilisent pas les mêmes calendriers ; l'Église catholique utilise le calendrier grégorien ; les Églises orthodoxes, le calendrier julien¹³⁵ parfois modifié, le grégorien, ou une combinaison des deux. Le calendrier julien fut conçu pour réformer le calendrier romain, mais il n'est pas parfait et retarde par rapport au grégorien. Bref, c'est un certain fouillis qui démontre que les traditions religieuses ont de la difficulté à accepter les plus récentes mesures scientifiques du temps !

Une première observation montre une différence dans les débuts de l'année liturgique entre les catholicismes romain et orthodoxe. Même si la vie de Jésus, sa mort et sa Résurrection sont importantes pour tous les chrétiens, l'année liturgique romaine débute en novembre, un mois avant Noël, avec la naissance de Jésus, tandis que l'année liturgique orthodoxe débute en septembre avec la naissance de Marie, la mère de Jésus. Le ton est donné : même s'il y a des fêtes romaines pour Marie, l'Église orthodoxe lui accorde

¹³³ Les fêtes ont été placées dans le calendrier pour couvrir toute l'année et ne correspondent pas aux dates historiques (parfois inconnues ou non historiques !) des événements fêtés ; les dates ont changé quelques fois dans l'histoire des Églises.

¹³⁴ L'analyse ici demeure générale puisqu'il existe plusieurs courants dans le catholicisme romain, mais surtout dans le protestantisme et le catholicisme orthodoxe.

¹³⁵ Globalement, le calendrier grégorien est utilisé par les Patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, et les Églises de Roumanie, de Bulgarie, de Chypre, de Grèce, de Pologne, d'Albanie, de Tchéquie et de Slovaquie ; le calendrier julien est utilisé par les Églises de Jérusalem, de Russie et des Églises russes en dehors de la Russie, de la Serbie, de la Géorgie, de Bessaradie, et du Mont-Athos.

plus d'importance. J'avoue qu'il faudrait faire une recherche historique et sociologique à propos du culte marial qui s'est développé tardivement dans l'Église naissante¹³⁶. Il y a certainement dans certaines cultures une valorisation affective de la « maman » qui a influencé les croyances religieuses populaires. Comme Marie était la mère de Jésus et que celui-ci recevait le titre de « Fils de Dieu », alors Marie est devenue la « Mère de Dieu » ; comme la sexualité était perçue négativement et associée au péché, alors on a valorisé la « Vierge Marie ». Dans les faits, Marie, mère de Jésus, a peu de présence dans les textes du *Nouveau Testament* ayant une bonne base historique. À l'époque de la vie publique de Jésus, Marie devait avoir environ 50-60 ans, avec un corps fatigué (plusieurs grossesses et enfants à nourrir, travaux de la ferme) et des mains calleuses d'une paysanne¹³⁷. Elle était sans doute veuve, ayant été mariée assez jeune (autour de 15 ans) avec un homme, Joseph, plus vieux qu'elle. On est loin de la jeune femme élancée, créée dans l'imaginaire occidental, qui ne ressemble aucunement à une juive ! Elle est vêtue de bleu et de blanc, ceinturée sous les seins pour cacher les formes, avec un petit bébé joufflu dans ses bras. Bref, je suis assez d'accord avec le courant protestant qui n'a pas de dévotion mariale puisqu'il privilégie de suivre de plus près les textes du *Nouveau Testament*, de développer une religion personnelle et de ne pas suivre une immense structure ecclésiastique (comme celle du catholicisme romain avec toute sa hiérarchie et son pape)¹³⁸.

Une seconde observation montre que les Églises ont des fêtes qui reposent sur des histoires légendaires, merveilleuses, voire mythologiques, en tout cas avec peu de

¹³⁶ Vers le 5^e siècle et justement dans les Églises d'Orient.

¹³⁷ On ignore comment la petite famille, Marie et ses enfants, a poursuivi l'entreprise de charpentes.

¹³⁸ Il y a aussi une fête de la Réformation pour diverses Églises protestantes.

fondements historiques, et que celles-ci ont perpétué une foi sociologique ou institutionnelle basée sur l'ignorance, l'absence de sens critique et un manque d'éducation exégétique. On a certainement là un des facteurs qui explique l'abandon de la pratique religieuse ; car finalement, les gens délaisseront ce qui va à l'encontre du gros bon sens sans recourir à des réflexions théologiques avancées. L'Épiphanie rappelle cette histoire douteuse de rois mages ; le conte de Noël imagine la naissance du « Petit Jésus » dans une étable à Bethléem ; la Théophanie orthodoxe au baptême de Jésus relève aussi d'un conte merveilleux¹³⁹. Le mercredi des Cendres a des origines bien antérieures au christianisme ; la fête des Morts aussi, même si elle est rattachée à la Toussaint. Des fêtes sont une interprétation d'événements historiques confus (les Rameaux ou Palmes, la procession orthodoxe de l'Építaphe, l'exaltation orthodoxe de la Croix¹⁴⁰). Des fêtes s'appuient sur des événements qui ne sont pas strictement historiques, mais qui relèvent d'interprétations théologiques (l'Ascension, la Pentecôte, la Transfiguration, la Trinité, le Corps du Christ). Enfin, les fêtes sur Marie sont vraiment issues de la communauté chrétienne plus tardive et s'éloignent sérieusement de faits historiques (Naissance, Présentation au Temple, Annonciation, Immaculée Conception). La théologie primitive n'a pas pu concevoir que Marie mourrait comme tout le monde : l'Assomption catholique refuse toute dégradation physique

¹³⁹ Il ne s'agit pas ici de nier les intentions catéchétiques ou théologiques de la communauté chrétienne primitive qui recourait normalement à des procédés littéraires convaincants, mais de montrer que l'enveloppe littéraire du conte reste secondaire et qu'elle devient désuète avec l'évolution des sociétés.

¹⁴⁰ Comme pour le suaire de Turin, il y a toujours une tentation de trouver des « preuves archéologiques » ; les recherches archéologiques ont plutôt tendance à ébranler les croyances traditionnelles ; ainsi, certains pensent qu'on a vraiment trouvé des morceaux de bois de la fameuse croix !

de son corps, mais la Dormition orthodoxe, plus réaliste, propose une mort sans souffrance dans la sérénité¹⁴¹.

Les fêtes principales pour tous les chrétiens sont donc les fêtes autour de la naissance de Jésus, de sa mort et de sa Résurrection. À cela, les Églises ont ajouté les fêtes de nombreux **saints**^[notes] d'origine douteuse ; on peut se demander comment tant de gens dans le passé auraient acquis le titre de « saint ». Il me semble que cette multitude de « saints » plonge ses racines dans un polythéisme ancien où il y avait des dieux protecteurs pour les armées, les métiers, les nobles, les villes et villages, les maisons familiales, les lieux de culte... Il y a des « saints » qui sont très proches de cultures locales ; parfois, il y a une acculturation totale.

Dans certains pays, l'acculturation religieuse est telle que la personne fêtée n'a plus de lien avec son origine historique. Par exemple aux Philippines, il y a la fête du Nazaréen noir, dont l'origine remonterait au 17^e siècle, où l'on transporte une statue du Christ à la peau noire.

Enfin Marie, la mère de Jésus, a aussi ses nombreuses fêtes dans plusieurs pays : Notre-Dame-de-Grâce (Espagne) ; fête de l'Octave (Luxembourg) ; fête nationale en France avec Jeanne d'Arc comme seconde patronne ; pèlerinage à Fátima (Portugal) ; pèlerinages aussi en Croatie à Marija Bistrica et à l'église Sainte-Marie-de-la-Neige (près de Karlovac) (les Croates sont donc très religieux et pratiquants) ; Notre-Dame-des-Douleurs (Portugal) ; Notre-Dame-des-Remèdes (Portugal) ; la fête de la *Mare de Déu del Carme* (Espagne), où une statue de la Vierge, patronne des pêcheurs, est transportée sur des bateaux (hommage aux défunts pris par la mer) ; à Malte, Marie, alors Notre-Dame-de-la-Victoire, est même associée à la guerre en rappelant le combat de

¹⁴¹ À vrai dire, quelques personnes peuvent mourir calmement dans leur sommeil ! Pour les autres, nombreuses, on peut en effet souhaiter une « mort sans souffrance et dans la dignité » !

l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (un ordre militaire à l'époque des croisades !) ; Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (Slovaquie) ; un autre défilé avec une statue de la Vierge à Suyapa (Honduras) ; à Panamá, la *Santa Maria de la Antigua*, patronne de Panama City, aura droit à une immense statue ; au Chili, à Tirana, la fête de la Vierge Marie, où se mêlent des rites anciens, est l'occasion de demander des faveurs ; etc.

Il y a définitivement des pays où les fêtes religieuses sont très nombreuses, où la ferveur collective se fusionne à diverses festivités¹⁴². Une analyse plus approfondie serait nécessaire ici pour comprendre les différents facteurs culturels, historiques, géographiques... qui expliquent ces comportements. Certains pays présentent une situation et une histoire religieuses particulières¹⁴³. On pourrait sans trop se tromper dire que des fêtes religieuses ne sont que des **prétextes**^[notes] à festoyer en famille et en société. Dans certains cas, les traditions sont définitivement **préchrétiennes**^[notes], « païennes », animistes ou polythéistes.

5.7 Fêtes juives

Le christianisme est né à partir du passage rapide d'un homme, le Nazaréen, en terre de Palestine. Le déploiement de cette religion s'est fait assez rapidement et certains chrétiens, surtout des ecclésiastiques, considèrent qu'on a là la preuve de la Vérité révélée dans et par cet homme. En réalité, les mœurs et les institutions humaines peuvent très bien expliquer le phénomène, surtout à une époque où les religions étaient omniprésentes (pas de laïcité !). Paul (avec quelques amis) a fortement influencé l'expansion des communautés chrétiennes en dehors de la Palestine ; c'était un homme

¹⁴² Tonga, Portugal, Espagne, Italie, Jamaïque, République dominicaine, Mexique, Salvador, Nicaragua, Costa Rica, Équateur, Pérou, Bolivie, Paraguay.

¹⁴³ L'Arménie, la Géorgie, Chypre...

volontaire, convaincant, conquérant, et un grand voyageur. Je suis certain qu'il devait avoir plusieurs autres qualités indispensables pour rencontrer des groupes et des dirigeants, prêcher ses convictions, argumenter avec les plus instruits... Le christianisme ne se serait jamais répandu en Europe et même plus loin sans les grandes conquêtes romaines ; en fait, l'Empire romain a adopté la religion chrétienne comme celle de l'État au moment où celui-ci commençait à se disloquer de l'intérieur. Le christianisme s'est répandu à travers de nombreuses guerres, pas seulement les croisades, mais toutes celles qui ont frappé l'Europe, l'Orient, le nord de l'Afrique et même une partie de l'Asie, où en général l'Église œuvrait étroitement avec les empires et les royaumes.

Quelque sept siècles plus tard, un autre homme, Mahomet (Muḥammad) a réformé et transformé la culture tribale des peuples vivant dans la région de la péninsule arabique. L'objectif visé était social, religieux et militaire. L'islamisme a connu un essor considérable sur les territoires qui avaient été christianisés, mais cela s'est fait encore à travers des guerres. L'islamisme a des racines dans le judaïsme et le christianisme malgré des divergences importantes.

Contrairement aux deux religions précédentes, le judaïsme n'est pas issu de l'action extraordinaire d'un homme (même si cette religion vénère ses grands modèles comme Abraham, Moïse, Salomon, David...), mais de toute une histoire qui a permis à un peuple de survivre, de se définir et d'utiliser la religion comme méthode de cohésion malgré les différences culturelles. Toutefois, quand il s'agit de textes « sacrés », il y a toujours des exagérations par rapport à la réalité historique. Les membres d'une religion « révélée » ont tendance à reconstruire le passé historique en fonction de leurs croyances ; cette démarche est possible justement parce que les bases historiques des textes échappent en partie aux méthodes d'analyse historique et exégétique. L'histoire est parsemée de légendes, de mythes, d'interprétations anciennes... Si l'exégèse du *Nouveau Testament* (des premiers

siècles de l'ère chrétienne) est déjà une entreprise ardue aux résultats souvent incertains, alors imaginons la complexité, et disons-le simplement le fouillis indescriptible, pour faire l'exégèse des livres de l'*Ancien Testament* (sans oublier les nombreuses autres œuvres littéraires qui viennent compléter ces écrits). La base de la *Bible*, le *Pentateuque*¹⁴⁴, qui est l'expression de la Loi juive, la *Torah*, décrit des événements qui pourraient remonter jusqu'au 16^e siècle avant l'ère chrétienne. Comme on peut s'y attendre, ces écrits reposent sur une tradition orale qui a sûrement été influencée par des croyances mythologiques étrangères et qui donc a été modifiée plusieurs fois. En pratique, on peut supposer que les rédactions finales de ces livres datent du 7^e siècle avant l'ère chrétienne, en forçant du 8^e, et qu'elles se sont étendues jusqu'au 2^e. Comme à chaque fois, ces textes ont dû subir plusieurs modifications sur environ six siècles !

La religion juive est évidemment celle de la majorité des habitants de l'État d'Israël et des communautés juives vivant dans d'autres États. Il y a toutefois en Israël une certaine diversité culturelle et même un pluralisme religieux (environ 15% des gens sont musulmans). La religion judaïque n'est aucunement monolithique puisque parmi la multiplicité des tendances (ou écoles) qui se sont formées à travers les siècles, il y a toute une gamme de pratiques religieuses depuis les ultra-orthodoxes jusqu'aux plus libérales.

C'est un fait que le peuple juif a subi de nombreuses adversités à travers son histoire (mais combien d'autres peuples aussi !) ; il a été attaqué, pourchassé, décimé, déporté et dispersé. Ce peuple, qui a grandement réfléchi sur les valeurs spirituelles et sur les rapports que les hommes devraient avoir avec Celui que l'on appelle Dieu, l'Unique,

¹⁴⁴ Qui contient donc cinq livres : *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres* et *Deutéronome*.

me déçoit pour la raison suivante : sans doute à cause des frustrations accumulées à travers les siècles, il a choisi une religion nationaliste et militaire, plutôt que de se tourner vers les enseignements de ses prophètes qui recommandaient la conversion des cœurs. Le légalisme religieux¹⁴⁵ demeure une démarche où les hommes pourraient marchander avec Dieu ; or, Yahveh, le Dieu d'Israël, demeure au-dessus de sa création et exige de ses hommes une soumission totale et humble. Après l'Holocauste, le peuple a choisi une indépendance dans un contexte de violence¹⁴⁶ plutôt que d'entrer dans l'univers du pardon. Cela aurait été tellement plus facile et pacifique d'accorder aux Palestiniens une juste part des territoires¹⁴⁷. Pourquoi cela n'a-t-il pas réussi ? Intérêts économiques et financiers (pétrole) ? « L'univers du pardon »¹⁴⁸ est probablement ce qui distinguerait la spiritualité chrétienne, même si on peut trouver des incitations au pardon dans l'*Ancien Testament* et d'autres spiritualités. À vrai dire, je ne vois aucun exemple dans l'Histoire où un peuple chrétien aurait opté pour le pardon envers ses conquérants ; « l'amour de l'ennemi » demeure une démarche individuelle assez rare.

¹⁴⁵ On sait comment le *shabbat* a été au temps du Nazaréen une occasion de discussions, de conflits et d'accusations ; aujourd'hui, bien des juifs font toutes sortes de contorsions et d'acrobaties pour respecter le *shabbat* et effectuer quand même certaines tâches !

¹⁴⁶ Ne fait-il pas subir à d'autres ce qu'il a déjà subi ?

¹⁴⁷ La création de l'État d'Israël en 1948, avec l'aide des Nations Unies, est un phénomène unique dans la mesure où on a reculé le temps pour annuler les effets des guerres et la redéfinition perpétuelle des territoires conquis. On a créé un nouvel État en utilisant la religion pour justifier la possession « de droit divin » d'un territoire. Si Yahveh a choisi un tel peuple, c'est sans doute pour des raisons plus spirituelles.

¹⁴⁸ Je reviendrai à la fin de cet essai sur ce thème du pardon pour voir si c'est une caractéristique d'un humanisme universel ou possiblement spécifique au christianisme.

Voyons donc si possible de manière chronologique¹⁴⁹ comment les fêtes juives définissent l'âme du judaïsme ; comme on pourra le remarquer, chaque fête « commémore » un événement très ancien (l'exode de l'Égypte ancienne) ou plus récent (la création de l'État d'Israël). Il est très courant pour tous les pays qu'une fête rappelle un moment du passé, mais pour les juifs le passé a une trame religieuse. Le *Roch Hachana* convoque les croyants à se repentir devant un Dieu qui juge les hommes ; c'est aussi la nouvelle année où l'on fait des vœux de bonne santé et de prospérité. Le *Yom Kippour* oblige à arrêter toutes les activités, car il s'agit d'une journée complète de pénitence, de jeûne, de prières, de pardon¹⁵⁰, de réparation des torts causés aux autres. Avant l'an 70 de la destruction du Temple de Jérusalem (à la répression romaine), *Souccot* était l'occasion d'un pèlerinage à ce lieu central dans la religion juive (il y avait dans le Tabernacle les rouleaux de la *Torah*) ; désormais, cette fête rappelle l'exode¹⁵¹ de l'Égypte, mais coïncide aussi avec la fête saisonnière du succès des récoltes¹⁵². À

¹⁴⁹ Même si les juifs utilisent le calendrier grégorien pour les fêtes civiles, ils utilisent leur propre calendrier solaire-lunaire pour la répartition des fêtes religieuses. Ce calendrier est donc hautement symbolique et s'appuie sur des données de l'*Ancien Testament*, donc souvent mythologiques et assez éloignées des sciences actuelles. Comme il y a plusieurs débuts d'année, j'ai opté pour le *Roch Hachana* à l'automne.

¹⁵⁰ Cette attitude est-elle limitée au peuple juif seulement ou s'étend-elle aux autres ethnies qu'il considère comme des ennemis ?

¹⁵¹ Comme il s'agit d'un événement très ancien (il faudrait plutôt parler d'une suite d'événements), les bases historiques demeurent floues ; on installe de petites cabanes, en fait de tentes, les *souccot*, pour rappeler comment les juifs vivaient dans le désert (ceci est aussi partiellement symbolique) après leur « fuite » d'Égypte.

¹⁵² Les religions qui s'inspirent profondément de leur passé ont tendance à oublier qu'à cette époque la culture était principalement rurale et agricole ; cette attitude cadre mal avec la culture actuelle,

Sim'hat Torah, les hommes¹⁵³ dansent en portant les rouleaux de la *Torah*. *Hanouka* rappelle la victoire juive de la famille des Maccabées (au 2^e avant l'ère chrétienne) contre la dynastie grecque des Séleucides ; cette victoire donna naissance à la dynastie juive des Hasmonéens. On a ici une parfaite association entre la religion et le militaire¹⁵⁴. *Tou Bichvat*, nouvel an des arbres (tout dépend de la température !) et du reboisement. *Pourim* rappelle, selon le *Livre d'Esther*, un autre événement militaire (vers le 4^e avant l'ère chrétienne) où les juifs ont failli être massacrés suite au décret d'Haman l'Aggagite, un favori du roi perse Assuérus ; aujourd'hui, c'est une fête de congé pour les écoliers et une journée de grandes festivités¹⁵⁵ sans trop de contraintes ! *Pessa'h*, Pâques, célèbre la libération de l'esclavage des juifs en Égypte et est aussi une fête saisonnière du printemps ; comme pour la plupart des fêtes juives, les rituels rigoureux qui encadrent les repas, les prières et les cérémonies sont directement issus des textes de la *Torah* (dans le *Pentateuque*) ; je suis toujours surpris de voir comment on fait une interprétation littérale de certains passages (cela pose un problème d'adaptation à travers les siècles !). *Lag Ba'omer* rappelle la révolte juive vers 132 menée par un nationaliste, Shimon Bar Koseva, identifié temporairement comme Bar Kochba¹⁵⁶ parce qu'on pensait

moderne, urbaine, technologique, avec des systèmes macroéconomiques et macrofinanciers.

¹⁵³ Un privilège bien masculin !

¹⁵⁴ Durant cette fête, on allume des bougies pour rappeler le candélabre du Temple (on peut noter en passant qu'il y a dans la liturgie chrétienne de fortes ressemblances avec la liturgie juive (année liturgique, lecture de textes sacrés, homélie, prières...)) ; on offre aussi des toupies (*sévivone*) sur lesquelles il est question d'un miracle (la victoire à la fois religieuse et militaire).

¹⁵⁵ Le contenu des fêtes évolue avec le temps, les pays et les cultures !

¹⁵⁶ Il a peut-être pensé qu'il était le Messie !

qu'il était le Messie tant attendu¹⁵⁷ ; cette seconde tentative de révolte contre les romains (qui voulaient remplacer le Temple juif par un temple romain) a évidemment complètement échoué ! Ici encore, le passé est remplacé par une fête pour les enfants avec des feux de joie. *Chavouot*, une autre fête saisonnière du printemps où les premières récoltes étaient prévues pour le clergé, mais on y célèbre également le don de la *Torah* (et des « Dix commandements ») sur le Sinaï. La dernière fête, *Tisha Beav* en plein été, célèbre les deux destructions du Temple de Jérusalem et se passe dans le deuil¹⁵⁸. Encore une fois, les fêtes juives commémorent des événements anciens dont il est question dans les textes sacrés. Il y a certes d'autres fêtes qui se rapportent à des événements plus récents : Souvenir de la *Shoah*, Journée du Souvenir (qui montre tellement bien que la création de l'État d'Israël a eu lieu dans la violence guerrière) et Jour de l'Indépendance, Jour de Jérusalem (réunifiée certes, mais les murs de béton se sont déplacés dans toute la région). Comme il y a des communautés juives importantes dans plusieurs pays, il faudrait voir si celles-ci suivent toutes les fêtes de la même manière !

5.8 Fêtes musulmanes

Quand une civilisation considère qu'elle a réussi à dominer le « monde entier » selon les connaissances géographiques de l'époque, elle a alors l'idée que l'Histoire a commencé avec elle et qu'il suffit alors d'établir un nouveau calendrier en situant l'année 0 ! On peut dire que la

¹⁵⁷ Il y a toujours dans le judaïsme ce courant religieux qui identifie le Messie à un chef nationaliste et militaire, envoyé par Yahveh, pour délivrer son peuple et lui permettre de dominer les autres.

¹⁵⁸ Je ne suis pas certain de comprendre pourquoi on introduit un jeûne dans plusieurs fêtes ; ce jeûne a-t-il des effets réels sur la personne et sur les comportements sociaux, notamment ceux de l'éthique ?

jonction des civilisations romaine et chrétienne y a réussi puisque désormais pratiquement tous les pays ont adopté le calendrier solaire grégorien après quelques ajustements astronomiques. La démarche historique pour imposer un nouveau calendrier inclut toutefois des hésitations, des hasards et des erreurs ; c'est ainsi que Jésus le Nazaréen est né quelques années avant l'ère chrétienne ! Le calendrier est un parfait exemple de la « babélisation » des cultures ; au calendrier occidental s'ajoutent ceux de pays d'Asie, des régions de l'Inde, et de diverses religions (judaïsme, islamisme, hindouisme...), etc. Pour des raisons religieuses, des pays fonctionnent avec deux calendriers, l'un, solaire pour les fêtes civiles, et un autre, en général lunaire pour les fêtes religieuses ; c'est bien le cas de l'islamisme et du judaïsme. Cette distorsion entre le civil et le religieux montre très bien la grande difficulté d'adaptation des cultures à l'évolution de l'Histoire ; c'est l'aveu qu'il n'y aurait pas d'autres solutions pour maintenir une identité culturelle que le recours dramatique à un passé religieux coupé du présent et du futur. Dans les faits, ces calendriers hostiles à la science reposent sur des faits considérés comme historiques, sur des légendes et sur des mythologies élaborées ; tous ces calendriers sont déphasés par rapport au calendrier grégorien et nécessitent des ajustements continuels.

La tradition islamiste a donc tenté d'imposer un nouveau calendrier en faisant coïncider l'année 0 avec l'hégire, c'est-à-dire le départ (la fuite ?) de Mahomet et de ses premiers supporteurs de La Mecque vers Yathrib (Médine) ; cela est arrivé en juillet 622. Comme le calendrier hégirien est lunaire, les dates des fêtes religieuses se déplacent d'année en année ; la fête de l'*Hégire*, *Hijri*, arrive en octobre ! Et comme il y a des divergences entre les divers groupes musulmans, il y a aussi des différences dans le calendrier musulman et dans les fêtes associées. Si l'*Hégire* correspond au premier

jour du premier mois¹⁵⁹, *Muharram*, et débute la nouvelle année, il apparaît qu'elle n'est pas au sens strict une fête saisonnière ; de plus, sans faire partie des plus grandes fêtes de l'islamisme, elle commémore donc ce nouveau départ de Mahomet.

Les fêtes musulmanes sont intimement liées aux devoirs religieux tels que définis dans l'islamisme naissant ; et comme il y a des divergences à cette époque, les « cinq piliers de l'islamisme » sont suivis dans le sunnisme, mais pas autant dans le chiisme et le kharidjisme.

Il s'agit donc de : l'attestation de foi, *Chahada*, en un Dieu unique et en Mahomet, son Prophète ; les cinq¹⁶⁰ prières quotidiennes, *Salat*, en direction de la *Kaaba* (temple où se trouve la Pierre noire) ; l'impôt annuel, *Zakat*, pour les pauvres¹⁶¹ ; le jeûne¹⁶², *Saoum*, durant le mois de *Ramadan*, durant le jour (ensoleillé) ; enfin, le pèlerinage (il y a le Grand pèlerinage et le Petit pèlerinage), *Hajj*, à La Mecque, au moins une fois dans une vie et selon les moyens de chacun (le 12^e mois *Dhoul-Hijja* est propice)¹⁶³.

Dans le chiisme duodécimain, il faut ajouter : le *Jihad*¹⁶⁴ qui est avant tout une démarche de progrès moraux personnels ; l'*Amr-Bil-Ma'rūf* et l'*Nahi-Anil-Munkar* pour, respectivement, encourager ce qui est bon et lutter contre le

¹⁵⁹ *Muharram, Safar, Rabi I, Rabi II, Djumâda I, Djumâda II, Rajab, Chabân, Ramadan, Chawwal, Dhoul-Qaada, Dhoul-Hijja.*

¹⁶⁰ Pourquoi cinq ?

¹⁶¹ Pour le clergé ?

¹⁶² Je suppose que les musulmans peuvent manger quand le soleil n'est plus là, donc la nuit ; si c'est le cas, il s'agit d'une inversion du cycle circadien !

¹⁶³ Comment gérer le pèlerinage à La Mecque de quelque 2,000,000 de personnes qui suivent des rituels stricts (faire le tour de la *Kaaba*, la lapidation de Satan...) ? En septembre 2015, environ 700 personnes sont mortes dans une bousculade généralisée (et quelque 800 blessés) ; une tragédie parmi d'autres accidents.

¹⁶⁴ ou *Djihad*.

mal¹⁶⁵ ; enfin, il fallait s'y attendre, l'*Alwalaya wa al-baraa* qui oblige à respecter la tradition des *imams*. Dans ce courant imaniste, il y a la reconnaissance de douze *imams* depuis Ali (Abū al-Ḥasan 'Alī ibn Abī Ṭālib, le fils d'Abū Ṭālib, oncle de Mahomet).

Dans le chiisme ismaélien¹⁶⁶, il faut ajouter le *Jihad* et la *Tahara*, la pureté¹⁶⁷. Les druzes adhèrent à un courant religieux marginal de l'ismaélisme qui est moins contraignant. Dans ce courant septimaniste, on reconnaît la succession de sept *imams* où le septième est Ismaël, *Ismā'il*. Ce courant spirituel est ésotérique et gnostique !

Comme on peut s'y attendre, les divergences entre le sunnisme et le chiisme peuvent provoquer des accrochages ; d'ailleurs, c'est le cas de la fête d'*Achoura*. Pour les chiites, celle-ci commémore le martyr d'Hussein, *Husayn*, fils d'Ali et de Fâtima, et donc petit-fils de Mahomet ; pour les sunnites, il s'agit simplement d'un jour de jeûne. Les chiites ont ainsi d'autres fêtes qui réfèrent à la succession de Mahomet : l'investiture d'Ali, *Dhū l-Hijja* ; le martyr d'*Husayn* à Karbalâ, une fête aux extrêmes masochistes et sanglants ; pèlerinages aux tombes de Mahomet, de Fâtima, d'Ali (qui a son mausolée), d'*Husayn*, d'*imams*.

Il y a aussi une fête *Jalsa Salana* d'un groupe réformiste du 19^e siècle, la Communauté musulmane *Ahmadiyya* (et le Mouvement *Ahmadiyya* de Lahore), fondé par l'indien Mirza Ghulam Ahmad, sous l'occupation anglaise, qui se considérait comme un nouveau messie et prophète ; cette branche de l'islamisme est rejetée par les courants officiels musulmans.

¹⁶⁵ C'est très général et peut prêter à diverses interprétations.

¹⁶⁶ Implanté en Iran.

¹⁶⁷ C'est aussi assez général !

En plus des fêtes musulmanes, dont les dates et les noms peuvent varier selon les pays, mentionnons que le vendredi¹⁶⁸ est considéré comme une journée de prières à l'intention surtout des hommes selon un rituel imaniste. Comme l'islamisme est centré sur Mahomet, j'aurais pu examiner les fêtes à partir de sa naissance, comme pour Jésus et le christianisme, mais finalement il est plus simple de suivre la chronologie des fêtes à partir du début de l'année hégirienne¹⁶⁹. Voyons donc les principales fêtes :

1) *Hégire, 1 Muharram*, le 1^{ier} du 1^{ier} mois *Muharram*, *Raas Assana*, Jour de l'an. Si cette fête commémore le départ de Mahomet de La Mecque, il s'agit malgré tout d'une fête chômée pour toute la famille avec de bons repas, des cadeaux et des souhaits pour l'année qui commence.

2) *Achoura*, le 10 de *Muharram*. Pour les chiites, il s'agit de la commémoration de la décapitation de l'*imam* Husayn ben Ali à la bataille de Kerbala ; les processions pour exprimer le deuil dérivent dans des comportements d'automutilation, de lamentations, de flagellations... Pour les sunnites, il s'agit d'un jour de jeûne (non obligatoire) ; il y aurait un lien avec Moïse et la sortie d'Égypte¹⁷⁰.

3) *Mawlid al-rasoul*, le 12 du 3^e mois *Rabi I*. On fête la naissance du Prophète Mahomet. Cette fête, qui remonte à l'époque ottomane, comporte des activités religieuses, tout en étant une occasion de festivités populaires.

¹⁶⁸ Il n'est pas nécessairement exact de comparer la « prière du vendredi » avec le *sabbat* juif ou le dimanche chrétien !

¹⁶⁹ Il est difficile de situer les fêtes musulmanes par rapport au calendrier grégorien puisque celles-ci se déplacent d'année en année ; sur une période de cinq ans, une fête peut se situer sur cinq mois différents consécutifs.

¹⁷⁰ On est dans le judaïsme !

4) *Laylat al miraj, Al Israa Wa al Mi'araj*, le 27 du 7^e mois *Rajab*. On fête ici le voyage nocturne ou miraculeux du Prophète Mouhammad. On est ici dans un univers merveilleux qui échappe aux faits historiques puisqu'il est question d'un transport du Prophète effectué par l'ange Gabriel (entre La Mecque et Jérusalem) ; l'histoire¹⁷¹ mentionne une monture ailée, de sept niveaux de cieus¹⁷²... Ce récit, qui a subi de nombreuses influences en dehors de l'islamisme et par la suite dans son évolution, mentionne également l'Ascension¹⁷³ du Prophète.

5) *Laylat ul Bara'ah*, la Nuit de la purification, 2 semaines avant *Ramadan*. Prières, demande de pardon, jeûne, aumônes, visites de tombes...

6) *Ramadan*, le 9^e mois. C'est le mois où Mahomet aurait reçu le *Coran* ; mois aussi de rencontres familiales et sociales, mois de manifestations populaires, possiblement de repas (la nuit !)... Le *Ramadan* a peut-être un sens plus culturel que religieux, mais la distinction est un peu fautive si l'on considère que la religion est un facteur dominant de cohésion communautaire. Et puis, les obligations religieuses sont bien là : jeûne le jour pendant un mois, prières, rencontres à la mosquée...

7) *Lailat al Qadr*, la Nuit du destin, la 27^e nuit (et le jour) du 9^e mois *Ramadan*. Le *Coran* aurait été révélé à Mahomet durant cette nuit par l'ange Gabriel ; on est ici dans un

¹⁷¹ N'est-il pas surprenant que la description de ce voyage se trouve dans une œuvre espagnole du 13^e siècle, *Le livre de l'échelle de Mahomet* ?

¹⁷² Ne dit-on pas « être au septième ciel » !

¹⁷³ C'est une caractéristique générale dans les religions d'épargner les plus grands saints de la mort ; s'ils ne ressuscitent pas, ils « montent au ciel » directement !

univers merveilleux où il n'est pas possible d'appliquer des critères d'historicité.

Les deux fêtes suivantes sont les plus importantes, du moins les plus communes dans l'ensemble du monde musulman.

8) *Aïd el-Fitr*, Fête de la rupture (du jeûne), *Aïd el-Seghîr*, Petite fête, le 1^{er} du 10^e mois *Chawwal*. On peut comprendre que les musulmans veuillent faire la fête après un mois de bouleversement dans le cycle circadien et alimentaire pour retrouver le goût de bons plats énergétiques ! Cela demeure une fête religieuse avec les prières, les visites à la mosquée... mais c'est une fête entre parents et amis pour se réunir autour de bons repas, pour s'échanger des cadeaux, pour offrir des sucreries aux enfants, et enfin pour se souhaiter de bons vœux¹⁷⁴.

9) *Eïd al-Adha*, Fête du sacrifice, Fête du mouton (*halal*¹⁷⁵), *Eïd al-Kabîr*, Grande fête (elle peut aussi suivre le Pèlerinage, *Hajj*), le 10^e du 12^e mois *Dhoul-Hijja*. Cette fête¹⁷⁶ rappelle cette étrange histoire où Yahveh demande à Abraham de sacrifier son fils Ismaël ; un ange intervient et lui demande de sacrifier plutôt un mouton. L'interprétation de ce passage pourrait mener à des excès, comme on peut en voir dans l'islamisme. Si on idéalise et on glorifie un Dieu qui demande de sacrifier son propre enfant et si on considère l'obéissance à une demande aussi insensée comme un acte de foi, alors il y a un risque de justifier des gestes violents au nom de

¹⁷⁴ On pourrait dire qu'il y a une certaine ressemblance avec les diverses fêtes mondiales des cadeaux, comme celle de Noël.

¹⁷⁵ Cela pose des problèmes dans plusieurs pays occidentaux !

¹⁷⁶ Ici encore, on est dans le judaïsme !

Dieu¹⁷⁷ ! Ici, le *Coran* dévie par rapport au récit dans la *Genèse*¹⁷⁸ : Abraham¹⁷⁹ a préparé l'autel du sacrifice, mais il n'a pas apporté l'agneau ; alors, il va sacrifier son fils Isaac, mais l'Ange l'en empêche ; Abraham va sacrifier un bélier¹⁸⁰ qui s'est pris dans un buisson. Le contexte historique¹⁸¹ ici se situe à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ; il s'agit d'une culture tribale, sans doute nomade, patriarcale, très masculine ; on est à une époque où dans plusieurs régions du monde on effectue des sacrifices humains¹⁸² (et aussi du cannibalisme). Personnellement, j'aimerais voir dans cette histoire l'émergence timide d'une réflexion spirituelle pour condamner les sacrifices humains et les remplacer par des sacrifices d'animaux. Les dieux de ces temps anciens sont jaloux, vengeurs, affamés... et il faut les apaiser ; dans cette monolâtrie naissante du judaïsme, il y a encore des traditions polythéistes. La Fête du sacrifice est évidemment un événement religieux : bain rituel, beaux

¹⁷⁷ Je pense qu'il faut se méfier des gens de toutes les religions qui ont toujours le mot de Dieu à la bouche, dans toutes les conversations, familiales, sociales, politiques...

¹⁷⁸ *AT, Genèse, 22 : 1ss.*

¹⁷⁹ Qui avait, paraît-il, à ce moment-là 99 ans ! L'âge (dans les 130 et plus !) qu'Abraham et ses fils, Isaac et Ismaël, avaient à leur décès dépasse tout réalisme même aujourd'hui ! Il faut y voir évidemment un sens symbolique alors qu'à cette époque la vieillesse devait se situer autour de 40 ans !

¹⁸⁰ Faut-il faire un lien avec cette tradition juive du « bouc émissaire » ?

¹⁸¹ Le contexte de ce récit dans la *Genèse* est globalement d'inciter à une unification des petits royaumes tribaux pour former les tribus d'Israël ; c'est la circoncision qui devient comme la démarche religieuse pour former une unique communauté. Abraham s'est donc fait circoncire à un âge très avancé !

¹⁸² Il est possible aussi que l'on ait pratiqué l'infanticide des bébés-filles puisque cette tradition a existé dans plusieurs régions du monde jusqu'à aujourd'hui ! On misait donc pour la survie d'une tribu sur la prétendue supériorité physique des mâles et on maintenait ainsi les successions patrilinéaires.

vêtements¹⁸³, demande de pardon, partage avec les pauvres¹⁸⁴, manifestations d'amitié, visite aux cérémonies de la mosquée, prières, sermon de l'*imam*... Selon les pays, les activités religieuses sont suivies de festivités familiales et sociales.

Voyons maintenant si dans certains pays les fêtes musulmanes permettraient de faire des observations particulières.

À Brunei, à la fin du *Ramadan*, c'est « porte ouverte » au palais du sultan à toute la population.

En Malaisie, la religion islamiste sunnite est celle de l'État, même si un tiers de la population adhère à d'autres religions. En théorie, la liberté de religion existe, mais pas en pratique ; les non-musulmans n'ont pas le droit d'utiliser certains mots propres à l'islamisme (et encore moins *Allah* !). Par ailleurs, les musulmans ne peuvent changer de religion sous peine de graves sanctions¹⁸⁵ !

Aux Îles Maldives, où l'islamisme sunnite est la religion de l'État, les membres d'autres religions peuvent participer à des cultes religieux à la condition qu'ils soient strictement privés.

Au Bangladesh, en plus des fêtes traditionnelles, il y a celle de Husayn¹⁸⁶ et de sa Passion¹⁸⁷.

Au Pakistan, il y a cette fête particulière de *Jalsa Salana* qui est issue d'une réforme au 19^e siècle.

¹⁸³ Comme pour la Fête de la rupture.

¹⁸⁴ J'ignore comment cela se fait réellement ! Certains musulmans doivent partager la viande du mouton sacrifié.

¹⁸⁵ Dans ce contexte où la religion n'exprime pas la liberté, on peut se demander comment juger de la participation aux fêtes religieuses.

¹⁸⁶ Un martyr pour les chiïtes dont on a parlé précédemment.

¹⁸⁷ On reproduit par le récit ou le théâtre le décès d'Husayn. Il est très inapproprié de vouloir comparer la « Passion d'Husayn » avec la « Passion de Jésus » surtout que cela a tendance à dégénérer en comportements collectifs très excessifs ; en fait, il n'y a aucune ressemblance !

En Arabie saoudite, en 2015, la police religieuse a interdit la fête du nouvel an pour des raisons d'orthodoxie ; cette police surveille aussi les commerces, les femmes (vêtements, voiles, conduite de l'automobile...), les couples non mariés... En 2012, des chrétiens ont été arrêtés parce qu'ils voulaient célébrer Noël. Un musulman ne peut pas transmettre ses vœux à un non-musulman !

Au Koweït, bien qu'une bonne partie de la population soit formée de travailleurs étrangers, des islamistes fondamentalistes¹⁸⁸ ont tenté en 2012 d'empêcher la célébration de la fête de Noël. La liberté de religion est plus théorique que pratique. Tout blasphème¹⁸⁹ à l'endroit d'*Allah*, du Prophète et de sa famille immédiate est passible de la peine de mort. La tradition koweïtienne du *diwaniyah* permet surtout aux hommes de se rassembler pour discuter de sujets divers.

Au Bahreïn, la population majoritairement chiite est en conflit avec la dynastie sunnite dirigeante. En 2014, des chiites ont reçu un interdit d'activité¹⁹⁰ ; d'autres ont perdu leur nationalité. Évidemment, la fête d'*Achoura* a été l'occasion de tensions majeures.

Au Liban, en 2010, on a créé une fête (nationale !) à partir de la Vierge Marie pour réunir des musulmans et des chrétiens ; notons que l'Annonciation est aussi mentionnée dans le *Coran*. Cela confirme qu'il y a un comité ayant comme objectif de préserver l'unité nationale au-delà des divergences religieuses.

Comme on peut s'y attendre, les tensions ethniques et religieuses sont vives en Syrie ; les chrétiens ont de la difficulté à fêter Noël.

¹⁸⁸ Ils sont évidemment contre une trop grande liberté pour les femmes !

¹⁸⁹ Cela vise sans doute les chiites qui forment une minorité importante.

¹⁹⁰ C'était dans un contexte d'élection.

En Irak, en 2014, des attaques ont eu lieu contre des chiites, en particulier à l'*Achoura*. À chaque fois que l'État islamique conquiert un territoire, il demande aux non-musulmans de se convertir à l'islamisme¹⁹¹, sinon de quitter en laissant tous leurs biens derrière eux !

En Iran chiite, il y a une fête particulière, *Ghadir-é Khome* où l'histoire (légendaire ?) a comme but évident de justifier le transfert de pouvoir de Mahomet à Ali. L'*Achoura* est précédée d'une veille du martyr, *Tassoua*.

En Afghanistan, des attaques ont lieu contre des chiites, en particulier à l'*Achoura*. Sans compter les nombreux attentats des talibans.

Au Kirghizistan, la liberté de religion est de plus en plus menacée.

Au Turkménistan, le respect des droits de l'homme et la liberté de religion sont très minces.

Au Tadjikistan, il y a des restrictions à la liberté de religion.

Au Maroc majoritairement sunnite, il y a des formes de répression contre les chiites.

En Libye, en 2015, l'État islamique a attaqué des chrétiens coptes.

En Mauritanie, le sunnisme de jurisprudence malékite repose sur une tradition ancienne et encourage indirectement l'esclavage. La religion est sévèrement appliquée ; toute apostasie d'un musulman peut être punie par la peine de mort (quelle liberté !) ; le prosélytisme non musulman n'est pas permis. À cette situation, il faut ajouter le drame des réfugiés venant du nord du Mali. Il y a dans ce pays une requête issue d'intellectuels et de représentants du gouvernement pour que l'enseignement de l'islamisme soit plus

¹⁹¹ Combien de fois un tel comportement de guerre n'a-t-il pas été observé dans l'Histoire !

ouvert et modéré¹⁹² (pour contrer l'influence de groupes extrémistes et de leur objectif du *djihad*).

En Gambie, en 2014, des musulmans ont été arrêtés parce qu'ils fêtaient la *Tabaski* (Fête du sacrifice) un dimanche¹⁹³.

On pourrait dire qu'au Sierra Leone les conflits religieux sont mis de côté à cause d'Ebola et de Boko Haram !

Au Mali, c'est la désolation ! Ebola, population déplacée, réfugiés en fuite, territoires occupés par des djihadistes (Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI), Mouvement pour l'unicité et le *djihad* en Afrique de l'Ouest (Mujao), mouvement touareg Ansar Eddine...), destruction du patrimoine culturel musulman... Il y a certes des difficultés à fêter la *Tabaski* !

Au Burkina Faso, où les coups d'État se poursuivent, il est difficile de prévoir l'avenir des religions¹⁹⁴.

Le Tchad est un autre pays malmené où des Églises chrétiennes encouragent des démarches de paix ; en fait, le pays est divisé entre chrétiens et musulmans dont certains sont fondamentalistes.

Au Nigeria, Boko Haram perturbe les fêtes musulmanes, comme le *Ramadan* ; le même groupe a attaqué et assassiné à Pâques des chrétiens.

Au Cameroun, Boko Haram !

Au Soudan et au Soudan du Sud, il y a des conflits¹⁹⁵ ethniques, religieux, tribaux, territoriaux, avec en arrière-plan le problème de la gestion du pétrole !

¹⁹² Cela s'est-il réalisé ?

¹⁹³ Dans ce pays, le président Yahya Jammeh fait régner la peur après son coup d'État.

¹⁹⁴ Le sous-entendu porte ici sur les désirs profonds de la jeunesse, du renversement du président Blaise Compaoré, du réformateur assassiné Thomas Sankara et du gouvernement militaire de transition.

¹⁹⁵ Noirs et blancs, arabes et autres, musulmans et chrétiens...

En Érythrée, un pays isolé sur lui-même et dirigé par une dictature, des protestants sont persécutés et emprisonnés. Malgré l'égalité entre les hommes et les femmes, beaucoup de gens ne pensent qu'à fuir le pays !

À Zanzibar (Tanzanie), montée de l'extrémisme musulman !

Finalement, il y a une montée de l'islamisme en Mauritanie, aux Comores, mais l'Angola est contre cette religion ; au Burundi et au Zimbabwe, on aimerait avoir une plus grande reconnaissance de l'islamisme, mais à l'île Maurice, c'est la tolérance pour toutes les religions ; il faudrait analyser de plus près la situation à São Tomé e Príncipe, en Afrique du Sud, à Malawi et à Cuba.

5.9 Fêtes orientales des régions de l'Inde

Étant donné que je ne suis vraiment pas à l'aise avec les univers religieux polythéistes, je me limiterai ici à une description sommaire des principales fêtes (hindouisme, brahmanisme, bouddhisme...), sans tenir compte de la répartition entre groupes majoritaires ou minoritaires. On a beau dire qu'il s'agit souvent d'avatars¹⁹⁶ d'un dieu unique, il n'en demeure pas moins que la notion d'avatar constitue une démarche anthropomorphique parfaitement polythéiste. J'avoue que j'ai un préjugé défavorable par rapport aux religions indiennes ; on a construit toute une réputation à propos de la spiritualité indienne, mais en réalité, je pense que l'on confond la sagesse de certaines personnes avec les pratiques religieuses collectives ; des personnes « saintes » ont existé à différentes époques dans diverses cultures jusqu'à aujourd'hui, et souvent elles n'ont pas de lien avec la religion !

¹⁹⁶ Un avatar étant l'incarnation d'un dieu dans l'univers humain, il demeure suspect que ce dieu puisse avoir une multitude d'avatars ; mais, qui plus est, les dieux d'origine dans les mythologies sont déjà multiples avant de manifester leurs avatars au regard des hommes !

Dans les pays où il y a plusieurs religions, on retrouve les fêtes les plus importantes¹⁹⁷ : Éveil et naissance du Bouddha (*Waisak, Wesak*) ; Journée de silence (*Nyepi*) ; fête des Lumières (*Deepavali*) ; etc. Voyons **quelques pays**^[notes].

Rien n'est plus surprenant que la fête de *Mahe Kumbh Mela* qui à tous les douze ans invite plusieurs dizaines de millions de personnes¹⁹⁸ à se réunir et à se diriger vers le fleuve sacré du Gange. À ce grand rassemblement, dont la date est fixée par des astrologues et des gourous, les pèlerins, nus, colorés de cendres et d'une peinture blanche, très hétérogènes et bigarrés, vont tous dans une espèce de folie collective se purifier (physiquement et spirituellement) avec l'eau sacrée du Gange. Il y a là un bel exemple du fossé entre une tradition religieuse ancienne et les données actuelles de la science. Tout le monde sait que le Gange est très pollué¹⁹⁹, mais les croyants ignorent cette réalité évidente ; non seulement ils se baignent dans une eau sale, mais ils la polluent encore davantage. Cette fête s'appelle aussi la « Fête de la Cruche » ; cela s'explique par la blancheur du lait parce qu'au début de la création les dieux ont puisé dans la mer initiale de lait pour concocter un nectar d'immortalité (qui fut mis dans une cruche !). Cette fête mène à mon avis probablement à de nombreux excès et dérapages (pseudo-saints *sadhus*, drogue, marchandage, exhibitionnisme, attrait touristiques...).

¹⁹⁷ Indonésie, Singapour, Malaisie, Vietnam, Corée du Sud, Japon, Sri Lanka, Bangladesh, Bhoutan, Île Maurice, Canada, États-Unis, Trinité-et-Tobago, Guyana, Surinam, etc.

¹⁹⁸ Je n'arrive pas à imaginer la « logistique » d'une telle fête ; il n'y a pas seulement la question de la nourriture, mais que fait-on avec les tonnes de merde humaine ?

¹⁹⁹ Les nombreuses causes de cette pollution sont bien connues !

5.10 Dérives de la religion

Il y a dans la plupart des religions des dérives ou des excès, apparemment à l'opposé d'un piétisme superficiel, qui me répugnent totalement et me font fuir encore davantage les pratiques religieuses.

Parmi ces débordements grotesques, mentionnons les comportements masochistes et sanguinolents. J'ai déjà une répulsion pour ces représentations de la Passion du Nazaréen qui prennent la forme de pièces de théâtre ou de productions cinématographiques parce qu'il s'agit toujours d'une lecture littérale des textes du *Nouveau Testament* ; or, l'exégèse oblige le chrétien à faire plusieurs nuances avant de saisir possiblement la réalité historique. Je pense que c'est une grave erreur de vouloir imiter les souffrances de ce Nazaréen, surtout quand c'est présenté comme un « show » pour touristes ; l'histoire de l'Église chrétienne a sa responsabilité dans cet égarement²⁰⁰. Aux Philippines, le festival des *Moriones* (des masques), où se mêlent des légendes douteuses, quelqu'un se fait crucifier ; comment peut-on parler de ferveur religieuse avec une telle incompréhension de l'essentiel du témoignage présenté par le Nazaréen ? Par quel raisonnement subtil a-t-on établi que la rencontre intérieure avec Celui que l'on appelle Dieu devait impliquer de s'infliger des souffrances, de se mutiler, d'amoindrir le corps... ? Et ceci est vrai pour toutes les religions ! Au Tibet, on se rend au temple à quatre pattes (il y a des palettes de bois pour les mains !) et sur les genoux ! On

²⁰⁰ J'ai abordé cette association entre foi et martyre au *chapitre 10*. De plus, j'ai bien dénoncé le dolorisme chrétien dans mon essai *La spiritualité du Carmel*. Il semble que l'on ait « oublié » cette forte incitation aux « disciplines » et autres « silices » dans l'histoire des communautés religieuses et même dans des groupes de laïcs !

gravit les nombreuses marches d'un temple à genoux²⁰¹ ! À Singapour, c'est ce que font de nombreux pèlerins à la fête de *Thaipusam* (qui a un sens à la fois astronomique et mythologique tamoul) en hommage au dieu Muruga. Cette fête, dont le but est de se faire pardonner, est l'occasion de comportements hystériques (des transes !) ; des participants accrochent à leur peau leurs offrandes et divers objets décoratifs ! Une autre « démonstration » pour touristes ? Cette forme de religiosité me déprime totalement ! À côté de cela, les « marcheurs sur le feu » à la fête de *Diwali* aux Fidji restent modestes ! À la Fête-Dieu au Portugal à Ponte de Lima, on lâche dans les rues un taureau retenu par des cordes (pour se faire peur ?) ; il s'agit d'une tradition bien antérieure au christianisme qui est suivie par des jets de fleurs dans les rues. En Inde, les *sadhus*, des hommes (et aussi des femmes) « saints » suivent avec plusieurs variantes la spiritualité hindouiste, se retirent des structures sociales, vivent comme des mendiants et se mortifient de diverses façons ; parmi ceux-ci, certains font des vœux aberrants à mon avis très loin de la spiritualité. Voici deux exemples²⁰² précis : Un *sadhu* a passé sa vie à pouvoir traîner une charrette avec son pénis ; lors des grands rassemblements, le « saint » super-héros montre son exploit ! Un autre a décidé qu'il maintiendrait son bras droit en l'air toute sa vie ; il y a réussi puisque désormais son épaule s'est complètement calcifiée ! Comment les religions polythéistes de l'Inde (et des régions voisines) ont-elles pu se dégrader dans de telles stupidités ? Dans les pays (Irak, Iran, Pakistan...) où le chiisme est important, la fête d'*Achoura*, en mémoire du martyr d'Husayn, petit-fils de Mahomet, est l'occasion pour des

²⁰¹ À Montréal (province de Québec), on voyait souvent des gens gravir à genoux les marches de l'Oratoire Saint-Joseph. Il semble qu'il y en ait encore aujourd'hui !

²⁰² Ces deux exemples sont passés à l'émission *Second regard* de la télévision de Radio-Canada.

participants de s'infliger des blessures sanguinolentes dans un contexte de délire collectif ; on reproduit également sous forme théâtrale la bataille de Kerbala où le fils d'Ali est mort.

CHAPITRE 6

Conclusions sur les religions actuelles

Regard sur le passé ! Les diverses observations que l'on peut faire à partir de la phénoménologie des religions permettent de dégager plusieurs conclusions assez évidentes.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui de l'homme conscient, l'être humain refuse d'une manière absolue et catégorique que sa vie se termine avec la mort ; s'il ne sait pas ce qui arrive au reste de la nature (à moins de faire l'hypothèse de diverses modalités de réincarnation), lui, l'homme conscient, doit continuer à vivre d'une autre façon après la mort. Les communications éventuelles entre les vivants et les morts demeurent toutefois confuses.

L'humanité a réalisé qu'elle faisait partie d'un tout beaucoup plus vaste qu'elle-même et qu'en conséquence l'univers total devait être dirigé, voire créé, par des êtres supérieurs, des dieux. Ceux-ci ont été représentés finalement à partir de schémas anthropomorphiques, de connaissances, d'expériences, d'observations et de réflexions humaines.

Avec une bonne dose d'imagination, les premiers hommes ont inventé toutes sortes de mythes pour expliquer la création du monde, son organisation cosmogonique, le rôle des dieux dans l'univers et son fonctionnement, les relations possibles entre les dieux et les hommes. On peut observer qu'une notion de « hiérarchie » est appliquée à la fois au monde des dieux, à la structure de l'univers, de même qu'elle apparaît chez les animaux et les hommes.

Le monde des dieux est pratiquement toujours dualiste dans la mesure où il y a un ou des dieux du « Bien » et un ou des dieux du « Mal ». Le problème de l'imperfection de l'univers et des faiblesses congénitales de l'humanité est universel et a donné naissance à toutes sortes d'hypothèses, parfois farfelues, injustes, incohérentes... Dans plusieurs cultures, anciennes ou récentes, on croit encore à cette malheureuse idée que les fautes d'une personne auront des répercussions sur les descendants à la manière d'une tare génétique ; l'idée d'une faute originelle de l'humanité applique le même concept de manière absolue en attribuant la faute à un couple initial et en étendant la punition jusqu'à la fin des temps !

Pour certains groupes, l'univers divin est intimement présent dans l'univers terrestre (animisme, panthéisme, immanentisme...) de sorte que tout dans l'environnement humain est susceptible de devenir sacré. Certains lieux ou certains objets ont une plus grande densité de présence divine. On accorde alors à certaines personnes, habituellement des mâles, de servir d'intermédiaires entre le monde des esprits et celui des hommes.

Pour d'autres, l'univers des dieux (polythéisme...) reflète une immense et complexe organisation sociale à l'image des sociétés humaines. Ces dieux surveillent et dirigent le destin de l'univers et des hommes ; parfois, ils se manifestent d'une manière plus intime et plus humaine dans la vie quotidienne. Une classe de privilégiés dans la hiérarchie, celle des prêtres, est responsable des pratiques

religieuses qui définissent les rapports entre les dieux et les hommes.

Pour d'autres groupes, les réflexions et l'écriture de textes, considérés comme révélés par le monde divin, ont mené à l'hypothèse de l'unicité de dieu, qu'il y en ait un seul au-dessus de tous les autres ou qu'il soit vraiment seul. Cette tendance au monothéisme s'est toutefois réalisée à l'intérieur de sociétés culturelles différentes au point qu'il s'agit plutôt de monolâtries.

Regard sur le présent ! Si l'on observe l'ensemble des comportements et des pratiques religieuses actuelles, on peut à nouveau tirer quelques conclusions importantes.

Toutes les pratiques animistes existent encore aujourd'hui, soit comme religions autonomes, soit comme des religions syncrétistes mélangées aux « grandes religions » (christianisme, islamisme, hindouisme...). Même si dans certains cas l'animisme confirme une appartenance identitaire à une culture, il n'en demeure pas moins que les rituels religieux sont très proches des superstitions et de la magie.

Toutes les pratiques polythéistes existent encore aujourd'hui, soit comme religions autonomes, soit comme intégrées aux « grandes religions ». Ici aussi, les attitudes sont à proximité des superstitions et de la magie.

Les religions ont servi d'abord des objectifs identitaires, nationalistes, voire militaires, plutôt que de présenter le meilleur de leur spiritualité qui aurait peut-être permis de sortir des contraintes ecclésiastiques, dogmatiques, culturelles pour enfin se rejoindre dans un monothéisme universel.

Si les religions répondent à des besoins personnels face à l'angoisse existentielle, à l'insécurité, aux nombreuses épreuves qui jalonnent la vie, il n'en demeure pas moins que les pratiques religieuses comportent encore beaucoup de superstitions, de magie et de marchandage avec Celui que l'on conçoit comme Dieu. Les hommes essaient encore et toujours de contraindre Dieu pourtant transcendant à tout

ce que l'homme peut concevoir et connaître. Le marchandage religieux est de l'idolâtrie.

Les religions, profondément attachées aux traditions anciennes habituellement masculines, sont piégées dans le passé. En effet, celles-ci ont une conception miraculeuse de leurs sources d'inspiration. Cette croyance est dépassée à cause d'une absence de méthodologie scientifique et empêche tout progrès dans la compréhension de l'enseignement de leurs maîtres fondateurs ou réformateurs. Les textes « sacrés » devraient être considérés comme relatifs à une époque, incomplets et susceptibles d'évoluer avec l'Histoire. L'humanité n'a certainement pas fini de réfléchir sur ce que pourrait être la meilleure spiritualité pour son présent et son avenir.

Regard sur ma conscience ! Je peux en fait définir ma position personnelle assez facilement à partir de toutes ces recherches et ces observations.

Par rapport à toutes ces pratiques animistes, je suis profondément athée !

Par rapport à toutes ces pratiques polythéistes, je suis profondément athée !

Par rapport à tous ces pseudo-monothéismes culturels et nationalistes, je suis profondément athée !

Suis-je « athée » ou « croyant » ? La réponse n'est certainement pas du côté des structures ecclésiastiques. Finalement, je suis probablement les deux en même temps puisque les deux sont inséparables et complémentaires.

Ma spiritualité a certainement une base d'inspiration chrétienne, mais en même temps elle est beaucoup plus large et universelle.

PARTIE III

Le christianisme

CHAPITRE 7

Les valeurs du christianisme

7.1 Une christologie déficiente

« 7 juillet 2003. Jésus le Nazaréen a certainement crié plus d'une fois sur la croix. Il a crié de douleur, il a gémû ; son corps a exprimé l'agonie. Il faut comprendre comment fonctionne le supplice de la croix, une autre belle invention des hommes pour tuer lentement, faire souffrir et humilier. Le condamné, cloué par les poignets, étouffe progressivement sous son propre poids. »

Les rois et les empereurs, les conquérants victorieux, les dictateurs et beaucoup des gouvernants aiment bien faire un spectacle des châtements pour impressionner et surtout apeurer les citoyens soumis. Ils montrent ainsi qu'ils ont un pouvoir absolu de vie ou de mort sur leurs sujets. En condamnant cet Homme-là à la croix, un supplice tout à fait courant à l'époque, et en l'exposant avec d'autres condamnés ordinaires, les pouvoirs romain et juif ont

intentionnellement voulu montrer que cet homme n'était qu'un homme et qu'il mourrait comme tout homme, en dépit de ce qu'il aurait pu dire sur la vie au-delà de la mort. D'une certaine façon, ces juges ont eu raison. Physiquement, ce Jésus n'a pas souffert plus ou moins que ses voisins aux autres potences ; toutefois, si on ne lui a pas brisé les jambes, comme on le faisait habituellement pour accélérer la mort par suffocation, son agonie a dû être un peu plus longue.

Je dois dire que j'ai des sentiments ambivalents par rapport à cet Homme-là cloué à une croix (sans doute en forme de « T »).

J'aime bien ce pauvre malheureux qui crie et se sent abandonné, même de Celui dont il a tant fait l'éloge. Le cri et l'abandon sont des expériences profondément humaines, même pour le simple « croyant » soudainement perdu dans la colère, la révolte et le rejet de Celui en qui il mettait sa confiance. Cet Homme-là crie-t-il l'espoir de Celui qu'on appelle Dieu désormais tellement silencieux ? Il était finalement confronté à un Père plutôt difficile à comprendre ! Par ailleurs, comment ne pas ressentir une profonde souffrance intérieure à la suite d'une condamnation injuste ; cet Homme-là, en parfaite cohérence entre ses paroles et ses actes, conscient de ce qui se tramait contre lui, a dû terriblement souffrir du complot politico-religieux pour le faire taire et mourir.

Ce Jésus est mort bien jeune (même si à l'époque l'espérance de vie ne dépassait sans doute pas 50 ans) ; il est mort pour ses convictions. Et il est devenu un héros et un martyr ; le héros-martyr marque l'imagination populaire ; on le prend comme modèle et on l'idéalise par rapport à une image de soi incapable de réaliser un tel exploit. J'aurais plus aimé et admiré ce Jésus le Nazaréen, s'il était mort vieillard dans son lit ! Ainsi, j'aurais appris sur la façon de vivre une vie entière, surtout après cette période illusoire de l'enfance et celle plutôt facile du début de l'âge adulte !

J'aurais mieux compris l'âge mûr et le vieillissement ! J'aurais essayé de voir comment ce « Fils de l'homme » s'y prenait pour ne pas tomber dans la facilité du combat.

Ce Nazaréen a utilisé un langage compréhensible pour ses contemporains en parlant de son Père qui est dans les « cieux ». Ce lieu de résidence symbolique d'un Dieu mystérieux hante depuis des siècles à peu près toutes les cultures. Partout sur la planète, Dieu est « en haut » ; c'est peut-être pour cette raison que l'on construit des cathédrales, des monuments, des mausolées, des mosquées, des tours et des flèches de toutes sortes pour le rejoindre ou le défier. En fait, on n'a aucune idée précise de ce que représente le « ciel », mais on peut dire que le « ciel » comme espérance absolue n'est pas sur terre. Par contre, nous avons une certitude : « en bas », l'enfer existe (il n'est pas question ici de la géhenne qui fut un dépotoir près de Jérusalem où on brûlait les déchets, malheureusement pour les futurs archéologues), il est déjà sur terre ! On ne peut pas faire mieux ! Seul l'homme peut réussir un tel niveau d'horreur ! Car comment imaginer qu'il y aurait un enfer encore plus terrible ? Il faudrait accepter une forme de justice immanente qui serait très proche de la vengeance !

Ce regard sur le Nazaréen crucifié a obligé les premiers chrétiens à trouver une justification à la souffrance. On a très rapidement valorisé cet Homme-là en croix avec toute la puissance symbolique que pourrait avoir un Dieu mort humainement sur une potence ; on avait là visuellement et facilement une représentation tragique d'une histoire divine dans l'histoire de l'humanité. La théologie chrétienne primitive, aux premiers pas incertains, en affirmant que cet Homme-là était ressuscité, devait en conclure qu'il était « Christ », oint par Dieu, qu'il « était Dieu ». Que de combats idéologiques, linguistiques, théologiques, parfois armés, de la part des chrétiens et de leurs évêques pour statuer que cet Homme-là était « vrai homme et vrai Dieu », que de déclarations d'hérésies et de condamnations ! Il faut admettre que le sujet

est central et essentiel : sans cette foi de base, pas de christianisme. Il n'en demeure pas moins que ce symbole pratique d'un homme sur une croix a rapidement versé dans un dolorisme systématique, voire un masochisme (faut-il rappeler les nombreuses « disciplines » dans les diverses communautés religieuses ?). Si le cœur de la foi chrétienne est la résurrection de cet Homme-là, alors il faudrait arrêter de regarder en arrière et de rester figé sur un événement humain qui n'existe plus ; le deuil est terminé. Évidemment, cela pose un sérieux problème au niveau du langage symbolique, car comment représenter un homme-Dieu ressuscité ? Certains artistes ont tenté des représentations picturales, mais elles sont nécessairement fausses, puisqu'un tel Homme ressuscité échappe aux sens humains et à toute observation scientifique. De plus, la théologie doloriste a généré pendant des siècles un important courant de dénégation du corps, des plaisirs sensuels et donc indirectement de la femme (et de la féminité). Pourtant, et il y a là une certaine incohérence, on a valorisé le corps de cet Homme-là avant sa mort et après sa mort (cela a donné naissance à des représentations un peu grotesques où par exemple on le voit pointer son cœur vers une poitrine transparente ou tenir le même cœur dans sa main). Bref, les chrétiens devaient imiter leur modèle en quittant leur corps physique mortel pour retrouver un corps immortel (bien que reporté à une « date » indéfinissable, la parousie²⁰³).

Après quelques persécutions, l'Église chrétienne naissante a dû s'organiser à cause de son expansion dans les pays ceinturant la région orientale de la Méditerranée et ceux conquis par l'Empire romain. Cependant, cette Église est devenue une véritable institution ecclésiastique quand vers le 4^e siècle (époque de l'empereur Constantin) elle a retrouvé des droits de propriété (terrains, bâtiments, argent...), de taxation (dîme...) et d'existence légale (institution, représentants...).

²⁰³ Le retour du Christ à la fin des temps !

Il était presque inévitable que cette Église s'inspirât de la culture romaine (encore présente aujourd'hui) et de ses structures. Même à l'époque de la réforme protestante, Luther et Calvin, face à une Église catholique décadente, n'auraient jamais pu imaginer des structures non ecclésiastiques ; pourtant, ils disaient que la véritable Église n'était pas l'Église visible. Il y a encore aujourd'hui des chrétiens et des membres du clergé qui affirment que la véritable Église est encore à faire et qu'elle devrait s'affranchir de ses influences romaines. Celle-ci a donc tous les défauts des institutions humaines ; elle a sa bureaucratie, son inertie face aux changements, sa structure pyramidale, son autorité supérieure (pape, patriarche...). Elle est généralement machiste, même si cela va à l'encontre d'un Dieu trinitaire où les Personnes s'aiment de manière égalitaire. Elle est souvent proche des pouvoirs civils, même si historiquement il y a eu des oppositions parfois sanglantes entre les pouvoirs de l'État et l'Église.

L'évolution de théologies dogmatique et sacramentelle a souvent été influencée par des contextes politico-religieux (infaillibilité...). Le protestantisme a retenu la « cène » et le « baptême », mais ces pratiques religieuses existaient avant et en dehors de la première communauté judéochrétienne ; le catholicisme a officialisé d'autres sacrements (mariage...). Même si « le salut vient des juifs », je n'ai jamais compris pourquoi on s'obstinait dans la liturgie à citer des passages de l'*Ancien Testament* qui retrace l'histoire houleuse et souvent guerrière de tribus désirant l'autonomie et la puissance d'un pays nommé Israël. Il est vrai que le peuple juif a été plutôt malmené à travers toute son histoire, mais celui-ci a toujours été tiraillé entre l'appel à la conversion intérieure lancé par ses prophètes et l'attente monothétique d'un messie plutôt militaire et défenseur d'un territoire. Déjà à l'époque du Nazaréen, les esséniens, des marginaux qui refusaient l'autorité religieuse des grands prêtres, attendaient l'avènement d'un véritable Israël plus orthodoxe et

d'un messie libérateur (en fait, il y avait deux messies). Combien de fois n'ai-je pas observé le pauvre célébrant faire des acrobaties intellectuelles pour arriver à quelques conclusions parénétiques. Le *Nouveau Testament* lui-même, plus près du christianisme, a une culture qui ne peut pas être exportée aujourd'hui. Nous sommes très loin des courants de pensée de la Palestine d'il y a plus de 2,000 ans, de la culture de ses villes et encore moins de celle des paysans. Nous vivons dans une ère de mondialisation, de télécommunications virtuelles et intégrées, de multinationales, d'agriculture industrielle, d'une organisation internationale, l'ONU, contrôlée par les grandes puissances économiques, financières et militaires. Je conserve toutefois de la liturgie une grande passion pour la « musique sacrée » chrétienne, surtout vocale (chœurs, orchestres et soli) des 14^e au 19^e siècles, mais c'est davantage la composition musicale qui m'interpelle que le sens des paroles.

Toutes les Églises, chrétiennes (catholiques, protestantes, orthodoxes) et non chrétiennes, ont une forte tendance à idéaliser le passé et à s'y accrocher. Depuis plus de 2,000 ans, de nombreux penseurs, chrétiens ou non, ont sérieusement réfléchi sur la religion, la spiritualité, le sens de la vie, et je ne vois pas pourquoi on ne les cite pas et on ne les commente pas librement dans les églises. Le plus inacceptable pour moi est qu'on ne présente pas les plus récentes recherches exégétiques aux membres d'une communauté religieuse ; cela m'apparaît valable pour toutes les religions (catholicisme, protestantisme, islamisme, bouddhisme...).

7.2 L'accident et le miracle

« 1 février 1982. Celui qu'on appelle Dieu a une double personnalité ! Sa main droite ignore ce que fait sa main gauche. S'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il est à la fois le fondement de la loi et de la foi, alors la synthèse en lui n'est pour nous

que contradiction. Le même Dieu guérit le paralytique et fait périr le bien portant dans un accident ! »

L'unique question à propos de Celui qu'on appelle Dieu, en supposant qu'il existe, est de savoir s'il intervient dans les processus et mécanismes de la nature, tels qu'on peut les observer et les définir à l'aide de toutes les sciences. La question est très pertinente ! D'une part, la nature est régie par des lois assez rigides qui peuvent faire l'objet de recherches scientifiques et d'applications technologiques ; d'autre part, dans les religions les gens prient ce Dieu-là et marchandent même un peu avec lui, pour lui demander des faveurs susceptibles de modifier le cours des événements et donc ces lois de la nature ! Je vais tenter de répondre à la question de diverses façons, mais la réponse est pour moi parfaitement claire. Dieu n'intervient jamais dans les lois physiques qui régissent l'univers ; il ne l'a jamais fait dans le passé, il ne le fait pas dans le présent, et ne le fera jamais dans le futur ! Les textes sacrés des religions sont pleins de récits qui contiennent des histoires merveilleuses de super-héros, de thaumaturges qui guérissent et de prophètes qui contrôlent les éléments de la nature.

La question suivante est de savoir si ce Dieu-là, un « pur Esprit », interagit de quelque façon avec l'esprit de l'homme, disons sa conscience morale. Ainsi, il pourrait modifier le cours des événements à travers les comportements humains, essentiellement éthiques. Il est très difficile de répondre ici, d'autant plus que cela échappe à l'observation scientifique !

Les accidents qui privent soudainement les gens de la vie ne manquent pas. Il suffit d'écouter les nouvelles à la radio ou à la télévision ; chaque jour, on nous fournit la liste des accidents (autos, trains ou avions...), des feux, des tremblements de terre, des tornades, des attentats guerriers, etc.

Et comme les télécommunications sont désormais mondiales, on peut voir à chaque jour tous les sinistres mortels de tous les coins de la planète.

À titre d'exemple, je fournirai ici quelques situations liées à mon expérience personnelle de l'automobile. Après avoir échappé « par miracle » à un lymphome²⁰⁴ qui me conduisait à la mort, je me suis demandé si j'allais mourir « stupidement » dans un accident d'auto ! C'est un fait certain qu'à Montréal (province de Québec) les conducteurs conduisent de plus en plus mal, manquent de civisme, prennent des risques constants, foncent sur les piétons, accélèrent à la lumière jaune et brûlent les rouges. À chaque fois que je prends mon auto, je peux observer des dizaines d'infraction au code de la route et je me demande si je vais revenir chez moi indemne.

En plus de cinquante ans de conduite, je n'ai jamais eu d'accident grave par ma faute ; il y a eu deux ou trois accrochages mineurs parce que la chaussée était extrêmement glissante en hiver. Toutefois...

Le 18 août 2007, après tant d'années de « chance » sur la route, j'ai subi deux accidents importants dans la même journée, l'un le matin, l'autre dans l'après-midi.

Le premier accident s'est produit quand un monsieur âgé au volant d'une camionnette a quitté sa voie pour me percuter du côté du conducteur ; l'impact a été assez fort puisque tout le côté gauche a été endommagé. Il n'y a eu aucune blessure physique, excepté une bonne secousse ressentie corporellement. Mon épouse à droite du côté passager a

²⁰⁴ Je n'ai toujours pas aujourd'hui une explication complète sur ma rémission ; j'étais convaincu, comme mon médecin, que la mort était inévitable, mais mon épouse croyait fermement à ma guérison. J'ai toujours soutenu l'idée d'une « explication spirituelle » sans parler explicitement de miracle. Si Dieu agit dans l'univers, ce ne serait possible qu'à travers un amour absolu de grande intensité, vécu pleinement dans l'humanité (ce fut pour moi l'amour conjugal).

subi un choc nerveux. L'auto pouvait encore rouler en attendant de l'amener au garage.

Le second accident est survenu quand un plus jeune conducteur de motocyclette a brûlé un feu rouge pour emboutir le côté droit à l'avant. Si je n'avais pas freiné, l'impact aurait eu lieu dans la porte à droite et mon épouse aurait été sérieusement blessée ; le choc psychologique a été plus grand pour les deux, malgré l'absence de blessures physiques. J'ai bien vu le jeune homme planer dans les airs pour retomber, blessé, de l'autre côté de la rue. Cette fois, la collision a été telle que l'auto ne pouvait plus avancer ; elle a été déclarée par la suite « perte totale ».

Le 29 septembre 2007, un homme d'âge moyen conduisant une camionnette s'apprête à tourner devant moi sans regarder ; il parle avec son téléphone cellulaire et il est distrait ! En une fraction de seconde, il réalise qu'une collision va se produire ; nous freinons de justesse et il s'en va ! L'accrochage aurait endommagé sérieusement l'avant à gauche des deux voitures. Un autre stress psychologique s'ajoute alors que nous avons encore en tête la mésaventure du mois d'août.

Le 14 mai 2010, nous avons échappé dans la même journée à plusieurs risques d'accidents ! Pourquoi les gens conduisent-ils aussi mal et sont-ils si inconscients ?

Le 21 décembre 2010, comme piéton, je m'apprête à traverser en toute légalité alors qu'un conducteur à bord d'une grosse voiture tourne brusquement et me frôle à quelques centimètres. Il s'en est fallu de peu qu'il m'écrase les pieds et me blesse très gravement. En fait, j'aurais pu mourir ! Il s'est enfui et je n'ai pas eu le temps de visualiser la plaque d'immatriculation. Je suis allé à mon poste de police de quartier et on a pratiquement ri de moi ! Rien à faire ! Il aurait fallu que je sois blessé ou mort !

Le 10 mars 2012, on se rend chez des parents ; à l'intersection de l'autoroute métropolitaine à Montréal un homme à bord d'une voiture brûle une lumière rouge. C'est

moi du côté conducteur qui est frappé dans la porte. Je n'ai pas de blessure physique, mais mon épouse à droite subit un coup majeur à un genou. Évidemment, le choc psychologique est sérieux ; elle va rester traumatisée et craintive de monter à nouveau dans une auto.

Finalement, y a-t-il un lien quelconque entre l'accident et le sens de la vie ? L'accident n'est-il pas totalement scandaleux pour la conscience et la raison ? Quel sens faut-il lui donner dans notre univers ? La responsabilité de l'homme est parfois totale, parfois partielle, parfois nulle. La mort accidentelle apporte de grandes souffrances aux proches de la victime ; elle montre en même temps l'insouciance et l'indifférence des autres, étrangers à l'événement tragique. La mort est toujours pour les autres ; on attend la mort pour réduire les risques d'accident. Dans un tel contexte, si Celui qu'on appelle Dieu existe et s'il ne désire pas de tragédies mortelles, alors il a donc les mains liées. Des théologiens ont dit que ce Dieu-là a remis entre les mains des hommes toutes les responsabilités par rapport à leur environnement naturel. Ce serait donc aux hommes d'éviter les accidents ! Le problème est que l'homme n'a pas atteint l'âge de raison, ni le contrôle de ses violences intérieures, qu'il n'a pas acquis une conscience morale pour protéger la vie des autres. Ajoutons qu'il n'a pas les compétences techniques pour maîtriser tous les paramètres pour éviter un accident. Autrement dit, ce Dieu-là, en bon Père de famille selon une théologie traditionnelle, ne tient pas compte de l'âge de ses enfants et de leur immaturité. Si l'on accepte comme principe fondamental la sécularisation, alors la création annonce effectivement la mort²⁰⁵ de ce Dieu-là. Si la responsabilité humaine est lente et progressive, alors cette création devient le futur non réalisé de ce

²⁰⁵ Ce thème a été largement développé par ceux qu'on a appelés les « théologiens de la mort de Dieu ». Je reprends cette réflexion au *sous-chapitre 13.1*.

Dieu-là ; elle est son passé. Malheureusement, en dépit des obligations morales des hommes et des efforts qu'ils peuvent faire, les accidents surviennent tout le temps, parfois au-delà de leur bonne volonté.

L'accident ou l'absence d'accident que certains considèrent comme un « miracle » sont le résultat d'un ensemble complexe de causes à effets que nous ne pouvons pas évaluer correctement comme observateurs ; c'est pourquoi la conscience quitte alors le terrain de la raison pour passer dans un mode irrationnel et imaginer une intervention extérieure dans les lois de la physique. La personne qui échappe à un grave accident et possiblement à la mort découvre alors un nouveau sens à la vie, comme si l'essentiel avait été caché auparavant. En fin de compte, si le « miracle » était possible, son but serait de dégager un sens éthique et transcendant de la vie.

Malgré tout, l'événement accidentel ou « miraculeux » paraît exceptionnel. L'accident fait son chemin à travers la complexité, la statistique et la probabilité ; il n'est qu'un vice de fonctionnement ou un hasard chaotique dans les processus naturels. Comme « miracle », il serait une tentative de réparation immédiate à l'encontre de ces mêmes lois. Cela me semble tout à fait impossible ! Celui qu'on appelle Dieu, le Créateur, viendrait de temps en temps donner un petit coup de pouce pour éviter les dégâts d'un univers mal construit au départ. Mais alors, pourquoi n'interviendrait-il pas tout le temps puisque les dérapages naturels et humains sont constants ? C'est tout ou rien ! Bref, c'est rien !

Imaginons dans le style néotestamentaire bien connu, mais dans un contexte plus moderne, la parabole de l'aveugle de naissance. Il était une fois un aveugle de naissance. Il n'arrêtait pas d'implorer Dieu pour pouvoir admirer les merveilles de l'univers. Un jour, après tant d'années d'attente, dans un oratoire d'une grande ville, il reçoit une grande lumière. Il voit enfin ! Fou de joie, il sort, il court, se précipite dans la rue en criant « Je vois ! Je vois ! », mais il

ne voit pas une auto qui fonce sur lui et il meurt ! Ce genre d'accident est certes exceptionnel, mais il demeure constant ; il suffit de parcourir les journaux pour découvrir régulièrement ces accidents « absurdes » où quelqu'un est « au mauvais endroit au mauvais moment » ! Le hasard n'est que la résultante de notre ignorance de la complexité des nombreux micro-événements qui aboutissent parfois à un accident ou à une absence d'accident. Cette courte histoire est en fait celle de l'homme et de toute sa vie ; c'est celle d'un insecte éphémère. Y a-t-il là une logique qui éclairerait le sens de la vie ?

Je me résume. Quand je conduis mon auto, je peux à tout moment avoir un accident possiblement grave ; je peux être blessé sérieusement ou même perdre la vie. Jusqu'à maintenant, j'ai donc échappé « par miracle » à quelques collisions ; il est même possible que j'aie été épargné²⁰⁶ malgré moi sans m'en rendre compte ! Si c'est le cas, s'agit-il d'une quelconque intervention extérieure ? Je ne pense pas ! Moi, ici, petit insecte, j'aurais été « protégé » tandis que là-bas, au loin, dans une autre région de ma planète des centaines de gens seraient morts au même moment ; une guerre en Afghanistan, des tremblements de terre au Pérou, un ouragan aux Caraïbes, des inondations en Chine, des pluies torrentielles en Gaspésie ...

Comment parler ici de l'Amour de Celui qu'on appelle Dieu ? N'y a-t-il pas une contradiction, voire une indécence ? Comment traverser ce fossé qui sépare l'Amour de toutes ces tragédies ?

²⁰⁶ Il y a encore des gens qui suspendent au miroir intérieur de leur auto un chapelet, chrétien ou musulman, pour que « dieu » les protège ! Espérons qu'ils pensent à être des conducteurs plus prudents !

7.3 Le Créateur et le Rédempteur

« 7 décembre 1980. Parabole de l'homme riche. Il y avait un homme très riche et puissant, mais aussi très vertueux. Un jour, il rencontre un enfant sur son chemin. Celui-ci est très pauvre. L'homme lui dit : « Voici un très beau vase de cristal, une pièce rare, et la dernière d'ailleurs ! Va au marché, vends-le et rapporte l'argent pour ta famille ! ». L'enfant, tout joyeux, ignorant tout du cristal et de la noblesse, le lance en l'air pour jouer et tente de le rattraper, l'échappe et le vase se brise ! Penauds tous les deux, sans mot dire, ils ne purent que se regarder dans les yeux avec tristesse. Peut-être heureux d'être ensemble, ils continuèrent leur chemin, malheureux de leur perte. »

Il y a certes comme une impuissance de la part de celui qu'on appelle Dieu. Comment comprendre cette limitation devant les malheurs qui s'abattent sur notre monde ? Voilà une question terriblement douloureuse pour les théologiens (et les malheureux « croyants » !) ; ce Dieu-là ne peut pas être limité, il est grand et infini ; c'est du moins ce qu'on disait pour appuyer le pouvoir suprême des chefs d'Églises. Tout ne serait qu'une affaire de perception ; l'homme ne peut pas comprendre la volonté de ce Dieu-là ! Celui-ci aime-t-il les hommes d'un amour infini ?

C'est vrai, il ne faut pas oublier l'épineux problème, comme un gouffre sans fond, de la liberté et de la prédestination ! Que de querelles à ce sujet ! Personne ne peut contrôler la liberté d'autrui, sinon en apparence et par la force. La liberté est l'espace difficilement acquis par les enfants au prix de distance des parents et de temps. La liberté de l'homme-enfant est donc la distance qui nous sépare de Celui qu'on appelle Dieu-Père. Ce Dieu-là est-il

bâillonné par notre liberté si imparfaite ? Est-il responsable de notre liberté ?

Avons-nous là un authentique sophisme humain ? Ce Dieu-là n'est donc pas tout puissant puisqu'il ne peut pas se détruire lui-même, ni se reproduire tel qu'il est (on a peut-être là une piste pour comprendre un peu pourquoi Celui qu'on appelle Dieu aurait une nature trinitaire !). Alors, il a créé des images de lui, mais déformées, comme un aveu d'échec ; devait-il se racheter et réparer ?

Il y a donc toujours le terrible « silence de Dieu » ! Pourquoi ? Son silence est-il le signe de son impuissance ? Si l'on part de l'hypothèse que Celui qu'on appelle Dieu participe à notre malheur, alors cela change-t-il la réalité quotidienne ? Il serait très compatissant et sympathisant, mais tout de même impuissant. Qui n'a pas ressenti l'impuissance devant le malheur de l'autre, pourtant parfois très proche ? Cette impuissance humaine est-elle d'une manière mystérieuse une expérience de la divinité ? Si ce Dieu-là s'est incarné et a crié « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », il a donc lui-même expérimenté le silence de Dieu. Dieu peut-il abandonner Dieu ? Et en même temps l'homme ? Si ce Dieu-là est ressuscité, est-il le seul à en avoir bénéficié ? La « foi » du chrétien affirme que l'homme aussi partage cette victoire sur la mort, mais dans une attente eschatologique²⁰⁷ ; cela comble-t-il le quotidien ? Il faut croire que Dieu aussi attend ; il attend l'homme dans sa pénible évolution et son histoire incertaine. L'un ne peut agir sans l'autre, de la seule façon que deux libertés peuvent se rencontrer. Si Dieu sauve l'homme, alors l'homme aussi sauve Dieu. Dans la rencontre salvatrice, la culpabilité ne devient-elle pas partagée ?

Si Celui que l'on appelle Dieu intervient dans l'univers en tant que super-héros « sauveur » en faisant par-ci par-là de petits « miracles », ce serait logiquement pour des

²⁰⁷ L'eschatologie est une théologie sur la fin de l'histoire humaine.

raisons pédagogiques. Le miracle serait un palliatif à l'immatrité humaine, une sorte de solution imposée aux hommes infantiles qui disparaîtrait avec la maturité. Mais cela ne colle pas à la réalité puisqu'une croissance éthique n'est pas encore observable et que les miracles sont de plus en plus rares (l'interprétation des événements est plus scientifique que dans le passé !). Si par hasard un tel Dieu interventionniste se manifestait, on ne pourrait pas dire que son intention pédagogique serait un succès ; il suffit de simplement regarder combien de peuples sombrent dans la souffrance, la misère, la tyrannie... Que peut faire ce Dieu Père pour tous ses enfants ? Admettons-le : tant que les petits enfants du monde seront injustement privés de la vie et des joies qu'elle peut leur apporter, alors aucun homme ne verra vraiment l'amour infini de ce Dieu-là dans cet univers. C'est pourquoi, je le dis, c'est une grâce non seulement d'apercevoir cet Amour transcendant, mais aussi de la supporter en totale contradiction avec cet univers qui le masque.

Le problème du « Mal » est toujours là et il s'interpose entre Celui qu'on appelle Dieu et l'homme, au point que ce Dieu-là existe comme dans un univers parallèle ! Faut-il opter pour une forme de fatalisme ou de déterminisme au point de perdre ce faible lien avec un Dieu amoureux de l'homme ? L'homme peut-il comprendre avec son intelligence limitée et peut-être son cœur ? L'idée que des attitudes basées sur l'amour (l'entraide, la compassion, l'empathie...) pourraient avoir une base biologique et évolutionniste m'apparaît de plus en plus improbable ! On ne pourrait pas démontrer scientifiquement que la violence est dans la génétique humaine, même si on a pu observer des « guerres » chez des primates supérieurs ! Serait-il possible que par sélection naturelle l'amour réciproque gagne de plus en plus de monde ? On aimerait y croire, mais malheureusement une simple formule

mathématique²⁰⁸ explique bien le comportement des groupes, leur évolution et leur remplacement dans le temps. Si G (comme dans Guerre) est un groupe belliqueux et si P (comme dans Paix) est un groupe pacifiste, on a l'équation $G + P = G$! N'a-t-on pas vu à travers toute l'Histoire de multiples exemples d'échec de la diplomatie²⁰⁹ ! Certes, les membres d'un groupe sont normalement bons, mais ceux qui les dirigent ont plutôt l'attribut « G » avec l'appui de la majorité des membres (dans le cas d'une certaine démocratie). Si un groupe se sent menacé (espace vital, nourriture, logement, emploi, inégalité sociale, loisirs...), alors sa tendance « G » prend le dessus sur celle de « P ». Beaucoup de gens ont une tendance « P », mais les comportements collectifs ont une tendance « G » !

Ce qu'on appelle le Mal nous empêche de concilier les deux visages d'une Transcendance pourtant unique ; cela est en fait bien plus difficile à comprendre et à accepter que le mystère d'un Amour trinitaire. Il y a toujours comme deux dieux et un conflit entre eux ! Mais il y a surtout pour la conscience humaine une tentative insoluble de les réconcilier. Il y a d'une part le Dieu-Créateur de la nature, des lois implacables, du hasard que l'on veut apparent, des mécanismes de l'évolution, de l'équilibre des planètes, de la lutte pour la vie, de l'écologie, de la mort toujours intimement liée à la vie... Il y a d'autre part le Dieu-Rédempteur de l'exceptionnel, du miracle, de l'amour fou, des grands projets humanitaires, de la justice enfin réalisée, de la résurrection, de la richesse inexplicable de la vie intérieure... Étrangement,

²⁰⁸ Cet aspect des comportements collectifs a été bien étudié par Jared Diamond, par exemple dans les essais suivants : *Le troisième chimpanzé, Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*, Gallimard, 2000. *De l'inégalité parmi les sociétés, Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000.

²⁰⁹ Il est facile de trouver des exemples avec l'arrivée des conquérants européens aux Amériques et en Afrique !

on a l'impression qu'une majorité de gens adhèrent plutôt à la première image d'un dieu-Créateur, celle du moteur de l'univers, tandis qu'une minorité recherche la seconde, celle de la divinité originelle de l'esprit humain. Pratiquement personne n'essaie de concilier ces deux visages et ces deux tendances ! La conciliation demeure un mystère insondable, car la dualité posée par la création pose tout le problème de l'échec. Jusqu'à maintenant tout le monde a échoué : ce Dieu-là et les hommes.

Le *Credo* des chrétiens (il y a deux versions : Traditionnel des apôtres et de Nicée) débute en posant l'incompréhensible paradoxe d'un Dieu qui détruit et qui sauve en même temps.

(Traditionnel) (de Nicée)

Je crois en Dieu,

Je crois en un seul Dieu,

le Père tout-puissant,

le Père tout-puissant,

créateur du ciel et de la terre,

créateur du ciel et de la terre,

de l'univers visible et invisible.

Et en Jésus-Christ,

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ,

son fils unique, notre Seigneur...

le Fils unique de Dieu,

né du Père avant tous les siècles...

Il faut donc déduire que le Rédempteur ne sauve pas nécessairement ce qui détruit la vie de l'homme dans l'univers issu du Créateur. On peut certes voir dans ce *Credo* une influence probable de la gnose²¹⁰ chrétienne au début de

²¹⁰ La gnose est expliquée davantage au *sous-chapitre 11.2.1*. La gnose, souvent dualiste, est une conception de la spiritualité où des élus accèdent à des connaissances ésotériques pour connaître Dieu.

l'Église primitive, mais l'affirmation est ici catégorique : le Fils-Sauveur préexiste à l'univers créé, il est déjà là en Dieu, parfaitement intégré dans une Unité qui se veut multi-personnelle (ici trinitaire). Ce Fils a comme une double existence, celle qu'il partage avec le Père-Créateur et celle d'une mission humaine par son incarnation dans l'univers créé. Le choix que chacun peut faire à propos de ce qu'on appelle la foi est déchirant et exigeant parce qu'au-delà d'une « guérison » attendue, il y a la ferme volonté de changer radicalement de comportements moraux. Si l'univers détruit l'homme, avec l'influence efficace de l'homme lui-même, et qu'on affirme en même temps que le Rédempteur sauve l'homme, cela implique que l'univers créé n'est pas la finalité première de la vie et qu'il est une ouverture sur une autre dimension. C'est affirmer que la vie terrestre n'est pas la fin de la vie humaine et est déjà une bonne partie de la « foi ». Le Rédempteur vient annuler les « effets indésirables » de l'univers pensé par le Créateur et récupérer toute la bonté humaine en dépit de la mort physique.

N'ai-je pas moi-même vécu ce tiraillement spirituel dans mon corps ? L'année 2002 a été la plus pénible de cette aventure du lymphome qui a finalement duré cinq ans ; et pourtant, c'est durant cette même année que mon expérience d'un Amour transcendant, intégré dans l'amour conjugal, a été la plus intense. J'ai ainsi vécu en profondeur cette dualité inconciliable entre un Dieu-Créateur et un Dieu-Sauveur ; en cas de choix extrême, je me devais de me tourner vers le second, même si cela dépassait quelque entendement de ma maladie. Quand je quittais l'hôpital pour permettre à mon corps un peu de repos et à mon âme un peu d'espoir, j'étais pleinement conscient de l'impossible conciliation entre ces deux passions amoureuses ! Il faisait si beau, l'air pénétrait dans mes poumons fatigués comme un appel à la liberté. Je marchais lentement, la mort collant à ma peau, mais je sentais si bien cette force de la vie autour de moi essayant de me pénétrer. J'étais dans un

monde mystérieux où tous les gens autour de moi étaient portés par l'inconscience ; je marchais comme un homme invisible ou un fantôme, ne sachant pas si j'allais me matérialiser ou m'évaporer ! Je ressentais bien la première passion amoureuse, celle de la vie, celle du Créateur, mais la seconde passion, celle du Rédempteur, était plutôt en discontinuité avec la première ! C'était impossible de concilier ces deux amours, peut-être parce qu'il s'agissait d'une œuvre inachevée pour l'homme et aussi pour Celui qu'on appelle Dieu. Joie et souffrance pour les deux. Un grand saut à faire dans le vide pour les deux ! Comment devais-je fonder mon espoir de guérison ? En m'appuyant sur la force de la vie du Créateur pour que mon corps retrouve la santé ? Ou en m'appuyant sur quelque action salvatrice et mystérieuse du Rédempteur ?²¹¹

En étudiant les caractéristiques de la spiritualité mystique (plus précisément celle du Carmel que je connais bien), on peut voir comment les moines et moniales ont résolu la difficile conciliation des « deux amours ». Il leur a suffi, selon une tradition monachique séculaire, de mettre une opposition entre l'univers créé et Celui que l'on appelle Dieu. Comme ils l'ont dit, c'est « tout et rien » (*todo y nada*) ; Dieu est tout, le monde n'est rien ! On a beau dire que le monde n'est rien en comparaison de Dieu, on oublie facilement que ce monde est créé par Dieu. C'est pour moi une solution de facilité aux plans intellectuel, spirituel, théologique et moral ; il est plus facile de nier le monde en s'en éloignant que de le relativiser en restant dedans. Dans une spiritualité qui refuse une opposition aussi extrême, l'univers créé est l'occasion de découvrir la grandeur de Dieu ; l'amour de l'univers peut conduire à l'amour de Dieu. Donc, la connaissance scientifique reste ouverte à un Amour

²¹¹ J'ai indiqué ma position personnelle dans *Pourquoi... moi ?*, p. 134, 137-138 !

transcendant ; et tout amour humain s'ouvre sur un Amour plus grand. Il m'apparaît essentiel de maintenir ensemble la passion des « deux amours », même si leur unité semble inconciliable. On peut supposer que Celui qu'on appelle Dieu va peut-être nous montrer avec le temps le chemin de la compréhension à condition de ne pas abandonner l'ultime objectif de le connaître.

7.4 La vérité dans l'enfance

« 15 juin 1980. Les enfants.

*Je vois des enfants, ils sont nus.
Leurs corps se touchent et se complètent.
Les cheveux se mêlent,
et les sourires de la joie,
et les regards de l'avenir.
Et tout tourne et s'enroule,
et dignement la beauté jaillit de ces corps,
une beauté incontrôlable et excitante.
Je suis heureux et mon regard est extase.
Mais en même temps je souffre,
car je ne suis pas avec eux,
je ne peux pas les toucher,
ils sont un passé déjà lointain et étranger,
ils sont un futur inaccessible. »*

S'il fallait que je trouve un seul critère pour définir une voie de connaissance de Celui qu'on appelle Dieu (une voie qui dépasse la raison !), je dirais qu'au-delà de l'amour conjugal, mais issu de lui, il y a la naissance des enfants, de ceux qui sont désirés et même de ceux qui sont blessés par manque d'amour. J'ajouterais que cela dépasse cet instinct irrationnel de la nature à poursuivre l'œuvre de procréation afin d'assurer la survie de l'espèce. Au-delà de la pérennité horizontale de l'humanité où bien des enfants n'accéderont

pas à la joie de vivre, il y a chez l'enfant qui arrive une dimension verticale et instantanée qui s'affiche, une étincelle de vérité et une proximité d'une Transcendance amoureuse. De manière habituelle, les parents sont bien conscients du mystère profond qui s'épanouit sous leurs yeux attendris ; à l'inverse, la mort d'un nouveau-né est un drame déchirant pour eux et ceux-ci continuent à lui parler comme si, pour contrer l'absurdité, il n'y avait plus de frontière entre le monde des vivants et celui des morts.

La capacité à voir la proximité divine dans le regard de l'enfant va de pair avec le niveau de civilisation de tout groupe d'adultes ! Bien qu'il y ait une charte des droits des enfants à l'ONU, on sait très bien qu'elle est très loin d'être respectée et appliquée. C'est comme pour l'esclavage, il y en a toujours eu depuis des millénaires jusqu'à aujourd'hui. Les enfants sont-ils conçus avec une volonté et un désir amoureux ? Sont-ils tués en bas âge (infanticide des filles ou des garçons selon les cultures) ? Sont-ils sous-alimentés, malades, non éduqués, soumis à la guerre, à l'esclavage, à la torture ? Sont-ils séparés de leurs parents (peut-être vendus ou volés) ? Sont-ils privés de la joie, de jeux et de rêves pour leur avenir ? Peuples de la Terre ! Incohérents ! Pourquoi fécondez-vous ? Pourquoi donnez-vous la vie si c'est pour offrir la mort ? La souffrance des enfants est sans limite ; elle est comme un grand voile noir qui couvre toute la planète et qui cache le soleil de l'essentiel.

CHAPITRE 8

Un humanisme chrétien

8.1 À la recherche d'une éthique d'inspiration chrétienne

« 15 mai 1984. Il n'y a pas de honte à être heureux. Le signe assez tangible de cet état de détachement est mon imperméabilité à l'argent. J'en suis conscient, j'en suis fier et je ne me prive pas du bonheur que cela m'apporte. »

L'éthique est d'abord une réflexion philosophique sur l'ensemble des règles qui encadrent les comportements individuels dans un contexte social, politique, religieux ou autre ; cela aboutit à une morale personnelle en fonction d'un système de valeurs définies à la fois par une culture communautaire et des choix personnels. Toutefois, par extension, l'éthique peut être assimilée à une morale, autant individuelle que collective ; c'est l'approche que j'ai globalement adoptée.

Le mythe grec de Sisyphe, repris ensuite par Albert Camus, m'a interpellé depuis mon enfance ; j'ai tellement bien connu les faiblesses congénitales et les nombreux recommencements. Le pauvre Sisyphe doit ainsi, malgré l'absurdité peut-être apparente, pousser vers un sommet une roche qui évidemment roulera vers le bas. J'avais bien compris que le mythe de Sisyphe s'appliquait à l'homme, mais je n'avais pas vu combien la roche est l'homme lui-même. La gravité l'entraîne toujours vers le bas, non seulement son corps, mais aussi son esprit, et j'ajouterais sa volonté morale. Le but de la vie est-il d'atteindre le sommet ou de pousser inlassablement cette roche humaine ? Chacun peut répondre comme il le veut à cette question ! Mais dans la mesure où le sommet visé est inaccessible, il y a certes un défi, un devoir et même un plaisir noble à tenter de s'en approcher. Si le sommet et en même temps le désir de l'atteindre existent, alors cette cime indique certainement la destinée humaine ; toute cette lente et souvent lamentable évolution de la vie depuis des millions d'années n'a de sens que par un regard vers un futur à définir et à dégager de ses gangues de gravité.

L'atteinte d'un idéal moral peut-il être mesuré ou ressenti par un état d'harmonie et de plénitude intérieure ? Il est évident que la réalisation de certains objectifs, malgré des difficultés inévitables de parcours, peut apporter de grandes satisfactions, mais il me semble aussi que le bonheur arrive quand le travail intègre une éthique de base et donc une dimension affective dans les relations humaines. Donner et recevoir de l'amour dans toutes ses actions, familiales, professionnelles ou autres, permet de vivre une paix intérieure. Il faut aimer, voire passionnément, toutes les personnes impliquées dans notre quotidien. Je crois que cette attitude donne un sens immédiat à la vie, même si un tel idéal est parfois irréalisable ; effectivement, cela ne supprime aucunement les combats qu'on doit livrer tous les jours contre les méchancetés, les tensions et les incompréhensions.

À force d'écouter en soi et chez les autres cette passion d'un idéal moral, je pense qu'on en arrive à développer un état de remerciement. Ayant tant reçu, il faut tant donner. Il y a là une œuvre de création ou plutôt de recréation. À chaque instant, un choix fondamental s'impose : la destruction ou la recréation. L'humanité n'a-t-elle pas suffisamment détruit jusqu'à maintenant ? Ne s'est-elle pas assez autogénocidée ?

La conscience est beaucoup plus révélatrice qu'on le pense quand il s'agit de la morale à la condition d'avoir un minimum d'attention sur son intériorité. Je crois qu'il existe une conscience affective bien distincte et unifiée où il se passe des événements ou des phénomènes originaux qui dépassent l'univers du rationnel. Parfois, ceux-ci s'imposent soudainement sans que l'on puisse vraiment en donner une explication ; ils ne surviennent pas d'un effort de volonté, mais surgissent comme un don. Il arrive quelquefois au-delà de tout sentimentalisme que des larmes coulent parce que l'affectivité grandit et que la dilection est incontrôlable. La conscience affective vient compléter et transcender la conscience cartésienne ; au-delà de l'individualité tout à fait nécessaire, une ouverture est requise à l'altérité et ensuite à l'union. L'émotion mène à l'amour ; celui-ci permet l'illumination en partie hors de soi. Il y a une fusion et une expérience de la Transcendance. « Je suis aimé » et « J'aime » sont totalement indissociables.

Toute morale doit s'enraciner dans le quotidien et malheureusement celui-ci comporte son lot de souffrances, de frustrations et de dépossessions. Alors, cette morale ne peut pas les éviter et n'a pas d'autre choix que de les intégrer et d'y voir des occasions de croissance de la conscience affective. Qu'on ne s'y trompe pas, Celui qu'on appelle Dieu n'est pas là pour aider de l'extérieur ! Il se confond dignement par son absence avec la banale vie humaine. Il y a toujours incertitude et doute. Mais il est pourtant là par son silence dans la conscience affective. Je suis obligé

d'admettre qu'il peut exister au sein de celle-ci une émotion humaine d'une grande intensité pour aimer ce grand absent !

Notre attitude par rapport à la souffrance met en évidence à la fois notre noblesse et aussi notre lâcheté. À des degrés divers, chacun a son égoïsme et son indifférence par rapport à la souffrance des autres. Les souffrances ne se comparent pas ; il y a toujours la mienne et celle des autres. S'il était effectivement possible de partager la souffrance d'autrui et de la réduire en la prenant sur soi, combien de personnes le feraient réellement ? Le ferais-je moi-même ? Ce n'est pas certain ! Je suis un peu lâche et je n'aime pas souffrir. Peut-on vraiment apprendre à partager la souffrance des autres ? Et si automatiquement nous souffrions quand les autres souffrent, peut-être ferions-nous quelque chose ensemble pour la combattre ! L'humanité changerait si à chaque fois que quelqu'un meurt, celui-ci était dans les bras d'une personne bien vivante. Toute personne vivante devrait tenir dans ses bras un mourant (selon un rythme individuel à déterminer)²¹². La proximité de la mort montre toute la haine que porte l'humanité, mais heureusement elle permet aussi l'expression d'un amour intense, essentiel et salvateur.

(Je vais faire ici une petite parenthèse qui montrera que mes réflexions ne sont pas de pures intentions théoriques, mais s'inscrivent dans des expériences concrètes.

En décembre 2007, je me faisais la réflexion suivante :

« Depuis le lymphome et les traitements, je suppose que je suis plus résistant à la souffrance et sans doute pas si lâche ! Mais si j'avais un autre cancer, aurais-je encore la force d'y faire face ? Par ailleurs, à chaque fois que l'on assiste une

²¹² Il serait intéressant ici de montrer l'expérience positive qu'apporte la présence d'enfants à la fin de la vie d'un parent et à son décès ; l'amour peut alors être partagé entre les deux âges extrêmes de la vie.

personne malade, un enfant, un parent, un ami, on prend un peu sur soi la souffrance de l'autre, et on peut supposer que cette attitude peut améliorer le potentiel de guérison. Mais, effectivement, on ne partage jamais entièrement la souffrance physique ou psychologique de l'autre. Au moment de la mort, on peut accompagner... jusqu'à une certaine limite ; la personne qui accompagne ne meurt pas ; mourir est un acte individuel, solitaire, caché aux autres et même à soi-même. ».

Au moment où j'écris ce chapitre, en novembre 2014, je sais que j'ai un autre cancer ! J'ignore comment je vais y faire face ; l'avenir me le dira !).

Il fut un temps où une éthique chrétienne s'appuyait sur un dolorisme excessif et même masochiste. Cette spiritualité qui prenait le Jésus le Nazaréen en croix comme modèle justifiait donc les souffrances, y compris celles que l'on pouvait s'imposer à soi-même. On peut même dire que pour les cloîtres les souffrances dues au retrait du monde et de sa famille étaient le prix à payer pour atteindre un idéal de sainteté. Pour de nombreux cloîtres, et aussi pour des laïcs bien ordinaires qui désiraient imiter ce même comportement, le fameux problème des talents s'était posé avec acuité. Je pense personnellement que beaucoup de gens ont souffert inutilement à cause de cette spiritualité et qu'elle fut un grave égarement dans l'histoire du christianisme.

Un talent doit-il être développé ou sacrifié ? La personne deviendra-t-elle plus épanouie ou diminuée ? Le talent est comme un don que l'on reçoit ; la personne peut le développer à force de volonté, de travail et de discipline. Le talent fortifié et maîtrisé permet de trouver sa place dans l'évolution de la communauté humaine ; il apporte un sentiment d'utilité, de satisfaction et du travail accompli ; il rend conscient d'avoir « réussi » sa vie. Toutefois, cette démarche

doit conserver l'objectif final, celui d'un amour unificateur. C'est une bonne base pour une éthique des talents.

Dans les faits, plusieurs personnes ne développent pas leurs talents ; il peut s'agir d'un manque de volonté. Mais bien des gens n'y arrivent pas tout simplement parce que les occasions de la vie ne leur permettent pas. On pourrait ici donner des centaines d'exemples, tant ils sont nombreux à travers le monde et toute l'Histoire. Il suffit de naître dans un siècle de turbulences guerrières, dans un pays colonisé, dans une classe sociale pauvre, etc. Un enfant peut être abandonné à la rue ou inversement des parents doivent travailler pour nourrir leurs enfants en mettant de côté leurs projets personnels. Combien de parents ont sacrifié leurs talents pour permettre à leurs enfants d'accéder à une instruction supérieure ? Combien d'enfants n'auront jamais la chance de se scolariser ? Dans toutes ces situations, il est certain que la non réalisation de talents personnels peut causer de grandes frustrations et que seule la transcendance de soi vers un objectif moral jugé supérieur permet d'atteindre malgré tout un certain bonheur personnel.

Alors, qu'en est-il de ces gens qui se privent par eux-mêmes de développer leurs talents ? Il ne faut pas juger trop vite ! Je dirais qu'il faut fuir toute forme de justification doloriste et masochiste et qu'un tel « sacrifice » exige d'œuvrer pour un but jugé moralement supérieur. La personne doit se transcender pour ne pas se replier sur elle-même à cause d'une frustration dévastatrice. Par exemple, quelqu'un pourrait mettre de côté un grand talent pour un instrument de musique, si elle considère qu'elle se réalisera davantage dans une forme de bénévolat ou en travaillant pour un organisme caritatif. Mais cette distinction est plutôt théorique parce que le don de soi pour une cause morale supérieure exige habituellement d'exploiter au maximum ses propres talents ; le don de soi implique aussi de l'efficacité. J'ajouterais même que le don de soi pour une grande cause oblige à une plus grande responsabilité par rapport à ses talents. En effet, les

gens ne naissent pas tous avec les mêmes talents, ni avec des talents égaux. On ne peut pas s'enorgueillir de son talent puisqu'il est reçu gratuitement, mais on peut être fier de l'avoir développé et utilisé efficacement. De même, celui qui a plus de talent dans un domaine a un plus grand devoir pour en faire profiter les membres de sa communauté.

Cette réflexion sur les talents a clairement été orientée vers une responsabilité morale et n'a pas abordé la question de l'argent et de la rémunération éventuelle. S'il existe un critère simple et révélateur en matière d'éthique, c'est bien celui de l'argent ! C'est certain que toute personne doit avoir un minimum de biens matériels et financiers pour vivre, mais le bonheur est tout à fait possible quand l'argent n'est pas une fin en soi et qu'on n'y développe pas une dépendance à la manière d'une drogue. Je peux dire, par expérience, qu'il y a un profond bonheur intérieur à être imperméable à l'argent (qu'on me donne un million de dollars et je le donnerai entièrement !).

Nous ne vivons pas dans une société juste où les ressources (naturelles, humaines, économiques, financières, scientifiques, technologiques...) seraient réparties plus équitablement ; cela est vrai dans tous les pays et entre ceux-ci. Les classes sociales sont partout structurées en pyramides avec les plus riches au sommet et les plus pauvres à la base. Les compagnies transnationales contrôlent les gouvernements ; ceux-ci, qui prétendent avoir du pouvoir et créer des emplois, se contorsionnent dans le difficile art de gouverner pour justifier les taxes et les impôts auprès des pauvres citoyens. Les fonds publics n'appartiennent à personne et donc à tout le monde de sorte qu'ils sont l'occasion continue de nombreux abus et de corruptions diverses. Les plus riches cachent leur argent dans des paradis fiscaux à l'abri des impôts. Et les organisations criminelles blanchissent leur argent dans des structures légales.

Jusqu'à maintenant, je n'ai pas trouvé de théorie économique ou financière, et encore moins morale, selon laquelle l'affirmation suivante serait fausse : la distribution de la richesse fonctionne à la manière des vases communicants avec des clapets unidirectionnels. Si quelqu'un s'enrichit ici, alors un autre s'appauvrit ailleurs. Un taux d'intérêt pour un prêt est toujours plus élevé qu'un taux pour un placement ! Le grand nombre de personnes impliquées empêche de voir cette injustice continuelle. Il est difficile de s'y soustraire totalement ; par exemple, dans le cas de la dette hypothécaire, ce n'est pas « donner au suivant », mais plutôt « endetter le suivant ». Dans tous les domaines économiques, financiers et d'affaires, chacun veut recevoir plus que ce qu'il donne ; cela provoque ce qu'on appelle l'inflation ! Entre la main gauche qui reçoit et la main droite qui donne, même de manière généreuse, un montant s'accumule ; il s'appelle « profit »²¹³ ou « plus-value » positive.

Les institutions religieuses, chrétiennes ou autres, qui en théorie étaient contre l'intérêt (sur prêt), n'échappent pas non plus à tout ce système. Dans le passé, les Églises avaient explicitement leurs modes de taxation, possédaient des propriétés foncières, étaient proches des rois ou des empereurs, avaient leurs armées... ; aujourd'hui, n'ont-elles pas des terrains, des bâtiments et des placements divers ? Encore une fois, il ne faut pas supprimer la propriété individuelle ou institutionnelle, mais comment l'éthique religieuse doit-elle justifier la gestion de l'argent et des biens matériels ?

Si tous les hommes (les deux sexes) n'ont pas des chances égales à la naissance de se développer, de s'instruire, de travailler et d'acquérir un minimum de bien-être matériel, et enfin d'accéder à quelques moments de loisirs, l'inégalité est aussi manifeste entre les hommes (les mâles) et les femmes. Dans plusieurs cultures figées dans un passé, où la

²¹³ Au minimum 10%, souvent plus et même beaucoup plus !

stagnation semble être l'unique méthode de survie, les filles sont privées d'un accès à l'école et à des formations académiques supérieures. Elles sont conditionnées à vivre retranscrites et repliées sur elles-mêmes, restreintes aux tâches traditionnelles (ménage et alimentation, travaux dans les champs, eau et bois de chauffage...), obéissantes et servantes auprès de leurs frères et des autres hommes de la famille élargie. Les femmes sont voilées, recouvertes, cachées, théoriquement objet de péché pour les hommes, possédées pour servir à la progéniture contrôlée, soumises à des codes d'honneur très éloignés d'une véritable justice.

Dans l'Histoire, plusieurs cultures souvent très religieuses ont eu de la difficulté à intégrer positivement la sexualité et donc un minimum d'égalité entre les sexes. De manière générale, les Églises comme institutions très humaines ont suivi cet ample courant de machisme ; elles l'ont parfois accentué plutôt que de le renverser. Que d'efforts théologiques pour justifier un clergé mâle dominateur, malgré un certain progrès dans certaines Églises protestantes !

L'Église catholique a une longue histoire d'inadaptation à l'évolution sociale quand il s'agit de sexualité (méthodes contraceptives, condom, avortement (nécessité médicale, viol...)... Et que dire du rejet assez violent de l'homosexualité, non seulement de courants religieux, mais aussi de cultures ancestrales qui défendent avant tout des postes de pouvoir et manipulent des stratégies politiques. Ceux qui disent que l'homosexualité est « contre nature » sont des ignorants (en se basant souvent sur des textes anciens complètement dépassés), car une observation plus scientifique de la vie dans la nature démontre une étonnante diversité dans les méthodes de reproduction et les comportements sexuels. Il y a « dans la nature » végétale et animale (terrestre ou aquatique) de nombreux agissements qui semblent « contre nature » : des animaux ont des comportements homosexuels, d'autres sont hermaphrodites, certains changent de sexe, des mâles portent le fœtus, gardent les bébés dans une

poche, les nourrissent et les protègent, etc. Certes, ces manifestations apparemment divergentes sont minoritaires, mais elles existent ; la nature est tolérante et ouverte, elle voit grand et elle est patiente !

Après ces diverses pistes de réflexions, est-il enfin possible de définir ce que serait une éthique d'inspiration chrétienne et en quoi elle serait différente de toute autre éthique ? Y a-t-il des éthiques qui sont supérieures à d'autres ? Une éthique spécifiquement chrétienne, si elle existe, peut-elle prétendre à une telle supériorité ? Chose certaine, il faut se rapprocher inévitablement de ce qu'on pourrait appeler un humanisme intégral ; la démarche n'est pas simple puisqu'on trouvera sans doute autant d'humanismes que d'éthiques avec leur prétention de supériorité ! Cela veut dire pour moi qu'il faut trouver un sens cohérent avec les sciences, les technologies, la politique, la justice sociale, le travail, l'économie, la finance, etc.

8.2 L'éthique dans la communauté chrétienne primitive

On a tendance à idéaliser la première communauté chrétienne parce qu'enfin un groupe de citoyens formé à partir de toutes les classes sociales aurait réussi à créer une nouvelle société basée sur l'amour et la justice. Il est vrai qu'un vent nouveau de changement et de révolution a dû souffler fortement parmi ces nouveaux convertis, d'autant plus que leur nouvelle foi religieuse était fondée sur la conviction que le nouveau « Seigneur » qui avait été crucifié était toujours présent et vivant parmi eux.

À travers les siècles, il y a eu plusieurs tentatives pour refaire le monde en vivant en petites « communes » ; elles n'ont pas toutes réussi pour la simple raison que chaque individu transporte avec lui ses limites, ses désirs, ses frustrations, ses besoins ... ; la faiblesse, l'impatience, la colère, le « mal » ... sont toujours présents. Et puis, tout le monde vieillit, y compris les « communes » et leurs rêves.

On peut observer que certaines petites communautés ou petits villages vivent en marge de la société, mais on constate que leur survivance s'appuie sur de lourdes traditions pleines de sévérités et codifiées en de nombreuses règles ou commandements. Dans les courants monachistes, et même chez plusieurs clergés, où les règles étaient très strictes, on a tout simplement éliminé les rapports affectifs et sexuels que l'on considérait comme des sources de problèmes. L'individu devait se sanctifier en se rapprochant de la vie des « anges », des êtres mystérieux, plus près de Celui qu'on appelle Dieu et ayant en principe une vie plus intéressante que celle des hommes.

J'aurais bien aimé être là parmi ces nouveaux chrétiens pour voir comment les riches et les pauvres partageaient effectivement leur existence dans le quotidien. Jusqu'à quel point les riches donnaient-ils tous leurs biens à la nouvelle communauté, et comment les pauvres en profitaient-ils ?

L'histoire du couple Ananie et Saphire²¹⁴ est troublante ; je l'ai toujours trouvée plutôt bizarre ! Pour se joindre à la « commune », ils vendirent leurs propriétés, mais gardèrent une partie de l'argent pour eux. Si on se fie au châtement qui les attendait, il faut en déduire que les nouveaux croyants devaient donner tous leurs biens (ou verser l'équivalent en argent de leurs ventes) à la communauté. Or, quand Ananie se présenta devant Pierre, il tomba raide mort au sol ; le même sort arriva à Saphire peu de temps après. Cela ressemble aux miracles merveilleux de ces saints qui peuvent tuer au nom de Dieu²¹⁵ ! Qu'est-il arrivé réellement ? Ont-ils été exécutés ? Est-ce Pierre qui les a tués ? Toute la communauté avait bien raison d'être étonnée (ou apeurée) ; pourquoi exactement ?

²¹⁴ NT, Actes, 5 : 1-11.

²¹⁵ N'y a-t-il pas là comme un germe de toutes ces idéologies religieuses qui justifient les meurtres au nom de « dieu » ?

Il est évident qu'il y a certainement eu une effervescence générale, un sentiment d'exaltation, une conscience d'accéder à une nouvelle liberté intérieure face aux contraintes sociales, une impression de fin du monde, une nouvelle approche pour être sauvé après la mort ... Et ces gens ont dû faire des choix les amenant à désobéir à des obligations civiles et parfois à se cacher ; ils ont subi des formes de ségrégation et ont été pourchassés. Les activités religieuses avaient donc lieu dans les maisons de l'un ou de l'autre, lieux symboliquement idéaux pour partager le pain et le vin, et aussi pour décider des engagements pratiques. Là encore, il ne faut pas trop idéaliser ; on ne visait pas à changer les structures sociales influencées par les cultures juive, grecque et romaine ; par exemple, les femmes et les enfants étaient toujours soumis à l'autorité des maris, des hommes, d'où par exemple le récurrent problème des veuves (sans nouveau mari) et des orphelins (sans père).

Afin d'avoir une conception plus réaliste du passé, voici un résumé d'une histoire écrite au 5^e siècle sur la vie d'un ermite du 4^e siècle. Cette histoire décrit très bien le problème toujours actuel des « accommodements raisonnables » qui sont exigés par exemple par les juifs orthodoxes ou les musulmans pratiquants ; l'accommodement ne va pas dans l'autre sens ! Rien n'a vraiment changé depuis 2,000 ans ! Ce récit²¹⁶ fait partie de l'*Histoire des moines* écrite par l'évêque Théodoret de Cyr (393 - 466) ; il est question ici de la vie de Saint Jacques (mort vers 337), d'abord ermite, puis évêque de Nisibe (vers 308). Sur son chemin qui doit le mener en Perse pour qu'il s'occupe de ses plantes (les nouveaux convertis), le moine passe devant une fontaine où des jeunes filles lavent des vêtements ; leurs robes sont retroussées et elles n'ont pas la tête couverte. Comme elles ne connaissent pas cet homme, elles le

²¹⁶ LC4, p. 110.

dévisagent et ne modifient pas leur allure. Quelle honte et quel affront ! Le moine, qui possède la puissance divine, va produire un miracle punitif : il maudit la fontaine qui arrête de couler, etc.

Un tel idéal de « communautarisme » (« communisme » serait trop fort !) est en fait possible quand la communauté regroupe un très petit nombre de personnes qui se connaissent et se considèrent responsables les uns des autres ; c'est comme une grande famille où les relations sont idéalement égalitaires et où chacun a des droits, mais aussi des devoirs. Toutefois, avec le besoin de répandre la nouvelle foi, il semble évident aussi que l'organisation des communautés a rapidement posé plusieurs problèmes d'ordre pratique : collecte d'argent et de biens, aide aux membres, enseignement, formation, lieux de culte... Quand une organisation sociale s'agrandit, on voit apparaître une malheureuse hiérarchie avec sa gênante bureaucratie. Un clergé s'est formé en s'inspirant des structures administratives romaines : diacres, prêtres, évêques, pontifes... On a déjà là la naissance de deux organisations parallèles : une première, religieuse, au départ judéochrétienne, puis paganochrétienne, intégrant les structures de la religion romaine, et une seconde, civile et romaine. Il aurait été inimaginable qu'on en arrive à un État « laïc ». Au début du déclin de l'Empire romain, l'État a opté à son tour pour l'intégration de la « religion » chrétienne alors que celle-ci n'avait pas été éliminée et s'était déjà répandue dans une bonne partie de l'Empire.

Il faut réaliser que les chrétiens n'étaient pas si nombreux au début ; ils étaient plus concentrés dans les villes, comme Rome, que dans les campagnes. Un certain nombre seulement se cachait et était pourchassé. Tous les empereurs n'ont pas eu la même sévérité à l'égard des chrétiens, et globalement il n'y a pas eu de persécutions de masses, comme cela s'est produit plus tard. Cependant, il y avait un climat de méfiance, de peur et d'inquiétudes ; cela a certainement joué sur la décision d'adhérer à la nouvelle foi et

surtout de la conserver. Durant les périodes où les persécutions et les martyres ont été extrêmes, le climat de violence a influencé l'appartenance des nouveaux croyants et a sans doute exagéré le sens de la nouvelle foi. C'était un idéal de mourir martyrisé, c'était comme un baptême, d'autant plus que certains apôtres avaient déjà subi un tel sort. On comprend mieux pourquoi on a mis l'accent sur la crucifixion de cet Homme-là, comme modèle de recherche et d'imitation, alors qu'il devait être, cet Homme-là, Jésus de Nazareth, vivant et ressuscité.

Il faut bien admettre que les persécutions, d'une extrême violence (combats, bêtes féroces, tortures, chaise en métal rougie par le feu, bûcher ...), étaient présentées comme spectacles dans les amphithéâtres construits à la fin du premier siècle. Dès cette époque de la naissance du christianisme, ces manifestations de violence devant le regard des premiers apôtres et des nouveaux convertis se sont poursuivies jusqu'au 4^e siècle. Il y a eu des persécutions, par exemple, au premier siècle sous Tibère et Néron, au 2^e sous Trajan, Antonin dit le Pieux et Marc Aurèle ; mais les répressions ont été très sévères au 3^e sous Dèce, et au début du 4^e sous Dioclétien. L'Église d'Orient aussi a eu ses martyrs malgré le schisme. La situation s'est stabilisée quand la religion chrétienne est devenue la religion de l'État romain.

Bien des gens, dont des chrétiens, considèrent que ce fut une erreur de la part de Constantin, avec son édit de tolérance religieuse en 312, d'instituer la religion chrétienne comme la nouvelle religion d'État de l'Empire romain. Je pense que le processus a été progressif sur au moins une cinquantaine d'années bien que Constantin ait effectivement ouvert la porte à une reconnaissance juridique de l'Église. S'il y a eu une erreur, c'est que désormais l'Église pouvait légalement acquérir des richesses alors que sa spiritualité initiale était plutôt du côté des pauvres. L'édit de Milan en 313 permettait à l'Église et au clergé de gérer des fonds et de la main-d'œuvre puisque débutait alors la construction

du Saint-Sépulcre et de Saint-Pierre-de-Rome. Encore une fois, Constantin n'aurait sûrement pas pris une décision à l'encontre de la majorité de la population. Il était tout à fait normal à cette époque pour les chrétiens et les non chrétiens que la religion soit identifiée au pouvoir civil, ici impérial. Les chrétiens, en tout cas, ont approuvé la démarche ; et s'il y a eu une erreur, ceux-ci ont eu leur part de complicité.

La démarche de l'empereur Constantin en 312 demeure d'ailleurs assez floue ! En effet, les chrétiens étaient quand même minoritaires, mais ils étaient déjà présents dans plusieurs provinces de l'Empire. Ses conseillers ont-ils fait des « sondages » et l'ont-ils influencé pour préserver une paix dans un Empire un peu fragile ? A-t-il fait un pacte avec le dieu des chrétiens (un dieu guerrier !) pour remporter une guerre (une légende sur sa victoire au Pont Milvius) ? Il me semble exagéré de parler de la « conversion de Constantin » ; il n'était pas nécessairement attiré par la nouvelle foi chrétienne. Il a peut-être agi en opportuniste puisqu'il a voulu à travers un nouveau calendrier faire coïncider la fête de la naissance de Jésus avec celle du dieu-soleil (« invaincu » sans doute militairement). On sait aussi qu'il s'est fait baptiser juste avant sa mort ; il faut comprendre que bien des gens pensaient de cette façon parce que le baptême était considéré comme un passage pleinement garanti vers le « ciel-paradis-salut ». De plus, on pense que ce serait un prêtre arien²¹⁷ qui l'aurait baptisé ; et l'on sait que son fils Constance II était arien.

Il ne faut pas s'étonner si dès les premiers siècles les chrétiens ont de la difficulté à comprendre la notion de Trinité divine puisque c'est encore comme ça aujourd'hui. Des penseurs, prêtres, évêques, théologiens, moines, influencés par de nombreux courants philosophiques ou religieux de l'époque, vont tenter des explications. Plusieurs de ces écoles

²¹⁷ Il est question ici de l'hérésie de l'arianisme.

de pensée seront jugées comme hérétiques : arianisme (seul le Père est éternel), homéisme (Fils semblable au Père, mais pas égal), anoméisme (un Dieu inengendré avec une triade engendrée), homoïousisme (Père et Fils de même nature), gnosticisme (connaissance de la nature humaine ayant un esprit d'origine divine dans un corps et un environnement matériel créés par un démiurge maléfique), docétisme (Jésus fait chair n'est pas un homme véritable)... La liste de ces hérésies est très longue et repose souvent sur des subtilités de langages philosophico-théologiques ! Pour simplifier, le prêtre et théologien Arius soutient que le Fils n'est pas vraiment égal au Père. Déjà, les chrétiens vont s'opposer entre eux, même violemment, autour de mots humains imparfaits. En 325 au concile de Nicée, on affirme l'égalité des trois Personnes à l'intérieur de Celui qu'on appelle Dieu unique (cela sera réaffirmé au concile de Constantinople). Cela dépasse l'intelligence humaine, mais c'est acceptable pour la nouvelle foi ; le théologien Arius est excommunié. La communauté se divise en deux groupes majeurs, les nicéens et les ariens. Vers le milieu du 4^e, Constance II persécute les nicéens, puis l'empereur Julien tente sans succès de revenir à l'ancienne religion romaine. À la fin du 4^e, les empereurs Gratien et Théodose I, qui font autorité en matière de foi chrétienne, condamnent l'arianisme ; ils sont de plus appuyés par Ambroise de Milan, évêque et « père » de l'Église. Ce n'est qu'en 380, sous Gratien, avec l'édit de Thessalonique, que le christianisme devient effectivement la religion de l'État.

Il y a un mouvement similaire, mais plus tardif, dans l'Église d'Orient. Au 6^e siècle, Justinien, empereur de l'Empire byzantin, et marié à Théodora (un couple du genre « Roméo et Juliette » !), une ancienne prostituée (qui d'ailleurs a plaidé en faveur des prostituées), accorde aux chrétiens baptisés le droit de citoyenneté.

Le Moyen-Âge va durer de la fin de l'Empire romain au 5^e siècle jusqu'au 15^e. Celui-ci couvrait toute « l'Europe étendue » vers l'Asie, là où les Romains considéraient les peuples de ces régions comme des barbares (Francs, Anglo-Saxons, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths, Burgondes...). Au 5^e siècle, un certain Odoacre, chef des Skires alliés aux Huns et aux Hérules, met fin à l'Empire romain d'Occident qui implose loin de Rome avec ses deux derniers empereurs, Julius Nepos et Romulus Augustule, tandis que l'Empire d'Orient continue sous l'empereur Zénon.

À partir du 6^e siècle, une suite de dynasties vont se développer et régner dans toute l'Europe ; ces royaumes émergent principalement des Francs (Mérovingiens : 5^e - 8^e, Carolingiens : 8^e - 10^e, Capétiens : 10^e - 19^e, Valois et Bourbons : 14^e - 16^e) et des Germains (Habsbourg : 15^e - 18^e, Habsbourg-Lorraine : 18^e - 19^e) qui vont créer le « Saint » Empire romain germanique. Au début du 6^e siècle, le roi mérovingien Clovis I se convertit au christianisme pour des raisons politico-religieuses en épousant la burgonde et catholique Clotilde et aussi en ayant l'appui des évêques et du clergé. Il paraît qu'il fait un pacte avec le dieu des chrétiens (encore un dieu militaire !) pour obtenir la victoire (selon la légende à la bataille de Tolbiac) dans un combat funeste pour lui (cela rappelle une histoire similaire avec Constantin ; la foi populaire aime donc ce genre d'histoire !). Clovis I est considéré comme le premier roi catholique de cette période. Quand un roi se convertit, cela provoque une conversion en masse des sujets du roi. Le christianisme va ensuite se répandre à travers toute l'Europe, non sans heurts, à travers les alliances et les guerres, parfois avec ou sans l'appui de l'Église. Il est étonnant que plusieurs régions se convertissent à l'arianisme, non pas pour quelque raison théologique, mais à cause d'une recherche d'identité les différenciant de la culture romaine.

À la fin du 15^e siècle, les grandes puissances colonisatrices vont « découvrir » les nouveaux mondes et imposer les cultures chrétiennes, catholique et protestante, pour au moins quatre siècles !

CHAPITRE 9

L'apport de l'humanisme bouddhiste

9.1 Religions et mysticisme

Dans mon premier essai²¹⁸, j'exprimais mon inconfort avec le concept spirituel de la réincarnation qui est issu de plusieurs spiritualités anciennes de l'Inde (bouddhisme, hindouisme, brahmanisme...). Dans mon second essai²¹⁹, je dénonçais avec preuves à l'appui le dolorisme chrétien qui a prévalu pendant plusieurs siècles. Il y a déjà là un parallèle à faire à propos de la souffrance humaine : des courants chrétiens ont fortement valorisé la souffrance et tenté de la justifier théologiquement, tandis que le bouddhisme de base a essayé de supprimer ou de fuir la souffrance en agissant sur les causes de celle-ci.

Étant donné que de nombreux auteurs ont déjà comparé les valeurs du christianisme et du bouddhisme, je vais tenter ici d'examiner quelques aspects de cette dernière spiritualité

²¹⁸ *Pourquoi... moi ?*, p. 363ss.

²¹⁹ *La spiritualité du Carmel*.

qui pourrait être considérée comme une religion sans dieu, donc une religion athée. Mais même pour les bouddhistes, il est difficile d'éviter toute notion de déité parce que cette religion sans dieu personnel tend à être une religion panthéiste et immanentiste. De fait, on ne peut pas nier l'existence d'une force vitale qui tend à se développer, à se diversifier et à survivre à travers toutes les formes de vie, rocheuses, végétales, animales jusqu'aux races humaines. On en arrive finalement à une philosophie existentielle où l'être individuel tente de retrouver l'Être englobant tous les êtres. En excluant l'existence d'un dieu transcendant et créateur de l'univers, il reste malgré tout une démarche religieuse ou humaniste qui, par un progrès moral individuel, permet une rencontre progressive avec une Réalité supérieure. L'individu cherche à être délivré ou sauvé de son existence imparfaite. L'homme est toujours coincé dans une dualité intérieure où le corps est une entrave pour retrouver une âme parfaite (dans certaines religions l'individu a une troisième composante²²⁰ qui est une parcelle directe de Celui qu'on appelle Dieu).

On peut ainsi affirmer que dans toute religion il y a au moins initialement dans l'esprit des maîtres spirituels fondateurs une expérience mystique de rencontre entre l'individu et une Réalité supérieure, transcendante ou immanente. Par la suite, avec les processus d'institutionnalisation, les religions s'intègrent aux structures culturelles avec leurs chefs religieux, leurs membres ecclésiastiques ou laïcs, leurs liturgies, leurs rites... mais il persiste des courants de mysticisme pour le clergé, les moines ou les laïcs. Il y a donc un certain chevauchement entre la religion et une

²²⁰ Bien que la conception dualiste corps-âme soit assez généralisée, ce n'est pas la seule ; une vision triadiste permet une présence plus directe de Dieu chez l'individu.

spiritualité mystique²²¹ ; les deux tendances n'ont pas nécessairement les mêmes rituels, ni les mêmes exigences ascétiques. Un individu peut donc opter à l'intérieur d'une religion pour un courant plus mystique ou tout simplement s'en tenir, selon son niveau de conviction personnelle, aux pratiques religieuses d'une Église (pris au sens large d'une communauté religieuse organisée).

S'il est possible avec une phénoménologie de la religion de dégager les diverses pratiques religieuses et leurs significations éventuelles, j'avoue que je suis particulièrement intéressé par le phénomène du mysticisme. Dans mon premier essai, en parlant non seulement des grands auteurs du Carmel, mais aussi des sages et des divers inconnus (célibataires ou mariés) qui ont vécu une rencontre avec Celui qu'on appelle Dieu (pris dans un sens très large), je posais deux fois la même question²²² : tous ces gens se sont-ils trompés ? La question dépasse le subjectivisme individuel pour aboutir à l'hypothèse que la religion et la spiritualité, voire Dieu lui-même, seraient des créations de l'esprit humain pour survivre dans un monde matériel sans un véritable sens religieux (cela pourrait être la démarche des sciences de l'évolution).

Cela nous amène directement à examiner de plus près les grands mystiques qui ont influencé le cours de l'Histoire. De nombreux parallèles ont déjà été faits entre Jésus le Nazaréen et Siddhartha Gautama, dit le Buddha ou l'Éveillé. Je repose la même question : ces maîtres spirituels se sont-ils trompés ? Si oui, tous ceux qui ont suivi leurs enseignements risquent d'être ultimement dans l'erreur, surtout par rapport à la destinée finale (le Royaume de Dieu, le *Nirvana*...). Voilà une bonne question pour ce qu'on

²²¹ Voici une suggestion de lecture pour saisir la différence entre les pratiques religieuses et une spiritualité qui serait universelle : Roger Pereira, *Religion et spiritualité*, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2011.

²²² *Pourquoi... moi ?*, p. 449, 451.

appelle la foi ! Je préfère personnellement le Nazaréen parce qu'il était d'origine paysanne tandis que Siddhartha était issu d'une caste noble et guerrière. Dans les deux cas, ils se sont adjoint un petit groupe de disciples, mais leur expérience mystique hors du commun a-t-elle suffi pour bouleverser les croyances religieuses dans plusieurs pays ? Jésus sur la croix a crié son échec et l'expansion du christianisme n'aurait pas eu lieu sans Paul, le grand voyageur missionnaire dans le vaste Empire romain. Le bouddhisme ne se serait sans doute pas développé sans l'appui et même la conversion des rois de l'époque avec leurs puissances militaires et leurs possessions territoriales. Quand un roi se convertit²²³, c'est toute la population qui se convertit ; cela est arrivé plus d'une fois dans l'Histoire !

Siddhartha est né quelque six siècles avant la naissance du Nazaréen ; Mahomet (Muḥammad, Mohammed) est né quelque six siècles après. Dans les trois cas, ces personnages qui ont influencé l'histoire des civilisations, mais certes dans des contextes culturels assez différents, n'ont pas écrit leur enseignement, même si l'écriture existait. Cela pose un énorme problème aux fidèles : qu'est-ce que le maître a réellement dit ? Il est donc assez courant que dès la naissance d'une nouvelle religion il y ait autant de divergences, d'interprétations, de schismes, d'écoles, de regroupements de textes... Ceux-ci d'ailleurs reposent en théorie sur deux modes de transmission : au départ, il y a des témoins oculaires et auditifs qui ont peut-être compris partiellement ou imparfaitement ce que le maître a dit ; ensuite, il doit y

²²³ À propos des origines de Siddhartha Gautama, la tradition relie sa naissance à la tribu des Sakyas, une caste vouée à la guerre et à l'administration (des impôts ou des taxes ?). Après le développement des premières communautés fondées par Bouddha, le « Sage des Sakyas », l'empereur Ashoka (au 3^e siècle avant l'ère chrétienne au nord-est de l'Inde) aurait adhéré au bouddhisme et l'aurait donc répandu dans son immense Empire.

avoir une transmission orale où la mémoire fortement sollicitée risque très certainement d'altérer le contenu de l'enseignement. Par la suite, les premiers textes colligés subissent de nombreuses modifications selon l'évolution de la religion dans le pays d'origine, mais aussi lors de son expansion dans des pays étrangers. L'application scientifique de méthodes exégétiques montre la faiblesse des bases historiques autant pour l'existence du maître que pour son enseignement. C'est d'autant plus vrai si l'on recule de plusieurs siècles. Pour Mahomet, il est assez certain qu'il a existé ; pour Jésus de Nazareth, on a de courts témoignages sur sa courte vie publique en dehors des textes du *Nouveau Testament* ; et pour Siddhartha, les bases historiques sont beaucoup plus floues.

En comparant le bouddhisme et le christianisme, certains auteurs ont pu faire d'intéressants parallèles entre Siddhartha et Jésus. Comme ce dernier est né six siècles plus tard, on pourrait avec une imagination délirante penser que Jésus est allé faire son petit voyage en Inde avant de se manifester en Palestine. Une telle hypothèse est non seulement farfelue, mais les méthodes récentes d'exégèse montrent que Jésus a été 100% juif, pleinement intégré dans la culture juive de son époque dominée par l'occupation romaine et influencée par la pensée grecque. Ce Jésus n'a pas révolutionné la religion juive, il a appelé ses contemporains à s'orienter vers l'essentiel et le gros bon sens. Il est toutefois possible d'affirmer que dans les deux cas, ces maîtres spirituels ont expérimenté une rencontre mystique avec Celui que l'on appelle Dieu ; ils étaient de grands « Éveillés ». La comparaison montre cependant des différences : si Jésus affirme que le « Royaume de Dieu » est déjà arrivé dans le présent, Siddhartha montre la voie pour échapper aux cycles de la souffrance humaine. Déjà dans les décennies qui suivent la naissance d'une religion, les fondements théologiques ou philosophiques changent ; qu'arrive-t-il quand le « Royaume » sans doute mal compris ne se réalise pas,

quand le *Nirvana* apparaît inaccessible malgré des années d'exercices ascétiques ? Il a bien fallu que la communauté chrétienne naissante élabore une conception eschatologique du « Royaume » et une parousie finale échappant au calcul temporel. De même, une réforme du bouddhisme suggère que le « Buddha » est déjà présent au cœur de chaque individu et qu'il suffit de le découvrir, mais cela n'implique pas une relation interpersonnelle et émotionnelle comme dans la spiritualité chrétienne.

Quelle énorme différence entre l'attitude de ces deux « Éveillés » : le Nazaréen parle à son père (« abba », papa) de manière affectueuse, humaine, personnelle et familière. Si Jésus a parlé de la prière dans le secret, Bouddha montre par des techniques élaborées de méditation à nier les souffrances humaines, et finalement l'homme lui-même et toute subjectivité. Dans le premier cas, « Dieu » est créateur et donc transcendant à sa création ; dans le second cas, « Dieu » n'est pas créateur et devient une « Réalité » immanente à l'univers, mais qui a une sorte d'attribut divin, l'éternité. En fait, un cosmos éternel ne s'oppose pas à un Dieu créateur ; ce qui diffère serait donc le mode de perception qu'une culture a développé pour saisir la Transcendance. Toutefois, il y a un point commun important pour ces deux sages : la prière intense qui s'apparente à une méditation de pleine conscience force le cerveau à vivre dans le temps présent ; cette attitude intérieure développe nécessairement la Confiance et oblige ensuite à une obligation morale envers les autres.

* * *

Cela m'amène à ouvrir une parenthèse sur les conditions environnementales de l'expérience mystique de ces deux grands « Éveillés ». Ces sages expérimentent la rencontre avec Celui que l'on appelle Dieu dans des conditions pénibles

de survie, dans la souffrance, dans le désert. Y a-t-il une corrélation entre cet environnement et l'expérience mystique ?

Personne ne peut survivre dans un véritable désert « 40 jours et 40 nuits » à moins d'avoir accès à de la nourriture, de l'eau, de se protéger de la chaleur le jour et du froid la nuit. Ces conditions étaient possibles dans un oasis, des grottes ou des cavernes près des zones désertiques. Le nombre « 40 » pour le retrait de Jésus dans le « désert » a donc une haute portée symbolique.

Quant à Siddhartha, il a opté pour une vie d'errance et de mendicité qui était déjà le choix personnel de plusieurs personnes à cette époque ; c'était une réalité sociale reconnue, sans doute à cause de la pauvreté d'une bonne partie de la population. Siddhartha aurait eu le mérite, comme Jésus, de se rapprocher de la vie des miséreux ; on peut supposer qu'il a vécu la faim, le manque de sommeil, des inconforts et des maladies physiques... Dans son cas, comme pour Jésus, une imagination réaliste suggère qu'ils étaient plutôt minces ; bien que l'obésité soit un phénomène qui a suivi la révolution agroalimentaire après la Deuxième Guerre mondiale, je me demande pourquoi Bouddha est présenté parfois avec un corps d'obèse pleinement heureux.

Assez souvent quand des maîtres spirituels ou des réformateurs²²⁴ ont montré une voie vers la sainteté, ils ont parlé de retrait du monde, d'ascèse, de restrictions alimentaires, de la non-violence, de chasteté, de la séparation des hommes et des femmes. Sur tous les continents, les monastères se sont multipliés par milliers ; certes, ils ont joué un rôle social assez important (enseignement, transcription de documents anciens, aide aux malades et aux pèlerins, commerce...), mais

²²⁴ Les grands érudits, Martin Luther et Jean Calvin, qui ont démarré une sérieuse réforme à l'encontre d'un laxisme généralisé dans l'Église catholique, ont été tourmentés par leur « salut » dans la vie monastique ; on peut supposer que la sexualité était un problème puisque tous les deux ont fini par se marier et avoir des enfants.

ils ont aussi été près du pouvoir des rois ou des empereurs, parfois ils ont aidé à financer des guerres. On peut noter aussi que les arts martiaux importés en Occident ont été désacralisés pour les détacher de leur contexte religieux, comme c'est le cas pour certaines branches du bouddhisme. Le même phénomène s'applique aux techniques d'ascèse, comme pour des écoles de *yoga*. Quand je pense aux monastères, mais aussi aux églises, aux cathédrales, aux mosquées, aux mausolées, aux temples... je me demande comment ces constructions ont été financées et combien de générations de famille y ont participé comme serviteurs ou esclaves. J'admire les architectes concepteurs, mais aucunement les classes supérieures qui ont asservi leur population. Ensuite, il faut se demander comment ces monastères ont pu survivre pendant des siècles. Comme on l'a déjà dit, les moines étaient pauvres, mais la communauté monastique était riche (propriétés, bâtiments, terres, pouvoir de taxation...). Ces questions obligent à nuancer les objectifs de sainteté par rapport au contexte culturel et aux classes sociales.

Durant la pire année de mon lymphome, l'expérience « mystique » que j'ai vécue m'a forcé à réfléchir longuement sur la corrélation possible entre des souffrances extrêmes, incluant la proximité de la mort, et une rencontre tout à fait imprévue de l'amour/Amour²²⁵. Je n'avais pas développé cette réflexion dans mon premier essai ; quelque 3-4 ans après sa publication, je peux désormais avoir un regard plus objectif ou rationnel sur cette expérience. Bien que je n'aie pas de statistiques sur le phénomène de l'expérience de l'amour à proximité de la mort, je peux dire que mon cas n'est aucunement exceptionnel. Nombre de personnes ont

²²⁵ Dans *Pourquoi... moi ?*, l'expression « amour/Amour » avait pour but de montrer la fusion entre l'amour conjugal et un Amour transcendant ; cela indiquait aussi la direction : ma démarche spirituelle a toujours été de l'amour humain vers l'Amour transcendant et non pas l'inverse.

parlé d'un amour intense dans un état de grave maladie ou à proximité de la mort. Cela vaut pour les malades en fin de vie qui ont la chance de se retrouver dans un service de soins palliatifs²²⁶, car ils reçoivent alors non seulement des soins médicaux, mais aussi une présence affective importante, comme si la mort proche était comme la naissance d'un bébé ! Soudainement, l'essentiel de la vie apparaît, les priorités changent, la conscience du temps s'altère au point d'accepter une certaine complétude. Il est quand même surprenant et déplorable que la bonne santé soit aussi un aveuglement par rapport à l'essentiel amoureux ; et il faudrait bien tenter de définir ce qu'est l'amour !

On en arrive enfin à la même question fondamentale que l'on retrouve dans le subjectivisme systématique ou dans l'étroite frontière entre ce qu'on appelle la foi et le doute profond : cette expérience mystique de l'amour est-elle une illusion ? À l'époque de la naissance du Carmel au 16^e siècle, on se demandait si un élan amoureux venait de Dieu ou était une tentation du Démon. Aujourd'hui, il est possible de répondre à cette question plus simplement ; premièrement, si le cerveau est toujours en bonne santé, l'expérience « mystique » laisse une marque indélébile et permanente ; deuxièmement, la réorganisation des valeurs autour de l'essentiel amoureux demeure jusqu'à la fin de la vie, ce qui implique non pas de se priver de quelques biens matériels, mais de s'en détacher ; troisièmement, cette redéfinition du sens de la vie exige des comportements éthiques concrets dans la vie quotidienne, là aussi jusqu'à la fin de la vie. Voilà, c'est déjà un comportement de « foi », sinon il s'agit bien d'une illusion.

²²⁶ Comme je l'ai indiqué dans *Pourquoi... moi ?*, on m'a conseillé de contacter les soins palliatifs.

Je n'irais pas jusqu'à dire qu'une expérience « mystique » de l'amour est comme une preuve ontologique de l'existence de Celui qu'on appelle Dieu et de sa nature, mais c'est du moins une bonne voie d'espérance. Fin de la parenthèse.

* * *

Siddhartha Gautama serait né au sud de l'Himalaya, dans la région du Népal actuel, vers la fin du 6^e siècle avant l'ère chrétienne et serait mort vers 480 à Kusinagara (sans doute Kushinagar ou Kasia à cette époque), probablement le lieu d'une communauté monastique. Il y a une certaine cohérence au niveau des lieux géographiques puisque ce maître serait descendu vers le bassin du Gange et aurait fréquenté la région (au nord-est de l'Inde) des villes de Varanasi (Bénarès) et de Gaya. Il est toujours surprenant de constater que les légendes ont tendance à faire mourir les grands sages à un âge avancé, ici environ 80 ans, alors qu'ils ont plutôt malmené leur corps. C'est comme si la vieillesse prolongée était déjà le signe terrestre de l'immortalité²²⁷ ! On oublie facilement qu'à cette époque l'espérance

²²⁷ Actuellement, surtout dans le domaine de la génétique, des chercheurs étudient quelques espèces animales dont la longévité est très remarquable ; plusieurs de ces scientifiques pensent sérieusement qu'un jour l'homme vivra jusqu'à 150 ans ou plus ! Si cela arrive, il faut espérer que les vieux auront un âge physique d'environ 50 ans plutôt que 90 ! Avant la méiose ou reproduction sexuée, la mitose fournissait aux organismes unicellulaires une quasi-immortalité. Or, le cancer est le développement d'une seule cellule immortelle à la condition qu'il y ait un milieu nourricier. Alors que dans un organisme, par exemple un être humain, la régénération des cellules implique un processus d'apoptose (une cellule est détruite ou se suicide), ici la cellule cancéreuse et ses métastases font finalement produire l'apoptose de l'individu lui-même.

de vie était autour de 40-50 ans. Une tradition assez ancienne, sans base historique évidente, soutient la mort de Siddhartha à 80 ans (de 623 à 543), mais des historiens plus récents suggèrent plutôt et avec plus de réalisme le décès à 40 ans (de 420 à 380). Il y a sans doute d'autres hypothèses entre ces deux extrêmes.

À l'époque de Jésus le Nazaréen, il y avait un foisonnement de croyances et de pratiques religieuses bien au-delà des religions d'État, romaine et grecque. Il y avait des sectes de diverses tendances, des religions à mystères, des baptiseurs, des prophètes, des exorcistes, des guérisseurs, des magiciens, des maîtres spirituels, des philosophes de diverses écoles... ; il existait sans doute des gens peu portés à la religion et des athées. À cette époque, la conception de l'univers était assez primaire, mais les peuples tentaient de comprendre le sens de la vie et de la mort. Parmi le peuple juif de Palestine, là aussi, divers groupes religieux n'étaient pas tous d'accord sur l'au-delà de la vie, la résurrection des morts ou la fin du monde. Certains groupes, comme les esséniens (et avant les samaritains), n'acceptaient pas l'autorité des classes supérieures des grands-prêtres proches du pouvoir politique. À l'époque de Bouddha, soit environ six siècles avant l'Empire romain, on observe à peu près le même phénomène dans des sociétés hiérarchisées sous le contrôle d'un empereur ou d'un roi. Je ne saurais dire si cette effervescence de réflexions religieuses sur le sens de la vie émergeait des classes supérieures ou des classes dominées. Je formule ici une hypothèse qui exigerait des recherches historiques approfondies : cette démarche pour échapper aux cycles de la vie souffrante et pour arrêter le processus de réincarnation était-elle liée à la misère d'une grande partie de la population ? Si les pauvres et les mendiants

S'agit-il d'un phénomène prévu par la nature pour le renouvellement des individus, tout comme un feu de forêt est indispensable à la renaissance d'espèces végétales ?

ne trouvaient pas beaucoup de bonheur dans leur vie terrestre, il était peut-être logique d'imaginer une progression morale à travers de nombreuses négations (déjà imposées par la vie !) vers un état final et impersonnel de quiétude ! Toutes les religions de l'Inde (brahmanisme, hindouisme, bouddhisme...) ont imaginé la réincarnation comme porte de sortie à la vie terrestre. Dans le contexte d'une cosmogonie très primitive, on prônait des rituels sévères, des exercices ascétiques, des jeûnes, des contraintes alimentaires (comme le végétarisme), des mortifications (cela ne ressemble-t-il pas à un vaste courant dans le christianisme ?). Mais il y avait aussi des tendances hédonistes et même athées. Face au système des castes, justifié par de subtiles mythologies, certaines religions (hindouisme, bouddhisme...) se sont théoriquement opposées à l'autorité des brahmanes.

Tout réformateur, créateur, fondateur, innovateur, est toujours intégré et tributaire d'un contexte culturel particulier. Si quelqu'un ignore le passé qui l'influence et propose des idées en avance de quelques décennies, il passera pour un fou (mais pas un illuminé au sens de « l'éveil ») et tombera dans l'oubli. Ceci vaut donc aussi pour Siddhartha ; ce dernier m'apparaît donc comme un autre grand « éveillé » d'un courant spirituel qui a débuté quelques siècles avant lui. Avant la naissance du bouddhisme, le **jainisme**^[notes] existait déjà (vers le 10^e siècle avant l'ère chrétienne) et véhiculait de nombreux thèmes²²⁸ que l'on retrouve dans le bouddhisme, mais aussi dans les autres grandes religions (hindouisme, brahmanisme...) : la réincarnation, l'éveil, la

²²⁸ Je me demande encore comment Hitler a pu s'inspirer de ces anciens peuples aryens qui représentaient leur cosmogonie primitive par le symbole graphique du *svastika* (la croix gammée ou formée de quatre lettres grecques *gamma*) ? Il faut dire que ce symbole se retrouve dans plusieurs cultures anciennes ; ainsi, Hitler a peut-être opté pour son universalité !

méditation, la non-violence, la voie de purification, l'illumination...

Au-delà du dualisme corps-âme, il y a un autre dualisme social qui me dérange vraiment²²⁹. Même si les jaïnistes partagent les mêmes objectifs moraux qui se concrétisent dans des vœux (envers qui s'il n'y a pas de Dieu transcendant ?), les moines (et moniales) et les laïcs ne sont pas soumis aux mêmes sévérités. Les moines sont plus près de la sainteté en étant contraints à la chasteté et au renoncement des biens matériels (c'est un thème que l'on retrouve aussi dans le christianisme) ; pourtant, les laïcs ont bien plus de mérite à user de biens matériels sans s'y attacher ! Les laïcs doivent bien procréer pour avoir des enfants et travailler pour faire vivre leur famille ! Le problème est que les laïcs sont tenus de voir aux besoins alimentaires des moines, surtout s'ils sont itinérants. Dans la mesure où les laïcs reçoivent des faveurs spirituelles en échange de leurs dons (ce qui vraisemblablement existe encore aujourd'hui²³⁰), cela ressemble au petit commerce des indulgences à l'époque où Martin Luther dénonçait cette pratique qu'encourageait le dominicain Johann Tetzel. On a donc dans une société théocratique une hiérarchisation de la perfection morale en deux classes sociales où les moines sont au-dessus des laïcs. Qu'arriverait-il si toute la société rentrait au monastère ?²³¹

²²⁹ Si le lecteur de cet essai a déjà lu un de mes deux essais précédents, *Pourquoi... moi ?* et *La spiritualité du Carmel*, il constatera que j'ai toujours la même ferme opposition à toute hiérarchisation de la sainteté qui place les laïcs dans une classe inférieure. J'ai toujours plus d'admiration pour ces vrais « pères » et « mères » (et grands-pères et grands-mères) qui donnent une partie de leur vie pour leurs enfants (et petits-enfants).

²³⁰ Il faut bien voir la différence entre une véritable vie de mendiant et une mendicité bien organisée socialement !

²³¹ Qu'arriverait-il si un groupe guerrier éliminait tous ses ennemis ? Qu'est-il arrivé aux habitants de l'île de Pâques après qu'ils eussent détruit toute la forêt ? (Ce dernier exemple s'appuie peut-être sur des

Dans la majorité des sociétés religieuses, les laïcs ont dû imiter les moines (et autres clergés) pour trouver une voie de sainteté ; c'est à mon avis un non-sens qui n'a pas de véritable fondement. Dans l'histoire des religions, les laïcs devaient offrir des dons aux dieux, en partie alimentaires ; ces dons en nourriture désormais sacrés étaient contrôlés par les prêtres qui devaient certainement les manger !

Dans le jaïnisme, comme dans la plupart des religions²³², il y a un idéal moral qui vise à respecter la vie, à vivre en harmonie avec les membres de sa communauté, à respecter les biens des autres, à avoir de la compassion²³³, à être hospitalier, à partager ses richesses avec les plus pauvres, à aider son prochain²³⁴... mais dans les faits tous ces

informations incomplètes puisqu'il existe une autre hypothèse selon laquelle des rongeurs, des rats importés, auraient mangé toutes les graines des arbres !)

²³² Bien des maîtres spirituels ont parlé d'universalité et de la grande communauté des hommes, mais les religions qui en sont nées ont-elles réussi à être vraiment internationales ? Ceci mériterait des recherches fort intéressantes (je pense au bahaïsme, peut-être au sikhisme...).

Dans le même esprit d'une espérance universelle, la langue internationale *espéranto* conçue à la fin du 19^e siècle pour surmonter la tour de Babel est dépassée depuis longtemps par l'anglais plus proche de l'argent que du cœur.

²³³ Il faut toutefois se méfier des traductions des langues et dialectes de l'Inde. La compassion, par exemple, dans le contexte d'une négation du « moi », pourrait ne pas avoir de dimension subjective ou intersubjective, ne pas être contrainte par une obligation morale ou une obéissance par rapport à un Dieu transcendant ; il s'agirait de la reconnaissance non émotionnelle de l'ensemble des non-moi et du dépassement « instinctif » de l'ego. J'ai de grosses réserves à ce sujet !

²³⁴ Dans l'histoire du « bon samaritain », où celui-ci est par définition un renégat à éviter de la part des Galiléens, Jésus le Nazaréen pose clairement la question : qui est mon prochain ? La réponse est aussi simple : toute personne à proximité qui a besoin de moi ! Cela oblige à regarder l'étranger d'une manière plus universelle. Dans la vie quotidienne, mon prochain est d'abord la personne qui est la plus proche de moi (donc, famille, parents, amis, voisins,...) !

codes moraux ont tendance à être ethnocentriques²³⁵ ; autrement dit, quelle attitude faut-il avoir par rapport aux étrangers qui sont souvent perçus comme des ennemis ? Cet idéal moral se traduit par des listes de vices et de vertus, de « ne pas faire » et de « faire ». L'aspirant à la perfection et à la délivrance du *karma* implique de nombreuses étapes et beaucoup de patience²³⁶. De nombreux exercices d'ascèse et de méditation²³⁷ sont requis, comme dans les divers

²³⁵ Prenons le cas bien connu du *Décatalogue* de l'*Ancien Testament* qui en principe a influencé le christianisme ; si le commandement de ne pas tuer avait été respecté envers les étrangers-ennemis, les juifs et les chrétiens ne se seraient pas impliqués dans de nombreuses guerres.

Si dans le jaïnisme et le bouddhisme il faut respecter toute forme de vie, l'Inde aurait dû échapper aux conflits interethniques ; il faut admettre que le colonialisme excessif du Royaume-Uni n'a certainement pas aidé. Peut-on se délivrer d'un envahisseur ou d'un dictateur sans la violence ? C'est la grande question pour toutes les religions : la non-violence est-elle suffisante (l'exemple de la Chine et du Tibet est révélateur) ?

²³⁶ Dans la spiritualité du Carmel, il y a cette idée d'une ascension dans la perfection. Sainte Thérèse de Jésus (d'Avila) explique bien les divers passages dans *Le château de l'âme ou le livre des demeures*. Saint Jean de la Croix est explicite dans sa *Montée du Carmel*. Ce dernier explique aussi dans *Le cantique spirituel*, en empruntant le langage de l'amour conjugal à l'image du *Cantique des cantiques* de l'*Ancien Testament*, comment l'âme finit par s'unir à Jésus ressuscité dans une sorte d'illumination, mais elle doit passer auparavant par une « nuit » très éprouvante (il y a une négation de toutes les connaissances humaines et spirituelles ; il y a là une certaine similitude avec la négation du « moi » dans le bouddhisme !).

²³⁷ Il est toujours intéressant de voir comment l'Occident s'est inspiré des spiritualités orientales, comme celles du bouddhisme, tout en les désacralisant complètement. Autrement dit, on a découvert pour la santé générale les bienfaits des exercices de *yoga* ou de méditation sans viser l'objectif ultime de l'illumination. C'est le cas, je pense, des techniques de sophrologie.

Dans le livre de Frédérick Dionne, *Libérez-vous de la douleur [chronique] par la méditation et l'ACT* (Payot, 2014), l'auteur expose

yogas. La voie qui mène à l'unité et à la sérénité intérieure suit une démarche similaire en Orient ou en Occident, avec ou sans Dieu transcendant : il faut entrer dans sa conscience et y découvrir le point de jonction avec une Réalité spirituelle supérieure. Et là, une importante remarque s'impose : je pense que dans bien des spiritualités on confond les techniques de méditation avec l'objectif ultime d'union avec cette Réalité supérieure ; c'est encore plus douteux si on provoque des modifications de la conscience, par exemple avec des drogues. Dans le christianisme, les techniques de méditation peuvent prédisposer à une rencontre avec Celui qu'on appelle Dieu, mais les œuvres charitables sont indispensables, car ce Dieu-là n'est jamais contraint et il donne sa grâce librement²³⁸. En l'absence de Transcendance, le méditant est seul avec lui-même et s'appuie sur ses propres efforts pour atteindre l'illumination.

9.2 Les négations

Comme pour n'importe quelle religion, le bouddhisme a une histoire complexe qui a donné naissance à des schismes, de nombreuses écoles et sectes, des philosophies... Au fil des siècles, des luttes entre les empires, des échanges commerciaux, une adaptation syncrétiste a eu lieu dans les **divers pays**^[notes] avec les croyances locales, culturelles et religieuses. Il faudrait donc parler des bouddhismes, même s'il existe un noyau commun de croyances parfois proches de l'hindouisme, du brahmanisme... Comme je ne suis aucunement un spécialiste de l'histoire du bouddhisme, je vais me limiter à quelques impressions personnelles.

une technique de « pleine conscience » qui s'apparente à une méditation bouddhiste *zen*.

²³⁸ C'est le fameux problème du « salut et de la grâce » sur lequel nombre de théologiens ont débattu !

Les présentations sur le bouddhisme décrivent habituellement les trois voies (*yana*) de la délivrance des cycles de réincarnation dans la souffrance sur terre et de l'atteinte de l'illumination : le *hinayana* ou « Petit Véhicule », le *mahayana* ou « Grand Véhicule » et enfin le *vajrayana* ou « Véhicule du Diamant ». La dénomination de « Petit ou Grand Véhicule » vient en fait des réformateurs qui trouvaient que les adeptes du non-ego étaient trop égoïstes ou égotistes (même dans le silence !) et qu'il était essentiel de voir au bonheur des autres. Je dois dire que moi-même j'avais ce préjugé en imaginant le sage en pleine méditation au beau milieu de gens qui crèvent de faim. Certains considèrent que le *hinayana* n'est pas vraiment une école de spiritualité, mais plutôt une démarche individuelle menant au *mahayana*. Dans les faits, le courant *hinayana* est issu d'un bouddhisme primitif, le ***theravâda***^[notes] ou « Doctrine des Anciens », qui est suivi par plusieurs millions de personnes. Je me demande toutefois comment cette spiritualité est vécue dans le quotidien et j'ai l'intuition que cela se traduit par de nombreux rituels religieux, des fêtes, des pèlerinages, des superstitions, etc. Quant au *vajrayana*²³⁹, qui pour certains serait l'aboutissement normal après les deux « Véhicules », cette spiritualité m'apparaît comme un courant déviant, extrémiste et proche de la magie.

La question de la négation du « moi » a une grande importance dans toutes les spiritualités. Le christianisme n'y a pas échappé en prônant « l'humilité », surtout dans les monastères où les abus des supérieurs étaient toujours possibles (et que dire des monastères féminins plus ou moins contrôlés par des hommes !). Si les adeptes du *mahayana* trouvaient l'objectif moral du *hinayana* trop étroit, il y a quand même cette recherche du non-moi qui doit rejoindre un Absolu tout aussi impersonnel et indéfinissable.

²³⁹ Cette 3^e « voie » est approfondie plus loin dans ce sous-chapitre 9.2.

Dans le brahmanisme, le « soi » (*atman*) doit rejoindre le « soi universel » (*brahman*) ; c'est aussi la position de l'hindouisme²⁴⁰ malgré une recherche de la non-dualité, mais il y a certainement une divergence avec le bouddhisme sur la négation complète du « moi ».

Le *hinayana* s'inscrit donc dans la tradition du *theravâda*, mais demeure plus fermé sur lui-même que le *mahayana* ; ces deux courants n'ont pas exactement les mêmes conceptions sur les choix vers « l'éveil » et la nature du *bouddha*. Il y a cependant un terrain commun : l'impermanence²⁴¹. J'imagine qu'une telle idée est initialement issue de populations rurales qui depuis des siècles ont bien compris que tout retourne à la terre, y compris l'être humain ; il n'est donc pas nécessaire de méditer longtemps pour arriver à une telle évidence. Pour les peuples des mers, des lacs et des rivières, eux aussi savent que l'eau est source de vie, mais aussi le cimetière de tous les rejets organiques. Dans les grandes villes, le lien avec la nature, la production agricole, l'élevage et l'abattage des animaux deviennent des connaissances plus abstraites, mais la mort, même cachée de diverses façons, reste inévitable pour la conscience. La mort demeure le grand mystère et la grande égalisatrice pour tous les hommes ; ce n'est pas la mort en soi qui est inacceptable, c'est le scandale qu'elle inflige à cette conscience. Alors, chaque religion a sa théorie pour contrer le désespoir de vivre et de mourir en même temps. Dans le *hinayana*, l'impermanence est poussée à sa limite puisque chaque individu est l'amalgame complexe de causes et d'effets

²⁴⁰ Il faudrait ici approfondir les réformes spirituelles effectuées au 8^e siècle dans l'hindouisme par le maître spirituel Adi Shankara qui m'est totalement inconnu !

²⁴¹ Je me souviens très bien que, déjà très jeune, je pouvais, en regardant tout ce qui vit autour de moi, voir l'existence et l'inexistence de chaque forme de vie. Pour comprendre la profonde relativité de la vie, on peut aussi lire *AT, Ecclésiaste 3 : 1-22*.

qui sont tous transitoires. Le « moi » n'est qu'une illusion devant la vacuité absolue. La démarche spirituelle consiste donc à reconnaître cette illusion et à se fondre dans cette vacuité absolue en éternel changement. Quand une religion s'attache à un passé plus que séculaire, il y a inévitablement l'influence d'une cosmologie et d'une mythologie qui ne cadrent aucunement avec les connaissances scientifiques actuelles. La religion a un problème d'adaptation, mais elle demeure parce qu'il y a toujours une recherche de sens au-delà de la science incapable de fournir toutes les réponses. Et la religion trouve toujours un terreau fertile là où il y a de la pauvreté, des inégalités sociales, des injustices et des souffrances inadmissibles.

Dans le bouddhisme très primitif, on retrouve à peu près les mêmes concepts universels que dans d'autres cultures. L'univers, non issu d'un Dieu créateur, est composé de trois paliers depuis le monde matériel « en bas » jusqu'au monde immatériel « en haut ». Le palier du bas, celui de la terre, est une espèce de cylindre entouré de vents. À sa surface supérieure vivent les animaux et les hommes, et aussi des revenants (des zombies ?) ; c'est l'univers de la sexualité, de la reproduction et de la concupiscence. Au sommet d'une montagne tournent le soleil et la lune ; il y a des dieux en périphérie qui sont plutôt sympathiques aux hommes, mais bien entendu, un Malin (le diable !) existe avec ses démons. Au plus profond de la terre, on y retrouve des damnés (pourquoi un enfer ?). Au palier supérieur des formes vivent des dieux asexués (des anges ?). Enfin, au troisième palier en haut, c'est l'univers des formes immatérielles, des dieux purs esprits. On a là un schéma général sur la conception originelle de l'homme : c'est un esprit qui est tombé de haut dans la boue en bas ; alors, il doit se laver constamment pour se dépouiller de son corps matériel et retrouver son état spirituel. À partir de là, les religions et les spiritualités ont conçu des centaines d'hypothèses.

Si l'on tente de répondre à la question de fond « y a-t-il un apport du bouddhisme à un humanisme universel ? », il faut encourager toute spiritualité et tout mouvement, religieux ou non, qui œuvrent concrètement à la réalisation d'une paix pour tous les peuples de la terre. Il m'est difficile de mesurer la contribution du bouddhisme à la paix dans le monde, mais il me semble que toutes les religions n'y ont pas vraiment réussi. Mais je trouve ardu de suivre cette spiritualité dans ses fondements théologiques qui m'apparaissent plutôt déprimants. Il y a trop de négations ! Il est exact que des peuples souffrent plus que d'autres, mais au plan individuel, on peut trouver maintes raisons d'aimer la vie malgré toutes les épreuves inévitables qui surviennent, sans compter le vieillissement prolongé et ses maladies. Personnellement, j'aime bien la technique de méditation bouddhiste²⁴², mais je préfère lui adjoindre la croyance en un Dieu transcendant et amoureux, même si sa présence n'est guère évidente. L'idéal moral du *mahayana* mérite le respect et l'attention s'il est réellement suivi dans le quotidien ; celui qui a décidé de suivre la voie (*bodhisattva*) fait désormais passer sa propre sainteté après celle des autres, sans faire de distinction entre les moines et les laïcs, entre les hommes et les femmes. Il s'agit là d'une démarche sociale. Alors qu'auparavant le disciple, ayant fait ses vœux et s'imposant de dures ascèses dans la solitude, pouvait devenir une réincarnation de Bouddha, désormais cet idéal est « démocratisé » et s'adresse à tous.

Quand un maître spirituel a profondément marqué son époque et qu'il n'a rien écrit, ses disciples tentent après sa mort de mémoriser ce qu'il a dit et enseigné. Et puis, on

²⁴² Il y a évidemment une certaine parenté entre diverses méthodes de méditation, comme le *vipassana* du *theravâda* ou le *zen* issu du *mahayana*. Je me méfie des rituels trop religieux du bouddhisme tibétain et de la vénération du dalaï-lama, une réincarnation de Bouddha ; le lamaïsme repose sur une tradition théocratique.

essaie d'écrire ses propos avec en théorie la plus grande fidélité ; ensuite, suivent d'autres maîtres qui écrivent à leur tour de nombreux commentaires pour expliquer les pensées du maître fondateur. L'histoire s'enrichit de contes merveilleux, de miracles, de légendes parce que l'imagination populaire crée facilement de nombreuses croyances qui s'éloignent des bases historiques (l'ascension au ciel, l'assomption, la descente aux enfers sont des thèmes que l'on associe aux grands saints dans diverses religions). Finalement, le maître est divinisé au point même qu'il existait déjà avant son incarnation comme être humain (ceci n'est pas très clair dans une conception où l'univers incréé demeure un vide absolu !). Ce processus se retrouve dans toutes les religions, surtout les plus anciennes.

Dans le christianisme, la foi des adeptes repose essentiellement sur la croyance que Jésus le Nazaréen est ressuscité et qu'il est toujours présent parmi ses disciples. La résurrection dont il est question ici n'est évidemment pas celle du corps qu'il avait avant sur terre ; il s'agit d'un « autre corps spirituel » échappant totalement aux sens habituels de l'être humain. Cette résurrection dépasse le domaine des sciences et aussi des méthodes historiques. Cela s'applique également aux « apparitions », aux « miracles » et aux autres manifestations considérées comme surnaturelles. Si les traditions évangéliques du *Nouveau Testament* ont voulu justifier la résurrection de Jésus par le tombeau vide, alors on a là la plus grossière explication sur un phénomène inobservable. On peut présumer avec réalisme que le corps de Jésus avait été déplacé vers un cimetière²⁴³ ; de même, les « anges »

²⁴³ L'hypothèse selon laquelle Jésus aurait été enterré dans un cimetière essénien demeure invérifiable, à moins qu'un jour l'archéologie puisse prouver qu'un squelette soit celui de Jésus. Ceci est très improbable d'autant plus que les croyances religieuses ont tendance à faire naître et mourir les saints en des lieux sacrés sans bases historiques certaines ; cette démarche repose plutôt sur des intentions culturelles et politiques

étaient sans doute des curieux ou des sympathisants pour le transport du corps. Il est difficile de savoir comment dans les faits les premiers témoins de ce Jésus en sont venus à le considérer comme ressuscité. Mais on peut remarquer, dès la naissance de la communauté chrétienne, la formation d'une tradition johannique influencée par une gnose « christianisée ». Dans la conception d'un Dieu manifesté en trois « Personnes » (il n'y avait pas à cette époque l'affirmation d'une Trinité), Jésus préexistait à l'univers créé et comme Verbe (la Parole) il existait avant son incarnation sur terre.

Dans le bouddhisme, Bouddha va finalement avoir trois corps, mais les croyances peuvent différer selon les écoles ; de toute façon, il demeure difficile de justifier une « transcendance » du Bouddha historique dans un univers incréé où il n'y a pas de Transcendance créatrice. Pourtant, si la vie ne cesse de se renouveler et même d'évoluer²⁴⁴, il faut bien qu'il y ait un processus matriciel, des accouchements complexes et des croissances, mais comment expliquer que cela soit ainsi ? Et pourquoi un Être incréé et vide devrait-il s'incarner dans un Bouddha ? N'y a-t-il pas là comme une intention intelligente et morale ? Bouddha a donc un corps qui lui fournit une existence historique, comme pour les autres êtres humains. Son corps spirituel (son âme ?) est en contact avec le *nirvana*, « lieu » du bonheur réel. Ensuite, il y a possiblement son corps comme parole d'enseignements qui demeure parmi les hommes (sa Parole) ; mais son corps préexiste et se confond avec l'Être suprême (quel être ?). Son enseignement est-il déjà présent à son corps préexistant et donc éternel (comme l'Être) ? Il y a en Bouddha une réalité transcendante à sa réalité historique, mais en même temps sa préexistence le rend immanent à tous les êtres

(un bon exemple est celui de la ville de Jérusalem où se disputent trois « grandes religions »).

²⁴⁴ J'ignore comment le bouddhisme concilie ses fondements religieux avec l'évidence scientifique de l'évolution.

vivants de la nature. Ainsi, tout être humain peut rechercher et trouver en lui-même l'essence même du Bouddha ; mais au départ, celle-ci est enfouie dans l'ignorance et la confusion (dans le christianisme, il y a la même notion d'un « Dieu caché »), il faut alors parvenir à la véritable connaissance.

Le *vajrayana*^[notes] ou « Véhicule du Diamant », qui est issu globalement du *mahayana* des 3^e au 7^e siècles selon les régions, va se déployer en marge du bouddhisme (et aussi de l'hindouisme) en plusieurs écoles²⁴⁵.

Je voudrais terminer cette partie en posant une question ou en envisageant un doute profond. Je pense à tous ces gens, partout dans le monde, qui aspirent à expérimenter dans leur conscience les joies de « l'éveil »²⁴⁶ à travers des phénomènes « mystiques ». Je suis à ce sujet plutôt mal à l'aise, surtout quand je pense à tous les malheurs collectifs qui frappent le monde. Qu'arriverait-il si l'on pouvait démontrer que toutes ces expériences sont des illusions subjectivistes²⁴⁷ ? N'est-il pas surprenant que des effets similaires puissent être atteints par des moyens bien peu spirituels : drogues, réclusion, emprisonnement, maladies et souffrances extrêmes, solitude, mauvais traitements, maladies psychiatriques... Comme je l'ai suggéré, il faut avoir des critères de discrimination. Mais en supposant que certaines expériences soient une véritable rencontre entre une conscience individuelle et une conscience transcendante, ne pourrait-on

²⁴⁵ Aujourd'hui, le *vajrayana* est présent surtout dans les régions au nord de la Chine et de l'Inde, au Tibet, au Népal, au Bhoutan, en Mongolie, et en certaines régions de la Russie et du Japon.

²⁴⁶ Personnellement, je pense que ces expériences spirituelles mènent aussi à des souffrances tout à fait particulières qui dépassent les souffrances courantes de la vie quotidienne.

²⁴⁷ C'est un peu comme ces expériences de mort imminente avec la « lumière intense », la « sérénité », le « tunnel », l'arrivée de « quelqu'un d'accueillant »... Il ne faut pas confondre la proximité de la mort où la conscience dans le cerveau continue à fonctionner et la mort absolue où cette conscience n'est plus dans le corps.

pas affirmer que celles-là ne sont aucunement le but de la vie spirituelle ! Je reprendrai cette réflexion à la fin de mon essai pour fournir mes propres conclusions.

Je pense qu'il y a une différence fondamentale entre les spiritualités chrétienne et bouddhiste dans la mesure où elles peuvent être épurées de leurs rites religieux. Dans le bouddhisme, l'individu veut fuir la souffrance associée à la vie terrestre pour trouver un état spirituel d'apaisement et de tranquillité. On peut dire avec assez de certitude que ce bouddhisme-là a eu son parallèle dans le christianisme ; si certains penseurs y ont vu un rapprochement, alors il faut admettre qu'ils ont perpétué une conception négative de la vie humaine. La spiritualité chrétienne a prôné cette déviation en s'appuyant exagérément sur les souffrances physiques d'un homme exceptionnel cloué à une croix, mais a-t-on pensé d'un point de vue chrétien aux souffrances de cet homme ressuscité ? Mes réflexions et mon expérience personnelle m'ont amené à entrer très timidement dans cet univers. Le chrétien n'a pas à fuir la vie terrestre ; quand la souffrance arrive, il n'a pas à la sacraliser parce que le Dieu de sa foi ne le fait pas. Si le Jésus ressuscité est Dieu, celui-ci souffre avec les hommes dans une attente infinie, disons dans l'accouchement difficile d'un amour universel. Cela pourrait être un terrible dilemme de théologie comme cela est survenu dans le passé : comment un Dieu parfait et éternel pourrait-il souffrir ? Si l'on peut trouver une réponse à un tel mystère, il faudrait la chercher du côté d'un Dieu trinitaire qui dépasse de toute façon tout entendement humain ! Notons en passant que la réflexion sur un Dieu trinitaire dépasse largement le principe de la non-dualité²⁴⁸ qui repose

²⁴⁸ Jusqu'à maintenant la dualité (0 et 1) est encore à la base de l'intelligence artificielle dans les diverses applications de l'informatique ; cette « intelligence » est très en deçà de l'intelligence humaine et c'est pourquoi celle-ci n'a pas à être nivelée vers le bas ! Dans l'histoire de la pensée, les idéologies dualistes ont plutôt eu des

depuis longtemps sur une conception réductionniste de la vie humaine ! Mais ici, il n'est pas question d'une fuite bouddhiste, mais d'un regard tout à fait humain de Celui qu'on appelle Dieu sur l'humanité en croissance. C'est à l'opposé de la fuite dans la mesure où l'éthique chrétienne implique de répondre à un tel regard ; je ne dis pas qu'il faut entrer dans cette souffrance divine, c'est impossible, car nos souffrances d'hommes et de femmes sont déjà très suffisantes pour nos capacités !

9.3 La réincarnation et les castes

La croyance en la réincarnation est donc partagée par les populations des régions de l'Inde et du sud-est de l'Asie ; elle est à la base de leurs grandes religions (brahmanisme, hindouisme, bouddhisme...). Il semble bien que cette croyance est liée à des dimensions culturelles et ethniques dont les sources remontent de plusieurs siècles dans le passé. Je trouve toujours surprenant que des occidentaux y adhèrent alors qu'ils ne partagent pas pour autant les fondements de ces spiritualités orientales. C'est une croyance plutôt facile et réconfortante à la condition de ne pas trop se poser de questions. S'il y a un lien entre les réincarnations et des idéaux éthiques concrètement réalisés dans le quotidien, la Terre devrait être peuplée de sages et de saints alors qu'il n'y aurait presque plus de forêts, de plantes et d'animaux²⁴⁹. Il est vrai qu'il y a de nombreuses espèces animales et végétales qui sont menacées de disparaître, mais ce n'est

effets pervers (corps et âme, blancs et noirs...). La dialectique dualiste a certes servi les mathématiques, les sciences et l'informatique, mais la réflexion humaine intègre diverses méthodes non rationnelles et non dualistes.

²⁴⁹ Il est à peu près impossible d'avoir une quelconque pensée cohérente quand on imagine la transmutation de formes inférieures de vie en des formes supérieures et conscientes !

certainement pas à cause de la sagesse humaine ; c'est plutôt le contraire. Inversement, si l'on considère que la planète des hommes est toujours dirigée par des idéaux autour de l'argent et du profit, des inégalités sociales, des violences guerrières, de diverses formes d'esclavage et d'exploitation... alors la terre devrait être recouverte d'une importante végétation remplie d'une grande variété d'animaux où les humains vivraient en petites communautés isolées. On a bien compris que la moralité élève l'individu vers des formes plus spirituelles ou l'enlise encore davantage vers des formes plus matérielles ; il y a donc une hiérarchie dans les diverses manifestations de la vie. Bref, cette croyance est pour moi tordue ; un minimum de réflexion montre que justement ça ne « tourne pas rond »²⁵⁰ ! Pour quelqu'un comme moi qui aime les sciences, je constate une fois de plus que les religions anciennes (parfois de plusieurs siècles ou millénaires) n'arrivent pas à intégrer les connaissances scientifiques récentes (quel bond depuis un siècle !). Inutile d'imaginer un processus mathématique qui soutiendrait la théorie de la réincarnation. Y aurait-il un nombre fini, même très grand, d'êtres vivants ? Si ceux-ci sont le résultat de combinaisons complexes d'agrégats, sont-ils en nombre fini ? Et comment expliquer l'évolution des formes de vie terrestre depuis des millions d'années ? Les méchants dinosaures seraient-ils tous morts pour laisser la place aux futurs humains qui ont évolué à partir de petits mammifères ayant échappé à une catastrophe planétaire ?

Parmi toutes les croyances religieuses, la réincarnation est une formidable négation de la mort. Depuis que la conscience humaine existe, elle imagine que la vie continue après la mort de quelque façon. Les rites de sépulture en sont la preuve depuis des milliers d'années. Si la science n'arrive pas à pénétrer cette croyance, ne serait-ce qu'à cause de la

²⁵⁰ Il y a la « roue des renaissances », la « roue du *dharma* »... !

complexité des processus qui explosent en de nombreuses formes de vie, il faut admettre que dans le christianisme la « résurrection des morts » n'est pas plus claire qu'il y a quelque 2,000 ans !

Mais la théorie de la réincarnation est encore plus dure à comprendre et à accepter, si l'on examine l'existence des classes sociales à peu près dans toutes les sociétés ; le système des castes n'en est qu'une variante parmi d'autres. Sauf que dans les sociétés très religieuses, on utilise la religion pour justifier une classe supérieure de prêtres proches des dieux ou même d'une divinité créée. En revenant sur l'évidence scientifique de l'évolution, il est facile de constater que la hiérarchisation sociale est issue d'un bon nombre de mammifères et des primates. Encore une fois, avec les castes, c'est le monde à l'envers ! Si les pauvres (« Bienheureux les pauvres, car... »), les malheureux, les rejetés de la société depuis des générations sont à la base de la pyramide, alors je n'y comprends plus rien ! Si la petite élite, qui a bien défini que personne ne peut pas sortir de sa caste, contrôle encore les classes inférieures, alors je n'y comprends plus rien ! Les cycles de réincarnation sont-ils bloqués quelque part ? Cela fait longtemps que la pyramide aurait dû être inversée avec les masses dominées en haut et l'élite en bas ! Personnellement, je trouve que la pyramide des inégalités sociales est un critère primordial pour évaluer la valeur d'une religion ou d'une spiritualité ; celles-ci provoquent-elles une véritable justice sociale ? Si oui, je peux les admirer, si non, je les réprouve et qu'on ne parle pas de « grandes » religions !

Au besoin, pourquoi ne pas aborder l'épineux problème sur lequel butent toutes les religions et autres idéologies : la souffrance des enfants ? Ainsi, cela s'inscrirait dans le cycle des renaissances : l'enfant porterait sur ses épaules tous les comportements immoraux de ses ancêtres ! Qu'ont-ils fait pour mériter autant d'épreuves ? Enfants nés avec des tares génétiques, enfants handicapés, enfants malades,

enfants accidentés, enfants violentés, vendus, abandonnés, torturés, enfants soldats, enfants esclaves sexuels... enfants qui trouvent toujours le moyen de rire ! Adultes ! Ne savez-vous pas que les enfants sont l'espoir du monde futur, et non pas la poubelle de toutes vos haines et vos violences ?

La pyramide des classes sociales remonte à l'Antiquité pour plusieurs grandes cultures, mais on peut se limiter au Moyen-Âge où régnaient les systèmes féodaux, les royaumes, les empires et les systèmes tribaux. On peut dire que très globalement le pouvoir et la richesse étaient acquis aux hommes (les mâles). Les riches transmettaient leurs pouvoirs et leurs richesses à leurs descendants, les pauvres transmettaient leur pauvreté à leurs descendants²⁵¹. Les riches formaient un club de pouvoirs politiques pour faire des alliances, sinon ils se mettaient en guerre pour agrandir leurs territoires. À cette époque, pas de « classe moyenne » créée par l'industrialisation après la Seconde Guerre. En haut donc, on retrouve les rois, les empereurs et leurs suites, les chefs militaires, les grands-prêtres ; leur situation est justifiée « de droit divin » par des textes sacrés, des mythologies, des théologies ou des philosophies. Habituellement, il y a les grands marchands ou commerçants qui sont proches du pouvoir politique. En-dessous, il y a possiblement des métiers plus nobles parce qu'ils servent directement les gens de pouvoirs : les gestionnaires (comptables et collecteurs de taxes...), les architectes (palais, génie civil...), des artistes (sculpteurs, peintres...), les lettrés (éducateurs, historiens, médecins...). Arrivent en-dessous les artisans et divers petits métiers. Enfin à la base des milliers de gens soumis : les métiers manuels de bas niveau (vidangeurs, nettoyeurs...), les paysans, un bas-clergé, un grand nombre de soldats, des tributs de guerre (hommes, femmes et enfants), des esclaves

²⁵¹ N'est-ce pas encore ainsi aujourd'hui !

(aujourd'hui, il faudrait parler des millions de réfugiés, d'immigrants illégaux ou légaux...).

Selon les exigences sociales d'orthodoxie ou de libéralisme, les classes sociales, ici les castes, sont rigides et imperméables (rigoureusement endogames) ou plus fluides et interculturelles. La conception d'une société fortement hiérarchisée en castes est issue d'un système féodal de l'Inde du Nord (justifiée par une mythologie millénaire). La caste des grands-prêtres, les brahmanes, est encore au haut de la pyramide dans le brahmanisme et l'hindouisme ; les grandes fêtes religieuses me semblent significatives à ce sujet. Une fois de plus, j'ai cette perception que les traditions anciennes, appuyées par la religion, sont un immense prétexte pour conserver le pouvoir ; celui-ci est transmis de manière héréditaire à l'intérieur de la caste²⁵². Tout citoyen appartient à une caste, mais, comme on va le voir, il y a une malheureuse exception (les hors-castes). Dans le bouddhisme, selon les enseignements de Bouddha, malgré tout influencé par la conception des quatre castes (*varnas*) issues de l'homme primordial, les renaissances reposent sur la conduite morale et non pas sur la naissance dans une caste. C'est d'une part un rejet des castes pour atteindre l'illumination, mais ce n'est pas non plus une critique absolue de l'organisation sociale. Dans le sikhisme, il y a eu aussi un rejet des castes associé à l'idéal d'une religion universelle où les hommes et les femmes seraient égaux. Mais il semble bien qu'une hiérarchisation sociale a subsisté (avec encore des hors-castes).

²⁵² Si la Constitution de l'Inde rejette la discrimination basée sur les castes, il apparaît qu'elles existent encore socialement ; même si on peut les expliquer à partir de l'origine ancienne de l'hindouisme, j'aime retenir l'hypothèse d'une éthologie animale. Certains historiens considèrent que le système des castes a été renforcé par les premiers missionnaires chrétiens et par le colonialisme britannique. Il est évident que les dimensions du monde moderne ébranlent ces croyances anciennes, de même que la rigidité de l'association entre les métiers et les castes.

Comme dans bien des religions anciennes (par exemple, le judaïsme), il existe un nombre important de règles pour définir ce qui pur ou impur ; ces premières normes d'hygiène se rapportent à la nourriture, au traitement de maladies, à la manipulation des cadavres, de la menstruation et de l'accouchement chez la femme... Il n'y a qu'un pas à faire pour associer l'impureté à un groupe de personnes. Les « intouchables », les *dalits*, bénis des dieux paraît-il, se retrouvent dans les métiers les plus ingrats (la fouille des dépotoirs...). On comprend aisément que les plus purs des castes supérieures ne veulent pas les toucher pour ne pas être contaminés ! Il y a ainsi dans le système des castes une « caste » de hors-castes comprenant les intouchables et aussi d'autres groupes vivant dans une extrême pauvreté²⁵³.

Pour en terminer avec la réincarnation et les castes, on peut se demander si la croyance en la réincarnation est ethnocentrique. Celle-ci est-elle planétaire ? Les purs des castes supérieures sont-ils issus des pauvres esclaves noirs d'Afrique ? Ou alors, les pauvres rejetés des classes inférieures sont-ils issus des grands conquérants, comme Napoléon, qui ont fait tant de millions de morts ? Comment les guerres sont-elles intégrées aux renaissances ? On peut même ici songer à une hypothèse tout à fait excentrique, mais qui a le mérite de forcer une ouverture dans la réflexion intellectuelle : les terriens souffrent-ils de « terracentrisme » ? Les astronomes considèrent qu'il y a très certainement de la vie sur d'autres planètes, qui sait dans d'autres galaxies. Évidemment, on

²⁵³ Le cas des « intouchables » est complexe et lié à l'histoire de l'Inde. Il apparaît que même Gandhi n'était pas vraiment contre cette hors-classe, mais il faut comprendre que son objectif était d'expulser le colonisateur britannique. Bien des mesures ont été prises pour sortir ces malheureux de leur condition sociale, mais ils sont encore parmi les rejetés de la société ; là encore, j'observe ce comportement très animal qui consiste à éliminer les plus faibles ; même les enfants ont cet instinct d'intimider et de rejeter ceux qui sont différents du groupe d'appartenance.

ignore s'il y aurait de la vie intelligente, mais s'il y en avait, alors les cycles de renaissances se feraient-ils entre galaxies²⁵⁴ ?

Je suis donc profondément athée²⁵⁵ par rapport aux croyances religieuses des régions de l'Inde et en particulier à cette croyance incohérente en la réincarnation !

²⁵⁴ La question est la même à propos de « l'Histoire du salut » dans la tradition judéochrétienne !

²⁵⁵ Cela fait suite à ma position athéiste telle qu'exposée au *chapitre 6* !

CHAPITRE 10

Le christianisme primitif, les égarements, un Dieu trinitaire

Pour une meilleure compréhension de ce chapitre,
il serait bon de consulter les *Annexes 01* et *02*.

10.1 Les égarements du christianisme

10.1.1 Introduction

Le mot « égarements » est-il trop fort ? Je ne crois pas ! C'est certain que chacun a droit à ses opinions et même à ses croyances, mais il y a trois aspects du christianisme qui m'ont toujours rendu très mal à l'aise. Le problème est que ceux-ci se soient figés pendant des siècles alors qu'ils auraient dû évoluer²⁵⁶. Mais il y a eu un progrès

²⁵⁶ Ce serait intéressant de vérifier si ces facteurs expliquent au moins partiellement pourquoi les fidèles abandonnent la pratique religieuse, voire leur appartenance à une Église.

dans certains courants du protestantisme à partir du 16^e siècle. C'est pourquoi dans mon premier essai²⁵⁷, j'ai parlé d'une spiritualité d'inspiration chrétienne sans religion ; d'ailleurs, plusieurs personnes recherchent une spiritualité en dehors des religions officielles. Il est certain que dans le présent essai j'essaie de montrer que ma spiritualité a pris une dimension plus universelle ; cette option n'est pas vraiment récente puisque cela fait de nombreuses années que je réfléchis sur la phénoménologie des religions²⁵⁸.

Les trois aspects sont donc les suivants :

1- Le christianisme primitif est devenu une immense organisation ecclésiastique très influencée par la culture romaine (sans oublier les cultures juive et grecque). Cette imposante structure, centrée à Rome (les premières communautés chrétiennes étaient plutôt de culture orientale qu'occidentale), est encore dirigée dans le catholicisme par des hommes (les mâles) et affichent donc un certain machisme. Il existe une théologie qui a tenté de justifier cette tradition.

2- Les premiers chrétiens ont été fortement influencés par le climat des persécutions et le martyre est devenu un objectif moral à réaliser dans un contexte social où bien des gens attendaient la fin du monde. Cela explique partiellement pourquoi le couple et le mariage devenaient secondaires. On a mis l'accent sur le Nazaréen en croix plutôt que sur le Christ ressuscité ; ainsi, on a développé un véritable dolorisme²⁵⁹ qui en plus a été valorisé par les premiers moines qui se retiraient du monde.

²⁵⁷ *Pourquoi... moi ?*, p. 22.

²⁵⁸ Cela a en fait orienté mes premières années universitaires en Sciences des religions.

²⁵⁹ J'ai exprimé mon désaccord dans mon second essai *La spiritualité du Carmel*.

3- La spiritualité chrétienne a dévalorisé le couple, l'amour conjugal et la sexualité pour idéaliser le célibat, l'abstinence sexuelle, la séparation des sexes. Cela me semble vrai autant pour le judéochristianisme que pour le paganochristianisme. Ainsi, les représentants du clergé de plus en plus encouragés à la chasteté sont devenus des modèles de sainteté pour les laïcs²⁶⁰. Encore une fois, on a institué une hiérarchisation de la sainteté dans des classes sociales où les pauvres laïcs sont au bas de la pyramide. Ici aussi, il existe une théologie qui tente de justifier cette infériorité. Évidemment, je n'ai jamais été d'accord avec ce point de vue et je suis convaincu que bien des laïcs n'y ont jamais cru !

Je me suis souvent demandé pourquoi dans le christianisme on avait pris une position aussi négative vis-à-vis de la sexualité, associée au péché, à la perdition et même à cet indéfinissable « enfer » (tout aussi flou que le « ciel »). Comme je ne suis pas un historien spécialisé dans cette époque gréco-romaine d'il y a 2,000 ans, je n'ai pas réussi à en trouver toutes les causes sociologiques. Je ne peux que formuler une hypothèse. La meilleure explication serait de dire que les premiers chrétiens ont voulu se différencier du monde « païen » où les pratiques sexuelles dégénéraient en orgies. Étant donné le grand nombre de religions et de

²⁶⁰ Le clergé, surtout catholique, n'est plus un modèle pour les laïcs ! Le dévoilement récent du scandale des prêtres pédophiles et les tentatives de la papauté pour camoufler les déviations sexuelles des prêtres ont tout simplement mis en évidence les énormes problèmes d'ordre sexuel (sans oublier la situation ambiguë des prêtres homosexuels) qu'ont les membres du clergé avec l'abstinence. Cela confirme à mon avis ce grave égarement théologique à propos de la sexualité qui n'est aucunement « contre nature », loin de là ! Le mariage (ou la cohabitation de fait) des prêtres leur permettrait d'avoir un meilleur équilibre physique et psychologique, d'avoir une connaissance concrète de la situation des laïcs, et enfin de découvrir de nouvelles voies dans la spiritualité !

sectes à cette époque, il est tout à fait possible que certaines ritualisaient de tels excès ; de toute façon, les panthéons romain et grec offraient au peuple des dieux et des déesses avec une sexualité active ! On peut aussi penser que les représentants du peuple, baignant dans le pouvoir et le luxe, ne se gênaient pas pour démontrer la bassesse de leurs mœurs. Du côté de la culture juive, on ne peut pas dire au départ qu'elle était opposée à la sexualité puisque le peuple juif a toujours survécu grâce à sa religion et à une forte descendance ; le célibat n'était pas bien vu et il était normal pour une jeune épouse de prévoir plusieurs enfants. Par ailleurs, une très longue tradition patriarcale permettait de nombreux abus ; avec les infidélités et les relations extra-conjugales, l'épouse pouvait être accusée d'adultère ou être répudiée ; elle devait attendre longtemps avant de recevoir un « document légal de divorce » octroyé par le mari. Ce dernier, au contraire, était libre d'opter pour une nouvelle épouse qui lui paraissait plus belle que la sienne ! Il faut se rappeler que le Nazaréen a été très sévère à propos du divorce et de la fidélité conjugale ; d'après moi, cela confirme une situation abusive qui existait depuis longtemps.

10.1.2 L'influence de Rome

La « romanisation » du christianisme s'est officiellement réalisée au 4^e siècle, mais la question est de savoir quand cette tendance vers une organisation ecclésiastique a commencé. Si on situe la prédication de Paul entre 50 et 100, il ne semble pas que celui-ci projetait une telle organisation. Le mot « Église »²⁶¹ qui apparaît dans l'épître aux Éphésiens, écrite vers 90, ne décrit pas une structure ecclésiastique, mais plutôt une communauté qui devient le corps du Christ ; par ailleurs, dans cette épître, qui n'est sans doute

²⁶¹ NT, *Éphésiens* 1 : 22 ; 3 : 10 ; 5 : 21.

pas de Paul, on peut y voir un appui important à des traditions juives où la femme doit être soumise aux hommes. Vers 130, dans les épîtres authentiques de Jean (mais de quel Jean ?), le problème de la hiérarchie commence à se poser ; il y avait peut-être deux courants (et sans doute beaucoup plus !) : l'un, plus charismatique, l'autre, plus ecclésiastique. Dans ce dernier courant, les chefs religieux défendaient davantage leurs postes et leurs fonctions dans l'Église. Il y a l'exemple d'un dénommé Diotrèphès²⁶², sans doute un « évêque », qui brillait par son goût du pouvoir et son manque d'hospitalité. Mais le terme « évêque » est plus tardif. En effet, vers 150, après la mort de Paul, les épîtres à Timothée et à Tite (donc pas de Paul) mentionnent les fonctions des presbytres, des évêques, des diacres²⁶³ à la suite des « anciens » (les derniers témoins de la toute première communauté). Notons que, dans la première épître à Timothée, le rôle de la femme est encore dévalorisé, ce qui implique une culture traditionnelle. On peut aisément supposer que ces fonctions dans la communauté étaient accordées à des chefs locaux ou des représentants du peuple qui avaient déjà de l'expérience. Avec le temps, les fonctions de presbytre et d'évêque ont dû se fusionner et donner naissance aux « prêtres » et aux « évêques » ; on pourrait situer le phénomène vers la fin du 2^e siècle.

10.1.3 L'influence du martyre

Voyons donc quelques passages²⁶⁴ où les persécutions ont influencé une christologie doloriste. La lecture de ces textes est intéressante pour avoir une idée plus précise des

²⁶² NT, 3 Jean 0 : 9.

²⁶³ NT, 1 Timothée 3 : 1 ; 3 : 8 ; 5 : 17 ; Tite 1 : 5. Malgré tout, il y avait aussi des diaconesses !

²⁶⁴ Voir l'Annexe 04 Bibliographie pour la collection des *Lettres chrétiennes*.

châtiments que subissaient les chrétiens dans l'arène²⁶⁵ de certains amphithéâtres²⁶⁶.

Ignace d'Antioche (98 – 117, sous Trajan) est définitivement prêt à subir toutes les tortures pour être un vrai disciple de Jésus-Christ. Dans sa *Lettre aux Éphésiens*, alors qu'il a été arrêté et condamné, il rappelle son retour en Syrie, entouré de soldats ; il a quand même peur de perdre la foi face au martyre, mais il est prêt à donner sa vie pour les chrétiens²⁶⁷. Dans sa *Lettre aux Tralliens*, où il dénonce une hérésie (Jésus n'aurait eu qu'une apparence humaine), il justifie la vérité de sa foi à partir des supplices qu'il endure²⁶⁸. Dans sa *Lettre aux Romains*, Ignace réitère qu'il est prêt à toutes les tortures pour « posséder »²⁶⁹ Jésus-Christ²⁷⁰.

Justin (100 – 168) a évidemment une approche très apologétique ; par exemple, il considère que les premières révélations²⁷¹ de l'*Ancien Testament* précèdent la philosophie de Platon ! C'est très exagéré ! Dans sa *Deuxième apologie*, il rapporte l'histoire d'un couple où la femme s'est convertie, mais pas le mari. Celle-ci demande le divorce,

²⁶⁵ On pense évidemment au Colisée, une œuvre architecturale impressionnante même pour aujourd'hui, mais il a surtout servi pour les festivités (!) avec les gladiateurs, les animaux... Les chrétiens servaient de spectacle surtout ailleurs qu'au Colisée, mais avec le même goût de la violence et du sang ! Je suis toujours surpris de voir comment la culture romaine antique a encore de l'influence de nos jours !

²⁶⁶ Bêtes sauvages, feu, chaînes, fouet, crucifixion, mutilations diverses du corps jusqu'à l'écartèlement ou le broyage, décapitation, chevalet, ongles de fer, la personne est mise dans un filet sur lequel fonce un taureau...

²⁶⁷ LC2, p. 76, 80, 83.

²⁶⁸ LC2, p. 94.

²⁶⁹ Il considère donc malgré de terribles souffrances que sa foi est le bien le plus précieux sur terre et après la mort.

²⁷⁰ LC2, p. 98.

²⁷¹ Justin pensait donc, comme les Juifs, que l'écriture de l'*Ancien Testament* datait de l'époque d'Abraham, bien avant celle de Platon (-5^e siècle).

mais le mari furieux se venge contre Ptolémée qui a enseigné la doctrine du Christ à l'épouse... Ptolémée, qui n'a commis aucun crime contre les lois romaines, est condamné parce qu'il ne renie pas sa foi chrétienne ; deux autres témoins subiront le même sort, contents de mourir pour une justice qui dépasse celle des hommes²⁷² ! Dans son *Dialogue avec Tryphon*, il affirme que plus il y a de martyrs, plus il y a d'adhésions à la foi chrétienne²⁷³.

Dans le *Pasteur d'Hermas* (90 – 150), il est dit clairement que les martyrs seront à la « droite »²⁷⁴ d'un lieu saint réservé pour eux²⁷⁵.

Dans le *Martyre de Polycarpe de Smyrne* (156, d'un auteur inconnu), pendant que la foule prépare le bûcher, des fidèles chrétiens se ruent sur lui pour toucher son corps²⁷⁶.

Dans le *Martyre de Carpus, de Papylus et d'Agathonice* (160 – 180, d'un auteur inconnu), les martyrs conservent leur foi parce qu'ils ne peuvent approuver les comportements des tortionnaires²⁷⁷. Et si tous les chrétiens de l'Histoire avaient appliqué à la lettre une telle cohérence personnelle !

Dans *Les martyrs de Lyon* (160 – 180, d'un auteur inconnu), où il y a aussi une femme, Blandine, parmi les martyrs, on assiste au summum de la torture (lamelles d'airain

²⁷² LC3, p. 100-102.

²⁷³ LC3, p. 304.

²⁷⁴ On a ici une référence à un genre apocalyptique où les élus sont placés « à la droite » de Dieu tandis que les autres sont « à la gauche » ; cette conception se retrouve certainement dans les « trois religions du Livre » où il serait intéressant d'en percevoir des croyances actuelles.

²⁷⁵ LC1, p. 136.

²⁷⁶ LC2, p. 158, 163. La notion de relique est fascinante ; alors que le corps va être détruit, on va récupérer ce qu'il en reste après le martyre (par exemple, les os), comme si ces restes corporels permettaient une liaison directe de sainteté avec le monde spirituel. Ici, les chrétiens spectateurs veulent toucher à une relique vivante, étant donné son haut niveau de sainteté.

²⁷⁷ LC2, p. 176.

chauffées sur les parties sensibles (!), chaise de métal rougi par le feu...) ²⁷⁸.

10.1.4 La dévalorisation du couple et de la sexualité

Assez jeune dans la vingtaine, j'avais lu plus d'une fois la *Bible* au complet. Parmi les chrétiens qui ont lu la *Bible*, il y a des sectes chrétiennes qui en font une lecture littérale de manière étroite sans aucune connaissance exégétique, comme si la main de Dieu avait traversé le ciel pour écrire directement sur des papyrus ²⁷⁹. Très tôt, j'ai été choqué par certains passages des épîtres de Paul ²⁸⁰ qui dévalorisaient le couple, la femme et la sexualité ; heureusement, il est assez certain aujourd'hui que ceux-ci ne sont pas de Paul. Ceci est d'autant plus cohérent que Paul et la première communauté judéo-chrétienne sont rapidement entrés en conflit ; les juifs convertis avaient en tête une nouvelle religion juive tandis que Paul visait la conversion des païens sans les rituels et les règles de la religion juive. Ces versets reflétaient donc la pensée conservatrice des juifs convertis (partiellement ?). Voyons donc quelques exemples pour illustrer cette tendance négative dans le christianisme naissant.

Dès la fin du 1^{ier} siècle et au 2^e, les évêques produisent plusieurs œuvres écrites. L'Église va s'organiser de manière hiérarchique. Les laïcs ont encore un grand rôle dans la communauté ; ils proclament l'Évangile, participent à la liturgie et à l'eucharistie ; le missionnariat s'étend grâce

²⁷⁸ LC2, p.184-191.

²⁷⁹ Dans plusieurs grandes religions bien connues, il y a encore des gens qui croient à ce genre de manifestation miraculeuse de Celui qu'ils appellent Dieu !

²⁸⁰ Par exemple : *NT, 1 Corinthiens* 7 : 1-40 ; 11 : 2-16 ; aussi *1 Timothée* 2 : 9-15 ; 5 : 3-16 ; *1 Pierre* 3 : 1-7.

aux échanges entre les marchands de diverses villes. Un homme marié peut encore accéder à l'organisation sacerdotale ; toutefois, dès le 3^e siècle, l'ordination d'un célibataire ne lui permet plus de se marier puisque depuis le 1^{er} siècle la virginité est déjà valorisée !

Clément de Rome (88 – 100), dans sa *Lettre aux Corinthiens*, pose déjà les bases d'une réflexion théologique qui va perdurer pendant des siècles : la notion d'intégrité corporelle glisse naturellement vers la chasteté, donc la continence sexuelle, parce que les chrétiens font partie du corps de Jésus-Christ²⁸¹. Même si ici il est question d'un corps symbolique (le corps non terrestre d'un ressuscité), il apparaît que ces croyants ne pouvaient pas associer la sexualité à ce fameux Jésus. En fait, on n'a aucune information historique sur la sexualité du Nazaréen, surtout pas avant son apparition en public ; il n'est pas dénué de sens non plus qu'il ait suivi la voie du célibat en opposition à la culture du temps, mais cela ne permet pas d'en déduire qu'il était un exemple d'abstinence sexuelle. À vrai dire, je ne vois aucune raison valable de penser qu'il avait une vision négative de la sexualité. Si en plus le « corps ressuscité » était désormais spirituel, et donc complètement déssexualisé, les premières démarches théologiques y ont certainement vu un autre argument pour justifier la sainteté par la négation de la sexualité.

Dans le *Pasteur d'Hermas* (90 – 150), Hermas, le frère du pape Pie 1^{er} (selon le Canon de Muratori²⁸²), a une position on ne peut plus claire sur la sexualité. Celle-ci a comme but de donner des enfants à l'Église ; dans le mariage, il faut pratiquer la continence et le mari (!) doit considérer

²⁸¹ LC2, p. 53, 70.

²⁸² Une première liste partielle et pas nécessairement retenue du Canon du *Nouveau Testament* (datation confuse).

son épouse comme une sœur²⁸³ ; il faut rejeter les mauvais désirs ; et enfin, les vierges ont un rôle essentiel pour convertir les hommes ! Dans le récit, Hermas est un ancien esclave racheté et affranchi par la belle Rhodée ; en l'aidant à sortir du bain, il la voit nue et a alors une « pensée »²⁸⁴ ! Non seulement le serviteur ne peut même pas ressentir de désir pour sa propriétaire, mais la simple pensée d'un tel sentiment est déjà une faute grave ! On en arrive donc à cette notion des « mauvais désirs »²⁸⁵. Dans l'Église, il y a des listes de vertus et de vices ; dans les deux cas, le rapport à la sexualité apparaît en premier²⁸⁶. On est ici à la fin du premier siècle, ce qui indique une tendance assez ancienne ! L'influence juive est évidente. Je suis toujours surpris de voir comment ces thèmes sur la moralité chrétienne ont perduré jusqu'au 20^e siècle²⁸⁷.

Il y aurait beaucoup à dire sur la question de l'indissolubilité du mariage²⁸⁸. Alors que la culture juive a toujours encouragé une forte descendance, j'ai de la difficulté à comprendre cette double problématique où, d'une part, il faut éviter les tentations extra-conjugales, et, d'autre part, inciter à une continence conjugale. Du côté de l'ascèse, on peut évidemment penser aux esséniens qui trouvaient leurs congénères trop laxistes (il y avait quand même des esséniens laïcs mariés) et qui s'opposaient à la classe sacerdotale. J'y vois toutefois la confirmation d'une hypothèse déjà formulée

²⁸³ Je me souviendrai toujours des pires horreurs que j'ai lues dans ma jeunesse dans l'œuvre de Jacques Maritain sur le « mariage blanc » (blanc = pas de sexualité, noir =... !).

²⁸⁴ LC1, p. 127.

²⁸⁵ LC1, p. 128.

²⁸⁶ LC1, p.143, 129 : Foi, continence, simplicité, innocence, sainteté, science (sens ?), charité ; de même, adultère, fornication... p. 221-224 : Ici, il y a douze vierges qui supportent la tour de l'Église.

²⁸⁷ Au Québec, on entendait encore ce genre de langage dans les années 1950 !

²⁸⁸ LC1, p. 158.

où dans le judéochristianisme on a voulu se différencier des païens (les Gentils)²⁸⁹. La chasteté était donc un précepte. Dans le cas de l'épouse adultère, si le mari le savait et qu'elle persistait, il ne pouvait plus vivre avec elle, il devait la renvoyer et rester seul ! Si l'épouse se repentait et qu'il la rejetait, alors il était dans le péché ! La pénitence n'était possible qu'une seule fois ! De manière générale, l'époux et l'épouse étaient invités à ne pas se remarier²⁹⁰ ! En tout cas, l'influence sur le catholicisme est évidente.

Ignace d'Antioche (98 – 117), dans sa *Lettre aux Smyrniotes*, associe les veuves à des vierges²⁹¹. Celles-ci formaient une organisation à part de celle des diaconesses ; on voit qu'elles étaient appelées à rester « vierges », donc à s'abstenir de sexualité en dehors du mariage ; on peut déduire qu'elles étaient incitées à ne pas se remarier ! Dans sa *Lettre à Polycarpe*, il y a un passage important sur le couple. La fidélité et la continence sont justifiées théologiquement par une association avec le « couple » Christ-époux et Église-épouse (vierge ?). De toute évidence, les chrétiens de cette époque ne peuvent pas voir un lien positif entre le Christ et la sexualité ; en conséquence, l'imitation de ce Christ implique la suppression de la sexualité. Dans ce contexte d'incitation à l'ascétisme, le mariage est encore possible (!), mais il doit être approuvé par l'évêque²⁹² ! L'abstinence est encore encouragée dans le mariage !

Polycarpe (100 – 150), évêque de Smyrne, dans sa *Lettre aux Philippiens*, insiste beaucoup sur la « pureté » ! Les jeunes reçoivent beaucoup de directives morales, surtout

²⁸⁹ LC1, p. 159.

²⁹⁰ LC1, p. 159.

²⁹¹ LC2, p. 112.

²⁹² LC2, p. 115.

les vierges, sous la surveillance du clergé (évêque, presbytres, diacres)²⁹³.

Les *Odes de Salomon*²⁹⁴ (100 – 150) ont été publiées vers 1910. Ce recueil de 42 hymnes-poèmes, d'un auteur inconnu, écrit sans doute en grec, puis traduit en syriaque et en copte, a subi plusieurs influences. Comme le titre fait référence à un personnage illustre de l'*Ancien Testament*, on peut constater sa proximité avec la culture juive. Il s'apparente aussi aux apocryphes²⁹⁵ de l'*Ancien Testament*, surtout si l'on observe le côté merveilleux qui enveloppe un personnage ; par exemple, Marie fécondée par l'Esprit met au monde son enfant avec une grande facilité, sans aucune douleur et sans l'aide d'une sage-femme. Je suis toujours impressionné par le thème de la femme vierge, possiblement mère, car il apparaît dans diverses religions ou mythologies anciennes. Définitivement, les cultures souvent patriarcales ont de la difficulté avec la sexualité de sorte que la femme, idéalisée spirituellement sans sexualité, est comme la contrepartie du mâle guerrier doté d'une sexualité sauvage (il n'est pas question ici de l'instinct mâle du contrôle de sa descendance en garantissant la virginité de ses femelles !). On peut aussi voir une influence de l'*Évangile selon Jean* (en fait de la tradition johannique) de sorte que ces Odes sont donc postérieures à cet évangile. Mais la parenté idéologique est encore plus évidente avec les esséniens qui vivaient à Qumrân en suivant des règles sévères d'ascétisme. Si l'on utilise le langage du *Cantique des cantiques*, c'est évidemment dans un sens spirituel et donc non charnel. Il y a une très nette aversion pour le mariage (allusion à l'herbe amère

²⁹³ LC2, p. 123. N'y a-t-il pas encore aujourd'hui de telles attitudes dans les « grandes religions » ?

²⁹⁴ LC1, p. 19ss.

²⁹⁵ Il s'agit d'œuvres non retenues dans la formation des écrits canoniques parce que l'on considère qu'elles ne sont pas vraiment inspirées par Dieu.

(ode 9)). Il est donc question d'amour, de fiançailles et de mariage dans un sens mystique (odes 3, 42). L'influence sur la « sainteté » chrétienne est ici évidente ! On y retrouve le langage trinitaire (ode 19) sur Dieu (Père, Fils, Esprit) qui a des racines juives, mais il ne s'agit pas encore d'une théologie explicite sur un Dieu en trois Personnes. Marie, vierge et mère, est le modèle à suivre (ode 33) ; elle donne la vie à un Fils en dehors de toute sexualité. C'est ce Fils ressuscité qui va apporter la vie nouvelle et le paradis par l'eau du baptême.

Au 2^e siècle, une apologie du christianisme est développée ; Justin (100 – 168) en est un bon exemple. Il est possible que celui-ci ait été inspiré par sa propre vie, mais l'on retrouve cet argument selon lequel la foi chrétienne se distance de la morale païenne. En effet, les dieux romains sont une illustration de débauches sexuelles ; Simon le magicien et sa conjointe prostituée sont traités comme des dieux ; de fausses sectes se font appeler « chrétiens ». Enfin, il y avait probablement un important problème de prostitution et d'inceste (jeunes filles forcées à la sexualité par leur père). On peut même accentuer cette hypothèse en pensant que les chrétiens voulaient s'opposer à la pratique de la polygamie. La sexualité est désormais inutile dans un contexte eschatologique. Un homme veut même être châtré²⁹⁶ puisqu'il est préférable d'être un eunuque ! Ici, il y a des arguments dans le *Nouveau Testament*²⁹⁷ qui sont lus avec une étroitesse d'esprit !

Clément d'Alexandrie (150 – 220) est épris de justice et il ne se gêne pas pour critiquer les riches dans son œuvre *Quel riche peut être sauvé?*. Il rejette justement une interprétation trop littérale de passages du *Nouveau Testament* :

²⁹⁶ LC3, p. 56.

²⁹⁷ NT, *Matthieu* 5 : 28-29 ; 5 : 32 ; 19 : 9,12. Évidemment, cela implique une étude exégétique des paroles (*logia*) de Jésus ! NT, *Luc* 5 : 32. LC3, p. 43-44.

faut-il quitter sa famille²⁹⁸ ? Etc. Par ailleurs, la perception de la sexualité et de la femme est toujours négative, comme on peut le lire dans son *Homélie 7 : Contre les riches* : « passions » et « instincts bestiaux »²⁹⁹, « tendances vicieuses des femmes »³⁰⁰.

L'*Homélie de Clément* (150), qui n'est pas de Clément, ressemble au Pasteur d'Hermas. On y retrouve le « couple » Christ-Église où l'Église est féminine, mais est dirigée par des hommes ! On assiste à une véritable déssexualisation ; puisqu'après la mort, et sans doute la résurrection (pas clair !), l'homme et la femme seront sans sexe, alors ils peuvent dès maintenant se comporter en frère et sœur³⁰¹ !

Dans le *Martyre du Saint Apôtre Pierre* (150), on entre dans la légende ! Des hommes, dont un certain Albinus proche de César, sont furieux parce que Pierre a convaincu plusieurs épouses de ne plus faire l'amour³⁰² ! Sainteté et chasteté sont indissociables !

Dans le *Traité sur le baptême* de Tertullien (155 – 220), en théorie inspiré de Paul, le statut d'infériorité des femmes est clairement indiqué, ce qui leur ferme la porte à tout rôle de direction dans l'Église. Plusieurs groupes doivent attendre pour être intégrés à la communauté, comme les enfants, les gens non mariés, les veuves (pas les veufs ?), car ils sont exposés au péché. Devenir chrétien oblige à la continence pour vivre comme les moines ! Si la *Première*

²⁹⁸ NT, Luc 14 : 26. LC6, p. 39.

²⁹⁹ LC6, p. 40-41 ; LC6, p. 51. Cet argument que l'on a entendu maintes fois est tout simplement faux au niveau biologique ; la sexualité animale, celle des mammifères en particulier, ne se manifeste en général qu'une fois par année. Pour les primates, c'est plus relatif ; seuls nos cousins les bonobos, plutôt jeunes, semblent avoir une sexualité plus ardente et détachée de la reproduction.

³⁰⁰ LC6, p. 83-84.

³⁰¹ LC2, p. 141.

³⁰² LC2, p. 279-280.

lettre de Paul aux Corinthiens n'est pas totalement pseudépigraphique, il apparaît que des passages³⁰³ ont été ajoutés ou modifiés par des auteurs d'origine juive. Mes recherches en exégèse ont réduit mes réactions négatives par rapport à ces propos machistes³⁰⁴ ! Mais l'Église a quand même pour-suivi dans cette voie !

Chez Hippolyte de Rome (170 – 236), il est question de la tradition apostolique, de catéchèse, de l'initiation au baptême et à l'eucharistie. En fait, l'adhésion à la foi chrétienne impliquait un processus préparatoire assez long ; sur le plan liturgique, le baptême était suivi de la confirmation, puis d'une messe avec l'eucharistie. La culture patriarcale était encore très présente et influençait fortement la position sociale des femmes. On peut déjà observer l'influence des rituels, inspirés du judaïsme, sur les futures religions du christianisme et de l'islamisme. Les hommes sont séparés des femmes³⁰⁵ ; ils ne peuvent pas échanger entre eux le « baiser de paix » ; les femmes doivent recouvrir leur tête avec un « pallium »³⁰⁶ !

Dans l'œuvre *Vie et conduite de notre saint père Antoine* (300 – 375, il n'est pas certain que l'auteur soit Athanase), on est en pleine culture du monachisme où il y a de nombreux excès de merveilleux et de miracles divers. La chasteté est évidemment hautement valorisée. Les moniales consacrent leur virginité au Christ. Il faut impérativement

³⁰³ LC5, p. 50.

³⁰⁴ Il y a une référence déformée à *NT, 1 Corinthiens 14 : 34*. Plusieurs passages des épîtres de Paul sont à lire attentivement pour en sourire de désolation, non pas à cause de la culture juive au début du christianisme, mais de sa pérennité au-delà des siècles. Mais le machisme est en fait un phénomène universel !

³⁰⁵ LC7, p. 23.

³⁰⁶ Une recherche plus approfondie serait nécessaire ici, car s'agissait-il de recouvrir uniquement la tête ou plutôt le corps au complet ? Le « pallium » pouvait désigner des vêtements très différents selon les époques et selon leur usage laïc ou ecclésiastique.

dominer la chair et lutter contre les démons (surtout d'ordre sexuel) ; pour les hommes, la femme est la tentation suprême ! Comme cela est arrivé plus d'une fois, on a une interprétation littérale de *Matthieu 19 : 21*³⁰⁷, où celui qui veut suivre le Christ doit tout vendre et couper tous ses liens avec sa vie antérieure³⁰⁸. Comme Antoine avait une plus jeune sœur, il lui donna une partie de l'argent de ses ventes et la confia à une « maison de vierges »³⁰⁹ ; apparemment, elle y resta jusqu'à la vieillesse au grand bonheur de son frère³¹⁰ ! La sexualité est devenue une véritable obsession paranoïaque ; la chasteté totale, même pour les couples mariés, est la seule porte d'entrée au royaume des cieux³¹¹ !

Pacien de Barcelone (310 – 390) est un lettré qui fait un parallèle entre Adam et Christ, fournit des listes de péchés et de vertus (idolâtrie, cruauté, fornication, luxure,... foi, pureté, innocence, chasteté...), mais quelles réalités ces mots recouvraient-ils exactement ? Si on pouvait comprendre ce que les chrétiens reprochaient aux païens, alors on saisirait mieux pourquoi ils ont pris une position aussi radicale par rapport à la sexualité. Finalement, en quoi la morale chrétienne était-elle différente ? On peut constater une fois de plus une « angélisation »³¹² de la vie sur terre où le corps est dévalorisé par rapport à l'esprit, en principe image de Dieu. Du point de vue d'une théologie chrétienne, l'argumentation me semble erronée ; en effet, si un Dieu créateur n'avait pas aimé les corps, il aurait créé uniquement de purs esprits et non pas des hommes bien

³⁰⁷ Réponse de Jésus au jeune homme riche : « Vends ce que tu possèdes... et suis-moi. ».

³⁰⁸ LC4, p. 24.

³⁰⁹ LC4, p. 24. Cela confirme d'une certaine façon qu'il existait à cette époque des monastères féminins.

³¹⁰ LC4, p. 65.

³¹¹ LC4, p. 41, 65, 68, 69, 70, 74, 78, 81, 85. L'homme ou la femme ne peuvent pas regarder un corps nu !

³¹² NT, *Romains 6 : 4 ; 1 Corinthiens 15 : 49 et 15 : 47*. LC5, p. 89.

incarnés ; de plus, si ce même Dieu avait eu une telle répugnance pour le corps, il ne se serait pas incarné pour assumer totalement la vie humaine. En partant de la résurrection du Nazaréen, si l'on ne retient que son Esprit, alors on a pratiquement une hérésie³¹³ typique selon laquelle Jésus n'avait pas vraiment un corps humain (alors en corollaire, avait-t-il vraiment souffert ?). La vie terrestre du Nazaréen contredit sérieusement une attitude morale aussi négative !

À l'époque de Cyrille de Jérusalem (313 – 386), c'est la fin des persécutions ; la religion chrétienne va devenir celle de l'État. Cyrille, prêtre, puis évêque, va s'attacher avec l'appui de l'empereur à l'arianisme. Dans ses *Catéchèses pour les nouveaux baptisés*, on revient sur les rituels liturgiques, les ablutions, le « baiser de paix », la fusion des âmes...

Le père de Grégoire de Naziance (329 – 390) était évêque, cela veut dire qu'il était ou avait été marié ! Dans son ouvrage *De l'amour des pauvres* et dans son *Sermon sur le baptême*, Grégoire propose encore la mortification du corps. Le « menu catéchétique » est complet³¹⁴ : être dur pour le corps, jeûne³¹⁵, chasteté et virginité, Jésus est né d'une vierge³¹⁶, Jésus était vierge³¹⁷, conseils de Paul sur le mariage et le célibat³¹⁸, les gens mariés doivent vivre dans

³¹³ L'univers des hérésies est très complexe ; ici, il est question des courants docétiste et nestorienne.

³¹⁴ LC6, p. 107 ; LC5, p. 131 ; LC5, p. 142, 144.

³¹⁵ Ceci est loin d'être fondé ! La « discussion sur le jeûne » montre plutôt que Jésus et ses disciples étaient libérés d'une telle contrainte (NT, Marc 2 : 18 et // Matthieu 9 : 14 et Luc 5 : 33) !

³¹⁶ C'est une affirmation théologique qui n'a aucune base scientifique et qui repose plutôt sur certaines traditions mythologiques.

³¹⁷ C'est peu probable, mais on n'en sait absolument rien !

³¹⁸ Comme je l'ai déjà dit, cela ne vient pas de Paul !

l'abstinence en raison du baptême³¹⁹, le corps a définitivement des « parties indécentes », les gestes d'affection deviennent des « gestes efféminés » répréhensibles, mener une « vie angélique »³²⁰ ... Et un prêtre digne de confiance (!) surveillait de près les nouveaux convertis ! Les nouveaux chrétiens avaient certes des changements radicaux à faire dans leur vie, mais je ne pense pas que les enseignements du Nazaréen allaient jusque-là !

Basile le Grand (330 – 380) s'est converti à la foi chrétienne, puis il est devenu moine du désert et s'est occupé des pauvres. Toutefois, dans sa *Protreptique*³²¹ *du saint baptême*, celui-ci présente une étrange hiérarchie³²². Il faut sous-entendre que le corps et la sexualité sont toujours dévalorisés et que la vie monastique est supérieure à la vie laïque.

Grégoire de Nysse (331 – 394), frère de Basile, s'est d'abord marié, puis sous l'influence de son grand frère, il opta pour l'ascèse et devint prêtre, puis évêque. Un mariage brisé quand même !

Ambroise de Milan (339 – 397), dans son écrit *Naboth le pauvre*, relate l'histoire universelle des riches puissants qui déposèdent les pauvres. Il est question aussi d'une femme, Jezabel, archétype de l'avarice, prête à tout pour acquérir des richesses. Lui aussi dénonce la prostitution et le gaspillage dans les banquets, les jeux de hasard et autres plaisirs. Dans son *Traité des mystères*, il est question de guérison et de contact physique ; en raison de la culture, les

³¹⁹ LC5, p. 123. Le symbolisme est poussé à l'extrême dans la mesure où le rituel de l'eau, qui nettoie et redonne la vie, enlève la crasse-péché issue de la sexualité !

³²⁰ Et pour cela, il faut croire aux anges ! Cette croyance est préchrétienne et ne renseigne aucunement sur leur existence possible !

³²¹ Un style littéraire d'exhortation en vers.

³²² LC5, p. 108. Anges, premiers-nés, apôtres, prophètes, patriarches, martyrs, justes.

deux sexes ne pouvaient pas se toucher, semble-t-il ! Alors, Jésus a touché les lèvres du sourd-muet pour le guérir, mais aurait-il pu le faire s'il se fût agi d'une femme ? Inversement alors, Jésus n'aurait pas pu être une femme !

Jean Chrysostome (344 – 407) fut un personnage très talentueux, violoncelliste et bon orateur ! Issu d'une famille aisée, il passa à la vie ascétique comme moine, puis devint patriarche de Constantinople. Il critiqua les riches et les usuriers, il dénonça les injustices sociales ; il faut croire que les mœurs étaient plutôt laxistes, car il n'approuvait pas les courtisanes, la prostitution des adolescents, ni les danseuses, ni les comédiens³²³ ...

Théodore de Mopsueste (350 – 428) a failli se marier et fut converti par Jean Chrysostome ! Dans ses *Deux homélies sur l'eucharistie*, Théodore s'inspire de la prédication de Paul³²⁴ où la femme est nettement infériorisée. On y retrouve un argument plutôt fautif qui a parcouru les siècles selon lequel seul le prêtre célibataire³²⁵ peut s'occuper des affaires divines ! On sait maintenant qu'il y a eu des ajouts pseudépigraphes ! Il s'agit des dispositions à avoir pour l'eucharistie. Quelles affirmations ! On peut dire qu'on a là les pires passages sur la vie conjugale et la sexualité qui sont complètement dévalorisées³²⁶. Les gens non mariés doivent se comporter comme des moines, et les gens mariés vivre comme s'ils ne l'étaient pas ! Bref, la vie terrestre n'est qu'une salle d'attente qu'on a intérêt à quitter rapidement pour la « vie céleste » ! Comment l'Église naissante a-t-elle pu arriver à de telles aberrations ? Mais le pire, comment a-t-elle pu croire à une telle théologie et la maintenir pendant

³²³ LC6, p. 171ss.

³²⁴ NT, 1 Corinthiens. Je rappelle que cela n'est sans doute pas de Paul !

³²⁵ NT, 1 Corinthiens 7 : 32. De plus, il y a une confusion entre les « affaires ecclésiastiques » et le temps que chacun peut allouer à la spiritualité.

³²⁶ NT, 1 Corinthiens 7 : 29. LC7, p. 184.

des siècles ? Voilà un beau mythe théologique : les pauvres gens mariés ont des bébés³²⁷ pour grossir les rangs de la classe supérieure et sainte des prêtres et des moines !

Augustin (354 – 430), dans son *Entretien avec Nicodème*, poursuit la désincarnation ! Tout se passe dans le « ciel », dans l'eau (le baptême) et dans l'Esprit (qui rejetterait le corps !)³²⁸.

Dans son *Histoire des moines*, Théodoret de Cyr (390 – 460) fait la biographie³²⁹ de quelques moines ; cela démontre que l'esprit du monachisme était très présent aux 4^e et 5^e siècles. La femme est encore la tentation pour le moine³³⁰. Dans *Saint Pierre anachorète*, la jeune femme n'a pas droit à des bijoux et de beaux vêtements, cela va à l'encontre de la chasteté et de la « vertu »³³¹. À propos de *Saint Maris anachorète*, la vertu consiste à retrouver l'état que l'homme avait à la naissance ; bref, il faut rester un bébé (n'y a-t-il pas ici une association culturelle entre la sainteté et les anges-bébés !)³³². Il y a aussi de saintes femmes, *Sainte Marane et sainte Cyre anachorètes*. Il est intéressant de noter que la culture machiste transpose sur la femme la faiblesse des hommes ! Il est clairement affirmé que la femme est plus faible que l'homme à tout point de vue à cause de son sexe ; c'est pourquoi elles ont dépassé les hommes³³³ ! La déssexualisation est extrême : vie recluse au maximum, port de chaînes, robes longues qui

³²⁷ Heureusement qu'à l'époque les « bébés-éprouvettes » n'existaient pas encore ! La science-fiction, qui n'a aucune affinité avec la religion, a déjà imaginé une société sans relations sexuelles avec des bébés conçus en laboratoire !

³²⁸ LC5, p. 220.

³²⁹ Sans doute avec quelques exagérations !

³³⁰ LC4, p. 287.

³³¹ LC4, p. 186-187.

³³² LC4, p. 230.

³³³ LC4, p. 278-279.

recouvrent les pieds, voile sur la tête qui va jusqu'à la taille³³⁴ !

Avec Maxime le Confesseur (580 – 662), on est rendu au 6^e siècle et on retrouve dans sa *Mystagogie* les mêmes thèmes ! Il est question de vie licencieuse et honteuse, d'adultère, de concupiscence, de fornication, d'impureté, de luxure, d'idolâtrie... Les listes de vices³³⁵ sont très longues ! Alors, je ne sais pas exactement comment étaient les mœurs morales des non-chrétiens, mais cela confirmerait que les chrétiens ont vraiment voulu s'en distancer, même dans l'excès, voire l'égarement !

10.2 Un Dieu trinitaire

S'il y a un aspect que je retiens du christianisme primitif, c'est bien cette notion plutôt incompréhensible d'un Dieu trinitaire. Celle-ci puise son origine dans le judaïsme ancien qui a influencé le tout à fait juif Nazaréen. Celui-ci s'est inspiré du langage culturel de son époque pour se faire comprendre de ses contemporains, mais il a aussi fait des distinctions claires entre les trois subjectivités, celles de son « Père », de lui et de l'Esprit. Ce dernier est plus difficile à saisir, il est le Paraclet, celui que l'on invoque, qui console, qui intercède, celui qui remplace la présence physique de Jésus. Cet Esprit se retrouve d'ailleurs dans plusieurs religions.

Cette notion d'une Trinité mérite d'être examinée et réfléchie en profondeur justement parce qu'elle dépasse les connaissances humaines ; il s'agit donc d'une très bonne « révélation » quand on tente de saisir un Être transcendant par rapport aux limites humaines. De plus, cette approche

³³⁴ N'y a-t-il pas encore aujourd'hui de telles croyances et de tels comportements ? On peut aussi observer cela dans les cultures machistes, pas nécessairement chrétiennes !

³³⁵ LC7, p. 272.

spirituelle a le mérite d'obliger à un dépassement des monothéismes qui finalement sont encore plus près des monolâtries ethnocentriques, culturelles et nationalistes. Enfin, comme je l'ai déjà dit, si ce Dieu-là est Amour³³⁶, alors il donne une formidable démonstration d'égalité et de justice. Il n'est pas seul, isolé dans sa perfection et sa grandeur ; il n'est pas que grand, il est aussi petit comme des enfants qui apportent l'espoir ; il n'est pas hermaphrodite, ni androgyne, ni homme, ni femme³³⁷ ; il est relationnel et social, mais non pas tribal comme la majorité des peuples.

Comme j'ai déjà abordé cette dimension spirituelle dans mes deux premiers essais³³⁸, je me contenterai ici de voir l'apport des premiers écrits chrétiens, autres que ceux du *Nouveau Testament* qui contient de nombreuses expressions trinitaires. L'affirmation explicite d'une Trinité va de pair avec les débats théologiques sur Dieu et les hypostases³³⁹, sur les deux natures, humaine et divine, de Jésus ; ces thèmes ont été au centre des discussions au concile de Nicée au 4^e siècle, puis aux conciles de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine (fin du 4^e jusqu'au milieu du 5^e). On aurait pu toutefois se passer du symbole graphique triangulaire³⁴⁰ (le *Scutum Fidei*) !

³³⁶ Voir *Pourquoi... moi ?*, p. 404.

³³⁷ Dans *Pourquoi... moi ?*, p. 411-414, je me suis permis de montrer de façon un peu humoristique qu'il était ridicule d'approfondir la sexualité de Dieu !

³³⁸ Voir *Pourquoi... moi ?*, p. 403-408, 409-420 ; *La spiritualité du Carmel*, p. 66-70.

³³⁹ Terme antérieur au christianisme, mais qui est devenu la « substance » ou « essence » pour désigner les « Personnes » en un Dieu trinitaire.

³⁴⁰ Au début du 7^e siècle naît l'islamisme ; un siècle plus tard, il y a un débat sur le culte des images dans le christianisme. Dans le courant occidental, les images et les statues seront acceptées, mais pas dans l'orthodoxie orientale qui se limite à des icônes symboliques. Dans l'islamisme, les représentations de Dieu ne sont pas permises, ce qui a donné naissance à des développements architecturaux très esthétiques.

Voyons donc l'évolution dans l'usage d'expressions trinitaires vers une affirmation explicite de la Trinité. Comme on pourra le remarquer, le Dieu trinitaire est fortement associé au baptême qui lui-même s'inscrit dans un cycle liturgique plus large.

Ignace d'Antioche (98 – 117), dans sa *Lettre aux Éphésiens*, fait une comparaison plutôt forcée avec la construction d'un temple où les chrétiens sont les pierres et où chaque personne de la Trinité a un rôle à jouer³⁴¹ ! Dans la *Lettre aux Magnésiens*, « le Fils, le Père et l'Esprit » sont bien affirmés ; il est fortement recommandé de collaborer avec la hiérarchie naissante (évêque, presbytérium, diacres)³⁴².

Dans la *Didachè* ou *Doctrine des douze apôtres* (100 – 150) et les *Odes de Salomon* (100 – 150), les expressions trinitaires sont associées au baptême ; on y trouve aussi des allusions à Marie, vierge et mère. Enfin, on peut y constater que le « Notre Père »³⁴³ a été transmis presque tel quel depuis les débuts du christianisme jusqu'à aujourd'hui.

Chez Justin (100 – 168), le nom de « chrétien » apparaît explicitement³⁴⁴. Les trois « Personnes » sont mentionnées (mais pas le mot « personne ») et Justin admet qu'il est un athée³⁴⁵ par rapport aux dieux traditionnels³⁴⁶. On peut y voir les notions de base du « Credo »³⁴⁷ où la chasteté est bien présente !

Dans l'*Homélie de Clément* (150), les trois « Personnes » apparaissent, mais il y a un certain parallèle plutôt maladroit pour justifier la chasteté³⁴⁸ : l'Église est le corps

³⁴¹ LC2, p. 79.

³⁴² LC2, p. 89-90.

³⁴³ NT, Matthieu 6 : 9-13.

³⁴⁴ LC3, p. 40.

³⁴⁵ Je fais une affirmation similaire au *Chapitre 6* !

³⁴⁶ LC3, p. 36.

³⁴⁷ LC3, p. 41-43.

³⁴⁸ LC2, p. 142-143.

du Christ, mais le Christ est le mâle, l'Église est la femelle ; si le chrétien garde l'Église dans sa chair, alors il reçoit l'Esprit (non charnel !) ; celui qui outrage la chair outrage l'Église, etc. !

Chez Clément d'Alexandrie (150 – 220) surgit une réflexion intéressante : Dieu, le Père qui est charité, est aussi une Mère puisqu'il enfante un Fils³⁴⁹ !

Avec Tertullien (155 – 220), le Dieu trinitaire est associé au baptême et à l'Église ; le mot « Personne » est utilisé explicitement³⁵⁰.

Dans le Martyre de Polycarpe de Smyrne (156), Polycarpe, face au martyr, fait appel aux trois Personnes du Dieu des chrétiens et affirme sa foi dans la résurrection de l'âme et du corps³⁵¹ !

Cyrille de Jérusalem (313 – 386) dénonce sérieusement les pratiques religieuses de son temps qui ne sont qu'idolâtrie, superstitions, magie, offrandes aux dieux... Il parle du culte de Satan et des pompes³⁵² du démon ; bien des distractions y sont condamnés : théâtre, course de chevaux, chasse au cirque... Le but est de faire un parallèle avec l'eucharistie, où « l'invocation de l'adorable Trinité » (l'usage du mot « Trinité » est explicite) va transformer le pain et le vin en corps et sang du Christ³⁵³.

Chez Grégoire de Naziance (329 – 390), le mot « Trinité » est explicitement utilisé³⁵⁴. Il y a même un début de réflexions théologiques sur la nature d'un Dieu en trois Personnes et comment ces « Trois »³⁵⁵ interagissent entre

³⁴⁹ LC6, p. 49.

³⁵⁰ LC5, p. 38.

³⁵¹ LC2, p. 163.

³⁵² Pompe : cortège, convoi... mais aussi faux plaisirs, vie faste et somptueuse... Être pompeux !

³⁵³ LC7, p. 37-38.

³⁵⁴ LC5, p. 117,123.

³⁵⁵ Ce mot est utilisé explicitement.

elles ; comme il le dit si bien, l'intelligence humaine ne peut pas pénétrer un tel mystère, mais l'essentiel est là qu'il faut contempler³⁵⁶.

Ambroise de Milan (339 – 397), dans son *Traité des mystères*, précise le rôle des trois « Personnes » par rapport à la foi du chrétien³⁵⁷.

Jean Chrysostome (344 – 407), dans son *Entretien avec Nicodème*, affirme que le Père, le Fils et le Saint-Esprit fait tout³⁵⁸ ; le verbe « fait » est volontairement au singulier ! Dans son *Homélie baptismale*, où les trois « Personnes » sont mentionnées dans le rituel liturgique, l'utilisation du mot « Trinité » est explicite et il rappelle un aspect fondamental du *Credo* chrétien en indiquant que les trois « Personnes » de « l'indivisible Trinité » fait tout ; encore une fois, le verbe « faire » est à la troisième personne du singulier³⁵⁹ !

Théodore de Mopsueste (350 – 428), dans ses *Deux homélies sur le baptême*, invite à renoncer au monde de Satan et montre comment le baptisé est « signé » du Père, du Fils et du Saint-Esprit³⁶⁰.

Avec Théodoret de Cyr (390 – 460), on peut dire que l'utilisation explicite du mot « Trinité » (ou « Sainte Trinité ») confirme son usage courant à partir du 4^e siècle. L'expression apparaît dans ses récits sur *Saint Sabas*³⁶¹, *Saint Marcien anachorète*³⁶² et *Saint Aphraate persan*³⁶³.

³⁵⁶ LC5, p. 144-145.

³⁵⁷ LC7, p. 77. Il y a une référence implicite à *AT, Isaïe II : 2-3* et à *NT, I Corinthiens I : 21-22*.

³⁵⁸ LC5, p. 215.

³⁵⁹ LC7, p. 98-99.

³⁶⁰ LC7, p. 105.

³⁶¹ LC4, p. 130.

³⁶² LC4, p. 146.

³⁶³ LC4, p.180.

Narsaï d'Édesse (410 – 502), dans *Sur les mystères de l'Église et sur le baptême*, emploie explicitement le mot « hypostase » pour désigner les trois Personnes à l'intérieur d'une essence divine unique³⁶⁴. Dans *Sur l'exposition des mystères et le « Credo des Pères »*, il reprend les affirmations de base de la foi chrétienne³⁶⁵ ; la phrase est toujours claire : Jésus-Christ est une « Personne » unique qui a deux « natures » et « hypostases », l'Esprit-Saint est l'égal du Père et du Fils par essence divine³⁶⁶...

³⁶⁴ LC7, p. 200-201.

³⁶⁵ Il réfère au *Credo* du Concile de Nicée en 325 ; le texte final retenu à ce concile est plus court et est réduit à l'essentiel de la confession de foi.

³⁶⁶ LC7, p. 218-219 ; voir aussi p. 242.

CHAPITRE 11

L'exégèse des textes du *Nouveau Testament*

Pour une meilleure compréhension de ce chapitre,
il serait bon de consulter les *Annexes 01* et *02*.

11.1 La phénoménologie des religions et les méthodes d'exégèse

Des théologiens catholiques se sont demandé un jour ce qu'il était advenu de tous ceux qui étaient nés avant Jésus, dit le Christ. Avaient-ils pu être sauvés (de quoi ?, de qui ?) ? De la même manière, Jean de la Croix expliquait le silence de Dieu en montrant que Dieu avait tout dit, une fois pour toutes, à travers son Fils³⁶⁷ (mais Jean n'avait pas élaboré sur le passé avant Jésus). Voilà un problème typique de théologie quand on essaie de comprendre le temps. Aussi,

³⁶⁷ Saint Jean de la Croix, *Œuvres complètes*, Traduction du R. P. Grégoire de Saint Joseph, Éditions du Seuil, Copyright de 1947, Impression en 1960, p. 1226.

dans le christianisme qui s'appuie sur le judaïsme (mais avec un dénouement différent), il y a une « Histoire du salut ». Tous ceux qui ont précédé le temps de Jésus, de même que tous ceux qui ne l'ont pas connu peu importe leur époque, sont sauvés dans la mesure où ils ont atteint une « sainteté » personnelle. C'est un peu flou et ouvert à diverses conceptions culturelles, mais l'idée est valable. Cela nous amène pratiquement à revenir sur cette « préexistence du Verbe » ; Dieu a parlé progressivement aux hommes. Ou sporadiquement ? Parfois plus fort, peut-être en criant ? Un minimum de rigueur intellectuelle nous oblige ici à envisager la « Révélation » comme multiculturelle ; cela ne veut pas dire que toutes les cultures religieuses se valent (on pourrait même pousser l'hypothèse hors de sa limite en imaginant que de la vie intelligente existe dans d'autres galaxies !).

L'exégète est à mon avis comme un paléontologue. Il gratte le sol patiemment avec un petit pinceau en espérant apercevoir un os (un morceau de papyrus) ; quand il en trouve un, alors il tente de reconstituer l'animal au complet en tenant compte des découvertes et des connaissances antérieures ; le résultat comme on le présente dans les musées demeure une hypothèse vraisemblable³⁶⁸.

La phénoménologie des religions est intéressante parce qu'elle permet d'observer aujourd'hui toutes les formes et manifestations des comportements religieux qui ont existé depuis les premiers hominidés jusqu'à maintenant. Autrement dit, les religions sont remplies de « fossiles vivants » ; il y a malheureusement dans les attitudes religieuses beaucoup de

³⁶⁸ Des découvertes récentes ont montré que certains dinosaures avaient des plumes et non pas une épaisse peau reptilienne comme on le figurait. Au-delà du squelette, on a imaginé la texture probable de la peau, mais on est sans doute loin des cris effrayants dans des films comme *Jurassic Park* ! En science, seuls les faits certains viennent corroborer les hypothèses ou les rejeter ! En exégèse, il y a encore beaucoup d'hypothèses et un manque important de faits historiques.

piétisme, de superstitions, de « contrats » (les vœux et les serments) que l'homme tente de négocier avec Dieu. Cela est dû à la lenteur incroyable de l'évolution des comportements individuels et collectifs (guerres, machisme, exploitation sexuelle, enfants de la rue, esclavage...) en dépit des progrès fascinants en sciences et technologies. On commence à peine à comprendre et peut-être à accepter que l'homme n'est pas si supérieur aux animaux, du moins aux primates. Par exemple, que font les hommes devant la mort ? Des fleurs³⁶⁹, des bougies³⁷⁰, des colombes ou des ballons qui vont au ciel, et une fameuse « minute de silence »³⁷¹, parfois des coups de fusils ou de canons... ; nos ancêtres des cavernes devaient avoir des comportements similaires.

Bref, il faudrait compléter la science des religions par une anthropologie et une éthologie rigoureuses. Dites-moi, que serait-il arrivé si le Dieu créateur n'avait pas mis les hommes dans un merdier ? Dieu aurait-il existé s'il n'y avait pas eu d'inégalités sociales ? La « maudite pyramide », qui force tous et chacun à se hausser au sommet en marchant sur la tête des autres, est certainement d'origine animale. Est-ce de cela que l'homme doit être sauvé ?

³⁶⁹ Les fleurs ont été conçues pour les insectes !

³⁷⁰ Dans tout l'espace et le temps de l'évolution des hominidés, la flamme a toujours été un symbole primaire (tout comme pour l'eau) ; c'est la lumière dans la noirceur, la chaleur contre le froid, des aliments cuits contre la faim, sans doute une parcelle du soleil pour rester en vie, de l'espoir contre l'incompréhensible mort, mais le feu est aussi la colère de Dieu dans le tonnerre et les éclairs, la menace dans les feux de forêts. Le petit enfant au creux de chaque conscience humaine a besoin de croire qu'il y a un Dieu de consolation, d'amour et de justice.

³⁷¹ Pourquoi pas 5 minutes, 10, 30 ? N'y a-t-il pas une peur du silence, de l'intériorité, de l'immobilité et de l'arrêt de la dispersion ?

11.2 L'approche exégétique

Étant donné que l'exégèse moderne des textes du *Nouveau Testament* constitue un très vaste domaine d'études et de recherches spécialisées, je me limiterai à quelques thèmes de base en m'appuyant sur les auteurs-exégètes cités dans la *bibliographie*³⁷². De plus, comme il est pratiquement impossible de faire des citations à partir de leurs œuvres, je me contenterai d'indiquer au lecteur intéressé les pages du début des sections pertinentes. Je présenterai donc des résumés en les complétant par des réflexions personnelles.

L'analyse qui suit est un peu technique, mais elle a l'avantage de montrer que la « foi populaire », traditionnelle ou sociologique, souvent proche de la superstition et de la magie, demeure superficielle et assez éloignée d'une foi alimentée par des recherches rationnelles.

Après mon essai-témoignage *Pourquoi... moi ?*, qui décrivait une expérience spirituelle très affective et émotionnelle, sachant qu'une telle expérience n'arrive qu'une seule fois dans une vie, je me devais de la compléter par des recherches plus objectives. Avant le début du 20^e siècle, un seul homme-orchestre³⁷³ devait avoir de multiples talents pour faire de l'exégèse et c'est pourquoi son œuvre comportait plusieurs hypothèses et aussi une bonne part d'imagination. L'exégète Rudolf Bultmann est arrivé au début du 20^e en proposant une approche novatrice et plus scientifique de l'exégèse. Toutefois, l'explosion des connaissances scientifiques à cette époque l'a amené à considérer que la foi chrétienne était incompatible avec les miracles présentés dans le *Nouveau Testament*. Dans les recherches que j'ai faites sur le sujet, un passage m'avait vraiment surpris...

³⁷² *Annexe 04.*

³⁷³ Par exemple, Albert Schweitzer.

« La scène de la tentation dans le désert (NT, Mc 1 : 12-13) et celle de la transfiguration (NT, Mc 9 : 2-8) sont légendaires. L'entrée (réelle) de Jésus à Jérusalem (NT, Mc 11 : 1-10) a été colorée de légende et pareillement les récits de la Passion. Ceux des apparitions du Ressuscité, du tombeau vide, de l'Ascension « sont sans aucun doute des formations postérieures »³⁷⁴. Si le lecteur, quelque peu déconcerté, demande : que reste-t-il alors du « surnaturel » (laissons à ce mot pour l'instant son ambiguïté), si abondant, des évangiles ? Nous répondons : *rien* ! Rien en ce sens qu'il a été inséré *après coup* dans la vie de Jésus, laquelle fut exempte de tout merveilleux (hormis certaines guérisons de malades et des expulsions de démons). »³⁷⁵

Mais alors me suis-je demandé : sur quelles bases R. Bultmann a-t-il opté pour adhérer à la foi chrétienne ? Je n'ai pas cherché davantage parce que j'ai réalisé que les nouvelles méthodes proposées en exégèse dépassaient désormais les brillantes innovations de R. Bultmann. À la fin du 20^e siècle et au 21^e, l'exégèse a impliqué un travail d'équipe multidisciplinaire ; cela prenait des spécialistes des langues anciennes, des sociologues, des historiens, des archéologues, des exégètes, des théologiens...

Vers l'an 1998, j'ai débuté la lecture de *The Historical Jesus, The Life of a Mediterranean Jewish Peasant, The first comprehensive determination of who Jesus was, what he did, what he said* de l'exégète protestant John Dominic Crossan³⁷⁶. J'avais été tellement impressionné par la rigueur scientifique de cet auteur que j'avais décidé de le traduire en français, alors que je ne suis pas vraiment bilingue !

³⁷⁴ Extrait de l'œuvre *Kerygma und Mythos* de R. Bultmann, cité dans l'ouvrage de A. Mallet (note suivante), p. 21.

³⁷⁵ André Mallet, *Bultmann et la mort de Dieu*, Éditions Seghers, 1968, p. 21.

³⁷⁶ HarperSanFrancisco (HarperCollins), 1991-92.

Après en avoir traduit environ la moitié, le projet a été abandonné à cause de mon lymphome.

Et puis vers 2012, j'ai entrepris la lecture d'œuvres d'exégètes modernes, dont celles de John P. Meier³⁷⁷. Dans un premier temps, j'ai pu constater que cet auteur avait vraiment une répulsion pour des hypothèses trop imaginatives, de même que pour les représentations du « Jésus historique » qui s'écartent de la culture juive de l'époque. J. P. Meier ne se gênait pas pour critiquer la position de nombreux exégètes importants, comme J. D. Crossan. Dans un second temps, J. P. Meier a bien démontré qu'il était impossible de supprimer les miracles dans la vie de Jésus (contrairement à R. Bultmann) pour la simple raison que ses miracles, selon la compréhension de ses contemporains, constituent un fait historique global sans lequel Jésus n'aurait pas dérangé les autorités, été pourchassé, arrêté et condamné à mort. Sans ces « miracles », qu'il faudra analyser, Jésus serait resté un pur inconnu sans histoire ! J. P. Meier est donc d'une rigueur scientifique extrême ; je ne suis pas étonné qu'il soit lu par plusieurs membres du clergé !

Il y a un point majeur sur lequel R. Bultmann et de nombreux exégètes sont d'accord : les textes du Nouveau Testament, en particulier les évangiles, ne sont pas des œuvres historiques ; les Évangiles, les Actes et les Épîtres contiennent de petites indications historiques, mais là encore il ne s'agit pas d'une présentation historique.

Il faut le dire et le répéter, le mémoriser et l'accepter totalement : les œuvres du Nouveau Testament ont été écrites bien après les événements, après une tradition orale complexe et incertaine, après des premiers écrits qui ont été perdus. Les évangiles ont été finalisés vers la fin du 1^{er} siècle. Les premiers textes connus sont ceux de Paul qui n'a pas été un témoin oculaire de Jésus ; quant aux disciples qui suivaient

³⁷⁷ Voir l'Annexe 04 Bibliographie.

Jésus, il semble que plusieurs soient tout simplement disparus à la mort de Jésus. Mais le plus important est que tous ces écrits ont été conçus avec des intentions pédagogiques, théologiques, christologiques, parénétiques (catéchétiques)... ; la première communauté de croyants n'a aucunement décrit les événements historiques, mais elle s'en est inspirée pour les envelopper d'une vision conçue par la jeune Église, en ajoutant au besoin du merveilleux et de la légende. Il s'agit d'un témoignage de foi dans le contexte d'une théologie encore hésitante, d'une attente de la fin du monde, de conflits militaires entre les juifs et le pouvoir romain, de l'influence de la culture grecque (même pour les juifs), d'une grande diversité de religions et de sectes, d'une opposition aux mœurs sexuelles de l'époque...

11.2.1 Les méthodes d'exégèse

Les méthodes d'exégèse sont complexes et variées³⁷⁸.

La première remarque à faire concerne l'écart de temps entre l'époque étudiée et celle des chercheurs ; après quelque vingt siècles, il risque d'y avoir une incompréhension en raison des divergences culturelles ; par contre, certaines traditions anciennes sont encore très présentes aujourd'hui (par exemple le rôle des femmes dans la famille et la société) ! Les recherches en fonction des époques ancienne et actuelle se complètent et mettent en évidence l'évolution des cultures.

³⁷⁸ J'invite le lecteur intéressé à consulter les sections, parfois assez longues et techniques, des auteurs cités dans l'*Annexe 04 Bibliographie*. Les pages sont celles du début de ces sections.

CL p. 37ss, 39ss, 41ss, 67ss, 72ss, 81ss, 83ss, 98ss, 100ss, 108ss, 115ss, 129ss, 146ss, 157ss, 162ss, 179ss, 182ss, 185ss, 191ss, 196ss, 214ss, 226ss, 229ss, 231ss, 242ss, 244ss, 249ss ; MI p. 82ss, 102ss ; MII p. 224ss.

La seconde remarque importante, déjà clairement énoncée par R. Bultmann et confirmée par les exégètes subséquents, est la position culturelle, religieuse ou spirituelle de l'exégète par rapport à ses recherches. Celui-ci est-il capable d'une réelle objectivité par rapport aux rigueurs des méthodes scientifiques appliquées ? Tout exégète qui fait une recherche part avec un objectif teinté par sa personnalité et ses croyances personnelles ; a-t-il la « foi », est-il athée, veut-il faire une sorte de prosélytisme supporté par la science ou, au contraire, vise-t-il à démolir certaines croyances religieuses ? Par exemple, les théologiens orthodoxes qui travaillent pour le Vatican ont tendance à ne pas accepter certaines conclusions de l'exégèse scientifique ; d'autres, plus libéraux pourraient ébranler certaines démarches de « foi ». J. P. Meier qui applique à fond les méthodes scientifiques montre que l'exégète doit dans ses recherches rester le plus objectif possible en s'en tenant aux conclusions les plus certaines ; cet auteur catholique américain ne laisse jamais paraître sa position personnelle de « foi ». Bref, cela pose le problème global de ce qu'on appelle l'herméneutique, c'est-à-dire la manière d'interpréter des textes, ici très anciens ; comme l'approche exégétique est multidisciplinaire, il y a déjà en partant une multiplicité d'interprétations qui devraient idéalement converger vers des points communs. L'exégèse nécessite donc de nombreuses compétences.

La critique textuelle consiste à reconstruire si possible le texte original à partir de documents traduits, modifiés, incomplets, présentés d'une manière étrangère à la culture actuelle (par exemple, écriture en majuscules sans espaces et ponctuations, écriture verticale, etc.³⁷⁹). Peut-on évaluer la qualité des sources et retrouver les documents les plus anciens ? Y a-t-il eu des modifications pour harmoniser les

³⁷⁹ Le locatisme par abus d'une lettre, l'haplographie par des omissions volontaires, la dittographie par des répétitions, l'homéoleuton par une fin identique pour un mot ou une phrase...

diverses sources ou en fonction de l'évolution de la « foi » dans la communauté ? Y a-t-il des erreurs volontaires (désaccord du lecteur-copiste) ou involontaires (erreur de lecture ou de copie du copiste) ?

Les problèmes de traduction sont complexes ; les sources ont possiblement déjà été traduites sans respecter les nuances originales, et le traducteur moderne qui maîtrise les langues anciennes (hébreu, araméen, grec, latin...) pourrait-il reproduire le sens exact ?

Quel est le contexte du document : y a-t-il un auteur connu ? Le texte est-il authentique ? À qui est-il destiné ? Le document contient-il plusieurs sources ? Quels sont les thèmes théologiques énoncés dans le document ?

Ensuite, on peut observer qu'il existe plusieurs genres littéraires (même à l'intérieur d'un même document) : l'évangile, la lettre, la monographie historique, l'apocalypse, l'argumentation ou la controverse, la narration, la parabole, le poème, le récit de miracle...

Il faut aussi considérer le contexte historique avec ses dimensions sociale, religieuse, culturelle, institutionnelle, politique... Au niveau du contexte historique, les exigences sont nombreuses pour l'exégète ; il doit connaître et pouvoir identifier les différentes sources religieuses, laïques, civiles, administratives... Celles-ci sont issues d'un milieu fortement syncrétiste avec des influences grecques et juives³⁸⁰ qui ont fourni aux historiens une abondante littérature. En plus des textes sacrés et des œuvres rabbiniques, il faut tenir compte des écrits de divers courants philosophiques. La culture grecque a permis une plus grande égalité entre les hommes et les femmes, mais, d'un autre côté, cela a généré des conflits avec la conception

³⁸⁰ Mentionnons en passant l'impressionnante œuvre de Philon d'Alexandrie (que je n'ai pas lue !) sur le judaïsme hellénistique, traduite en français en 36 volumes ; il n'y avait pas à l'époque de disque dur ou de clef USB !

fortement hiérarchisée de l'État romain où l'empereur était considéré comme un dieu sauveur. Cela a certainement nourri des conflits avec la culture juive, mais aussi avec la nouvelle communauté chrétienne. J'oserais toutefois exprimer une hypothèse (sous forme de questions) où les faits historiques vérifiables sont extrêmement flous. Pourquoi la divine et impériale Rome est-elle devenue le lieu du Saint-Siège d'une Église catholique aux allures de royaume ? Aurait-on mal compris le sens de « Royaume de Dieu » ? Que s'est-il réellement passé dans les mésententes entre les premiers chefs, Pierre, Jacques (frère de Jésus), Paul... ? Comment s'est articulée la succession plutôt confuse des premiers « papes » ? Comment le christianisme primitif s'est-il romanisé au point de provoquer un schisme avec ses origines orientales (cela ne veut pas dire que le christianisme orthodoxe ne soit pas aussi très hiérarchisé et parfois assez proche du pouvoir politique !) ?

* * *

Cela vaut la peine ici de faire une parenthèse sur deux sources particulières découvertes seulement au milieu du 20^e siècle : les manuscrits de Qumrân et de Nag Hammadi, d'un grand intérêt pour les historiens ! Que de débats autour de ces œuvres, de complots, de silences, d'interprétations exagérées, de craintes d'autorités religieuses, de faux espoirs !

Les fameux « Manuscrits de la mer Morte » ont été trouvés à Qumrân dans des grottes anciennes sur le côté ouest de la mer en Cisjordanie ; celles-ci ont certainement abrité pendant des siècles plusieurs groupes de juifs. Il y avait aussi un cimetière où Jésus aurait pu être enseveli, mais

c'est loin d'être probable à cause des grandes différences entre les croyances du Nazaréen et celles des esséniens³⁸¹, à moins qu'un jour l'archéologie puisse fournir de petits indices ! À partir du 1^{ier} siècle avant notre ère jusqu'à la destruction du Temple en 70, ces grottes ont été habitées par des esséniens ; ceux-ci formaient une communauté monastique très sévère et orthodoxe, sans sexualité ; ils étaient opposés au pouvoir des grands-prêtres et attendaient deux messies (l'un issu du monde de la « lumière » et l'autre comme grand-prêtre de leur communauté). Le mouvement était nationaliste puisque l'attente visait la naissance d'un nouvel Israël. Dans un grand combat final entre les « fils de lumière » et les « fils des ténèbres », Dieu, souverain royal, remporterait la victoire et seuls les juifs fidèles et purs³⁸² seraient sauvés ; donc, les esséniens représenteraient sur terre l'autorité divine. Ceux-ci formaient aussi des communautés laïques dans les villes, comme Jérusalem, et ils pouvaient être mariés. Il est logique de penser que les deux groupes restaient en contact. Ces esséniens suivaient la Loi juive, mais étaient influencés par la pensée gnostique apparue bien avant leur temps.

La gnose remonte peut-être aux anciennes religions des régions de l'Iran et de l'Irak. Il s'agit d'une conception religieuse dualiste avec un « monde de lumière en haut » et un « monde de ténèbres en bas » sur terre ; les hommes ont été précipités et « jetés là » dans la noirceur et leur seul but dans l'existence est de retourner à la lumière. Cette vision, presque mythologique, se retrouve dans bien des cultures et ressemble aux spiritualités de l'Inde. Dans tous les cas, on ne sait pas pourquoi, ni comment un tel processus (créé ou

³⁸¹ J. P. Meier est assez catégorique : il ne trouve aucun fondement sérieux au fait que Jésus aurait fréquenté ou appartenu à la communauté essénienne !

³⁸² C'est étonnant de voir comment l'Histoire se répète : les esséniens avaient même prévu des normes d'eugénisme !

non) a pu se produire. Cela prend donc un être issu de la lumière, un messie, un « Maître de justice », pour sauver ou délivrer les hommes de l'existence matérielle. Comme on peut le voir, cette manière de penser a influencé de nombreux courants monastiques, chrétiens ou autres. Mais l'évidence va plus loin dans la mesure où l'on peut observer une gnose chrétienne dans le *Nouveau Testament* ; c'est assez clair dans l'*Évangile de Jean*³⁸³ à partir du moment où le Verbe préexistant est le Fils qui va s'incarner pour sauver les hommes (il va descendre et remonter trouver son Père). J'avoue honnêtement que cette approche spirituelle a des aspects positifs, si l'on abandonne tout dualisme, manichéisme ou nationalisme !

Ces esséniens ont donc laissé dans les grottes des manuscrits qui reflètent leur spiritualité³⁸⁴, mais on y a aussi trouvé d'autres documents sur la religion juive traditionnelle. Il existe également des sources gnostiques en dehors de Qumrân³⁸⁵. Ici encore, le strict J. P. Meier considère que tous ces documents n'apportent pas une nouvelle lumière pour la recherche du « Jésus historique » !

Les manuscrits de Nag Hammadi ont été découverts dans une ancienne bibliothèque copte. Les coptes désignaient au départ les habitants de l'ancienne Égypte, plutôt aux sources du Nil. On parle habituellement de la Haute-Égypte, située au sud de l'Égypte actuelle, pour la simple raison que ce plateau fertile a une dénivellation supérieure à la région du delta où se jette le Nil ; puis le nom a été

³⁸³ Il y a des traces aussi dans certaines épîtres et dans des écrits apocryphes comme l'*Évangile de Thomas*.

³⁸⁴ Le *Manuel de discipline* ou *Règle de la communauté*, le *Rouleau de la guerre*, des *Hymnes d'action de grâce*, des *Chants pour l'holocauste du sabbat*, etc.

³⁸⁵ Le *Corpus Hermeticum* (nombreux traités en grec), des écrits apocryphes, des œuvres non canoniques, des écrits manichéens, des œuvres des « Pères de l'Église »... N'est-il pas surprenant qu'une religion sectaire récente (20^e siècle), le mandéisme, s'inspire directement de la gnose ancienne ?

donné à l'Église égyptienne orthodoxe³⁸⁶. Nag Hammadi se trouve donc en Haute-Égypte. On y a répertorié de nombreuses œuvres païennes, juives et chrétiennes ; ces dernières sont très influencées par la gnose et s'apparentent à des apocryphes³⁸⁷. On y retrouve le thème de la fuite du monde charnel ; la femme et la sexualité sont dévalorisées au point où l'on a l'impression que l'homme est issu du monde des lumières et la femme de celui des ténèbres (pour être sauvée, la femme doit se faire mâle !) ! Encore une fois, le rigoureux J. P. Meier considère que tous ces documents n'apportent pas une nouvelle lumière pour la recherche du « Jésus historique » ! Fin de la parenthèse.

* * *

Les méthodes scientifiques d'exégèse exigent d'appliquer un doute systématique à plusieurs aspects de la recherche : la tradition est-elle fiable, les auteurs sont-ils authentiques, quels sont les véritables actes et paroles de Jésus ou de ses disciples, les témoins ont-ils bien compris et transmis les propos de Jésus, les sources sont-elles sûres... ? À cette époque, il était courant qu'un auteur emprunte le nom d'une personne connue³⁸⁸, signe d'un pseudonyme ou ne s'identifie pas.

J. P. Meier fournit une très bonne liste des critères qui sont utilisés en exégèse ; les cinq premiers sont forts, les cinq suivants sont plus faibles ; globalement, comme il le dit, on reste dans le domaine de la fragilité.

³⁸⁶ Il y a actuellement aussi une Église catholique copte et une Église protestante copte.

³⁸⁷ *L'Évangile de vérité, l'Évangile de Philippe, l'Évangile de Thomas...*

³⁸⁸ Méthode pseudépigraphique.

1- Le critère d'embarras montre une contradiction ou un embarras ecclésiastique. Il s'agit d'un passage qui aurait dû être enlevé par l'Église primitive ou qu'elle a tenté de camoufler. Il y a plusieurs exemples : Jésus baptisé par Jean le Baptiste, Jésus ne connaît pas vraiment l'avenir, Jésus a été trahi par un de ses disciples, Pierre a renié Jésus, Jésus a crié sur la croix... Parmi les procédés, il y a celui assez fréquent dans le *Nouveau Testament* de la « prophétie à rebours » que je trouve plutôt amusant et qui consiste à justifier un événement par une prophétie après celui-ci³⁸⁹.

2- Le critère de discontinuité, lié à l'embarras, montre une discontinuité, une dissemblance, une double irréductibilité ou une originalité. Par exemple, Jésus, bien que juif, ne jeûnait pas avec ses disciples, a interdit les serments et le divorce, à l'encontre de la culture de son temps.

3- Le critère d'attestations multiples est assez convaincant quand un passage apparaît dans plusieurs sources indépendantes, surtout si elles sont anciennes et courtes (non modifiées) ; par exemple, la référence au pain et au vin. Inversement, cela n'implique pas que le contraire soit faux ; par exemple, Jésus appelle son Père « *abba* » ou « papa ».

4- Le critère de cohérence, de constance et de conformité réfère à un ensemble de témoignages retenus en respectant la culture de l'époque.

5- Le critère de rejet et d'exécution met en évidence la fin tragique de Jésus comme un fait historique indéniable, malgré ses origines modestes, ce qui n'en fait pas un révolutionnaire

³⁸⁹ Le procédé est plus évident chez *Matthieu* qui écrit pour les juifs et cite l'*Ancien Testament*. Par exemple, pour le cri, voir *AT, Psaumes 22 : 1* ; pour la naissance virginale de Marie, voir *AT, Isaïe 7 : 14*.

politique ; de nombreuses figures de Jésus ont ainsi été créées sans aucun rapport avec le contexte historique.

6- Le critère des traces d'araméen tente de circonscrire les paroles de Jésus et de ses disciples qui parlaient effectivement l'araméen et le « grec de la rue » ou *koinè*.

7- Le critère de l'environnement palestinien, qui prolonge le critère précédent, tente de situer les paroles de Jésus dans leur contexte culturel immédiat. Inversement, une parole peut avoir été ajoutée à une époque ultérieure.

8- Le critère de la narration vivante relève de petits détails bien concrets sans rapport avec l'essentiel d'un passage, mais que la tradition a conservés. Par exemple, la famille de Jésus (et encore moins sa mère !) n'était pas d'accord avec ses décisions plutôt téméraires et incompréhensibles. Inversement, l'absence de détails vivants n'implique pas l'absence d'une base historique.

9- Le critère de développement de la tradition synoptique permettrait de dégager une continuité à travers le temps par l'analyse des formes littéraires. J. P. Meier réfute cette approche qui est issue de R. Bultmann !

10- Le critère de présomption d'historicité repose tout le problème de la subjectivité de l'exégète qui devient comme un « témoin à charge ». Faut-il croire celui qui affirme une conclusion ou celui qui la nie ? Quelle est l'influence personnelle du « croyant » ou de « l'incroyant » ? Le croyant sera déçu s'il cherche des preuves historiques et il risque de manquer de rigueur scientifique. Devant les perpétuelles modifications des textes, un exégète pourrait exiger des preuves continuelles à toutes les étapes, ce qui serait une démarche historique excessive. Par contre, celui qui fait foi aux paroles les plus proches du Jésus historique pourrait

rejeter les bases historiques dans la tradition subséquente, ce qui serait une négation de l'historicité des textes dans le temps. Alors, comme le suggère J. P. Meier, que celui qui veut faire une démonstration en fasse lui-même la preuve !

Si l'on revient à nouveau sur les méthodes d'exégèse, on aboutit nécessairement à deux questions : qu'est-ce que le « maître » a réellement fait, qu'a-t-il réellement dit ? Cette problématique est la même pour toute religion qui s'inspire d'un sage fondateur ; cela vaut donc non seulement pour Jésus le Nazaréen, mais aussi pour Bouddha, Mahomet... Le lecteur peut aisément saisir ici à partir des considérations précédentes sur les méthodes scientifiques d'exégèse qu'un texte considéré comme « sacré » ou « révélé » ne résulte pas d'une action magique de Celui qu'on appelle Dieu !

Comme les paroles retenues sont évidemment liées à des événements ou des actions, la question fondamentale pour les croyants du christianisme, initial ou postérieur, est donc : qu'est-ce que Jésus a réellement dit ? Peut-on se fier sur les *logia*³⁹⁰ transmis d'abord oralement, puis intégrés dans les diverses sources ?

Techniquement parlant, les analyses dans les ressemblances et les différences entre les évangiles synoptiques ont démontré, mais sans certitude absolue, qu'il y avait plusieurs sources à la base des synoptiques. *Marc* est le plus ancien (sans doute avec un *Proto-Marc* antérieur), mais n'influence pas nécessairement *Matthieu* et *Luc* qui sont indépendants avec des points communs. Les exégètes ont donc imaginé une autre source plus ancienne, la source « Q » (« Quelle »). Cette source a probablement deux couches, une plus ancienne et une autre plus récente ; elle a dû être à la fois orale et écrite, mais tout cela a été perdu et il est impossible de reconstruire l'original. On se retrouve donc

³⁹⁰ Une parole = un *logion*, des paroles = des *logia*.

avec des morceaux d'un casse-tête incomplet qui toutefois aborde divers sujets : des *logia*, des narrations, un « petit catéchisme » du christianisme primitif, les débuts avec Jean le Baptiste, les discours eschatologiques de Jésus, le sermon sur la montagne, des paraboles... « Q » pourrait être datée avant *Marc* et peu avant la destruction de Jérusalem en 70. La grande question demeure : les *logia* viennent-ils du Jésus historique ou sont-ils issus de la communauté primitive ? Pour J. P. Meier, la conclusion est la suivante : après avoir analysé en séquence l'époque de Jésus, puis la tradition orale et enfin tout le travail d'écriture des évangélistes, il apparaît que les critères d'historicité aboutiront à des jugements plus ou moins probables !

11.2.2 La naissance du Nouveau Testament

À nouveau, les débuts des sections consultées en bibliographie sont indiqués dans la note en bas de page³⁹¹.

Le canon

Qu'est le « canon » du *Nouveau Testament* ? Il s'agit des œuvres qui ont été retenues par la tradition, c'est-à-dire par les premiers chefs et représentants de la jeune Église chrétienne comme étant « révélées » ; en pratique, celles-ci ont été acceptées parce qu'elles correspondaient à des objectifs précis, mais aussi en constante évolution. Parallèlement, des écrits ont été écartés parce qu'ils contenaient trop de merveilleux, de légendes populaires, que leurs auteurs étaient plus que douteux et c'est pourquoi ils furent souvent classés comme apocryphes. Et cela va prendre du temps ! Encore une fois, on peut voir que le processus de canonisation de textes « sacrés » n'est aucunement un

³⁹¹ CL p. 44ss, 57ss, 62ss, 63ss ; MI p. 39ss.

événement miraculeux où d'un seul coup Celui que l'on appelle Dieu va sortir sa main du ciel pour écrire ou colliger un ensemble des textes !

Apportons quelques précisions sur les œuvres apocryphes. Celles-ci mériteraient une autre recherche en parallèle qui dépasserait le contexte de cet essai. Autant on s'est demandé pourquoi telle œuvre était dans le *Nouveau Testament* (par exemple *L'apocalypse*), autant pourquoi telle autre avait été rejetée. Il peut en effet arriver qu'un texte apocryphe contienne des fragments de sources fiables et d'autres ajoutés avec une liberté désopilante. Globalement, l'apocryphe contient de façon excessive des passages très imaginatifs et souvent farfelus ; on peut aussi y observer une influence de la gnose (rejetée par l'Église romaine). Mais certains passages des apocryphes se retrouvent dans le canon du *Nouveau Testament*. Voici un exemple que je tire de *L'évangile selon Thomas*, trouvé parmi les documents de Nag-Hammadi (codex no. 2). En fait, cet évangile contient des extraits de diverses « Vies de Jésus-Christ » précanoniques, en rapportant des paroles de Jésus (*logia*) prononcées après sa résurrection (!). Alors, voici un passage qui reste conforme à la canonicité : « [Paragraphe] 26. Jésus dit : Tu vois le fétu qu'il y a dans le puits de ton frère, mais tu ne vois pas la poutre qui est dans ton puits. Quand tu auras ôté la poutre qui est dans ton puits, alors tu penseras à enlever le fétu qui est dans celui de ton frère. ». Le passage suivant est plutôt douteux : « [Paragraphe] 80. Jésus dit encore : Celui qui a connu l'univers est tombé dans le corps ; mais celui qui est tombé dans le corps, l'univers n'est pas digne de lui. »³⁹².

³⁹² Ces passages sont extraits du livre suivant : André Wautier, *Paroles gnostiques du Christ Jésus*, Éditions Ganesha, 1988, p. 67, 73. Pour les intéressés, voici une autre suggestion : Antonio Piñero, *L'autre Jésus, Vie de Jésus selon les Évangiles apocryphes*, Seuil, 1996.

Les œuvres du *Nouveau Testament* n'ont pas été écrites dans le but d'être canoniques ! De plus, il n'y a pas eu de rencontres de personnes compétentes qui auraient décidé de définir le canon ; celui-ci a été précisé par la tradition sur une période assez longue (environ quatre siècles !). Bref, la *Bible* que l'on connaît dans le catholicisme résulte de nombreuses décisions individuelles à travers le temps ; cela inclut les canons partiels antérieurs, les canons critiqués ou rejetés, les traductions en grec ou en latin, les copies selon les régions, les cultures et les appartenances religieuses, les choix divers des sources... ; c'est d'une complexité déconcertante ! Le produit final est donc le résultat de nombreux facteurs historiques parfois arbitraires ; en changeant un seul facteur, le résultat aurait donc été différent. Alors, pourquoi le canon a-t-il été plongé dans le ciment pour ne plus pouvoir évoluer ? Cela me dérange terriblement que le passé soit un gage de vérité ; la « Révélation » ne peut-elle pas encore évoluer ? La vérité n'est-elle pas davantage dans l'avenir ? Depuis 2,000 ans, bien des penseurs ont réfléchi en matière de spiritualité et ils mériteraient aussi d'être connus. Les textes « sacrés » ont été institutionnalisés et c'est pourquoi on a encore une « tour de Babel » de défenseurs de leurs textes en principe originels. Il ne faut donc pas se surprendre s'il existe plusieurs versions de la *Bible* avec des canons différents !

Il y a définitivement pour moi une question fondamentale : pourquoi les cultures actuelles s'appuient-elles sur le passé et le sacralisent-elles à ce point ? Jusqu'à défendre leurs traditions par des guerres incessantes.

Étant donné que « le salut vient des juifs » et que de fait les premiers convertis étaient juifs, la première communauté s'est sentie obligée par un souci théologique de continuité d'intégrer l'*Ancien Testament* dans la *Bible* ; tous ces textes mettaient donc en évidence une « Histoire du salut » longuement préparée et attendue où un Messie viendrait réaliser le nouvel Israël. Il y a certes dans l'*Ancien Testament*

de très beaux manuscrits de spiritualité, mais l'ensemble trace surtout l'histoire d'un peuple souvent opprimé qui a tenté à travers les siècles et beaucoup de guerres de devenir indépendant et si possible de dominer tous ses ennemis grâce à sa religion monothéiste. Si les prophètes ont incité à la conversion des cœurs, le peuple juif a généralement opté pour un libérateur nationaliste. Si l'expansion du christianisme s'est faite assez rapidement grâce à Paul dans les pays non juifs, on peut constater que la tradition a conservé ses racines juives. Par ailleurs, l'exégèse montre bien que le juif Jésus, ou la tradition à travers lui, faisait des références aux écrits juifs antérieurs (*Torah*, *Prophètes*, *Psaumes*...).

Il paraît que 72 traducteurs ont traduit la *Torah* (et autres écrits) de l'hébreu en grec, d'où le nom de *Septante* (*LXX* ou *Septuaginta*). Il faudra attendre jusqu'aux 4^e et 5^e siècles pour que la *Septante* soit traduite en latin par le moine Jérôme de Stridon³⁹³ pour donner la *Vulgate* ; celui-ci retournera aux sources juives pour établir la meilleure traduction possible après une quinzaine d'années de travail, ce qui ne fit pas nécessairement l'affaire de l'autorité ecclésiastique romaine. L'ingénieux Gutenberg imprimera la *Vulgate* au 15^e siècle. Il y a actuellement plusieurs versions de l'*Ancien Testament* pour les juifs, les catholiques et les protestants.

L'élaboration du canon a donc été un processus complexe, lent et parfois agressif. L'armateur Marcion (fin 1^{ier} – 2^e siècle), un donateur pour la communauté chrétienne, voulut détacher la tradition juive de la communauté chrétienne initiale en se limitant à l'*Évangile de Luc* et à des épîtres de Paul. Pour lui, Jésus n'était pas le messie qu'attendaient les juifs. Je ne voudrais pas être accusé de marcionisme, mais au-delà de sa théologie influencée, me

³⁹³ Celui-ci a aussi traduit en latin la première Règle de la communauté monastique fondée par Pacôme.

semble-t-il, par le gnosticisme, il m'apparaît que cet homme suggérait de bonnes réflexions. Le *Canon de Marcion* a été rejeté et son auteur a été jugé comme hérétique, mais celui-ci a toutefois fondé sa propre Église. Au 2^e siècle, Tatien le Syrien, un élève de Justin, tente d'harmoniser les quatre évangiles où les différences sont assez visibles et produit son *Diatessaron* qui ne sera pas retenu. À l'époque d'Irénée vers la fin du 2^e siècle, on juxtapose les quatre évangiles (pas encore synoptiques) et on regroupe des épîtres de Paul, mais sans ordre particulier. Le *Canon de Muratori* montre toute la complexité et le flou historique qui entourent la démarche de canonisation. L. A. Muratori (17^e – 18^e !) est en fait l'éditeur de fragments trouvés dans une ancienne bibliothèque à Milan³⁹⁴ ; ces fragments incomplets abordent justement le choix des écrits qui devaient être acceptés ou rejetés. Les sources (de ces fragments), confuses et propices aux débats, pourraient remonter au 2^e siècle à partir de textes grecs, mais on a trouvé des traductions latines aux 6^e et 7^e siècles. Il semble bien que toutes les controverses sur le canon se soient arrêtées au 4^e siècle avec Athanase, évêque d'Alexandrie ; ce siècle apparaît de plus en plus comme la fixation du catholicisme (ici très oriental !).

La transmission du *Nouveau Testament* montre une fois de plus le lien entre le contenu des textes transmis et les aléas de l'Histoire. Érasme de Rotterdam (15^e – 16^e), insatisfait du latin de la *Vulgate*, va la retraduire en grec et à nouveau en latin avec des corrections. Comme cette nouvelle traduction va inspirer Luther, l'initiateur de la Réforme protestante, on en déduira une complicité de ce dernier avec Érasme. Cette traduction est considérée aujourd'hui comme plutôt mal faite ! Encore au 16^e siècle, sous Léon X, la *Bible polyglotte d'Alcará* rassemblait une meilleure traduction

³⁹⁴ D'autres fragments ont été trouvés aux 11^e et 12^e siècles au Mont-Cassin en Italie.

en grec, la *Vulgate* et le *Targoum Onkelos*³⁹⁵. Les tout débuts de la critique exégétique remontent au 18^e siècle, puis elle devient plus moderne au 19^e, et enfin aux 20^e et 21^e, elle acquiert tous les outils des sciences actuelles ; c'est très récent ! L'histoire de l'exégèse montre bien que les exégètes sont influencés par la culture de leur époque et, en conséquence, qu'ils ont tendance à éliminer des résultats de leurs recherches ce qui les dérange ou ce qui dérangerait les lecteurs de leurs travaux. S'il apparaîtrait futile de connaître certains détails de la vie de Jésus (par exemple : mangeait-il avec ses doigts, se lavait-il le matin ou le soir, se brossait-il les dents, était-il grand ou petit, ses yeux étaient-ils bruns, avait-il un grand nez... ?), il ne faut pas pour autant négliger certaines informations historiques fournies à travers les témoignages de foi du *Nouveau Testament*.

Certaines personnes, chrétiennes ou non, se sont demandé si l'Église catholique n'avait pas caché volontairement la dimension historique de Jésus. Or, comme on va le voir un peu plus loin, le Jésus historique (pas le « Jésus historique » construit par l'exégèse) demeure un inconnu ; en conséquence, l'Église a caché Jésus dans la mesure où elle n'a pas présenté la foi avec un minimum de connaissances exégétiques et où elle a préféré laisser la foi populaire se fourvoyer dans le piétisme, la superstition, la magie... Cela nous amène à une très pertinente question : comment se fait-il que les premiers convertis aient bâti une communauté à partir de leur foi en la résurrection de Jésus alors que celle-ci ne fut pas (et n'est pas) un fait historique ? Autrement dit, qu'est-ce qui les a motivés à fonder une jeune Église sur un manque flagrant de bases historiques ?

³⁹⁵ Un *targum* est une traduction de la *Bible* hébraïque en araméen, possiblement complétée par des commentaires (qui peuvent s'éloigner du sens original). Ici, il s'agit de la traduction de la *Torah* par l'auteur présumé Onkelos, un notable et érudit romain qui s'est converti au judaïsme.

Les langues

Il est facile de déduire que les textes du *Nouveau Testament* résultent d'un mélange de sources en grec, en araméen et en hébreu. Jésus lui-même parlait certainement l'araméen, connaissait le grec courant et syncrétiste de l'époque, et sûrement l'hébreu biblique puisqu'il citait les textes de la tradition juive. Dans *Marc*, le grec utilisé est assez simple, mais est plus évolué dans *Matthieu* et *Luc*. La grammaire est plus soignée chez *Luc*. Paul, un homme instruit, écrit dans un grec plus académique. *L'Apocalypse de Jean* est mal composé et démontre une influence sémitique avec un usage de mots grecs. Le grec ancien, dit de la *koinè*, résulte de l'influence de l'hellénisme et de divers courants culturels ; il y avait plusieurs formes de cette langue selon les usages et les niveaux d'instruction³⁹⁶. Les sémitismes résultent de la traduction en grec de textes plus anciens en hébreu ou en araméen. Or, Jésus s'est exprimé dans une langue sémitique qui a été traduite en grec ; le problème est qu'on ignore s'il a existé une version sémitique écrite des paroles de Jésus ou si elle a été perdue ! Il est possible que certains traducteurs aient abusé de la rétroversion (du grec vers l'hébreu ou l'araméen) alors que les textes traduits en grec n'étaient que des approximations. Et pour en rajouter à la confusion linguistique, comme l'indique J. P. Meier, certains textes anciens, même perdus, ont pu être écrits directement en grec !

³⁹⁶ Il y avait une langue pour le commerce (comme l'anglais aujourd'hui), mais des écrivains, comme les juifs Philon et Josèphe, utilisaient une forme plus littéraire de la *koinè*.

Les sources

Toutes les sources du *Nouveau Testament*, les textes du canon, les textes rejetés, les témoignages chrétiens, juifs ou autres, doivent nécessairement être issus de manuscrits découverts par hasard à partir de fouilles archéologiques (dans des grottes...), d'anciennes bibliothèques, etc. Il faut le répéter : toutes les sources reposent sur des documents, possiblement incomplets, copiés en diverses versions, à différentes époques, et en diverses langues dans plusieurs régions. Il y a de nombreux manuscrits à la base des textes du *Nouveau Testament* ; on retrouve aussi les *agrapha*, une bonne quantité de supposés paroles et actes de Jésus, issus sans doute de croyances populaires. Il faut aussi ajouter une abondante source de textes apocryphes, comme on les a déjà mentionnés précédemment, qui apparaissent à partir du 2^e siècle. Selon l'hypothèse historique que d'autres communautés judéo-chrétiennes seraient nées au 1^{ier} siècle, il existerait d'autres évangiles³⁹⁷ qui seraient plus anciens que les évangiles canoniques.

Il existe deux types de support aux manuscrits : le rouleau de papyrus³⁹⁸, le codex³⁹⁹ de feuilles ou de parchemins. Un papyrus peut avoir été traduit (copié ?) sur un codex (et inversement ?). Un codex a pu être effacé pour pouvoir écrire par-dessus l'ancien texte (un palimpseste). Ces supports en eux-mêmes ne fournissent pas quelque indice

³⁹⁷ L'*Évangile des Nazaréens* (il y a tout un débat autour de l'expression « nazôréens », car les premiers convertis ne s'appelaient pas « chrétiens » ; il est tout à fait possible qu'ils étaient identifiés comme « nazaréens », c'est-à-dire comme ceux qui suivaient le Nazaréen), l'*Évangile des Ébionites*, l'*Évangile des Hébreux*, l'*Évangile de Pierre*, l'*Évangile de la Croix*, l'*Évangile secret de Marc*... J. P. Meier ne se gêne pas pour critiquer l'utilisation abusive de ces textes pour fonder des traditions très imaginatives ; il dénonce fermement les déductions de J. D. Crossan !

³⁹⁸ Fait à partir de la plante du même nom. Un papyrus, des papyri.

³⁹⁹ Un codex, des codices.

de datation. Le rouleau de papyrus coûtait plus cher, mais il fut remplacé au 2^e siècle par le codex qui est un assemblage relié de feuilles plus maniable ; ces pages pouvaient être du papyrus ou des peaux d'animaux (chèvre, mouton). On peut penser que le premier choix des chrétiens, qui étaient plutôt pauvres, était le codex.

Tous les manuscrits sont identifiés par un code qui réfère à un lieu, une personne (le découvreur), un regroupement... Les papyri sont désignés par un code « pⁿ » où « n » est un numéro de catalogage. Les codices, qui se sont généralisés au 4^e siècle, regroupent une grande quantité de manuscrits du *Nouveau Testament*. Ceux-ci sont désignés par divers codes⁴⁰⁰ plutôt complexes (majuscules, lettre⁴⁰¹ Ⲁ, minuscules, numéros de séquence...).

11.2.3 Qui est le Jésus historique né à Nazareth ?

La notion d'historicité

On arrive donc à la grande question⁴⁰² : qui était Jésus et comment était-il vraiment ? La réponse est claire et décevante pour certains : on ne le sait pas ! Toutes les démarches pour imaginer son apparence physique et sa personnalité

⁴⁰⁰ Voici quelques exemples : Ⲁ = 01 « *Sinaiticus* », découvert par Tischendorf au monastère Sainte-Catherine du Mont-Sinaï ; A = 02 « *Alexandrinus* » de la bibliothèque des patriarches à Alexandrie ; B = 03 « *Vaticanus* » ; C = 04 « *Codex Ephraemi rescriptus* »...

⁴⁰¹ La lettre Ⲁ est la première lettre de l'alphabet hébreu (aleph, beth...) qui s'apparente à d'autres alphabets (grec, arabe...), d'où le nom général d'alphabet (alpha – bêta). On peut noter que la prononciation du « A » exige d'ouvrir grande la bouche pour expirer ; symboliquement, cela peut représenter le souffle de la vie, non seulement pour l'homme, mais aussi le souffle créateur de Dieu (Yahweh).

⁴⁰² Pour cette section, voir CL p. 455ss, 465ss, 475ss ; MI p. 11ss, 27ss, 39ss, 47ss, 61ss, 71ss, 119ss, 127ss, 153ss ; MIII p. 30ss, 51ss, 64ss, 195ss, 313ss, 351ss, 407ss ; MIV p. 385ss.

psychologique au quotidien sont impossibles. Bien des tentatives ont été faites à la manière de romans ou au cinéma⁴⁰³ ; le résultat était parfois ridicule, voire grotesque, surtout quand Jésus ne ressemblait pas à un juif typique ! La raison en est simple : les premiers témoignages écrits n'ont jamais voulu décrire le personnage dans son contexte historique, car ils voulaient transmettre son message, sa mission, ses paroles, sa spiritualité, son témoignage...

J. P. Meier le dit et le répète maintes fois : le « Jésus historique » ne correspond pas au Jésus historique⁴⁰⁴ ! Le « Jésus historique » est une construction qui résulte de plusieurs recherches et analyses avec des méthodes scientifiques d'exégèse. Les principales sources sur Jésus sont les évangiles canoniques qui ne sont pas des œuvres historiques ; ceux-ci ne contiennent aucune description de la séquence des événements historiques. Il n'est pas possible d'établir une biographie de Jésus, de connaître ses projets intérieurs et ses déceptions, encore moins de savoir comment il pensait⁴⁰⁵ réellement ou comment ses idées ont évolué... On ne peut pas être tout à fait certains que les paroles de Jésus (les *logia*) transmises par la tradition coïncident vraiment avec ses paroles originales (ses disciples proches ne le comprenaient pas tout le temps !). Les évangiles synoptiques situent les aventures de Jésus en Galilée tandis que la tradition johannique

⁴⁰³ L'*Ancien Testament* et le *Nouveau Testament* peuvent fournir de belles histoires, mais ici l'interprétation littérale devient extrêmement risible. Je me souviendrai toujours du film *Les dix commandements* de Cecil B. DeMille où la mer gélatineuse se sépare en deux ! Dans la même veine, comment a-t-on pu représenter des personnages anciens avec une parfaite dentition d'une blancheur surprenante !

⁴⁰⁴ Les historiens peuvent avoir le même problème pour un personnage quelconque de l'Histoire ; par exemple, connaît-on vraiment la personnalité de Jules César ?

⁴⁰⁵ Pour ma thèse de maîtrise en Sciences des religions, je voulais vraiment comprendre comment ce Jésus imaginait ou prévoyait le futur du peuple d'Israël avec une conscience à la fois divine et humaine.

les place plutôt en Judée. Il faut admettre que l'historicité des fondements du christianisme est un terrain glissant dans une vaste plaine brumeuse ! C'est vrai pour l'athée et pour celui qui adhère à la foi chrétienne !

Le mystère Jésus

Comment Jésus, un illustre inconnu à son époque, a-t-il pu influencer la naissance d'une Église puissante qui s'est étendue dans toute l'Europe et même au-delà ? On pourrait toujours dire, comme les autorités religieuses et leurs théologiens, que l'expansion et la permanence de l'Église est la preuve même de la résurrection de Jésus et des convictions de l'Église primitive. Pourtant, cet argument n'est pas très fort et ne me convainc pas à cause des processus d'inertie des institutions humaines (il serait plus gênant d'aborder le colonialisme religieux à partir de la fin du 15^e siècle). J'opterais plutôt pour un « critère de marginalité » selon l'esprit de J. P. Meier. La courte vie plus ou moins connue de ce Jésus montre sa marginalité par rapport à son époque alors qu'il y était totalement intégré. Sans cette faible marginalité, qui demeure un « fait historique » vérifiable, Jésus n'aurait pas convaincu un petit groupe de sympathisants d'extrapoler le judaïsme pour fonder une nouvelle religion basée sur la certitude qu'il serait encore présent (« ressuscité »). Le mystère est énorme ! Pour les historiens de l'époque, Josèphe et Tacite, Jésus n'a eu aucune importance dans leur Histoire. Jésus a été refoulé en dehors de la société, il a été traité comme un rebelle, il a été rejeté à la fois par ses concitoyens juifs (du moins les autorités d'une aristocratie sacerdotale) et par le conquérant romain, puis il a été condamné à mort comme un criminel. On pourrait penser que Jésus fut traité comme un « opposant politique », mais ce serait plutôt inexact puisque lui-même ne faisait pas de politique ; d'ailleurs, Jésus ne fut pas condamné en Galilée plutôt tranquille et très bien contrôlée par

Hérode Antipas, mais bien en Judée. Jésus est mort parce qu'il fut surtout un « gêneur » pour les autorités juives ! Il me semble que Jésus fut un individualiste solitaire malgré quelques amis qui le suivaient. Ses origines étaient sans doute modestes et rurales. Il a quitté son milieu social, sa famille et son travail en créant un véritable scandale selon les mœurs du temps. Il s'est lui-même marginalisé en optant pour une vie de mendiant itinérant et en survivant grâce aux dons de quelques amis. N'ayant probablement pas été formé dans quelque école rabbinique, il se présenta en véritable prophète qui parlait avec autorité et ne se gênait pas pour critiquer certains aspects du judaïsme (divorce, serment, jeûne, pureté, sabbat, célibat...). Finalement, il ne fut pas à la tête d'un grand « réseau social » et se retrouva seul, sans trop de gens pour le défendre ! Sa cohérence personnelle le mena à un échec ! La marginalité a un prix ! Il faut croire que certains témoins oculaires y ont trouvé les racines d'une nouvelle réflexion sur ce qui s'était passé.

Même si les recherches de l'exégèse moderne (avec l'appui des technologies de l'informatique) permettent de conserver toutes les données possibles sur la vie du Jésus historique, il n'est pas certain que les connaissances acquises ne soient pas altérées ! Dans les siècles antérieurs, on faisait des portraits différents de ce Jésus, ainsi dans le futur, les nouvelles cultures variées vont continuer à recréer ou redéfinir le passé à partir de leurs croyances. On arrive donc au même risque d'imaginer plusieurs visages à ce Jésus sans relation ferme avec les bases historiques.

Pour le véritable chrétien, qui adhère au dogme de la foi, la recherche du Jésus historique peut causer un véritable problème. Tout dépend du degré de profondeur de cette foi et de ce que le croyant veut bien croire. Étant donné l'absence de bases historiques, la recherche du « Jésus historique » n'apportera rien de nouveau au croyant sérieux si ce n'est un approfondissement intelligent et rationnel, voire une épuration de toutes les couches psychologiques

inessentielles à la croyance. Il faut bien comprendre que pour ce croyant (j'exclus donc les croyants superficiels) la foi ne pourra pas être seulement l'adhésion à une idéologie ou à un simple humanisme, car cette foi implique la rencontre d'une personne qui est ressuscitée et qui demande un changement dans les comportements éthiques. Pas question de retomber dans certaines hérésies, déjà dénoncées au 2^e siècle, comme les docétismes, le monophysisme, le nestorianisme (l'incarnation du Verbe en Jésus fait qu'il n'a pas un véritable corps humain, Dieu n'est pas totalement présent en Jésus, deux natures en deux personnes...)...

Alors, voyons donc ce que l'Histoire peut nous dire de certain⁴⁰⁶ ! Jésus a-t-il existé ? Oui ! Certains témoignages même brefs le confirment. Il y a quelques passages chez l'historien Flavius Josèphe (1^{ier} – 2^e siècles) qui est souvent critiqué ; il s'agit probablement d'ajouts postérieurs, mais certains détails historiques demeurent. Il y a aussi des passages chez l'historien Tacite (1^{ier} – 2^e siècles) ; malheureusement, la section des *Annales* couvrant l'époque de Jésus a été perdue ; on peut trouver des indices dans la section sur le règne de Néron. D'autres écrivains païens ne parlent pas directement de Jésus, mais des chrétiens : Suétone, Pline le Jeune, Lucien de Samosate. Y a-t-il d'autres confirmations dans d'autres sources juives ? J. P. Meier répond tout simplement non !

Jésus est né vers l'an 4 avant l'ère chrétienne sous l'empereur Auguste (-37 à 4) ; bizarre, mais la datation de la naissance de Jésus est due au moine Denys le Petit au 6^e siècle qui a fait une petite erreur de calcul ! Jésus s'est fait connaître vers l'an 30. Pour la mort, ce n'est pas clair : vers 26, 27, 31 ou 34, 30 ou 33. On peut dire que Jésus a été connu publiquement pendant un peu moins de 3 ans. Pour

⁴⁰⁶ Sur ce sujet, voir en particulier MI p. 47ss.

ce qui est de la chronologie interne entre le début et la fin de sa « vie publique », il n'y a rien de précis !

À partir d'ici, il faut faire un petit exposé archéologique sur le « Jésus de Nazareth », car cela montre une fois de plus toutes les difficultés à dégager des faits historiques. Si l'archéologie peut apporter des preuves, elle a aussi ses propres limites. Comme par hasard, la période de la vie publique de Jésus ne fournit pas des éléments très tangibles pour connaître le village de Nazareth, mais c'est encore pire si l'on tente de remonter aux années de sa naissance. Les sources néotestamentaires ne donnent pas des informations très précises, mais il est clair que Jésus est associé à Nazareth⁴⁰⁷. Celui-ci a bien existé avant et après l'ère chrétienne, ce qui permet de déduire qu'il y avait bien un village pendant les trente premières années de la vie de Jésus. Nazareth existe bien actuellement et c'est évidemment un lieu de « tourisme religieux » où vivent des chrétiens et

⁴⁰⁷ Pour la *Bible de Jérusalem*, « nazaréen » et « nazarénien » sont synonymes ; quant au mot « nazôréen », il s'agirait d'un problème de traduction (de la *Vulgate*). Voyons *NT, Matthieu* : en 2 : 23, la version plus récente de la *Bible de Jérusalem* a remplacé « nazaréen » par « nazôréen » (Jésus sera appelé nazôréen) ; Joseph quitte l'Égypte pour s'en retourner en Galilée à Nazareth (!) avec Marie et son enfant ; en 4 : 13, « Galilée » est mentionné plutôt que « Nazareth » (qui apparaît dans d'autres *Bibles* comme la *French Darby Bible* et la *French Louis Segond Bible*) ; 21 : 11, « Jésus de Nazareth » ; 26 : 71, « Jésus le Nazaréen ». Voyons *NT, Marc* : 18 : 37, Jésus vient de Nazareth pour se faire baptiser. Voyons *NT, Luc* : 1 : 26, l'ange Gabriel à Nazareth ; 2 : 4, Joseph quitte Nazareth ; 2 : 39, la famille retourne à Nazareth ; 2 : 51, Jésus retourne avec ses parents à Nazareth après sa présentation à la synagogue ; 4 : 16, la *Bible de Jérusalem* parle du village de Nazara qui serait un ancien nom de Nazareth ; en 4 : 29, après le passage de Jésus à la synagogue, on veut le précipiter en bas d'un escarpement (Nazareth était surélevé) ; 18 : 37, « Jésus le Nazaréen » ; 24 : 19, « Jésus le Nazaréen ». Voyons *NT, Jean* : 1 : 45-46, « Jésus de Nazareth » ; 18 : 5,7, « Jésus le Nazaréen ». Voyons les *Actes* : 2 : 22 ; 3 : 6 ; 4 : 10 ; 22 : 8 ; 26 : 9, « Jésus le Nazaréen » ; 6 : 14, « Jésus ce Nazaréen » ; 10 : 37, « Jésus de Nazareth ».

des musulmans ; plusieurs importants bâtiments religieux y ont été construits depuis quelques siècles. Aux 20^e et 21^e siècles, plusieurs fouilles archéologiques ont montré que ce lieu était habité depuis au moins 500,000 ans avant l'ère chrétienne ; mais on a trouvé des artefacts, des ruines de maisons, des grottes, des tombes depuis au moins 1,000 ans avant cette ère. Ceci s'explique par la géographie montagneuse qui permet des postes d'observation et qui encercle des plaines fertiles pour l'agriculture et l'élevage. De nombreuses grottes y ont été creusées, habituellement sous les habitations, dans le calcaire pour servir de silos à grains, de lieux de conservation pour l'huile (et le raisin pressé), de cuves de récupération de l'eau (pluie ou source), d'abris pour les animaux et les personnes... À l'époque romaine, ces grottes étaient sans doute utilisées comme des entrepôts pour les marchandises ou comme étables pour les animaux. À partir du 1^{er} siècle, le village se développe à nouveau ; je serais porté à penser que la destruction du Temple vers 70 et de Jérusalem vers 135 à la révolte en Judée de Bar Kokhba (qui s'affichait comme le nouveau Messie libérateur !) a forcé les habitants à fuir et à s'installer dans des zones rurales périphériques ; comme à chaque guerre, des familles riches, ici sacerdotales, y ont probablement trouvé refuge. Nazareth est donc un village dans la partie nord de la Galilée⁴⁰⁸, dans la région du mont Thabor, un peu au sud de l'ancienne Sepphoris⁴⁰⁹, capitale de cette région au moment de la première grande invasion romaine en 70.

Je reviens brièvement sur la question des « nazaréens » ! C'est une espèce de recherche insoluble, à la fois linguistique, archéologique et exégétique ! La tendance est

⁴⁰⁸ Eusèbe de Césarée au 3^e siècle mentionne que des « nazaréens » vivent près du village de Legio, anciennement connu sous le nom de Megiddo.

⁴⁰⁹ Dans l'Antiquité, des villes étaient souvent détruites par des conquérants et parfois reconstruites selon leur culture avec un nouveau nom.

de considérer l'expression « nazaréens » comme s'appliquant à ceux qui suivaient la doctrine de Jésus né à Nazareth. Par ailleurs, on se demande s'il a existé une communauté religieuse indépendante, qui se serait séparée des premiers chrétiens⁴¹⁰, qui aurait regroupé des « nazaréens » ou « nazôréens ». Il est tout à fait possible que l'expression soit venue de groupes conservateurs qui n'appréciaient pas cette nouvelle secte ou de groupes qui prônaient Bethléem comme lieu de naissance du Messie. Il est possible que « nazôréen » ait un lien avec les grottes de Nazareth. Pour ajouter à la complexité, il y a aussi l'expression « nazaréniens »⁴¹¹.

S'il est hautement probable que Jésus soit né à Nazareth, on peut facilement déduire que toutes les démarches de la première communauté pour le faire naître ailleurs sont des inventions postérieures pour justifier un lien de descendance avec David et le retour tant attendu d'un Messie à la tête d'un nouvel Israël. Il faut donc oublier Bethléem, la crèche, le « Petit Jésus », le bœuf et l'âne, les anges, les rois mages... Il s'agit de contes pour les enfants et les adultes qui ont une foi infantile⁴¹². Quant à la naissance virginale de Marie, cela relève d'après moi davantage de la mythologie que d'une spiritualité sérieuse. Comme on l'a vu précédemment, une analyse historique et sociologique⁴¹³ permettrait de mieux comprendre pourquoi la première communauté a développé une répulsion, de plus en plus grande dans les siècles suivants, pour la sexualité associée au péché

⁴¹⁰ Il semble bien que l'appellation « chrétiens » était plus courante dans le paganochristianisme que dans le judéochristianisme (les « nazaréens »).

⁴¹¹ Y a-t-il un lien avec les mots hébreux « nsr » (fidèle à la Loi), « nzs » (voué à Dieu, le « naziréen » fait un vœu d'ascétisme pour se consacrer à Dieu ; le vœu peut être fait par les parents), « neser » (rejeton d'Israël), « nezer » (branche qui porte des fruits).

⁴¹² De toute façon, Noël est la fête des cadeaux ; il y a aussi un tel détournement dans d'autres religions.

⁴¹³ Il serait intéressant de voir quels sentiments les peuples autour de la Méditerranée ressentaient pour l'expression « maman » !

et à la perte. À mon avis, l'adhésion à la foi chrétienne aurait été plus solide si l'on avait affirmé clairement dès le départ que Jésus était né normalement dans une famille juive⁴¹⁴ typiquement paysanne. Le développement du culte marial coïncide d'ailleurs vers le 4^e siècle avec les grands élans du monachisme. Si la tradition johannique met au pied de la croix la mère de Jésus⁴¹⁵ et un certain Jean, c'est très probablement un ajout tardif pour justifier cette tradition qui s'écarte des synoptiques. Marie, désormais veuve, n'était certainement pas d'accord pour que son fils quitte la famille et pour qu'elle perde une bonne paire de bras (de charpentier) ; on peut trouver plusieurs motifs qui montreraient que Marie n'était pas au pied de la croix⁴¹⁶. Il n'est pas possible de trouver des bases historiques dans la toute première communauté sur la conception virginale de Marie⁴¹⁷ ; la « prophétie à rebours » ou « rétroprojection » n'aide pas non plus, surtout si on force (ou si un traducteur se permet une interprétation théologique) le sens des mots ; par exemple, dans *Isaïe 7 : 14*, il n'est pas question d'une « vierge », mais d'une « jeune fille » (une jeune femme non mariée ou récemment mariée) qui enfantera⁴¹⁸. Bref, dans les premiers siècles du christianisme, « Marie » est un symbole

⁴¹⁴ Il y a tout ce débat à propos des « frères de Jésus », en particulier de « Jacques, le frère de Jésus » !

⁴¹⁵ *NT, Jean 19 : 25*.

⁴¹⁶ Dans tout le *Nouveau Testament*, en dehors de la « naissance virginale », de la « crèche » et de la « justification » au pied de la croix, il me semble qu'il n'y a que trois passages explicites sur « Marie mère de Jésus » : *NT, Marc 6 : 3* (la famille de Jésus et les autres fidèles sont scandalisés après sa prestation à la synagogue) ; *NT, Jean 2 : 1* (l'histoire des noces à Cana) ; *NT, Actes 1 : 14* (les premiers disciples et Marie sont dans un lieu de prière familial « après » le décès de Jésus).

⁴¹⁷ Il y a aussi une hypothèse peu démontrable sur la naissance illégitime de Jésus (alors que Joseph, sans doute décédé parce qu'il était très probablement plus âgé que Marie, n'est plus avec elle).

⁴¹⁸ Argument utilisé dans *NT, Matthieu 1 : 23*.

théologique hautement valorisé qui a donné naissance de manière excessive au « culte marial » ; celui-ci n'a pas de fondement historique très sérieux. Si le Nazaréen a appelé son Père céleste « papa », il n'a jamais appelé sa mère « maman » ; il semble même qu'il lui ait fait quelques reproches parce qu'elle ne comprenait pas le destin de son fils !

« Jésus » était un nom très répandu à l'époque de Jésus ! Et il le fut encore davantage dans la première communauté chrétienne ! Après des traductions du grec et du latin, les diverses racines en hébreu (avec quelques variations de lettres comme « h », « y », « j »... et une intégration des lettres YHWH (Yahweh)) suggèrent que Jésus s'appelait plutôt Josué (Yahweh aide ou sauve) : « Yehosua », « Yeshua », « Joshua », « Yesua », « Yeshu », « yesu »...

On ne sait rien de la vie de Jésus avant son apparition en public, on ne peut que faire des hypothèses en étudiant le contexte historique de l'époque. On n'a pas de certitude absolue sur la langue parlée par Jésus. Alors que le grec était très répandu, un courant nationaliste antiromain a donné un certain essor aux langues hébraïque et araméenne. Comme on l'a vu avant, Jésus parlait certainement en araméen, en hébreu et en grec courant de la rue (sans doute pas le grec académique des juifs très hellénisés). Il est difficile de dire que Jésus, issu d'un monde paysan peu instruit, était illettré puisque, comme maître spirituel avec une assurance personnelle évidente, il devait certainement savoir lire (par exemple, les textes de la Loi en hébreu à la synagogue) et écrire ; il avait certainement un grand talent pour les langues⁴¹⁹. Jésus, fils de charpentier (charpentes de maison, de bateau... ?), était peut-être charpentier ou un artisan du bois ; cela veut dire qu'il connaissait l'usage de

⁴¹⁹ Il y a d'autres hypothèses invérifiables et douteuses : Jésus a-t-il fréquenté des pharisiens instruits ? A-t-il rencontré des esséniens instruits habitant dans les villes ?

divers outils et qu'il avait une bonne force physique. Il faisait partie de la classe inférieure, mais n'était pas pour autant très pauvre (moins pauvre que les gens de sa classe).

À propos des parents de Jésus (en excluant les récits merveilleux sur la naissance de Jésus), là encore pas de certitude absolue, mais on peut faire quelques hypothèses. Je crois bien qu'à l'époque il était courant qu'un homme « d'âge mûr » marie une jeune femme (14 – 16 ans) capable d'enfanter (c'était le but d'avoir des enfants, des garçons si possible), d'autant plus que le mariage était arrangé par les familles ; il est donc tout à fait possible qu'il y eût une bonne différence d'âge entre Joseph et Marie. Si Jésus est né alors que Marie était assez jeune, cela veut dire qu'au moment de la « vie publique » de Jésus elle avait autour de 50 ans, un âge déjà très vénérable pour l'époque. On suppose que Marie a été présente au tout début de la première communauté de croyants « nazaréens » et qu'ensuite elle est décédée. On remarque que Joseph n'était pas présent au moment des activités de Jésus ; il est impensable qu'il ait quitté la famille et on peut déduire qu'il était tout simplement mort (vieillesse, maladie, épuisement). Marie s'est donc retrouvée seule sans les revenus de son conjoint et elle a dû se charger des travaux de la ferme avec l'aide des frères et sœurs de Jésus. J'imagine donc cette femme assez forte⁴²⁰ pour assumer de telles responsabilités, mais aussi épuisée après plusieurs accouchements et les travaux agricoles.

Même si le mot « frère » pouvait aussi avoir à l'époque de Jésus et dans le *Nouveau Testament* le sens de « cousin »,

⁴²⁰ On est sans doute assez loin de l'image présentée par les sculptures où Marie est mince et délicate, avec un vêtement qui la serre sous la poitrine et qui cache les hanches ; il ne s'agit aucunement d'une paysanne juive d'il y a 2,000 ans. C'est la même chose pour Jésus qui pointe son cœur sorti de la poitrine (c'est presque l'expression « avoir le cœur sur la main »). Bref, on est dans un univers symbolique assez éloigné de bases historiques probables.

« demi-frère », « membre d'une famille », « appartenance au groupe des disciples qui suivaient Jésus », « appartenance à la première communauté de nazaréens ou de chrétiens », il n'en demeure pas moins qu'il n'y a pas de raison vraiment valable de ne pas accepter le véritable sens littéral ! Jésus est né dans une famille normale et a eu des frères et des sœurs (les femmes avaient un statut inférieur aux hommes !). C'est mon point de vue personnel. On peut très bien penser que le vaste courant théologique, bien postérieur à l'époque de Jésus, soutenu par ceux qui croyaient à la naissance virginale et qui dévalorisaient la sexualité, n'a pas été capable d'accepter le sens premier du mot « frère ». Pourtant, Jacques, identifié comme le vrai frère de Jésus, probablement surpris au début, voire choqué du départ de son frère⁴²¹, a toutefois plus tard joué un rôle important dans l'expansion de la jeune communauté.

Jésus a-t-il été marié ? Durant sa « vie publique », il n'y a rien qui suggère qu'il l'était, mais avant son apparition, on ne peut pas affirmer qu'il ne l'a pas été ! La culture juive était tout à fait favorable au mariage, à la sexualité et à la procréation ; l'inverse était mal vu. Même les maîtres spirituels, les rabbins et les hommes pieux étaient mariés. Pourtant, il y avait des courants sectaires, juifs et non juifs, qui prênaient l'abstinence et aussi des démarches personnelles qui aboutissaient au célibat. Il est cohérent de penser que Jésus a fait un tel choix par rapport à son objectif spirituel. Les disciples qui le suivaient devaient quitter leur famille (il apparaît que les épouses ne suivaient pas, sans doute

⁴²¹ On ignore dans quel ordre (et à quel rythme) sont nés les enfants de Joseph et Marie ; aussi, je conçois très mal comment un enfant « né de l'Esprit » aurait été accepté par la famille. Dans une famille rurale très religieuse et pieuse, comment Joseph, et même Marie, auraient-ils pu imaginer la naissance miraculeuse d'un enfant ? Cette naissance-mystère aurait été cachée aux frères et sœurs ! Il n'y a ici aucunes bases historiques !

prises avec les enfants !) pour des périodes plus ou moins longues, mais cela n'impliquait pas explicitement qu'ils devaient devenir célibataires et s'abstenir de toute sexualité. On sait par ailleurs que des femmes suivaient Jésus pour l'aider de diverses façons (aide financière, dons, repas ?, organisations ?...). Chose certaine, Jésus était un marginal et il ne suivait pas toujours les règles sociales de son temps ; il s'est comporté comme un laïc indépendant et non pas comme un chef spirituel d'une nouvelle religion. On en arrive toujours au même constat : la vision d'un Jésus célibataire et abstinent a été fortement influencée par un courant antisexualité (fin du 1^{ier} siècle au 5^e) qui associait la sainteté au célibat ; il reste toujours un certain mystère historique : comment se fait-il que les premiers « chrétiens » aient effectué un virage à 180° par rapport à la sexualité ?

Jean le Baptiste fut-il le mentor de Jésus ?

Le choix du mot « mentor » est certes très fort, mais il est certain que Jean, dit le Baptiste, a exercé sur Jésus une certaine influence. Le problème, comme le souligne plusieurs fois J. P. Meier, est le manque de bases historiques ! Cela vaut toutefois la peine d'examiner la proximité entre Jean et Jésus, car Jean est en quelque sorte le « chaînon manquant » entre la vie inconnue de Jésus avant sa « vie publique » et cette dernière. Si Jésus connaissait déjà Jean au début de sa mission, cela veut dire qu'il le connaissait auparavant. Cela suggère automatiquement d'autres questions : Jésus a-t-il fait partie du groupe des « baptistes » ? Si c'est le cas, on peut se demander pourquoi il se serait fait baptiser une seconde fois ; si Jean a fréquenté les esséniens de quelque façon, Jésus a-t-il à son tour été influencé par les ascètes esséniens ? Malheureusement, il n'y aura pas de réponses vraiment claires à ces questions !

Il faut le répéter une fois de plus, tous les évangiles sont conçus avec des perspectives théologiques de la com-

munauté chrétienne des premiers siècles ; il n'y a donc aucune intention de décrire des événements historiques. Le rapprochement qui est fait entre Jean et Jésus n'échappe donc pas à cette vision. La mort elle-même de Jean demeure confuse et il n'est pas certain qu'il soit décédé durant la vie publique de Jésus ; par contre, si c'est le cas, on peut penser que Jésus en a été affecté, mais la rétroprojection est ici assez facile dans la mesure où la mort tragique de Jean préfigurait celle de Jésus.

Le Baptiste a certainement influencé la pensée de Jésus, mais rien ne permet d'affirmer que Jésus ait pu faire partie des disciples (les « baptistes ») de Jean. Ce dernier était considéré comme un véritable prophète, dans la lignée des grands prophètes de l'histoire juive, et il avait définitivement un profil d'ascète marginal. Le baptême de Jean était original dans la mesure où il ne devait être fait qu'une seule fois ; cela allait à l'encontre des rituels de purification (où le symbolisme de l'eau est tellement évident) et des baptêmes dans le judaïsme et dans les sectes non juives. L'explication plausible pour un « baptême unique » serait d'accepter une dimension eschatologique dans la pensée de Jean ; cela pourrait s'expliquer en raison du contexte d'occupation militaire des Romains. Bien des gens attendaient la « fin du monde » où Yahweh viendrait délivrer son peuple du joug de tous ses ennemis. Or, les prophètes, comme Jean et évidemment comme Jésus, ont toujours rappelé la nécessité de la conversion intérieure à l'encontre d'une conception nationaliste de la religion. C'est un drame profond pour un peuple qui a basé sa survie sur sa foi en un dieu unique, Yahweh, créateur du monde et souverain sur tous les hommes. Ce déchirement intérieur est en fait une leçon pour tous les peuples de la Terre, pour ceux où la religion est un prétexte à la politique et pour tous les autres qui idolâtrèrent l'argent, le pouvoir, la propriété... Il est presque certain que Jésus a été baptisé par Jean dans la mesure où tous les deux étaient en attente d'un changement radical dans la religion hébraïque,

mais il n'est pas question ici du baptême présenté dans les évangiles qui est essentiellement une théophanie chrétienne de la première communauté et très inspirée de l'*Ancien Testament*. Il apparaît même que Jésus a baptisé à la manière de Jean et de ses disciples, mais cet aspect a été rapidement escamoté des évangiles synoptiques. Il y a là une situation embarrassante (le critère d'embarras !) ; si Jésus a proposé le « baptême unique », il a donc fréquenté ou imité le groupe des « baptistes » ; et si Jésus s'est fait baptiser par Jean, c'est qu'il était à nouveau d'accord avec ses objectifs. Mais l'embarras va plus loin : si Jésus a accepté d'être baptisé par Jean, il a alors implicitement avoué qu'il était pécheur ; c'est un beau problème pour les théologiens ! Il y a donc une forte probabilité historique à ce baptême, mais nous n'avons absolument aucun indice sur les motivations intérieures de Jésus pour un tel geste ! L'évolution de la conscience de Jésus dans le temps et en réaction aux événements de son époque échappe totalement à toute démarche exégétique !

S'il existe une certaine parenté spirituelle entre Jésus et les « baptistes » (de même que les esséniens), celui-ci va se démarquer sérieusement de Jean et ses disciples (et très fortement des esséniens) ; tout en restant poli, Jésus reconnaît l'attitude prophétique de Jean, mais il lui fait comprendre qu'elle est désormais dépassée. Il est question certes d'une attente eschatologique, mais si Jean prédit de sévères punitions à ceux qui ne se convertissent pas, Jésus offre le « Royaume des cieux » dès maintenant en adhérant à son enseignement. Il demeure difficile de savoir ce que Jésus voulait vraiment dire en proposant ce « Royaume » à ses contemporains ! Jésus parle avec autorité en étant dans une intime communion avec son Père céleste. Mais il y a plus, Jean ne fait pas de miracles, tandis que Jésus comme thaumaturge attire les foules par ses guérisons en annonçant à sa manière que le nouvel Israël est déjà arrivé ! Les disciples de Jean et les disciples de Jésus vont demeurer deux groupes concurrents ;

même après la mort de Jean, ses disciples continueront à le vénérer et poursuivront son œuvre.

Jésus en relation avec les autres

Plusieurs attestations indiquent que Jésus attirait des foules quand il se déplaçait ; le mot « foule » demeure toutefois imprécis quant au nombre de personnes. Cela ne veut pas dire non plus qu'il s'agissait toujours des mêmes personnes ; on peut supposer qu'il y avait un petit groupe de sympathisants⁴²² qui le suivaient ou qui l'attendaient lors de son passage dans un village. Chose certaine, Jésus visitait des gens dans divers lieux sans tenir compte des classes sociales. Il y avait donc autour de lui plusieurs couches de personnes selon le degré d'intimité qu'elles avaient avec Jésus. L'expression « disciple » apparaît uniquement dans les évangiles⁴²³ et est en discontinuité (application du critère du même nom) avec son usage après son décès ; la rétroprojection est alors impossible. Il est vraisemblable que Jésus ait imité Jean Baptiste qui avait ses propres disciples ; on peut pousser l'hypothèse un peu plus loin : si Jésus, avant sa vie publique, a fréquenté les baptistes, alors il est possible qu'il ait quitté le groupe avec quelques disciples de Jean (ce qui a dû accentuer l'opposition entre les disciples de Jean et ceux de Jésus), mais il n'y a aucune preuve historique sur ce point. Alors, qui pouvait être qualifié de disciple ? Premièrement, bien des maîtres, juifs ou non, religieux ou non, et des philosophes créaient des écoles avec des disciples ; Jésus n'a pas fondé d'école et, contrairement aux autres, c'était

⁴²² Il y avait aussi les hospitaliers (dont les personnes guéries) qui le recevaient pour un repas ou un lit pour la nuit.

⁴²³ Il apparaît aussi dans les *NT*, *Actes*, mais avec un autre sens ; en outre, les premiers chrétiens ne se désignaient pas comme « disciples ».

un prophète⁴²⁴ et un guérisseur. Si on dit que Jésus n'a pas vraiment fondé une nouvelle religion, on ne peut pas nier qu'il se soit adjoint des disciples pour l'aider dans sa mission d'enseignement, mais cela ne fut pas pour autant un véritable succès ! Cependant, le groupe des disciples demeurerait ouvert aux nouveaux venus. Il est difficile de savoir comment Jésus considérerait les femmes comme disciples ; bien qu'il fût un homme marginal et plutôt ouvert, il a dû tenir compte de la culture de son temps. Comme les femmes ont joué un rôle important dans la première communauté, on peut en déduire que les disciples masculins prônaient une certaine égalité avec les femmes du groupe. La manière de Jésus de se trouver des acolytes était inhabituelle ; il appelait certaines personnes (des hommes) avec beaucoup de conviction et d'exigence⁴²⁵ ; celles-ci devaient le suivre radicalement avant toute autre priorité et témoigner dans leur vie de l'arrivée du « Royaume ». Vers la fin de sa vie publique, Jésus était tout à fait conscient qu'il entraînait de plus en plus en conflit avec les autorités et en conséquence les disciples devaient comprendre les risques qu'ils couraient en suivant leur maître. Jésus les avait avertis et il leur avait dit que la « vie éternelle » avait une plus grande valeur que la vie sur terre⁴²⁶. Cette exigence d'absolu de la part de Jésus fournit un très bon exemple du « critère d'embarras » ; malgré une tentative des évangélistes d'adoucir le caractère intransigeant

⁴²⁴ Bien des juifs se demandaient s'il ne s'agissait pas du retour du prophète Élie.

⁴²⁵ De toute évidence, cela créait de véritables réprobations et tensions dans les familles.

⁴²⁶ Les disciples ont-ils bien compris ce que Jésus voulait dire avec toutes les nuances requises ? Rien n'indique que Jésus dévalorisait totalement la vie terrestre comme l'ont fait par la suite les premiers chrétiens, les moines et enfin l'Église elle-même ! On peut aussi y voir les traces originelles de la justification de la foi à travers les persécutions des chrétiens aux premiers siècles.

de Jésus, ils l'ont gardé dans leurs témoignages⁴²⁷. Cela aurait été gênant pour eux de mentir alors qu'il y avait encore plusieurs témoins vivants. Le cas de Jacques, frère de Jésus, est exemplaire ; celui-ci n'était pas d'accord avec le départ et la mission de son frère Jésus, mais il deviendra finalement un des piliers de la jeune Église.

Au sein des disciples au sens large, il y a le groupe restreint des douze « apôtres ». L'expression « apôtre » remonte à l'Église primitive. Au cœur des douze disciples, un sous-groupe de personnes plus près de Jésus avec plus d'autorité et de responsabilité (Pierre, Jacques, Jean... ?). Il ne faut pas confondre « douze » et « Douze » : douze disciples ou apôtres, mais les « Douze » est une expression manifestement créée pour faire le lien avec les douze tribus d'Israël, mais jusqu'à quel point cette appellation remonte-t-elle à l'Église primitive ? Certains exégètes⁴²⁸ considèrent qu'il s'agit d'une pure création de l'Église naissante. J. P. Meier n'est pas d'accord : la notion est présente durant la vie publique de Jésus qui a certainement voulu donner un nouveau sens à la réunification des douze tribus d'Israël. Jésus a pensé à la manière d'un authentique juif ! Le mot « douze » apparaît plusieurs fois dans le *Nouveau Testament* et il y a plusieurs attestations. Il y a donc eu vraiment douze disciples privilégiés à l'époque de Jésus, d'autant plus que le vocable « Douze » fut progressivement délaissé au début de l'Église primitive. Toutefois, comme on va le voir, l'identification des douze disciples n'est pas très évidente. Y a-t-il eu des départs et des remplacements ? Il est à peu près sûr que certains ont quitté ou sont morts après le décès de Jésus ; d'autres, témoins de la vie de ce Jésus plutôt surprenant, se sont sans doute ajoutés à la toute première communauté.

⁴²⁷ Dans *NT, Marc et Jean*.

⁴²⁸ Dont D. Crossan (*The Historical Jesus*) que j'avais lu.

La tradition a laissé quelques listes des disciples proches de Jésus. Voyons ce qu'on peut dire sur chacun d'eux :

1- Pierre = Simon Pierre = Simon = Syméon = Céphas. Surnom « le rocher », têtu ? Tempérament bouillonnant, voire agressif ? Un pêcheur qui engage sans doute des employés ; sa femme et sa famille sont à Capharnaüm ; Jésus connaît bien ce lieu de résidence. Il est souvent mentionné le premier, mais jamais comme chef ou porte-parole des disciples. Il est présent lors d'événements importants (dernier repas, arrestation, interrogatoire, tombeau...), il a renié Jésus et celui-ci l'a déjà réprimandé. Pierre jouera un rôle important dans l'Église naissante et mourra martyr. Il était souvent en conflit avec d'autres, dont Paul et Jacques le frère de Jésus. Il représente bien l'être humain paradoxal : fort et faible !

2- Jacques fils de Zébédée = Jacques (ne pas confondre avec Jacques le frère de Jésus qui n'est pas un disciple !). Frère de Jean fils de Zébédée. Le premier des « Douze » à mourir martyr (suivi de Pierre). L'expression « Jacques le Majeur » est tardive et demeure très confuse.

3- André frère de Pierre (pas Simon Pierre) = André. Parfois mentionné en présence de Philippe, mais pas de son frère. Il a été rapidement oublié !

4- Jean frère de Jacques = Jean (donc fils de Zébédée). Le nom de Jean est certainement un des plus confus dans le *Nouveau Testament*. Il y a donc : a) le fils de Zébédée, b) le mystérieux personnage « que Jésus aimait » (un certain Lazare ?, un certain Matthias ?), c) l'auteur anonyme du 4^e évangile, d) l'auteur anonyme des trois épîtres, e) l'auteur de l'*Apocalypse*. Zébédée a probablement une entreprise de pêcheur ; Jésus considère les fils, Jacques et Jean, comme

des « fils du tonnerre » pour leur tempérament plutôt vif. Jean va jouer un rôle important dans la jeune Église de Jérusalem avec Pierre et son frère Jacques.

5- Philippe. Il est plus présent dans la tradition johannique, comme André. Ceux-ci étaient peut-être des disciples du Baptiste. Il est originaire de Bethsaïde qui est aussi la ville de Pierre et André. Une confrontation a eu lieu entre les johannistes et les baptistes.

6- Barthélemy. Son nom est dans la liste des « Douze », mais nulle part ailleurs (s'agit-il de Bar Talmai, du fils de Tolmi, du fils de Tholomée ?).

7- Thomas. Un autre plutôt présent dans la tradition johannique, comme Philippe. Il apparaît tardivement à la résurrection de Lazare, il est celui qui ne comprend pas, qui a manqué les premières apparitions et qui exige des preuves. L'évangéliste a exagéré son portrait. Il serait le jumeau d'un certain Didyme, mais c'est peut-être un surnom ou un autre nom (s'agit-il aussi de Jude ?).

8- Matthieu = Matthieu le publicain. Il ne s'agit pas de Lévi, un genre de douanier, malgré une fausse identification effectuée tardivement par l'évangéliste Matthieu (pas le disciple !) qui le voit comme un collecteur de taxes. On ne sait rien sur ce disciple Matthieu !

9- Jacques fils d'Alphée = d'Alphée. S'agit-il d'un dénommé Jacob (du texte grec), du frère de Lévi ? Il y a encore d'autres confusions avec des appellations comme Jacques le Petit. Bref, on ne sait rien sur ce disciple !

10- Thaddée (= Lebbée) identifié faussement avec Judas (= Jude) de Jacques (= Jacob) ou même avec Simon. Un autre inconnu ! Fils ou frère d'un autre Jacques inconnu ! Il n'est

pas Judas l'Ischariote. Il n'est pas non plus le frère de Jésus selon l'apocryphe *Évangile de Thomas* (mais il y a un Judas frère de Jésus qui serait l'auteur de l'*Épître de Jude*) !

11- Simon = Simon le Cananéen = Simon le Zélote (le zélé selon la Loi, pas le groupe des zélotes subversifs de la fin du 1^{er} siècle). Il n'est pas le Simon Céphas (= Pierre), le « chef » des « Douze » !

12- Judas Ischariote. Beaucoup d'inconnu et d'imagination par rapport à ce Judas qui avait, semble-t-il, une fonction de trésorier. Jésus l'avait choisi, mais il a été trahi. Cette tragédie recèle bien des mystères et il est tout à fait possible que les faits historiques ne coïncident pas avec l'histoire véhiculée par la tradition. « Ischariote » permettait de le distinguer d'autres Judas (Judas (= Jude) de Jacques, Jude le frère de Jésus, Judas fils de Simon Ischariote). L'Ischariote était un sicaire, c'est-à-dire un « terroriste » qui utilisait un poignard, mais rien n'indique que les sicaires formaient un groupe organisé et subversif contre les romains à l'époque de Jésus. Judas, paraît-il, fut remplacé par un dénommé Mathias après la mort de Jésus.

Comme on peut le constater, l'identification des douze disciples demeure assez difficile, mais c'est encore pire après le décès de Jésus ! Chose certaine, l'usage de l'expression « Douze » dépasse largement les probabilités historiques sur les « douze » !

11.2.4 Jésus et ses concurrents

Pour un être humain du 21^e siècle, comme moi, il est difficile et même impossible de se représenter exactement la vie quotidienne des habitants de la Palestine à l'époque du Nazaréen. Pas d'Internet ! Il y avait pour communiquer le message verbal qui risquait de devenir une rumeur après

quelques transmissions orales, et l'écrit transporté par facteur à pied, en voiture traînée par des animaux, à cheval, en bateau... Le contenu du message écrit devait sûrement comprendre l'essentiel et risquait d'être déphasé après sa livraison. Tout ceci pour illustrer la multiplicité des écoles de pensée, religieuses ou non ; il y avait des maîtres, des prêcheurs, des guérisseurs, des magiciens, des chefs religieux, des écoles rabbiniques, des écoles philosophiques... Comment tous ces gens faisaient-ils pour se faire connaître ? Haranguaient-ils les foules comme des vendeurs de fruits et légumes ? Avaient-ils des « vendeurs » itinérants pour attirer des « clients » ? Se fiaient-ils sur leur renommée et la publicité bouche-à-oreille ? Il y avait à l'époque de Jésus de nombreux groupes qui se faisaient concurrence, il y en avait même à l'intérieur du judaïsme. Si Jésus s'est fait connaître dans ce brouhaha idéologique, c'est qu'il avait certainement des qualités personnelles pour se démarquer de ses concurrents, d'autant plus que son groupe de disciples était plutôt restreint. Voyons quelques-uns de ces autres groupes.

Les pharisiens et les sadducéens

Examinons d'abord les groupes des pharisiens et de leurs rivaux, les sadducéens. Ici, on a un autre de ces nombreux exemples où des conflits antérieurs, habituellement armés, laissent des traces indélébiles dans la mémoire collective. L'histoire des juifs de la Palestine est une suite d'aventures guerrières entre les tribus⁴²⁹ d'Israël, puis entre Israël et les cultures environnantes ; il y a peu de siècles de paix ! Après l'effort des rois David et Salomon (- 10^e siècle) pour réunir les tribus, le royaume du Nord est envahi par les

⁴²⁹ Est-il surprenant que la culture tribale soit encore si présente au Proche-Orient et au Moyen-Orient ?

Assyriens (- 8^e) et celui du Sud par les Babyloniens (- 6^e). Vers la fin de ce siècle, le roi Cyrus de Perse permet aux judéens exilés de retourner sur leur territoire et de reconstruire le Temple ; cette situation déclenche alors des luttes internes pour la prise du pouvoir religieux. Après quelques siècles de conquêtes militaires (- 3^e et - 2^e) et de remplacements de grands empires, les juifs vont subir une influence croissante de la culture grecque sous les dynasties des Lagides⁴³⁰, puis des Séleucides⁴³¹. Les juifs plus orthodoxes résistent à cette acculturation et refusent que le Temple soit à nouveau profané. Ceux-ci, alors menacés, organisent la résistance ; cela mène à la fameuse révolte (- 2e) des familles des Maccabées et des Hasmonéens. C'est à cette époque que naissent des groupes comme les hassidéens, les esséniens déjà politisés et séparatistes, les pharisiens encore proches des Hasmonéens, et enfin les sadducéens en conflit avec les pharisiens. Le romain Pompée (- 1^{er}) met un terme aux conflits internes et transforme la Palestine en province de Syrie. Vers la fin du 1^{er} siècle, les rois romains Antipater et le cruel Hérode le Grand éliminent l'aristocratie et les autorités religieuses juives ; les pharisiens et encore plus les sadducéens sont marginalisés. À l'époque de Jésus, les sadducéens sont plus près des autorités religieuses et romaines, tandis que les pharisiens plus discrets tentent d'augmenter leur popularité en œuvrant plus près du peuple. À cette époque (vers 30) la situation socio-politique est stable (malgré l'exécution du Baptiste). On peut noter ici qu'après la guerre contre les juifs en 70 tous les groupes religieux (aristocratie sacerdotale, sadducéens, esséniens, zélotes, sicaires...) disparaissent, excepté les pharisiens !

⁴³⁰ Dynastie en Égypte, Macédoine,...

⁴³¹ Dynastie en Grèce, Syrie, Iran...

Même si la Loi et le Temple étaient au cœur de la religion juive, les pharisiens et les sadducéens divergeaient non seulement dans leurs objectifs politiques, mais aussi dans leurs positions théologiques. Les pharisiens très prosélytes étaient des spécialistes de la Loi et des traditions, mais ils toléraient une certaine flexibilité dans la pratique. C'étaient des gens instruits et surtout présents dans les grandes villes, comme Jérusalem. Les sadducéens ne respectaient pas la tradition des anciens. Les pharisiens insistaient beaucoup sur toutes les règles de pureté (repas, nourriture, ustensiles, tombes, cadavres, culte religieux, sacrifices, Temple, dîme, soin des prêtres, sabbat, jours sanctifiés, mariage, divorce...). On peut comprendre que Jésus, qui a dû rencontrer des pharisiens à Jérusalem, ait eu quelques frictions avec eux puisqu'il proposait une plus grande liberté, basée souvent sur le bon sens, en matière de pratique morale (la *hâlâkâ*⁴³²). Une importante divergence se rapportait à l'au-delà de la mort ; les sadducéens n'admettaient pas à la résurrection des morts ; les pharisiens croyaient à l'immortalité de l'âme, à un lieu de jugement (récompense ou punition) et peut-être à la résurrection des corps. Cela montre que les croyances, surtout sur l'après-mort, n'étaient pas claires ; Jésus s'était fait poser des questions sur ce sujet controversé. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les groupes religieux avaient la même conception sur le Messie tant attendu⁴³³. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la dimension eschatologique, voire apocalyptique, n'est pas strictement juive, du moins après l'influence de la pensée grecque. Paul lui-même, d'origine pharisienne et à l'affût des courants philosophiques, en attente des « derniers jours », a sans doute intégré, non sans un certain tiraillement intérieur, la fin des temps avec

⁴³² Ce sujet sera développé par la suite.

⁴³³ N'est-ce pas encore ainsi aujourd'hui !

l'arrivée immédiate de ces « jours » en la personne de Jésus, d'abord vivant, puis mort et ressuscité.

Les sadducéens, moins nombreux que les pharisiens, formaient une aristocratie proche des autorités religieuses juives et romaines. Religieux ou laïcs, ces sadducéens s'occupaient des affaires du Temple, mais aussi des secteurs administratifs de la société ; ils étaient propriétaires de terres, de fermes et sans doute de commerces importants. Leur origine demeure confuse parce qu'on n'a pas retrouvé des écrits de leur part ; ils seraient les descendants éloignés des sadoqites, des grands-prêtres qui œuvraient à Jérusalem sous les rois David et Salomon. On ne peut pas démontrer si à l'époque du Nazaréen les grands-prêtres à Jérusalem étaient des sadducéens, mais il y a une bonne probabilité, étant donné qu'ils étaient très proches de la classe supérieure sacerdotale. On peut penser aussi qu'ils ont eu un rôle à jouer dans l'exécution de Jésus puisqu'ils avaient des positions d'autorité et qu'ils étaient en conflit avec Jésus à propos de la résurrection des morts.

Les sadducéens contrairement aux pharisiens rejetaient les traditions des pères ou avaient leurs propres interprétations. Par contre, en se limitant à la Loi, ils étaient plus rigoureux, mais différaient sur plusieurs points de la morale (la *hâlâkâ* : règles d'impureté, usage des récipients, ossements humains ou animaux, eau issue d'un cimetière, propriétaire d'un esclave, mariage et divorce, sabbat, faux témoins...). Ils étaient donc plus orthodoxes et peu ouverts aux innovations. Ils rejetaient non seulement la résurrection des morts, mais aussi une vision apocalyptique du judaïsme, avec ses anges et ses démons, en optant pour un nouvel Israël d'ordre politique avec en son centre Jérusalem et son Temple. Une rare controverse⁴³⁴ de Jésus avec les sadducéens est à mon avis plus importante qu'on le croit, car il y aura toujours un

⁴³⁴ NT, Marc 12 : 18-27 et //.

certain mystère sur l'après-mort qu'il s'agisse des temps actuels ou de cette époque lointaine de la naissance du christianisme. La notion de résurrection des morts, qui est d'abord le refus pour le « moi conscient » de disparaître à la fin de la vie individuelle (comme pour d'autres formes de vie : plantes, animaux (?)...), a probablement son origine dans diverses cultures plus anciennes (ou différentes) que dans le judaïsme. Jésus en tant que juif a-t-il été contraint de faire des compromis ? Sa réponse très influencée par les écrits de l'*Ancien Testament* confirme que Yahweh est le Dieu des vivants et que les hommes seront « comme des anges »⁴³⁵ ! Jésus a-t-il vraiment dit cela ? J'ai un sérieux doute ! Comme on peut le soupçonner, l'évangéliste Marc a voulu préfigurer (bien après la mort de Jésus), avec une évidente intention théologique, la mort et la résurrection de Jésus. En conséquence, la question sur la résurrection des morts trouve sa réponse dans la foi de la communauté primitive en la résurrection de Jésus plutôt que dans une justification par des textes sacrés anciens. Cela n'implique pas que la réponse soit plus claire ! L'objet d'une telle foi ne fournit aucun renseignement concret sur le sens ou les modalités d'une « résurrection des corps » ; c'est plus facile et universel de croire en « l'immortalité de l'âme ». L'Église naissante n'avait pas non plus d'explications très claires sur le sujet et on peut se demander comment elle a fait pour intégrer cette croyance dans le *Credo* chrétien !

Les esséniens

Il n'y a aucune référence aux esséniens dans le *Nouveau Testament* et les documents de Qumrân (du sous-groupe qui vivait de manière monastique) ne mentionnent pas Jésus le

⁴³⁵ Une autre source sur « l'angélisation » de la vie humaine et le mépris de tout ce qui est corporel ! Par ailleurs, il existait des croyances selon lesquelles les anges étaient sexués ! Pourquoi ?

Nazaréen⁴³⁶ ! L'intérêt ici est de voir s'il y a des ressemblances et des différences entre la spiritualité de Jésus et celle des esséniens (surtout de Qumrân). Les écrits de Qumrân utilisaient des noms codés pour désigner des personnes et l'on n'a pas réussi à les décoder ! De plus, ces écrits remontent aux 2^e et 1^{er} siècles avant l'époque de Jésus ! Il faut dire que depuis la découverte de ces manuscrits bien des exégètes et des théologiens⁴³⁷ auraient bien voulu faire (ou ne pas faire !) un lien plus étroit entre Jésus et les esséniens !

Les ressemblances entre ces deux spiritualités sont beaucoup plus faibles que les différences ! N'oublions pas que la secte de Qumrân adhéraient profondément au gnosticisme. 1- Les esséniens attendaient la fin du monde dans un combat final bien terrestre entre les « fils de lumière » et les « fils de ténèbres », suivi de l'arrivée de deux messies. En principe, cela devait arriver dans le temps présent, mais finalement, c'est dans l'ascèse (assez exigeante et souffrante) et la liturgie qu'ils participaient dès maintenant à la vie céleste en présence des anges. Du côté de Jésus, il y a certes une attente eschatologique, mais elle est déjà réalisée dans sa personne. 2- À Qumrân, on attend un messie sacerdotal et un messie royal (politique et militaire) pour atteindre la victoire finale qui apportera le salut seulement aux membres de la secte. La communauté primitive a fait un parallèle entre Jésus et le prophète Élie surtout lors de son entrée triomphante à Jérusalem. Aussi, le Baptiste présentait l'avenir de manière pessimiste et punitive, tandis que Jésus apportait de l'espoir pour tous. 3- Les esséniens n'étaient pas d'accord avec l'élite

⁴³⁶ J. P. Meier rejette les hypothèses de certains exégètes qui voient des références à Jésus dans les textes de Qumrân !

⁴³⁷ Certains auteurs se sont même risqués à romancer des rapprochements entre Jésus et les esséniens, comme avant sa vie publique ou même après sa mort (le corps de Jésus a-t-il été transporté par des esséniens et mis en terre dans un cimetière essénien ?).

sacerdotale qui contrôlait le Temple⁴³⁸. Globalement, on peut dire que Jésus, en juif authentique, respectait la pratique religieuse autour de la Loi et du Temple. 4- En matière de comportements moraux (*hâlâkâ*), il y a plusieurs points à examiner. 4a- Sexualité. Les esséniens prônaient le célibat et l'abstinence⁴³⁹ ; ils avaient une conception très négative de la femme⁴⁴⁰ et des comportements très « puritains » (par exemple : pas de corps nu, pas de vue des parties génitales, pas de contact physique...) ⁴⁴¹. Jésus suivait le courant majoritaire de son époque, mais sans de tels excès ; toutefois, il était plus sévère à propos du mariage, du divorce et des tentations extra-conjugales. Jésus n'exigeait pas le célibat pour pouvoir le suivre⁴⁴² ! 4b- Serments. Les esséniens étaient contre les serments inutiles, mais il fallait faire un serment⁴⁴³ pour entrer dans la vie monastique essénienne ; les serments étaient très répandus dans le judaïsme. Jésus était plutôt contre les serments sans doute à cause des nombreux abus⁴⁴⁴. 4c- Richesse. Les membres de la communauté de Qumrân acceptaient de vivre dans la pauvreté selon des règles que l'on a pu observer pendant des siècles⁴⁴⁵. Pour Jésus, la richesse nuit pour se

⁴³⁸ Cela remonte au 2^e siècle avant Jésus sous les Hasmonéens alors que les esséniens considéraient que les grands-prêtres ne descendaient pas de Sadoq ; ils attendaient la création d'un nouveau Temple.

⁴³⁹ Pour ressembler aux anges ! Il est intéressant de remarquer ici qu'une « guerre sainte » implique que les soldats s'abstiennent de sexualité !

⁴⁴⁰ Pourquoi parle-t-on encore aujourd'hui d'une misogynie ancestrale au Proche et Moyen-Orient ?

⁴⁴¹ Cela n'a-t-il pas été appliqué à la lettre dans plusieurs communautés monastiques jusqu'à aujourd'hui ?

⁴⁴² Cela est survenu beaucoup plus tard dans le christianisme primitif !

⁴⁴³ La notion ultérieure de « vœu ».

⁴⁴⁴ Une personne pouvait se délivrer d'un serment en versant une somme d'argent à l'autorité sacerdotale !

⁴⁴⁵ Cela ne veut pas dire qu'avec le temps certaines communautés sont demeurées pauvres !

rapprocher de Dieu ; il trouve qu'il faut partager sa richesse avec les pauvres. Jésus n'a jamais dit que lui ou ses disciples étaient pauvres⁴⁴⁶ !

On peut désormais examiner les différences majeures entre les conceptions des esséniens et celles de Jésus. 1- Les esséniens ont formé un groupe religieux sectaire en s'opposant à la classe sacerdotale dominante ; leur chef⁴⁴⁷ fut un certain « Maître de justice » qui a sans doute été tué ; on ne peut pas dire qu'il se considérait comme le messie, mais à l'époque de Jésus, il semble bien que le groupe attendait le retour de ce Maître associé au second messie. De son côté, Jésus s'est présenté en tant que personnage laïc qui n'a pas fondé une secte malgré quelques disciples ; c'était un thaumaturge, un exorciste et un maître de sagesse. Les esséniens se sont retirés dans un monde à part, tandis que Jésus est allé au devant des gens. 2- En matière de *hâlâkâ*, les esséniens observaient rigoureusement la Loi en exagérant sur de nombreux points d'interprétation. Jésus, pour sa part, tout en respectant la Loi de Moïse, rejetait tous les excès et toutes les formes de légalisme ; sans avoir une théologie bien définie, il était à l'aise pour rencontrer les lépreux, les pauvres ou les femmes. Il a fait de nombreuses critiques à propos du sabbat et des règles de pureté dans l'alimentation. 3- Les esséniens ne suivaient pas exactement le même calendrier que les autorités religieuses. Jésus n'a fait aucune mention à ce sujet et on peut déduire qu'il a suivi le courant majoritaire. 4- Les esséniens entretenaient explicitement la haine pour tous ceux, juifs ou non, qui étaient à l'extérieur de la secte ; c'étaient pour eux des « fils des ténèbres ». Jésus proposait un commandement

⁴⁴⁶ Qu'est la richesse ? La pauvreté ?

⁴⁴⁷ Il est tout à fait possible que ce chef fût lui-même un grand-prêtre de la classe sacerdotale ; dans ce cas, sans doute en désaccord sur un laxisme moral des membres de sa classe ou de leurs objectifs politiques, il fomenta une rébellion ou un schisme interne.

inhabituel, celui d'aimer ses ennemis ou ses persécuteurs. Son discours général parle d'amour, de miséricorde, de pardon, d'ouverture à ceux qui sont rejetés par la société. 5- Les esséniens ont conservé une structure très hiérarchique avec un chef (comme le Maître de justice) et des serviteurs (comme au temps des lévites⁴⁴⁸ qui servaient les grands-prêtres). Le laïc Jésus menait un mouvement laïc avec une très faible organisation. Celle-ci et la désignation des fonctions, la nomination des chefs, l'apparition de la hiérarchie... tout cela apparaîtra progressivement dans la communauté primitive et l'Église naissante. 6- On ne mentionne pas de miracles dans la communauté de Qumrân ; celle-ci connaissait les pratiques de magie, d'incantations et de divinations, mais les rejetait au profit de l'interprétation des Écritures. Les miracles font inévitablement partie du profil de Jésus. Après la guerre de 70, les esséniens disparurent, mais le témoignage de Jésus a survécu grâce à un certain nombre de disciples qui formèrent les premières communautés.

Autres groupes

Les renseignements sur les samaritains sont faibles et confus. Bien qu'ils furent d'origine juive, les juifs ne les considéraient pas comme tels, ni comme des « gens des nations ». Le nom lui-même est ambigu puisque les habitants de la Samarie étaient les samariens ; il faut donc en conclure que les samaritains ne désignaient pas les habitants d'une région, mais plutôt l'appartenance à un groupe religieux⁴⁴⁹. Eux aussi se seraient séparés des grands-prêtres de Jérusalem à l'époque des lévites ; comme prêtres, ils avaient défini leur lieu de culte sur le mont Garizim avec leur propre Temple. Géographiquement, la Samarie était située malheureuse-

⁴⁴⁸ De la tribu de Lévi.

⁴⁴⁹ Ils descendraient des tribus d'Éphraïm et de Manassé.

ment (!) entre la Galilée au nord et la Judée au sud ; ainsi, les juifs qui voulaient circuler entre la Galilée et la Judée devaient si possible contourner la Samarie, lieu de résidence des samaritains⁴⁵⁰ ! Malgré tout, on peut très bien supposer que des samaritains furent parmi les premiers convertis.

Il est aussi question des scribes dans le *Nouveau Testament*. Notons en passant que les esséniens eurent largement recours à des scribes pour écrire ou copier des documents. Selon J. P. Meier, les évangélistes ont grandement exagéré l'importance des scribes qui ne formaient aucunement un groupe religieux quelconque. Il s'agit en fait d'une fonction ou d'un métier qui consistait à pouvoir écrire ou à copier des documents. Les scribes ou « secrétaires », tout en étant plus instruits que la majorité, œuvraient dans les diverses bureaucraties religieuses ou laïques.

Il n'y a pratiquement aucune source fiable à propos des hérodiens, mais il s'agit peut-être des citoyens fidèles à Hérode Antipas (qui exécuta Jean Baptiste).

Les zélotes formèrent un groupe organisé et militaire seulement vers la fin du 1^{er} siècle ! Il est évident que Jésus ne fut pas un zélote (contrairement à l'interprétation d'auteurs modernes qui auraient aimé en faire un révolutionnaire) !

11.2.5 Quel est l'essentiel de la prédication de Jésus ?

Tout ce sous-chapitre est important puisqu'il est question de ce que devrait être une morale chrétienne ; il ne s'agit pas ici d'examiner les difficultés individuelles pour suivre les préceptes éthiques définis par le Nazaréen qui me

⁴⁵⁰ On connaît les rares contacts de Jésus avec les samaritains : rencontre avec la samaritaine au puits, le bon samaritain (considéré comme mauvais par les juifs).

semblent assez peu réalisés et éloignés de l'idéal proposé, mais plutôt de voir ce qu'il a réellement prêché⁴⁵¹.

Les critères d'historicité

À partir du moment où l'on applique des critères scientifiques d'exégèse, une question simple aboutit à des réponses où il y a des doutes, des manques d'information et une faiblesse de bases historiques ; c'est encore vrai pour la prédication de Jésus.

L'exégèse va donc tenter de dégager l'essentiel authentique de cette prédication à l'aide de divers critères. Comme les textes du *Nouveau Testament* ont avant tout une intention théologique et non pas une description historique des événements, le premier critère évident est bien celui de l'exclusion postpascale où la discontinuité apparaît entre le contexte socio-culturel à l'époque de la vie publique de Jésus et les années de développement de l'Église primitive⁴⁵². Le second critère qui est toujours fort est celui de l'attestation multiple ; plus il y a de sources fiables, plus la base historique est valable. Le troisième critère est celui de la cohérence entre la prédication de Jésus et les traditions religieuses de son époque. Par exemple, Jésus n'a pas inventé complètement le « Notre Père » parce qu'il existait de telles prières dans l'*Ancien Testament* ; par contre, on peut dire que cela était tout à fait conforme à son profil de prédicateur. D'ailleurs, Jésus, profondément juif, a certainement montré que son message s'ancrait dans la tradition juive, mais suggérait en même temps un véritable dépassement ;

⁴⁵¹ Voir CL p. 268ss, 482ss ; MIII p. 189ss ; MIV p. 13ss, 57ss, 111ss, 197ss, 277ss, 335ss.

⁴⁵² Par exemple, la « Règle d'or » n'est pas spécifique à l'époque de Jésus et ne permet pas une discontinuité ; par contre, c'est possible avec « l'amour des ennemis ». Toutefois, ce thème a pu être abordé dans d'autres spiritualités ; il faudrait faire ici des recherches approfondies.

d'une certaine façon, il voyait dans son enseignement et dans sa personne un accomplissement de l'histoire d'Israël. Il y a donc cohérence⁴⁵³ ! Dans tous les cas, il faut retrouver les fameux *logia* authentiques ; l'analyse des formes littéraires peut ici introduire des doutes méthodiques quand il s'agit de mises en scène idéalisées, d'apophtegmes⁴⁵⁴, de structures prédéfinies de récits, de miracles, de controverses, etc. Le *logion* est-il conforme à la prédication traditionnelle de Jésus ou se rapproche-t-il du kérygme⁴⁵⁵ chrétien ? Est-il issu de la conscience (peu révélée) de Jésus ou s'agit-il d'un témoignage ultérieur ? Un *logion* modifié montre par l'embarras qu'il y avait avant un *logion* authentique ; c'est aussi vrai pour un *logion* supprimé ; un *logion* est encore plus embarrassant s'il contredit le développement de la jeune Église ! Il y a un autre critère qui mérite d'être signalé, d'autant plus qu'il me permet d'avoir une certaine admiration pour cet homme, le Nazaréen, c'est celui de la cohérence entre la parole et l'acte (j'admire cette qualité assez rare chez tout être humain, surtout si la parole est conforme à la pensée⁴⁵⁶) ; ce Nazaréen a agi en concordance avec son enseignement (par exemple, il mange avec des « pécheurs » sans se soucier de certaines règles de pureté...).

⁴⁵³ De la même manière, certaines paraboles pourraient remonter à Jésus s'il y a cohérence avec le profil du prédicateur et une discontinuité avec une intention postpascale. La plupart des exégètes reconnaissent que plusieurs paraboles sont de Jésus.

⁴⁵⁴ Parole sentencieuse ou proverbiale habituellement d'un personnage illustre.

⁴⁵⁵ La profession de foi de ces premiers chrétiens.

⁴⁵⁶ On a un phénomène de double pensée quand quelqu'un dit une chose et pense autrement.

De quel Dieu et de quel Royaume s'agit-il ?

Dans toutes les religions, des plus anciennes aux plus récentes, il y a toujours eu cette croyance que la vie des hommes était soumise à des combats entre des esprits bons et des esprits maléfiques. Cette conception n'existait pas dans l'*Ancien Testament* ; cependant, elle était largement répandue au temps de Jésus où de nombreuses religions et sectes pratiquaient diverses formes d'exorcisme. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque le savoir médical était élémentaire et on croyait réellement que certaines maladies étaient dues à des démons⁴⁵⁷. Or, surtout depuis le 20^e siècle, les sciences ont connu un essor considérable et les connaissances reposent davantage sur des analyses rigoureuses que sur des mythologies peu rationnelles. C'est pourquoi l'homme moderne, enfin celui qui adhère à une approche scientifique, a raison d'être mal à l'aise quand il essaie de comprendre de quel Dieu et de quel Royaume parlait Jésus, d'autant plus qu'il faisait des exorcismes (sans doute plus que des miracles !). Bref, Jésus se comportait un peu comme ses contemporains exorcistes, sauf que lui chassait directement les démons en s'adressant à eux ! Jésus guérissait selon les croyances de son temps auxquelles il adhérerait certainement ; on a là un portrait tout à fait « humain et juif » de Jésus ! Ce dernier se démarquait complètement des autres exorcistes dans la mesure où il se présentait aussi avec autorité comme un thaumaturge, un maître de morale, un prophète eschatologique et un guide accompagné de disciples. Par ailleurs, il est surprenant de constater que l'Église catholique a pratiqué des exorcismes jusqu'au 20^e siècle, alors que ce comportement

⁴⁵⁷ C'est encore le cas aujourd'hui dans les pays où l'accès à des soins médicaux modernes est impossible ; en fait, il y a des charlatans guérisseurs même dans tous les pays, malgré la présence de systèmes publics de santé.

se retrouve surtout dans les religions animistes ! Personnellement, je trouvais qu'il y avait beaucoup de miracles, beaucoup trop, dans le *Nouveau Testament*, tout en admettant qu'une certaine exagération était acceptable dans un style littéraire destiné à convaincre ; mes recherches en exégèse m'ont démontré qu'il y a en avait sans doute beaucoup moins⁴⁵⁸ ! Si les « miracles » avaient comme fonction de fournir aux premiers témoins de Jésus des « béquilles spirituelles » à la foi, on peut se demander pourquoi cela ne fonctionne pas encore ainsi aujourd'hui ! S'il est suggéré de croire sans voir, alors cette exigence aurait dû s'appliquer dès la naissance de la communauté primitive !

La question est donc de savoir si Jésus a innové de quelque façon par rapport à la morale juive de son temps. Celui-ci est demeuré à l'intérieur de la tradition juive, sauf qu'il a présenté un renversement important de la relation entre Dieu et l'homme ; dans le judaïsme, l'homme pieux se rend agréable à Dieu dans la mesure où il se conforme à un nombre (assez imposant) de règles éthiques et de commandements divers ; Jésus affirme que désormais c'est Dieu qui s'offre aux hommes. L'homme est pécheur, mais Dieu pardonne et invite celui-ci à entrer à son tour dans l'univers du pardon et de l'amour. Mais qu'est le péché ? Et qu'est le mal ? On n'en sait rien ! Jésus n'explique pas !

On en arrive à cette étrange relation, appelons-la « mystique », que Jésus a avec son « Père ». L'attribut divin « Père » existait en fait dans diverses religions et aussi dans le judaïsme ; l'intimité entre le Père et le Fils a plutôt été développée par la nouvelle communauté qui exprimait ainsi un objet de la foi. Jésus n'a jamais affirmé qu'il était le « Fils de Dieu », mais il est tout à fait possible qu'il se soit adressé à son Dieu en utilisant l'expression « *abba* », c'est-

⁴⁵⁸ Ceci est développé un peu plus loin.

à-dire « petit papa chéri ». Le « Notre Père »⁴⁵⁹ est plus révélateur que l'on pense ; le « Notre » indique en partant l'appartenance à la même communauté humaine et à la même relation filiale. Il semble bien qu'il ait existé une version plus ancienne en araméen (perdue), ce qui renforcerait l'hypothèse qu'il s'agit bien de *logia* de Jésus.

*Père,
que soit sanctifié ton nom,
que vienne ton règne,
Notre pain quotidien, donne-le nous aujourd'hui.
Et remets-nous nos dettes
comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs.
Et ne nous fais pas entrer dans l'épreuve.*

On peut faire plusieurs remarques pertinentes sur ce « Notre Père ». Le « Père » en première ligne se rapporte à la fois à Jésus et aux autres hommes dans la mesure où le « Notre Père » est divisé en deux parties, celle de Jésus (2 lignes) et celle des autres (4 lignes) ; l'usage du « nous » montre que Jésus et les autres appartiennent à la même humanité. Les deux « ton » présentent une vision théocentrique et eschatologique. Normalement, là où le « nom de Dieu » est Dieu lui-même, celui-ci est déjà saint ou se sanctifie lui-même, mais ici les hommes ont un rôle à jouer dans sa sanctification. Enfin, le « règne » de Dieu a cette ambivalence caractéristique de la certitude qu'a Jésus par rapport au « Royaume » : il est à la fois dans le présent et le futur. J'avoue que j'aime bien le mot « dettes » parce qu'il réfère au dieu « argent » causant tant d'injustices et de pauvreté ; mais « dettes » fut remplacé ultérieurement par « offenses » sans doute parce que le sens dépassait le strict aspect pécuniaire. Dieu, débiteur de tous les « biens » associés à la

⁴⁵⁹ NT, Matthieu 6 : 9-13 et //.

vie humaine, nous remettra nos dettes (possiblement) alors que nous aurons déjà remis nos dettes à nos débiteurs humains. Le « pain » est celui qui est nécessaire « aujourd'hui » pour le corps (il n'y a pas ici une négation du corps !) et pour l'esprit. Le pain se rapporte aussi au banquet final eschatologique, tout comme « l'épreuve » dépasse toutes les « petites » épreuves reliées à la vie terrestre pour sous-entendre le combat continu, actuel et final contre le mal (pas encore vraiment défini). Dieu peut donc éprouver l'homme ? Et Dieu peut-il vraiment soustraire l'homme à l'épreuve du mal ?

Il y a deux mots qui me font grincer des dents dans la spiritualité chrétienne : « Royaume » et « Seigneur » ; cela me fait trop penser à tous ces siècles de guerres entre empereurs et rois, et à tous ces seigneurs de la guerre qui règnent encore aujourd'hui ! Il faut croire que le Nazaréen n'a pas été vraiment capable de se dégager de l'enveloppe culturelle qui était si bien représentée par une organisation tribale, patriarcale et machiste⁴⁶⁰ ; je suppose qu'il aurait été encore moins compris de ses contemporains. Nous n'avons pas une idée très claire de ce que Jésus entendait par « Royaume » ; il parlait dans le cadre du judaïsme en tentant d'y trouver un sens plus individuel, moins politique et plus spirituel. Si Jésus a été inspiré par la notion de royauté divine, bien présente dans les écritures juives, l'expression stricte « Royaume de Dieu »⁴⁶¹ est spécifique à sa prédication⁴⁶² et renforce très fortement la probabilité qu'il s'agit bien d'un *logion* venant de lui. Qui donc est Dieu pour Jésus ? C'est celui qui est totalement souverain

⁴⁶⁰ N'y a-t-il pas là une des causes de ces conflits séculaires au Proche-Orient et au Moyen-Orient ?

⁴⁶¹ Ou son équivalent « Royaume des cieux » dans *NT, Matthieu*.

⁴⁶² L'expression stricte n'apparaît qu'une seule fois dans l'*Ancien Testament* (*AT, Sagesse 10 : 10*) ; en plus, elle n'est pas présente dans la toute première communauté chrétienne.

sur sa création, son peuple et son histoire ; mais le peuple va s'étendre à toutes les nations. Le temps, qui fonde le déroulement de l'Histoire et aussi le bref moment d'une vie humaine, demeure un paradoxe difficile à comprendre ; pour Jésus, le Royaume est à venir, mais il est déjà présent en sa personne. Pour nous, aujourd'hui, c'est pareil ! Pour le « croyant », chrétien ou non, et même pour l'athée, l'espérance devrait se réaliser dès maintenant tout en étant projetée dans une « fin du monde » indéfinissable. Chacun à n'importe quelle époque est placé devant un choix fondamental qui détermine son espérance actuelle et future⁴⁶³ ! Jésus attendait effectivement le Royaume de Dieu et on peut supposer qu'il en prévoyait la réalisation future et complète bien après sa mort ; le Royaume transcendait totalement le temps des hommes. Alors, on ne pouvait pas faire de calculs sur son arrivée ; par contre, il est clair qu'il y avait pour Jésus comme pour ses contemporains un sentiment d'urgence et l'homme Jésus envisageait donc son imminence⁴⁶⁴. La « conscience de Jésus » demeurera éternellement une question sans réponse ; la « conscience humaine » attendait sa fin prochaine à son époque⁴⁶⁵, mais la « conscience divine » voyait sa réalisation en lui-même qui transcendait le temps ! Il ne pouvait pas avoir deux

⁴⁶³ En fait, le mystère du temps est plus complexe qu'il n'y paraît ! Comment aurais-je pu écrire ou au moins penser aux thèmes abordés dans cet essai si j'étais né à l'époque des hommes de Cro-Magnon ? Ou peut-être encore pire, si j'étais né sur la planète Mars en 3541 ?

⁴⁶⁴ Il m'apparaît que la tentation de calculer temporellement la « fin du monde » est demeurée bien présente dans la théologie naissante et fragile de la première communauté chrétienne. On ne peut pas affirmer que les premiers disciples avaient mal saisi les paroles de Jésus parce que ce dernier s'est comporté comme un juif de son temps et qu'on ne connaît pas vraiment comment il concevait intérieurement cette imminence du Royaume.

⁴⁶⁵ C'est le sujet qui m'intéressait le plus à l'époque de mes premières études en Sciences des religions dans les années 1960.

consciencés ! Si le Nazaréen était convaincu que le Royaume était déjà arrivé dans le présent, c'est que son Dieu se manifestait à travers lui par son enseignement, ses gestes, ses actes, ses exorcismes et ses miracles. On revient à nouveau sur cette ambiguïté des miracles ; pour Jésus, la « puissance de Dieu » était affirmée à travers ses gestes de guérisons, mais en même temps il réprouvait la « recherche de signes »⁴⁶⁶ ! Jésus ne s'est pas désigné comme le messie, ni comme le « Fils de Dieu », mais il était certainement conscient d'être un prophète ! Un maître spirituel ne peut pas être un super-héros⁴⁶⁷. Jésus fera au quotidien plusieurs remarques sur la *hâlâkâ* et l'adhésion immédiate au nouveau Royaume exigera un changement majeur des comportements moraux !

Les jugements sur la hâlâkâ

Un premier geste marquant de désaccord entre Jésus et la pratique juive se rapporte au jeûne⁴⁶⁸. Je dois dire en partant que je n'ai jamais trop compris cette obligation dans diverses religions comme dans le christianisme et l'islamisme⁴⁶⁹. J'imagine que le jeûne permet de ressentir la faim (par manque de nourriture avec peut-être un repas par jour) et donc d'avoir de l'empathie pour ceux qui ont faim tout le temps ; le jeûne est donc une forte invitation à partager sa nourriture avec ceux qui en ont moins. Il me

⁴⁶⁶ Qu'arriverait-il si aujourd'hui un homme se présentait au monde avec le pouvoir de guérir ? Et qu'arriverait-il si celui-ci se présentait à l'ONU devant tous les représentants des pays pour les supplier d'arrêter toutes ces guerres fratricides et génocidaires ?

⁴⁶⁷ Comme ceux de Marvel !

⁴⁶⁸ NT, Marc 2 : 18.

⁴⁶⁹ Le *Ramadan* dure un mois ; si les musulmans pratiquants jeûnent pendant le jour, ils peuvent manger la nuit. Cela les incite-t-il à partager leur nourriture avec les plus pauvres de leur communauté et idéalement avec des étrangers ? Je ne le sais pas !

semble que cette pratique religieuse n'a pas réussi à supprimer les inégalités sociales, les famines et la pauvreté ! En tout cas, on ne demande pas à ceux qui crèvent de faim de jeûner, même s'ils sont chrétiens ou musulmans ! Dans diverses cultures et religions, il y a souvent, au moins une fois l'an, une coutume qui incite à donner de la nourriture et d'autres biens nécessaires, mais cette bonté ponctuelle ne corrige pas la hiérarchie des classes sociales⁴⁷⁰. Jésus et ses disciples ne jeûnaient pas parce que l'arrivée présente du Royaume était considérée comme le début du banquet à la noce finale ; le message était clair : on ne jeûne pas quand c'est le temps de fêter ! Cette attitude de Jésus a été un véritable affront pour la culture et les chefs religieux de son temps. J'imagine que Jésus et ses amis acceptaient volontiers un bon repas et un peu de vin même chez des gens qui n'avaient pas une reconnaissance sociale. La communauté primitive a repris la pratique du jeûne en l'associant à la croix ; ainsi, l'espérance a été refoulée dans un futur éloigné tandis que le présent a repris son caractère tragique (la croix plutôt que la Résurrection).

J. P. Meier fait une recommandation très importante quand il s'agit de comprendre la position de Jésus par rapport à la Loi juive : il ne faut pas christianiser le Jésus historique ! Celui-ci est le Yeshua de la *hâlâkâ* (l'observation de la Loi) ; il l'a assumée et aussi dépassée. Il ne faut donc pas entrer dans la théologie ou la christologie élaborées par l'Église primitive. Jésus n'a pas présenté une idéologie religieuse systématisée, il a œuvré au cas par cas. Mais il a certes continué à choquer ! Son attitude sévère par rapport au divorce⁴⁷¹ et aux serments⁴⁷² est une prise de position dans le contexte culturel de son temps où il y avait manifestement beaucoup

⁴⁷⁰ C'est qu'il faudrait aussi partager l'accès à la scolarisation, à l'emploi et à la propriété.

⁴⁷¹ NT, Matthieu 19 : 3 ; Marc 10 : 2.

⁴⁷² NT, Matthieu 5 : 33.

d'abus. Il est exagéré de transposer ses arguments pour un autre lieu ou une autre époque, comme la nôtre ! Au temps de Jésus (et même avant), le mari avait tous les droits ! On revient encore à la même question : s'agit-il des paroles (*logia*) authentiques de Jésus ? J. P. Meier donne une réponse assez catégorique : même si on ne connaît pas les paroles exactes du Nazaréen, il est très hautement probable que ses paroles soient authentiques ; plusieurs critères s'appliquent aisément : discontinuité, embarras, attestation multiple, cohérence... Cette démarche d'abrogation de règles de la *hâlâkâ* était avant tout un appel à une juste et correcte interprétation de la Loi pour supprimer les abus d'un légalisme religieux⁴⁷³.

Mais ce n'est pas fini ! Jésus va s'attaquer aux incohérences du sabbat (les hommes doivent se reposer puisque Yahweh s'est reposé⁴⁷⁴). Impossible ici de détailler tous les arguments de la démarche exégétique, mais il est facile d'endosser les conclusions de J. P. Meier. Les divers récits à propos du sabbat (guérisons, gestes, controverses...) sont davantage des prétextes à une réflexion théorique sur les règles d'obéissance à la Loi que des événements historiques ; autrement dit, il y a une forte influence de l'Église primitive. Toutefois, il apparaît évident que Jésus a dû se faire questionner souvent sur ces règles et y répondre en proposant le gros bon sens ; d'ailleurs, on peut supposer que plusieurs juifs pratiquants appliquaient le même principe. Notons qu'aucune contrainte n'existait dans la Loi juive pour empêcher de guérir quelqu'un (à la condition de ne pas « tra-

⁴⁷³ N'y a-t-il pas encore aujourd'hui de tels abus !

⁴⁷⁴ Le judaïsme a justifié ce repos en recourant à une mythologie dépassée. Dans les faits, les cultures avaient déjà prévu un jour de repos ; aujourd'hui, il me semble que tous les pays ont adopté une semaine de sept jours où il y a un jour ou une fin de semaine de repos. Il y a au moins une fête du travail par année, complétée par divers congés laïcs et religieux.

vailler »⁴⁷⁵ !). Alors pour la « main desséchée »⁴⁷⁶, la base historique est faible et Jésus ne « travaille » pas ! Pour la « femme courbée »⁴⁷⁷, la base historique est très peu probable et Jésus ne « travaille » pas en imposant les mains ! Pour « l'homme hydropique »⁴⁷⁸, la base historique est encore incertaine et Jésus ne « travaille » pas en le prenant (dans ses bras ?) ! L'argument du bon sens est toujours le même : le « fils de l'homme » est maître du sabbat, le sabbat est pour l'homme (et non l'inverse), la vie d'un homme vaut plus que celle d'un animal de ferme... Pour les deux cas suivants, la tradition johannique a évidemment une nette tendance théologique. Pour le « paralytique à la piscine de Bethzatha »⁴⁷⁹, il y a sans doute une bonne base historique puisque plusieurs invalides s'y rendaient pour espérer une guérison miraculeuse (et magique) quand l'eau s'agitait ; toutefois, Jésus ne travaille pas, mais c'est le pauvre malheureux qui est accusé parce qu'il transporte son petit lit. Pour « l'aveugle de naissance »⁴⁸⁰, il y a aussi une bonne base

⁴⁷⁵ Le travail, qui était à l'époque principalement agricole, était défini par un ensemble de normes parfois pointilleuses (distance en nombre de pas, intérieur ou extérieur de la maison, contacts avec les animaux, puiser de l'eau...).

⁴⁷⁶ *NT, Marc 3 : 1.*

⁴⁷⁷ *NT, Luc 13 : 10.*

⁴⁷⁸ *NT, Luc 14 : 1.*

⁴⁷⁹ *NT, Jean 5 : 1.*

⁴⁸⁰ *NT, Jean 9 : 1.* Il y a une mauvaise blague à ce sujet : il ne s'était jamais lavé les yeux depuis sa naissance ! L'usage du crachat et de la terre pour faire de la boue ressemble à un rite magique ; faut-il y voir un symbolisme caché (l'eau du crachat et la terre forment un mélange qui donne la vie, la boue qui est sale est lavée par l'eau...). Le crachat est ambivalent : on crache au visage de quelqu'un comme un venin, on met du crachat sur une petite blessure (la science a montré qu'il y avait un antibiotique dans la salive) ! Il est bon de rappeler ici que les juifs se demandaient qui avait péché pour qu'il fût dans un tel état ; la réponse de Jésus est « ni lui, ni ses parents », mais aucune explication n'est

historique, mais le lien avec le sabbat est un ajout ultérieur. Pour « l'arrachage des grains »⁴⁸¹, le récit apparaît comme un enchevêtrement complexe de plusieurs histoires où la structure littéraire est plutôt mal cousue ; le récit n'est qu'un prétexte utilisé par la communauté primitive pour montrer que Jésus est le maître de la *hâlâkâ* et donc du sabbat.

Il reste à voir rapidement l'attitude du Nazaréen par rapport aux règles de pureté et d'impureté. Comme on peut s'y attendre, la même logique du bon sens va s'appliquer qu'il s'agisse des ablutions, des repas et de la nourriture, de la viande de porc, des offrandes, du contact avec des cadavres ou des lépreux (au sens large), d'une femme menstruée... Dans bien des cas, c'était tout simplement des précautions d'hygiène, mais tout a été transformé en un nombre imposant de contraintes religieuses ; on peut se demander pourquoi aujourd'hui des gens observent encore ces principes alors que les connaissances scientifiques sur l'hygiène ont énormément évolué⁴⁸² ! Pour être rigoureux, il faut mentionner que la notion d'impureté (et de pureté) englobait plusieurs catégories à cause de la fusion complète du religieux avec le culturel. Il y avait des règles se rapportant aux cultes⁴⁸³, aux comportements moraux (l'inceste et l'homosexualité étaient des péchés graves, la sexualité en vue de la

fournie sur l'origine du « mal » et les inégalités à la naissance ! Jésus connaissait-il la réponse ?

⁴⁸¹ NT, Marc 2 : 23.

⁴⁸² Encore aujourd'hui, il y a tout un contrôle sur les viandes et autres aliments « *cacher* » ou « *halal* » ; il s'agit finalement d'une forme de protectionnisme à l'intérieur de communautés assez fermées sur elles-mêmes.

⁴⁸³ Un des abus marquants de l'époque était l'usage du « *qorbân* » qui permettait en toute légalité religieuse de consacrer un bien à Dieu (je suppose que le clergé en était finalement le récipiendaire) ; ainsi, ce vœu particulier permettait à quelqu'un de ne pas utiliser ce bien pour aider un prochain, habituellement un membre de la famille (parents ou enfants).

procréation était aussi contrôlée...), à la généalogie (pas de mariage mixte !), aux aliments (dont le porc⁴⁸⁴). Finalement, Jésus s'est peu prononcé⁴⁸⁵, semble-t-il, du moins si l'on réalise l'influence majeure de la communauté primitive sur le sujet ; c'était sans doute pour montrer que Jésus avait des préoccupations plus importantes⁴⁸⁶.

La promesse d'une justice intégrale

On en arrive à ce que j'appellerais le dépassement de la religion juive qui pourra s'appliquer à toute religion. Le Nazaréen n'a pas renié sa religion, mais il a demandé de la sublimer. Dans mes termes, il s'agit du passage de la religion à une spiritualité plus universelle. L'idéal proposé assez utopiste, voire irréalisable, va se faire en deux étapes : réaliser une justice complète pour tous les hommes sur terre et aimer à la manière de Dieu. La proclamation des béatitudes⁴⁸⁷ sur la montagne⁴⁸⁸ mérite une grande attention ; il s'agit d'un texte puissant, évocateur, un appel presque désespéré à une plus grande égalité entre les hommes, au droit de chacun d'être heureux. Tant de gens en effet rêvent d'une vie meilleure depuis des millénaires ! L'usage du style littéraire « béatitudes » était déjà connu dans l'Antiquité, juive et non juive ; il y avait aussi les styles « apocalyptique » et « eschatologique ». Ce procédé était courant à l'époque de Jésus ; celui-ci n'a donc pas inventé cette approche litté-

⁴⁸⁴ Tenter de comprendre cette répugnance pour le porc grâce à des recherches sociologiques paraît plus complexe que prévu ; on pourrait facilement trouver au moins une dizaine d'explications !

⁴⁸⁵ Voir *NT, Marc 7 : 1*.

⁴⁸⁶ Le problème rebondira lorsque les premiers juifs convertis se trouveront à la même table que des juifs traditionnalistes ; cela fera aussi partie des discussions quand les premiers « païens » convertis n'auront pas à suivre les règles du judaïsme.

⁴⁸⁷ *NT, Matthieu 5 : 1 ; Luc 6 : 20*.

⁴⁸⁸ Il y a peut-être là le symbole de la proximité avec « Dieu au ciel » !

raire et orale ; il a utilisé les outils de son temps pour présenter son message. Sa démarche a été surtout eschatologique⁴⁸⁹ et aussi parénétique⁴⁹⁰. L'exégèse démontre qu'il y a deux sources principales aux béatitudes évangéliques et antérieures à *Matthieu* et *Luc* : les sources « M »⁴⁹¹ et « Q »⁴⁹². Il apparaît selon les recherches que ces béatitudes évangéliques ont une très bonne base historique, autrement dit qu'elles ont bien été prononcées par le Nazaréen. Celui-ci a pris une position radicale et très surprenante ; bien des groupes de malheureux ont été visés : les pauvres (au sens littéral), les pauvres en esprit (quel sens ?), les endeuillés, les débonnaires (quel sens ?), les affamés (au sens littéral), les affamés de justice, les miséricordieux, les purs de cœur, les pacifistes, les maltraités par la justice (humaine !), les injuriés et les persécutés à cause de Jésus. Mais les exigences furent encore plus grandes : partager ses richesses, aimer ses ennemis, ne pas juger... C'est tout un programme moral ! Cette orientation dans le discours ne visait pas à des réformes immédiates au plan social, ni pour Israël, ni pour le monde en général⁴⁹³ !

Un tel discours moral a plusieurs corollaires :

⁴⁸⁹ Tout ce qui se rapporte à la fin des temps, mais ici, dans son sens religieux, l'arrivée du « Royaume de Dieu ».

⁴⁹⁰ La parénèse est une exhortation à des comportements moraux ; la catéchèse est une parénèse conçue pour les chrétiens.

⁴⁹¹ Il est évident que les évangiles ont été écrits progressivement ; en conséquence, il existe des versions plus anciennes, en fait perdues, que l'on détecte par diverses analyses des formes littéraires. Pour chaque évangile, il y a une source plus ancienne : un *Proto-Marc* pour *Marc*, un « L » pour *Luc*, un « M » pour *Matthieu*.

⁴⁹² Vu précédemment.

⁴⁹³ On pourrait déduire, bien que cela ne soit pas démontrable, que Jésus supposait que les hommes après une conversion intérieure verraient à appliquer concrètement les réformes sociales cohérentes avec leurs nouvelles valeurs. Personnellement, je ne vois pas d'autres voies pour changer les comportements collectifs souvent proches de la violence.

1- Ce premier point est peut-être bizarre, mais il a son importance ! Jésus affirme que Celui que l'on appelle Dieu existe ! Il l'appelle « Père ». Il n'y a pas de doute ! Même sur la croix, malgré la déception, la conscience de l'échec et le sentiment d'être abandonné, il ne réfute aucunement l'existence de Dieu.

2- Jésus affirme qu'il existe une justice transcendante qui arrivera à « la fin des temps ». Évidemment, les modalités ne sont pas très claires, mais elles fondent une forme d'espérance. Si le « Royaume » est déjà actualisé dans le présent, il faut donc en déduire que cette justice est déjà immanente. Peut-on dire que l'on voit agir cette « justice divine » à travers les convictions religieuses ? Difficile à dire ! Les hommes sur terre croient-ils à cette justice immanente et transcendante, même à la « fin du temps » individuel ? Il me semble que non ! Si les hommes croyaient à une certaine justice sur terre, après leur mort, à une hypothétique fin du monde, ils auraient immédiatement changé leurs comportements moraux. Les concepts théologiques de « ciel » et « enfer » sont en soi dépassés et ils n'ont pas d'influence réelle sur l'éthique.

3- Il y a malgré tout, au-delà d'une prédication eschatologique, une incitation à changer le monde dès maintenant ; la conversion est indissociable de la recherche d'une meilleure justice pour tous et d'un aplanissement des classes sociales. Cela est valable pour les individus, mais aussi pour les groupes, les ethnies et les entités politiques.

Le dépassement dans l'amour

L'étape ultime est « d'aimer comme Dieu » ! Cela est-il possible ? Encore faudrait-il savoir comment Dieu aime les hommes ! Ce n'est pas évident ! J'avoue tout de suite que j'ai un penchant pour cette réflexion morale parce

que j'ai une certaine affinité intellectuelle avec la tradition johannique ; celle-ci, comme on le sait, a été influencée par une « gnose chrétienne ». Or, la gnose supporte bien une rationalisation de la foi, mais il y a un risque puisqu'à la limite ce qu'on appelle la foi oblige à faire un saut non rationnel dans le vide. Je vais donc demeurer, comme l'exégèse l'exige, en dehors de mes valeurs personnelles pour maintenir mon objectif initial de décortiquer scientifiquement les textes du *Nouveau Testament*.

Jésus a été un prédicateur et un moralisateur, il a suivi la *hâlâkâ* tout en la dépassant ; il n'a pas élaboré de quelque façon un système théologique. Il n'a pas utilisé un principe moral quelconque, même pas celui de l'amour, comme valeur centrale de son enseignement. Le mot « aimer » est même rare dans les évangiles et les *logia* ! C'est donc dire que les efforts théologiques qui ont été faits autour du thème « amour » viennent de l'Église primitive. Dans les évangiles, il y a trois sources⁴⁹⁴ sur le sujet (2 dans les synoptiques, 1 dans la tradition johannique). Or, aucune de ces trois sources ne jouit d'une attestation multiple ! Par contre, dans le passage de *Marc*, qui est un mélange plutôt forcé de paraboles et de controverses (avec les sadducéens, les scribes et les pharisiens), la péricope 5 (*Marc 12 : 28-34*) ressort avec une force déconcertante.

La réponse de Jésus sur les deux commandements complémentaires et indissociables s'appuie sur deux citations de l'*Ancien Testament* : aimer Yahweh, le Dieu d'Israël (*AT, Deutéronome 6 : 4*) et aimer son prochain (*AT, Lévitique 19 : 18b*)⁴⁹⁵. Comme on peut le remarquer, ces deux citations

⁴⁹⁴ *NT, Marc 12 : 28 et //* ; (*Q*) *Matthieu 5 : 44 et //* ; *Jean 13 : 34*.

⁴⁹⁵ Il n'y a aucune corrélation entre le double commandement d'amour du Nazaréen et la « règle d'or » ; celle-ci existe dans diverses cultures et religions depuis plusieurs siècles. Il s'agit en fait d'un certain idéal humaniste dans le cadre très strict d'une entité culturelle. Il ne faut pas trop s'illusionner ici non plus, car cette règle n'a jamais été réalisée

se réfèrent à des livres du *Pentateuque*, la partie la plus ancienne de l'*Ancien Testament*, qui est à la base de la Loi juive (de Moïse). On ne peut pas dire que Jésus a renié sa culture religieuse ! L'insertion forcée de cette péricope dans le passage de *Marc* permet de déduire qu'elle remonte au Jésus historique avec une très forte base historique. Jésus dépasse la Loi en réunissant deux citations du *Pentateuque* d'une manière tout à fait originale ; c'est cette union de deux préceptes anciens qui donne une nouvelle ouverture spirituelle et un commandement supérieur d'amour ! La discontinuité est totale : discontinuité avec l'*Ancien Testament*, les écrits pseudépigraphiques de l'*Ancien Testament*, les écrits de Qumrân, les passages de Philon et Josèphe, avec les écrits des rabbins, avec le reste du *Nouveau Testament*. En plus, il y a une forte cohérence avec le profil éthique de Jésus, ses propos en matière de *hâlâkâ*, sa conscience prophétique. Jésus a été un très bon bibliste juif ! C'est de cet amour-là dont il est question⁴⁹⁶ !

C'est dans le même style « coup de poing » qu'il est question de l'amour des ennemis⁴⁹⁷. L'authenticité ici s'appuie davantage sur la cohérence que sur la discontinuité (seulement pour ce passage et non pas tout ce qui suit). Aimer ses

collectivement ! La « règle négative » (« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse ! ») est déjà peu réaliste ; bien des gens adoptent une règle dégradée et égocentrique (« Je ne dérange pas les autres, alors qu'on ne me dérange pas ! »). La « règle positive » devient utopique et devrait relever d'une spiritualité supérieure (« Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on fasse pour vous ! »).

⁴⁹⁶ J. P. Meier dénonce sérieusement les exégètes qui ont dépouillé le Jésus du 1^{er} siècle de sa culture juive !

⁴⁹⁷ *NT, Luc 6 : 27 ; Matthieu 5 : 44*. Je précise à nouveau qu'il serait possible de faire un parallèle avec d'autres religions (ou spiritualités) sur le thème de « aimer ses ennemis ». Toutefois, un tel niveau d'approfondissement spirituel n'implique pas que cela se soit réalisé collectivement !

ennemis peut vouloir dire : leur vouloir du bien ; aimer ses ennemis n'exige pas qu'on les prenne dans nos bras ; il est possible qu'ils restent nos ennemis ! Et puis, pardonner n'est pas pour autant excuser !

11.2.6 Jésus a-t-il fait des miracles ?

Tout ce sous-chapitre mérite une attention particulière puisque traditionnellement la foi des chrétiens repose en partie sur la croyance aux miracles effectués par le Nazaréen ; pourtant, comme je l'ai déjà dit, il y a effectivement beaucoup trop de miracles dans le *Nouveau Testament*⁴⁹⁸.

Le miracle et la science

Une première démarche consisterait à définir ce qu'est un miracle, mais cela bute sur une difficulté majeure : est-il possible de trouver une définition générale pour n'importe quelle époque de l'Histoire ? Bien des gens pensent qu'un miracle n'en est pas un si, plus tard, il pourrait être expliqué par la science (ne parlons-nous pas d'un « miracle » de la science quand elle effectue un progrès notable (par exemple, le remplacement du cristallin pour la cataracte ; désormais « les aveugles voient » !)). Cela a du sens parce que les connaissances évoluent constamment avec le passage des siècles. Il faut écarter ici les réactions de surprise peu rationnelles avec une touche très diluée de croyance religieuse. Par exemple, après un accident d'avion une personne a survécu : « C'est un vrai miracle ! ». Disons que le miracle pourrait être vu objectivement autant par l'athée que le croyant ; il s'agirait donc d'un événement tout à fait exceptionnel, complètement inexplicable selon l'accumulation de toutes les connaissances humaines. Pour le croyant, cela

⁴⁹⁸ Voir MII p. 9ss, 319ss, 385ss, 588ss, 629ss.

s'expliquerait par une intervention (une intrusion) de Dieu dans les lois qui régissent l'univers ; cet acte pourrait être exécuté par un intermédiaire, un « saint », vivant ou mort (mais encore actif après sa mort). L'athée dirait tout simplement qu'il a observé un phénomène qui échappe à la recherche scientifique des causes. Il m'apparaît évident que le miracle est nécessairement circonstancié dans une époque bien précise ; dire que le miracle pourrait être expliqué plus tard n'annule pas le phénomène exceptionnel. Prenons un exemple simple qui surprendrait bien des gens : supposons quelqu'un qui serait né avec une seule jambe. La personne prie un « saint » (vivant ou mort) et la jambe repousse dans la journée ! Est-ce un miracle ? Ce serait en tout cas très surprenant et en plus très utile pour les amputés. Est-ce que cela pourrait être expliqué plus tard par la science et même être effectué par elle ? C'est théoriquement possible (en y mettant du temps) puisque certains êtres vivants sont capables d'une telle régénération⁴⁹⁹. Mais aujourd'hui, c'est un fait exceptionnel, un « miracle » !

Voyons quels critères sont examinés par l'Église catholique dans le cas des miracles de Lourdes. Ces conditions sont analysées par un groupe de médecins de confessions religieuses différentes ou athées. a) La pathologie doit être très grave ; b) il y a une guérison sans aucune intervention médicale ; c) il n'y a pas de supercherie ou d'illusion psychologique (sens exact ?), d) la guérison est immédiate ou très rapide ; e) la maladie ne réapparaît pas dans l'année

⁴⁹⁹ En fait, aujourd'hui, plusieurs chercheurs travaillent sur la régénération des cellules en étudiant les mécanismes des cellules souches. Les sciences de la vie ne sont pas encore rendu à faire repousser une jambe, mais on peut envisager des régénérations plus modestes, comme une phalange, une partie du visage, une blessure de la peau... Je suis convaincu que ces recherches vont révolutionner la médecine (don d'organes, transplantations, banque de sang...) ; ces « miracles » se produiront un jour !

suivante. Ce dernier critère est à mon avis très faible ; pourquoi seulement un an (on admet une guérison officielle d'un cancer après un minimum de cinq ans !) ? Les médecins ne peuvent se prononcer sur une quelconque intervention divine puisque cela dépasse la démarche scientifique. Le dossier est transmis aux autorités religieuses qui détermineront (après un certain temps) s'il y a un miracle ou non, mais on ignore sur quels nouveaux critères ils s'appuient (dans bien des cas, la « béatification » ou la « sanctification » ont une dimension politique (c'était encore plus vrai dans le passé)) ! Si on remonte aux miracles effectués par le Nazaréen, il y a un fait historique indéniable : Jésus a fait des miracles selon les croyances des témoins oculaires de son temps. C'est pourquoi J. P. Meier réfute la position des exégètes qui veulent supprimer tous les miracles dans l'analyse exégétique. L'historien doit admettre les témoignages comme des faits historiques sans pouvoir se prononcer sur une intervention divine. En fait, il est tout à fait impossible d'appliquer les critères vus plus haut à ces événements exceptionnels survenus il y a 2,000 ans ; il n'existe aucun moyen technique et aucune preuve historique qui permettraient de vérifier l'authenticité des faits ou l'honnêteté des témoins. Alors que reste-t-il ? Il reste la seule justification possible du miracle : il existe dans un contexte social bien déterminé par les croyances d'une époque historique particulière.

Ceci nous amène à réfléchir sur une réalité médicale qui est totalement admise scientifiquement, à savoir l'effet placebo (et son contraire l'effet nocebo⁵⁰⁰). Oui, il faut admettre

⁵⁰⁰ Dans les cultures animistes (comme le vaudou), un « mauvais sort » jeté sur quelqu'un aura un effet réel si la personne concernée est informée du geste et si elle y croit fermement ; la dimension culturelle a une importance capitale, de même que le degré d'enracinement de l'individu dans cette culture. J'exclus ici l'usage de drogues et de plantes diverses (comme le datura). Le même raisonnement est valable

que l'être humain peut se guérir lui-même dans certaines circonstances et dans certaines limites ; l'effet placebo peut en tout cas aider à recouvrer la santé⁵⁰¹. Si une personne malade pense qu'elle va guérir (aidée par une forte présence affective et des croyances personnelles positives et réalistes), il y a de bonnes chances qu'elle guérisse ; par contre, si la personne pense qu'elle va mourir, alors il est très probable qu'elle mourra ! L'effet placebo dérange la science médicale parce qu'on ne comprend pas encore comment il fonctionne dans le cerveau ; mais cela importune encore plus les compagnies pharmaceutiques puisqu'il est tellement plus facile d'avaler des pilules ! La question pratique avec l'effet placebo est de savoir si l'effet est temporaire ou permanent, que ce soit pour des problèmes mineurs (par exemple, arrêter de fumer) ou majeurs (par exemple, le psoriasis). Dans les faits, on a pu observer des guérisons temporaires ou permanentes, mais les témoins de ces guérisons jugent seulement à très court terme (et la machine à rumeur s'emballe rapidement). Si on revient à l'époque du Nazaréen, qui fut peut-être plus un exorciste qu'un guérisseur, on ne peut pas omettre l'effet placebo immédiat (sans vérifier sa durabilité) sur la personne guérie, mais aussi l'impact psychologique sur les témoins oculaires (à une époque où l'on croyait aux oracles, aux magiciens, aux esprits, aux démons, aux anges et aux interventions divines⁵⁰²).

pour l'effet placebo dans les guérisons effectuées par des chamans ou des guérisseurs.

⁵⁰¹ C'est pourquoi on incite les malades à faire de la méditation et à visualiser par diverses techniques le processus de guérison et le retour à un état de santé parfaite.

⁵⁰² À cette époque, il y avait, paraît-il, des gens qui avaient des pouvoirs de guérison : le païen Appollonios de Tyane, les juifs Honi le traceur de cercle et Hanina ben Dosa ; dans le manuscrit *Apocryphe de la Genèse* trouvé à Qumrân, il est question d'un certain Abram qui a guéri le pharaon ; Flavius Josèphe dans ses *Antiquités* mentionne que Dieu fait des miracles pour authentifier les prophètes ; les historiens

Le miracle dans le Nouveau Testament

Bien des exégètes considèrent qu'il n'y a pas de distinction entre magie et miracle. J. P. Meier est plus nuancé, car il y a entre les deux des différences importantes malgré un certain chevauchement. Il est possible que Jésus ait été influencé par les nombreux rites de magie à son époque, mais son comportement général fut plutôt du côté du miracle. Entre le miracle idéal (le cas de Lazare vu plus loin) et la magie (*Papyrus de Paris*⁵⁰³), il existe un spectre varié de phénomènes « surnaturels » (un cas intermédiaire serait celui de la femme qui touche le vêtement de Jésus⁵⁰⁴). Pour la magie, il y a une manipulation coercitive de forces surnaturelles ou divines pour obtenir un bienfait concret, normalement accessible par des moyens humains, souvent ridicule (un exemple moderne serait de gagner à la loterie) ; il y a un lien commercial et individuel entre le demandeur et le magicien qui opère, semble-t-il, à partir de connaissances ésotériques. Pour le miracle, il y a une relation interpersonnelle

romains Tacite et Suétone mentionnent que Vespasien, voulant accéder au pouvoir, était entouré de phénomènes paranormaux. Comme on peut s'en douter, les récits qui relatent les actes de grands personnages, religieux ou non, débordent de merveilleux (ce style littéraire s'appelle l'arétalogie).

⁵⁰³ Les papyri gréco-romains datent du – 2^e au 5^e siècle ; on y trouve la panoplie complète des rituels de magie : potions, recettes, incantations, talismans, slogans, effets désirés, paiement du magicien, oracles... La magie n'exclut pas pour autant toute relation personnelle entre le demandeur et le dieu bienveillant. Il est amusant de constater que la magie est encore largement répandue aujourd'hui, même dans les « grandes religions » ! Elle a pour but de contraindre (en théorie) une divinité pour en obtenir un service (guérison, bien, chance...). Pour avoir une bonne idée de ce qu'est la magie, il suffit de regarder les nombreux films et séries télévisées qui exploitent ce filon facile du « surnaturel » (sans oublier les vampires, les fantômes, les zombies, les extra-terrestres, etc.) !

⁵⁰⁴ Voir *NT*, *Marc* 5 : 25 ; 6 : 56.

entre le demandeur désespéré et la divinité (ou son envoyé). Dans le cas de Jésus, celui-ci utilise un langage tout à fait intelligible. Il n'y a pas de contrainte dans un sens ou l'autre : le demandeur s'adresse au thaumaturge sans le forcer, celui-ci accorde le bienfait demandé s'il le veut bien, sans obliger d'ailleurs Dieu lui-même. Le *Nouveau Testament* demeure donc assez éloigné de la magie ; le miracle a comme fonction principale de mettre en évidence la puissance et l'amour de Dieu qui veut sauver tout un peuple ; la guérison d'un individu a une portée sociale plus large.

La tâche de l'historien exégète est de déterminer au maximum combien de « miracles »⁵⁰⁵ ont une base historique valable, renforcée par des *logia* authentiques, ou s'ils sont de constructions de l'Église primitive qui avait des objectifs missionnaires, voire apologétiques. Les critères utilisés seront encore les mêmes : attestation multiple, analyse des formes littéraires, cohérence, discontinuité, embarras, rejet et exécution de Jésus.

Les exorcismes

J'ai l'impression que les exorcismes à l'époque du Nazaréen ressemblaient à la démarche que l'on fait aujourd'hui quand on a un petit malaise : on va voir un médecin (après un temps d'attente) pour qu'il nous prescrive des pilules (il y a toujours un petit « miracle » facile avec la pilule sans oublier l'effet placebo). Si à l'époque ancienne les maladies étaient causées par des « démons », il était logique de consulter un exorciste (là aussi le paiement au guérisseur garantissait une certaine efficacité). Il faut dire en partant qu'il est complètement impossible de reconstituer les événements historiques qui entouraient ce que les témoins considéraient

⁵⁰⁵ On a quelque 6 exorcismes, 17 guérisons (dont 3 résurrections), 8 contrôles de la nature et diverses allusions ; en plus, Jésus a donné (provisoirement de son vivant) à ses disciples le pouvoir de guérir.

comme des « miracles »⁵⁰⁶. Les témoins ont transmis oralement des impressions personnelles et non pas une description détaillée de la scène de guérison ; la tradition orale est toujours modifiée. Au moment de la transcription écrite, on utilisait des formes littéraires prédéfinies⁵⁰⁷ (en exagérant au besoin les « faits ») ; très souvent, les intentions théologiques de la communauté primitive étaient évidentes. De plus, on n'a aucune idée de l'efficacité de ces miracles⁵⁰⁸.

1- Le démoniaque de la synagogue à Capharnaüm⁵⁰⁹. Les détails historiques sont très peu fiables, car le récit s'inscrit dans le contexte très théologique du « secret messianique »⁵¹⁰ chez Marc. Par contre, il y a plusieurs attestations, des recoupements avec d'autres faits et une confirmation avec un *logion*⁵¹¹. L'exorcisme ici est historiquement fiable.

2- Le démoniaque gerasénien⁵¹². Le récit est très confus et mélangé à d'autres récits ; la forme primitive serait fiable, mais elle a certainement subi de nombreuses modifications et plusieurs ajouts.

3- L'enfant possédé⁵¹³. Encore un récit plutôt long, confus et incohérent, comme pour le cas précédent. Il s'agit sans doute d'un cas d'épilepsie. Il est presque impossible de

⁵⁰⁶ Une action puissante, un prodige, un signe, une action stupéfiante, un résultat prodigieux...

⁵⁰⁷ Connues dans la culture gréco-romaine.

⁵⁰⁸ Je rappelle ici les réflexions sur l'effet placebo.

⁵⁰⁹ NT, Marc 1 : 23 et //.

⁵¹⁰ La théorie du « secret messianique », issue avec évidence de l'Église primitive, supposait que Jésus était conscient d'être le messie et qu'il ne voulait pas révéler son identité réelle aux divers témoins, surtout pas lors de ses miracles. L'exégèse a bien montré que Jésus n'a jamais affirmé une telle conscience.

⁵¹¹ NT, Matthieu 11 : 23 (reproches sur la ville de Capharnaüm).

⁵¹² NT, Marc 5 : 1.

⁵¹³ NT, Marc 9 : 14 et //.

retracer la scène originelle alors que l'intention de démontrer la foi en Jésus prend le dessus.

4- Le démoniaque muet (et aveugle ?)⁵¹⁴. Rare récit qui remonte à la source « Q » ; la base historique est faible et le récit sert à introduire d'autres *logia*.

5- Le démoniaque muet⁵¹⁵. Ce récit n'est qu'une reprise dans *Matthieu* du cas précédent.

6- La référence à Marie la magdalénienne⁵¹⁶. Avec une intention théologique évidente, *Luc* veut donner de l'importance aux femmes dans le cadre de la mort et de la résurrection de Jésus. Comme à l'époque les femmes n'avaient pas de statut social et qu'il aurait été mal vu qu'une femme pût être un témoin important d'un miracle, on a ici un beau cas d'embarras et de cohérence, d'autant plus que cette femme, expossédée d'un démon, a par la suite suivi Jésus. Donc, on a une bonne probabilité historique.

7- La femme syro-phénicienne⁵¹⁷. Ce récit s'inspire de plusieurs autres et apparaît comme une création de la première communauté judéo-chrétienne. Il n'y a pas ici de bases historiques.

On a donc finalement deux cas (2 et 6) où il y a une bonne base historique !

⁵¹⁴ NT, *Matthieu* 12 : 22 et //.

⁵¹⁵ NT, *Matthieu* 9 : 32.

⁵¹⁶ NT, *Luc* 8 : 2.

⁵¹⁷ NT, *Marc* 7 : 24 et //.

Les guérisons

Les récits de guérison dans le *Nouveau Testament* sont plus nombreux que ceux d'exorcisme et ont donc une plus grande importance pour l'Église primitive, mais ont-ils une bonne base historique ? Ici encore, il est impossible de connaître la description exacte des événements et en plus ces récits utilisent un genre littéraire prédéfini qui ne se soucie pas des détails historiques ; l'intention est autre ! Ces guérisons peuvent être regroupées en quelques catégories : a) les paralysés et les estropiés, b) les aveugles, c) les lépreux. Enfin, certaines guérisons ne sont mentionnées qu'une seule fois ; il n'y a donc pas d'attestation multiple, mais cela ne permet pas d'affirmer ou d'infirmer !

1- L'homme paralysé⁵¹⁸. Le côté inusité des événements suggère une bonne base historique à une forme primitive, mais le récit a été fortement modifié.

2- L'infirmes à la piscine de Bethesda⁵¹⁹. Ce récit pourrait ressembler à celui de l'homme paralysé, mais il y a plusieurs différences. Jésus brise le lien entre le péché et la maladie en guérissant cet homme, mais, fait embarrassant, celui-ci n'est pas content (selon *Jean*) ! Des fouilles archéologiques ont montré l'existence de piscines près du Temple (comme à Bethzatha) où des gens superstitieux espéraient la guérison en se plongeant dans l'eau. On a donc une bonne base historique.

⁵¹⁸ NT, Marc 2 : 1.

⁵¹⁹ NT, Jean 5 : 1.

3- L'homme à la main desséchée⁵²⁰. Pas de base historique (cela veut dire qu'on ne peut pas en trouver une) pour cette guérison, ni pour la controverse sur le sabbat qui enveloppe le récit.

4- La femme courbée⁵²¹. Encore un récit pas clair mélangé à des controverses. Pas de base historique.

5- Le serviteur du centurion⁵²². Finalement un récit sans de véritable attestation ; pas de base historique.

6- « Les boiteux marchent »⁵²³. Il y a ici une référence à la tradition « Q » des *logia* de sorte qu'il y a une ancienne base historique.

7- L'aveugle Bartimée⁵²⁴. Malgré d'importantes intentions théologiques, il y a une bonne base historique parce que c'est le seul cas dans les synoptiques où la personne guérie est nommée et où celle-ci interpelle Jésus près de Jéricho avec une expression de l'époque.

8- L'aveugle de Bethsaïde⁵²⁵. Il y a sans doute une bonne base historique originelle parce qu'il y a une attestation multiple, mais le récit a été très modifié depuis le début. Il y a embarras et discontinuité parce que *Matthieu* et *Luc* montrent l'incompréhension des disciples. Par ailleurs, il y a une intrusion de la magie : Jésus crache directement dans les yeux et il ne guérit pas du premier coup !

⁵²⁰ NT, Marc 3 : 1.

⁵²¹ NT, Luc 13 : 10.

⁵²² NT, Matthieu 8 : 5 et //.

⁵²³ NT, Matthieu 11 : 5 et //.

⁵²⁴ NT, Marc 10 : 46 et //.

⁵²⁵ NT, Marc 8 : 22.

9- L'aveugle de naissance⁵²⁶. Il y a peut-être une base historique originelle, mais le récit très modifié montre toutes les intentions théologiques de *Jean*. Il y a discontinuité dans la mesure où Jésus fait de la boue avec son crachat, mais cela ressemble étrangement à de la magie ! L'expression « de naissance » apparaît comme un ajout !

10- « Les aveugles voient »⁵²⁷. Comme pour les boiteux, il y a ici une référence à la tradition « Q » des *logia* de sorte qu'il y a une ancienne base historique.

11- Le lépreux ostracisé⁵²⁸. La lèpre désignait toutes sortes de maladie de la peau. Jésus guérit dans la mauvaise humeur ! Le lépreux guéri devra procéder à une purification religieuse pour être réintégré dans la société. Impossible ici de trouver une base historique.

12- Les dix lépreux⁵²⁹. Il y a sans doute une base historique dans « L », donc très ancienne, mais le récit complexe met en évidence théologique la foi provenant de l'étranger, ici un samaritain.

13- La belle-mère de Pierre⁵³⁰. On ne peut pas se prononcer sur l'historicité du miracle, mais c'est le contraire pour l'existence de la belle-mère !

14- La femme aux hémorragies⁵³¹. Sans doute un cas de pertes utérines où la femme était toujours impure. Le récit est inséré dans une autre histoire de guérison. Ici on a comme

⁵²⁶ NT, *Jean* 9 : 1.

⁵²⁷ NT, *Matthieu* 11 : 5 et //.

⁵²⁸ NT, *Marc* 1 : 40 et //.

⁵²⁹ NT, *Luc* 17 : 11.

⁵³⁰ NT, *Marc* 1 : 29 et //.

⁵³¹ NT, *Marc* 5 : 24 et //.

un cas de magie ; la femme impure ne peut toucher Jésus, mais elle est guérie en touchant son vêtement ; Jésus ressent la force qui sort de lui, mais on peut noter qu'il ne sait pas qui a touché son vêtement ! Impossible ici de trouver une base historique.

15- L'homme hydropique⁵³². On a un récit de guérison forcée d'un homme qui a un œdème dans le contexte de controverses sur le sabbat. Impossible ici de trouver une base historique.

16- Le sourd-muet⁵³³. Il y a embarras et discontinuité dans la mesure où Jésus posait des gestes qui s'apparentaient à de la magie. Il y a encore ici une intention théologique pour offrir la foi aux « gens des nations », mais on peut supposer que Jésus a guéri des sourds. Toutefois, il est impossible de trouver une base historique.

17- L'oreille coupée⁵³⁴. Un récit plutôt confus avec des incohérences où l'intention théologique incite à une réflexion sur la non-violence. Il est difficile de retrouver les faits de base, et l'oreille recollée n'est pas fait historique !

18- Le serviteur du centurion⁵³⁵. Il y a sans doute une bonne base historique ancienne à cause de l'attestation multiple, mais le récit assez confus provient de l'Église primitive.

On a finalement trois cas où il y a une bonne base historique (2, 7 et 8) et quatre autres où il y aurait une base valable seulement pour un récit ancien et originel (1, 9, 12 et 18).

⁵³² NT, Luc 14 : 1.

⁵³³ NT, Marc 7 : 31.

⁵³⁴ NT, Luc 22 : 49 et //.

⁵³⁵ NT, Matthieu 8 : 5 et //.

Les résurrections

Dans tous les récits, religieux ou non, les miracles de résurrection sont évidemment les plus impressionnants, car des humains, divinisés ou près du divin, auraient le pouvoir de faire passer des personnes de la mort à la vie terrestre antérieure, à condition que le cadavre soit encore là et en principe pas en décomposition⁵³⁶ ; l'homme ressuscité mourra à nouveau inévitablement comme tout être humain vivant ! Imaginons ce qu'il adviendrait si un homme avait le pouvoir de ressusciter des morts ! Personnellement, je pense qu'aucun être humain, maître spirituel, sage, guru ou autre, n'a ressuscité un mort à travers toute l'Histoire ! Cette croyance ne fait que renforcer le refus de la conscience de la mort, c'est-à-dire de l'extinction complète de l'individu. Cela va donc plus loin que la croyance en la survie d'une partie « spirituelle » indestructible et soudainement libérée, car l'intention est de retrouver l'être humain complet avec sa dimension corporelle et terrestre, même si celle-ci comporte de nombreuses limitations.

Il faut faire ici une remarque importante à propos de la résurrection de Jésus qui est à la base de la foi des chrétiens : cette Résurrection⁵³⁷ ne ressemble en rien aux résurrections

⁵³⁶ Il ne s'agit donc pas ici de ces histoires farfelues où un squelette enseveli depuis des décennies revient à la vie. Il ne s'agit pas non plus de l'expérience d'une grande proximité de la mort où la personne ressent une grande tranquillité intérieure, voit une lumière blanche, ou, en volant au plafond, elle peut décrire son opération chirurgicale. La résurrection n'existe en fait que dans les romans, les histoires et au cinéma. De manière générale, il n'y a qu'une seule résurrection dans un film, mais dans celui de *Frankenweenie* le chien Sparky a droit à deux résurrections grâce au pouvoir de l'électricité-éclair, l'ancêtre du défibrillateur externe automatisé (DEA).

⁵³⁷ La Résurrection, comme objet de foi, déborde de l'analyse scientifique et donc de l'exégèse. De fait, il n'existe aucun style littéraire connu

d'humains ; pour cette foi, Jésus a manifesté sa présence et sa continuité après sa mort sans retrouver son corps terrestre antérieur. Il est tout à fait possible que l'Église primitive ait alimenté l'imagination à propos de résurrections, mais cela est compréhensible : à l'époque de Jésus, on croyait aux résurrections, autant dans la culture juive que dans celle du monde gréco-romain. Si un groupe culturel considérait comme plausible qu'une résurrection fut possible, il allait évidemment en « voir » à l'occasion de certaines guérisons ou même à partir de rumeurs ! Dans le *Nouveau Testament*, les sources de cette croyance sont nombreuses et d'ailleurs antérieures aux écrits eux-mêmes ; elles confirment clairement que celle-ci existait du vivant même de Jésus et aussi après sa mort.

Il n'y a aucun moyen scientifique pour savoir si Jésus a effectivement ressuscité des morts ! Une telle affirmation relève plutôt de la foi et des intentions théologiques de la communauté primitive. Mais on peut être certain que cette croyance s'appuie sur des actes bien réels et historiques de Jésus. Le langage, la tradition orale, les écritures théologiques, les traductions et les modifications ont certainement transformé un « mourant ramené à la vie » en un « mort ramené à la vie » ! Il ne faut pas oublier que le constat de décès avait très certainement des critères beaucoup plus faibles qu'aujourd'hui⁵³⁸ ! Les récits de résurrection, qui sont des miracles de guérison (la mort est comme une maladie⁵³⁹) ont une nette intention théologique et suivent un

pour décrire un tel « événement », tandis que la résurrection de morts suit un schéma littéraire prédéfini.

⁵³⁸ Encore récemment, la définition médicale de la mort a évolué ; on est passé de la cessation des signes vitaux à une mort cérébrale. On peut voir ici l'épineux problème des comateux et des hommes-légumes maintenus en vie artificiellement.

⁵³⁹ Aujourd'hui, certaines recherches (comme celles financées par Google) partent d'une telle hypothèse pour reculer la mort ou même pour espérer l'immortalité !

style littéraire assez prédéfini : il s'agit d'amener le spectateur, le témoin, le lecteur à adhérer à la foi. Voyons donc quelques cas (il n'y en a que trois).

1- La fille de Jaïre⁵⁴⁰. Le récit de *Marc* est le plus ancien et s'inspire certainement d'une ancienne version. Certains exégètes considèrent qu'il s'agit d'un simple récit ancien de guérison transformé en résurrection, mais J. P. Meier pense que cette association s'est faite dès le début par les témoins. Il n'en demeure pas moins que le passage d'une guérison à une résurrection demeure conforme à la culture du temps. Il s'agit d'un cas unique où quelqu'un de nommé demande une guérison ; cela a lieu dans une controverse entre Jésus et un chef de synagogue ; et puis, Jésus parle en araméen, il est tourné en dérision, mais il expulse les spectateurs. C'est une situation embarrassante et en discontinuité avec l'Église primitive ; cette dernière y a peut-être vu une inspiration pour le conflit opposant les nouveaux convertis aux juifs traditionnalistes. Chose certaine, le récit initial remonte à l'époque de Jésus et précède l'Église primitive. Par ailleurs, rien n'indique qu'il s'agisse d'une véritable résurrection.

2- Le fils de la veuve de Naïm⁵⁴¹. Ce récit présente Jésus comme un super-prophète qui réalise l'Histoire du salut pour Israël et les autres nations. Le miracle est une invitation à la foi qui sauve dans l'amour et le pardon. Le récit s'inscrit ainsi à l'intérieur d'autres guérisons, de paraboles, de l'opposition des pharisiens et des légistes. *Luc* s'est peut-être inspiré de certains récits de l'*Ancien Testament*⁵⁴², mais finalement

⁵⁴⁰ *NT, Marc 5 : 21 et //*.

⁵⁴¹ *NT, Luc 7 : 11.*

⁵⁴² L'exemple de *AT, 1 Rois 17 : 19* est très intéressant : il s'agit de la « résurrection » du fils de la veuve de Sarepta par Élie qui contrôle les éléments naturels comme la pluie ; mais la manière de guérir est

il apparaît qu'il a puisé dans un récit plus ancien de la source « L » (un *proto-Luc* désormais perdu). Le récit remonte-t-il à l'époque de Jésus ? Ce n'est pas certain, mais il est possible qu'il soit rattaché à un événement du vivant de Jésus. Encore une fois, rien d'explicite sur une véritable résurrection.

3- La résurrection de Lazare⁵⁴³. Quand on entre dans la tradition johannique, qui s'éloigne des évangiles synoptiques, on peut être certain de lire des récits hautement symboliques et christologiques. Si l'histoire de Lazare était totalement véridique, on aurait probablement le seul cas de résurrection d'un être humain dans toute l'Histoire parce qu'il y aurait ici un minimum de base historique, mais sans preuve absolue⁵⁴⁴ ! Le récit sur le retour à la vie terrestre de Lazare est extrêmement bien écrit et efficace ; c'est une pièce de théâtre tragique et universelle, son interprétation littérale fournit un scénario exceptionnel pour le cinéma. Tous les éléments sont réunis pour convaincre tout type de spectateur ; je suis certain que bien des gens dans l'histoire du christianisme ont cru à une véritable résurrection. Au départ, Lazare est seulement malade, mais Jésus attend qu'il meure pour démontrer la gloire de Dieu et il s'en réjouit ; les disciples ne comprennent rien au double sens sur la mort et la vie ; quand Jésus arrive, il est déjà mort et mis dans une grotte. Jésus est un grand ami personnel de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie ; celles-ci lui reprochent d'être arrivé

particulière ! Ce récit est un bon exemple de miracles et de merveilleux à répétition !

⁵⁴³ NT, Jean II : 1.

⁵⁴⁴ À vrai dire, on ne peut guère se fier sur les récits de résurrection que l'on pourrait trouver dans diverses cultures religieuses et leurs textes sacrés ; il s'agit habituellement de récits débordant de merveilleux et de miracles. Cela vaut pour la résurrection, mais aussi pour l'ascension qui permet d'échapper à la décomposition corporelle, pour l'ubiquité, la naissance virginale, les pouvoirs sur la nature, la survie sans manger, etc.

en retard, mais Jésus répond qu'il est « la résurrection et la vie ». Jésus pleure et il frémit deux fois ; ayant déjà l'accord de son Père, il ordonne à Lazare de sortir ; celui-ci, entouré de bandelettes des pieds jusqu'au cou, avec un suaire sur la tête, réussit tout de même à se lever et à marcher (un peu !). Lazare va devenir le prétexte pour condamner Jésus et lui-même est désormais un témoin gênant qu'il faut aussi éliminer. Comme on peut le constater, tout le récit a un très fort accent théologique qui est propre à l'Église primitive. On pourrait reprendre le récit au complet et en faire ressortir toutes les interprétations symboliques. Lazare est en fait un grand signe parmi plusieurs autres où il est en fait question de la mort et de la résurrection de Jésus ; il s'agit donc d'une parabole très élaborée. J. P. Meier pense qu'un récit assez ancien a probablement existé, mais qu'il a été très retravaillé par la suite. *Jean*⁵⁴⁵ est un bon écrivain, mais son style littéraire habituel a de la difficulté à intégrer une source ancienne ; l'introduction de *logia* dans le récit est évidente. Celui-ci comporte plusieurs parties où les événements sont hors contexte ; il y a plusieurs dialogues de type théologique ; le personnage de Marthe a été ajouté.

Après une analyse exégétique très serrée, J. P. Meier a tenté de retracer le récit initial, mais comme il le dit si bien, il s'agit d'une reconstruction approximative, sans oublier que la tradition orale évolue elle-même avant d'aboutir à des textes écrits qui subiront à leur tour des modifications. Voici donc le résultat possible :

⁵⁴⁵ *Jean* ou l'*Évangile de Jean*, mais ici il faut sous-entendre l'écrivain principal et possiblement les écrivains secondaires ; dans la tradition johannique, l'écrivain principal a-t-il eu une influence capitale au début de la tradition écrite ou plutôt a-t-il effectué une synthèse bien personnelle à la fin de cette tradition (vers la fin du 1^{ier} siècle) ?

Texte initial :

« Il y avait un homme malade, Lazare de Béthanie, le village [dans lequel] Marie sa sœur [vivait aussi]. Sa sœur envoya un [message] à Jésus, disant : « Seigneur, vois, celui que tu aimes est malade. ». Quand Jésus apprit qu'il était malade, il demeura alors deux jours à l'endroit où il se trouvait. »

Premier ajout possible :

« Après cela, il dit à ses disciples : « Lazare notre ami s'est endormi, mais je vais aller le réveiller. ». Les disciples lui dirent donc : « Seigneur, s'il est endormi, il sera sauvé. ». Mais Jésus avait parlé de sa mort, alors qu'ils se figuraient, eux, qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil. Jésus leur dit alors ouvertement : « Lazare est mort. Mais allons à lui. » »

Second ajout possible :

« Quand Jésus arriva [à Béthanie], il le trouva depuis quatre jours déjà dans le tombeau. Beaucoup de juifs étaient venus auprès de Marie pour la consoler au sujet de son frère. [Marie était assise dans la maison.] Quand elle apprit [que Jésus était arrivé], elle se leva rapidement et alla vers lui. [Jésus n'était pas encore entré dans le village.] Lorsque les juifs qui étaient avec elle dans la maison et cherchaient à la consoler virent Marie se lever soudain pour sortir, ils la suivirent, pendant qu'elle se rendait au tombeau pour s'y lamenter. »

« Lorsque Marie parvint à l'endroit où se trouvait Jésus, dès qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds en lui disant : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. ». Lorsqu'il la vit se lamenter et les juifs qui étaient venus avec elle se lamenter aussi, Jésus gémit en esprit. Et

il dit : « Où l'avez-vous déposé ? ». Ils lui dirent : « Seigneur, viens voir. » »

« Jésus s'en fut au tombeau. C'était une grotte, et une pierre en recouvrait l'entrée. Jésus dit : « Enlevez la pierre. ». On enleva la pierre. Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors. ». Celui qui avait été mort sortit, [les pieds et les mains attachés par des bandes de tissus, et le visage enveloppé d'un linge]. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. ». Alors beaucoup de juifs qui étaient venus auprès de Marie et qui avaient vu ce qu'il avait fait crurent en lui. »

La conclusion générale est la suivante : le récit remonte probablement à un événement du vivant de Jésus ; possible-ment, il s'agissait d'un dénommé Lazare qui était très malade et proche de la mort ; on peut aussi supposer que celui-ci fut un disciple de Jésus. Bien que le récit de *Jean* soit un récit de résurrection et non pas de guérison, on peut facilement imaginer que la guérison de ce Lazare fut interprétée comme une résurrection par les autres disciples de Jésus (qui croyaient en la résurrection !). Il y aurait donc une racine historique avant l'Église primitive, mais celle-ci y a trouvé un excellent point de départ pour un développement théologique.

On ne saura jamais ce qui s'est réellement passé ! Comme je l'ai écrit précédemment, je ne crois pas à une véritable résurrection (ce qui, en passant, ne fait aucune-ment partie de la foi pour les chrétiens) !

Le contrôle de la nature

Les miracles qui se rapportent à la nature sont à mon avis assez douteux puisqu'ils appartiennent à ces nombreux récits merveilleux qui entourent les grands sages de l'Histoire ou encore ces rois, empereurs et leurs généraux militaires que l'on a voulu diviniser. On en retrouve dans

diverses religions, mais aussi dans l'*Ancien Testament*. Puisqu'il y a plusieurs allusions (sans attestations) dans le *Nouveau Testament*, nous allons les examiner. Il est pratiquement impossible de les regrouper en catégories (un don comme à Cana, une épiphanie comme la marche sur la mer, un sauvetage avec la tempête, une malédiction pour le pauvre figuier...), mais je serais porté à penser qu'il s'agit encore de l'imagination populaire de la communauté primitive dont les racines historiques, peut-être réelles, ont été perdues.

1- Le statère dans la bouche d'un poisson⁵⁴⁶. Pas sérieux ! C'est le genre de récit qu'on peut trouver dans des apocryphes. Il est question ici tout simplement d'une controverse au sujet de l'impôt romain pour le Temple de Jupiter.

2- Le figuier stérile⁵⁴⁷. Un récit bizarre et confus. Il semble qu'il s'agisse d'une tentative maladroite pour introduire des *logia* ou peut-être pour parler du Temple détruit et reconstruit afin de préfigurer la mort et la résurrection de Jésus. Il s'agit de ce qu'on appelle un théologoumène, c'est-à-dire d'un récit ayant une apparence d'historicité dans un but théologique.

3- Une pêche miraculeuse⁵⁴⁸. On a ici un récit aux sources multiples qui appartient définitivement à l'Église primitive. On y trouve comme principal thème le choix du pêcheur (!) Pierre qui va jouer un rôle important dans l'Église primitive. Comme le récit s'inscrit dans des théophanies et des apparitions de Jésus après sa mort, il devient impossible pour la science exégétique d'y trouver un fondement historique. Bref, il s'agit d'une rétroprojection d'une pensée postpascale au temps du Jésus avant sa mort. C'est très peu crédible.

⁵⁴⁶ NT, Matthieu 17 : 24.

⁵⁴⁷ NT, Marc 11 : 12 et //.

⁵⁴⁸ NT, Luc 5 : 1 et //.

4- Marcher sur la mer⁵⁴⁹. Le récit s'apparente à la pêche miraculeuse puisqu'il est rattaché à la multiplication des pains. Ce serait tellement extraordinaire si aujourd'hui quelqu'un pouvait multiplier ainsi de la nourriture ; imaginons les conséquences sur le problème de la faim dans le monde, sur ces grands monopoles économiques et financiers, sur la production agro-alimentaire ! Comme ce serait fabuleux de pouvoir marcher sur les eaux⁵⁵⁰, de voler comme les oiseaux, de survivre en hibernation, de communiquer par télépathie... ! Bon, on a ici une manifestation théophanique ou épiphanique où Jésus rappelle le « Je suis » de l'*Ancien Testament*. Ce récit illustre bien les balbutiements théologiques de l'Église primitive où toutes les justifications se mêlent allègrement avec les problèmes concrets de cette communauté ; celle-ci tente de retrouver quelques événements historiques à partir d'une mémoire collective qui s'estompe progressivement (n'oublions pas que les évangiles sont finalisés vers la fin du 1^{er} siècle !). Comme dans le cas précédent, le récit remonte à l'Église primitive. Il est intéressant ici de faire une remarque sur le critère de discontinuité ; s'il a été utilisé pour démontrer une base historique à l'époque du Jésus vivant, l'argument inverse est également possible : ici, on a une absolue continuité (et cohérence) avec les attitudes, les réflexions théologiques et les intentions parénétiques (ou catéchétiques) de la communauté des premiers chrétiens ! En l'occurrence, cette communauté accordait de l'importance au partage de la nourriture qui d'ailleurs était célébré dans l'eucharistie (ce sens initial a-t-il été perdu ?).

⁵⁴⁹ NT, Marc 6 : 45 et //.

⁵⁵⁰ Il y a au sujet de ce récit une blague assez facile : Jésus aurait marché tout simplement sur des pierres (« Pierre » et « pierre », le jeu de mots humoristique du maître (pourquoi pas) est possible en araméen !) et aurait crié à Pierre : « Fais comme moi ! », mais ce dernier, non pas par manque de foi, mais plutôt d'observation, aurait plongé dans l'eau !

5- L'apaisement d'une tempête⁵⁵¹. Ici encore, on a une continuité avec les croyances aux miracles dans l'Église primitive qui s'appuient sans doute sur de très anciens récits de miracle conçus avec *Marc*. L'objectif est de démontrer l'autorité de Jésus comme Fils de Dieu.

6- L'eau en vin⁵⁵². Un récit pour le moins bizarre⁵⁵³, symbolique, plein d'allusions, sans attestation multiple. On nage en pleine théologie johannique (lien entre Jésus et sa mère, préexistence du Verbe, style littéraire pour le récit de miracle, noce messianique...). Si Jésus a pu assister à des noces à Cana, le récit de *Jean* est une création personnelle qui s'éloigne d'indices historiques.

7- La multiplication des pains⁵⁵⁴. Comme dans le cas de la pêche miraculeuse, ce récit repose sur deux sources indépendantes d'un même récit ancien, mais qui se sont fusionnées. Outre le fait qu'il s'inspire de l'*Ancien Testament*⁵⁵⁵, le récit repose sans doute sur des *logia* et le fait historique que Jésus partageait ses repas avec la foule, mais il est impossible de reconstituer les événements ou d'y voir un miracle !

⁵⁵¹ *NT, Marc 4 : 35 et //*.

⁵⁵² *NT, Jean 2 : 1.*

⁵⁵³ Il est peut-être utile de savoir qu'à l'époque on conservait dans des jarres du vin concentré auquel on pouvait ajouter de l'eau !

⁵⁵⁴ *NT, Marc 6 : 32 et //*.

⁵⁵⁵ Il est souvent question de pain dans *AT, 1 Rois* et *2 Rois*, mais le passage suivant est révélateur : *2 Rois 4 : 42* ; après que le peuple eût mangé, il restait encore du pain ! En fait, il y a dans l'*Ancien Testament* plus de 250 versets où il est question de pain !

PARTIE IV

L'expérience spirituelle

CHAPITRE 12

Ce qu'on appelle la foi

12.1 L'agnosticisme, l'athéisme et la foi

« 15 juin 2005. Tout, absolument tout, nous incite à douter dans la vie, de la vie et du sens de la vie ; tout s'use, s'effrite et disparaît. »

Qu'est donc la foi ? Cela serait la connaissance théoriquement possible de Celui qu'on appelle Dieu. Il faut toutefois partir d'une vérité terrible et assez décourageante : si Celui qu'on appelle Dieu existe, alors il est transcendant à tout ce que l'homme peut connaître ou imaginer. Évidemment, le premier pas à faire est de considérer que ce Dieu-là existe, même si cela ne peut pas être prouvé. Si ce Dieu-là se laissait saisir par l'homme, alors il ne serait plus Dieu. Il faut donc se méfier de toutes ces créations humaines qui s'apparentent à des récits imaginaires et prétendent expliquer la nature de Dieu, la création de l'univers, le mal... Ce Dieu-là existe dans le silence, la noirceur et les doutes

inévitables pour la conscience humaine. Ce Dieu-là est une espérance.

La foi est pour moi un mot plutôt vague et imprécis. On parle globalement d'un « croyant » de manière assez floue tout comme on parle d'un « pratiquant ». Il y a là un étiquetage bien superficiel. La foi est d'abord associée à une croyance ; or quand on croit, on ne connaît pas d'une manière certaine ; la connaissance s'appuie alors sur une probabilité ou une statistique. À la limite, c'est aussi insuffisant que de dire, comme certains le font, « il faut bien croire en quelque chose ». Mais la foi peut-elle être malgré tout, comme l'affirment les théologiens chrétiens, une connaissance certaine, même si celle-ci est incomplète ? La foi serait donc une expérience individuelle qui se vit à l'intérieur d'une certaine obscurité, à la frontière de l'ignorance et même du doute. Cette foi impliquerait une participation intégrale de toutes les facultés intellectuelles et spirituelles de l'être humain dans la rencontre d'un Être transcendant amoureux qui, à son tour, serait dans une éternelle attente de communiquer. Celui qu'on appelle Dieu serait un Amour transcendant.

La foi m'apparaît donc avant tout comme une expérience personnelle avant d'être un acte social ou collectif dans une religion. Par ailleurs, tout le monde sait combien presque toutes les religions, surtout les « grandes », ont été des sources de violences et de guerres. À chaque fois qu'une religion s'est rapprochée du pouvoir politique ou qu'un gouvernement s'est appuyé sur elle, alors cela a généré des guerres et des luttes sociales. Et comme les religions servent fortement à la cohésion sociale et culturelle, voire à la survie de certains groupes, il ne faut pas s'étonner si on a aussi combattu les religions avec autant de violences. Les expressions « croisades » et « guerres saintes » sont en elles-mêmes un non-sens pour toute éthique, religieuse ou humaniste.

Et comme la foi nécessite une grande confiance pour rencontrer un Être transcendant et amoureux de l'homme afin de mieux le connaître et l'aimer, le meilleur terme pour

désigner la foi serait bien celui de la Confiance. On peut comprendre ce qu'est la confiance, car sans elle la vie quotidienne serait impossible. On peut supposer que la majorité des hommes sont foncièrement bons plutôt que mauvais, qu'il y a malgré tout de la bonté dans les institutions, les gouvernements, les systèmes judiciaires, dans le commerce, dans les systèmes financiers, dans les systèmes d'éducation, dans la famille, etc. L'homme a un immense besoin de croire que la vie a un sens ; il a une soif viscérale d'aimer, et surtout d'être aimé et reconnu. L'homme de tous les temps et de tous les lieux a un désir profond de justice sociale. Mais jusqu'où est-il prêt à aller pour satisfaire ces besoins fondamentaux ? Jusqu'à quel point est-il prêt à changer, au risque de connaître de sérieuses insécurités, pour rencontrer un Être amoureux qui dépasse ses petits schémas humains ?

Il est surprenant de voir comment les gens qui ont connu comme moi les années 50 et 60 au Québec sont encore marqués négativement par l'intégrisme de la religion catholique. C'était en effet une période d'orthodoxie où l'Église et l'État étaient très fusionnés. Il n'y avait pas une seule organisation civile qui n'avait pas son aumônier ; les structures ecclésiastiques recouvraient les mécanismes gouvernementaux. Les milieux d'enseignement étaient proches de l'Église et un certain dogmatisme était réfractaire à l'esprit critique. Cette omniprésence de l'Église a eu comme effet pervers de cacher de belles valeurs de la spiritualité chrétienne. Alors aujourd'hui, les gens cherchent une démarche spirituelle ou morale en examinant d'autres courants (bouddhisme, humanisme...). La plupart des valeurs recherchées ailleurs existent dans le message chrétien (l'immortalité de l'âme, l'amour et la justice sociale, la fraternité, la rencontre et la connaissance de Celui qu'on appelle Dieu...), mais le discours ne passe plus. Au-delà des substitutions, l'angoisse est toujours là dans les religions ou en dehors des religions.

La mort est toujours présente et on continue à réfléchir sur ce qui pourrait exister après la mort.

On revient ainsi au point de départ ! En partant de l'inexorable mort et de l'absurdité qui l'accompagne, on peut définir une conception de la vie entièrement basée sur un agnosticisme positif. Ce serait le moyen le plus efficace de faire progresser l'humanité et aussi la spiritualité. Même si Celui qu'on appelle Dieu existe ! Mais une telle maturité est-elle actuellement possible ? L'agnosticisme, malgré ce qu'on en pense, est une forme de sagesse parce qu'elle est remplie de passions. Être agnostique, c'est d'abord accepter en toute humilité que la démarche ouverte pour la connaissance débute par l'ignorance. Cet accès possible à un autre niveau de connaissances au-delà de ses certitudes réconfortantes n'est pas facile. Il faut mourir à soi-même comme dans une conversion. Le long chemin qui y mène est à la mesure des désirs intérieurs de dépassement des schémas stéréotypés. Il y a certes une certaine proximité entre l'agnosticisme et ce qui serait une véritable foi. Comment un être humain pourrait-il faire autrement s'il espère rencontrer dans la finitude de sa vie terrestre cette Transcendance amoureuse ?

Au-delà des réflexions générales sur la foi, l'athéisme et l'agnosticisme, n'y a-t-il pas lieu d'aborder ce qu'on pourrait appeler un athéisme structurel ? Notre société est-elle propice pour perdre la foi ou ne pas l'avoir ? Je pense que oui ! Les Églises elles-mêmes, chrétiennes ou plus spécifiquement catholiques, peuvent-elles être directement responsables de l'absence de foi ou de la perte de la foi ? Je pense que oui ! Mais il y a une question plus fondamentale : la foi peut-elle être la cause de la perte de la foi ? Je dirais que oui ! Si la foi est cohérente avec ses propres exigences, elle doit quitter la piété facile de l'enfance, se détacher des moules culturels et s'éloigner des discours superficiels des Églises. L'idéal de la foi est tout ce qu'il y a de plus désirable, mais celle-ci met en évidence la distance impossible à atteindre dans la réalité quotidienne. La foi peut décourager l'élan intérieur

et risque de devenir un rêve évanescent, un rendez-vous manqué, une altérité étrangère. La foi peut mener à un terrible vide intérieur, une nuit profonde et noire. Il arrive que la foi ignore ce qu'est la foi. Est-il possible que la foi se trompe complètement sur sa propre vérité ? Est-il même possible que la foi devienne totalement absente de la conscience ? Avant d'arriver à quelque conversion, il me semble qu'une « déconversion » reste à faire. Le doute peut être accepté positivement dans la mesure où l'agnosticisme tend vers un appel amoureux et absolu.

12.2 L'expérience spirituelle de l'Absolu

« 4 novembre 1984. Celui qui n'a jamais prié est un menteur ! Un jour ou l'autre, il faut se mettre en présence de ce Grand Absent et attendre ! »

12.2.1 Le lymphome et l'amour

Je ne développerai pas ici le lien entre mon lymphome et l'amour, comme je l'ai fait dans mon premier essai⁵⁵⁶ en étayant au maximum toute la dimension affective vécue à ce moment. Plus de dix ans après cette expérience plutôt pénible, je peux maintenant avoir un regard plus rationnel sur la dimension spirituelle de ces événements.

Je ne suis pas le seul à avoir parlé d'une expérience amoureuse à proximité de la mort, comme dans une grave maladie considérée terminale, même si dans mon cas la conscience de l'essentiel était en moi depuis fort longtemps. En fait, il faudrait plutôt dire que bien d'autres personnes, au-delà d'un témoignage écrit ou non, ont expérimenté cette intensité amoureuse. Certaines sont décédées, d'autres ont survécu. Il n'y a pas de recette magique pour survivre à

⁵⁵⁶ *Pourquoi... moi ?*, toute la *Partie II* et en particulier le *Chapitre 11*.

la mort imminente ; on peut affirmer toutefois que la personne convaincue de sa mort va sans doute mourir, tandis que celle qui espère vivre a plus de chance de survivre. Et puis, les expériences affectives vécues en phase terminale ou à proximité de la mort ne sont pas toujours positives. Certains acceptent très mal la situation ; tout dépend de la personnalité, du vécu antérieur, du niveau des souffrances, de la durée de la maladie, du soutien reçu de proches (autres que du monde médical)... Comment savoir qui gagnera dans ce « combat » entre la vie et la mort ?

Certains chercheurs considèrent que l'expérience d'un grand amour à proximité de la mort serait comme la preuve qu'une partie immortelle de l'être humain, habituellement appelée « âme », est destinée à rencontrer après la mort un Amour transcendant et éternel. On s'appuie alors sur des cas de patients qui ont vécu un coma ou une chirurgie qui a mal tourné. Après une mort clinique, ces gens sont revenus à la vie et ont pu raconter ce qu'ils avaient « vu » pendant leur inconscience. L'EMI (Expérience de Mort Imminente) ne sera jamais une résurrection, ni la mort elle-même. Je ne pense pas qu'il existe un seul cas de résurrection dans l'histoire de l'humanité, ni d'ailleurs que quelqu'un soit revenu de « l'au-delà » pour nous dire comment cela se passe de « l'autre côté » ! Il apparaît comme un fait scientifique et indéniable que certaines personnes, ayant vécu cette proximité de la mort et retrouvé une vie consciente, témoignent qu'elles ont vécu un « moment » de grande paix et d'amour et que cela a bouleversé leur vie par la suite.

On peut en fait généraliser cette observation en indiquant qu'il n'est vraiment pas nécessaire d'aller aussi près de la mort pour vivre une expérience amoureuse intense. Toute grave maladie, comme un cancer, rapproche de la mort et permet de saisir davantage l'essentiel de la vie. Dans mon cas, la mort fut explicitement annoncée durant des mois ; à la souffrance extrême a surgi un amour extrême où la rencontre d'un Amour transcendant fut totalement incarnée

dans l'amour conjugal. Mais il y a dans ce phénomène une réalité très désolante : pourquoi faudrait-il être à proximité de la mort pour vivre l'amour avec intensité ? Pourquoi pas avant ?

Durant mon lymphome, j'ai pu constater combien l'âme aussi, bien plus que le corps, a besoin de béquilles ! Il ne faut pas oublier cependant que la faiblesse corporelle affecte terriblement la volonté. Existe-t-il réellement une « foi » capable de déplacer des montagnes ? Je suppose que oui dans la mesure où la montagne est clairement identifiée. La montagne, c'est soi-même, son ego et l'égoïsme qui lui colle à la peau ! La « gravité » humaine est plus grande que celle des montagnes. Voilà donc la faiblesse congénitale de l'humanité qui empêche l'apparition d'une éthique amoureuse dans l'Histoire. Voilà l'origine du « Mal » ! J'ai tellement bien vu ma finitude durant le lymphome ! Il m'a semblé saisir dans un moment de méditation que ce « Mal » ne s'opposait pas à une Transcendance amoureuse ; il y avait un choix à faire : se replier sur soi ou s'ouvrir à cet Autre si inconnu.

Quel tiraillement durant mon lymphome entre le besoin normal de survivre et la passion de connaître Celui qu'on appelle Dieu ! Parfois, j'étais arraché de moi-même, aspiré dans une quiétude spirituelle et, dans cette distance, content d'éviter les souffrances corporelles. Parfois, je sentais tout le poids des souffrances de cette humanité en constante gestation, mais je savais que cela dépassait mon propre destin. Et puis, je revenais à ma propre réalité : cet Amour me parlait à travers l'amour conjugal, car celui-ci m'offrait effectivement la meilleure connaissance possible de cet Amour transcendant. J'ai très bien compris que Celui qu'on appelle Dieu était tout à fait à l'aise dans ma faiblesse. Au plus creux de mon néant, il y avait un appel à une nouvelle naissance, mais c'était tellement difficile, voire impossible. Cela s'expliquait pour deux raisons. La première est que le rapprochement d'une Transcendance amoureuse aurait exigé

de moi des forces dépassant mes capacités humaines. La seconde, plus exigeante encore, où j'ai très bien ressenti la coexistence de la joie et de la souffrance, est que l'acceptation d'une proximité avec cet Amour impliquait de participer à sa Souffrance. En effet, cette Transcendance souffrait, comme un accoucheur patient, dans l'attente d'un dénouement amoureux et éthique de l'Histoire. Mais je devais demeurer dans ma petitesse.

Plusieurs années après le lymphome, je me pose encore la même question : pourquoi la naissance est-elle si proche de la mort ? Je me suis dit que de telles expériences amoureuses ne se répèteraient sans doute pas et que je devais ensuite tenter de les comprendre plus rationnellement. Cette période du lymphome a laissé comme un trou noir au fond de moi. Jamais je n'oublierai ! Jamais nous n'oublierons ! Il y aura toujours comme une blessure, mais en même temps l'Amour y a apposé un baume plein d'espérance.

12.2.2 Le phénomène mystique

Pendant de nombreuses années, j'ai pensé que je retrouverais une chaîne de témoignages en remontant 2,000 ans en arrière et en étudiant les débuts du christianisme. Il m'est apparu de plus en plus évident que tout homme est placé à toute époque devant un choix difficile, parfois déchirant. Si j'avais vécu il y a 2,000 ans, qu'aurais-je décidé ? Et si ce Jésus le Nazaréen apparaissait aujourd'hui, disons à Jérusalem, qu'arriverait-il ?

Il faut donc se poser des questions sur le phénomène du mysticisme. Cela n'est pas évident, car certains mystiques ont plutôt démontré qu'ils avaient des problèmes psychologiques importants. En donnant à plusieurs le bénéfice du doute, on en arrive à la même question : ont-ils vraiment communiqué avec Celui qu'on appelle Dieu ou se sont-ils trompés ? En se regardant soi-même, on aboutit individuellement à se

poser la même question : me suis-je trompé ? Comment répondre ?

Faisons ici une petite parenthèse importante. N'est-il pas étonnant que le mysticisme soit traditionnellement associé au désert ? Si l'on garde un minimum d'esprit critique, on peut constater que toute personne placée dans des conditions extrêmes de survie, de privations, de souffrances morales, de douleurs physiques... finira par vivre des altérations de conscience et des visions. C'est même une méthode de torture utilisée durant les guerres. Par ailleurs, on ne peut pas nier le fait que la proximité de la mort peut ouvrir le cœur vers une réalité amoureuse plus grande, comme si soudainement l'essentiel de la vie nous éclatait en plein visage. Par prudence, il faut donc ne pas confondre d'une part, les altérations de conscience provoquées artificiellement par des conditions extrêmes ou par des drogues, comme cela est arrivé plus d'une fois dans les religions, et d'autre part, la transformation intérieure qui a des répercussions concrètes et permanentes dans la vie morale de quelqu'un.

Il faut à mon avis démocratiser l'expérience mystique. Je suis certain que toute personne peut vivre une telle expérience et que celle-ci n'est pas l'exclusivité des moines et moniales dans leurs monastères. Une véritable mise à jour de nos perceptions culturelles s'impose sur cet aspect de la spiritualité. Je crois sincèrement que cette expérience est possible dans un couple. Mais qu'est-ce qu'une expérience mystique ? La définition est aussi difficile à préciser que pour l'amour, bien que tout le monde parle d'amour, désire l'amour, veuille vivre d'amour. Alors, disons qu'une expérience mystique est un élan amoureux qui arrache l'individu à son ego pour le faire pénétrer dans un Amour qui le transcende. Le cœur de l'individu est alors excentré pour vivre hors de lui dans une Unité et un Absolu plus grands que lui. S'agit-il d'une Personne ? Comment savoir ? Les différences culturelles donnent ici des colorations diverses qui sont souvent très limitées et inadéquates. La meilleure idée que l'on peut

se faire de l'expérience mystique est justement la rencontre amoureuse entre deux personnes. On ne pense qu'à l'autre, on attend la rencontre, on veut se fusionner pour l'éternité, même si celle-ci échappe à notre condition terrestre. Cela est parfaitement exprimé dans le *Cantique des Cantiques*, probablement la seule œuvre de la *Bible* que les théologiens et exégètes, autant juifs que chrétiens, n'ont pas voulu comprendre littéralement ! Il y est pourtant question d'un amour fou et passionné entre un jeune homme et une jeune femme, un amour plein de désir sensuel, pour ne pas dire sexuel.

L'expérience mystique peut être catalysée par diverses conditions très humaines, comme un lieu historique, une pièce de musique, une méthode de méditation, une rencontre, une coïncidence, une conférence, un film... ; mais il ne faut pas confondre l'expérience mystique avec les moyens préparatoires pour y arriver. L'être humain n'a aucun pouvoir pour vivre une expérience mystique ; elle survient gratuitement (c'est une grâce). De telles expériences sont rares dans une vie entière, mais elles laissent une trace indélébile dans la conscience. De manière générale, elles ne sont pas désirables, mais quand on les reçoit, il s'agit d'un coup de pouce au niveau d'une morale personnelle.

Comment distinguer une véritable expérience mystique d'une illusion quelconque ? Les mystiques chrétiens faisaient une distinction entre une véritable expérience et une « tentation du Démon » en examinant les résultats concrets. La personne avait-elle une éthique améliorée ? Est-ce que les œuvres venaient appuyer le feu intérieur ? Et j'ajouterais : y avait-il une ouverture pour l'autre, l'étranger ?

Dans mon premier essai⁵⁵⁷, je me demandais si ceux qui ont décidé de se retirer du monde s'étaient possiblement trompés ! Alors, allons plus loin. Si des millions de personnes suivent en principe avec la plus grande sincérité et de bonnes

⁵⁵⁷ *Pourquoi... moi ?*, p. 449, 451, sur les monastères.

connaissances spirituelles les enseignements d'un maître, comme Bouddha, Jésus... qu'arriverait-il alors si ces derniers qui ont influencé le cours de l'Histoire s'étaient trompés ? Comment savoir si leur expérience de la Transcendance a été réelle ou fut une illusion ? S'ils ont dit vrai, les conséquences sont énormes, mais il semble qu'on n'en tienne pas compte ! S'ils ont dit faux, les conséquences sont tout aussi énormes, mais l'humanité préfère ne pas admettre une telle tragédie !

12.3 La marque de la Transcendance

« Et Jean lui répondit, disant : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait des démons en ton nom, qui ne nous suit pas ; et nous le lui avons défendu, parce qu'il ne nous suit pas. Et Jésus leur dit : Ne le lui défendez pas ; car il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom, et qui puisse aussitôt mal parler de moi, car celui qui n'est pas contre nous est pour nous. » (NT, Marc 9, 38-40, // Luc 9,49-50)

Je trouve que ce passage du *Nouveau Testament*, qui a été plutôt mis de côté, me convient assez bien. Il dénote mon affinité avec le témoignage de cet homme, Jésus le Nazaréen, un juif tout à fait cohérent avec lui-même à son époque et dans son milieu ; mais cet extrait ne me restreint pas à une spiritualité chrétienne. Je peux dire toutefois que je suis plus à l'aise dans cette spiritualité qu'avec d'autres issues de cultures différentes. J'ignore comment j'aurais pu évoluer si j'étais né par exemple en Asie, en Afrique, au Moyen-Orient ou ailleurs. Mon regard sur d'autres spiritualités ethniques ne m'a pas jusqu'à maintenant influencé de quelque façon. Par ailleurs, la spiritualité chrétienne, issue de ce Jésus plutôt marginal, ne peut pas pour moi être

confondue avec les Églises et les courants ecclésiastiques qui se sont développés dans les siècles suivants.

Évidemment, je ne fais pas de miracles, mais si je devais chasser les démons, ce serait bien ceux qui sont associés au piétisme, au charlatanisme, aux théologies superficielles et à toutes ces pratiques religieuses pour le moins douteuses que l'on retrouve dans les religions en général. En y pensant, je crois bien que le présent essai m'oblige à une certaine iconoclastie !

On peut supposer que cette parole du Nazaréen est un *logion* authentique, peut-être pas dans sa lettre, mais certainement en esprit. Ce passage est intéressant parce qu'il montre que ce Maître spirituel n'a pas formé un groupe monolithique de fidèles prosélytistes et qu'il n'a pas fondé une religion. On peut constater que dans sa vie publique il s'est détaché de plus en plus de groupes religieux ; il s'est éloigné de Jean le Baptiste et de ses disciples qui étaient sans doute à l'origine proches d'un sous-groupe d'esséniens qui vivaient en retrait des villes. Il est vrai qu'à un certain moment il a envoyé quelques disciples pour promouvoir sa prédication et faire des miracles (tels que les gens de cette époque les concevaient). Cette mission a eu peu de succès et le Maître assez déçu s'est ravisé ensuite pour œuvrer plutôt en solitaire. Il a parlé de conversion personnelle, pas de convertir tous les gens des autres nations. Ce dernier objectif vient des communautés « chrétiennes » (un mot qui est apparu tardivement), tout d'abord des premiers juifs convertis en Palestine, puis, sous l'influence du pharisien et militaire Paul de Tarse, des convertis dans les pays gravitant autour de la Palestine. On connaît la suite qui a permis l'expansion rapide du christianisme, alors que dans un Empire romain décadent l'Église chrétienne avait acquis sous Constantin son autonomie religieuse et financière. Les communautés chrétiennes ont été fortement influencées par les religions traditionnelles qui façonnaient leurs cultures ; la notion de laïcité n'existait pas à cette époque !

Si l'on revient aux premiers disciples de Jésus, on peut dire qu'ils avaient un esprit de groupe assez fort ; la valeur morale de leur Maître et ses miracles leur apportaient certainement de la notoriété qu'ils n'étaient pas prêts à partager. Il faut dire qu'il y avait de la concurrence dans le domaine de la prédication religieuse. Les maîtres étaient nombreux, les écoles rabbiniques étaient multiples, les religions à mystères proposaient diverses formes de salut, il y avait des guérisseurs, des devins, des magiciens, etc. Ainsi, les guérisons étaient pour les disciples la propriété du groupe autour de leur maître Jésus ; on a là un comportement sectaire ou religieux typique. C'était en effet une affaire de pouvoir et de contrôle.

Depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, les religions ont plutôt tendance à s'opposer les unes aux autres. Or, dans la plupart des cas, l'appartenance à un groupe où l'identité religieuse est importante conduit à dire : « Qui n'est pas pour nous est contre nous ! ». Ce choix, selon un simplisme binaire bien connu, a été utilisé fréquemment dans les guerres ; celui qui n'est pas un ami de tel régime est un ennemi et mérite habituellement la mort ! Mais ici on a l'affirmation contraire ! « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous ! » ; cela ouvre une perspective intéressante où la vérité n'est pas monopolisée par un groupe et où plusieurs groupes pourraient travailler en convergence.

Cela nous amène à une seconde réflexion sur le *logion*. Les gens, par recherche de sécurité, aiment bien étiqueter les autres et leurs comportements. Là encore les catégories sont en général simplistes (souvent binaires : rouge et bleu, gauche et droite, noirs et blancs, chrétiens et musulmans, pro-ukrainiens et pro-russes...). Il est intolérable que quelqu'un soit assis « entre deux chaises » ! Comment appartenir à un groupe tout en le critiquant de l'extérieur ? L'Église n'est pas l'Église visible ! Ce fut le raisonnement élaboré par les réformateurs Martin Luther et Jean Calvin. Toutefois, ils ont fondé à leur tour d'autres Églises souvent dans la

violence ; à leur époque, la laïcité n'existait pas encore ! Je ne sais pas si je fais partie d'une Église invisible ou virtuelle, mais je suis convaincu que je ne suis pas le seul à appartenir à un courant universel et multiforme qui a sans doute des racines dans les siècles précédents ; le temps me manque pour effectuer des recherches à ce sujet.

Je pense que j'ai été marqué très tôt par la Transcendance et je n'y trouve pas d'explications puisque je n'y vois pas non plus d'influences particulières. Celle-ci a pris ma vie sans m'expliquer rien, ni pourquoi, sans objectif clair. Je n'ai jamais pu m'en dégager. Je suis conscient de la marginalité qui en découle. Je suis comme un voyageur qui a reçu un itinéraire sans connaître la destination finale. Je suppose que seule cette Transcendance pourra transcender la distance entre elle et moi. Dans la nuit, le vide intérieur devient positif et lui-même certitude ; il est le langage de la Transcendance dans mon humanité. Plus les bases humaines fuient sous mes pieds, plus cette Transcendance se manifeste. Est-il même possible que la dépossession de mon futur soit une autre voie qui me contraigne à l'essentiel ?

On a posé tant de fois la question de l'existence ou de l'inexistence de Celui qu'on appelle Dieu, mais celle-ci n'est que le résultat d'une conscience individuelle bien limitée et incapable de saisir l'Intelligence qui englobe toute l'histoire de l'univers. Un simple raisonnement oblige l'homme à admettre que l'univers ne s'est pas créé de lui-même, même s'il était infini dans le temps, autant dans le passé que dans l'avenir. Poser la question de l'existence de ce Dieu-là, c'est en même temps poser la question sur l'existence de cet univers-là ! Pourquoi est-il plutôt qu'il ne soit pas ? Et s'il n'était pas, comment pourrions-nous poser la question ? Comment comprendre, même le plus faiblement possible, cette antériorité éternelle de l'Autre par rapport à un univers qui serait tout aussi éternel ? Et comment comprendre que cet Autre aurait prévu éternellement une place pour nos petites entités intelligentes et possiblement aimantes ?

C'est à mon avis un problème plus insoluble que la mesure de l'univers connu ! Par contre, nous pouvons expérimenter qu'il est sans doute possible d'entrer dans ce mystère insondable par le biais d'un comportement éthique. Cette dimension, qui s'adresse au « cœur » plutôt qu'à l'intelligence, apporte toutefois et étrangement la certitude que la réponse à l'incompréhensible est là. Il existerait donc une connaissance par participation qui apporte avec elle une certitude, mais qui ne s'étend pas au niveau de l'intelligence humaine et n'efface pas l'incompréhension. L'intelligence ne peut qu'accepter ce fait !

Il m'est apparu avec une grande évidence que, dans les moments les plus sombres de la vie, il serait tellement déprimant de ne pas pouvoir être en présence d'un Amour absolu, même dans la plus grande obscurité. Quelle tragédie s'il avait fallu attendre un progrès moral de l'humanité pour pouvoir, comme individu ou comme couple, se mettre en présence de cet Absolu pourtant si distant ! En tant qu'être humain, je peux sans gêne lui poser la question « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » puisque son témoin, le Nazaréen, lui a crié la même question ; il ne me répondra pas parce que je ne peux pas comprendre sa réponse, mais je suppose qu'il est là pour m'écouter ! Ce qu'on appelle la foi m'assure qu'il est bien là « ici et maintenant » !

PARTIE V

Le choix éthique

CHAPITRE 13

Les choix personnels

13.1 L'incroyance généralisée

« 14 octobre 1991. Il ne faut pas croire que le mal de vivre soit spécifique aux jeunes ! Loïn de là ! Pour les gens âgés, c'est aussi évident ! Mais pour tous les autres, le mal est là, mais plus ou moins camouflé. J'en suis convaincu, chacun traîne ses peurs et ses angoisses avec lui toute sa vie. En fait, il y a une angoisse fondamentale qui devient de plus en plus évidente en vieillissant. Alors on a le choix de la cacher ou de la regarder en face. »

Je suis tout à fait disposé à croire en la bonté de plusieurs personnes, même parmi nos gouvernants et chefs d'entreprises, mais c'est l'observation des comportements collectifs qui m'inspire principalement. Le problème est que les bontés individuelles se diluent rapidement ou deviennent de la méchanceté quand les agissements se moulent sur des attitudes ou des actions collectives. Les groupes

adoptent des modes de fonctionnement de moins en moins rationnels et donc de plus en plus émotionnels ; le groupe inhibe rapidement les contraintes morales imposées par la nécessité de vivre dans une société paisible. Ainsi, dans ce système écologique humain et fragile, le moindre déséquilibre peut dégénérer en manifestations agressives, voire destructrices et guerrières. La bonté individuelle est bien influencée par l'atteinte d'une certitude de survie à l'intérieur d'un groupe ; celui-ci est stable quand il n'a pas à se défendre par rapport à d'autres groupes et quand tous les individus sont suffisamment satisfaits de leur bien-être. Toutefois, il y a une tendance naturelle à vouloir s'élever au détriment des autres, autant au plan individuel qu'au plan collectif.

Comment pourrions-nous expliquer autrement ces comportements planétaires qui mettent continuellement en évidence le besoin des groupes (pays, régions, ethnies, libre-échange...) d'en dominer d'autres ? À travers les démarches militaires, les systèmes économiques et financiers, les actions politiques et diplomatiques, la recherche effrénée du pouvoir et de la richesse, le colonialisme et l'impérialisme toujours présents, les formes d'esclavagisme peu subtiles, la prise de possession des ressources naturelles, l'acculturation, les tentatives génocidaires, les puissantes organisations criminelles... chaque groupe rêve de devenir une grande puissance pour dominer le monde entier.

Y a-t-il un domaine de la vie humaine qui a réussi jusqu'à maintenant à « forcer » la paix, pas une paix froide (comme dans « guerre froide »), mais une paix positive et durable (comme dans « développement durable ») ? La nourriture peut-être avec des repas multiethniques ? Il semble que non ! Les arts peut-être, le théâtre, la musique pourtant universelle, la danse ? Il semble que non ! La littérature ? Il semble que non ! La résistance de femmes moins guerrières et des mères qui pleurent leurs maris et leurs enfants tués ou disparus ? Il semble que non ! La diplomatie peut-être ? Loin de là ! Que reste-t-il ? Les enfants ! Y a-t-il quelque

part sur notre planète une personne qui ne s'émerveille pas dans la joie et les larmes de la naissance d'un bébé ? Y a-t-il quelqu'un qui est insensible au sourire d'un petit enfant, à ses yeux brillants désireux de tout apprendre, à son besoin d'affection ? Là non plus, on n'écoute pas les enfants et leurs paroles de Vérité ! Pourquoi tant d'hommes sont-ils devenus aussi froids et égoïstes pour diriger les groupes au point de ne plus voir le visage des petits enfants ? Il y avait pourtant un espoir à ce niveau-là !

Ma démarche de réflexion est ici de voir si je peux faire une corrélation entre ces comportements collectifs et une spiritualité minimale qui devrait se concrétiser dans une éthique de base. Si la croyance générale en Celui que l'on appelle Dieu a un impact direct au moins théorique sur une éthique de base, je dois conclure que les comportements collectifs m'apparaissent foncièrement athées ou très incroyants. Il y a ici pour moi une évidence qui découle d'observations sociologiques. Si les gens croyaient réellement à une justice immanente, avant et après la mort, s'ils croyaient vraiment à une vie extraordinaire après la mort, s'il existait au moins en principe un enfer après la mort, alors cela fait longtemps que les comportements humains auraient changé sur terre et que l'humanité aurait trouvé tous les moyens de réaliser une paix perpétuelle !

Il faut le répéter tellement l'observation est simple : les attitudes collectives planétaires montrent une incroyance généralisée ! Celui qu'on appelle Dieu n'existe pas réellement ou il est mort peut-être parce qu'on l'a tué ! En tout cas, la supposée croyance en un Être supérieur est tellement floue et peu contraignante qu'elle n'a aucun effet sur les exigences d'une éthique personnelle. Il ne faut pas s'étonner si les dirigeants prennent des décisions offensives par rapport à d'autres groupes parce qu'ils ont été élus (ou mis en place par la force) par des individus n'ayant pas une éthique astreignante. Une même complicité dans la méchanceté relie le

chef élu et les membres qui ont voté pour lui dans un contexte démocratique.

Il y a quelques décennies un courant théologique important, protestant (et catholique), avait mis l'accent sur la responsabilité humaine. Les « théologiens de la mort de Dieu »⁵⁵⁸ ne parlaient pas de la mort du Nazaréen sur une croix, mais bien de l'absence manifeste de Dieu dans la vie collective. L'explication était claire : Dieu était présent à travers les actions responsables des hommes. C'est ainsi qu'ils ont développé une spiritualité « séculière », c'est-à-dire une éthique basée sur la responsabilité des laïcs de travailler à l'avènement d'une plus grande justice mondiale ; la mort de Dieu mettait en relief que la spiritualité n'était pas d'abord une affaire de religion et d'Église. Malheureusement, je ne vois pas aujourd'hui d'effets vraiment tangibles de cette théologie qui méritait au plus haut point d'être comprise.

13.2 La recherche du sens de la vie

« 6 juillet 1986. La tentation ultime et continue, quotidienne et dévastatrice est notre lutte contre l'insignifiance, notre propre insignifiance. La plupart du temps, nous n'en sommes même pas conscients ! Et pourtant, elle témoigne de notre destination. L'homme est fait pour le sens, pour son sens. »

Le problème est que le sens est hors de soi ; nous n'avons pas de prise sur lui. Quand nous trouvons un sens évident pour soi, alors nous espérons la reconnaissance des

⁵⁵⁸ Ce courant théologique est apparu vers les années 1960. À l'époque, j'avais lu plusieurs essais de ces théologiens, comme Gabriel Vahanian, William Hamilton, Paul M. Van Buren, Harvey Cox, Thomas J. J. Altizer, Herbert Braun...

autres et très souvent cela se produit effectivement. Mais ce sens-là ne rassasie pas entièrement à moins de le déifier entièrement jusqu'au point où il nourrit totalement les souvenirs ! Quoi de plus tragique ! Alors, comment en arrive-t-on à perdre le sens qui est au-delà de soi ? Et que faire pour le retrouver ?

On n'a pas le choix : il faut assumer son insignifiance et c'est ce qui est le plus dur pour garder contact avec un sens transcendant, d'autant plus que ce dernier n'est jamais clairement perçu, ni compris. Opter pour un sens hors de soi n'apporte pas la reconnaissance des autres. Je sais ce dont je parle. Je connais mon insignifiance et ma conscience saisit vite la tentation (d'une reconnaissance immédiate des autres) qui surgit toujours spontanément sans l'avoir voulue directement. Il me semble donc percevoir que l'agnosticisme est un bon mode de protection contre moi-même que la Transcendance emploie pour me garder près de l'essentiel, mais c'est parfois très difficile. Psychologiquement, la conscience refuse l'insignifiance ; il faut croire qu'à travers sa propre insignifiance, il y a quelque chose de légèrement signifiant pour les autres.

La vie finalement n'est-elle qu'un grand détour sur soi-même ? Au départ, nous aurions conscience de quitter notre lieu, mais au retour il apparaîtrait inutile d'avoir quitté ce même lieu. La vie n'est-elle qu'une boucle fermée sur elle-même et donc une grande illusion ? Ou encore, la vie est-elle une spirale de sorte qu'à chaque détour nous changeons de niveau, espérons-le, vers le haut ? Ce détour constant en boucle est peut-être un moyen détourné pour offrir à la conscience une perception de la Transcendance ; cette vision ne serait pas automatique et exigerait un acte de liberté et de volonté. Si la conscience refuse de regarder la mort en face, il est bien possible aussi qu'elle n'aperçoive pas cette lente élévation vers une Transcendance qui attire chaque individu à la fois vers la fin de la vie et le sens de cette même vie. Inutile ici, à mon avis, de s'appuyer sur

quelque sens de la collectivité humaine ; l'évolution de l'humanité démontre son échec continu. Si l'individu ne ressent pas la honte d'être emporté dans ce flux apparemment progressif, il risque de ne pas voir l'exigence de s'en soustraire en embarquant dans une spirale personnelle ascendante.

La démarche d'un retour sur soi en spirale, qui est un parcours temporel, est porteuse de rêves ; parfois, ceux-ci se réalisent si on continue patiemment à les porter en soi et en avant de soi, ou plutôt plus haut que soi. La plus grande illusion consiste à vouloir conquérir le monde extérieur alors que c'est soi-même qu'il faut conquérir et vaincre ! La conquête extérieure est politique, militaire et basée sur la force ; elle s'appuie sur la lutte pour la « réussite » ! La conquête intérieure est spirituelle, sans éclat et sans gratitude. Combien de fois n'ai-je pas observé cette démarche chez les autres et aussi en moi ! À chaque fois que l'on pose un geste ou que l'on prend une décision pour prouver quelque chose, soit aux autres, soit à soi-même, on fait souvent, du moins en partie, une gaffe ou une erreur ! Cela ne veut pas dire de ne pas agir, mais il faut demeurer conscient du retour à son propre point de départ.

Chaque être humain est doté d'une certaine énergie ; durant toute la vie, il y a une tentative de s'expansionner en partant de soi et en revenant à soi, à travers les autres qui sont indispensables ! Certaines personnes ont le don de réunir et de concentrer sur elles-mêmes des énergies isolées ; d'autres « réussissent » à s'excentrer et finissent par vivre hors d'elles-mêmes à travers les autres. Il vient un temps où l'on devient plus conscient de ce choix, mais la décision peut être reculée indéfiniment !

Au risque d'insister une fois de plus, la recherche d'un sens transcendant pour la conscience devient presque dramatique si on revient à l'observation de base : à tout moment je peux tout perdre. Bien plus que les biens matériels, je pourrais perdre l'amour, la famille, les enfants, mon épouse. Peut-on se préparer à cette éventualité ? Rien n'est

plus difficile à comprendre que cette paradoxale coexistence d'une absurdité inhérente à la vie humaine et de cet appel vers une Transcendance qui dégagerait un sens ultime, englobant et unificateur.

La vie est un long combat, et je le répète si cela n'a pas été évident, je n'aime pas le combat, je n'aime pas ce combat qui m'est imposé continuellement. L'homme actuel, tout comme ses ancêtres, vit dans un univers dangereux et agressif. Il doit toujours lutter pour survivre. Il ne sait pas quand la mort peut arriver. Ce sentiment n'a pas changé pour tous les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Mais certains sont plus près de la mort que d'autres ; certains connaissent bien la haute probabilité de la mort. Toute la vie humaine se passe dans l'insécurité. Rien n'est jamais sûr ! Rien n'est jamais acquis ! Et la bataille n'est pas un gage de victoire. Il en est de même pour tout, pour les connaissances, pour le travail, pour l'affection, l'amitié et l'amour, pour les biens, l'argent et la propriété, pour les personnes proches, pour sa propre santé, pour son âge, etc. L'homme a été « jeté là » dès sa naissance dans une fosse aux lions. C'est le hasard qui déterminera le degré de survie individuelle ! Dans le beau milieu écologique humain, les plus forts survivront plus longtemps ! L'avènement de la conscience est-elle une erreur dans l'évolution de la vie ?

Mais alors que recherche l'être humain ? Le bonheur ? Ce n'est pas si évident quand on voit les efforts que déploient tant de gens pour acquérir des richesses matérielles, des valeurs financières astronomiques, du pouvoir sur des masses de gens, avec la force et les armes s'il le faut. Est-ce impossible de s'en remettre à la joie simple du petit enfant qui n'a besoin que d'affection physique, de sécurité, de chaleur et de douceur ? Est-ce une simple nostalgie de l'utérus ou peut-être une bonne leçon de morale ? Il faut dire qu'il manque à la vie intra-utérine une réalité importante : la lumière ! Et quand la lumière est, l'appel absolu à la connaissance débute avec

la croissance inévitable vers la mort. Toute naissance mène à la mort ! Pourquoi ?

Naissance et mort se vivent à l'horizontal ; pas question ici de marcher par soi-même et de fixer l'horizon en primate évolué ; ce sont parfois les autres qui contrôlent notre vie. Le lit, horizontal par définition universelle, est en fait un lieu de vie, un lieu où se vivent tous les grands événements de la vie et les plus contradictoires. Le lit, lieu de la naissance, de la mort, de l'amour, de la procréation, de la maladie, de la souffrance, de la solitude, de l'abandon, du désespoir, de la dépression, de la peur, de l'attente, de la prière. Lieu aussi possible de la détente et du loisir, de l'intuition, de l'imagination créatrice, de la réponse longtemps cherchée, du rêve, de l'insomnie et même du travail. Dans tous les cas, il faut se soumettre à l'intériorité spirituelle et affective. Malheureusement, le lit peut être aussi le lieu de la paresse, de la dégradation, de la drogue, de la prostitution... et de la mort ! Au lit, on est nu, on naît nu, on meurt nu ; en amour, il faut se dépouiller, et bien plus que de ses vêtements, là où la nudité intérieure rejoint à la fois la naissance et la mort. Au lit, le baiser, contact absolu, physique et spirituel, le baiser au bébé qui naît, le baiser au mourant, le baiser entre amants qui veulent suspendre le temps pour en faire une Éternité. L'étreinte est-elle une tentative d'embrasser la Transcendance ?

Je me souviendrai toute ma vie de ce jeune enfant qui a vécu les quatre années de sa courte vie dans une bulle de plastique transparente à cause d'un système immunitaire déficient. Quel témoignage extraordinaire ! Il n'y avait pas de doute, la vie et la mort étaient intimement liées. Cet enfant est né une seconde fois consciemment. Tirailé entre la sécurité de cet utérus de plastique et le besoin de vivre, il a vécu une expérience unique et indescriptible. Il était traumatisé par l'idée de sortir et c'est avec peine que les parents ont réussi à l'en convaincre. Puis, il s'est cramponné à sa mère et cherchait avec ses mains la paroi de plastique ! Après

plusieurs longues minutes d'hésitation entre le monde extérieur et cette bulle qui était comme une partie de lui-même, il s'est assis avec ses parents pour enfin réaliser qu'il en était sorti. Cette bulle était sa survie, mais elle était aussi une prison. Quel cri avec sa petite voix rauque : « C'est fini la bulle ! Plus jamais la bulle ! ».

Il est extraordinaire que cet enfant sans protection immunologique ait été sauvé (temporairement) grâce à des extraits de fœtus avortés par nécessité médicale. Qui peut comprendre le mystère de la vie ? Et pourtant, l'enfant de la bulle est mort, fatigué, épuisé de lutter pour sa survie. La greffe de moelle n'a pas réussi à le rendre invulnérable. Un enfant, une fois de plus, a montré aux adultes le courage de vivre ; en choisissant de naître, il choisissait aussi de mourir, le temps d'aimer pleinement durant son temps à lui.

Dans la recherche du sens, est-il possible de remplacer dans « l'allégorie de la caverne » les ombres par des traces de lumière afin d'en sortir et de regarder en face le soleil qui éclaire dans toutes les directions, jusqu'au plus creux des forêts, jusqu'au plus profond des mers, jusqu'au plus intime des consciences spirituelles ? Et si les yeux de l'homme ne regardaient pas la réalité de la bonne manière ? Et si l'œil, merveille de l'évolution après tant de siècles, avait été conçu pour voir au-delà de la réalité sensible ? Tous ces morts, toutes ces souffrances, toutes ces vies enlevées si tôt, tout cela est-il inutile et sans tristesse ? La vie est-elle plus grande que toutes ces vies fugaces ? Il faut peut-être apprendre à regarder la lumière et à en découvrir la source.

Pourquoi cela est-il ainsi ? Il y a inévitablement une distance dans l'être ; de l'être à l'Être, la conscience se perd et le sens se cherche. La vision est à l'opposé de tout cartésianisme : je suis, donc je pense ! L'ouverture au sens part de l'existence, la pensée doit suivre et se soumettre.

13.3 L'Histoire, la science et la foi

« 23 février 2002. J'ai pourtant vu que le bien et le mal ne s'opposent pas, qu'il n'y a qu'une distanciation de l'être dans l'Être. Cette distance est incompréhensible à l'intelligence humaine dans ses modalités même analysables par la science et l'éthique. Quand cette distance est désirée et voulue par une conscience intelligente, celle-ci choisit le mal et refuse tout élan de transcendance ! »

Je peux dire que j'ai une attirance pour les sciences parce que j'ai toujours eu une soif insatiable de tout apprendre et comprendre ; malheureusement, mes talents dans ce domaine ne sont pas à la hauteur de mes passions. J'admire aussi les nombreuses applications technologiques qui découlent des connaissances scientifiques, mais je n'en suis pas dépendant. Ayant connu toutes les étapes de l'évolution de l'informatique depuis les cartes perforées jusqu'au développement d'Internet et ayant enseigné l'informatique (surtout les langages évolués de programmation), je considère que nous sommes terriblement chanceux d'avoir dans notre siècle des ordinateurs, des réseaux, des unités mobiles de communication, des procédés d'intégration dans un monde virtuel et planétaire, grâce aux progrès de la miniaturisation et du contrôle des ondes. Malgré ses lacunes, Internet demeure un outil d'accès aux informations et à la formation scolaire, et en conséquence à la liberté. Il faut toutefois déplorer les diverses formes d'utilisation négative et malfaisante des technologies quand elles alimentent la violence, le terrorisme, le domaine militaire, les organisations criminelles, etc.

Comme dans bien d'autres domaines des connaissances et des comportements humains, la science manque d'une éthique de base. C'est pourquoi je ne vois aucune opposition entre la science et ce qu'on appelle la foi ; une foi cohérente avec une spiritualité centrée sur la justice sociale devrait donc

guider les hommes de science vers des choix technologiques qui servent vraiment à l'évolution de l'humanité. Il est certain que les sciences biologiques finiront un jour par modifier génétiquement l'homme lui-même. Si, par de mauvais choix, c'est l'homme-mâle-guerrier qui domine dans le futur, alors l'humanité continuera à s'autodétruire ; si, par contre, des mutants-pacifistes deviennent majoritaires et occupent des postes de gouvernance, alors il y aura un espoir pour que l'humanité quitte ses nombreux siècles de barbarie.

Quand on regarde le firmament, on est pris par une sorte de vertige à cause de notre petitesse devant une infinité de galaxies qui continuent à évoluer. Plusieurs astronomes considèrent qu'il y a de bonnes probabilités pour que la vie existe ailleurs dans ce vaste univers inconnu et infranchissable. Mais de quelle vie s'agirait-il ? Une vie humanoïde ? D'autres formes d'intelligence ? Allons-y plus modestement : y a-t-il de l'eau ailleurs ? C'est dans l'eau que la vie a commencé ! La vie sur terre a-t-elle été importée d'une autre planète (un astéroïde, une galaxie...) ? Si on pouvait trouver Celui qu'on appelle Dieu avec nos puissants télescopes au-delà des trous noirs et des limites incompréhensibles de l'univers ! Et si la vie humaine n'existait que sur notre planète, n'y aurait-il pas urgence à modeler et à contrôler davantage l'avenir de l'humanité ? Pourquoi celle-ci est-elle à ce point insouciante et irresponsable de sa destinée ?

La science et la spiritualité ne s'opposent pas nécessairement, mais la science et la religion ont tendance à ne pas regarder dans la même direction. La science est tournée vers l'avenir puisqu'elle désire par sa nature comprendre tous les mécanismes qui régissent l'univers. La religion, surtout orthodoxe, a un fort penchant pour le passé où les connaissances supposées complètes sont figées dans des textes considérés comme sacrés. À l'extrême, il y a des courants religieux qui prônent l'ignorance, l'inutilité de l'école, l'absence de connaissances scientifiques parce que

selon eux les textes sacrés sont suffisants ; pourtant, ceux-ci sont l'objet d'interminables interprétations menées par des autorités religieuses.

Ainsi, deux grandes forces s'opposent dans l'Histoire, non pas deux forces contraires, non pas le Bien et le Mal, mais une qui fonce vers le futur et une autre qui y résiste. La première force fait avancer l'Histoire humaine sur notre petite planète en misant sur l'acquisition des connaissances scientifiques et le progrès des technologies. Depuis le 20^e siècle, sa vitesse d'accélération a dépassé les courbes exponentielles ; plus aucun être humain n'est capable de digérer les acquis du passé et c'est pourquoi l'informatique est requise pour gérer cette masse toujours croissante d'informations. La seconde force refuse de regarder en avant, elle préfère rester immobile et ne pas s'adapter aux changements inévitables ; alors, comme elle a besoin d'une base stable, elle pige dans le passé un petit noyau de faits et de connaissances qu'elle fige dans le ciment ; et pour elle la connaissance consiste à brasser indéfiniment les mêmes notions.

S'il fallait parler ici de Celui qu'on appelle Dieu, je dirais qu'il y a de fortes chances que ce Dieu-là soit plus évident à la fin de l'Histoire plutôt que dans le passé à la condition que l'on puisse déceler les mécanismes d'un progrès moral. L'argument principal utilisé par la théologie chrétienne à propos du « problème du mal » est de dire que ce Dieu-là a créé l'homme libre et que celui-ci est désormais responsable de son milieu de vie, soit la Terre. Or, les comportements moraux des hommes donnent plutôt l'impression qu'ils sont toujours à un stade infantile et préhistorique. Quels parents donneraient à leurs enfants une telle liberté avec autant de responsabilité ? La notion d'un Dieu-Père est donc à nuancer fortement.

Y a-t-il une de ces deux forces qui serait plus près d'un progrès moral ? La réponse n'est pas facile ! À toutes les époques, il y a eu des hommes sages qui étaient parfois des scientifiques et souvent des marginaux. Quant aux chefs

religieux, saints et autres philosophes du passé, que l'on a tant idéalisés et sacralisés, ils ont souvent par leurs pensées figé des siècles dans une inertie redoutable ; il était presque impossible de remettre en question les traditions. Pour une réponse rapide, je dirais que la force vers le futur est plus près d'un progrès moral pour la simple raison que l'éducation, la scolarisation et la formation académique sont les premiers pas vers une recherche d'égalité, de justice sociale et de répartition équitable des biens. Ce n'est pas par hasard que les idéologies dictatoriales sont contre la scolarisation, surtout celle des femmes.

Mais pour être plus objectif, on ne peut pas dire que la force vers le futur a propulsé l'humanité dans un siècle de spiritualité où le progrès moral est très évident. Les violences guerrières sont toujours présentes, la « maudite pyramide » des classes sociales est généralisée, les injustices sociales sont partout, des siècles de colonialisme ont laissé de graves séquelles géopolitiques, il y a des millions de réfugiés⁵⁵⁹ et tout autant de pauvres, etc. Au risque de répéter une banalité, l'Histoire évolue autour des relations commerciales, de l'univers des marchands, des bourses, des multinationales de toutes sortes, des super-riches, bref de l'argent qui n'a pas d'odeur parce qu'il est tout simplement amoral (mais l'argent suscite souvent de l'immoralité, même légalisée). Et les gouvernements sont élus pour défendre ces intérêts économiques. Ainsi la science et la technologie peuvent être au service des systèmes économiques, nationalistes et militaires.

⁵⁵⁹ Quelle astuce politique d'avoir appelé « migrants » les milliers de réfugiés actuels parce que cela n'implique pas les mêmes responsabilités légales et morales ! Le migrant est quelqu'un qui doit aller travailler ailleurs temporairement et qui est souvent exploité ; le réfugié, habituellement traité comme un indésirable, est quelqu'un qui fuit son pays définitivement, du moins selon son intention initiale, parce que sa vie est menacée !

On pourrait aussi faire un certain parallèle entre d'une part, l'opposition entre « passé-religion » et « futur-science » et d'autre part, l'opposition politique entre « gauche » et « droite », mais la démarche n'est pas évidente ! Quel parti est véritablement « libéral » ou « conservateur », « socialiste » ou « capitaliste », « démocrate » ou « républicain »... ? Entre un libertinisme total et un sectarisme absolu, il y a toute une gamme de possibilités où les collectivités et les individus tentent de définir les normes culturelles qui les sécurisent. La définition que l'on souhaite pour vivre en sécurité rejaillit automatiquement sur l'ouverture ou la fermeture aux autres avec leurs différences. Cela a certainement un impact sur le niveau d'acceptation des connaissances scientifiques, sur l'examen d'un futur à bâtir et aussi sur les exigences d'une meilleure équité sociale. Il me semble évident que les groupes orthodoxes ou fondamentalistes finiront par se détruire eux-mêmes à cause de leur fixation dans le passé, de leur incapacité à évoluer, de leur refus d'accepter les données de la science et donc de fuir le futur. Si les sciences ont une influence certaine sur le futur, cela ne les prive pas de l'obligation d'intégrer dans leurs démarches une spiritualité indépendante des religions, et une éthique de justice sociale et de paix mondiale. Malgré les risques, il faut choisir pour la science plutôt que pour la religion !

13.4 De l'athéisme à la foi

« 15 mars 2003. Je n'ai jamais eu la foi facile et cela fait partie de mon destin personnel. C'est pourquoi mon épouse bien-aimée est cette foi qui ne m'est pas spontanée et naturelle ! »

Quand on tente de définir la relation que peuvent avoir les gens avec un Être supérieur, on a tendance à les regrouper en diverses catégories plus ou moins précises : « croyants »,

« incroyants », « religieux », « antireligieux », « athées », « scientifiques », « antiecclesiastiques », « sceptiques », « agnostiques »... Mes réflexions et surtout mon expérience personnelle m'ont amené à considérer que la foi et l'athéisme ne sont pas vraiment deux attitudes opposées, mais plutôt complémentaires. L'une ne va pas sans l'autre ; j'ajouterais que l'athéisme est pratiquement nécessaire pour arriver à la foi. Les deux attitudes sont les deux facettes d'une même réalité psychologique. Un jour, un vieil ami m'a demandé si j'avais la foi ; après une brève hésitation, je lui ai répondu « oui et non » ! De plus, tout ce qu'on voudrait insérer entre ces deux croyances risque de ramollir sérieusement les convictions personnelles influencées par d'imposantes contraintes sociologiques et des schémas imaginaires très anthropomorphiques. Le passage de l'athéisme à la foi implique donc un nettoyage préliminaire et systématique des croyances personnelles ; cette démarche non sécurisée qui exige un saut dans le vide mènera à des choix personnels plus approfondis et plus stables. Toutefois, je ne pense pas que l'on puisse se débarrasser de ce vide intérieur parce que les grandes décisions sont toujours à reprendre en particulier dans les moments où les épreuves nous tombent dessus.

L'athéisme et la foi sont tous les deux des croyances. La foi exige comme prémisse l'existence d'un Être suprême, créateur de tout l'univers, initiateur d'une relation personnelle et idéalement amoureuse avec les hommes. L'athéisme pré-suppose tout simplement le contraire. Dans les deux cas, le croyant et l'athée s'appuient, avec un degré variable de certitudes, sur des connaissances limitées et acquises durant la vie, mais l'existence d'un tel Être ou son inexistence échappent à la démonstration scientifique ou rationnelle. Par affinité naturelle ou par définition, les sciences sont athées par cohérence avec les méthodologies scientifiques ; de même, les religions et les spiritualités (en excluant des humanismes athées) affirment l'existence de Celui qu'on appelle Dieu. Il peut certainement y avoir des différences dans l'athéisme

puisque les motifs personnels d'y adhérer peuvent varier ; de même, une très grande variété de croyances religieuses existe.

Pour saisir ce qu'on appelle la foi, il faut à mon avis passer par un dépouillement intérieur assez exigeant de toutes les influences psychologiques qui ont marqué notre conscience religieuse (c'est-à-dire notre perception d'un univers qui a une dimension sacrée ou spirituelle transcendant la nature humaine). Jusqu'à quel point une personne peut-elle se libérer de toutes les contraintes qui ont façonné son cerveau, son esprit et sa conscience depuis son enfance ? Jusqu'à quel point la conscience peut-elle s'extirper de soi pour rejoindre une Altérité transcendante ? La démarche est certainement très difficile puisque chacun aime bien s'accrocher à ses petites certitudes qu'il a péniblement construites au fil de sa vie. D'ailleurs, toute menace à ce petit univers de sécurité déclenchera des frustrations et même souvent des réactions violentes tout à fait irrationnelles. Je pense cependant que cette démarche est inévitable et essentielle. Il faut donc atteindre une grande liberté de pensée et d'indépendance par rapport à toutes les influences que nous subissons. Il faut aussi se détacher de tous les symbolismes (tellement nombreux), des conventions, des carcans culturels, des modes de toutes sortes, des stéréotypes, des idéologies, des théories superficielles, des superstitions, des pseudo-sciences...

On peut ici utiliser une image, celle qui consiste à enlever progressivement toutes les couches d'un oignon, une à la fois, pour aller jusqu'au centre ; et cela est pénible⁵⁶⁰ ! Après un tel dégarnissement de toutes ces surfaces enveloppantes, que pouvons-nous y trouver ? Eh bien, rien ! C'est le vide, le gouffre, presque le néant ! Et pourtant, c'est de là qu'il faut partir ! Je ne vois pas d'autre chemin

⁵⁶⁰ Ce serait un peu trop facile de dire que cela fait pleurer !

pour rencontrer la Transcendance en soi. C'est pourquoi l'athéisme et ce qu'on appelle la foi ne sont que les deux faces d'une même réalité ; j'ajouterais même que l'athéisme est nécessaire pour s'approcher d'une véritable foi ; dans un tel état de dépouillement, la vie aspire à la confiance, à l'espérance et à une parcelle d'éternité. Mon expérience spirituelle la plus profonde a d'abord été celle d'une inconnissance ou d'une ignorance de Celui qu'on appelle Dieu en passant par un agnosticisme systématique, vécu et pleinement assumé. Cela dégage au devant de soi un gouffre où il faut fonder la Confiance.

Ce qu'on appelle la foi pose l'inévitable problème, à qui veut bien le voir, du doute profond⁵⁶¹. La certitude absolue n'est jamais là, car ce serait trop humain ! On a une bonne illustration de ce malaise quand un adulte tente d'expliquer à un enfant la perte d'un être cher (un animal ou une personne). L'adulte dit à l'enfant que la personne chère est toujours bien présente dans le cœur de l'enfant (on suppose que cet enfant a une connaissance intuitive de ce que signifie le « cœur ») ! En fait, l'adulte n'avoue pas qu'il se donne la même réponse, car devant la mort d'un être cher, les adultes se comportent comme des enfants (fleurs, bougies, peluches, silence d'incompréhension, ballons blancs, colombes...). Cette explication ne fournit aucune information sur la vie possible après la mort et le contexte subjectiviste risque de déraiser ! Si d'une génération à l'autre, chacun

⁵⁶¹ Un très bon exemple est celui de Mère Teresa et de ses lettres posthumes (Mère Teresa, *Viens, sois ma lumière*, textes rassemblés par Brian Kolodiejchuk, M. C., Livre de Poche No. 31520, 2007). La « sainte de Calcutta » entendait Jésus lui dire « J'ai soif ! » ; toute sa vie, elle a été déchirée entre les exigences de sa foi et un doute profond et systématique. Aujourd'hui, une personne qui entend des voix est susceptible de souffrir de paranoïa ou de schizophrénie ! La personne se demande si elle s'est complètement trompée. La foi est-elle une illusion psychologique ? La réponse se trouve probablement dans les œuvres accomplies !

gardait dans son cœur la mémoire des êtres disparus, alors d'une génération à l'autre les gens auraient le cœur de plus en plus « gros » ; quel homme⁵⁶² pourrait porter en lui la perte de tant d'ancêtres ? Dans la réalité quotidienne, notre faible mémoire affective ne dépasse guère deux générations et elle a besoin de déclencheurs (photos, objets ou cadeaux laissés par les défunts...) ; et cela est possible s'il y avait auparavant une relation amoureuse véritable ! Pour ne pas sombrer dans un subjectivisme déprimant, je dirais que si le silence de Dieu permet une transformation amoureuse dans l'action personnelle présente, alors il y a un espoir qui mérite d'être protégé. Mais cela échappe en bonne partie à la raison !

Mon expérience spirituelle m'a aussi amené à considérer Celui qu'on appelle Dieu beaucoup plus comme un ami qu'un père ! Et là, et j'en suis assez convaincu, toutes les religions et les spiritualités ne se ressemblent pas. Si j'ai pleinement ressenti cette affirmation à partir de l'*Évangile de Jean*, je ne saurais dire si cela est possible dans d'autres cultures (parce que je n'ai pas eu le temps, ni l'occasion de le vérifier). Un père protège ses enfants, les éduque et les aide dans leur croissance jusqu'à l'âge de l'indépendance ; ce Dieu-là est un père absent et silencieux. Un ami accompagne, soutient moralement sans juger, partage les joies et les souffrances. Ce Dieu-ci est éminemment conjugal, fraternel, amoureux et il reste présent, parfois en silence, jusqu'à la fin. Fait étonnant, l'amitié suppose une réciprocité indéfectible ; si celle-ci est déjà affirmée dans la foi en un Dieu sociable en trois « Personnes », cela veut dire qu'une forme d'égalité peut et doit exister entre l'homme et ce Dieu-là (car l'amour égalitaire est en lui, est lui !). Cela fonde d'énormes

⁵⁶² Celui qu'on appelle Dieu peut-il garder dans son « cœur » la présence de tous les êtres chers ? Ce serait une bonne piste pour valoriser l'éventuelle vie après la mort !

exigences éthiques ; moi, simple humain, pauvre et limité, je peux et je dois l'accompagner !

13.5 Un pari éthique

« 25 novembre 84. Le pari de Blaise Pascal⁵⁶³ est, comme on le sait, une boutade, celle d'un intellectuel qui manipulait la raison avec force et qui, paraît-il, avait vécu une expérience mystique ; quelqu'un peut-il vraiment parier à partir de son ignorance ? »

Il est toujours possible de dire qu'on n'a rien à perdre et tout à gagner en penchant vers l'option la plus intéressante. Toutefois, cette démarche qui s'apparente à l'achat d'un billet de loterie met en évidence une éthique personnelle très peu sérieuse. Un minimum de réflexion montre qu'on ne peut pas marchander avec Celui qu'on appelle Dieu, ni d'ailleurs avec sa propre vie. Et pourtant, quand on observe les comportements collectifs, on a l'impression que bien des gens ont glissé vers cette pente facile ; ils se disent « Il

⁵⁶³ J'ai abordé ce sujet dans *Pourquoi... moi ?*, p. 220. Dans les *Pensées* de Pascal, la *pensée* # 451 expose le fameux pari : « ... Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. ... Ainsi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est. ... S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque ... il n'a nul rapport à nous. ... Examinons donc ce point, et disons : « Dieu est, ou il n'est pas. » Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux. ... Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. ... ».

faut bien croire en quelque chose ! » tout en sous-entendant confusément « Il faudra bien que Dieu me sauve ! ».

Mais pourquoi l'homme devrait-il être « sauvé » ? De quoi ? De qui ? De ne pas se sauver ? Le « salut » pour moi pourrait avoir une double définition selon qu'on envisage la vie avant la mort et celle après la mort. Avant la mort, il faut souhaiter vivre un amour extrême non égoïste qui rend totalement impossible toute dépendance à l'égard des biens et des richesses superflus, du pouvoir et du besoin de dominer les autres, du recours à la violence sous toutes ses formes, et enfin, si c'est possible, entrer dans l'univers infini du pardon. Je pense que cet objectif permet de se rapprocher de ce que pourrait être la nature de Celui qu'on appelle Dieu. Après la mort, il faut espérer que l'atteinte de l'objectif défini avant la mort se poursuivra au maximum d'une manière dynamique. Cela suppose évidemment qu'une forme de vie continue après la mort, mais cela implique aussi qu'elle soit cohérente avec la nature humaine. L'expérience de l'amour doit continuer et se dépasser sans les limites si évidentes sur terre. Jusqu'à maintenant notre ignorance de la vie après la mort ne peut pas nous emballer et nous faire désirer une forme d'existence supérieure à la vie terrestre malgré ses vicissitudes, en dépit des affirmations de certains mystiques, et encore moins des discours ecclésiastiques. Si la vie après la mort n'est pas le prolongement total de la vie terrestre, elle n'en vaut pas vraiment la peine !

On en revient un peu au pari : le « salut » après la mort nécessite le « salut » avant la mort, mais le « salut » avant la mort n'implique pas nécessairement le « salut » après la mort ! Il y a une insatisfaction par rapport au pari de Pascal. Dans les faits, cela se passe autrement, car chacun suit ou non son honnêteté. Je connais peu de gens qui osent choisir le pari contraire avec la logique qu'il implique. En théorie, on peut opter pour jouir au maximum de la vie sur terre et considérer que la mort est un point final ; inutile alors de se soucier de l'après-mort puisque cela devient un

faux problème. Mais l'expérience fondamentale qui surgit de la conscience au fil des ans est bien différente !

1) La conscience ne peut se soustraire ou imaginer sa propre disparition ; l'intelligence et l'affectivité n'acceptent aucunement la mort comme la fin définitive de l'individualité.

2) L'expérience approfondie de la conjugalité montre que le couple puise à des valeurs qui dépassent les forces de la nature et que ce couple doit avoir un sens qui transcende le temps et donc la mort.

3) La conscience, si elle est honnête, doit admettre qu'elle est toujours placée devant les autres, et finalement devant un Autre, silencieux et absent, avec qui la communication est pour le moins incompréhensible.

C'est pourquoi j'en suis arrivé progressivement et fermement à définir un « pari éthique ». En effet, si j'opte pour une morale altruiste sans ce qu'on appelle la foi chrétienne, alors cet Autre tiendra compte de mon comportement et je serai « sauvé » ! Ma démarche agnostique précédente était tout à fait juste ; dans l'ignorance de l'au-delà et d'un Dieu mort et ressuscité (selon une certaine christologie), j'avais raison de m'engager personnellement pour une justice sociale. Si quelqu'un suit l'appel de justice qui est inscrit dans sa conscience, il ne peut pas se tromper sur sa destinée, même dans l'ignorance d'un au-delà ou de quelque sauveur. Il est donc finalement logique de choisir dès maintenant une hypothèse qui a des effets considérables dans la vie avant la mort, même si théoriquement celle-ci est la fin de tout. Cette approche rationnelle peut s'adresser à l'incroyant comme au croyant, car, du point de vue de ce qu'on appelle la foi, les effets actuels du pari éthique tirent leur force d'une réalité transcendante qui dépasse la vie et la mort !

Mon pari éthique a d'abord été un défi dans l'amour conjugal ; cela a été ma voie. À chacun la sienne ! J'ai été comblé puisque j'ai finalement connu l'Amour et l'Amitié ! Il ne faudra pas que je l'oublie quand la mort me frôlera à nouveau et définitivement ! Mais qu'est-ce que l'amour/Amour⁵⁶⁴ ?

Dans le présent essai, j'ai tenté d'approfondir au maximum toutes les implications de ma conscience pour trouver un sens transcendant dans un univers planétaire plutôt décevant. J'ai examiné de près l'histoire des religions, et d'une manière plus précise le christianisme, pour vérifier si elles pouvaient influencer positivement l'évolution morale de l'humanité. Finalement, mon choix s'est orienté vers un humanisme, certes influencé par une spiritualité chrétienne, dépouillée de toute structure religieuse ou ecclésiastique, et pleinement ouverte sur une expérience universelle. Les constats fournis par la phénoménologie des religions force le dépassement d'une spiritualité d'inspiration chrétienne et implique un corollaire important : si ces grands sages de l'humanité, tels Jésus ou Bouddha, ne se sont pas trompés, alors il faut admettre que Celui que l'on appelle Dieu et que j'ai nommé la Transcendance amoureuse se révèle aux hommes dans l'Histoire selon les cultures spécifiques et limitées de ces sages. Si une Révélation a eu lieu jusqu'à maintenant, elle a été élaborée de manière complémentaire, imparfaite et partielle ; autrement dit, il faut espérer qu'elle continuera dans les siècles à venir, disons les millénaires, comme le suggère le titre⁵⁶⁵ de mon essai. Dès maintenant, c'est l'homme qui doit changer ; s'ouvrir à une Transcendance oblige à une conversion du « cœur ». C'est pourquoi il faut *Sauver l'homme avant la planète*⁵⁶⁶ !

⁵⁶⁴ C'est un sous-titre de mon premier essai *Pourquoi... moi ?*

⁵⁶⁵ *Espérances pour un prochain millénaire*.

⁵⁶⁶ C'est le sous-titre de mon essai !

SECTION B

**Compléments et approfondissements,
Exposés détaillés, Analyses techniques**

Notes complémentaires

[3.2 Bédouins]

Les Bédouins (dans des régions de l'Afrique du Nord, de l'Arabie, d'Israël...) vénèrent des pierres qui représentent des forces divines ; c'est typique de leur environnement. Dans ces régions au sol aride les pierres servent aussi à lapider des gens ou à chasser un envahisseur ! Ils pratiquent des cultes pour leurs ancêtres (ce qui traduit une très forte affirmation de la vie après la mort) et sacrifient des animaux sur la tombe de grands guerriers. Le sacrifice est un thème universel dans toutes les religions, des plus primaires aux plus évoluées ; il faudra approfondir son sens. Pour eux, toutes les forces dans la nature sont divinisées et ont des fonctions religieuses spécifiques : la foudre, le vent, l'orage... évidemment les astres (Soleil, Lune). Bien avant l'islamisme, le dieu suprême et démiurge Allah existe avec ses compagnes et ses filles (Al-Allat, Al-Uzza, Al-Manat...). Il y a comme d'habitude un « méchant », le *djinn* qui trompe les hommes et leur envoie des épreuves et qui peut prendre une forme humaine (les hommes n'incarnent-ils pas parfois le Mal absolu ?) ou animale (comme le serpent qui rappelle très bien le mythe de la tentation initiale et du paradis terrestre !).

Le culte des ancêtres mérite le respect, car cela indique qu'un peuple est reconnaissant envers les parents fondateurs et pour les valeurs qu'ils ont transmises pour le futur. Toutefois, cela peut poser de sérieux problèmes si ces valeurs traditionnelles empêchent des adaptations pour les temps à venir. Personnellement, j'aimerais bien parfois pouvoir communiquer avec mes « ancêtres » récents, mais il faut croire que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde ; impossible de les rejoindre, impossible pour eux de me rejoindre !

[3.2 Touaregs]

Les Touaregs (dans certaines régions de l'Afrique autour du Sahara), organisés en castes, adorent le soleil, la lune et d'autres idoles ; ils ont aussi des pierres sacrées et des croix pour identifier des lieux de rituels. Ils pratiquent le culte des ancêtres et l'incubation (une méthode pour communiquer à travers les rêves) sur leurs tombes. Pour protéger leurs cheptels et eux-mêmes, pour maîtriser le destin, ils font des prières, des serments, ils portent des amulettes et ont des tatouages magiques.

[3.2 Mongols]

La religion des Mongols (en Mongolie, au nord de la Russie et de la Chine, au Tibet), le tengrisme, a influencé l'Empire des Huns au Moyen-Âge. Les Mongols croient à des forces sacrées dans la nature et au chamanisme. Comme on va le voir, il y a un début de structuration des idées en recourant à un univers à la fois symbolique et magique. Il faut dire que plusieurs symboles sont pratiquement universels : Soleil et Lune, Ciel et Terre, Haut et Bas... Certes, il existe plusieurs dieux (Soleil, Lune, Terre, Feu...), mais le dieu suprême est Tengri, identifié au « Ciel d'un Bleu Éternel », il est le créateur en « Haut » ; la Mère-Terre est en « Bas ». Ces dieux supérieurs règnent sur de nombreux royaumes

qui sont organisés autour d'un arbre cosmique, « l'Arbre de Vie », qui relie le Haut et le Bas. Le chaman a le pouvoir de parcourir l'Arbre avec son âme en entrant en transe ; à son initiation, il monte jusqu'au sommet où il y a un nid pour y recevoir les connaissances sur l'univers et l'organisation des dieux dans la nature. Avec son tambour, il peut convoquer les esprits, bons ou mauvais, pour obtenir leur aide, pour guérir des maladies, pour apaiser les âmes des morts... Le tout est accompagné de prières, de rituels, de danses, de méthodes de divination... Une grande place est donc faite aux devins, aux magiciens, aux astrologues...

On a aussi chez les Vikings une structuration assez complexe de l'univers autour d'un arbre cosmique. Dans ce monde à étages, il y a des dieux, des géants, une vache... et une histoire de démembrement pour créer les différentes parties de l'environnement humain. Le premier homme est sculpté dans le bois de frêne, la première femme, dans celui de l'orme.

[3.2 Huns]

Chez les Huns, l'enfant-loup est le plus important après le dieu suprême Tengri. Il s'agit d'un enfant sauvage (abandonné ?) qui est recueilli par une louve (n'y a-t-il pas une parenté avec la louve qui a nourri les fondateurs de Rome, Romulus et Remus ?). Devenu adulte, il engrosse la louve, puis traqué par les paysans, il est finalement tué. La louve s'enfuit et donne naissance à dix enfants qui seront les ancêtres de ce peuple. Tengri, le « Ciel Bleu Infini », est au départ une oie blanche qui vole au-dessus d'une mer infinie ; cet océan originel, Ak ana, la « Mère Blanche », attend de s'accoupler avec Tengri pour créer le monde. Celui-ci cède par lassitude (ce sentiment est étonnant !) et crée tout l'univers et les hommes. Il s'adjoint un second dieu, Er Kishi, qui va devenir le dieu du Mal (dans le christianisme, Satan est un ange supérieur qui s'est opposé à son

Dieu créateur). À partir de là, ces deux dieux vont se partager le sort des hommes après leur mort ; des cieux azur (un paradis ?) pour les sauvés et une nuit éternelle (un enfer ?) pour les autres (mais selon quels critères moraux ?).

[3.2 Polynésiens]

Le totémisme mélanésien, où un objet sacralisé réfère souvent à des ancêtres et soude l'appartenance au clan, demeure une forme d'animisme. Chez les Maoris, le culte des héros qui ont fondé leur civilisation est très important. Chez les autochtones d'Australie, les rêves sont un moyen de communication avec les esprits. Dans tous les cas, les habitants croient en une force surnaturelle, le *mana*, qui est présente dans toutes les formes de vie. Comme je l'indiquais, l'environnement de la vie courante fournit l'inspiration pour déterminer les manifestations du surnaturel. On peut remarquer que dans certaines cultures tribales les interdits reliés au sacré peuvent être assez nombreux ; leur but est en principe de garantir une stabilité et une survie du groupe, mais en pratique cela peut fournir aux chefs religieux (chaman, prêtre...) un pouvoir excessif sur les membres de la communauté (un droit même de vie ou de mort). Le nouveau-né reçoit le *mana* à sa naissance à partir des esprits du clan. Pour conserver le *mana*, il faut se soumettre à des danses, des prières et des rites (par exemple, de divination : examen de la chair d'un animal sacrifié...), en utilisant plusieurs objets sacrés (armes, statuettes, masques, représentations d'animaux). Il est presque impossible de séparer l'animisme de la magie où certains comportements extrêmes trouvent leur justification. Chez les Maoris de Nouvelle-Zélande, on engraisse la victime (sans doute une prise de guerre) pour qu'elle devienne un bon repas. Le cannibalisme est aussi pratiqué à Hawaï (peut-être aux fêtes du dieu Ku de la guerre). Les arts sont très développés avec tous leurs sens

symboliques (peintures, sculptures, bijoux, vases, couvertures, et surtout les tatouages variés et protecteurs...).

Voici deux exemples de gestes extrêmes.

On connaît la fin malheureuse du capitaine James Cook qui, par ignorance des croyances religieuses, est revenu sur l'île pour y être tué. On l'avait associé au dieu Lono de la fertilité qui part et revient de manière cyclique ; pour les chefs religieux, ce retour inattendu (pour réparer un mât du bateau) était en contradiction avec leurs croyances et c'est pourquoi ils ont dû le tuer pour conserver leur crédibilité auprès du peuple !

Et que dire de cette pratique du *bungee* (*benji*, *bonji*), importée récemment en Occident, reposant sur un mythe des plus bizarres, dont le but était probablement de trouver l'homme le plus courageux et le meilleur reproducteur ?

[3.2 Mayas]

Les Mayas étaient angoissés par la fin des temps et c'est pourquoi ils ont conçu des calendriers cycliques où les mathématiques jouent un rôle primordial. Il est bon de rappeler ici que de très nombreuses attitudes religieuses, encore une fois des plus anciennes aux plus récentes, consistent à marchander avec Celui que l'on appelle Dieu ; il s'agit en quelque sorte de le contraindre pour satisfaire les besoins humains. Ces pratiques religieuses, qui sont assez proches de la magie et de la superstition, proposent en fait des ententes contractuelles entre l'homme et un dieu : si je respecte tes commandements, alors j'obtiendrai... ; si je prie de telle façon tant de fois, alors tu me donneras ce que j'ai demandé... ; si je sacrifie tel bien, alors tu ne seras pas méchant avec moi... L'utilisation des mathématiques (la numérologie), ici limitée à des initiés ou un petit groupe d'élus dans divers courants ésotériques, montre une fois encore comment la prétention humaine tente de maîtriser l'univers divin. Cette approche qui promet le « salut » à un

groupe de privilégiés est très répandue dans l'histoire des religions ; plus globalement, les membres d'une religion particulière diront qu'ils sont choisis par Dieu parce que leur religion est supérieure aux autres. Pour les Mayas, la vie est transmise dans le sang et celle-ci doit être maintenue durant toute la longueur d'un cycle (ce dernier a une durée établie mathématiquement à l'intérieur des calendriers) ; alors, il faut maintenir la vie avec du sang, animal ou humain ; et on vient de justifier à nouveau les sacrifices humains (enfants, prisonniers de guerre, esclaves) ! Les explications mythologiques sont assez simples. Ici, on retrouve encore un début de structuration de l'univers ; le monde inférieur, la terre (qui est plate et carrée) et le ciel sont reliés par un arbre, le *Ceiba*, qui est l'axe du monde. Sans entrer dans la description géométrique de cet ensemble, on sait que certains dieux survivent grâce au sang des humains (donc, ils ne sont pas tout à fait immortels !). Mais la question du sang est plus évidente avec le Dieu-Soleil qui malheureusement la nuit doit entrer dans les mondes souterrains et perdre de sa vitalité. Quand il apparaît le matin, il n'est qu'un squelette et il a besoin de sang pour retrouver sa force vitale (et sa chair ?). Le sang originel lui-même vient de dieux rois qui se transpercent le pénis et des épouses qui se perforent la langue ; le sang du sacrifice est recueilli dans un bol avec au fond un papier qui sera brûlé. Etc. Comme d'habitude, les dieux (très nombreux) sont inspirés de l'environnement connu : le soleil, K'inich Ajaw, qui devient la nuit le jaguar, Ahau Kin ; la lune, Ix Chel ; le lézard, Itzamna ; le maïs, Ah Mun ; la mort, Ah Puch... ; sans oublier le fameux « Serpent à plumes », Quetzalcóatl.

[3.2 Aztèques]

On retrouve chez les Aztèques, très polythéistes, les grands thèmes de base, les cycles du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, du soleil et de la lune... Le dieu suprême,

Omecihuatl, est androgyne. Ils vénèrent plusieurs animaux, dont le serpent qui permet de communiquer avec le monde des ténèbres, l'aigle, le jaguar, le colibri... et pour la nourriture, les sauterelles, les puces, les têtards, les œufs de fourmi, les grenouilles... sans oublier le « Serpent à plumes », Quetzalcóatl. Les dieux multiples sont articulés autour des points cardinaux : au Sud le feu, Huitzilopochtli ; au Nord le froid, Tezcatlipoca ; à l'Est la fertilité, Tlaloc (où est situé un paradis terrestre, un autre thème assez universel) ; à l'Ouest la sagesse, Quetzalcóatl. La Lune résulte de combats impliquant la Terre, la Guerre, les Étoiles ; la naissance du Soleil, où le « Serpent à plumes » a un rôle à jouer, est plus compliquée, car il y en a eu plusieurs. Il y a aussi le vent, Ethecatli, le « Miroir fumant », Tezcatlipoca, qui permet au sorcier de voir dans l'âme des gens... Et on retrouve parmi les sacrifices celui d'un captif qui sera bien nourri et mangé, sans oublier de lui arracher le cœur (au centre de la vie), une pièce de choix, source de vie (pour les prêtres ?) ; le malheureux sera accompagné de quatre jeunes vierges comme épouses symboliques.

Le sang a définitivement une très haute valeur symbolique ! Dans un contexte plus récent, les témoins de Jéhovah, par exemple, ont une croyance rigide par rapport au sang puisqu'ils en refusent les transfusions ; cette attitude repose sur une interprétation littérale de certains passages de l'*Ancien Testament* (*Genèse 9 : 4 ; Lévitique 17 : 10 ; Deutéronome 12 : 23*). Voilà donc un exemple précis où une croyance religieuse est incapable de s'adapter à l'évolution des sociétés. Dans un autre domaine de l'imaginaire, on est finalement assez proche du symbolisme si fascinant des vampires ; ils ont besoin de sang pour conserver la vie éternelle ; cela rejoint bien des récits mythologiques et rappelle le refus (à tout prix !) de la mort.

[3.2 Sumériens]

Dans l'antique Mésopotamie, les Sumériens sont aussi polythéistes. Leurs dieux sont semblables aux hommes, sauf qu'ils sont immortels (cela ressemble étrangement aux dieux de la culture grecque) ; comme à l'habitude, chaque dieu est associé à un élément de la nature (astres, ciel, tempête, fécondité, eau, mer, feu, montagne...). Il y a quatre dieux créateurs : An (le ciel, au sommet, avec des divinités associées) ; Enlil (le frère de Enki, l'air et les tempêtes, l'ordre et le destin) ; Enki (les eaux et les abîmes) ; Ninhursag (la déesse de la terre). Il y a en outre : Ereshkigal, la déesse des enfers et sœur jumelle de Enki ; Gala, la guérisseuse, la fille de An ; Ishtar, la déesse de l'amour physique et de la guerre ; Marduk, le tuteur de Babylone ; Nergal, le dieu des enfers et des souterrains ; Shamash, le dieu-soleil, est le fils du dieu-lune Sin et de Ningal sa parèdre ; Tiamat, la mer primordiale, parfois androgyne. Les dieux sont parfois punisseurs (déluge, un autre thème universel...). La religion est fastueuse et les prêtres jouissent d'un prestige social supérieur, les temples sont de plus en plus grands et hauts (une tendance encore visible aujourd'hui !), luxueux, avec des statues ; les rois sont proches de dieux ; les rituels pour communiquer avec les dieux sont complexes et exigent de la magie. Ce tableau rapide d'une culture religieuse ancienne a le mérite de dégager des traits communs à plusieurs religions à travers le temps.

[3.2 taoïsme]

Dans l'antique taoïsme chinois, tout est organisé à partir d'un dualisme globalement sexuel. Le *yin*, noir, est féminin et humide, comme la terre ; le *yang*, lumineux, est masculin et sec. La voie, *dao*, consiste à maintenir la liaison entre les deux composantes universelles ; la sagesse est atteinte dans le respect de la nature (ce n'est plus le cas actuellement !).

Toutefois, là comme ailleurs, les gens demeurent superstitieux et ont recours à des rites de magie.

[3.2 shintoïsme]

Dans le shintoïsme japonais, très polythéiste, les dieux sont plus près des forces de la nature et des esprits, les *kamis* (qui peuvent être les âmes des morts) ; dans ce sens, cette religion est proche de l'animisme. Comme dans la plupart des empires, l'empereur est divinisé parce qu'il est le descendant de la déesse soleil, Amaterasu. Il est intéressant de remarquer que cette culture est encore très présente dans le cinéma d'animation japonais.

[3.3 Mongols]

Chez les Mongols, le dieu créateur réalise des figurines en argile pour l'homme et la femme. Afin de les protéger du froid, il leur met de la fourrure. Pour leur conférer une âme, il doit leur donner l'eau de l'immortalité qui est dans une source sacrée, mais les statuettes sont confiées à un chien et un chat. Or, un esprit démoniaque (il y en a toujours un !) attire ces derniers avec de la viande et du lait, puis il urine sur la fourrure du couple argileux, excepté à la tête pour fournir la chevelure. Le démiurge revient et ordonne au chat de réparer les dégâts en léchant l'homme et la femme (on peut faire ici un parallèle avec le mythe du paradis terrestre). Le chat se dépêche et oublie les aisselles et le pubis. L'homme et la femme sont finalement aspergés de l'eau lustrale et reçoivent la vie, mais la souillure faite les rend mortels ! Plusieurs autres mythes mettent en situation des animaux : le loup roux, la chauve-souris, l'aigle, la guêpe, l'hirondelle. La légende de Tarvaa est un autre mythe intéressant sur la vie du premier chaman et l'acquisition de ses pouvoirs.

[3.3 Polynésiens]

Chez les Polynésiens, il y a deux dieux créateurs : Rangi, le Ciel masculin, et Papa, la Terre féminine, qui sont unis dans le vide primordial (parallèle avec le « néant » chrétien !). Ce couple initial a déjà une progéniture qu'il retient (prisonnière ?) : Rongo, les plantes cultivées, Tangaroa, la mer et les poissons, Haumia, les racines et les fougères, Tu, la guerre (dans pratiquement toutes les mythologies, il y a un dieu de la guerre, comme quoi les hommes exercent bien la violence entre eux depuis les tout débuts !), Tawhui, les vents et Tane, le dieu des forêts et des arbres ; celui-ci a séparé les parents Ciel et Terre avec l'aide des autres, mais cela a échoué ! Finalement, Tane réussit seul, mais suscite la jalousie de Tawhui (et alors ?). Tane s'unit avec des esprits féminins et obtient des rejetons (pierres, animaux, herbes, cours d'eau...). Désireux d'avoir une véritable épouse, il la façonne avec de l'argile (on revient constamment sur la dualité de l'homme : en bas, la terre, la boue, la poussière ; en haut, l'esprit, l'âme, le souffle) et donne ainsi la vie au premier être humain (une femme !), Hine-hau-one. Puis, il s'accouple avec sa fille aînée, Hine-titama, en lui cachant son identité (l'inceste a de profondes racines dans les règles tribales qui contrôlent la reproduction) ; quand celle-ci l'apprend, elle s'enfuit avec ses enfants dans le monde souterrain de la mort, car l'humanité est désormais mortelle (cette fois, c'est dieu lui-même qui est responsable de l'échec de la création initiale !) ! Tane, comme dieu, génère donc à la fois la vie et la mort !

[3.3 Mayas]

Les Mayas ont beaucoup d'imagination ! L'histoire commence avec les dieux avant d'arriver aux hommes. Grands observateurs des astres, j'imagine qu'ils ne se sont pas posé de questions sur leur origine ; le soleil et la lune sont déjà

là ! Donc, Lune tisse (un travail féminin !) et suscite le désir de Soleil ; la grand-mère (origine ?) de Lune s'y oppose ; Soleil apporte un cerf comme preuve de son amour, mais c'est encore refusé. Soleil se transforme alors en colibri et va dans le jardin de Lune ; la grand-mère blesse l'oiseau qui est soigné par Lune ; l'oiseau devient humain et les amoureux partent. Chaac, le dieu de la pluie, est jaloux (une autre dimension bien universelle !), il envoie un éclair sur le couple, Soleil se transforme en tortue, Lune, en crabe. Lune meurt, Soleil ramasse treize morceaux de Lune, les met dans treize bûches ; après treize jours, douze bûches donnent des serpents, etc. Avec son sabot, le cerf imprime la forme du sexe féminin dans la treizième bûche de sorte que Soleil s'unit enfin à Lune !

La création de l'homme est intéressante parce qu'elle suggère plusieurs essais. Les Mayas ont bien compris que la vie humaine n'était pas parfaite et que peut-être après quelques cycles elle pourrait évoluer positivement. Du point de vue scientifique de l'évolution à l'échelle cosmique, même si cela s'apparente à de la science-fiction, on pourrait imaginer que la vie intelligente sur terre a été un essai plutôt raté et que, selon les probabilités, il devrait y avoir des formes de vie plus évoluées ailleurs ! Les dieux sont perplexes à propos des hommes et de leur avenir (les dieux ont de l'empathie, mais c'est comme si eux-mêmes ne savaient pas trop comment les créer correctement au départ !). Essai 1 : les hommes sont faits d'argile (cet artisanat fait partie de la culture maya), mais ils sont incapables de rendre un culte aux dieux. Essai 2 : l'homme est fait en bois, la femme en roseau, ils se reproduisent, mais ils n'ont pas d'âme pour respecter le monde divin ; ils sont punis par un déluge (encore la faute originelle, le déluge...), puis rescapés aux sommets des montagnes et transformés en singes (le singe descend de l'homme !). Essai 3 : les hommes sont créés, jaunes et verts, avec de la pâte de maïs ; quatre hommes parfaits naissent. Les dieux sont jaloux de leur intelligence

(l'homme n'est-il pas à l'image de dieu ?) et leur limitent la connaissance, car le savoir est réservé aux dieux. Puis (en second), quatre femmes sont créées ; ils doivent désormais se reproduire, car ils sont mortels à cause de la punition divine (encore le mythe du paradis terrestre ! Ici on peut noter que ce ne sont pas les hommes qui sont fautifs, mais bien les dieux à travers leurs essais malhabiles !) ! L'humanité vit alors dans la crainte continuelle des dieux et de leurs châtements ; il n'y a pas d'autres choix que de se plier à des rites sévères ! Un autre thème récurrent est bien celui de la violence des dieux qu'il faut apaiser et nourrir ; certains dieux aiment le sang, celui des animaux sacrifiés et des humains ; d'autres (donc masculins) préfèrent les jeunes vierges !

Le mythe des frères jumeaux, Hunahpu et Xbalanque, est intéressant parce qu'il présente la dimension sacrée du jeu de la pelote qui suscite la jalousie des dieux. Les jumeaux finissent par se couper en morceaux et se recomposer (pour former le Soleil et la Lune). Ce thème, qui est précurseur de celui de la résurrection, apparaît dans plusieurs mythes. La résurrection est certainement la plus vive affirmation de la survie de l'homme après la mort. S'il en est question dans les légendes sur les maîtres spirituels, elle apparaît surtout dans le cinéma où la réalité peut être dépassée !

[3.3 Aztèques]

J'aime bien chez les Aztèques cette intuition d'un univers qui a évolué. Chaque âge de l'univers a ses formes de vie et son propre soleil. À partir d'une croix (où il y a cinq positions, quatre extrémités et un centre), les mondes des extrémités ont disparu après des cataclysmes planétaires. Monde 1 : celui des jaguars qui dévorent les géants. Monde 2 : celui-ci est détruit par la violence du vent, les hommes sont transformés en singes. Monde 3 : avec l'âge du feu, les hommes deviennent des dindons. Monde 4 : avec l'eau se produit un déluge (de telles catastrophes ont dû affecter les

premiers hommes et leur mémoire collective ; l'amplification par transmission orale a fait la suite !), les hommes deviennent des poissons, le nouveau couple initial s'échappe et redémarre l'humanité. Monde 5 : celui du mouvement en équilibre instable, une fin est prévue ; en attendant, les dieux exigent des sacrifices pour maintenir l'énergie vitale ! Il faut comprendre ici que les dieux eux-mêmes se sont sacrifiés au début du cinquième monde pour que la vie continue avec le Soleil et la Lune (un autre thème important, celui où la divinité va intervenir dans la vie des hommes pour les sauver). Le rôle des prêtres est donc de reproduire le mythe par des sacrifices humains (et le cannibalisme) pour éviter le chaos final ! On peut aisément comprendre comment la classe sociale des prêtres a acquis de plus en plus de pouvoirs sur les classes inférieures. C'est vrai dans plusieurs religions (jusqu'à aujourd'hui !). Quand les rituels religieux impliquent de la violence et du sang, la peur devient un moyen efficace de contrôler des populations ; cette méthode est constamment utilisée par les dictateurs, les chefs de guerre et tous les autres représentants de gouvernements autoritaires !

[3.3 Chinois]

En Chine, la création débute avec un œuf primordial issu, semble-t-il, du chaos (ce n'est plus le dilemme de l'œuf et de la poule, ou mieux de l'œuf et du dinosaure !) ; le démiurge, Pan-kou, se développe, sort de l'œuf et forme le ciel et la terre. Après plusieurs cycles de création de tous les êtres vivants, il meurt et est démembré pour donner le soleil avec son œil droit, la lune avec son œil gauche... L'homme est ainsi un microcosme et on retrouve l'idée qu'il a une origine divine. Il existe d'autres mythes de la création, comme celui du couple initial, l'homme Fou-hi et la femme Niu-kua, qui servira à justifier l'appartenance à des classes sociales.

[3.3 Japonais]

Au Japon, le mythe de la création m'apparaît assez nationaliste et fonde la divinité des empereurs. En résumé, on retrouve plusieurs thèmes universels (on peut se demander si au début de l'humanité, les divers peuples se sont influencés mutuellement) : chaos initial, sept premiers couples divins, le premier étant l'homme Izanagi et sa sœur Izanami. Coups de lances et création de la Terre, l'île du Japon est formée. Suite de la création, le dernier fils de Izanami est le feu qui brûle sa mère, le père décapite le fils, son sang donne les montagnes... Izanagi va descendre aux Enfers.

[3.4 cas en Égypte]

En Égypte, il y a Horus le faucon, Anubis le chacal, Khépri le scarabée ailé, le singe Thot professeur, Amon le bélier, Bastet la chatte, Hathor avec une tête de vache, Sobek à tête de crocodile, Sekhmet une femme à tête de lionne, le Sphinx à tête humaine, Ammout avec trois composantes animales, Bès un nain à tête de lion, etc. En Grèce, il y a les Centaures au corps de cheval, les Satyres aux pieds de bouc, le Minotaure à tête de taureau, le chien Cerbère à trois têtes, les monstres marins Charybde et Scylla, la Chimère et le Griffon réunissent plusieurs natures animales, les Gorgones aux cheveux-serpents, les Harpies oiseaux à tête de femme, l'Hippalectryon le cheval-coq, l'Hippocampe le cheval-poisson, l'Hydre de Lerne le dragon ou chien à plusieurs têtes, Ladon le serpent à plusieurs têtes, Orthos le chien à deux têtes, Pégase le cheval qui vole, les Sirènes femmes-oiseaux, le Sphinx femme-chat-oiseau, etc.

[3.4 Grèce]

En Grèce, je remarque que les dieux sont rancuniers, jaloux et mesquins, les amours sont terribles, les colères, dangereuses ; les dieux se comportent comme les hommes, mais ils sont immortels ! Cela vaut aussi pour les demi-dieux nés par hiérogamie ! Sur l'Olympe, un sous-groupe de douze dieux privilégiés sont les plus vénérés (en théorie, il y a six dieux et six déesses : Zeus, Héra, Poséidon, Arès, Hermès, Héphestos, Athéna, Apollon, Aphrodite, Dionysos, Artémis, Hadès ; parfois, il y a aussi Hestia et Déméter) ; c'est dans la maison du grand chef Zeus que les rencontres de festivité ont lieu. La belle vie ! Aujourd'hui, les gens disent qu'ils font le « party ». Il faut remarquer que la conception du bonheur céleste, le « paradis », est non seulement anthropomorphique, mais qu'elle apparaît très limitée et matérialiste ! Je suis encore très surpris de voir comment chaque culture peut avoir une image assez étroite de ce que pourrait être le bonheur après la mort. On connaît tous cette vision musulmane plutôt bizarre du paradis où des vierges attendent les guerriers morts pour la guerre sainte ; c'est un stéréotype tribal assez ancien que l'on retrouve d'ailleurs en dehors du courant islamiste. Pour compléter le désennui, ces dieux descendent sur terre, en prenant une forme humaine ou animale, pour s'amuser avec la vie des hommes. Ces dieux sont eux-mêmes issus de dieux plus anciens où l'on retrouve les grands thèmes habituels. Ouranos le Ciel, et Gaïa la Terre, ont donné naissance aux Titans qui à leur tour ont généré toute la famille des dieux, des monstres et des demi-dieux. La séquence complète de cette grande aventure de la création initiale du monde est vraiment surprenante ! Qui a conçu de telles histoires ? Et comment ? Au début, c'est le chaos initial qui sera suivi d'une création en plusieurs étapes temporelles. Cette idée d'un chaos initial est assez universelle ; on peut constater que cela pose inévitablement un problème au niveau de la conception du temps.

C'est comme si le temps n'existait pas non plus, mais alors à quel « moment » le processus a-t-il commencé ? Période Ouranos : naissance de Érèbos masculin et de Nyx féminin, le couple de l'Obscurité nocturne ; il donne naissance à Éther masculin et à Héméré féminin, le couple de la Lumière. Puis, suit la création d'Ouranos le Ciel étoilé et de Pontos la Mer ; le couple primitif, Terre et Ouranos, donne naissance à Oceanos, le dieu de toutes les mers et les fleuves, et à Hypérion le Titan. Ce dernier enfante, avec sa sœur Théia, Phoïbos le Soleil et Séléné la Lune ; puis arrive la naissance de Cronos, le roi des Titans, et de deux déesses des idées morales (Thémis pour la Loi et Mnémosyné pour la Mémoire). La suite de l'histoire m'apparaît saugrenue : le sexe d'Ouranos est tranché et jeté à la mer ; naissent alors les Géants, les Érrinyes, les Furies, les Méliades, les Nymphes et enfin Aphrodite. Ouranos est tué. Période Cronos : Cronos gouverne, il jette les Cyclopes et les Hécatonchires dans les Enfers, il mange ses enfants issus de Rhéa, mais celle-ci sauve le dernier-né Zeus qui est remplacé par une roche. Période Zeus : il veut renverser le tyran Cronos avec l'aide de Métis la Ruse, il lui présente une boisson qui le fait vomir, Cronos rejette ainsi ce qu'il avait avalé : les frères et sœurs de Zeus (Poséidon, Hadès, Déméter, Hestia, Héra) et la roche. Celle-ci devient le centre du monde ; ce ne sera pas la première fois qu'un objet est au centre d'une culture, ce peut être une roche, une montagne, un arbre, un totem... Le caractère sacré de cet objet est renforcé quand celui-ci a une origine céleste (la roche qui tombe du ciel) ou s'il fait un lien entre le sol et le ciel. Faut-il rappeler la « roche noire » placée au centre de la Kaaba cubique qui fait l'objet d'un culte particulier lors du pèlerinage chez les musulmans (et parfois des accidents étant donné le grand nombre de personnes qui circulent en cercle autour d'elle). Il s'agit peut-être d'une météorite ? Chez les romains (et dans la tradition sémitique), il y a une bétyle, une pierre sacrée tombée du ciel ! Après des guerres, Cronos et les Titans sont vaincus.

Zeus doit ensuite affronter Gaïa qui est mécontente du sort de ses fils Titans. Gaïa s'unit à Tartare et donne naissance à Typhon et aux Géants, mais Zeus gagne ; Gaïa avale alors les Géants et Typhon est emprisonné. Dans cet univers désormais pacifié, Zeus, Poséidon et Hadès règnent et se partagent l'univers : le ciel pour Zeus, la mer pour Poséidon, le monde souterrain pour Hadès ; Zeus est le dieu suprême. D'autres naissances vont suivre : de Zeus, Métis et Héra ; Zeus est menacé par ses enfants, alors il avale son épouse qui va enfanter dans sa tête Athéna la guerrière. Il faudrait approfondir toute la portée symbolique de ce besoin « d'avaler » ses proches parents divins !

[3.4 Rome]

Chez les romains, les *Numina* représentent au départ des puissances supérieures, masculines et féminines, sans personnalité et sans temple ; des rites magiques (prédictions, augure des vols d'oiseaux, entrailles des animaux...) sont nécessaires pour être protégé des maladies, pour garantir la fécondité... Le panthéon est aussi vaste que celui des grecs (Jupiter le ciel, Mars la guerre, Vulcain le feu, Neptune l'eau, Saturne les semailles, Junon la fécondité, Minerve la sagesse, Vesta le foyer, Flore les fleurs et jardins, Larentia le monde intérieur. Il y a aussi les Pénates pour la protection du foyer, Lares pour celle des champs et, comme il y en a pour toutes les occasions, certains dieux sont vraiment surprenants (Crepitus le dieu du pet, la Pertunda de l'amour charnel, Rumia des tétons et de l'allaitement, Stercorius des lieux d'aisance et du fumier, Vénus Cloacina pour la chasteté du mariage, mais plutôt des égouts !) !

[3.4 Égypte]

En Égypte, la religion est si complexe qu'il faudrait parler de plusieurs mythologies qui ont évolué pendant plusieurs siècles ; on peut dire que la civilisation des pharaons a élaboré des mythes sophistiqués en fonction de la survie après la mort, du moins pour la classe supérieure avec sa suite immédiate. Dans cette société très hiérarchisée, les pharaons sont pratiquement divins. Si Amon-Rê, le Soleil, est un « dieu caché », Osiris, le premier momifié, est le dieu suprême de la mort. L'attribut divin d'être caché existe dans le christianisme, de même que dans d'autres religions. À partir du moment où la réflexion théologique s'approfondit, la transcendance de Dieu implique qu'il ne peut pas être connu directement, ni vu, ni représenté par des œuvres d'art quelconques. Cela pose le problème général de la représentation de Dieu dans les religions monothéistes ; il y a eu à ce sujet des débats sur l'utilisation des images, des portraits ou des statues ; il ne reste alors que des objets jugés acceptables parce qu'ils ont une forte densité symbolique. Tentons de simplifier les divers mythes de la création, car il existe plusieurs versions. On va retrouver des thèmes familiers assez universels.

Au début, un océan primordial, Noun, puis un démiurge (le démiurge n'est pas nécessairement le dieu suprême), Ptah, qui crée la première terre (sans doute sortie de l'eau). Dans les faits, la vie est effectivement apparue dans les océans, mais ici on peut supposer que cette conception d'une mer initiale était valable pour les peuples qui vivaient près de plans d'eau importants, comme le Nil, un océan, un grand fleuve, un lac. Le démiurge conçoit en lui toutes les formes de vie et les crée en leur donnant des noms (c'est assez proche de l'importance du nom et du souffle de vie dans le judaïsme). Le démiurge peut aussi être Atoum, le Soleil qui se couche (il y a trois formes de Soleil) ; seul au départ, il crée les premiers couples divins avec ses liquides

(sperme, larmes, crachat). Il est évident que toutes les mythologies ont été très influencées par le dualisme sexuel chez les animaux et les hommes. Là aussi, au fur et à mesure que la théologie devient plus réflexive, il s'avère difficile d'attribuer à Dieu une différenciation sexuelle ; même l'androgynie n'est pas adéquate. Naissent Chou l'air, Tefnout l'humide, leurs enfants Geb la terre (masculine contrairement à d'autres mythes) et Nout le ciel (féminin). À leur tour, ils donneront naissance à Isis, sœur et épouse d'Osiris, à Osiris (pour le royaume des morts), à Seth (au royaume du désert couleur de sang !), le dieu du mal, assassin de son frère Osiris (cela ne rappelle-t-il pas le mythe de Caïn et Abel ?), à Nephtys, la déesse protectrice des morts, car sa fonction est de veiller sur le sarcophage et les vases canopes (qui contiennent les viscères du défunt). Nephtys est aidée par des génies funéraires, comme Hâpi (pour les poumons). Selon une autre branche culturelle, la création débute avec Thot, le dieu de la connaissance ; celui-ci fait surgir une montagne de l'océan initial et y dépose un œuf (encore !) qui donnera le Soleil. Quatre couples divins contrôlent alors l'univers : Noun et Nounet pour l'océan primordial, Heh et Hehet pour les eaux, Kek et Keket pour les ténèbres, Amon et Amonet pour les forces vitales.

Il existe un mythe intéressant, là encore assez universel, de la destruction possible de l'humanité à ses débuts (l'exemple du déluge est assez courant). Le Soleil Rê, créateur, est déçu des hommes. C'est dans ce sens que l'on pourrait imaginer la création de multiples univers dans une multitude de galaxies, où la Terre, disons même d'un point de vue strictement évolutionniste, serait placée au bas des essais les plus ratés ! C'est pourquoi je me demandais si j'étais né sur la bonne planète⁵⁶⁷. Rê décide donc de détruire les hommes et envoie sa déesse-lionne Sekhmet qui fait un véritable

⁵⁶⁷ *Pourquoi... moi ?*, p. 83, 87, 88, 89.

carnage. Pris de remords, Rê demande l'aide de Thot qui va saouler la déesse ; une partie de l'humanité est sauvée, mais Rê quitte la terre sur le dos de Nout (fille de Chou) pour fuir au ciel ; désormais, c'est Thot qui va rester près des hommes (n'est-il pas le dieu de la connaissance ?). On sait que l'histoire de la Terre a connu plusieurs destructions généralisées (dont celle bien connue des dinosaures) et il est tout à fait possible de projeter dans le futur de telles catastrophes planétaires. Cela a inspiré de nombreux auteurs de science-fiction, mais cela s'appuie désormais sur des données scientifiques assez valables, d'autant plus que l'humanité dispose elle-même de plusieurs méthodes pour se détruire elle-même et détériorer l'environnement vivable. Quels êtres y survivraient ?

Le mythe d'Osiris est bien connu parce que certains auteurs y ont vu une préfiguration de la mort et de la résurrection de Jésus de Nazareth. Le parallèle est certainement exagéré, mais il est certain que le thème du retour à la vie, au-delà de la survie après la mort sous une autre forme, apparaît dans quelques mythologies (on peut observer plusieurs démembrements pour générer d'autres formes de vie). En fait, du point de vue de la phénoménologie des religions, il faudrait plutôt se demander si la mort et la résurrection du Nazaréen n'ont pas été très influencées par ces récits et croyances mythologiques ! Donc, Osiris, fils de Geb (la terre féminine), épouse sa sœur Isis ; Seth, le méchant frère, et époux de l'autre sœur Nephtys, jaloux de son frère, fabrique un sarcophage qui, après essais par plusieurs dieux, s'ajuste parfaitement au corps d'Osiris. Seth ferme le sarcophage et le jette dans le Nil. Alors qu'Isis cherche le sarcophage, c'est Seth qui le trouve en premier (son action maléfique n'était donc pas terminée ?) ; Seth découpe son frère en morceaux qu'il jette un peu partout en Égypte. La malheureuse épouse Isis finit par retrouver les morceaux après des années de recherche ; elle réunit le tout pour être momifié (cela prolonge ou redonne la vie !), puis, comme il a retrouvé

ses capacités sexuelles, elle s'unit à lui sous la forme d'un oiseau. Elle va ainsi donner naissance à Horus (le faucon qui incarne le Soleil), élevé en cachette durant son enfance ; à l'âge adulte, celui-ci vainc Seth qui est refoulé au désert et reçoit des dieux le titre royal. Désormais Pharaon, il règne sur le monde des vivants et son père Osiris, sur celui des morts. Honnêtement, je pense que dans bien des mythologies, la classe supérieure des prêtres a dû largement contribuer à concevoir de telles histoires pour justifier leur position sociale et les nombreux privilèges qui l'accompagnaient (nourriture sacrée, habitations plus luxueuses, droits de taxation...). Ce que j'appelle la « maudite pyramide » des classes sociales est un phénomène qui risque de se prolonger encore pendant des siècles (ou des millénaires) !

Un bon exemple d'une hiérarchie de sainteté est celui des prêtres brahmanes, saints représentants du Brahman ! On peut comprendre pourquoi dans cette société certaines gens de la classe la plus inférieure sont « intouchables » puisqu'ils travaillent dans les détritiques, les dépotoirs, bref dans la merde des autres. On a ici une belle référence à un passé justificateur et immuable, opposé à tout changement : dans le *Rig-Veda*, il y a quatre classes, les prêtres brahmanes, les guerriers, les commerçants et enfin tous les serviteurs ; plusieurs groupes de travailleurs sont hors-castes et impurs, les bouchers, les éboueurs et divers autres « intouchables ». La société parfaite serait donc celle où une autorité suprême contrôle toutes les couches sociales, où tous les individus ont une fonction spécifique inchangeable, et où personne ne se pose de questions pour modifier cette organisation de « fourmis humaines » ; pourtant, cette approche a toujours abouti à un échec, car au fond du cœur de chaque être humain, il y a un désir de liberté et d'égalité.

[3.4 panthéon indien]

En Inde, il y a Ganesha l'éléphant, Hanuman le singe, Matsya le poisson sauveur du déluge, la tortue Kûrma salvatrice des dieux, Vahâra un corps avec une tête de sanglier et plusieurs bras, Narasimha l'homme-lion, Shiva avec son troisième œil et plusieurs bras (une caractéristique de plusieurs dieux ou avatars), la guerrière Durba à plusieurs bras (pour autant d'armes), Kali à plusieurs bras, Agni à deux têtes et plusieurs membres, etc.

[3.5 Afrique]

Pour plusieurs peuples d'Afrique, il y a un nom qui désigne un Esprit ou un Être supérieur : Amma (Dogons) qui est aussi l'œuf initial et le démiurge ; Juok (Chillouks) qui est connu par son intermédiaire, le premier roi Nyikang ; Olorun (Yorubas) qui est le dieu du Ciel et le créateur ; Si (Bamilekes) qui est le dieu de la terre et créateur à partir de l'argile ; Gueno (Peuls) l'Éternel crée l'univers à partir d'une goutte de lait ; Nyambe (Doualas) crée les premières planètes ; Mangala (Bambaras, Malinkés) qui serait proche d'Allah ; Ngai (Massaïs) donne tout le bétail sacré à son peuple ; Muluku (Bantous) un créateur déçu qui aurait transformé les hommes en singes ; Mawu (Éwés, Minas), le créateur dans le vaudou, passe par sa sœur Lisa pour donner aux hommes les outils de défrichage...

[3.5 Amérique du Nord]

L'affirmation d'un monothéisme est plus évidente chez les autochtones d'Amérique du Nord où le Grand Esprit, créateur de toutes les formes interdépendantes de la vie, règne sur des dieux secondaires et le monde des esprits. Mais, on est toujours à l'intérieur de croyances animistes. De nombreuses représentations symboliques, en particulier des animaux, sont

associées aux esprits. Le chaman a alors une grande importance et il utilise diverses méthodes pour communiquer avec l'Esprit : des rites de purification, des herbes sacrées (drogue, tabac...), le calumet, la loge de sudation, le sac de médecine contenant des objets sacrés, les danses... Il est très surprenant ici de retrouver beaucoup de thèmes universels, comme s'il y avait eu au début de l'humanité quelques mythes qui se seraient transformés ou modifiés par la suite avec l'expansion des hommes sur les continents. Il y a plusieurs variantes pour la création du monde. Le Grand Esprit (Kitch Manitou ou Wakan Tanka) engendre la Mère-Terre et le Père-Ciel, le Soleil et la Lune... ; l'Araignée tisse une toile qui devient la Terre... ; l'Oiseau-Plongeon rapporte de la boue du fond de la mer pour former la terre qui est déposée sur le dos de la Grand-Mère Tortue... ; la divinité primordiale Tirawa ordonne au dieu Soleil et à la déesse Lune de s'accoupler pour créer le premier homme... ; l'Étoile du Matin et l'Étoile du Soir donnent naissance à la première femme... ; le Père-Ciel et la Terre-Mère engendrent les premiers vivants, les animaux et les hommes... ; des divinités jumelles créent les animaux et les hommes à partir de l'argile... ; le premier humain est une femme, Aataensic... ; la Terre-Mère donne naissance aux hommes et aux animaux... Ici aussi un aspect surprenant sur la moralité : les hommes sont condamnés parce qu'ils n'observent pas les enseignements reçus (ce serait à approfondir !). Chez les iroquois, il y a deux Frères-Esprits opposés, le Mal et le Bien. Ils effectuent des sacrifices avec des prisonniers qui sont d'abord torturés par des femmes (eh oui !).

[3.5 mazdéisme]

Dans la religion plus ancienne, le mazdéisme, le dieu principal de la Lumière et de la Sagesse s'appelle Ahura Mazda, il est le créateur et il guide les hommes vers le Bien. Le Soleil est l'œil de Ahura, le Ciel est la cape étoilée

d'Ahura, les éclairs sont les fils d'Ahura. Opposé à Ahura (mais pas son égal), dans le monde des ténèbres et des démons, il y a le dieu du Mal, Ahriman, qui n'aime pas les hommes. L'homme est libre de choisir entre Bien et Mal ! Il y a enfin d'autres divinités : Mithra le pasteur et le guerrier ; Haoma la végétation (aussi l'extase par des drogues), Ardivisura Anahita pour l'amour, la fécondité, l'eau immaculée ; Saëna l'oiseau Phoenix... Comme dans plusieurs religions anciennes, on pratique des sacrifices sanglants qui relèvent d'une classe supérieure de mages. Ceux-ci veillent sur un feu perpétuel qui représente la Lumière. Ce clergé a le pouvoir d'influencer les dieux et les hommes. Il pratique de nombreuses méthodes de magie et de divination : la mantique des signes, l'astrologie, l'extipicine ou l'examen des entrailles, l'hépatoscopie ou l'examen du foie, la lécanomancie ou l'observation des gouttes d'huiles sur l'eau, la météoromancie (ou météomancie), l'ornithomancie (le vol des oiseaux), la palmonancie (les tics et les mouvements involontaires du corps humain), la psysiognomancie, la tératomancie (les malformations)...

[3.5 zoroastrisme]

Zarathoustra propose l'existence d'un dieu unique d'où dérivent le monde et ses planètes (le Soleil, la Lune...), les éléments (terre, air, eau, feu), toutes les créatures incluant les hommes. Cette religion a de grandes exigences de pureté et d'ascétisme (une répugnance pour la sexualité ?) ; il ne faut pas manger de viandes, ne pas faire de sacrifices d'animaux, ne pas s'enivrer avec l'haoma (c'est la boisson du dieu faite à partir d'une plante), ne pas pratiquer la magie, ne pas rendre un culte aux idoles. À travers les diverses étapes de la création sont nés deux Esprits jumeaux et opposés, le Saint Esprit et le Mauvais Esprit ; ceux-ci se combattent dans le monde des humains ; en fait, chaque homme a en lui une partie de ces frères ennemis. Ahura a des Esprits qui

l'aident pour atteindre la victoire du Bien, mais Ahriman a aussi ses Démon. Les hommes aident Dieu à lutter contre le Mal. Ainsi, non seulement l'homme vit après la mort, mais il y a une rétribution personnelle selon les choix moraux durant la vie terrestre (la notion de jugement après la mort). L'individu peut aller dans la « Maison des chants » (un Ciel-Paradis) ou dans la « Maison du Druj » (un Enfer) qui n'est pas éternelle (après un certain « temps », l'âme va au Paradis). Il est prévu qu'à la fin des temps, Ahura va gagner définitivement sur le Mal. Il faut porter une attention particulière au culte de Mithra qui préfigure les rites chrétiens : l'immersion dans l'eau, l'onction de miel, le repas avec du pain, du vin et de l'eau, le sacrifice d'un taureau (le sang redonne la vie). Cette fête du Soleil vaincu (qui deviendra la fête romaine de l'empereur Auguste) a lieu le 25 décembre ; elle sera évidemment remplacée par la fête chrétienne de Noël (la naissance du « Petit Jésus »).

[4.1 peuples primitifs]

Bien avant l'ère chrétienne, plusieurs « peuples primitifs » se sont succédé. En Océanie, les Lapitas ont donné naissance à plusieurs groupes de Polynésiens. Depuis la Mésopotamie jusqu'au Moyen-Orient et au sud de l'Inde, plusieurs cultures se sont répandues : les Austronésiens, les Sumériens, les Akkadiens, les Chaldéens, les Kassites... Même phénomène avec les sémites, les Aryens et les Hébreux. Dans la région de la Grèce, en s'étendant vers l'Europe et autour de la Méditerranée, plusieurs civilisations se sont développées, soient celles des Minoens, des Mycéniens, des Étrusques, des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des Celtes, des Macédoniens, des Carthaginois... En Afrique, faut-il rappeler la grande civilisation des Égyptiens, mais on a tendance à ignorer qu'il y a eu de grands royaumes en Afrique : les Bantous, les Bambaras, les Dogons, les Zoulous... Quant aux deux Amériques, les peuples autochtones furent

nombreux et très diversifiés ; seulement pour les amérindiens du Nord, la liste serait assez longue parce qu'il y a des groupes et des sous-groupes : Adenas, Hopewells, Mogollons, Anasazis⁵⁶⁸ ... ; pour le centre et au sud, mentionnons les Olmèques, les Zapothèques, les Adenas, les Teotihuacáns, les Hohokams, les Mogollons, les Anasazis, les Hopewells, les Mayas, les Toltèques, les Nazcas, les Aztèques, les Incas...

Entre le début de l'ère chrétienne et celui des grands voyages colonisateurs venus d'Europe, les populations ont continué d'être pourchassées, déplacées ou anéanties. Voici quelques exemples : En Océanie, il semble qu'il y eut diverses migrations de populations entre la Polynésie, la Mélanésie, la Malaisie et les Philippines. Dans l'ancienne Birmanie, le peuple tibéto-birman a été chassé par les Mongols. En Inde, les Aryens ont été refoulés par les Dravidiens, et ceux-ci par des peuples mongoloïdes. En Syrie, l'Histoire est révélatrice, car il y a eu une suite de remplacements ethniques : Égyptiens, Hittites, Perses, Grecs, Romains, Arabes, chrétiens (des croisades !)... En Géorgie, les Perses, puis les Arabes, les Tartares, les Ottomans, les Romains... À Chypre, il y eut les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les chrétiens, les Arabes, les Byzantins, les Francs, les Ottomans... En Islande, les Vikings, les Norvégiens, les Danois... En Suède, les tribus germaniques, les Goths, les Vikings... Aux Pays-Bas, les tribus germaniques, les Romains, les Francs... En Belgique, les Belges gaulois, les Romains, les Francs... En France, les Celtes, les Romains, les tribus germaniques, les Francs... Etc.

⁵⁶⁸ Plus près de notre ère : Cherokees, Lenapes, Cris, Ojbiwés, Montagnais, Cheyennes, Comanches, Omahas, Sioux, Navajos, Iroquois, Hurons, Algonquins, Timucuas, Apaches, Pueblos, Mohaves, Hopis...

[4.1 langue du colonisateur]

L'anglais en Nouvelle-Zélande, en Australie, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, aux îles Salomon et Fidji, en Micronésie, aux îles Marshall, à Kiribati, aux Philippines, en Gambie, au Sierra Leone, au Liberia, au Ghana, au Nigeria, en Ouganda, au Kenya (avec le swahili), en Zambie, au Zimbabwe, au Botswana, au Swaziland (avec le swazi), en Namibie, aux Seychelles (avec le français et le créole), à l'île Maurice (avec le français), au Canada (et le français dans la province de Québec), aux États-Unis, aux Bahamas, en Jamaïque, à Saint-Kitts-et-Nevis, à Antigua-et-Barbuda, à Dominique, à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent-et-les-Grenadines, à La Barbade, à Grenade, à Trinité-et-Tobago, au Belize, au Guyana. Le portugais au Timor-Oriental, au Cap-Vert, au Guinée-Bissau, à São Tomé e Príncipe, en Angola, au Mozambique, au Brésil. L'espagnol en Guinée équatoriale, à Cuba, en République dominicaine, au Mexique, au Guatemala, au Honduras, au Salvador, au Nicaragua, au Costa Rica, à Panamá, en Colombie, au Venezuela, en Équateur, au Pérou (avec le quechua), en Bolivie (avec le quechua, l'aymara, le guarani), au Chili, en Argentine, en Uruguay, au Paraguay (avec le guarani). Le français au Sénégal, en Guinée, en Côte d'Ivoire, au Mali, au Burkina Faso, au Togo, au Bénin, au Niger, au Tchad (avec l'arabe), au Cameroun (avec l'anglais), en République Centrafricaine, au Gabon, au Congo, en République démocratique du Congo, au Rwanda (avec le kinyarwanda et l'anglais), en Haïti. Je passe ici l'arabe qui est parlé dans cette vaste région à partir de l'Arabie où est né l'islamisme, mais il est parlé au Maroc, en Algérie, en Tunisie, en Lybie, en Égypte, en Mauritanie, au Soudan, aux Comores (avec le français) ; de même pour l'allemand pour les pays dans la région de l'Allemagne.

[4.2 États-Unis]

Samoa : Entre Hawaii et Nouvelle-Zélande ; population : Polynésiens, Hollandais, Anglais ; base militaire depuis la fin du 19^e ; économie américaine.

Baker et Howland : Entre Hawaii et Australie ; population de passage ; ont servi de base militaire durant la Seconde Guerre ; maintenant des sites naturels protégés.

Guam : Au nord-ouest du Pacifique et à l'est des Philippines ; île la plus grande des îles Mariannes ; peu habitée ; population métissée ; colonisations espagnoles ; fin de la guerre États-Unis et Espagne à la fin du 19^e ; base militaire importante, réduction prévue ; économie américaine, tourisme.

Jarvis : Entre Hawaii et îles Cook ; pas habitée ; réserve naturelle.

Johnston : Entre Hawaii et Îles Marshall ; base militaire ; population militaire ; auparavant : essais nucléaires et armes chimiques.

Kingman Reef : Entre Hawaii et Samoa ; lagon comme ancien site pour hydravions ; site naturel.

Mariannes du Nord : Pacifique Nord, entre Hawaii et Philippines ; État associé au Commonwealth des États-Unis ; non à l'indépendance ; habité ; plusieurs cultures ; tourisme.

Palmyre : Entre Hawaii et Samoa ; pas habité ; propriétaire individuel ; utilisé durant la Seconde Guerre ; site naturel ; projet touristique pour une petite île.

Wake : Entre Hawaii et Mariannes du Nord ; pas habité ; base militaire ; secours pour aviation.

Navassa : Entre Haïti et Guantanamo (au sud de Cuba) ; pas habité ; base navale américaine ; réserve naturelle.

Porto Rico : À l'est de la République dominicaine ; très habité ; non à l'indépendance ; cédé par l'Espagne ; plusieurs entreprises, taxes basses, richesse, privilèges en tant qu'américains.

Vierges : Mer des Caraïbes ; habité ; acheté au Danemark ; raffinerie de pétrole ; tourisme, services financiers (sous-entendre... !).

[4.2 Royaume-Uni]

Pitcairn : Entre le Pérou et la Nouvelle-Zélande ; dollar néo-zélandais ; descendants des mutins du *Bounty* ; tourisme.

Territoire britannique de l'océan Indien : Au sud des Maldives ; pas habité ; base militaire américano-britannique aérienne, population déplacée vers les îles Maurice et Seychelles.

Bermudes : Atlantique Nord, à l'est de la Caroline du Sud ; habité ; richesse ; tourisme important ; non à l'indépendance ; pas de taxes, services financiers, paradis fiscal.

Guernesey : Atlantique Nord, îles anglo-normandes dans la Manche ; habité ; bovins ; tourisme.

Man : Atlantique Nord, mer d'Irlande, entre Angleterre et Irlande du Nord ; habité ; site naturel ; tourisme ; services financiers, paradis fiscal.

Jersey : Atlantique Nord, île anglo-normande dans la Manche ; habité ; tourisme ; services financiers, taxes basses, paradis fiscal.

Falkland : Atlantique Sud ; très peu habité ; conflit avec l'Argentine, entente pour le pétrole ; tourisme.

Géorgie-du-Sud et Sandwich-du-Sud : Au sud de l'Atlantique Sud ; non habité ; auparavant chasse à la baleine ; tourisme ; base militaire fermée et remplacée par une station scientifique.

Sainte-Hélène : Au sud de l'Atlantique Sud ; peu habité ; île forteresse, lieu de détention de Napoléon, île pénitentiaire durant des guerres ; autres îles : Tristan da Cunha et Ascension avec une base militaire.

Gibraltar : Au sud de l'Espagne, entrée de la mer Méditerranée ; peu habité ; longue histoire de colonisation (avec son voisin d'en face, Ceuta, du côté du Maroc) : Maures, Espagnols, Anglais, Hollandais, Anglais ; non à l'indépendance ; base militaire ; tourisme.

Anguilla : Beaucoup de conflits et de guerres avec l'Angleterre ; peu habité ; tourisme ; pas de taxes, services financiers (!).

Caïmans : Au sud de Cuba ; centres financiers et bancaires ; tourisme, pas de taxes, paradis fiscal.

Turks et Caïcos : Au nord d'Haïti ; tourisme ; Canada intéressé à en faire une province (?) ; services financiers, paradis fiscal.

Vierges britanniques : Peu habité ; pas de taxes, services financiers, paradis fiscal.

Montserrat : Peu habité ; base militaire, paradis fiscal.

[4.2 France]

Polynésie française : Entre l'Australie et l'Amérique du Sud ; habitée ; 5 archipels : Société, Marquises, Tubuai (Australes), Gambier, Tuamotu ; habitants : Polynésiens, européens, guerres de colonisation ; colonie française ; essais nucléaires français, base militaire française ; population surtout à Tahiti ; tourisme.

Wallis et Futuna : À l'ouest de Samoa et au nord-est des Fidji ; peu habité ; Hollandais, colonie française ; non à l'indépendance ; pluies abondantes ; pauvreté.

Nouvelle-Calédonie : Au nord-est de l'Australie ; habité ; Polynésiens (Kanaks), Espagnols, Anglais ; colonie pénitentiaire de France ; colonie française, guerre avec autochtones, indépendance négociée pour 2018 ; mines de nickel ; tourisme.

Guadeloupe : Petites Antilles ; département de la France, pas encore indépendant ; habité ; mer des Caraïbes, tourisme.

Martinique : Petites Antilles ; département de la France ; habité ; tourisme.

Guyane : Au nord du Brésil ; département de la France ; habité ; avant : colonie pénitentiaire ; site actuel de l'Agence spatiale européenne.

Saint-Pierre-et-Miquelon : Au sud de Terre-Neuve ; peu habité ; pêcheries.

Réunion : À l'est de Madagascar ; département de la France ; habité ; canne à sucre ; chômage et pauvreté ; base militaire marine.

Mayotte : Au nord de Madagascar ; habité ; non à l'indépendance ; pauvreté.

Terres australes et antarctiques françaises : Au sud de l'Indien ; plusieurs groupes d'îles ; pas habité ; base militaire et scientifique modeste.

[4.2 Australie]

Ashmore et Cartier : Au nord-ouest de l'Australie ; population de passage ; base d'entraînement militaire.

Cocos : Entre l'Australie et le Sri Lanka ; très peu peuplé ; colonie écossaise ; malaisiens et européens ; coco et coprah.

Corail : Au nord-est de la Grande Barrière australienne ; non peuplé ; site naturel ; base militaire ; tourisme.

Norfolk : À l'est de l'Australie ; très peu habité ; anglais ; descendants des mutins du *Bounty* ; colonie pénitentiaire ; tourisme.

Christmas : Au sud de Java ; très peu habité ; travailleurs chinois et malais ; mine de phosphate ; tourisme et casino.

[4.2 Norvège]

Pierre-1^{er} : Vis-à-vis le Pacifique, au nord-ouest de la côte de l'Antarctique ; pas habité ; expéditions scientifiques. Notons ici que cette zone de la calotte glaciaire au Sud est convoitée par plusieurs pays (États-Unis, Russie...) ; si cette région constituait un attrait pour la pêche à la baleine, dans l'avenir il sera question de ressources minières et sans doute de l'eau !

Bouvet : Au sud de l'Atlantique, au nord de l'Antarctique ; pas habité ; station scientifique.

Terre de la Reine-Maud : Au sud de l'Atlantique, grand territoire du nord-est de l'Antarctique ; défendu pendant la Seconde Guerre.

Jan Mayen : Au nord de l'Atlantique, mer du Groenland ; pas habité ; expéditions scientifiques ; défendue pendant la Seconde Guerre ; pêches, baleines et environnement.

Svalbard : Au nord de l'Atlantique, au nord de la Norvège, mer de Norvège ; peu habité ; explorations scientifiques ; mines de charbon (Norvège et Russie) ; tourisme.

[4.2 Nouvelle-Zélande]

Cook : Au nord-est de la Nouvelle-Zélande ; peu habité ; avant : Polynésiens, Hollandais, Espagnols, Anglais ; indépendance au 20^e ; économie avec Nouvelle-Zélande ; tourisme.

Niue : À l'est des Tonga ; peu habité ; association avec la Nouvelle-Zélande qui offre de l'emploi.

Tokelau : Entre Hawaii et la Nouvelle-Zélande ; très peu habité ; économie avec Nouvelle-Zélande ; projet touristique.

[4.2 Pays-Bas]

Antilles néerlandaises : Au large du Venezuela ; habité ; pétrole ; tourisme ; services financiers, paradis fiscal.

Aruba : Petites Antilles ; peu habité ; raffinerie de pétrole ; tourisme important.

[4.2 Danemark]

Groenland : Vaste territoire au nord de l'Atlantique ; peu habité ; autonomie renforcée ; pauvreté ; fonctionnariat ; protection de l'environnement ; ententes avec Union européenne.

Féroé : Entre l'Écosse et l'Islande ; habité ; avant : Norvégiens, Danois ; pêche à la baleine.

[4.2 Chine]

Paracel : Entre le Vietnam et les Philippines ; pas habité ; disputé et occupé par la Chine ; garnisons chinoises.

Spratly : Entre le Vietnam et les Philippines ; pas habité ; revendiqué par : Chine, Taïwan, Vietnam, Malaisie, Philippines ; réserves de pétrole et de gaz naturel.

[4.2 Israël]

Gaza et Cisjordanie sont très habitées à cause des réfugiés après la création de l'État d'Israël en 1948 ; en 1996, il y a reconnaissance de l'Autorité palestinienne ; occupation israélienne, colonisations juives ; OLP, guerres...

[4.2 Espagne]

Ceuta et Melilla : Enclaves espagnoles au nord du Maroc français ; Ceuta port de mer et base militaire en face de Gibraltar.

Canaries : Au sud-ouest du Maroc ; colonies espagnoles ; tourisme.

[4.2 Portugal]

Madère : Au sud-ouest du Maroc ; colonie portugaise ; tourisme ; plantations, vins.

[4.2 Maroc]

Sahara Occidental : Au sud du Maroc ; revendiqué par le Maroc ; indépendance demandée par le Front Polisario ; guerres ; réserve mondiale de phosphates ; pauvreté.

[4.2 entités politiques]

À titre d'exemple, les îles Desventuradas (à l'ouest du Chili), où les deux îles principales sont San Félix et San Ambrosio, dépendent d'une région administrative du Chili. D'autres exemples seraient ici possibles... !

[4.3.1 (Le christianisme) Europe]

Lituanie, Islande, Norvège, Suède, Danemark, Finlande, Lettonie, Allemagne, Pays-Bas, Suisse, Belgique, Luxembourg, France, Monaco, Liechtenstein, Autriche, Portugal, Andorre, Espagne, Italie, République de Saint-Martin, Cité du Vatican, République de Malte, Slovénie, Croatie, Hongrie, Macédoine, Serbie, Monténégro, Roumanie, Bulgarie, Grèce, Slovaquie, Pologne, Biélorussie, Ukraine, Moldavie.

[4.3.1 (Le christianisme) langues importantes]

En Lituanie, on parle aussi le russe, le polonais, le biélorusse. En Norvège, on parle aussi le lapon, le finnois. Au Danemark, aussi le féroïen, le groenlandais, l'allemand. À Monaco, l'italien, l'anglais, le monégasque. En Espagne, le catalan, le galicien, le basque. En Slovénie, le serbe, le croate, l'italien, le hongrois. En Hongrie, le rom, l'allemand, le croate, le slovaque, le roumain. En Serbie, l'albanais, le croate, le hongrois, le roumain, le slovaque, l'ukrainien. En Ukraine, le russe, le roumain, le hongrois, le polonais. Etc.

[4.3.1 (Le christianisme) langues courantes non officielles]

Le chinois, le gujirati, le bengali, le punjabi, l'ourdou, l'hindi, l'arabe, le turc, le grec, l'espagnol, le japonais.

[4.3.1]

(N. B. : Pour chaque pays sont indiqués les langues officielles, le système gouvernemental, les populations, un bref historique du passé, les caractéristiques sociales.)

[4.3.1 (Le christianisme) Océanie]

Australie : L'anglais ; une monarchie constitutionnelle du Commonwealth (Royaume-Uni) ; les aborigènes ont été éliminés ; après une présence hollandaise (surtout en Tasmanie complètement acculturée), elle est devenue une colonie anglaise ; au début du 20^e, elle devient une fédération démocratique ; elle va participer aux deux Guerres mondiales !

Samoa : Le samoan et l'anglais ; monarchie constitutionnelle ; habitants : Samoans, européens, Polynésiens ; découvertes au 18^e par la France, puis colonisées par la

Grande-Bretagne, soutenues au 19^e par la protestante Société missionnaire de Londres ; colonisations additionnelles de l'Allemagne et des États-Unis ; indépendance tardive au 20^e avec une démocratie limitée à cause d'un système de dynasties familiales et d'élections réservées aux chefferies.

Palau : Le palauen et l'anglais ; république ; Palauans (Polynésiens, Mélanésiens, Malaisiens), Philippins, Chinois... ; au 19^e, colonisation par l'Espagne, l'Allemagne, le Japon, les États-Unis ; guerre hispano-américaine et défaite de l'Espagne ; vente à l'Allemagne ; passe au Japon à la Première Guerre ; au 20^e, Deuxième Guerre et conflits entre le Japon et les États-Unis ; à la fin du 20^e, les États-Unis ont une base militaire.

Micronésie : L'anglais ; république fédérale (États-Unis) ; Micronésiens et Polynésiens ; au 19^e, domination par l'Espagne, puis par l'Allemagne ; au 20^e, passe au Japon à la Première Guerre, puis aux États-Unis après la Seconde ; base militaire américaine.

Kiribati : L'anglais ; république, démocratie fragile à cause de l'esprit tribal ; Micronésiens... ; domination de la Grande-Bretagne ; essais nucléaires au 20^e ; indépendance et aide internationale (Grande-Bretagne et Japon) ; surpopulation, pauvreté et menace écologique.

Tuvalu : Le tuvalien et l'anglais ; monarchie constitutionnelle ; Polynésiens ; petites îles épargnées au 16^e par les explorateurs espagnols ; au 19^e, population exploitée presque comme des esclaves par les Anglais, protectorat anglais ; 20^e, indépendance, mais dépendance de l'aide internationale ; pauvreté ; lien avec l'Angleterre.

Tonga : Le tongien et l'anglais ; monarchie constitutionnelle ; Polynésiens ; 18^e, découvert par l'Angleterre ; 19^e, conversion au christianisme ; début 20^e, colonisation par l'Allemagne, puis la Grande-Bretagne ; à la fin du 20^e, la démocratie est en retard ; aide internationale.

Papouasie-N^{lle}-Guinée : L'anglais, le pidgin, le mélanésien et le motu (il y a plus de 800 langues autochtones !) ; monarchie constitutionnelle ; Papouans-Néo-Guinéens, Poly-nésiens... ; des centaines d'îles découvertes au 16^e par l'Espagne ; aux 16^e et 17^e, colonisations par les Pays-Bas, l'Allemagne, le Japon, l'Australie ; 20^e, indépendance, mais lien avec le pays colonisateur ; conflits internes avec Bougainville et Salomon (mines de cuivre).

Salomon : L'anglais ; monarchie constitutionnelle du Commonwealth ; Mélanésiens... ; exploration et colonisation par l'Espagne au 16^e ; au 19^e, colonisation par l'Australie et la Grande-Bretagne, puis protectorat de la Grande-Bretagne ; passe au Japon durant la Seconde Guerre ; tension avec la Papouasie ; explosion démographique.

Vanuatu : L'anglais et le français (il y a plus de 100 langues autochtones) ; république, démocratie en tension ; Mélanésiens... ; exploration par le Portugal au 17^e ; 18^e, colonisation par la Grande-Bretagne ; 19^e, par la France et la Grande-Bretagne ; fin 19^e, par l'Australie, puis indépendance ; passe aux États-Unis durant la Seconde Guerre ; tensions internes (sans doute à cause de la diversité culturelle et des séquelles du passé !).

Fidji : L'anglais ; république ; Fidjiens, Indiens... ; plusieurs centaines d'îles habitées à l'origine par des Mélanésiens, mais secouées par des guerres tribales ; exploration au 17^e par les Pays-Bas ; 19^e, domination de la Grande-Bretagne ; migrants-travailleurs de l'Inde ; 20^e, indépendance, mais conflits raciaux et nombreux coups d'État ; nouvelles constitutions au 20^e, plusieurs élections.

Marshall : L'anglais ; république fédérale (États-Unis) ; Micronésiens ; exploration et domination par l'Espagne au 16^e ; 19^e, colonisation par l'Espagne, l'Allemagne, le Japon, les États-Unis ; les États-Unis après la Seconde Guerre ; 20^e, essais nucléaires (atteinte à la santé des populations) ; base militaire américaine à la fin du 20^e ; aide américaine (décroissante).

Nauru : Le nauruan ; république ; Nauruans, peuples du Pacifique,... ; 18^e, exploration par la Grande-Bretagne, 19^e, guerres tribales, puis domination par l'Allemagne ; après la Première Guerre, domination par l'Australie ; 20^e, indépendance, mais peuple malade et pays en faillite.

[4.3.1 (Le christianisme) Asie]

Timor-Oriental : Le portugais et le tetum ; république démocratique ; Timorais, Indonésiens... ; colonie portugaise, annexée à l'Indonésie au 20^e ; oui à l'indépendance au début du 21^e, mais le pays demeure désorganisé.

Philippines : L'anglais ; république ; Malais... ; colonie espagnole, puis colonisation par les États-Unis, ceux-ci ayant battu l'Espagne à la fin du 19^e ; passe au Japon à la Seconde Guerre ; fin du 20^e, dictateur Ferdinand Marcos, guerres internes ; ressources naturelles.

Arménie : L'arménien ; république ; Arméniens,... ; pays chrétien entouré de pays musulmans hostiles ; 1894-1915, génocide opéré par la Turquie ; religion d'État depuis le 4^e ; puis occupé par les Romains, les Perses, les Mongols ; république socialiste soviétique au début du 20^e ; fin du 20^e, indépendance ; tremblement de terre très dévastateur et meurtrier ; conflit au Haut-Karabakh, une enclave d'Arméniens en Azerbaïdjan et effet négatif sur l'économie ; déclin des industries après la domination russe ; contre-attaque de l'Azerbaïdjan et de la Turquie ; relations politiques tendues avec ses voisins.

Géorgie : Le géorgien (mais plusieurs autres langues) ; république ; Géorgiens, Azéris, Arméniens, Russes... ; sur le bord de la mer Noire ; dans le passé, occupation par les Romains, les Perses, les Arabes, les Tartares, les Ottomans ; puis par les Russes au début du 19^e ; indépendance à la fin du 20^e ; tensions territoriales pour l'Abkhazie et l'Ossétie-du-Sud avec la Russie ; début du 21^e, guerre avec la Russie (Gori est le lieu de naissance de Staline) ; agriculture, ressources

naturelles ; pénurie d'énergie, ouverture avec la Russie (?) et le commerce international (pétrole !) par la mer Noire.

Chypre : Le grec et le turc ; il y a deux républiques (!) : grecque (au Sud) et turque (au Nord) ; Grecs, Turcs (18%),... ; deux pays (République de Chypre au Sud) ; fin du 20^e, sécession de la République turque de Chypre au Nord, deux monnaies ; mine de cuivre depuis l'Antiquité ; dans le passé, occupation par les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les premiers chrétiens, les Arabes, les Byzantins, les Francs ; puis domination par les Ottomans au 16^e ; puis les Britanniques au 19^e ; indépendance au 20^e ; à la fin du 20^e, invasion et occupation de Chypre par la Turquie ; le Nord est turc et plus pauvre : agriculture ; le Sud est grec et plus riche : industries, tourisme, base militaire britannique, Union européenne ; conflit demeure.

[4.3.1 (Le christianisme) Afrique]

Seychelles : L'anglais, le français et le créole ; république ; métis créoles (asiatiques, africains, européens) (92%), Anglais (5%),... ; peu peuplé ; au nord de Madagascar, 4 grandes îles, 36 petites granitiques, environ 65 îlots de corail ; 98% population sur grandes îles, surtout Mahé ; 18^e, occupation par les Français ; début 20^e, colonie britannique ; 20^e, deux partis : SDP pro-britannique et SPUP pour l'indépendance, victoire faible du SDP ; 20^e, indépendance et alliance temporaire ; coup d'État du SPUP et régime communiste à parti unique ; fin 20^e, élections, parti réélu ; agriculture vivrière, exportations : vanille, tabac, thé, cannelle, noix de coco ; importations alimentaires ; sécheresse, pénurie d'eau ; hors de la zone des cyclones : tourisme, pêcheries, coprah, canneliers ; faune rare (tortues) ; guerre du Golfe et baisse du tourisme ; relance de petites industries. Le revenu est très supérieur à Madagascar ! Pourquoi ?

São Tomé e Príncipe : Le portugais ; république ; Métis afro-portugais, minorités africaines ; deux îles au large du Gabon ; 16^e, les Portugais exploitent des esclaves pour développer les plantations de canne à sucre ; population : descendants des premiers immigrants, Métis afro-portugais, émigrés du Mozambique et du Cap-Vert pour les plantations de cacao au 19^e ; 20^e, indépendance et régime communiste, allié du bloc soviétique, immigrants militaires russes et cubains ; 20^e, déclin du cacao, mauvaise gestion, sécheresse ; conflits et coups d'État ; découverte de pétrole au large ; dette extérieure ; fin du 20^e, faible croissance, agriculture, déforestation, érosion des sols ; référendum pour une démocratie, démarches pour établir des liens avec le Portugal, les États-Unis et l'Union européenne ; importation de produits alimentaires et autres biens.

Gabon : Le français ; république ; peuples bantous (Fangs majoritaires, Echiras, Bapounous, Batékés), africains étrangers, européens ; dans le passé : les Pygmées, puis les Fangs ; 15^e, les Portugais et la traite des esclaves ; 19^e, contrôle français, prisonniers libérés (par la France), fondation de Libreville ; 20^e, indépendance, mais la France est encore présente ; exploitation du pétrole ; vers la fin du 20^e, H. O. Bongo, un bakété, se convertit à l'islamisme, dictature (?) jusqu'au début du 21^e, rejet des Fangs ; 20^e, exploitation du pétrole, manganèse, bois ; fin du 20^e, train transcongolais et risque pour la forêt ; élections ; début 21^e, critique sur les élections ; grand fleuve Ogooué, forêt équatoriale ; abondantes ressources minières, 4^e producteur de manganèse, uranium pour la France, pétrole (50% du PIB) ; population modeste et des revenus plus élevés, mais il y a un écart : 50% de la population avec une agriculture vivrière, clivage entre l'élite urbaine et les habitants des campagnes ; problèmes économiques, problèmes sociaux.

[4.3.1 (Le christianisme) Amérique du Nord]

Canada : L'anglais et le français ; monarchie constitutionnelle ; origine diversifiée de la population : Anglais, Français, européens, autochtones : amérindiens (Premières Nations, plusieurs nations), Innus (Montagnais-Naskapi), Inuits, Métis... ; 16^e, explorateurs et marchands français ; 18^e, défaite des français majoritaires contre les britanniques ; fin 18^e, indépendance des États-Unis, mais les colons pro-britanniques montent au nord et dominent la minorité française ; fin 19^e, Confédération du Canada ; 20^e, tentative de sécession du Québec, faible victoire du NON ; revendications territoriales des Premières Nations et autonomie du Québec, plusieurs groupes autochtones ont été décimés, acculturés ou assimilés ; nombreuses ressources naturelles importantes ; politiques gouvernementales à propos de la dette nationale, sécurité sociale et coupures.

États-Unis : L'anglais ; république fédérale ; origine diversifiée de la population : européens, africains, asiatiques, autochtones... ; de nombreux groupes autochtones ont été décimés et refoulés ; 17^e, colonisation anglaise, plusieurs vagues d'immigrants et dissidents religieux ; les Anglais prennent la colonie néerlandaise ; 18^e, après la guerre de Sept ans, les Britanniques prennent les territoires français, guerre d'Indépendance contre la Grande-Bretagne, Georges Washington devient le premier président ; 19^e, guerre civile de sécession entre le Nord (l'Union) industriel et abolitionniste, et le Sud (la Confédération) agricole et esclavagiste, victoire du Nord, Abraham Lincoln et défaite du Sud ; 19^e, nombreuses vagues d'immigration (Italie, Scandinavie, Allemagne, Balkans, Europe de l'Est, Russie, juifs pourchassés...) ; 19^e, nombreuses guerres contre les « indiens », conquêtes de l'Ouest, refoulements des autochtones ; l'histoire de la Californie est à part, ancienne colonie espagnole, les tribus indiennes semi-nomades sont refoulées ; 19^e, la doctrine Monroe et l'isolationnisme ; 20^e, après les deux

grandes Guerres, les États-Unis s'affirment mondialement ; 20^e, guerre froide avec l'Union soviétique et interventionnisme (Corée, Vietnam), échecs, pertes humaines et financières, résistance de la population à la politique étrangère ; fin du 20^e, l'effondrement de l'URSS ; autres immigrations (Japonais, Chinois, Philippins, Cubains, Vietnamiens, Coréens, Mexicains, Amérique centrale...) ; très vastes ressources naturelles ; industries très diversifiées, main d'œuvre abondante, supériorité scientifique et technologique, agriculture industrielle, élevage industriel ; attentat du 11 sept. 2001 et retour à la militarisation ; pays multiculturel et démocratique, forte immigration légale et aussi illégale, les afro-américains noirs descendant d'esclaves vivent encore dans des conditions de pauvreté et d'injustice, coûts sociaux importants aux progrès économiques, sécurité sociale et système de santé déficients, une partie de la population dans la pauvreté ; mentalité guerrière où pratiquement tous les citoyens possèdent des armes.

[4.3.1 (Le christianisme) Amérique centrale]

Mexique : L'espagnol ; république fédérale ; population : Métis Espagnols, amérindo-européens, amérindiens, européens... ; dans le passé : Aztèques ; 16^e, exploration et exploitation par l'Espagne, autochtones traités comme esclaves ou main-d'œuvre peu payée, certaines nations (Tarahumaras, Mayas...) ont préservé leur culture ; christianisme imposé ; 19^e, luttes pour l'indépendance, abolition de l'esclavage ; fin 19^e et début 20^e, chaos social et politique, révolution mexicaine, parti unique (PRI) corporatiste et autoritaire ; fin 20^e, mécontentements, réformateurs assassinés, révolte des paysans du Chiapas, pauvreté rurale et élite urbaine ; 21^e, opposition au pouvoir ; ressources naturelles variées ; nouvelles élections et nombreux défis.

Guatemala : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, amérindiens... ; dans le passé : les Mayas ; 16^e, colonisateurs espagnols, main d'œuvre amérindienne (encore ainsi aujourd'hui !) ; 19^e, indépendance ; puis, dictatures, coups d'État, insurrections, conflits entre majorité amérindienne et élite (Espagnols et Métis-latinos) à la tête du gouvernement ; 20^e, gouvernement civil, accord avec l'aide des Nations Unies ; inégalités sociales, nombreux défis, trafic de drogues ; aide étrangère, fiscalité, dette, revenus de familles venant de l'étranger.

Honduras : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, amérindiens, africains, européens ; dans le passé : Mayas ; 16^e, exploitation par les Espagnols (recherche de l'or, de l'argent et autres minéraux...) ; 19^e, indépendance, souvent des gouvernements militaires ; 20^e, des forêts remplacées par des plantations, « république de bananes » ; commerce avec les États-Unis ; le FMI impose une restructuration, forte hausse des impôts et de la pauvreté ; fin du 20^e, ouragan Mitch : 9,000 morts, des milliers de sans-abris, récoltes détruites.

Salvador : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, européens, amérindiens... ; dans le passé : indiens Pipils (proches des Mayas et des Aztèques) ; 16^e, conquête espagnole et colonisation jusqu'au début du 19^e ; puis Empire mexicain (et République Fédérale d'Amérique centrale) ; puis indépendance, tensions entre conservateurs et libéraux ; 20^e, soulèvement des paysans, guerres civiles (75,000 morts), dictatures militaires ; fin du 20^e, fin des conflits, aide des États-Unis, mais gangs criminels, troubles sociaux, réfugiés ; 21^e, élections d'un président de gauche, division entre une oligarchie terrière contrôlant les plantations et une population pauvre (paysans ?) ; guérilleros, forte émigration à cause des conflits ; productions pour l'exportation ; libre-échange avec la République dominicaine.

Nicaragua : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, européens, africains, amérindiens... ; dans le passé : nombreux peuples indigènes : Pipils, Mayas, Aztèques ; 16^e, colonie espagnole, la côte des Moskitos sous la protection britannique ; 19^e, indépendance, puis instabilité politique, opposition entre libéraux et conservateurs ; guerre civile, gouvernement conservateur, puis libéral ; début 20^e, intervention des États-Unis ; puis dictature de la famille Somoza, suite avec les fils ; insurrection des sandinistes ; 20^e, pouvoir sandiniste, vers la fin du 20^e les États-Unis sont condamnés pour avoir appuyé les « contras » ; fin du 20^e, les sandinistes sont renversés, mais il y a de la corruption ; début 21^e, défaite de D. Ortega (JRN) et arrêt de l'embargo des États-Unis, D. Ortega est élu ; sous les sandinistes, l'inflation fut de 3,000%, confiscation de terres (!), redistribution imparfaite, reventes ; suppression de l'aide étrangère, contraintes du FMI, grande pauvreté (comme Haïti), aide internationale ; accord de libre-échange de l'Amérique centrale avec les États-Unis.

Costa Rica : L'espagnol ; république ; population : européens, Métis amérindo-européens, africains, amérindiens, Chinois... ; dans le passé : Mayas, Aztèques ; 16^e, Christophe Colomb, colonie espagnole ; 19^e, indépendance ; un pays modèle (?) : instruction élevée, longue espérance de vie, stabilité du régime démocratique, écart réduit entre riches et pauvres ; 20^e, suppression de l'armée (!), aide importante des États-Unis (intérêts ?) ; puis, réduction de l'aide des États-Unis, gouvernement et austérité, troubles sociaux ; immigration importante du Nicaragua (300,000 sur 500,000) et problèmes de l'aide sociale.

Panamá : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, africains, européens, amérindiens ; pays-passerelle entre l'Amérique du Nord (par le Costa Rica) et l'Amérique du Sud (Colombie), le canal (de Panamá) offre un passage entre les océans Atlantique et Pacifique ; dans le passé : plusieurs peuples indigènes, influence Mayas ;

début 16^e, explorateurs espagnols, puis Christophe Colomb ; déjà un projet de construction d'un canal (!) ; fin 19^e, ruée vers l'or et grands projets, le français Ferdinand de Lesseps (ayant déjà supervisé les travaux du canal de Suez) dirige le projet du canal de Panamá, mais nombreux problèmes : malaria et fièvre jaune, coûts élevés, fonds publics, corruption, « scandale de Panamá » ; début 20^e, intégration à la Colombie ; puis indépendance ; durant la Première Guerre, les États-Unis poursuivent et terminent les travaux avec un droit de zone au large de 16 km (vers la fin du 20^e) ; fin 20^e, soulèvement des États-Unis qui réclament le général M. Noriega à cause du trafic de drogues, Noriega est mis en prison ; mais encore blanchiment d'argent et trafic de drogues avec les cartels de Colombie ; économies de services, activités pour canal, banques, zone libre de Colón, assurances, tourisme, paradis fiscal ; fin 20^e, départ de la base américaine ; début 21^e, travaux d'élargissement du canal.

Belize : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : Métis amérindo-européens, africains, Mayas, Garifunas (Garifounes ou Caribes noirs, noirs n'ayant pas connu l'esclavage, Métis d'esclaves noirs en fuite et des autochtones Arawaks et Caribes, survivants de navires négriers échoués)... ; dans le passé : Arawaks et Caribes (Kalinagos, Karibs, Caribes) ; 16^e, colonie espagnole ; 17^e, colons anglais, plantations, canne à sucre et esclavage ; 19^e, indépendance du Guatemala qui revendique le Belize, tensions ; indépendance (le dernier de l'Amérique) ; 20^e, la capitale Belize City est détruite par des ouragans, nouvelle capitale Belmopan ; Guatemala reconnaît le Belize.

[4.3.1 (Le christianisme) Amérique du Sud]

Colombie : L'espagnol ; république ; population : Métis amérindo-européens, européens, Métis afro-européens, africains, Métis amérindo-africains, amérindiens... ; dans le passé : Chibchas ; 16^e, Christophe Colomb, nom pour Colombie,

colonie espagnole ; source principale de l'or ; début 19^e, indépendance ; opposition entre deux clans : a) libéraux pour le libre-échange et anticléricaux, b) conservateurs protectionnistes et cléricaux ; cartels de la drogue, exportation de cocaïne ; majorité de la population dans les vallées de Cauca et de Magdalena ; fin 20^e, construction immobilière, banques, capitaux étrangers, gain maximum avec la transformation du coca ; mais pauvreté élevée ; situation politique fragile, ententes entre les élites et les chefs de la drogue.

Venezuela : L'espagnol ; république fédérale ; population : Métis amérindo-européens, européens, africains, amérindiens... ; dans le passé : Arawaks pacifiques venus du Nord et Caribes guerriers venus du Sud ; 15^e, Christophe Colomb (Petite Venise, car maisons indigènes sur pilotis) ; 16^e, colonie espagnole ; 19^e soulèvement du général vénézuélien S. Bolivar contre Espagne, indépendance ; début 20^e, industrie du pétrole jusqu'en 2000, forte industrialisation et prospérité, urbanisation (80% de la population et exode rural) ; mais inégalités sociales ; investissements de l'État (à cause du pétrole), hôtelleries ; fin 20^e, chute du prix pétrole, mesures d'austérité, émeutes et morts, coups d'État, nouvelle constitution ; début 21^e, coup d'État, tensions entre le président et l'opposition, président réélu ; le pétrole : 90% est exporté, 50% des revenus.

Équateur : L'espagnol ; république ; population : amérindo-européens, amérindiens, Espagnols, africains... ; dans le passé : Incas ; 16^e, colonie espagnole, les amérindiens revendiquent leur identité ; méthodes d'agriculture encore selon les anciens domaines de colonisation, les « *haciendas* » ; début 19^e, soulèvements et indépendance partielle ; puis intégration à la Colombie ; 19^e, indépendance et dictatures (tensions libéraux et conservateurs) jusqu'à la Seconde Guerre ; nombreux conflits et changements de gouvernements ; une Église pour la libération ; fin 20^e, guerres entre Équateur et Pérou, frontière floue entre les deux, accord à la fin du 20^e ; pétrole et gaz naturel transportés des Andes

vers le port d'Esmeraldas, grand producteur et exportateur de bananes ; intérêts des États-Unis et de l'Europe ; les amérindiens vivent en hautes terres d'une agriculture de subsistance ; contrôle de l'inflation et investissements étrangers, manque de ressources énergétiques ; archipel des Galapagos est une province de l'Équateur.

Brésil : Le portugais (du Brésil) ; république fédérale ; population : européens, Métis afro-européens, africains... ; dans le passé : nombreux peuples amérindiens, Tupinambas... ; 16^e, colonies portugaises, sur le littoral d'immenses plantations de canne à sucre et de bois, plus de 4,000,000 d'esclaves noirs, origine des esclaves : Nigéria, Cameroun, Gabon, Ghana, Congo, Mozambique, Tanzanie, Kenya, Zimbabwe, Bénin, Angola (un record ?) ; début 19^e, indépendance relative avec l'empereur portugais ; fin 19^e, abolition de l'esclavage, indépendance ; grandes ressources naturelles, écart important entre riches et pauvres peu importe les ethnies ; population importante de Japonais pauvres (2,000,000) au début du 20^e ; tribus vivant en autarcie dans les forêts, certaines tribus chassées ou massacrées par les chercheurs d'or ; réduction de la forêt de 50%, nouveaux paysans ; régions de paysans abandonnées pour les villes ; grand cheptel de bovins et porcs ; fin 20^e, tentative ratée avec l'éthanol (canne à sucre) ; future grande puissance, investissements publics et dettes, inflation (1,000% en 1994, 8% en 2005), réformes fiscales.

Pérou : L'espagnol et le quechua ; république ; population : amérindiens, Métis amérindo-européens, européens... ; dans le passé : Chimus, puis Incas ; 16^e, les Espagnols et la recherche de l'or, anéantissement des Incas (génocide !), colonie espagnole, plantations et esclavage, soulèvements, guerres civiles internes entre les colonisateurs ; 19^e, indépendance des colonisateurs de l'Espagne, conflits avec Équateur ; 19^e, abolition de l'esclavage, indépendance reconnue par l'Espagne ; nombreuses guerres par la suite ; inégalités entre les élites instruites et les amérindiens analphabètes ;

20^e, inégalité sociale et naissance du « Sentier lumineux », guérilla maoïste, 23,000 morts (amérindiens et hispano-indiens des Andes) ; perte économique de 20,000,000,000\$US ; très forte répression ; misère et chômage élevés.

Bolivie : L'espagnol, le quechua, l'aymara et le guarani ; république ; population : Quechuas, Métis amérindoeuropéens, Aymaras, européens... ; dans le passé : Tiwanakus, Moxos, Mollos, puis Quechuas de parenté inca ; 16^e, colonies espagnoles, mines argent (40,000 tonnes de minerai) ; soulèvements et répressions violentes ; début 19^e, révolutionnaires et indépendance, guerres de libération en Amérique du Sud, rôle majeur de Simon Bolivar (Bolivie), constitution et indépendance officielle ; 19^e et début 20^e, grande instabilité politique (près de 200 coups d'État !), nombreuses guerres avec les voisins ; conditions misérables des peuples indigènes ; 21^e, encore de nombreux conflits ; pays pauvre ; inflation (11,700% en 1985, 20% en 1988, 6.5% en 1998, 4,3% en 2007) ; 21^e, le gouvernement (président Evo Morales) demande aux compagnies (mines, pétrole et gaz naturel) de signer de nouveaux contrats.

Chili : L'espagnol ; république ; population : européens, Métis indo-européens, amérindiens... ; dans le passé : Araucans, invasion ratée des Incas, Mapuches ; 16^e, colonie espagnole ; début 19^e, soulèvements pour l'indépendance, puis indépendance ; 19^e, conflits entre les partis, coups d'État, guerre civile, changements de gouvernement ; 20^e, le président S. Allende nationalise les mines cuivre et d'autres monopoles, socialisme marxiste non violent ; inflation (850%), régime autoritaire ; coup d'État du général A. Pinochet, dictature sanglante jusqu'à la fin du 20^e ; puis retour au libéralisme économique, mais rejet des droits de l'homme ; fin 20^e, élections et démocratie (200 ans d'instabilité politique) ; 60% de la population dans les vallées de vignobles ; premier producteur de cuivre et effet sur le niveau de vie.

Argentine : L'espagnol ; république fédérale ; population : européens (beaucoup d'Italiens), amérindiens, amérindo-européens... ; dans le passé : Yahgans, Onas, plusieurs groupes indigènes, invasion Incas, Guaranis, Avas, Arawks et... Mapuches... ; 15^e, situation spéciale des Guaranis et ententes avec les jésuites, les « *encomiendas* » ; 16^e, colonies espagnoles (déjà établies dans d'autres pays de l'Amérique du Sud), création de villes (dont Buenos Aires) ; soulèvement des Calchaquies et répressions violentes ; asservissement des indigènes et esclavage ; résistance de amérindiens de Pampa et de Patagonie avec la culture mapuche ; 16^e - 18^e, opposition des Espagnols près de Buenos Aires ; 17^e, guerre contre les Portugais (Rio del Plata) ; début 19^e, tentatives ratées de la Grande-Bretagne d'envahir le pays ; soulèvements et indépendance (influence de la Révolution française), tentatives d'unification ; 19^e, guerres civiles, dictature des Rosas, constitution et fédération ; fin 19^e, campagne d'extermination contre les amérindiens (génocide !), plusieurs gouvernements autoritaires ; après la Seconde Guerre, général fasciste J. Peron, coup d'État pour renverser la 3^e épouse et veuve de Peron, nouvelle dictature militaire, massacres ; fin 20^e, élections et démocratie ; nombreuses ressources naturelles et industries.

Uruguay : L'espagnol ; république ; population : européens (immigration importante d'Espagnols et d'Italiens), Métis amérindo-européens, africains... ; dans le passé : Charruas, Guaranis ; début 16^e, arrivée des Espagnols, création de forts et de villes (San Salvador), pas d'or et d'argent, introduction de bovins, résistance des indigènes, projets retardés ; 17^e, missionnaires jésuites et « *reduccion* » ; 18^e, expansion des colonies portugaises ; conflit autour du territoire du Rio del Plata ; 19^e, conflits entre Espagnols, Portugais et Anglais ; soulèvements pour l'indépendance, répression d'une coalition d'espagnols et de portugais ; autres soulèvements et défaite ; Uruguay annexé au Brésil portugais ; 19^e, nouveaux combats et indépendance ; Uruguay rattaché à

l'Argentine ; guerres civiles avec les voisins, Argentine et Brésil ; milieu du 19^e, autre guerre importante, intervention des puissances européennes, gouvernement révolutionnaire ; fin 19^e, gouvernement militaire, modernisation, réformes importantes du colonel L. Lattore ; début 20^e, président J. Batlle et culture européenne, « Suisse de l'Amérique », système bancaire (paradis fiscal ?) ; milieu et fin 20^e, dictature fasciste du président G. Terra ; après la Seconde Guerre retour à une économie libérale, crise sociale, aide sociale réduite ; guérilla urbaine des tupamaros, instabilité politique, coup d'État ; réforme constitutionnelle ; nouveau coup d'État, dictature de Bordaberry, tortures, massacres, « escadrons de la mort », autres renversements ; fin 20^e, retour progressif au pouvoir civil et démocratique ; dette extérieure, inflation ; instabilité politique ; début 21^e, crise bancaire, crise de fièvre aphteuse, bovins décimés, déclin élevage ; parti de gauche avec faible majorité, réélection avec majorité ; élevage de bovins et exportations (90%) ; effets négatifs des crises en Argentine et Brésil.

Paraguay : L'espagnol et le guarani ; république ; population : Métis amérindo-européens, amérindiens, européens, asiatiques, africains... ; dans le passé : Guaranis ; 16^e, Espagnols, création de villes, immenses domaines, main-d'œuvre guaranis, rôle majeur des jésuites pour restreindre l'asservissement des indigènes (« *reduccion* » : village communautaire avec peu de surveillants jésuites, certaine autonomie, outils (et même des armes contre les rafles de Portugais), encadrement religieux, selon la loi, interdit aux non guaranis, système pour les exempter du système « *encomienda* » (sorte d'asservissement, de protection et d'évangélisation contre paiement...), manque d'esclaves !) ; début 19^e, indépendance, périodes de crises, massacres, guerre de la Triple Alliance, guerre de Chaco ; début 20^e, régimes autoritaires ; milieu 20^e, régime totalitaire du général Stroessner, stabilité et infrastructures, répression contre tous les opposants ; centrales hydroélectriques...

Guyana : L'anglais ; république ; population : amérindiens, africains, indo-africains, amérindien... ; dans le passé : Arawaks, puis Caribes ; 16^e, découverte tardive de Christophe Colomb ; colonie hollandaise, plantations de canne à sucre, refus des indigènes, alors esclaves d'Afrique, puis ouvriers des Indes (contrat ?) ; début 19^e, colonie cédée à l'Angleterre ; début 20^e, africains et indiens en lutte pour le pouvoir ; fin 20^e, république britannique, puis indépendance ; opposition ethnique entre les groupes d'immigrants africains et les indiens plus nombreux ; trêve et partage au gouvernement.

[4.3.1 (Le christianisme) Antilles]

République dominicaine : L'espagnol ; république ; population : Métis afro-européens, européens, africains... ; fin 15^e, Christophe Colomb, fondation de Saint-Domingue par son frère ; 16^e, colonie espagnole, puis française pour la canne à sucre ; 19^e, indépendance ; nombreuses dictatures, peu de périodes de démocratie ; fin 20^e, guerre civile, droit de regard des États-Unis (!), troubles sociaux ; mauvaises conditions de travail dans les plantations de canne à sucre, travail des enfants ; trafic de stupéfiants, plaque tournante de la drogue pour les États-Unis. Pourquoi le RNB est-il environ sept fois supérieur à celui d'Haïti ?

Dominique : L'anglais ; État parlementaire ; population : africains, Métis, indigènes, européens... ; dans le passé : Arawaks, puis Caribes ; fin 15^e, Christophe Colomb ; 16^e et 17^e, conflits entre les colonisateurs : Angleterre et France ; 18^e, colonie britannique ; résistance et survie de milliers de Caribes (opposés aux européens durant 250 ans !) ; esclaves africains importés pour les plantations ; 19^e, gouvernement dirigé par des noirs ; fin 19^e, indépendance, puis coups d'État, élections libres.

Sainte-Lucie : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains (plusieurs descendants d'esclaves), Métis, Indiens d'Asie (du Sud)... ; dans le passé : Arawaks, puis Caribes ; 16^e, conflits coloniaux entre la France et la Grande-Bretagne ; début 19^e, colonie britannique, esclavage et plantations de canne à sucre, puis abolition de l'esclavage ; fin 20^e, autonomie, indépendance ; encore des plantations pour l'exportation (60%) ; ouragans et maladies ; concurrence de l'Union Européenne et de l'Amérique latine ; port franc du Vieux Fort et industries, baie de Grand-Cul-de-Sac comme port pétrolier profond pour le transbordement du pétrole.

Bahamas : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains, européens, asiatiques, hispaniques... ; 700 îles et 2400 récifs coralliens ; dans le passé : Arawaks ; fin 15^e, arrivée de Christophe Colomb ; fin 17^e, colonisation britannique ; 17^e, repaire de pirates ; 18^e, pirates évincés par les anglais avec une aide américaine ; puis possession de l'Espagne ; fin 18^e, reprise par les Anglais ; fin 20^e, indépendance, gouvernement de L. Pindling (parti PLP) pro-britannique jusqu'en 1992, opposition du parti FNM ; accusations de trafic de stupéfiants et de blanchiment d'argent ; immigration illégale d'Haïtiens ; services financiers et assurances (60% du PIB), paradis fiscal.

Jamaïque : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains, Métis afro-européens,... ; dans le passé : Arawaks ; fin 15^e, Christophe Colomb ; milieu du 17^e, domination anglaise, plantations, canne à sucre, esclavage ; vers le milieu du 20^e, indépendance ; fin 20^e, dévastation majeure par un ouragan ; bauxite (50% de l'exportation) ; chômage, dette, déclin économique.

Saint-Kitts-et-Nevis : L'anglais ; monarchie constitutionnelle (fédération) ; population : africains (descendants d'esclaves), Métis afro-européens, européens... ; dans le passé : Caribes et Arawaks ; 17^e, colonie anglaise, conflits avec la France jusque vers la fin du 18^e, maintien de la

Grande-Bretagne ; depuis les colonisations, plantations, esclavage ; vers le début du 19^e, abolition de l'esclavage ; fin 20^e, indépendance ; Nevis se dit pénalisé par rapport à Saint-Kitts dans la fédération (intention d'indépendance, droit de sécession dans la Constitution avec des appuis majoritaires).

Antigua-et-Barbuda : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains (descendants des esclaves)... ; dans le passé : Arawaks et Caribes ; fin 15^e, Christophe Colomb (Antigua) ; vers le milieu du 17^e, colonie britannique ; 18^e, plantations et esclavage ; milieu du 20^e, parti travailliste antiguais et famille Bird ; vers la fin du 20^e, fin de l'industrie du sucre, indépendance ; tourisme (50% du PIB) en baisse, pénurie d'eau ; fin 20^e, ouragans et dévastation ; deux bases militaires des États-Unis. Comment font-ils pour avoir un RNB de \$11,500 ?

Saint-Vincent-et-les-Grenadines : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains, Métis, Indiens, amérindiens... ; fin 15^e, Christophe Colomb ; colonisation tardive et résistance des Caribes ; conflits avec les Français ; vers la fin du 18^e, colonie britannique ; vers le milieu du 20^e, autonomie, puis indépendance ; volcan actif de la Soufrière, dommages importants vers la fin du 19^e et au début du 20^e ; vers la fin du 20^e, effets négatifs sur tourisme ; exportation de bananes ; services financiers, paradis fiscal. Un RNB de \$4,200.

Barbade : L'anglais ; démocratie parlementaire ; population : africains, européens, afro-européens, Indiens... ; dans le passé : Arawaks ; 17^e, colonie britannique, plantations, esclaves ; vers la fin du 20^e, indépendance ; deux partis travaillistes, tradition de respect de la liberté et de la libre expression, gouverneur général et culture britannique ; plantations (85% de l'agriculture) ; tourisme et croisières, projets économiques. Un RNB de \$11,500.

Cuba : L'espagnol ; régime socialiste ; population : Métis afro-européens, européens, africains, Chinois... ; le seul État communiste en Amérique dirigé par Fidel Castro

et son frère Raoul ; fin 15^e, Christophe Colomb ; dans le passé : Arawaks et Siboneyes ; 16^e, colonie espagnole ; esclavage et plantations ; fin 19^e, indépendance, arrêt de l'esclavage ; tutelle des États-Unis jusqu'au milieu du 20^e, gouvernements corrompus et gangstérisme jusqu'au milieu du 20^e ; guérilla et Fidel Castro, prise de La Havane ; vers la fin du 20^e, régime socialiste, dépendance et aide de l'URSS ; fin 20^e, fin de l'URSS et déclin économique ; zone de précipitations et d'ouragans ; canne à sucre (50% des exportations) ; déclin général (embargo américain, levé récemment !).

Grenade : L'anglais ; monarchie constitutionnelle ; population : africains, Métis, Indiens d'Asie... ; dans le passé : Caribes ; fin 15^e, Christophe Colomb ; résistance des Caribes ; milieu 17^e, colonie française ; plantations (toujours la canne à sucre), esclaves ; vers la fin du 18^e, colonie britannique ; fin du 20^e, indépendance ; puis coup d'État et orientation communiste ; fin 20^e, assassinat du responsable du coup d'État, intervention des États-Unis (encore !) et élections démocratiques ; stabilité et économie ébranlée ; érosion du littoral et risques pour les complexes hôteliers ; le 11 sept. 2001 et son effet négatif sur le tourisme.

Trinité-et-Tobago : L'anglais ; république parlementaire ; population : Indiens d'Asie, africains, Métis... ; fin 15^e, Christophe Colomb, puis colonie espagnole jusqu'à la fin du 18^e ; puis colonie britannique, esclavage ; vers le milieu du 19^e, abolition de l'esclavage, importation d'une main-d'œuvre des Indes orientales et de Chine ; toujours la canne à sucre ; villages divisés entre afro-trinidiens et asiatiques ; vers la fin du 20^e, indépendance ; Trinité et les troubles raciaux, influence du Black Power, coup d'État raté d'extrémistes noirs musulmans ; fin 20^e, premier ministre asiatique ; gisements de pétrole et d'asphalte, la plus prospère est Trinité. Un RNB de \$14,000.

Haïti : Le français ; république ; population : africains, Métis afro-européens... ; l'île d'Hispaniola est partagée entre Haïti (1/3) et la République dominicaine (2/3) ; fin 15^e, Christophe Colomb ; puis colonie espagnole ; canne à sucre ; fin 17^e, colonie française ; 1789, la Révolution française et la révolte des esclaves ; début 19^e, indépendance, la première république au monde ! ; depuis jusqu'à aujourd'hui, instabilité politique, coups d'État, dictatures (avec l'armée) ; très grande pauvreté (pays le plus pauvre en Occident) ; 1957-1986, les Duvalier, État policier, milice privée, modestes démarches vers démocratie ; plantations de canne à sucre ; problèmes écologiques, érosion des sols, charbon de bois et déforestation ; sanctions économiques à la fin du 20^e et clandestinité pour le pétrole ; début 21^e, élections, et encore instabilité ; inflation majeure, dette, revenus de familles issus de l'étranger (25% du PIB).

[4.3.1 (Le christianisme) pays conquérants]

Lituanie, France, Autriche, Portugal, Italie, Saint-Martin, Malte, Croatie, Serbie, Roumanie, Bulgarie, Grèce, Slovaquie, Pologne, Biélorussie, Moldavie, Irlande, Islande, Finlande, Lettonie, Allemagne, Suisse, Slovénie, Hongrie, Ukraine, Macédoine, Monténégro.

[4.3.1 (Le christianisme) monarchie]

Belgique, Luxembourg, Monaco, Liechtenstein, Espagne, Norvège, Suède, Danemark, Grande-Bretagne et en Irlande du Nord, Pays-Bas.

[4.3.1 (Le christianisme) plusieurs pays conquis]

Palau, Micronésie, Kiribati, Vanuatu, Fidji, Îles Marshall, Nauru, Timor-Oriental, Philippines, Arménie, Géorgie, Chypre, Seychelles, São Tomé e Príncipe, Gabon,

Ghana, Bénin, Cap-Vert, Liberia, Cameroun, République Centrafricaine, Soudan du Sud, Ouganda, Kenya, Rwanda, Burundi, Éthiopie, Zambie, Malawi, Mozambique, Botswana, Madagascar, Afrique du Sud, Namibie, Guinée équatoriale, Congo, République démocratique du Congo, Angola, États-Unis, Mexique, Guatemala, Honduras, Salvador, Nicaragua, Costa Rica, Panamá, Colombie, Venezuela, Équateur, Brésil, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine, Uruguay, Paraguay, Guyana, République dominicaine, Dominique, Barbade, Trinité-et-Tobago, Haïti.

[4.3.1 (Le christianisme) système monarchique]

Australie, Samoa, Tuvalu, Tonga, Papouasie-N^{elle}-Guinée, Îles Salomon, Lesotho, Canada, Belize, Sainte-Lucie, Bahamas, Jamaïque, Saint-Kitts-et-Nevis, Antigua-et-Barbuda, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Grenade.

[4.3.1 (L'islamisme) trois pays]

En **Bosnie-Herzégovine**, l'islamisme sunnite (40%) est presque à égalité avec les Églises orthodoxes (31%) et le catholicisme (15%) ; la présence de l'État islamique et de djihadistes (appuyés par l'Arabie saoudite) alimente le rejet des chrétiens ; les langues officielles sont le serbe et le croate ; la république fédérale regroupe en fait deux entités politiques différentes, une pour les Bosniaques (musulmans) et les Croates (catholiques), l'autre pour les Serbes (orthodoxes) ; les tensions ethniques demeurent latentes ! Pourquoi les peuples n'apprennent-ils pas de leur histoire pour se dégager des causes de la violence issue du passé ?

Au **Kosovo**, l'islamisme majoritairement sunnite regroupe étonnamment des groupes ethniques très diversifiés (Albanais, Serbes, Bosniaques, Turcs, Gorans, Roms...) ; les langues officielles sont l'albanais et le serbe (mais on parle aussi le bosnien, le tzigane et le turc) ; la république

laïque a débuté très récemment un système parlementaire démocratique.

En **Albanie**, l'islamisme surtout sunnite est majoritaire (70%), mais il y a aussi des chrétiens (Église orthodoxe d'Albanie 20%, catholicisme 10%) ; la langue officielle est l'albanais (mais on parle aussi le grec, le macédonien et le rom) ; la république parlementaire suggère la tolérance entre musulmans et chrétiens (parmi les premiers convertis du christianisme primitif), mais les tensions entre les partis politiques montrent que la démocratie est encore fragile.

[4.3.1 (L'islamisme) Asie de l'Est]

Aux **Îles Maldives**, l'islamisme sunnite est omniprésent (100%) ; c'est la religion autoritaire de l'État et les chrétiens sont persécutés. La psychologie insulaire favorise-t-elle une dictature malgré le choix d'un régime républicain ? Et pourquoi cette recherche insensée, maintes fois répétée dans l'Histoire, d'une utopique pureté du sang ? La langue officielle est le divehi (dérivée du cinghalais ; on parle aussi l'arabe, l'anglais, l'hindi). Je me pose encore la même question : l'islamisme a-t-il dans son cœur originel une propension à favoriser les régimes autoritaires ?

Au **Pakistan**, l'islamisme est très majoritaire (sunnite 77%, chiisme 20%) ; les langues officielles sont l'ourdou et l'anglais (mais on parle aussi le pendjabi, le sindhi, le pachtoun, le baloutche, le bravhi). Le régime est une république fédérale.

En **Indonésie**, l'islamisme (sunnite ?) est majoritaire (88%), mais demeure un mystère autant pour les historiens que pour les indonésiens eux-mêmes ! Le processus d'islamisation s'est fait à cause de la conversion de rois et d'alliances commerciales avec des pays voisins ; là comme ailleurs, un courant islamiste radical tente de s'imposer, mais (heureusement) sans trop de succès. On a ici un bon exemple où il faut se méfier des statistiques officielles ; l'islamisme fait l'objet d'un syncrétisme avec des pratiques

religieuses anciennes ; le syncrétisme avec les spiritualités animistes existe pour les grandes religions (christianisme, islamisme, religions des régions de l'Inde (hindouisme, brahmanisme, bouddhisme...)). La langue officielle est l'indonésien (mais on parle aussi l'anglais, le néerlandais et des langues autochtones). Le régime est la république.

Au **Bangladesh**, l'islamisme surtout sunnite domine (88%), mais il y a aussi un groupe hindouiste (16%). La langue officielle est le bengali (mais on parle aussi plusieurs langues indigènes et l'anglais). Le régime est la république.

À **Brunei**, l'islamisme surtout sunnite chaféite domine (67%), mais il y a d'importantes communautés bouddhiste et chrétienne. Les langues officielles sont le malais et l'anglais (mais on parle aussi le chinois, l'iban). Le régime est un sultanat (donc une monarchie) et le cabinet des ministres est seulement consultatif !

En **Malaisie**, l'islamisme surtout sunnite chaféite domine (60%), mais il y a une bonne communauté hindouiste (19%). Cette religion d'État, qui en théorie tolère plusieurs religions, est très autoritaire autant pour les musulmans que pour les non musulmans ! La langue officielle est le malais (mais on parle aussi l'anglais, le chinois, le tamoul). L'État fédéral est gouverné par une monarchie constitutionnelle !

[4.3.1 (L'islamisme) Afrique]

En **Mauritanie**, l'islamisme sunnite malékite (100%) domine totalement comme religion d'État malgré un régime républicain. La langue officielle est l'arabe (mais on parle aussi l'hassaniya, le pulaar, le soninké, l'ouolof, le français).

En **Somalie**, l'islamisme sunnite est probablement très dominant. La langue officielle est le somali (mais on parle aussi l'arabe, l'italien, l'anglais et diverses langues bantoues). Ce pays est un bon exemple de guerres fratricides entre le Nord et le Sud ; les courants religieux sont multiples :

acharisme, chaféisme, soufisme, salafisme... Le choix de la république ne règle pas la division du territoire, ni le véritable statut d'un gouvernement central, ni quelque future fédération.

Aux **Comores**, l'islamisme sunnite chaféite domine (98%). Les langues officielles sont l'arabe et le français (mais on parle aussi le comorien, un mélange d'arabe et de swahili). Le régime est une république fédérale.

Au **Sénégal**, l'islamisme soufi domine (94%). La langue officielle est le français (mais on parle aussi l'ouolof, le peul, le sérère, le dioula, le mandé, le malinké, le fouda). Le régime est la république.

À **Djibouti**, l'islamisme sunnite chaféite domine (94%). Les langues officielles sont l'arabe et le français (mais on parle aussi le somali, l'afar). Le régime est la république.

En **Gambie**, l'islamisme sunnite domine (90%). L'anglais est de fait la langue officielle (mais on parle aussi le mandé, le fouda, l'ouolof, l'arabe et plusieurs autres langues africaines). Le régime est la république.

Au **Mali**, l'islamisme sunnite domine (90%). La langue officielle est le français (mais on parle aussi le bambara, le sénoufo, le sarakolé, le dogon et plusieurs autres dialectes). Le régime est la république.

Au **Niger**, l'islamisme sunnite domine (80%), mais il faut noter une forte présence du christianisme et de courants animistes. La langue officielle est le français (mais on parle aussi le haoussa, le djerma, le fulani et d'autres dialectes). Le régime est une république semi-présidentielle.

Au **Soudan**, l'islamisme sunnite domine (70%), mais d'importantes communautés adhèrent encore à des pratiques animistes (25%). La langue officielle est l'arabe (mais on parle aussi le nubien, le dinka et quelque 200 autres dialectes). Le régime est un gouvernement d'union nationale.

Au **Sierra Leone**, l'islamisme (sunnite ?) domine (60%), mais l'animisme est très présent (30%). Il y a une tolérance entre les groupes religieux malgré les séquelles de

la guerre civile (1991). La langue officielle est l'anglais (mais on parle aussi le kriou, une langue franque de communication qui remonte à l'époque du colonialisme, le krio, un créole local, le mendé, le temme). Le régime est la république.

Au **Tchad**, l'islamisme soufi domine (51%), mais il y a une importante communauté chrétienne (35%). Les langues officielles sont le français et l'arabe (mais on parle plus de 100 dialectes locaux). Le régime est la république.

Au **Guinée-Bissau**, l'animisme et l'islamisme surtout sunnite se partagent en parts égales 95% de la population. La langue officielle est le portugais (mais on parle aussi le créole, le balante, le peul, le mandjaque...). Le régime est la république.

Au **Burkina Faso**, l'islamisme (sunnite ?) (50%) est partagé à égalité avec des pratiques animistes (40%) et un courant chrétien minoritaire (10%). La langue officielle est le français (mais on parle aussi l'anglais et plusieurs langues locales). Le régime est la république.

Au **Nigeria**, l'islamisme sunnite malékite (50%) est partagé avec le christianisme (40%) et l'animisme (10%). La langue officielle est l'anglais (mais on parle aussi l'haoussa, le yoruba, l'ibo, le fulani). Le régime est une république fédérale.

En **Érythrée**, l'islamisme sunnite (50%) est partagé à égalité avec le christianisme copte et le christianisme occidental. Les langues officielles sont le tigrinya et l'arabe (mais on parle aussi le tigréen, l'afar, le bilein, l'anglais). Le gouvernement est provisoire à cause d'une instabilité continuelle !

En **Côte d'Ivoire**, l'animisme (35%) est aussi important que les courants islamistes (sunnite malékite et soufisme 35%) et le christianisme (25%). La langue officielle est le français (mais on parle aussi le baoulé, le dioula, le bété, le sénoufo). Le régime est la république.

En **Tanzanie**, l'islamisme sunnite, l'animisme et le christianisme se partagent également la population. Toutefois, à **Zanzibar**, l'islamisme ibadite est suivi par toute la population. Les langues officielles sont le swahili et l'anglais (mais on parle aussi l'arabe, et des langues bantoues et nilotiques, c'est-à-dire un groupe de langues nilo-sahariennes que l'on trouve aussi au Soudan du Sud, au Kenya, en Ouganda). Le régime est la république.

[4.3.1 (Les religions orientales) sous-continent indien]

Au **Sri Lanka**, le bouddhisme est assez majoritaire (69%). La langue officielle est le cinghalais (mais on parle aussi le tamoul et l'anglais). Le régime est une démocratie parlementaire.

En **Inde**, l'hindouisme est très majoritaire (81%). Les langues officielles sont l'hindi et l'anglais (toutefois, chaque État a une ou plusieurs langues officielles : bengali, telugu, marathi, tamoul, ourdou, gujarati, malayalam, kannada, oriya, pendjabi, assamais, cachemiri, sindhi, sanskrit) ; il y a quelque 700 langues en Inde qui est gouverné par une république fédérale.

Au **Bhoutan**, le lamaïsme (ou tantrisme, une forme régionale du bouddhisme) est majoritaire (75%), mais l'hindouisme est aussi présent (25%). La langue officielle, bien que minoritaire, est le dzonkha (un dialecte tibétain). Le pays est gouverné par une monarchie (il ne faut pas oublier que la religion avait fondé un régime politique théocratique).

Au **Népal**, l'hindouisme est très majoritaire (81%). La langue officielle est le népali (mais il y a plusieurs langues indigènes). Le régime est une république démocratique fédérale.

En regardant à l'est de la région de l'Inde, au sud-est, on a Singapour, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande et Myanmar ; au nord, il y a la Mongolie, et très à l'est, Taïwan, la Corée du Nord et le Japon.

À **Singapour**, le bouddhisme *mahayana* (40%) a une égale importance avec le taoïsme chinois (51%), sans oublier des communautés islamiste et chrétienne. Les langues officielles sont le malais, le chinois, le tamoul et l'anglais. Le régime est républicain.

Au **Cambodge**, c'est le bouddhisme *theravâda* (très ancien) qui domine complètement (95%). La langue officielle est le khmer (mais on parle aussi le français, le vietnamien, le chinois). Le régime est une monarchie constitutionnelle (impossible d'oublier le terrible autogénocide qui a eu lieu dans ce pays !).

Au **Laos**, c'est le bouddhisme *theravâda* qui domine (65%), mais les pratiques animistes sont très présentes (35%). La langue officielle est le lao (mais on parle aussi le français et l'anglais). Dans cet État communiste, il semble qu'il y ait malgré tout une certaine coexistence pacifique entre les religions.

En **Thaïlande**, le bouddhisme *theravâda* domine (95%). La langue officielle est le thaï (mis on parle aussi le chinois, le malais, l'anglais). Ce pays, où se sont succédé de nombreux coups d'État, est dirigé par une monarchie constitutionnelle.

Au **Myanmar**, le bouddhisme *theravâda* est dominant (89%). La langue officielle est le birman (mais on parle aussi plusieurs langues indigènes et l'anglais. Après des coups d'État et une tentative d'élections d'un parti démocratique annulées par l'armée, ce pays est contrôlé par un régime militaire extrêmement autoritaire, malgré la pauvreté, le chômage et la prostitution.

En **Mongolie**, le bouddhisme tibétain est à égalité (50%) avec un courant important d'athéisme (ou d'irreligion) où se mêlent des pratiques chamanistes (et tengristes) ; cette situation serait due à l'influence des diverses révolutions communistes antérieures. La langue officielle est le khalkha (mais on parle aussi le turc, le russe, le chinois, le kazakh). Le régime est une république.

À **Taïwan**, la multiplicité des religions fait que le bouddhisme (avec une tendance *vajrayana*) et le taoïsme sont pratiqués à égalité par la moitié de la population. La langue officielle est le mandarin (mai on parle aussi le taïwanais et plusieurs dialectes locaux). Comme il s'agit d'une province de la République de Chine, le régime est communiste-capitaliste !

En **Corée du Nord**, pays dirigé par une dictature, les statistiques risquent d'être imprécises ; si en théorie les religions sont tolérées, en pratique elles sont étroitement surveillées et il apparaît que les chrétiens sont persécutés. Il y a, semble-t-il, divers courants (bouddhisme, confucianisme), mais aussi des religions anciennes (chamanisme, cheondoïsme, christianisme...). La langue officielle est le coréen. Dans cet État communiste, on est très loin de la démocratie et du respect des droits de l'homme ; une forte proportion du budget passe dans le militaire pour étouffer le peuple coréen lui-même (quelle misère que ces dictateurs mégalomanes qui sont supportés par des pays étrangers en raison d'un intérêt pour des ressources naturelles !).

Au **Japon**, les gens mélangent sans problème plusieurs religions dont en particulier l'ancien shintoïsme et le bouddhisme (syncrétisme à 84%). La langue officielle est le japonais. Le régime est une monarchie constitutionnelle.

[4.3.1 (Les religions orientales) deux pays]

En Afrique australe, à l'île **Maurice**, la moitié de la population adhère à l'hindouisme, suivie par des communautés catholique et musulmane importantes. Les langues officielles sont l'anglais et le français (mais on parle aussi le créole mauricien-français, l'hindi, l'ourdou, le bojpoori, le hakka, le telugu, le chinois, le tamoul). Cette république a une histoire de colonialisme ! Cette île a été colonisée par les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais ! On y a fait venir des esclaves d'Afrique pour travailler dans

les plantations de canne à sucre ; ensuite, des ouvriers indiens ont été appelés. Ainsi sont nées deux communautés, les créoles franco-africains (29%) et les indiens anglophones (68%), avec des tensions ethniques prévisibles. À l'indépendance obtenue à la fin du 20^e, le pays a trouvé une certaine stabilité en poursuivant l'exploitation de la canne à sucre. Notons que la minorité créole est pauvre par rapport aux indo-mauriciens.

En Amérique du Sud, le **Surinam** (au nord du Brésil) a aussi une population diversifiée et très métissée (hindouisme 27%, protestantisme 25%, catholicisme 23%, islamisme 20%, et des cultes indigènes (animisme)). La langue officielle est le néerlandais (mais on parle aussi l'anglais, le sranang tongo (surinamais), l'hindi, le javanais, le chinois). Cette république est un très bon exemple des désastres humanitaires causés par le colonialisme. Cette région a été exploitée par la Hollande (Pays-Bas), puis à travers des échanges, par l'Angleterre et à nouveau par la Hollande. Évidemment, on y a fait venir des esclaves d'Afrique pour les plantations de canne à sucre, mais aussi, sans doute par insuffisance, des ouvriers de l'Inde, de Java et de Chine. Après l'indépendance à la fin du 20^e siècle, la violence s'est installée comme c'est souvent le cas : dictatures, coups d'État, guerres civiles, guérilla... entre trois groupes ethniques descendant des ouvriers et des esclaves ; plusieurs habitants se réfugièrent dans les pays voisins ou émigrèrent en Hollande. Celui-ci, comme ancien colonisateur, conserve ses relations avec un Surinam toujours fragile.

[4.3.2 (L'espace vital) trois religions importantes]

Fidji, Indonésie, Philippines, Brunei, Singapour, Malaisie, Vietnam, Thaïlande, Myanmar, Chine, Taïwan, Corée du Nord, Sri Lanka, Inde, Bangladesh, Népal, Pakistan, Émirats arabes unis, Israël, Syrie, Iran, Mongolie, Arménie, Luxembourg, France, Biélorussie, Ukraine, Grande-Bretagne

et Irlande du Nord, Maroc, Algérie, Tunisie, Guinée-Bissau, Guinée, Sierra Leone, Liberia, Côte d'Ivoire, Mali, Burkina Faso, Ghana, Togo, Bénin, Niger, Tchad, Nigeria, Cameroun, République Centrafricaine, Gabon, Congo, République démocratique du Congo, Soudan, Soudan du Sud, Éthiopie, Kenya, Tanzanie, Rwanda, Burundi, Zambie, Zimbabwe, Swaziland, Seychelles, Madagascar, Île Maurice, États-Unis, Trinité et Tobago, Guyana, Surinam.

[4.3.2 (L'espace vital) les régions et les continents]

En Océanie : Fidji. En Asie du Sud-Est : Indonésie, Timor-Oriental, Philippines, Brunei, Singapour, Malaisie, Vietnam, Thaïlande, Myanmar. En Extrême-Orient : Chine. Au sous-continent indien : Sri Lanka, Inde, Bangladesh, Népal, Pakistan. Au Moyen-Orient : Oman, Émirats arabes unis, Koweït, Qatar, Bahreïn, Israël, Jordanie, Liban, Syrie, Irak, Iran. En Asie centrale et occidentale : Kazakhstan, Ouzbékistan, Mongolie, Kirghizistan, Turkménistan, Tadjikistan, Arménie, Azerbaïdjan, Géorgie, Chypre. En Europe du Nord : Danemark. En Europe occidentale : Allemagne, Pays-Bas, Luxembourg, France, Suisse, Autriche. En Europe du Sud-Est : Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Macédoine, Serbie, Kosovo, Monténégro, Albanie, Bulgarie, Grèce. En Europe de l'Est : Biélorussie, Ukraine, Fédération de Russie. Aux Îles britanniques : Grande-Bretagne et Irlande du Nord. En Afrique du Nord : Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte. En Afrique de l'Ouest : Sénégal, Gambie, Guinée-Bissau, Guinée, Sierra Leone, Liberia, Côte d'Ivoire, Mali, Burkina Faso, Ghana, Togo, Bénin, Niger, Tchad, Nigeria. En Afrique centrale : Cameroun, République Centrafricaine, Gabon, Congo, République démocratique du Congo. En Afrique de l'Est : Soudan, Soudan du Sud, Érythrée, Éthiopie, Djibouti, Somalie, Ouganda, Kenya, Tanzanie, Rwanda, Burundi. En Afrique australe : Zambie, Malawi, Mozambique, Zimbabwe, Swaziland, Afrique du

Sud, Comores, Seychelles, Madagascar, Île Maurice. En Amérique du Nord : États-Unis. Aux Antilles : Trinité-et-Tobago. En Amérique du Sud : Guyana, Surinam.

[4.3.2 (L'espace vital) Europe du Nord]

L'**Islande** a appartenu à la Norvège, puis au Danemark avant d'acquérir progressivement son indépendance au milieu du 20^e siècle.

La **Norvège** et la Suède dépendirent à la fin du 14^e de la couronne danoise ; au début du 19^e, la Norvège fut attribuée à la Suède, mais acquit son indépendance au début du 20^e.

La **Suède** et le Danemark revendiquèrent les territoires de la Scandinavie. Au 14^e, la Suède se révolta et se détacha du Danemark pour acquérir son indépendance au 16^e avec l'instauration d'un nouveau royaume. Ce nouvel État s'empara de l'Estonie, de la Finlande, de la Pologne, et repoussa le puissant royaume des Habsbourg ; au début de 18^e, une coalition de la Russie, de la Pologne et du Danemark força le roi Charles XII à restituer des territoires ; au début du 19^e, la Suède reprit la Norvège jusqu'au début du 20^e.

Comme on l'a vu, le **Danemark**, au 15^e, domina la Scandinavie, la Norvège, la Suède et la Finlande.

La **Finlande** fut occupée au départ par des tribus asiatiques ; les Lapons furent refoulés vers le nord. Au 12^e, le pays fut envahi et christianisé par la Suède jusqu'au début du 19^e où l'envahisseur fut chassé par les russes. Ce pays ainsi intégra une double culture (finnoise et russe). À la fin du 19^e, le sentiment nationaliste mena à l'indépendance au début du 20^e.

L'**Estonie** fut envahie au départ par les chevaliers teutoniques (issus d'un ordre monastique et militaire de l'époque des croisades en Allemagne), par le royaume Brandebourg d'Allemagne, puis par la Suède, et enfin au

début du 18^e par la Russie. Il fallut attendre la Première Guerre pour que le pays accède à l'indépendance.

La **Lettonie** fut elle aussi envahie et contrôlée par la hanse allemande (un regroupement de cités marchandes ayant des privilèges accordés par les rois), les chevaliers teutoniques, puis par la Pologne, la Suède et la Russie. L'indépendance ne fut acquise qu'à la fin du 20^e ; un bon exemple d'un pays avec des problèmes sociaux et de la pauvreté à cause de son passé.

La **Lituanie** fut unifiée au 13^e à cause de la conversion du roi au christianisme. Au 16^e, le pays fut incorporé à la Pologne ; à la fin du 18^e, en raison du partage des territoires, il fut annexé à la Russie. L'indépendance ne se fit qu'à la fin du 20^e (après bien des pertes humaines à cause des deux Guerres mondiales).

[4.3.2 (L'espace vital) Europe occidentale]

L'**Allemagne** fut occupée par l'Empire franc de Charlemagne, puis par le Royaume de Germanie, par le Saint Empire romain germanique, et par la dynastie des Habsbourg. Du 16^e au 18^e il y eut de nombreuses guerres de religions. Au 18^e, le roi prusse envahit l'Autriche et la Pologne (la Prusse est un ancien royaume de l'Europe de l'Ouest ; plusieurs dynasties se succédèrent et les frontières furent modifiées ; finalement, elle fut intégrée aux royaumes subséquents) ; au 19^e, Napoléon (je ne comprends toujours pas pourquoi des personnes ont une admiration sans borne pour cet homme !) défia l'Autriche et la Prusse, et l'Allemagne fut redéfinie. À la défaite de Napoléon, une Confédération germanique présidée par l'Autriche fut formée ; vers la fin du 19^e, la Prusse vainquit l'Autriche et remporta la victoire dans la guerre qui opposait la France et l'Allemagne. Une Confédération fut créée pour réunir l'Allemagne du Nord et du Sud, puis l'Empire allemand accéda à l'indépendance. (N'oublions pas que, dans les années 1980-

1990, lors du démantèlement de l'URSS et de la chute du mur de Berlin, plusieurs pays furent secoués par diverses tensions ethniques, religieuses et économiques ; la crise du Kosovo (et de l'Ex-Yougoslavie) en est un bon exemple.)

Les **Pays-Bas** furent occupés par les peuples germaniques, puis par les Romains, et par l'Empire carolingien, l'État bourguignon, et les Habsbourg. Au 16^e, un vaste royaume issu de l'Espagne s'étendit à toute l'Europe ; des provinces au nord s'opposèrent à la catholique Espagne (et son Inquisition) pour former un État indépendant et calviniste, les Provinces-Unies. Passons par-dessus le « siècle d'or » du colonialisme ! Après les victoires et la défaite de Napoléon, les Provinces-Unies furent réintégrées aux Pays-Bas ; vers le milieu du 19^e, le royaume se divisa et permit l'indépendance du Luxembourg et de la Belgique.

La **Belgique** fut occupée par des tribus gauloises et belges, puis par les Romains, par l'Empire carolingien, les comtes de Flandres et les ducs de Bourgogne, les Habsbourg, la France, les Pays-Bas. Vers le début du 19^e, le roi Léopold 1^{er} proclama l'indépendance. Nous avons ici un très bon exemple d'un pays divisé culturellement ; au Nord et à l'Ouest, les Flamands parlent une langue proche du néerlandais, au Sud et à l'Est, les Wallons parlent le français, à l'Est de Liège la langue est l'allemand.

Le **Luxembourg** a subi à peu près le même parcours que la Belgique : les Habsbourg d'Autriche, l'Espagne, la France et Napoléon, le royaume des Pays-Bas...

La **France** : un bon exemple d'un pays continuellement empêtré dans des guerres interminables ! À chaque fois, je me pose la même question : comment les chefs de gouvernement (très souvent des militaires) ont-ils fait pour convaincre (ou forcer) des millions d'hommes à se battre (et à accepté de mourir) ? Au début, il y eut les Celtes, les Romains et les invasions germaniques. Au 9^e, l'Empire franc de Charlemagne fut divisé en trois royaumes (France, Allemagne, Italie) ; au 10^e, la dynastie carolingienne domina,

suivie de la capétienne. Au 14^e, l'Angleterre et la France formèrent comme un grand pays, mais les rois s'affrontaient ; suivit alors cette interminable Guerre de Cent ans ; les anglais furent refoulés selon cette histoire pour le moins bizarre d'une jeune femme habillée en homme-soldat (Jeanne d'Arc), soutenue par Dieu qui dirigea du haut des cieux les armées françaises. Au 16^e, les guerres débutèrent entre les catholiques et les protestants. Au 16^e, ce fut l'époque des Bourbons, de Louis XIV et des grands voyages du colonialisme (Indes, Amérique du Nord, Antilles). Au 18^e, siècle « des Lumières » (lesquelles ?), la France fut défaite par l'Angleterre et la Prusse ; à la fin de ce siècle, la Révolution destitua le roi et mit fin à l'Empire ; la première République fut immédiatement bouleversée par des invasions étrangères et le coup d'État de Napoléon ; celui-ci sera battu à son tour au début du 19^e. Puis la guerre reprit entre la France et la Prusse ; la 3^e République plongea dans la Première Guerre (1,500,000 morts) jusque dans la Seconde Guerre (pourquoi suis-je né là à Paris en 1941 ?), sans oublier des guerres coloniales (Afrique, Indochine) ; durant l'occupation allemande, le régime de Vichy collabora avec les nazis. Après la guerre, la 4^e République fut affaiblie, mais continua à s'investir militairement dans ses colonies (Indochine, Afrique du Nord, Tunisie, Maroc, Algérie) jusqu'à l'arrivée de De Gaulle et de la 5^e République.

Monaco, c'est l'histoire partielle des royaumes italiens de Gênes (à partir du 13^e) et de la famille des Grimaldi qui régnait sur la région (du rocher) de Monaco. Après des tensions et des ententes avec divers royaumes, Monaco fut reconnu par l'Empire espagnol et finalement intégré à la République française.

La **Suisse** préserva son indépendance acquise très tôt (17^e) par sa neutralité dans les conflits secouant l'Europe. Ce pays, qui fut membre du Saint Empire romain germanique, se forma à partir de cantons germanophones réunis en une fédération. Malheureusement, celle-ci connut des guerres

internes sanglantes entre catholiques et protestants à l'époque de la Réforme protestante ; de telles tensions réapparurent au 19^e. Ce pays devint temporairement une république lors des conquêtes de Napoléon et retrouva ensuite son indépendance. La constitution fut révisée plusieurs fois pour intégrer des cantons francophones et tenir compte d'une population très multiculturelle (avec quatre groupes de langues).

Le **Liechtenstein** suivit beaucoup la Suisse par sa politique de neutralité. Ancienne dynastie d'Autriche au 17^e, le pays devint une principauté ; au 19^e, le pays constitué en une Confédération française, puis germanique, accéda à l'indépendance.

L'**Autriche** fut au cœur des grandes batailles en Europe. Cette région fut occupée par les Celtes, les Romains, les tribus germaniques, les Huns, les Francs de Charlemagne. Au 13^e, le duché d'Autriche fut rattaché au royaume de Bohême, puis à la dynastie des Habsbourg (jusqu'à la Première Guerre) qui dominait une grande partie de l'Europe et de ses colonies ; celle-ci résista aux turcs ottomans et devint le Saint Empire romain germanique qui s'étendait de la mer du Nord jusqu'à la Serbie. La rébellion de princes allemands déclencha la Guerre de Trente ans ; l'Autriche catholique fut vaincue et la France contrôla l'Autriche. Aux 17^e et 18^e, Charles Quint donna l'Espagne à son fils aîné Philippe II, mais une guerre de succession débuta en Autriche. La Prusse, rivale de l'Autriche, s'empara de la Silésie (une région qui recouvrait en partie la Pologne, la République tchèque et l'Allemagne) à la Guerre de Sept ans. Au début du 19^e, Napoléon mit fin au Saint Empire. À la fin du 19^e, avec la victoire de la Prusse, l'Autriche et la Hongrie se fusionnèrent en un nouvel Empire austro-hongrois. Au début du 20^e, la Bosnie-Herzégovine fut annexée et des tensions apparurent dans les Balkans. Avec la Première Guerre, un ballet d'alliances et d'attaques poussèrent les pays les uns contre les autres (la Serbie fut attaquée) et avec la fin des Habsbourg l'Autriche devint une république ; il

fallut attendre la fin de la Seconde Guerre pour que l'Autriche et l'Allemagne fussent divisées et indépendantes. (Notons que les réfugiés de l'Ex-Yougoslavie, à cause des guerres civiles de 1990, ne furent pas bien acceptés en Autriche.).

[4.3.2 (L'espace vital) Europe du Sud-Est]

Slovénie : Ancienne république yougoslave ; 6^e, Slaves ; 11^e, province hongroise ; 16^e, Empire austro-hongrois ; après la Première Guerre, royaume de Croatie-Yougoslavie (Slovénie, Croatie, Serbie) jusqu'en 1929 ; à la Seconde Guerre, occupation par les puissances de l'Axe (opposées aux Alliés) ; 1990-1991, guerres internes et indépendance.

Croatie : 9^e, Slaves issus d'Ukraine et fondation d'un État indépendant ; 11^e, Hongrois ; 16^e, extension de l'Empire ottoman ; 18^e, Habsbourg hongrois ; 19^e, Empire austro-hongrois ; 20^e, indépendance et union avec la Serbie et la Slovénie pour former la future Yougoslavie, mais les Serbes dominaient et les Croates se rebellèrent ; Seconde Guerre, indépendance, mais alliance avec l'Axe ; le gouvernement des oustachis (des insurgés croates) forma, avec l'appui partiel de l'Église catholique, un parti nationaliste, révolutionnaire et autoritaire, opposé à la formation de la Yougoslavie ; celui-ci, obsédé par cette lubie d'une race pure, déclencha des massacres génocidaires contre les Serbes, les Juifs, les Tziganes et les autres opposants ; après la Seconde Guerre, guerres civiles, indépendances ; les tensions sont encore latentes !

Bosnie-Herzégovine : 12^e, Hongrois ; 14^e, Empire ottoman ; 19^e, Bosnie et Herzégovine intégrées à l'Empire austro-hongrois ; début 20^e, formation de la Yougoslavie ; fin 20^e, guerres et fin de la Yougoslavie ; les Bosniaques et les Croates s'unirent pour gouverner, mais les Serbes de Bosnie se soulevèrent, avec aide de la Serbie, pour intégrer

une partie du territoire ; à la fin des conflits, deux entités confédérées furent créées, la Fédération croato-musulmane et la République de Serbie (orthodoxe).

Macédoine : Au cœur des Balkans, le centre de l'ancien Empire d'Alexandre le Grand qui intégrait la Grèce au 3^e avant l'ère chrétienne, pour devenir ensuite province de l'Empire romain ; invasions par les « barbares » dans les siècles suivants ; 14^e, Empire ottoman ; 19^e, pays convoité par la Bulgarie, la Grèce, la Serbie ; début 20^e, Première Guerre, la région accordée à la Serbie devint la Macédoine, puis formation de la Yougoslavie ; milieu du 20^e, autonomie, fin de la Yougoslavie et indépendance ; il y a encore des tensions avec la Grèce ; tensions internes avec les réfugiés du Kosovo.

Serbie : En séparant le Monténégro de la Serbie, celle-ci perdit son accès à la mer, étant entouré de huit pays ; après l'Empire austro-hongrois, l'Empire ottoman ; Seconde Guerre, du côté des Alliés (avec plus de 1,000,000 de morts en Yougoslavie) ; après l'invasion des Allemands et des Italiens, le maréchal Tito prit le pouvoir et installa une dictature communiste, mais séparée de l'URSS ; fin du 20^e, après la mort de Tito, les tensions ethniques et les guerres civiles reprirent dans les pays qui aspiraient à l'indépendance (Croatie, Slovénie, Macédoine, Bosnie-Herzégovine) ; il y eut des conflits avec les Albanais musulmans dans le sud du Kosovo ; 20^e, l'OTAN bombarda la Yougoslavie, une force militaire internationale (les États-Unis) força la « paix » au Kosovo ; 21^e, élections, réformes, nouvelle constitution, l'État fédéral est remplacé par l'union des États serbe et monténégrin, puis référendum et indépendance du Monténégro et de la Serbie ; actuellement, la Serbie affirme que le Kosovo fait partie de la Serbie et ne reconnaît pas son indépendance (il y a du charbon et du pétrole au nord et au sud (le Kosovo) !).

Kosovo : La population fut d'abord albanaise ; 13^e, la Serbie se détacha de l'Empire byzantin (les croisades !) ; 14^e, le pays devint une province turque de l'Empire ottoman) ; Première Guerre, le Kosovo appartient à la Serbie et en partie au Monténégro, puis fut intégré à la Yougoslavie ; vers la fin du 20^e, il devint une province autonome, puis annulation et guerres ; intervention de l'OTAN, le Kosovo dépendit des Nations Unies, échecs des négociations, indépendance ; l'État fut reconnu par les États-Unis et les membres du G7, mais fut contesté par l'Espagne, la Russie et la Serbie ; le gouvernement du Kosovo a des difficultés à contrôler le Nord parce qu'il est habité par une majorité serbe.

Monténégro : 14^e, le pays appartient à une dynastie serbe ; 16^e, domination de l'Église ; jusqu'au 19^e, les métropoles résistèrent aux Ottomans, puis il y eut un processus de laïcisation ; 20^e, après la Première Guerre, rattachement au royaume de Serbie-Croatie-Slovénie (future Yougoslavie) ; Seconde Guerre, comme pour les autres pays des Balkans, occupation par les Italiens et les Allemands, République fédérée de Yougoslavie, mort de Tito, sécession des autres États (Croatie, Slovénie, Macédoine, Bosnie-Herzégovine) ; guerres civiles, nouvelle République de Yougoslavie (Serbie et Monténégro) ; 21^e, République de Serbie et de Monténégro, référendum, séparation de la Serbie et indépendance.

[4.3.2 (L'espace vital) Europe de l'Est]

Ukraine : Cette ancienne république de l'URSS conserve un petit débouché sur la mer Noire, elle a la Russie comme voisine immédiate à l'Est ; comme on le verra un peu plus loin, la Crimée a une position stratégique pour les deux pays. Au 9^e, la ville de Kiev fut créée par un prince Varègue, issu des Vikings danois et suédois immigrant vers l'Est ; 13^e, invasions de la Mongolie, puis de la Pologne et de la Lituanie ; 17^e, la Pologne céda une partie du territoire à la Russie ; 18^e, un nouveau partage de la Pologne et

l'Ukraine passa à la Russie et à l'Autriche ; 20^e, des nationalistes déclarèrent l'indépendance ; guerres entre l'Ukraine et la Russie ; 20^e, au traité de Riga, l'Ukraine fut partagée entre la Pologne et la Russie ; 1922, création de la République soviétique (URSS) (jusqu'à la chute en 1991) ; en 1930, une famine (forcée ?) provoqua la mort de 3,000,000 de personnes (statistiques exagérées ?) ; avec la Seconde Guerre, qui mena 6,000,000 de gens à la mort, l'Ukraine récupéra la partie prise par la Pologne ; 20^e, elle reçut la Crimée ; 1991, l'indépendance. Comme on le sait, les relations avec la Russie sont tendues, parce que l'Ukraine veut s'ouvrir aux marchés économiques de l'Europe.

La **Crimée** avait certainement une grande importance géopolitique avec sa ville portuaire et militaire Sébastopol fondée par la Russie pour qu'elle entrât dans une guerre (1853 à 1856) qui opposa l'URSS à une coalition de l'Empire ottoman (en déclin), de la France, du Royaume-Uni et du royaume de Sardaigne. L'URSS avait pratiquement éliminé (génocidé par déportation...) les habitants de la Crimée, les Tatars, et « russifié » le pays par des colonisations (une méthode encore bien connue aujourd'hui !) et l'imposition de structures administratives. L'expansionnisme russe fut toutefois arrêté et achevé avec le traité de Paris en 1856. La République de Crimée vota pour son indépendance en 1992, mais se rattacha finalement à l'Ukraine en 1997 ; mais, lors d'un référendum en 2014, elle opta fortement pour son rattachement à la Russie (parce que la population était majoritairement russe !), mais cela fut refusé par la communauté internationale ! Les désirs expansionnistes du président V. Poutine forcent malgré tout les pays désapprouvateurs devant une situation de fait ! Au début du 21^e, les russes (58%) étaient deux fois plus nombreux que les ukrainiens (24%) (il y avait aussi des Tatars de Crimée, des Biélorusses, des Tatars, des Arméniens, des Juifs, des Grecs...) ; on constate cependant que, si la population russe est stable (65%), le nombre d'ukrainiens a beaucoup diminué (15%).

La Crimée, c'est l'accès politique, militaire et commercial à la mer Noire !

La **Fédération de Russie** est un vaste pays qui, comme le Canada, doit vivre près du froid nordique. Bien que la langue officielle soit le russe, il existe plus de 100 autres langues de minorités nationales ! La république fédérale est principalement peuplée de Russes, mais aussi de Tatars (un ancien peuple d'origine turque en Europe de l'Ouest et en Asie du Nord), d'Ukrainiens, de Bachkirs, de Tchouvaches, etc. Le territoire est le plus vaste au monde (soit deux fois celui des États-Unis) ; le pays comprend 21 républiques et a des frontières avec 12 États. Y a-t-il une corrélation entre la grandeur d'un territoire et la tendance à la dictature (Russie, Chine...) ? Peut-être pas (nombre de petits pays ont connu et connaissent encore des dictatures !).

Au départ, il y eut des tribus nomades finno-ougriennes et des Slaves jusqu'au 6^e ; au 7^e, des peuples vinrent des régions de Turquie et d'Iran, puis suivirent des normands Varègues de Scandinavie ; au 9^e, le royaume des Varègues posa les bases de la future dynastie russe ; le pouvoir se déplaça vers l'Ukraine et le roi de Kiev se convertit au catholicisme oriental (la culture russe est ainsi fondée sur l'Église orthodoxe de Byzance). Et les conquêtes continuèrent ! Au 13^e, la Russie fut défaite devant l'invasion des Mongols ; le pays fut morcelé sous le contrôle des Mongols tatars, avec l'appui des princes de Moscou comme collecteurs de tributs pour les Mongols ; au 14^e, la résistance s'organisa contre les envahisseurs. À partir du 15^e, la dynastie des Riourikides prit le contrôle, d'abord avec Ivan III prince de Moscou, puis Ivan IV, dit le Terrible, qui régna sur « toutes les Russies » en véritable dictature de contrôle des princes et des boyards (propriétaires fonciers) ; la Moscovie prit de l'expansion. Au 16^e, après le décès de Ivan IV, les troubles recommencèrent ; au 17^e, la Russie fut envahie par les Suédois et les Polonais ; ces derniers furent défaits, le nouveau roi Romanov Michel III (à Moscou) et ses petit-fils

redéfinirent le territoire, désormais nommé « Russie », et construisirent la capitale Pétersbourg (qui deviendra Saint-Pétersbourg) ; une partie de la Suède fut prise. Aux 18^e et 19^e, la Russie étendit alors son influence et s'ouvrit à l'Occident, son territoire s'agrandit. Au début du 19^e, en pleine déroute de Napoléon, il y eut un retard social et économique à cause du système féodal de servage (les paysans dépendaient des propriétaires fonciers) ; alors, vers la fin du 19^e, le roi Alexandre II affranchit les serfs et démarra des réformes sociales ; des courants d'opposition provoquèrent son assassinat ; son successeur, Alexandre III, imposa alors une dictature.

À la fin du 19^e, Lénine fonda le parti ouvrier social-démocrate de Russie. Au début du 20^e, celle-ci fut défaite par les Japonais et la révolution contraignit Nicolas II à former un nouveau parlement, à permettre quelques réformes et à élargir les libertés civiles. En raison de sa défaite à la Première Guerre (1,500,000 de morts ; exact ?), le mouvement révolutionnaire prit de l'ampleur ; Petrograd connut des grèves appuyées par l'armée ; Nicolas II abdiqua. Le coup d'État de Lénine et du parti Bolchevik plongea le pays dans la dictature du prolétariat ; une guerre civile de quatre ans s'ensuivit et les révolutionnaires furent victorieux. Au début du 20^e, la Russie domina avec sa capitale Moscou dans l'URSS où s'ajoutèrent la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan ; son influence s'étendit sur l'Ukraine et l'Asie centrale. À la mort de Lénine, les luttes pour le pouvoir recommencèrent (l'Histoire se répète : un Empire s'effondre, des vautours attaquent, le chaos s'installe, un dictateur en profite).

Staline gagna et instaura une dictature (à cause du régime de l'agriculture collective, il y eut de nombreuses purges, dont celles des paysans propriétaires) jusqu'à son décès au milieu du 20^e. En 1930, Staline provoqua une famine (8,000,000 de morts ou plus ; exact ?), car certains habitants étaient punis de mort s'ils récoltaient des céréales dans les champs. Cette famine, certes liée à une mauvaise

gestion de la nouvelle agriculture, avait aussi une claire intention génocidaire pour certaines régions, comme l'Ukraine (c'est une tactique de guerre qui a été utilisée plus d'une fois dans l'Histoire jusqu'au 20^e siècle !), mais l'a-t-on oubliée malgré le nombre incroyable de morts ? Il y aurait eu 3-5,000,000 de morts en Ukraine ! Le passé ici est très éloquent pour comprendre les tensions actuelles entre la Russie, l'Ukraine et la Crimée !

Il faut faire ici une remarque importante : quand on parle de l'Holocauste, on pense immédiatement aux 6,000,000 de juifs emportés dans la folie d'Hitler ; les juifs ont investi temps, argent et énergie pour qu'on n'oublie pas cette horreur génocidaire, mais l'Histoire est remplie de génocides que l'on n'a pas conservés dans la mémoire collective, sans doute par manque de fonds et par pudeur dans la complicité des crimes.

Quand on compare les nombres effarants de morts dans les guerres, tout devient relatif ! C'est comme si toute l'humanité, comme un grand corps malade et cancéreux, devait par apoptose se détruire elle-même ! Mao, un autre « grand » réformateur, a provoqué en Chine une famine qui a tué 30,000,000 de personnes ! C'est étonnant de voir que ces « grands » révolutionnaires ont pensé que la nouvelle économie (de lutte contre une bourgeoisie ou une aristocratie) devait se réaliser en envoyant toute la population aux champs ! Et combien de morts au Cambodge attribués seulement à la famine causée par l'incompétence et comme arme de soumission (ici aussi les cueilleurs de fruits étaient punis de mort !) ? Encore la même idéologie d'un retour massif à la terre ! Tous ces régimes, qui ont éliminé les intellectuels, étaient issus de petits intellectuels qui avaient étudié à l'étranger ! Toute idéologie absolutiste est néfaste, surtout quand elle fonde la politique et s'appuie par prétexte sur la religion.

À la Seconde Guerre, l'URSS, alors alliée de l'Allemagne, envahit la Pologne, puis la Roumanie, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie. L'arrivée d'Hitler modifia le « rapprochement » avec l'Allemagne qui envahit l'URSS ; après une guerre désastreuse de quatre ans (20,000,000 de morts ; exact ?), le traité de Yalta fixa les pays occupés sous la domination soviétique (jusqu'en 1981). La suite est assez connue : guerre froide entre l'URSS et les États-Unis, course à l'arme nucléaire, Khrouchtchev succéda à Staline, l'URSS et les pays satellites, au pacte de Varsovie, s'opposèrent à l'OTAN ; 1962, le monde fut au bord d'une autre Guerre mondiale : les soviétiques voulurent installer des missiles nucléaires à Cuba (je m'en souviens très bien, alors que nos enfants étaient encore assez jeunes !) ! L'URSS rompit avec la Chine, Khrouchtchev démissionna et fut remplacé par Brejnev, détente et hostilités, interventions militaires à Prague en Tchécoslovaquie ; à l'approche de la fin du 20^e, la guerre en Afghanistan, l'accord de réduction des armes entre les États-Unis et l'URSS, mort de Brejnev, nouvelles tensions, Gorbatchev arriva, détente et ouverture, mais fortes tensions internes ; 1991, opposition des conservateurs et coup d'État raté, le nouveau chef Eltsine procéda à la dissolution de l'URSS qui fut remplacée par le CEI (Communauté des États Indépendants) ; à la fin du 20^e, Eltsine démissionna et fut remplacé par Poutine. Celui-ci va manipuler la constitution pour devenir un nouveau dictateur (ça continue !) aux idées expansionnistes (invasions en Tchétchénie, en Crimée, en Ukraine) ; rêve-t-il à l'ancien Empire ?

[4.3.2 (L'espace vital) Asie centrale et occidentale]

L'**Afghanistan** est un pays enclavé d'États et sans accès à une mer. Autrefois habité par les Perses, il fut dominé par le macédonien Alexandre le Grand (les conquérants mégalo-manes sont souvent appelés « Grand »), puis à partir du 7^e siècle, ce fut la grande expansion de l'islamisme.

Au milieu du 20^e, il y eut une alliance avec l'Union soviétique qui installa à Kaboul un parti communiste ; des afghans (des moudjahidines) se soulevèrent au nom de la Guerre sainte (le *djihad*) ; vers la fin de ce siècle, l'armée rouge quitta la région, le régime communiste tomba et une guerre civile s'engagea (encore) entre les divers groupes de moudjahidines. Au début du 21^e, ce fut au tour des talibans (des musulmans sunnites et fondamentalistes), appuyés par une majorité pachtoune, de s'imposer ; la dictature islamiste fut renversée par une alliance internationale (avec les États-Unis !). En 2004, il y eut des élections en théorie démocratiques et un retour fictif à la normale. À cause des guerres, 1/3 de la population dut quitter le pays. Malgré le retour de plusieurs habitants, le pays est pauvre et son économie gravite autour du commerce de la drogue (opium et haschisch, il y a donc une demande pour cette consommation !).

Le **Kazakhstan** a une population à moitié divisée entre musulmans et chrétiens orthodoxes ; le pays compte plusieurs minorités ethniques. Depuis la fin de l'URSS, il fait parti de la Communauté des États Indépendants (CEI) dont la création avait été critiquée par l'Ukraine. Durant son appartenance à l'ancien Empire soviétique, celui-ci procéda à des essais nucléaires, des terres vierges furent exploitées, des rivières furent détournées pour irriguer les terres agricoles, la mer Aral fut pratiquement détruite. Avec l'immigration importante de russes, le peuple kazakh devint minoritaire. En 1991, au départ des russes et du retour d'expatriés, des tensions internes survinrent évidemment. Malgré certaines ressources naturelles, il y a actuellement des problèmes majeurs liés à l'environnement, étant donné les résidus radioactifs et chimiques.

L'**Ouzbékistan** apparaît comme un bouillon de cultures variées, voire une marmite prête à exploser. À l'origine, le pays fut occupé par les Turcs, ensuite par les Mongols, pour enfin être avalé par les expansions islamistes. Le nombre de dynasties qui se sont succédé dans cette région

montre bien comment les guerres construisent l'Histoire ; les villes saintes de Samarkand et Boukhara (dans le Sud) en témoignent et attirent aujourd'hui énormément de touristes. Toute la région fut absorbée par l'URSS et Staline y effectua (comme ailleurs) des purges majeures ; l'accès à l'indépendance (avec la fin de l'URSS) mit en place un parti unique communiste. Les tensions internes demeurent nombreuses (les Ouzbeks turcs sont opposés aux Tadjiks perses, les Turcs meskhétiens déportés de Géorgie sont contre les Ouzbeks dans la vallée de Ferghana...). À la fin du 20^e, un mouvement islamiste tenta de créer un califat, mais l'État fut restructuré et resserra ses liens avec la Russie. Le régime présidentiel et laïc demeure très autoritaire et continue d'être menacé par des opposants islamistes.

Le **Kirghizistan**, qui est peu urbanisé, a une population kirghize faiblement majoritaire et opposée surtout aux Ouzbeks. Après les réfugiés turcs et les Mongols, les Kirghiz, des bergers nomades, furent envahis par les musulmans, puis les Mandchous, et enfin les Russes colonisèrent le territoire. Au début du 20^e, à l'ère de l'URSS, des basmachi (des Ouzbeks musulmans nationalistes) se révoltèrent. À l'effondrement de l'URSS (1990-1991), les conflits réapparurent ; malgré une ouverture libérale, la corruption s'infiltra dans le gouvernement (comme c'est le cas dans de nombreux pays à la chute d'un régime totalitaire). Depuis le 21^e, le pays tente de se dégager de la Russie, mais l'État, avec un régime parlementaire fragile, demeure centralisateur.

Le **Turkménistan** est un pays pauvre malgré des ressources naturelles ; à la fin du 20^e, les récoltes agraires furent désastreuses au point de générer une pénurie alimentaire et d'avoir un problème de désertification. À l'origine, il y eut les tribus seldjoukides qui furent suivies par les Ottomans. La suite est la même que pour plusieurs pays de cette région : annexion à la Russie, colonisation, république socialiste soviétique, mais le peuple offrit une résistance pendant quelques décennies. Lors de l'indépendance, qui

coïncida avec la fin de l'URSS, les anciens membres russes du gouvernement conservèrent un parti d'influence communiste, totalitaire et répressif des droits de l'homme.

Le **Tadjikistan** était intégré à l'Ouzbékistan jusqu'à ce que Staline, à l'occasion d'une rébellion tadjike, divisât le territoire en deux, avec les Ouzbeks au Nord et les Tadjiks au Sud. Comme les centres culturels et religieux, Samarkand et Boukhara, demeurèrent en territoire ouzbek de culture perso-iranienne, on peut comprendre le ressentiment de la population locale de culture iranienne. À la chute de l'URSS, une lamentable guerre civile éclata, fit de nombreux morts (jusqu'à 100,000) et réfugiés (1,200,000) vers l'Afghanistan et le Kirghizstan. À la fin du 20^e, un « accord de paix » stabilisa quelque peu un pays très appauvri, détaché de la Russie, mais sans doute encore dirigé par d'anciens russes. Le pays est un bon exemple de la complexité des conflits souvent ancestraux, mais aussi alimentés par des décennies de colonialisme (l'islamisme et l'Empire soviétique), où se mêlent des différences profondes aux plans ethnique, culturel, religieux, politique. Honnêtement, je crois bien que, comme pour la plupart de mes concitoyens occidentaux nord-américains, je n'arrive pas à comprendre comment tant de groupes s'opposent les uns aux autres ! Les deux pays sont musulmans (même à majorité sunnite !), et pourtant... ! Donc, à la fin du 20^e, le président russe s'allia l'ethnie des Kouliabis (ou habitants de la ville de Kouliab) pour affronter l'ethnie des Pamiris (ou habitants de la région du Pamir) qui sont musulmans. Deux clans se formèrent : d'un côté russe et communiste, les ethnies des Leninabadi (province de Léninabad) et des Hissari (ville d'Hisar), appuyées par le CEI (Communauté des États indépendants) ; de l'autre côté musulman et démocrate (très surprenant !), la coalition de divers groupes « démocrates », soient le Centre de coordination des forces démocratiques, le Parti démocratique du Tadjikistan, le groupe des nationalistes (Rastokhez ou renaissance tadjik), le groupe des séparatistes

Lal-i Badakhshan (un parti issu des Pamiris ayant comme objectif l'autonomie de la province du Gorno-Badakhshan), le Parti de la renaissance islamique (membres des ethnies gharmsi (un ancien groupe de tadjik) et pamiri) ; cette coalition donna naissance à l'Opposition tadjike unie. Les islamo-démocrates furent vaincus et refoulés vers l'Afghanistan ; la coalition communiste se lança dans une chasse d'épuration ethnique (encore une fois ce besoin génocidaire d'éliminer les étrangers !) contre les Gharmis et les Pamiris (des villages incendiés, des milliers de morts ...). Les islamo-démocrates en exil formèrent un nouveau parti, le Mouvement pour la renaissance islamique du Tadjikistan ; celui-ci n'hésita pas à utiliser la violence (selon le mode du terrorisme) au Tadjikistan et en Afghanistan avec l'appui de l'État islamique d'Afghanistan et des Talibans. Toujours à la fin du 20^e, une armée tadjike essaya d'envahir la région du Gorno-Badakhshan (province dans la région des montagnes avec sa ville Khorog) qui est habitée par des Pamiris ismaéliens (une branche sectaire chiite ?) autonomistes (l'autre ville Murgab dans les hauts plateaux est habitée par des Kirghizes). L'ONU est intervenue pour forcer la paix, mais sans y réussir totalement puisque des accrochages violents se sont produits depuis ces années jusqu'à aujourd'hui !

[4.4 exemples]

La **Mongolie**, bouddhiste et animiste, un vaste pays sans accès à la mer, avec une population dispersée, avait un important potentiel minier et pétrolier. Depuis peu, l'exploitation a commencé (cuivre, pétrole, gaz naturel...) et ce pays diversifie ses ententes avec plusieurs pays voisins afin, je suppose, de garder son autonomie et d'avoir une part des bénéfices.

Le **Turkménistan**, très islamiste, un autre pays isolé et pauvre, avait de la difficulté à exploiter ses abondantes ressources minières (les données exactes doivent être vérifiées !) ; depuis peu, plusieurs compagnies font des ententes pour l'extraction du gaz naturel et du pétrole (près de la mer Caspienne), mais cela déclenchera-t-il des tensions avec ses voisins ?

L'**Albanie**, très islamiste, mais avec une bonne présence de l'Église orthodoxe, un autre pays pauvre, ayant de nombreuses ressources naturelles, se lance elle aussi dans des offres aux compagnies pétrolières pour l'exploitation du pétrole et du gaz naturel.

Du côté de l'Afrique, les gisements de pétrole sont souvent au large des côtes, ce qui exige une technologie particulière (plateforme de forage) et implique des risques très bien connus.

Le **Tchad**, à moitié musulman et à moitié chrétien, très multiethnique, sans accès à la mer (d'où une entente avec le Cameroun), pauvre et affaibli par des guerres civiles, ancienne colonie française, ouvre ses portes aux compagnies pétrolières (en particulier dans la région de la ville de Doba au sud). Un organisme doit surveiller la destination des argents investis (la corruption des gouvernants est bien connue) !

La **Guinée équatoriale**, catholique parce qu'elle fut une colonie espagnole, est un pays où les ressources minières n'étaient pas mises en valeur. L'exploitation du pétrole est associée à des dictatures corrompues (une partie des revenus du gouvernement fut détournée par un dictateur). Ce pays est devenu récemment un exportateur important de l'Afrique en raison d'exploitation au large (les gisements Zafiro, Alba et Ceiba) ; plusieurs compagnies ont des ententes et profitent du pays qui est un « pavillon de complaisance » (le « pavillon » ou bateau est la propriété d'un autre pays que celui où il est immatriculé ! Cela permet divers allègements financiers et légaux. Cela rejoint les paradis

fiscaux et les ports francs.). L'argent sera-t-il bien géré et profitera-t-il à la population ?

Le **Soudan**, au sud du Nil, un territoire pauvre, islamiste au Nord, animiste et chrétien au Sud, m'apparaît comme un pays de violences continuelles : dictatures, coups d'État, guerres civiles, conflits entre le Nord et le Sud, génocide contre l'ethnie des Nubas (1,000,000 morts), guerre contre les musulmans du Darfour (500,000 morts), famine, expulsions, esclavage des femmes et des enfants... Ici, la guerre et la religion sont bien reliées ! Comment exploiter dans ces conditions les ressources minières et pétrolières ? Mais attention, au début de 2011, la partie au sud déclare son indépendance et devient le Soudan du Sud ! Or, la majeure partie des gisements pétroliers, exploités par diverses compagnies (de la Chine, de la Malaisie, de l'Inde...), sont au sud, mais les oléoducs doivent passer par la partie nord pour atteindre la mer Rouge. Les tensions continuent donc malgré les pressions exercées par les pays des compagnies minières. Un beau cas de frontières à définir ! Cette vaste région, qui fait face à l'Arabie saoudite au-delà de la mer Rouge, représente un autre site de violences entre les pays voisins.

L'**Érythrée**, avec une population divisée à moitié entre musulmans et chrétiens, est justement collée sur le Soudan à l'Ouest et à l'Éthiopie au Sud. Son territoire s'étire sur le littoral de la mer Rouge pour rejoindre le petit pays de Djibouti qui est essentiellement une zone portuaire d'intérêt régional et international (site stratégique du canal de Bab-el-Mandeb qui sépare Djibouti du Yémen). Cette ancienne colonie italienne dominée à la Deuxième Guerre par le dictateur Mussolini fut rattachée de force à l'Éthiopie et acquit son indépendance seulement en 1962. Il y eut donc des guerres contre l'Éthiopie, puis contre le dictateur Mengistu équipé par les soviétiques ; à la fin du 20^e, de nouvelles violences éclatèrent et l'ONU intervint pour forcer les deux pays à définir leurs frontières (encore !) (il y a un

risque d'affecter des populations nomades). L'Érythrée est un pays complètement dévasté par la guerre ! Depuis que l'on espère récemment exploiter des ressources pétrolières au large de la mer Rouge, des tensions ont recommencé entre l'Érythrée et le Yémen !

Le **Mozambique**, plus au sud en face de Madagascar, un autre pays pauvre issu de la colonisation portugaise. Un beau cas de frontières bizarres ! Un pays divisé par le fleuve Zambèze et le pays Malawi qui lui-même englobe une bonne partie du lac Malawi. Le pays est non seulement divisé géographiquement, mais aussi culturellement ; en effet, au Nord, le Renamo, le parti de la résistance nationale, est opposé au Frelimo au Sud, le front de libération à tendance communiste. Vers la fin du 20^e, la guerre civile (1,000,000 de morts !), qui opposait le Renamo (soutenu par la gent d'affaires portugaise et une guérilla d'Afrique du Sud) et le Frelimo, mena à l'indépendance avec la victoire du Frelimo marxiste, puis socialiste. À la fin du 20^e, les élections reportèrent au pouvoir le Frelimo avec une faible majorité. Ici encore, tout récemment, le Mozambique ouvre ses portes aux compagnies pétrolières, mais les investissements requis sont énormes étant donné l'absence d'infrastructures ; le plus important est d'assurer la stabilité du pays et de surveiller la gestion des argents à investir. Une fois de plus, le pétrole va devenir un objet de tension entre les partis !

[4.5 progressivement]

À titre d'exemples, la Thaïlande et le Népal ont entamé un processus d'indépendance au 18^e siècle qui fut complété pour la première au 20^e et au 21^e pour le second. De la même manière : Suède, 16^e – 19^e ; Danemark, 10^e – 20^e ; Portugal, 12^e – 20^e ; Grande-Bretagne et Irlande du Nord, 18^e – 20^e. Pour plusieurs pays, le processus s'est étalé sur les 19^e et 20^e siècles : Palau, Micronésie, Îles Marshall,

Arabie saoudite, Allemagne, Luxembourg, France, Italie, Hongrie, Salvador, Chili, Paraguay.

[4.5 19^e siècle]

Haïti, 1804 ; Andorre, 1813 ; Saint-Martin, 1815 ; Suisse, 1815 ; Colombie, 1819 ; Venezuela, 1821 ; Honduras, 1821 ; Nicaragua, 1821 ; Costa Rica, 1821 ; Mexique, 1822 ; Bolivie, 1825 ; Argentine, 1825 ; Uruguay, 1828 ; Équateur, 1830 ; Belgique, 1830 ; Guatemala, 1839 ; République dominicaine, 1844 ; Liberia, 1847 ; Liechtenstein, 1866 ; Canada, 1867 ; Pérou, 1879 ; Bhoutan, 1885 ; Brésil, 1889 ; Cuba, 1898.

[4.5 Seconde]

Australie, 1901 ; Panamá, 1903 ; Monaco, 1911 ; Finlande, 1917 ; Afghanistan, 1919 ; Irlande, 1921 ; Turquie, 1923 ; Cité du Vatican, 1929 ; Nouvelle-Zélande, 1931 ; Irak, 1932 ; Afrique du Sud, 1934.

[4.5 guerre]

Islande, 1944 ; Norvège, 1945 ; Pays-Bas, 1945 ; Indonésie, 1945 ; Vietnam, 1945 ; Jordanie, 1946 ; Liban, 1946 ; Syrie, 1946 ; Philippines, 1946 ; Inde, 1947 ; Myanmar, 1948 ; Corée du Nord, 1948 ; Corée du Sud, 1948 ; Sri Lanka, 1948 ; Israël, 1948 ; Chine, 1949 ; Taïwan, 1949.

[4.5 20^e siècle]

Japon, 1952 ; Laos, 1953 ; Cambodge, 1954 ; Surinam, 1954 ; Autriche, 1955 ; Malaisie, 1957 ; Chypre, 1960 ; Samoa, 1962 ; Jamaïque, 1962 ; Trinité-et-Tobago,

1962 ; Malte, 1964 ; Îles Maldives, 1965 ; La Barbade, 1966 ; Nauru, 1968 ; Saint-Vincent-et-les-Grenadines, 1969 ; Tonga, 1970 ; Fidji, 1970 ; Guyana, 1970 ; Singapour, 1971 ; Bangladesh, 1971 ; Bahamas, 1973 ; Grenade, 1974 ; Grèce, 1975 ; Cap-Vert, 1975 ; Papouasie-N^{elle}-Guinée, 1975 ; São Tomé e Príncipe, 1975 ; Seychelles, 1976 ; Îles Salomon, 1976 ; Djibouti, 1977 ; Dominique, 1978 ; Tuvalu, 1978 ; Kiribati, 1979 ; Sainte-Lucie, 1979 ; Vanuatu, 1980 ; Antigua-et-Barbuda, 1981 ; Belize, 1981 ; Saint-Kitts-et-Nevis, 1983 ; Brunei, 1984.

[4.5 plusieurs pays]

Lituanie, 1990 ; Estonie, 1991 ; Lettonie, 1991 ; Kazakhstan, 1991 ; Ouzbékistan, 1991 ; Kirghizistan, 1991 ; Turkménistan, 1991 ; Tadjikistan, 1991 ; Arménie, 1991 ; Azerbaïdjan, 1991 ; Géorgie, 1991 ; Slovénie, 1991 ; Croatie, 1991 ; Bosnie-Herzégovine, 1991 ; Macédoine, 1991 ; Serbie, 1991 ; Albanie, 1991 ; Roumanie, 1991 ; Bulgarie, 1991 ; Slovaquie, 1991 ; Pologne, 1991 ; Biélorussie, 1991 ; Ukraine, 1991 ; Moldavie, 1991 ; Fédération de Russie, 1991 ; République tchèque, 1993.

[4.5 années 1970]

Koweït, 1961 ; Oman, 1971 ; Émirats arabes unis, 1971 ; Qatar, 1971 ; Bahreïn, 1971 ; Iran, 1975 ; Yémen, 1990.

[4.5 continent]

Libye, 1951 ; Égypte, 1953 ; Maroc, 1956 ; Tunisie, 1956 ; Ghana, 1956 ; Soudan, 1956 ; Guinée, 1958 ; République Centrafricaine, 1958 ; Somalie, 1960 ; Côte d'Ivoire, 1960 ; Mali, 1960 ; Burkina Faso, 1960 ; Mauritanie, 1960 ; Sénégal, 1960 ; Togo, 1960 ; Bénin,

1960 ; Niger, 1960 ; Tchad, 1960 ; Nigeria, 1960 ; Cameroun, 1960 ; Gabon, 1960 ; Congo, 1960 ; Madagascar, 1960 ; Tanzanie, 1961 ; Sierra Leone, 1961 ; Algérie, 1962 ; République démocratique du Congo, 1962 ; Ouganda, 1962 ; Rwanda, 1962 ; Burundi, 1962 ; Kenya, 1963 ; Zambie, 1964 ; Malawi, 1964 ; Gambie, 1965 ; Zimbabwe, 1965 ; Botswana, 1966 ; Lesotho, 1966 ; Guinée équatoriale, 1968 ; Swaziland, 1968 ; Île Maurice, 1968 ; Guinée-Bissau, 1974 ; Angola, 1975 ; Éthiopie, 1975 ; Mozambique, 1975 ; Comores, 1975 ; Namibie, 1990 ; Érythrée, 1992.

[5.1 cadeaux]

La fête des cadeaux, surtout aux enfants, existe dans plusieurs pays sans pour autant coïncider avec la fête de Noël ; il peut y avoir des cadeaux le jour de Pâques ou au jour de l'An. Aux Philippines (aussi dans le sud de l'Inde, en Arménie...), les enfants reçoivent les cadeaux en janvier à la fête des rois Mages. En Inde, la fête des Lumières, *Divali*, est l'occasion d'échange de cadeaux. Au Cambodge, où le bouddhisme *Theravâda* est dominant, on offre le deuxième jour de la nouvelle année des cadeaux aux pauvres et à ceux qui sont au bas de l'échelle sociale. Au Vietnam, en théorie athée, à la fête de la mi-automne (*Têt trung thu*), on célèbre en famille avec des cadeaux pour les enfants. En Chine, aussi athée, on offre des cadeaux aux enfants le jour du Nouvel An (*Têt*). Au Sri-Lanka, l'échange de cadeaux a lieu au Nouvel An (*Aurudu, Avurudu*). La fête musulmane *Achoura*, surtout célébrée dans le chiisme, peut être l'occasion de cadeaux et de vêtements pour les enfants. Pour le sunnisme, il faut remonter à l'Antiquité juive (Adam et Ève, l'arche de Noé, Abraham, Moïse, jeûne des prophètes,...) ! Pour le chiisme, c'est la célébration des persécutions qu'ils ont subies ! Cadeaux aussi à la fête musulmane de la rupture du jeûne (*Aïd al Fitr*). Les enfants reçoivent encore des cadeaux à la fête du

sacrifice (*Aïd al Adha*). En Moldavie, on échange des cadeaux à la fête de l'arrivée du printemps (*Mărțișor*). Etc.

Quand on Père Noël, il peut avoir plusieurs visages. Saint Nicolas, à l'épaisse barbe blanche comme son collègue, est ici un évêque dont les origines remontent autant au dieu Odin qu'à l'évêque Nicolas de Myre ; il est fêté dans de nombreux pays d'Europe ; il descend du ciel en luge pour apporter des cadeaux.

[5.1 nouvelle année]

La fête du Nouvel An est en fait assez ancienne et universelle ; ses racines sont religieuses ! Elle peut prendre des formes diverses. Au Myanmar, le Nouvel An est aussi au printemps la fête de l'Eau ; tout le monde (ou presque) s'arrose pour effacer les péchés ! En Suisse, les défilés de personnes masquées, avec une cloche à vache au cou, célèbrent la nouvelle année. Le carnaval de Cochin en Inde annonce la nouvelle année. Etc.

[5.1 fête des amoureux]

La fête des Amoureux mérite une attention particulière ; la Saint-Valentin tire son origine de croyances religieuses anciennes (printemps et moissons) et a été adaptée selon les cultures ! Valentin fut un moine déclaré patron des amoureux, auquel il faut adjoindre le dieu romain Cupidon et le symbole du « cœur » (comme sur une carte à jouer) ! Cette fête peut être l'occasion d'une plus grande permisivité sociale pour les gestes affectifs (Thaïlande) ou la rencontre de l'autre sexe (Chine, Japon, Corée) ! En Roumanie au printemps, les jeunes amoureux s'offrent des porte-bonheur (*martisors*), alors que l'ancienne fête du dieu Dragobete semble disparaître. La Saint-Valentin est fêtée dans plusieurs pays (Arménie, Pays-Bas, France, Fédération de Russie, Algérie, Burkina Faso, Nigeria, et même en Arabie saoudite...). En

Bulgarie, la fête de Saint-Lazare concerne les jeunes filles qui ont l'âge de se marier. Mais de quel Lazare s'agit-il ? Un martyr bulgare du début du 19^e ? Etc.

[5.1 fêtes nationales]

Fêtes de l'Indépendance, de Héros fondateurs ou vainqueurs, d'une Dynastie, d'un Roi ou d'un Empereur, d'un Couronnement, de la Constitution, de la Déclaration, des Forces armées, des Martyrs, d'un Massacre, d'une Victoire, d'un Général, de la Fondation d'un parti, d'un Régime, de la République, d'un Traité de paix, d'un Dictateur (de sa naissance, etc.) ou d'un homme d'État, de la Libération, de l'Émancipation, de la Naissance du pays, de la Résistance, de la Révolution, de la Bataille, de l'Abolition (esclavage...), du Souvenir, du Soldat inconnu, du Drapeau, d'un Lieu historique, d'un Groupe ethnique, de la Réconciliation, de l'Unification, de la Commémoration (génocide...), de la Souveraineté, de la Nation, de l'État, de la Restauration, de l'Armistice, de la Démocratie... Je suis toutefois surpris qu'il y ait une fête pour le grand « découvreur » Christophe Colomb qui a favorisé un colonialisme généralisé (États-Unis, Haïti, République dominicaine, Sainte-Lucie, Mexique, Costa Rica, Venezuela, Équateur, Chili, Bahamas, Argentine...).

[5.1 fêtes saisonnières]

À Malacca (Portugal), il y a une bénédiction des bateaux de pêches au début de l'été. Au Cambodge, il y a des rituels religieux pour le début des moissons (fête *Chrat Preah Nongkal*) et à la fin de la crue du lac Tonlé Sap (fête *Om Touk*). Au Laos (et Thaïlande, Japon...), fêtes de la fin de la saison des pluies, de la récolte du riz. En Chine, fête de la Lune ou de la fin des moissons à l'automne. Au Japon, fête du début du printemps (*Setsubun*). En Islande, fête de la saison de pêche (*Lokadagur*). Au Burkina Faso, à la fête

des citoyens de Bobo-Dioulasso, on implore le retour de la pluie et des récoltes en utilisant des masques. Au Togo, il y a plusieurs fêtes des *Moissons*, en particulier celle de *Gbagba* où les festivaliers attendent l'arrivée d'Apétofia, l'Homme-Tigre. En Lettonie, la veille de la Saint-Jean, on répand de l'herbe autour des maisons pour avoir de bonnes récoltes. En Roumanie (et en Bulgarie), la fête de *Martisor* (des petits cadeaux symboliques) coïncide avec l'arrivée du printemps ; il y aussi la fête des *Babele*, des « vieilles », où la température du jour choisi annonce le parcours de l'année suivante. En Bulgarie au printemps, il y a une fête de Saint Lazare qui protège la nature, les champs. En Grande-Bretagne et Irlande du Nord, le *Beltane Fire Festival* célèbre l'arrivée de l'été et du renouveau. En Irlande, la fête celte du *Samain* annonce le début de l'hiver. Etc.

[5.1 fêtes de toutes les religions]

Par exemple à Fidji, où paraît-il les gens sont très pratiquants (est-ce pour surmonter les guerres tribales et les conflits ethniques ?), il y a des fêtes catholiques, protestantes, hindouistes et musulmanes. Le multiculturalisme religieux est aussi évident à Singapour, en Malaisie... Bien que l'islamisme majoritaire surtout sunniste et schafiiste soit la religion d'État en Jordanie, il y a une tolérance vis-à-vis des diverses minorités, comme les Églises orthodoxes. Au Liban musulman, où les chrétiens forment une minorité assez forte, le gouvernement a institué en 2010 une fête commune pour les musulmans et les chrétiens à partir de la figure de Marie (rappe-lons que cette dévotion s'est développée tardivement dans l'Église chrétienne primitive). Le Kazakhstan, constitué de plusieurs communautés ethniques, avec des groupes musulmans et chrétiens, est considéré comme un modèle de tolérance dans une région du monde où les conflits intertribaux et les guerres pour le pétrole sont constants. C'est dans ce

pays que se tient le *Congrès des religions mondiales et traditionnelles*. L'Albanie est faussement musulmane puisqu'elle a résisté pour plusieurs raisons à l'influence du Moyen-Orient arabe ; il m'apparaît significatif que ce pays, sans doute peu pratiquant, mais assez tolérant en matière de religions, ait une fête areligieuse (la fête de l'Été) ; mais il y a tout de même une tradition musulmane, le bektachisme (un ordre religieux issu au 13^e siècle du soufisme, de l'alévisme et du chiisme) qui a une bonne reconnaissance sociale. En Zambie, surtout chrétienne (et animiste), il y a une bonne intégration des groupes religieux et des nombreuses ethnies ; les mariages interculturels sont acceptés. Au Mozambique, État laïc, il y a une certaine tolérance pour les religions (christianisme, islamisme, animisme), mais la laïcité doit être respectée ; la fête de Noël est devenue la fête de la Famille ; les musulmans aimeraient que la fête de l'*Eid al-Fitr* (fin du *Ramadan* et du jeûne) devienne aussi une fête civile. À l'Île Maurice, hindous, tamouls, musulmans, chrétiens, bouddhistes... vivent en harmonie en raison de leur histoire. Il semble que ce soit la même situation à Trinité-et-Tobago et sans doute (légalement) à Guyana. Il devrait y avoir une bonne cohabitation au Surinam pour les chrétiens, les hindous, les musulmans, les animistes... mais il y a une contestation de la fête de Noël qui est jugée comme raciste ! Au Cameroun, les communautés animistes chrétiennes et musulmanes se respectent mutuellement, sans doute en raison de la très grande diversité ethnique.

Par contre, la paix ne règne pas à Chypre, divisée en deux communautés, grecque chrétienne au Sud et turque musulmane au Nord. L'harmonie n'est pas non plus atteinte en France, en Belgique... par rapport à l'intégration des groupes musulmans. En Bosnie-Herzégovine, où la pratique religieuse est paraît-il faible (peut-être à cause des tensions encore vives), les enfants issus de « mariages mixtes » sont victimes à la fois des guerres anciennes et de l'amour de leurs parents

puisque'ils doivent choisir entre les cultures juxtaposées (même dans une école !), bosniaque musulmane, serbe orthodoxe et croate catholique. Il y a également des tensions entre les Albanais musulmans du Kosovo et les chrétiens (ce n'est pas le cas en Albanie !). Au Tchad, la paix tant désirée par les communautés chrétienne et musulmane demeure fragile en raison d'un régime autoritaire. Par ailleurs, les femmes vivent dans des conditions pénibles et subissent le poids de traditions dégradantes (excision, « repassage des seins »...). La paix est-elle possible entre le Soudan musulman et le nouveau pays sécessionniste, le Soudan du Sud chrétien ? En République Centrafricaine très multiethnique où se mêlent les croyances animiste, chrétienne et musulmane, les gens vivaient en paix, mais cela a dégénéré en guerres civiles et religieuses ; des groupes musulmans et chrétiens se sont affrontés dans la violence.

[5.1 carnivals]

Les carnivals font partie de la culture de plusieurs pays d'Amérique centrale, des Antilles et d'Amérique du Sud ; ici, il est intéressant de constater que plusieurs carnivals s'appuient sur une fête religieuse qui devient sans doute un prétexte. Il y a par exemple aux Philippines plusieurs fêtes en l'honneur de *Santo Niño* (l'Enfant Jésus). Au Népal, à la fête de *Gai Jatra*, une fête des morts, il y a une procession de vaches et les gens se déguisent en vaches ! Au Danemark, il y a un véritable carnaval à la Pentecôte ! En Allemagne, plusieurs festivals débutent avec le Mercredi des Cendres (beaucoup de fêtes avec le Mardi Gras et avant le Carême !). À Saint-Martin dans les Antilles, le grand et long carnaval commence avec l'Épiphanie. En Slovaquie, il y a aussi un carnaval avant le Carême (théoriquement de 40 jours !). Au Honduras, la fête de la Vierge, patronne du pays, a lieu à Suyapa. Au Salvador, c'est toute la Semaine Sainte qui se déroule dans les festivités ; la fête de Notre-Dame-de-la-Paix

à San Miguel (qui dure un mois !) est très populaire et est suivie d'un carnaval dans cette ville ! Etc.

[5.2 pratiques religieuses]

Le festival national *Te Matatini* de **Nouvelle-Zélande** réunit des maoris de ce pays (et de l'Australie) pour des compétitions de danses guerrières (les religions anciennes étaient donc indissociables des luttes intertribales). Ces danses et ces chants rappellent les mythes et les légendes du passé (en plus des religions chrétiennes, il existe d'autres religions maoris plus récentes (fin 19^e et début 20^e)). Pour les maoris tout à fait animistes le dieu suprême et créateur, Tane, se manifeste par son esprit, *Mana*, dans tout ce qui existe : les dieux, l'environnement naturel, les lieux géographiques, les animaux, les hommes... Certains objets ont une plus grande densité de sacré et certaines règles strictes s'appliquent pour s'en approcher (cérémonies, rituels, prêtre et « baguette de dieu », rôle majeur du lézard...). Le festival de danse *Laura Aboriginal* d'**Australie** va dans le même sens en réunissant des aborigènes. Pour eux aussi la moindre parcelle du territoire a un caractère sacré. Le serpent « Arc-en-ciel » a un rôle central dans la mythologie. Le « rêve » fait partie du processus de la création et permet aussi une communication entre les hommes et les esprits.

En **Papouasie-N^{elle}-Guinée**, les croyances animistes sont encore très présentes malgré l'implantation d'Églises chrétiennes. Les Hulis, en symbiose avec la nature des hautes terres, appelées « Hommes-perruques » en raison d'impresionnantes perruques qu'ils confectionnent avec leurs cheveux et des décorations variées, font des offrandes ritualisées pour apaiser les esprits des ancêtres et pour lutter contre les épreuves (maladies...). À **Vanuatu**, qui a subi de nombreuses occupations, il y a plusieurs religions protestantes, des croyances autochtones et même un groupe bahaïste. Le protestantisme anglais a marqué la culture de puritanisme

(un avertissement, je pense, pour les touristes en costume de bain, sans chemise, sans souliers...). Les gens poursuivent diverses traditions ancestrales : le discutable « Saut du *Gol* » (un ancêtre du *bungee*), en principe pour vérifier le courage masculin de celui qui va devenir adulte ; les « Dessins de sable » pour transmettre des connaissances ; des rituels pour tous les grands événements de la vie (naissance, mariage...). À **Palau** tellement colonisé, il y a une petite communauté au village d'Ibobang qui adhère à la religion de Modekngei qui, fondée au début du 20^e, mélange des aspects du christianisme avec de l'animisme. En **Micronésie**, où la christianisation a été assez systématique, il reste malgré tout une fête officielle (31 mars) de la « Culture et des Traditions micronésiennes ». Aux **Philippines**, il y a plusieurs festivals qui rappellent les traditions ethniques : festival *Babaylan* de simulation des guérisseurs et mystiques à l'occasion des mariages ou des récoltes, festival ethnique *Kaamulan*, festival *Ulpi* de la tribu Ifugao avec ses costumes traditionnels, festival *Magayon* en l'honneur du volcan Mayon. Au **Laos** bouddhiste, une bonne partie de la population croit toujours de manière superstitieuse aux esprits (les *phis*) et aux génies protecteurs (les *loka-pâlas*) des localités ; la famille tient un petit autel pour offrir de la nourriture aux esprits qui pourraient être malveillants. Le syncrétisme animiste existe donc avec n'importe quelle « grande » religion (chrétienne, musulmane, bouddhiste...).

En **Guinée-Bissau**, les pratiques animistes se mélangent aux croyances musulmanes et plusieurs ethnies perpétuent des traditions anciennes pour réguler les événements de la vie (les rites de passage, l'entrée dans le « bois sacré », les épreuves d'endurance souvent extrêmes...). Le **Liberia** est un de ces nombreux pays d'Afrique où les croyances animistes se mélangent aux religions chrétienne et musulmane. Le virus de l'Ebola a été particulièrement « virulent » au Sierra Leone, au Liberia et en Guinée. L'épidémie du

virus Ebola en 2014 a mis en évidence le conflit entre une culture ancienne basée sur des superstitions religieuses et une approche plus scientifique pour faire de la prévention et de l'éducation. Par exemple, même si le phénomène a été marginal, des villageois tenaient à s'occuper selon des rites traditionnels des cadavres pourtant très contagieux. Ainsi, des membres d'ONG furent pourchassés, voire battus et tués, parce que ces villageois pensaient à une sorte de guerre bactériologique conçue par des blancs pour les éliminer ! Dans un univers où les esprits sont partout, une épidémie peut être considérée comme un démon vengeur qu'il faut apaiser ; alors les sorciers, les féticheurs, les chamans... retrouvent plus de pouvoir et procèdent à des rites sacrificiels selon une conception primaire qui remonte à plusieurs milliers d'années ! En **Côte d'Ivoire**, l'animisme est mélangé au christianisme et à l'islamisme. Il ne faut pas oublier comment la Côte d'Ivoire, tout comme le Burkina Faso, ont été secoués par des guerres internes, des dictatures, des coups d'État... Il y a parfois une opposition farouche entre des rites animistes et des Églises chrétiennes ; ce fut le cas en 2013, au village de Dida-Mouessou, avec la danse du *djê* et le CMA (Christian and Missionary Alliance) fondé aux États-Unis vers la fin du 19^e ; s'agissait-il d'une démarche culturelle d'un groupe pour défendre ses origines et ses richesses traditionnelles ? L'importante fête des Masques rappelle combien les masques ont joué un rôle majeur dans les religions animistes en personnifiant l'esprit d'animaux, d'ancêtres ou de héros. À la fête du *Dipri*, les femmes et les enfants sortent nus la nuit, accompagnés du bruit des tambours, pour exorciser le village de ses méchants démons. Dans le même style, les chinois, inventeurs de la poudre à canon, aiment bien les pétards pour faire fuir les mauvais esprits ! On peut supposer que l'animisme sert de base justificatrice pour l'excision des femmes, peu importe la religion (en Côte d'Ivoire, cette pratique est plus évidente chez les musulmanes). Au **Burkina Faso**, musulman et animiste, deux médecines

se complètent : celle des guérisseurs qui utilisent une pharmacopée basée sur les plantes et celle des médicaments de l'Occident. Il y a aussi dans ce pays un grand festival des Masques. Au **Togo**, très animiste, au festival vaudou *Epe Ekpe*, un prêtre cherche dans une forêt sacrée une pierre qui permettra de prédire le sens de l'année à venir. Au **Cameroun**, très multiethnique et multireligieux, le culte des ancêtres est d'une grande importance et est accompagné de rites pour les crânes qui contiennent l'esprit des défunts (rappelons qu'au Cameroun, le groupe terroriste Boko Haram a déjà semé la terreur (enlèvements...)). Au **Congo**, très multiethnique et religieux, où se fusionnent les croyances animistes et chrétiennes, le culte des ancêtres est très important puisque ce sont eux qui servent d'intermédiaires entre l'Être suprême et les Génies du Bien et du Mal qui, je suppose, influencent tous les esprits bons et mauvais de l'environnement humain. En **Angola**, se mêlent encore les croyances animistes et chrétiennes. Bien que l'État laïc respecte toutes les religions, il semble y avoir de la réticence par rapport à l'islamisme. La fête traditionnelle *Huambo*, celle des « bons vents », est un appel devant les anciens chefs, représentés par leur crâne, à de meilleures moissons, de la pluie et de bonnes récoltes. Il y a aussi pour plusieurs peuples d'Afrique, un culte du placenta, considéré comme le « jumeau cosmique », qui est enterré à la demeure du nouveau-né pour le protéger. Par ailleurs, dans ce pays dévasté par des années de guerres de libération et de guerres civiles, la sorcellerie est pratiquée et mène à des meurtres d'enfants et de personnes âgées. La sorcellerie peut être un bon prétexte pour de se débarrasser de quelqu'un ! N'y a-t-il pas eu au Moyen-Âge des chasses aux sorcières ? Et plus récemment, en Occident, un « asile de fous » était un endroit idéal pour éloigner un membre gênant d'une famille ! Si en **Tanzanie** les croyances animistes chrétiennes et musulmanes se côtoient plutôt pacifiquement, l'archipel de **Zanzibar** est musulman presque à 100%. Des groupes islamistes radicaux ont agressé des chrétiens et

attaqué des églises. Un pasteur a été décapité à cause d'une boucherie « chrétienne » jugée impure ! Toute cette haine est sans doute pour soutenir la démarche de Zanzibar pour accéder à son indépendance (possiblement soutenue par l'Arabie saoudite) ! Mais, si l'on veut rester dans l'animisme, comment comprendre l'obscurantisme lié à des superstitions à propos des albinos qui sont pourchassés et tués parce que leur corps serait doté de pouvoirs magiques (les superstitions religieuses ou autres ne manquent pas ! La recherche d'une corne de rhinocéros ou d'un aileron de requin comme aphrodisiaques fait partie des comportements les plus stupides au monde, mais cela alimente un commerce parallèle !) ! Au **Zimbabwe**, gouverné par un régime autoritaire, il existe un véritable syncrétisme animiste-chrétien ; des citoyens et sans doute des dirigeants politiques adhèrent au culte *mwari* pour entendre l'oracle de l'Être suprême (habituellement par le truchement d'une femme) dans une grotte ! Au **Swaziland**, chrétien-animiste, un petit roi impose une sorte de dictature à sa population. Dans ce pays sévèrement touché par le Sida, il y a à chaque année cet étrange rituel de la « Danse des roseaux » (des tiges de bambou) qui rappelle les origines du harem, autant animal qu'humain. Des jeunes filles de plusieurs villages se rassemblent les seins nus (cela est-il érotique pour cette culture ?) parce que le roi polygame choisira parmi elles sa prochaine épouse (celle-ci espère-t-elle accéder à une meilleure qualité de vie ?). En 2013, une jeune femme de 22 ans, qui était déjà courtisée par le roi alors qu'elle avait 15 ans, a fui ce régime autoritaire vers l'Angleterre qui lui a refusé au départ sa demande d'asile (étonnant !), même si le retour dans son pays impliquait probablement sa mise à mort !

À **Madagascar**, très animiste-chrétien, les rites portent en bonne partie sur la mort et le culte des ancêtres qui dominent le monde des vivants. À un moment déterminé par un astrologue, on exhume le corps d'un défunt (cérémonie du *Famadihana*) pour le revêtir d'un nouveau linceul (pour

qu'il reste au chaud !). Il existe aussi de nombreux tabous (les *fady*) qui paraît-il ont été édictés par des ancêtres divinisés ; j'y vois personnellement des contraintes religieuses pour maintenir en place les classes sociales et les rôles des divers groupes (villages, familles, hommes, femmes, périodes de l'année, organisation politique...). Tous les rituels sont accompagnés de festivités et de sacrifices d'animaux. En **Haïti**, petit pays très malmené depuis son indépendance si chèrement payée, le syncrétisme animiste-chrétien, désigné comme le vaudou haïtien (il y a d'autres courants vaudous en Afrique), fait partie intégrante de sa culture et de son esprit de liberté. Au **Bénin**, les fêtes du *Vodoun* font vraiment partie de la culture traditionnelle ; il s'agit d'une véritable religion avec ses célébrants (souvent féminins) qui doivent être initiés, avec les sacrifices de poulets et de moutons, avec la croyance aux esprits, le culte des ancêtres, le port de fétiches protecteurs...

[5.6 saints]

Saints locaux. Plusieurs « saints » sont intimement reliés à un lieu et à une histoire particuliers. Saint Thorlak est le patron de l'Islande ; à sa fête, les gens mangent du poisson de moindre qualité (pourquoi ?). En Suède, à la fête de Saint Knut, qui rappelle l'époque des Vikings, on célèbre en jetant les sapins de Noël. Au Danemark, avant le rituel des feux ou de la danse autour du mât au début de l'été, on fête Sainte Valburga qui protège les gens contre la sorcellerie. On mange aussi du canard à la mémoire de Saint Martin qui avait été trahi par des oies en fuyant un poste d'évêque. En Lituanie, on fête Saint Casimir, originaire de ce pays. Au Luxembourg, à la fête de Saint Blaise (Blaise de Sébaste ?), les enfants mendient des bonbons et de l'argent. À Monaco, on fête Sainte Dévote (sans doute sainte parce qu'elle a subi le martyre), patronne du pays (et de la famille royale !). En Suisse, c'est Saint Berchtold, un faux saint puisqu'il

s'agirait d'un noble protecteur, le duc Berthold V. En Autriche, on a Saint Hubert patron des chasseurs et Saint Léonard patron des chevaux et du bétail ! Au Portugal, on fête São Gonçalo patron des amoureux. À Pampelune en Espagne, il y a un Saint Fermin patron des fleurs. En Macédoine, la tradition de la *Slava* incite chaque famille à honorer son saint patron. En Roumanie, on fête le saint patron du monastère de Marcus. En Grèce, Saint Démètre est relié à une guerre impliquant la ville de Salonique. On connaît bien Saint Patrick patron de l'Irlande, en Grande-Bretagne et Irlande du Nord. Au Venezuela, on fête un certain San Isidro de Merlo y Quintana, patron des paysans, dont la vie est remplie de légendes et de miracles. Etc.

Saints populaires. La renommée de certains saints est telle qu'ils se retrouvent au sommet de ceux qui sont les plus fêtés dans le monde ; on peut supposer que leur vie fut entourée de merveilleux et servit de base à des contes légendaires. Saint Georges de Lydda, un martyr, affronta un dragon démoniaque (encore une histoire de dragon !) ; il est ainsi le patron et protecteur de nombreux pays ! Saint Sylvestre, un pape, fut associé aux festivités romaines à la veille de la nouvelle année ; or, comme cette tradition est universelle, l'expression « fête de Saint-Sylvestre » désigne dans plusieurs pays le réveillon du Jour de l'an (pour d'autres pays le réveillon a lieu la veille de Noël). Que dire de la fête très répandue de la Saint-Jean ! Celle-ci est la fête nationale de la province de Québec. Je me souviens très bien que dans mon enfance il y eut au défilé de la Saint-Jean un char allégorique sur lequel trônait le petit « Jean Baptiste » dont la chevelure blanche était bouclée comme la fourrure des petits moutons à ses pieds ; en fait, Jean Baptiste, le vrai, ne fut certainement pas un petit berger, mais plutôt un prêcheur itinérant ; on a peut-être fait un transfert avec « Jésus, le bon pasteur » ! Il s'agit donc de Jean, dit le Baptiste, qui annonça le rôle majeur de Jésus de Nazareth et qui fut mis à mort à la même époque (la tête

tranchée, semble-t-il). Cette fête fut sans doute fusionnée à une fête saisonnière où tout le monde dansait autour d'un immense « feu de joie ». Il y a aussi la fête de Saint Joseph, le mari de Marie. Et Saint-Nicolas, l'évêque, qui donne des cadeaux à l'époque de Noël. Selon une pédagogie bien connue, il est accompagné du Père Fouettard (de fouet !) qui peut gronder les enfants malveillants ! La Saint-Martin est aussi très fêtée dans plusieurs pays, mais qui est ce Martin ? Peut-être un autre évêque ! Il s'agit ici sans doute d'une autre fusion avec des festivités saisonnières. Etc.

Saints de l'Église primitive. Il est question ici de personnalités des premiers siècles de l'Église chrétienne. Fête de Saint Antoine, un fondateur du monachisme dont la vie cadre mal avec les festivités actuelles ! Fêtes de Paul, de Pierre, de Jacques, d'Étienne, de Barnabé, de Timothée, de Tite, de Thomas...

[5.6 prétextes]

Plusieurs de ces fêtes offrent un syncrétisme avec des croyances anciennes « païennes ». Le carnaval d'*Ati-Atihan* aux Philippines en l'honneur de *Santo Niño*. Le carnaval de la Pentecôte au Danemark. Le carnaval du Mercredi des Cendres et le défilé du Mardi Gras en Allemagne. La procession et les danses d'Echternach au Luxembourg à la Pentecôte. Le carnaval des « fous » costumés et masqués en Suisse avant le carême ; il y a aussi le carnaval de Bâle où l'on ferme toutes les lumières et fait beaucoup de bruit (ce comportement est assez universel : faire du bruit de diverses façons (instruments de musique, casseroles, pétards...) a pour but de provoquer la fuite des mauvais esprits, les démons...) ! Même type de fête en Autriche avec la *Faschingssonntag*. Au Portugal, à la fête de *Santo António* (qu'en pense-t-il ?), danses, repas, boissons alcoolisées. Etc.

[5.6 fêtes préchrétiennes]

D'un point de vue chrétien, il s'agit de fêtes païennes ! Un des meilleurs exemples est bien celui de la fête de Pâques ! Cette fête, qui est en fait la plus importante pour la foi chrétienne, est généralement celle du chocolat surtout pour les enfants. Comme elle coïncide plus ou moins avec le printemps, plusieurs traditions anciennes sont restées accrochées à Pâques. En Suède, les petites filles se déguisent en sorcières, ramassent des bonbons et de l'argent ; on allume des feux et on fait du bruit pour chasser les esprits, on décore avec du jaune et on peint des œufs de papier mâché. Au Danemark, le chocolat est complété par de la réglisse. L'œuf représente le renouveau et la fertilité depuis des siècles ; l'association avec le « lapin de Pâques », aussi ancien, est plus confuse : le lapin (ou lièvre) fut probablement un symbole de fertilité (on sait que le rythme de reproduction est conforme à la suite de Fibonacci !) ou l'animal d'une déesse de la fertilité ; en juxtaposant les deux symboles, les jeunes enfants pensent que les lapins pondent les « œufs de Pâques » ! En Finlande et en Lituanie, on peint des œufs. En Allemagne, les œufs sont vidés, peints et accrochés aux arbres. En Belgique, les œufs décorés sont cuits. En Autriche, les « lapins de Pâques », les enfants, déposent les œufs décorés dans les « nids de Pâques ». En Hongrie, les jeunes garçons arrosent de parfum (en remplacement de l'eau) les jeunes filles et reçoivent en échange les œufs finement décorés.

Il est logique que le Mardi Gras qui précède le Carême soit aussi l'occasion de fêter dans le chahut général (avec beaucoup de nourriture, de boissons, de costumes...) puisqu'il coïncide également avec le début du printemps ; c'est le cas, entre autres pays, en Lituanie. C'est vrai aussi en Bulgarie, mais il y a un réveillon le soir, des demandes de pardon entre les membres de la famille, et on organise des feux de joie pour chanter et danser. Enfin, plusieurs fêtes religieuses sont mêlées à des rites anciens. En Autriche, avec la fête des

rois Mages, où les enfants déguisés chantent des cantiques, il y a le défilé des « démons » qui doivent apporter le bonheur, la prospérité, la santé... À la Fête-Dieu, il y a la procession du géant Samson (bizarre !). En Espagne, la veille de la Toussaint, c'est la fête des Châtaignes, *La Castanyada* ; il s'agit en fait d'une vieille fête funéraire où les gens visitent les tombes des parents ; l'idée de manger des petits plats chauds remonte à l'époque où les annonceurs publics devaient résister au froid la nuit ! L'équivalent de cette fête dans de nombreux pays est évidemment l'Halloween, une fête plus que millénaire où les déguisements devaient faire fuir les esprits maléfiques ! À la fête du Corps du Christ au Venezuela, il y a un véritable carnaval avec les « danseurs du diable » qui font fuir les mauvais esprits ! Etc.

[5.9 quelques pays]

Indonésie : Le cas de **Bali** est intéressant puisque la population est hindouiste à plus de 90%. Les temples très nombreux sont au cœur de plusieurs fêtes ou rituels religieux ; les gens font beaucoup d'offrandes aux dieux (cela met-il en évidence le statut social particulier du clergé associé aux temples ? Qui profite de ces offrandes ? Qu'est-ce que cela apporte à ceux qui les donnent ?). Commémoration de la fondation d'un temple (*Odolan*) ; fête de la création de l'univers (*Galungan*) et de l'arrivée des ancêtres dans les temples ; fête de la purification et du départ des ancêtres (*Kuningan*) ; fête de *Saraswati*, la déesse de la connaissance et des livres ; fête et défilé vers la mer pour se purifier (*Melasti*) ; *Nyepi*, fête du silence et de la noirceur ; la veille de cette fête, qui coïncide avec le nouvel an, il y a des offrandes pour faire fuir les mauvais esprits ; le soir, ce sont des processions avec les *ogoh-ogoh* (il s'agit de constructions géantes représentant des dieux maléfiques de la mythologie). Comme on peut le constater, les balinais sont très religieux et cela affecte toutes les étapes de la vie (naissance, mariage, décès

(le moment de la réincarnation !), rituels de passage (le limage des dents...)...).

Singapour : La fête des Lumières (*Divali, Diwali, Dipavali*) est partagée par plusieurs groupes religieux en Inde et dans les pays limitrophes ; elle coïncide avec le changement d'année selon un calendrier religieux spécifique ; il s'agit de la fête de Rama, un avatar de Vishnou, mais aussi d'un roi mythique dont l'arrivée fut saluée par les gens avec des lampes (sans doute des bougies !). C'est aussi la fête de Lakshmi, déesse de l'abondance et épouse de Vishnou.

Cambodge : Ce pays adhère à des pratiques religieuses très anciennes du bouddhisme *theravâda*. Il y a les fêtes de la nouvelle année (*Chaul Chnam Thmey*) : grande marche, arrivée de la nouvelle divinité, décoration des maisons, offrandes de repas aux bonzes (encore un privilège social ?), prières à Bouddha, bougies et encens, jeux qui permettent aux garçons et filles de se rencontrer, purification du corps à l'eau bénite, culte des ancêtres, aide aux pauvres (j'ignore comment cela est réalisé !), constructions non figuratives en sable (*stûpa*) autour des pagodes pour symboliser Bouddha et ses disciples, célébration du sillon sacré (*Chrat Preah Nongkal*) et de l'eau (*Om Touk*) avec des prophéties pour l'année à venir... Il y a aussi la Fête des morts (*Pchum ben*) où ceux-ci peuvent revenir voir les vivants (le mécanisme de la réincarnation n'est pas vraiment évident !). Mentionnons enfin la fête très ancienne de *Kathina* où les laïcs offrent aux moines des dons, de la nourriture et des pièces de tissu qui deviendront des robes monastiques. Certaines règles encadrent ces cadeaux pour éviter, je suppose, quelques excès. Je me pose encore les mêmes questions : les laïcs reçoivent-ils quelques faveurs en retour ? Cette tradition maintient-elle une certaine hiérarchie sociale ?

Le **Laos**, comme le Cambodge, adhère à la pratique du bouddhisme *theravâda*. Il y a plusieurs fêtes en rapport à Bouddha : sa réincarnation (*Boun Pha Vet*), sa prédication (*Boun Makha Bouça*), sa naissance (*Boun Visakha Bouça*),

« carême » (*Boun Khao Phansa*), relique (*That Louang*)... Il y a d'autres fêtes reliées aux saisons et à des croyances animistes : nouvel an (*Boun Pimay*), fécondité (*Boun Bang Fay*), fête des morts (*Boun Ho Khao Padap Dine*), sacrifice du buffle (*Vat Phou*)...

Pour la **Thaïlande**, il y a aussi plusieurs fêtes en l'honneur de Bouddha (*Makha Bucha*, *Visakha Bucha*, *Asa-hara Bucha*, *Khao Phansa*...). Même chose pour le **Myanmar**.

Pour avoir une vision d'ensemble des fêtes (je laisserai de côté les nombreuses fêtes saisonnières !) de l'hindouisme, l'**Inde** fournit un grand éventail de manifestations religieuses basées sur le polythéisme, l'animisme et sur des comportements hautement grégaires et tribaux. Comme observateur, j'avoue que je vois comme un dénominateur commun aux grands rassemblements en Inde, à la masse frénétique des spectateurs au Super Bowl, à l'assistance à un concert de Lady Gaga, aux attroupements sur la Place Saint-Pierre-de-Rome pour écouter le pape ou au rassemblement de pèlerins dans un vaste champ tibétain pour entendre le Dalai Lama ; il y a dans les comportements de l'instinct grégaire devant une idole, un prophète, un grand-prêtre... la recherche ultime d'un sens transcendant la banalité et l'insécurité de la vie quotidienne. Évidemment encore, *Divali*, la fête des Lumières. Fête de Ganesh à tête d'éléphant : petits autels, prières, offrandes, et voyage dans l'eau (sacrée). Fête de la naissance de Krishna (*Janmashtami*), psychodrame du petit bébé avec le symbolisme de l'eau et du lait (vu dans le sous-chapitre 5.9). Naissance de Rama (*Rama Navami*). *Vijayadashami*, victoire de Rama sur le démon Ravana. *Maha Shivaratri*, fête au dieu Shiva, avec un jeûne, de la méditation et l'immersion d'un objet phallique. *Thaipusam*, fête de la naissance de Murugan, dieu de la guerre, fils de Shiva et Parvati... *Bouddha Jayanti*, anniversaire de Bouddha...

Voyons les fêtes au **Népal**. *Mahashivaratri*, fête de la naissance du dieu Shiva. Bien que *Holi Purmina*, la Fête des couleurs, soit une ancienne fête saisonnière, elle est

aussi dédiée aux dieux Krishna et Kâna ; c'est une fête hindoue largement répandue. *Buddha Jayanti*, naissance de Bouddha. *Janaï Purnima* est le festival du « Cordon sacré » que portent les brahmanes de la caste supérieure (qui maintient ainsi à travers les fêtes son statut de sainteté suprême !) ; le triple cordon est supposé garantir à celui qui le porte sur sa poitrine le contrôle de lui-même, i. e. de son corps et de son esprit ! Les gens sont invités à porter au poignet un petit cordon qui devient un porte-bonheur (le concept modifié a été exporté en Occident). On peut remarquer que, même si les fêtes ont toujours une connotation religieuse, celles-ci sont en fait l'occasion de grandes festivités sociales et familiales ; il faut admettre que les Indiens ont définitivement l'art d'exploiter toutes les couleurs flamboyantes pour l'œil humain ! C'est le cas de la fête du nouvel an (*Bisket Jatra* ou *Nayabarsa*). *Gai Jatra* est apparemment un festival de la vache, mais il s'agit à la base d'une fête des morts. N'oublions pas que plusieurs animaux sont sacrés en Inde selon leur origine mythologique : vache, singe, éléphant... Il y a aussi une fête des corbeaux, des chiens. *Krishnastami*, naissance de Krishna. *Dasain* est une fête nationale qui a des allures de rites anciens ; plusieurs animaux sont sacrifiés et leur sang est jeté sur les autos, les avions... ; ainsi, les dieux n'auront pas besoin de provoquer d'autres accidents ! Il s'agit en fait d'une fête en l'honneur de la déesse Durga, déesse de la guerre et aussi de la paix, dont la naissance remonte à une histoire complexe de combats au début des puissances divines originelles (Brahmâ, Vishnou, Shiva). Fête des Lumières, *Tihar* (*Deepavali*).

[9.1 jaïnisme]

Voyons quelques aspects du jaïnisme. Au départ, le monde est souffrance parce que l'âme-esprit est embourbé dans la matière ; cette conception dualiste est pratiquement universelle. L'homme : ange et démon, bon et mauvais... Mises

à part les sciences de l'évolution qui montrent l'apparition progressive de l'intelligence humaine et de ses capacités charitables ou destructrices, aucune religion ou spiritualité n'a encore expliqué pourquoi tous ces esprits individuels sont englués dans la boue terrestre ; d'où cela vient-il s'il n'y a pas de Créateur et de création ? Dans *Pourquoi... moi ?* (p. 398), je suggère qu'il est tout à fait possible de concevoir l'existence d'un Créateur et d'avoir un univers sempiternel, infini, sans début et sans fin. Pour le jaïnisme, l'univers passe par des cycles (avec un peu de numérologie), mais cela est aussi acceptable pour les sciences de l'astronomie. Dans un langage existentialiste et un peu vulgaire, la question est : pourquoi les hommes sont-ils « jetés là » dans un tel merdier ? Le jaïniste doit échapper à son *karma* qui est le processus complexe de causes à effets qui provient autant de ses existences antérieures que de ses propres actions pour influencer son futur. La démarche morale consiste donc à élever l'esprit jusqu'à l'illumination pour arriver dans une espèce de « ciel » (*siddhashila*), sinon à s'enfoncer dans des formes de vie moins évoluées. J'avoue que j'ai de la difficulté à comprendre comment une plante ou un animal pourrait opter pour de bonnes actions afin d'accéder à un esprit plus parfait. À mon avis, cette conception du malheur d'un homme à cause des fautes de ses ancêtres est une des plus perverses et ne vaut guère mieux que celle du « péché originel », car elle peut mener à de graves préjugés parmi les classes sociales. Quelle que soit la religion, Dieu ne révèle jamais clairement pourquoi le « mal » existe ! Dans le *Nouveau Testament*, il y a deux brefs passages où Jésus le Nazaréen montre qu'il n'y a pas de lien causal entre les malheurs d'une personne, ses fautes et celles de ses parents (ou ancêtres) ; en *NT, Luc 13 : 1-5*, il est question de Galiléens condamnés à mort par Ponce Pilate alors qu'ils avaient eux-mêmes tué d'autres gens ; il est aussi question de la tour de Siloé qui a écrasé des personnes ; la réponse est assez claire : en *NT, Jean 9 : 1-3*, à la vue d'un aveugle de naissance,

les disciples de Jésus lui demandent si lui ou ses parents ont péché ; la réponse est claire : non, il n'y a pas de cause à effet !

[9.2 divers pays]

Issu au départ de l'Inde, le bouddhisme s'est étendu vers le nord-est, l'est, le sud-est de l'Asie jusqu'en Insulinde et même plus au sud. Actuellement, c'est l'hindouisme qui domine en Inde. Si l'on exclut les petites communautés bouddhistes à travers le monde, le bouddhisme demeure attaché au sud-est de l'Asie. Le plus ancien, le *theravâda*, occupe le Cambodge, le Laos, la Thaïlande, le Myanmar, le Sri Lanka et le Tibet désormais assimilé à la Chine. Le bouddhisme a aussi une présence assez importante à Brunei, à Singapour, en Malaisie, à Taïwan, en Corée du Nord, en Corée du Sud, au Japon, en Mongolie et au Népal. Il est enfin en minorité en Indonésie, aux Philippines, au Vietnam, en Chine, en Inde et au Bangladesh. Encore une fois, tous ces courants bouddhistes se sont mélangés aux autres grandes religions de l'Inde et aux pratiques religieuses locales.

[9.2 *theravâda*]

Le *theravâda* est donc assez proche des enseignements (*dharma*) du Bouddha Siddhartha Gautama. Il faut reconnaître l'existence de la souffrance, identifier ses causes, voir à sa cessation, et enfin au plan pratique opter pour une voie du « juste milieu ». Il me semble que Bouddha, comme le Nazaréen, était plus près du gros sens que les disciples subséquents plus portés à de sévères ascèses ; la « voie du milieu » fut sans doute la voie d'un assouplissement pour les nombreux laïcs qui adhéraient à cette religion. Aussi, je me demande jusqu'à quel point les adeptes du *theravâda* réalisent le principe de la « vacuité », un concept qu'il n'est pas facile de définir. C'est bien plus que le silence intérieur ou la négation de l'égo ; l'individu n'a pas d'existence vraiment

personnelle, il appartient à un vaste ensemble qui est comme une roue qui tourne à vide. Que de souffrances ces gens ont dû endurer pour concevoir un monde aussi désespérant au point non seulement de vouloir le quitter, mais encore de supprimer toute permanence de la subjectivité ! Pour eux, il n'y a qu'à contempler cette vacuité. Je ne sais pas comment cette religion, comme tant d'autres qui s'enracinent désespérément dans un lointain passé, peut s'adapter au monde actuel, scientifique et technologique, industriel, financier, et à l'émigration des régions rurales vers les centres urbains où s'entassent bien des chômeurs et naissent des bidonvilles.

[9.2 *vajrayana*]

La voie du *vajrayana* est aussi nommée tantrisme, bouddhisme tantrique, bouddhisme adamantin, *mantrayana* (répétition de formules pour la méditation), *tantrayana* (voie ou doctrine d'expansion de la conscience en principe plus noble et plus proche du *mahayana*). Cette voie ne rejette pas la confusion (celle de la mixité du matériel et du spirituel), mais l'exploite au maximum pour arriver à la sagesse. Elle transgresse toutes les contraintes possibles, du moins mentalement, pour arriver, paraît-il, de manière plus directe à l'illumination. Dans les faits, les adeptes de cette voie doivent passer par des étapes complexes et longues qui prennent certainement plusieurs années (rites, yogas, répétitions de gestes et de paroles...). À mon avis, le *vajrayana* n'est pas nécessairement bien vu par un bouddhisme plus orthodoxe. Le problème est qu'il y a un syncrétisme avec la magie, la sorcellerie, l'ésotérisme, des croyances ancestrales, etc. ; le ritualisme est poussé à l'extrême. Cette voie se justifie à l'intérieur d'un univers ultra-symbolique. Dans les régions au nord de l'Inde, du Tibet et de la Mongolie, là où le chamanisme et l'animisme sont encore présents, les objets prient pour les hommes (petits drapeaux au vent, rouleaux de prière...) ; il y a une certaine ressemblance avec la prière

récitée mécaniquement (chapelet chrétien répété inlassablement, chapelet musulman (*tasbih*) égrené avec le pouce). Les adeptes du *vajrayana* croient, du moins comme technique d'imagination, à des dieux sexués (cela justifie-t-il des pratiques sexuelles ?) qui ont des qualités et des défauts comme les hommes ; au quotidien, il y a très certainement des pratiques religieuses envers des dieux (offrandes, prières, rituels...). Mais, plus important, ils doivent suivre les enseignements d'un maître (*guru*) avec dévotion, ce qui amène à des abus et du charlatanisme dans un contexte général de superstitions.

ANNEXE 1

Datation des principaux événements au début de l'ère chrétienne

N. B. : Les dates peuvent être approximatives !

Dates	Empire romain	Développement du christianisme
-6 – -4		Naissance de Jésus de Nazareth
-4	Mort du roi Hérode le Grand	
-27 – 14	Auguste	
14 – 37	Tibère	
25		Jean le Baptiste
27 – 30		Prédication de Jésus en Judée et en Galilée
30 ou 33		Mort de Jésus sur une croix
30		Naissance de l'Église à la Pentecôte
30		Communauté dirigée par Pierre
32		Chrétiens à Antioche
35 – 36		Martyre d'Étienne et persécution contre les hellénistes
37		Conversion de Paul
37 – 100	Flavius Josèphe	
37 – 41	Caligula	
41 – 54	Claude	
44		Communauté dirigée par Jacques
44		Début des voyages apostoliques de Paul
44 – 49		Voyages # 1 de Paul
49 – 50		Premier concile de Jérusalem
		Paul affirme sa conception universelle de la foi chrétienne en opposition aux juifs convertis qui voulaient imposer les règles du judaïsme ; les païens n'ont pas à suivre la religion juive (impureté,

		circconcision ...)
50 – 52		Voyages # 2 de Paul
54 – 68	Néron	
56 – 118	Tacite	
54 – 58		Voyages # 3 de Paul
58		Arrestation de Paul
59 – 60		Paul va à Rome
60 – 62		Paul en captivité
62		Martyre de Jacques, frère du Seigneur et chef de l'Église de Jérusalem
64	Persécution de Néron contre les chrétiens	
64 – 68		Mort de Pierre et de Paul à Rome
66 – 70		Insurrection juive contre l'occupant romain
68 – 69	Galba	
69	Othon	
69	Vitellius	
69 – 79	Vespasien	
70	Chute de Jérusalem et destruction du Temple	
75 – 82	Construction du Colisée	
79 – 81	Titus	
81 – 96	Domitien	
96 – 98	Nerva	
98 – 117	Trajan	
98 – 117		Ignace d'Antioche
100		Décès de Jean (qui ?)
100		Tous les apôtres sont morts
100 – 150		Polycarpe de Smyrne
100 – 150		Papias d'Hériapolis
88 ou 100		Pape Clément
100 – 168		Justin
111 – 113	Correspondance entre Pline et Trajan	
117 – 138	Hadrien	
120	Mort de Tacite et de Plutarque	
132		Nouvelle révolte des Juifs
135		Autre destruction de Jérusalem qui est remplacée par la ville romaine d'Aelia Capitolina sur les ruines
138 – 161	Antonin le Pieux	
140	Mort de Juvénal	
150 – 220		Clément d'Alexandrie
155 – 220		Tertullien
156		Martyre de Polycarpe de Smyrne

160	Martyre de Ptolémée et Lucius
160 – 180	Martyres de Lyon
160	Mort de Suétone
161 – 169	Lucius Aurelius Verus
161 – 180	Marc-Aurèle
161 – 180	Martyre de Carpus, de Papylus et d'Agathonice
165	Martyre de Justin et de ses compagnons à Rome
170 – 236	Hippolyte de Rome
177 – 192	Commode
177	Persécution des chrétiens de Lyon et de Vienne
178	Irénée évêque de Lyon
180 – 192	Commode
185	Naissance d'Origène
202	Septime Sévère lance une persécution ; il est interdit aux juifs et aux chrétiens de faire du prosélytisme
212	Constitution antonine de l'empereur Caracalla élève au rang de citoyen tous les habitants de l'Empire romain
226	Début de la dynastie sassanide en Perse
235	Persécution de l'empereur Maximin
248	Cyprien évêque de Carthage
249	Persécution de l'empereur Dèce
251	Concile de Carthage sur la recherche de son unité
257	Persécution de Valérien
258	Premières vagues d'invasions germaniques en Gaule
270	Antoine, premier anachorète du désert en Égypte ; début du cénobitisme et du monachisme
277	Invasions barbares
284	Dioclétien au pouvoir
285	Dioclétien s'adjoint Maximien comme coempereur ; il se réserve la partie orientale de l'Empire et abandonne à Maximien la partie occidentale ; c'est le début de la future partition entre l'Empire romain d'Occident et l'Empire byzantin d'Orient
292 – 346	Pacôme, dans la Thébaïde en Égypte, fonde un monastère à Tabennisi ; première Règle ; celle-ci, traduite en latin par Jérôme, va influencer le monachisme occidental et Augustin

293	Dioclétien et Maximien s'adjoignent deux coempereurs avec le titre de César (eux-mêmes se réservant celui d'Auguste) : Constance Chlore pour gouverner la Gaule, la (Grande-) Bretagne et l'Espagne, Galère pour l'Illyrie et les provinces danubiennes (ancienne Yougoslavie, Autriche, Hongrie, Roumanie)
297	Édit de persécution contre les manichéens
300 – 375	Athanase évêque d'Alexandrie
300	Concile d'Elvire en Espagne à propos du célibat des prêtres
300 – 380	Zénon de Vérone
301	L'Arménie est le premier pays du monde à adopter le christianisme comme religion d'État
303	Sur les conseils de Galère, l'empereur Dioclétien lance une persécution qui vise à l'éradication du christianisme ; cette guerre va durer quelque dix années
305	Abdication de Dioclétien et de Galère qui laissent le pouvoir à leurs deux Césars
306	Mort de Constance Chlore ; son fils Constantin est proclamé Auguste par les légions d'Occident
310 – 390	Pacien de Barcelone
311	Édit de tolérance de Galère
312	Constantin marche sur Rome où il bat au pont Milvius son rival Maxence ; il partage l'Empire avec Licinius qui reste maître de l'Orient
313 – 386	Cyrille de Jérusalem
313	Édit de tolérance de Milan ; l'empereur Constantin accorde la liberté au christianisme comme aux religions traditionnelles
318	Condamnation d'Arius à Alexandrie
323	Constantin bat Licinius à Andrinople et rétablit l'unité de l'Empire à son profit
325	Constantin prend l'initiative de réunir un concile à Nicée contre le gnosticisme et l'arianisme ; premier concile œcuménique (suite au concile de Constantinople en 381) ; nature de la Trinité ; texte du Credo
329 – 390	Grégoire de Naziance
330	Constantin établit sa capitale à Byzance ; nouveau nom de Constantinople
330 – 380	Basile le Grand
331 – 394	Grégoire de Nysse

- 337 Mort de Constantin ; l'Empire est partagé entre ses trois fils, Constantin II, Constant et Constance
- 339 – 397 **Ambroise de Milan**
- 344 **Concile de Sardique ; primauté à l'évêque de Rome ; début effectif de la papauté**
- 344 – 407 **Jean Chrysostome**
- 347 – 420 **Jérôme, établi en Palestine, entreprend la première traduction en latin des textes bibliques ; cette traduction prend le nom de Vulgate et sera diffusée en Occident**
- Le christianisme devient la religion officielle de l'Empire par l'Édit de Thessalonique**
- 350 Constance reste seul maître de l'Empire ; Constant, qui avait vaincu son frère Constantin II en 340, a été tué au cours d'une sédition
- 350 – 428 **Théodore de Mopsueste**
- 354 – 430 **Augustin**
- 356 **Constance interdit la pratique des cultes dits païens**
- 361 Mort de Constance ; Julien, dit l'Apostat, lui succède ; il rétablit les anciens cultes
- 363 L'empereur Julien est tué en Mésopotamie lors d'une campagne contre les Parthes
- 373 **Ambroise évêque de Milan**
- 381 Le latin devient officiellement la langue liturgique en Occident ; le grec reste celle de l'Orient
- 381 Concile œcuménique de Constantinople
- 382 **Venue à Carthage du manichéen Faustus avec qui Augustin a de nombreux entretiens ; un seul Dieu en trois Personnes ; élaboration du Symbole proclamé au cours de l'Eucharistie**
- 391 **Édit de Constantinople ; interdiction complète du culte païen**
- 397 **Mort d'Ambroise ; Simplicianus lui succède comme évêque de Milan**
- 397 2^e et 3^e conciles de Carthage
- Débats d'Augustin contre l'évêque donatiste Fortunius**
- 399 Nouveau concile de Carthage auquel participe Augustin
- 405 **Promulgation de l'édit d'unité contre les donatistes**
- 410 – 502 **Narsaï d'Édesse**
- 410 Prise et pillage de Rome par le Goth Alaric

- 410 XVe concile de Carthage
 Augustin se retire dans une villa près
 d'Hippone pour raison de santé
- 411 Condamnation du moine Pélage (le pélagianisme)**
- 412 Promulgation d'un édit impérial contre les donatistes**
- 414 Conciles tenus à Jérusalem et à Diospolis contre Pélage**
- 416 Installation des Wisigoths en Espagne
- 421 Enquête à Carthage sur les manichéens**
 XVIIIème concile de Carthage
- 430 Mort d'Augustin
- 430 Pape Léon le Grand**
- 431 Concile œcuménique d'Éphèse (la suite à Chalcédoine en
451) ; Jésus vrai Dieu et vrai homme en une seule
personne ; premières Églises séparées : monophysisme et
nestorianisme**
- 451 Attila, en Gaule à la tête des Huns, vaincu par Aetius aux
Champs catalauniques, près de Troyes
- 451 Concile œcuménique de Chalcédoine**
- 455 Sac de Rome par le roi des Vandales Genséric
- 476 Fin de l'Empire romain en Occident
- 476 Le dernier empereur romain, Romulus Augustule, est
vaincu par le barbare Odoacre ; fin de l'Empire romain
d'Occident et début du Moyen-Âge**
- 481 Avènement de Clovis, roi des Francs
- 484 Justin empereur d'Orient**
- 486 L'Église perse passe au nestorianisme**
- 491 L'Église d'Arménie opte pour le monophysisme**
- 498 Clovis est baptisé par Rémi, évêque de Reims ; le
royaume des Francs, qui occupe l'ancienne Gaule,
devient catholique ; avec la naissance de la France,
l'Église va s'étendre vers le nord de l'Europe**
- 511 Mort de Clovis
- 516 Conversion des Burgondes au catholicisme**
- 540 Règle de Benoît**
- 580 – 662 Maxime le Confesseur**
- 590 Pape Grégoire le Grand
- Etc.

ANNEXE 2

Datation des premiers écrits chrétiens

N. B. :

1- Les dates peuvent être approximatives !

2- Le caractère « ? » indique un doute sur l'authenticité du document.

Dates	Écrits
50 – 51	NT, Paul, Première lettre aux Thessaloniens
54 – 55	NT, Paul, Lettre aux Galates
54 – 55	NT, Paul ?, Lettre aux Philippiens <i>Cette lettre est une combinaison de deux ou trois sources ; des légendes ont été ajoutées</i>
54 – 55	NT, Paul ?, Première lettre aux Corinthiens <i>Cette lettre est une combinaison de plusieurs sources ; une lettre plus ancienne a été perdue</i>
55 – 59	NT, Paul, Lettre à Philémon
55 – 57	NT, Paul ?, Deuxième lettre aux Corinthiens <i>Cette lettre est une combinaison de plusieurs sources dont certaines ne sont pas de Paul</i>
56 – 57	NT, Paul, Lettre aux Romains <i>Certaines parties non chrétiennes et ajouts</i>
70	NT, Paul ?, Lettre aux Colossiens <i>Lettre pseudépigraphique d'un proche de Paul</i>
70 – 80	Rédaction finale des Évangiles selon Marc et selon Matthieu
70 (ou avant)	NT, Évangile de Marc
70 – 110	NT, Évangile de Matthieu
80 – 90	NT, Évangile de Luc

80	<i>NT, Paul ?, Lettre aux Hébreux</i> <i>Pas de Paul</i>
80 – 90	<i>NT, Paul ?, Deuxième lettre aux Thessaloniciens</i> <i>Une partie ajoutée ou modifiée n'est pas de Paul</i>
80 – 90	<i>NT, Pierre ?, Première lettre de Pierre</i> <i>Écrit pseudépigraphe</i>
85	<i>NT, Évangile de Jean (début)</i>
88 – 100	Lettre de Clément aux Corinthiens
88 – 100	Écrits de Clément de Rome
90	<i>NT, Paul ?, Lettre aux Éphésiens</i> <i>Pas de Paul</i>
90	Pasteur d'Hermas , partie 1 <i>Doute sur l'auteur</i>
90 – 100	<i>NT, Évangile de Jean</i>
90 – 100	<i>NT, Évangile de Luc</i>
90 – 100	<i>NT, Actes des apôtres de Luc</i>
90 – 100	<i>NT, Jacques ?, Lettre de Jacques</i> <i>Écrit pseudépigraphe</i>
90 – 100	<i>NT, Jude ?, Lettre de Jude</i> <i>Écrit pseudépigraphe et ajout d'apocryphes</i>
96 – 98	Lettre de Barnabé <i>Doute sur l'auteur</i>
97 – 117	<i>NT, Jean ?, Apocalypse de Jean</i> <i>Écrit pseudépigraphe d'un autre Jean</i>
98 – 117	Écrits de Ignace d'Antioche : Sept lettres à plusieurs Églises, Lettre aux Éphésiens , Lettre aux Magnésiens , Lettre aux Tralliens , Lettre aux Romains , Lettre aux Smyrniotes , Lettre à Polycarpe
100 – 120	<i>NT, Pierre ?, Deuxième lettre de Pierre</i> <i>Écrit pseudépigraphe</i>
100 – 120	<i>NT, Paul ?, Première lettre à Timothée</i> <i>Pas de Paul</i> <i>NT, Paul ?, Lettre à Tite</i> <i>Pas de Paul</i> <i>NT, Paul ?, Deuxième lettre à Timothée</i> <i>Pas de Paul</i>
100 – 150	Didachè ou doctrine des douze apôtres
100 – 150	Écrits de Polycarpe de Smyrne (contemporain de Ignace et Jean) : Lettre aux Philippiens

100 – 140	<i>NT, Évangile de Jean</i> <i>NT, Jean ?, Première lettre de Jean</i> <i>Lettre pseudépigraphique d'un proche de Jean</i> <i>NT, Jean ?, Deuxième lettre de Jean</i> <i>Lettre pseudépigraphique d'un proche de Jean</i> <i>NT, Jean ?, Troisième lettre de Jean</i> <i>Lettre pseudépigraphique d'un proche de Jean</i>
100 – 150	Écrits de Papias d'Hériapolis (contemporain de Ignace et Jean) : Les exégèses des discours du Seigneur (perdu !)
100	Première lettre de Clément de Rome à Corinthe <i>Doute sur l'auteur</i>
100 – 150	Odes de Salomon
100 – 168	Écrits de Justin (apologiste) : Première apologie, Seconde apologie ... , Dialogue de Justin avec le juif Tryphon
120 – 130	Évangile de Pierre
120 – 130	Lettre de Barnabé
130	Lettre de Polycarpe de Smyrne aux Philippiciens
150	Évangiles écrits : Matthieu, fidèles de Palestine Marc, catéchèse de Pierre Luc, au nom de Paul, pour lettrés Jean, familiers, soutien de l'Esprit, évangile spirituel
150	Homélie de Clément <i>Pas de Clément</i>
150	Deuxième lettre de Clément <i>Doute sur l'auteur</i>
150	Lettre à Diognète <i>Doute sur l'auteur, pas de Justin</i>
150	Littérature populaire et premiers romans religieux
150	Homélie aux Corinthiens Pasteur d'Hermas , partie 2 <i>Doute sur l'auteur</i>
150	Écrit sur le martyre de Pierre
150 – 180	Protévangile de Jacques
150 – 220	Écrits de Clément d'Alexandrie : Protreptique, Pédagogue, Stromates ...
155	Lettre des Apôtres
155 – 220	Tertullien : Traité sur le baptême
170 – 236	Écrits d' Hippolyte de Rome sur la tradition apostolique

180	Irénée, évêque de Lyon : Contre les hérésies
180 – 190	Actes apocryphes de Pierre
180 – 200	Début du Canon de Muratori (finalisé vers 1740 !)
200 – 258	Cyprien de Carthage : Lettre 69 : Cyprien à Magnus, Lettre 70 : Concile de Carthage
300 – 375	Écrits d’ Athanase, évêque d’Alexandrie : Vie et conduite de notre saint père Antoine, Vie de Pacôme
300 – 380	Zénon de Vérone : Sept invitations à la fontaine du baptême
310 – 390	Pacien de Barcelone : Sermon sur le baptême
313 – 386	Écrits de Cyrille de Jérusalem : Catéchèses ...
329 – 390	Grégoire de Naziance : Sermon sur le saint baptême
330 – 380	Écrits de Basile le Grand : Homélies, Protreptique du saint baptême ...
331 – 394	Écrits de Grégoire de Nysse : Pour la fête des lumières, sur les pauvres et les usuriers
339 – 397	Écrits de Ambroise de Milan : Naboth le pauvre, les mystères ...
344 – 407	Écrits de Jean Chrysostome : Homélies, Sermons, Catéchèse ...
347 – 420	Jérôme, en Palestine, entreprend la première traduction en latin des textes bibliques (Vulgate)
350 – 428	Écrits de Théodore de Mopsueste : Homélies ...
354 – 430	Écrits (nombreux) d’ Augustin : Sermons ...
390 – 460	Écrits de Théodoret de Cyr : Histoire des moines (description de la vie de nombreux saints dans le courant monachiste)
399	Augustin : Contre le manichéen Secundinus, ouvrage sur la Trinité (terminé en 419), Entretien avec Nicodème, Sermons, Lettre à Boniface, Confessions ...
401	Augustin : Fin des Confessions
405	Augustin : Unité de l’Église
410 – 502	Écrits de Narsaï d’Édesse : Homélies, les mystères ...
430	Écrits de Léon le Grand

580 – 662
Etc.

Écrits de **Maxime le Confesseur** : les **Mystères** ...

ANNEXE 3

Thèmes abordés dans les deux premiers essais

Quelques sujets abordés dans *Pourquoi... moi ?*

Quelle trace laisse un être humain après sa mort ?

p. 19.

Une spiritualité d'inspiration chrétienne sans religion.

p. 22, 356.

Ma mémoire d'enfance de la Deuxième Guerre.

p. 29-30.

Ma forte opposition à tout ce qui est militaire.

p. 33-34.

La guerre.

p. 79-80, 81-82, 85.

La conscience et la mort.

p. 86-87, 87-88.

La bonne planète ?

p. 89-91.

La souffrance.

p. 107-109.

La spiritualité du Carmel.

p. 120-121.

La connaissance de Celui qu'on appelle Dieu.

p. 214ss, 358ss.

La spiritualité et la religion.

p. 353ss, 360ss, 368ss.

La vie après la mort.

p. 363ss.

Ce qu'on appelle la foi.

p. 366.

La spiritualité et la violence, l'Histoire, la guerre et les religions.

p. 370ss.

Réflexions sur des aspects de la spiritualité chrétienne.

p. 387ss.

Réflexions sur la spiritualité du Carmel, le retrait du monde.

p. 421ss.

La souffrance et le dolorisme.

p. 441ss, 454ss.

Quelques sujets abordés dans *La spiritualité du Carmel*.

L'amour conjugal et l'union mystique.

p. 25ss, 31ss, 50ss, 59ss.

La Trinité.

p. 66ss.

Le spiritualité du Carmel et la souffrance, le dolorisme.

p. 71ss.

ANNEXE 4

Bibliographie

1 – Sigles

Dans les références bibliques...

AT = *Ancien Testament*

NT = *Nouveau Testament*

Pour la collection des Lettres chrétiennes

LC1 = Tome 1, LC2 = Tome 2, etc.

Pour l'œuvre de Conzelmann et Lindemann

CL

Pour les volumes de J. P. Meier

MI = Volume I, MII = Volume II, etc.

2 – Phénoménologie des religions

Étant donné mes nombreuses lectures en Science des religions, en plus des recherches étendues sur Internet, je me contenterai ici de suggérer un ouvrage aux lecteurs intéressés. Le livre suivant porte globalement sur les civilisations, mais contient des résumés intéressants sur l'histoire des religions.

Florence Braustein et Jean-François Pépin,
Les Grandes Civilisations pour les Nuls,
First, 2008.

3 - Répartition mondiale des religions

Pour les statistiques de base sur la répartition des religions dans le monde, j'ai principalement utilisé le livre suivant. Étant donné l'année de publication, il est possible que certaines données ne soient plus tout à fait exactes.

Geographica, *Atlas mondial illustré,*
H. F. Ullmann, 2009.

4 - Auteurs chrétiens et œuvres du christianisme primitif

Pour l'analyse des écrits des auteurs chrétiens des premiers siècles, j'ai utilisé la collection suivante. Afin de respecter les droits des auteurs et la richesse de leurs recherches, je n'ai pas cité directement les premiers auteurs chrétiens, mais j'en ai fait de bons résumés complétés par des commentaires personnels. Comme cette collection a été publiée vers les années 1960, il sera difficile pour le lecteur intéressé de la retrouver, mais elle est sans doute accessible dans des bibliothèques. J'ai remarqué aussi que certains volumes sont encore vendus dans des libraires. Par ailleurs, il existe plusieurs ouvrages plus récents sur les premiers auteurs chrétiens.

Collection Lettres Chrétiennes dirigée par A. Hamman.

Tome 1, *Naissance des lettres chrétiennes,*
Grasset, 1957, 254 p.

Odes de Salomon, Symbole des Apôtres, Didaché
ou doctrine des douze apôtres, Pasteur d'Hermas

**Tome 2, *L'empire et la croix*,
Grasset, 1957, 303 p.**

Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne, Papias d'Hériapolis, Homélie de Clément, Martyre de Polycarpe de Smyrne, Martyre de Ptolémée et Lucius, Martyre de Justin et de ses compagnons, Martyre de Carpus, de Papyrus et d'Agathonice, Les martyrs de Lyon, Évangile de Pierre, Protévangile de Jacques, Actes de Pierre, Martyre du Saint Apôtre Pierre

**Tome 3, *La philosophie passe au Christ, Justin, Apologies, Dialogue*,
Grasset, 1958, 366 p.**

Justin, Dialogue avec Tryphon

**Tome 4, *Vies des pères du désert*,
Grasset, 1961, 300 p.**

Vie et conduite de notre saint père Antoine, Vie de saint Pacôme, Histoire des moines par Théodoret de Cyr

**Tome 5, *Le Baptême d'après les Pères de l'Église*,
Grasset, 1962, 302 p.**

Tertullien, Cyprien de Carthage, Zénon de Vérone, Pacien de Barcelone, Basile le Grand, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Augustin d'Hippone, Léon le Grand

**Tome 6, *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*,
Grasset, 1962, 316 p.**

Clément d'Alexandrie, Basile le Grand, Grégoire
de Naziance, Grégoire de Nysse,
Jean Chrysostome, Ambroise de Milan, Augustin
d'Hippone

**Tome 7, *L'initiation chrétienne*,
Grasset, 1963, 301 p.**

Hippolyte de Rome, Cyrille de Jérusalem,
Ambroise de Milan, Jean Chrysostome,
Théodore de Mopsueste, Narsaï, Maxime le
Confesseur

5 - Exégèse du Nouveau Testament

Les deux ouvrages suivants, très spécialisés et d'une qualité supérieure, exigent du lecteur intéressé beaucoup de patience ! On peut dire que je m'en suis largement inspiré, même si mes recherches ont été plus vastes. Ici aussi, je n'ai pas fait de citations directes pour respecter les droits d'auteur. Ces ouvrages plus récents sont accessibles en bibliothèque et en librairie.

Le premier livre est destiné à des étudiants très avancés en exégèse qui maîtrisent en plus les langues anciennes (latin, grec, hébreu, araméen...). Le texte est parsemé d'expressions dans ces langues sans traduction ; des dictionnaires pour ces langues sont donc requis pour saisir le sens complet d'une phrase ou d'un paragraphe. Il est toutefois possible d'en dégager l'essentiel. Je précise immédiatement que le latin que j'ai appris a été oublié, que je n'ai pas appris le grec et que mes faibles aptitudes en langues se sont limitées à fouiller dans des dictionnaires. Les chapitres sont complétés par des références, des compléments et des devoirs !

**Hans Conzelmann + Andreas Lindemann,
Guide pour l'étude du Nouveau Testament,
Labor et Fides, 1999, 600 p.**

Le second ouvrage est considéré comme une œuvre monumentale, car il contient en fait plusieurs volumes ; l'auteur John P. Meier est d'une rigueur scientifique extrême, il est très patient puisque l'écriture d'un seul volume peut lui prendre plusieurs années (on peut supposer qu'il y a des gens qui travaillent pour lui) ; un cinquième tome était annoncé à la fin du quatrième, mais n'a pas été encore publié ! La lecture de ces recherches est plus facile parce que l'auteur a eu l'intelligence de séparer un texte continu de nombreuses notes complémentaires à la fin de chaque volume. On n'a donc pas le problème des langues anciennes comme dans le livre précédent. Cette œuvre est reconnue internationalement pour sa très grande qualité et la haute compétence de son auteur.

**John P. Meier, *Un certain juif Jésus*,
Les données de l'Histoire.**

(Jesus, A Marginal Jew, Rethinking the Historical Jesus)

Tome I : *Les sources, les origines, les dates*.

(I : The Roots of the Problem and the Person.)

(Doubleday (Bantam Doubleday Dell Pub.), New York, 1991.)

**Lectio Divina, Cerf, France, 2004, 2009,
495 p. ; texte : 261 p. ; notes : 234 p.**

Tome II : *La parole et les gestes*.

(II : Mentor, Message and Miracles.)

(Doubleday (Bantam Doubleday Dell Pub.), New York, 1994.)

**Lectio Divina, Cerf, France, 2005, 2010,
1330 p. ; texte : 763 p. ; notes : 567 p.**

Tome III : *Attachements, affrontements, ruptures.*

(III : *Companions and Competitors.*)

(Doubleday (Bantam Doubleday Dell Pub.), New York, 2001.)

Lectio Divina, Cerf, France, 2005, 2009,

739 p. ; texte : 437 p. ; notes : 302 p.

Tome IV : *La Loi et l'amour.*

(IV : *Law and Love.*)

(Yale University Press, London, 2009.)

Lectio Divina, Cerf, France, 2009,

743 p. ; texte : 398 p. ; notes : 345 p.

Au sujet de l'auteur

L'auteur est né à Paris sous l'occupation allemande en 1941. Son enfance bouleversée par la guerre lui apprend très tôt et pour toujours la fragilité de la vie.

À cinq ans, accompagné de ses parents et de son jeune frère, il émigre au Québec, plus précisément à Montréal dans le quartier Parc-Extension où à l'époque il y avait encore de grands terrains vagues.

Dès la fin de l'école primaire, comme ses parents ne peuvent pas vraiment le conseiller au plan scolaire, il décide seul de poursuivre des études avancées pour se créer un avenir et combler sa passion d'apprendre. C'est à ce moment que le ministère de l'Éducation du Québec permet la création d'une première section du « Cours classique » à la CECM (actuellement CSDM) pour les quatre premières années ; ce cours, fréquenté par l'élite aisée et « libérale », est désormais offert à une classe sociale modeste et même pauvre. L'occasion lui ouvre la voie et il accepte donc de faire partie des deux premières classes du « Cours classique » public. Travailleur acharné, il est un premier de classe et souvent un deuxième.

Après les huit années du « Cours classique », même s'il est curieux de tout et passionné de sciences, il choisit d'étudier pendant quatre ans à l'université en Sciences des religions, car il est particulièrement attiré par la dimension

spirituelle de l'existence ; il complète ainsi une année de doctorat (sans thèse). C'est aussi à cette époque qu'il fait une rencontre définitive ; celle-ci lui permettra de vivre l'amour conjugal qui est au cœur de toute sa vie.

Au Québec, être un jeune professeur de Sciences religieuses en même temps que la « révolution tranquille » n'est pas prometteur au niveau professionnel. Aussi décide-t-il, même si sa famille compte déjà deux très jeunes fils, de se réorienter professionnellement ; son premier choix est la psychologie clinique, mais finalement, c'est l'informatique, une voie évidente pour l'avenir.

Après trois années d'études en Sciences pures (avec une spécialisation en informatique) à l'université, il travaille comme programmeur-analyste dans le public et le privé. Ensuite, il s'oriente vers l'enseignement au niveau collégial (les Cegeps). Il occupera ce travail de professeur en informatique (surtout des divers langages de programmation) jusqu'à sa retraite ; c'est à ce moment que l'Internet va se développer pour le grand public. L'auteur a ainsi connu en quelques décennies l'évolution fulgurante de l'informatique depuis les premières cartes perforées.

La retraite s'annonce captivante. Plus de temps pour lire et pour écrire, comme il l'a fait toute sa vie, même s'il ne se considère pas comme un écrivain. Avec son épouse qui connaît l'art des émaux sur cuivre, il développe une expertise artisanale dans le domaine des géodes et des pierres semi-précieuses. Plus de temps aussi pour des vacances en amoureux...

Quelques années s'écoulent et, à la fin de l'année 2000, la maladie frappe durement : un lymphome ! Ce cancer l'entraîne dans un véritable tourbillon. En même temps, durant la pire année de la maladie (en 2002), une expérience spirituelle éclaire toute sa vie. Les pronostics de rémission sont toutefois négatifs, la mort est imminente, la fin est proche, mais il est encore là après plus de dix ans.

Après un début incertain de rémission (2003) et quelque dix ans d'écriture, l'auteur produit (en 2012) un premier essai, *Pourquoi... moi ?*, où il présente ses réflexions sur la maladie, la souffrance, le système de santé, la force de l'amour conjugal et évidemment son expérience spirituelle d'une grande intensité intérieure.

Comme il connaît très bien les grands auteurs du Carmel⁵⁶⁹, il publie (en 2013) un second essai, *La spiritualité du Carmel*. Ayant vécu en profondeur des souffrances physiques et psychologiques, il prend position à l'égard du dolorisme chrétien qui a prévalu pendant des siècles dans le christianisme.

Il était essentiel pour l'auteur de faire un retour critique sur ces années de maladie et d'expériences spirituelles. Il se devait d'approfondir rationnellement les données de la théologie, de regarder de plus près les valeurs du christianisme primitif, de faire des analyses exégétiques des textes du *Nouveau Testament*, et surtout de tenir compte des connaissances acquises grâce à la phénoménologie des religions. L'auteur allait-il maintenir sa position sur une « spiritualité d'inspiration chrétienne détachée des religions » ? C'est ainsi qu'il publie (en 2016) après environ six ans de travail son troisième essai, *Espérances pour un prochain millénaire*. Il y fait la synthèse de toutes les réflexions de sa vie, tellement unifiée, sur l'Histoire, les guerres, les religions, les spiritualités, la conscience et le temps, la mort, le sens possible de la vie...

⁵⁶⁹ Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, Élisabeth de la Trinité.

Du même auteur

Gabriel Escalmel

POURQUOI... MOI?

**Une histoire de lymphome
Une histoire d'amour/Amour**

Essai – Témoignage

Fondation littéraire Fleur de Lys

<http://www.manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.1.htm>



Gabriel Escalmel

La spiritualité du Carmel

Aperçus historiques
&
Réflexions personnelles

Fondation littéraire Fleur de Lys

<http://www.manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.2.htm>

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

gabffl@videotron.ca

*Page dédiée à ce livre sur le site de la
Fondation littéraire Fleur de Lys*

<http://www.manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.3.htm>

Table des matières

INTRODUCTION – Comment lire cet essai ?	9
PROLOGUE	11
SECTION A	
Réflexions personnelles Exposés de base Analyses générales	17
PARTIE I	
Le défi de l'existence consciente	19
1. La fragilité de la vie	21
1.1 La mort	21
1.2 La conscience et le temps	25
1.3 Une petite trace après la vie.....	28
2. La violence dans l'univers et l'univers de la violence	33
2.1 La nature en évolution.....	33
2.2 Le phénomène humain de la guerre.....	41
2.3 La non-violence	48
2.4 Le phénomène humain de la religion	51
2.4.1 La survie.....	52
2.4.2 La religion et l'angoisse existentielle	56

2.4.3 Les conceptions sur Dieu.....	58
2.4.4 Les institutions ecclésiastiques.....	64
2.4.5 Les guerres de religion	66
2.4.6 La laïcité.....	68
2.5 Le rêve d'une Terre nouvelle	70
 PARTIE II	
L'option des religions.....	75
3. Les croyances religieuses dans l'Antiquité	77
3.1 De l'imaginaire à la réalité	77
3.2 L'animisme et la proximité de la nature.....	81
3.3 Les explications mythiques	82
3.4 Les psychodrames divins.....	83
3.5 La naissance du monothéisme	86
4. La répartition géopolitique des religions.....	89
4.1 Observations générales.....	89
4.2 Une Terre divisée entre ses pays-propriétaires.....	95
4.3 L'Histoire, les guerres et les religions	101
4.3.1 Les religions majoritaires	101
Le christianisme	102
L'islamisme	107
Les religions orientales.....	120
4.3.2 Les minorités et d'autres cas particuliers.....	121
L'animisme.....	121
Une religion universelle	122
L'espace vital	125
5. Les fêtes religieuses actuelles	141
5.1 Les fêtes civiles et religieuses	142
5.2 La survivance de l'animisme ancien et le syncrétisme	145

5.3 Un retour animiste aux religions anciennes.....	149
5.4 Statistiques sur les « non-affiliés » et les « autres »	152
5.5 Fêtes religieuses en pays (théoriquement) athées	153
5.6 Fêtes chrétiennes	157
5.7 Fêtes juives	163
5.8 Fêtes musulmanes	169
5.9 Fêtes orientales des régions de l'Inde.....	181
5.10 Dérives de la religion	183
6. Conclusions sur les religions actuelles	187

PARTIE III

Le christianisme.....	191
7. Les valeurs du christianisme	193
7.1 Une christologie déficiente	193
7.2 L'accident et le miracle	198
7.3 Le Créateur et le Rédempteur	205
7.4 La vérité dans l'enfance.....	212
8. Un humanisme chrétien.....	215
8.1 À la recherche d'une éthique d'inspiration chrétienne ...	215
8.2 L'éthique dans la communauté chrétienne primitive.....	224
9. L'apport de l'humanisme bouddhiste	233
9.1 Religions et mysticisme	233
9.2 Les négations	248
9.3 La réincarnation et les castes	257
10. Le christianisme primitif, les égarements, un Dieu trinitaire...	265
10.1 Les égarements du christianisme	265
10.1.1 Introduction.....	265
10.1.2 L'influence de Rome	268
10.1.3 L'influence du martyr	269

10.1.4 La dévalorisation du couple et de la sexualité	272
10.2 Un Dieu trinitaire	285
11. L'exégèse des textes du <i>Nouveau Testament</i>	291
11.1 La phénoménologie des religions et les méthodes d'exégèse	291
11.2 L'approche exégétique	294
11.2.1 Les méthodes d'exégèse	297
11.2.2 La naissance du Nouveau Testament.....	307
Le canon	307
Les langues.....	313
Les sources	314
11.2.3 Qui est le Jésus historique né à Nazareth ?.....	315
La notion d'historicité	315
Le mystère Jésus.....	317
Jean le Baptiste fut-il le mentor de Jésus ?	327
Jésus en relation avec les autres	330
11.2.4 Jésus et ses concurrents	335
Les pharisiens et les sadducéens.....	336
Les esséniens	340
Autres groupes.....	344
11.2.5 Quel est l'essentiel de la prédication de Jésus ?	345
Les critères d'historicité	346
De quel Dieu et de quel Royaume s'agit-il ?	348
Les jugements sur la hâlâkâ.....	353
La promesse d'une justice intégrale	358
Le dépassement dans l'amour	360
11.2.6 Jésus a-t-il fait des miracles ?	363
Le miracle et la science	363

Le miracle dans le Nouveau Testament.....	367
Les exorcismes	368
Les guérisons.....	371
Les résurrections.....	375
Le contrôle de la nature	381
PARTIE IV	
L'expérience spirituelle	385
12. Ce qu'on appelle la foi	387
12.1 L'agnosticisme, l'athéisme et la foi.....	387
12.2 L'expérience spirituelle de l'Absolu	391
12.2.1 Le lymphome et l'amour	391
12.2.2 Le phénomène mystique.....	394
12.3 La marque de la Transcendance	397
PARTIE V	
Le choix éthique	403
13. Les choix personnels.....	405
13.1 L'incroyance généralisée.....	405
13.2 La recherche du sens de la vie	408
13.3 L'Histoire, la science et la foi.....	414
13.4 De l'athéisme à la foi.....	418
13.5 Un pari éthique	423
SECTION B	
Compléments et approfondissements, Exposés détaillés, Analyses techniques	427
Notes complémentaires.....	429
[3.2 Bédouins].....	429
[3.2 Touaregs]	430
[3.2 Mongols].....	430

[3.2 Huns]	431
[3.2 Polynésiens]	432
[3.2 Mayas]	433
[3.2 Aztèques]	434
[3.2 Sumériens]	436
[3.2 taoïsme]	436
[3.2 shintoïsme]	437
[3.3 Mongols]	437
[3.3 Polynésiens]	438
[3.3 Mayas]	438
[3.3 Aztèques]	440
[3.3 Chinois]	441
[3.3 Japonais]	442
[3.4 cas en Égypte]	442
[3.4 Grèce]	443
[3.4 Rome]	445
[3.4 Égypte]	446
[3.4 panthéon indien]	450
[3.5 Afrique]	450
[3.5 Amérique du Nord]	450
[3.5 mazdéisme]	451
[3.5 zoroastrisme]	452
[4.1 peuples primitifs]	453
[4.1 langue du colonisateur]	455
[4.2 États-Unis]	456
[4.2 Royaume-Uni]	457
[4.2 France]	458
[4.2 Australie]	459

[4.2 Norvège]	460
[4.2 Nouvelle-Zélande]	460
[4.2 Pays-Bas]	461
[4.2 Danemark]	461
[4.2 Chine]	461
[4.2 Israël]	461
[4.2 Espagne]	462
[4.2 Portugal]	462
[4.2 Maroc]	462
[4.2 entités politiques]	462
[4.3.1 (Le christianisme) Europe]	462
[4.3.1 (Le christianisme) langues importantes]	463
[4.3.1 (Le christianisme) langues courantes non officielles]	463
[4.3.1]	463
[4.3.1 (Le christianisme) Océanie]	463
[4.3.1 (Le christianisme) Asie]	466
[4.3.1 (Le christianisme) Afrique]	467
[4.3.1 (Le christianisme) Amérique du Nord]	469
[4.3.1 (Le christianisme) Amérique centrale]	470
[4.3.1 (Le christianisme) Amérique du Sud]	473
[4.3.1 (Le christianisme) Antilles]	479
[4.3.1 (Le christianisme) pays conquérants]	483
[4.3.1 (Le christianisme) monarchie]	483
[4.3.1 (Le christianisme) plusieurs pays conquis]	483
[4.3.1 (Le christianisme) système monarchique]	484
[4.3.1 (L'islamisme) trois pays]	484
[4.3.1 (L'islamisme) Asie de l'Est]	485
[4.3.1 (L'islamisme) Afrique]	486

[4.3.1 (Les religions orientales) sous-continent indien]	489
[4.3.1 (Les religions orientales) deux pays]	491
[4.3.2 (L'espace vital) trois religions importantes]	492
[4.3.2 (L'espace vital) les régions et les continents]	493
[4.3.2 (L'espace vital) Europe du Nord]	494
[4.3.2 (L'espace vital) Europe occidentale]	495
[4.3.2 (L'espace vital) Europe du Sud-Est]	499
[4.3.2 (L'espace vital) Europe de l'Est]	501
[4.3.2 (L'espace vital) Asie centrale et occidentale]	506
[4.4 exemples]	510
[4.5 progressivement]	513
[4.5 19 ^e siècle]	514
[4.5 Seconde]	514
[4.5 guerre]	514
[4.5 20 ^e siècle]	514
[4.5 plusieurs pays]	515
[4.5 années 1970]	515
[4.5 continent]	515
[5.1 cadeaux]	516
[5.1 nouvelle année]	517
[5.1 fête des amoureux]	517
[5.1 fêtes nationales]	518
[5.1 fêtes saisonnières]	518
[5.1 fêtes de toutes les religions]	519
[5.1 carnivals]	521
[5.2 pratiques religieuses]	522
[5.6 saints]	527
[5.6 prétextes]	529

[5.6 fêtes préchrétiennes]	530
[5.9 quelques pays]	531
[9.1 jaïnisme]	534
[9.2 divers pays]	536
[9.2 <i>theravâda</i>]	536
[9.2 <i>vajrayana</i>]	537

ANNEXES

1. Datation des principaux événements au début de l'ère chrétienne.....	539
2. Datation des premiers écrits chrétiens	545
3. Thèmes abordés dans les deux premiers essais.....	551
4. Bibliographie	553

* * *

Au sujet de l'auteur.....	559
Du même auteur	563
Communiquer avec l'auteur	565

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achevé en

Août 2016

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

*Imprimé sous format numérique
au Québec à compter de*

Août 2016

Espérances pour un prochain millénaire

Sauver l'homme avant la planète

Ce troisième et dernier essai est la conclusion d'une double trilogie.

La première trilogie correspond aux trois périodes de la vie spirituelle de l'auteur qui s'est développée de manière linéaire et cohérente au-delà de sa vie professionnelle (enseignement de l'informatique au niveau collégial). La première, la plus longue, fut celle de la recherche de la connaissance de Celui que l'on appelle Dieu à travers de nombreuses lectures et réflexions, d'expériences humaines et surtout de l'amour conjugal ; il y eut des alternances entre ce qu'on appelle la foi d'inspiration chrétienne, de l'agnosticisme et de l'athéisme. La seconde, la plus courte, fut celle d'une expérience spirituelle d'une grande intensité durant son lymphome ; la connaissance de Celui qu'on appelle Dieu l'a amené à le voir comme un ami (et non pas un père) à travers l'accompagnement indéfectible de chaque conjoint pour l'autre. La troisième, le « bout de chemin » tant désiré avant la toute fin, fut l'effort de rationalisation pour saisir les dimensions de sa spiritualité en approfondissant et en synthétisant toutes les réflexions effectuées durant sa vie.

La deuxième trilogie est celle de ses trois essais qui expliquent ses convictions en matière de spiritualité. Le premier essai *Pourquoi... moi ?* décrit l'expérience du lymphome au quotidien, apporte des réflexions sur le système de santé, précise l'expérience spirituelle dans le contexte d'un amour conjugal exceptionnel ; l'auteur a bien indiqué que sa spiritualité d'inspiration chrétienne était détachée de toute religion. Le second essai *La spiritualité du Carmel* lui a permis de prendre une position ferme et honnête sur le dolorisme chrétien qui a été valorisé pendant des siècles. Ce troisième essai *Espérances pour un prochain millénaire* est le résultat de toutes ses réflexions sur la spiritualité, les religions, l'Histoire, la violence guerrière, la science et ce qu'on appelle la foi... Il propose finalement un pari éthique qui dépasse même les origines du christianisme pour rechercher une expérience spirituelle universelle.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
à but non lucratif en ligne sur Internet

<http://manuscritdepot.com/>

ISBN 978-2-89612-511-1